00101573

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

LES

AMOURS DE PARIS

PAR

101573

PAUL FÉVAL

PREMIÈRE SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION

8

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

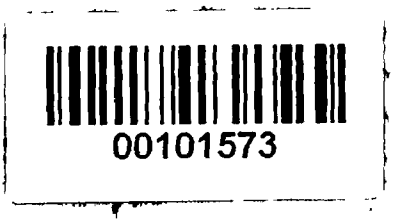
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

God
Fa843-8
Fe V/ Amo



LES

AMOURS DE PARIS

PROLOGUE

— LE CARNAVAL —

I

MASCARADES

Notre histoire commence le dernier jour de ce fameux carnaval de 1826 dont tous les viveurs parisiens ont gardé souvenir.

Il était cinq heures du soir. La nuit venait de tomber. Le jardin du Palais-Royal présentait un coup d'œil féerique. C'était un bruit assourdissant, un mouvement fiévreux, un lumineux pêle-mêle dont rien ne saurait rendre l'effet saisissant et bizarre.

Tous les étages des galeries, occupées presque exclusivement par les salons de jeu, les cafés, les restaurants et ces asiles luxurieux dont le nom ne peut point s'écrire, étaient illuminés brillamment. Malgré le froid vif et piquant, la plupart des fenêtres demeuraient ouvertes et livraient passage à mille têtes curieuses, dont les regards plongeaient sur ce resplendissant parallélogramme où pas une place ne restait vide et qui ressemblait à une gigantesque salle de bal.

Cette nuit de folie s'inaugurait dignement. Il y avait dans l'air un vent de gaieté vive. Partout les figures souriaient. Rien ne faisait ombre à la fête, et les plus minces croisées envoyaient leur part de bruit et de rayons à ce foyer de joie, de fracas, de lumière.

Une seule tache eût pu être remarquée sur toute la longueur de la façade éclairée de l'aile Valois. C'était une pe-

tite fenêtre, située au quatrième étage, dont les jalousies fermées ne laissaient passer qu'une lueur terne et livide.

Cette fenêtre appartenait à une chambre étroite, longue, meublée avec parcimonie, où un homme, pâli par la souffrance, râlait assoupi sur un grabat.

Auprès du lit, trois belles enfants, dont la plus âgée avait seize ans, priaient, les mains jointes, les genoux sur la pierre. — Au chevet, une femme, jeune encore et dont les yeux étaient rouges de larmes, jetait sur le malade des regards de tendresse désespérée.

Derrière elle, il y avait un beau jeune homme de quinze ans, au front mélancolique, à l'œil pensif et hautain.

Derrière encore, un paysan d'une quarantaine d'années, vigoureux et taillé en Hercule, cachait sa bonne et simple figure entre ses mains.

Au milieu de la chambre, assis sur un fauteuil de paille, devant le foyer presque éteint, une femme, parvenue aux extrêmes limites de la vieillesse, lisait d'une voix lente et cassée les versets d'une prière latine.

Sauf cette femme, qui, droite, roide, immobile, semblait être la personnification de l'insensibilité, tout avait dans cette pauvre demeure un aspect de détresse infinie et d'amère désolation. — De temps en temps, un flux de clameurs joyeuses montait du jardin et couvrait la monotone oraison de la vieille dame; c'était alors un contraste déchirant entre l'ivresse folle du dehors et ce désespoir morne, silencieux, baigné de pleurs muets. La prière s'arrêtait sur les lèvres pâles des jeunes filles; le malade s'agitait dans la fièvre de son sommeil; le jeune homme regardait la fenêtre avec colère comme s'il eût voulu étouffer ce concert extravagant de cris, de chants, de rires, qui insultait à la douleur commune.

Mais si le bruit mourait un instant, c'était pour renaître bientôt plus éclatant et jeter un défi plus cruel à cette douloureuse agonie...

L'heure était propice. Les restaurants s'ouvraient. La roulette, désertée, faisait trêve. Un flot de femmes, travesties ou merveilleusement parées, commençait à envahir les galeries et le jardin. — Au dehors, on entendait de tous côtés les sonores échos des fanfares, et chaque issue du palais donnait incessamment entrée à des troupes de masques dont les calèches à six chevaux, escortées de piqueurs, de sonneurs, d'écuyers, s'arrêtaient au perron de la rue

Vivienne, sur la place du Palais-Royal, sous le Théâtre-Français, rue Montesquieu, — partout où se trouvait un vomitoire de cette grande arène du plaisir.

A cette heure donc, et au travers de ces mille escarmouches de paroles dont les feux roulants se croisaient de toutes parts, nous choisirons trois personnages, passant parmi la fête sans s'y mêler activement, et nous les isolerons un instant de la cohue incessamment croissante.

Le premier était un homme de taille moyenne, à la tournure manifestement étrangère. Son visage indiquait cinquante ans. L'aspect général de ses traits annonçait de la simplicité, de la franchise et de la prudence; mais le tout disparaissait en ce moment sous une couche épaisse d'admiration naïve que combattaient en vain des habitudes de flegme grave et de tenue austère. Il portait des bottes à revers par-dessus un pantalon collant; sa redingote noire à collet haut et bombé croisait sur un habit boutonné à demi, et son manteau plié reposait sur son bras gauche.

Nous n'avons pas besoin de faire observer que le Palais-Royal, vaste hôtellerie où se rencontraient des voyageurs de tous les pays, avait une hospitalité discrète. Les étrangers y passaient inaperçus et ne se trouvaient jamais l'objet de curiosités malencontreuses. On ne s'étonnait pas plus d'y trouver un Russe ou un Persan, qu'on ne s'étonne, à Boulogne-sur-Mer, de voir débarquer un Anglais de deux cents kilogrammes.

Notre étranger allait et revenait dans les galeries de pierre, détournant les yeux des trésors de beauté sans cesse étalés devant lui par ces courtisanes sans rivales auxquelles les Américains et les Anglais gardent de dévots souvenirs. C'était évidemment un homme de mœurs pures et sévères, déplacé au milieu des joies équivoques qui l'entouraient. Mais c'était aussi un homme neuf, incapable de saisir le côté repoussant de ces séductions du hasard, et n'ayant ici d'autre bouclier que sa pudeur.

Notre second personnage semblait avoir cinq ou six ans de moins que le premier. Sa taille était haute et carrée. On n'apercevait de sa toilette que le bas de ses bottes, mouchetées de légères taches de boue, — chose étrange, au Palais-Royal de 1826, dont toutes les issues étaient flanquées de brillantes boutiques de décrotteurs.

Le reste de son costume disparaissait sous les plis d'un

ample manteau droit, sans collet ni fourrures, dont le pan, rejeté sur l'épaule gauche, cachait la partie inférieure de son visage.

Ce qu'on voyait de ce visage frappait et imposait, malgré le dessin brutal du nez et la saillie exagérée de l'arcade sourcilière. De l'ombre d'une orbite profonde jaillissait un regard froid, mais vif et impérieux. Ce regard pénétrait et commandait : c'était comme le reflet d'une âme ambitieuse, robuste, inflexible. — Un chapeau large de cuve, à bord cambrés, descendait sur le front et ne permettait point d'en distinguer la forme.

Cet homme, malgré son apparence de gravité hautaine, se livrait, le long des galeries et dans le jardin, à un fort bizarre manége. Il allait, s'attachant aux promeneurs non travestis, semblait en choisir quelques-uns à des signes mystérieux, les dépassait alors d'un pas rapide; puis, revenant brusquement, il les regardait sous le nez en murmurant un mot à l'improviste.

Ceux qu'il accostait ainsi riaient ou se fâchaient, suivant qu'ils étaient de bonne ou de méchante humeur.

A ceux qui se fâchaient et à ceux qui riaient il tournait également le dos, se perdant prestement entre les groupes et laissant échapper de confuses paroles de colère.

A voir cet homme fureter ainsi, on l'eût pris pour un insensé ou pour un de ces marchands marrons qui vendent sous le manteau des denrées défendues; mais quiconque rencontrait l'éclat perçant et froid de son regard n'avait garde de s'arrêter à l'une ou à l'autre de ces idées...

De temps en temps, il semblait perdre courage à la vue de ces flots humains qui s'agitaient et tournoyaient autour de lui. Ses yeux erraient, inquiets, irrésolus, éblouis, dans la foule. Il s'appuyait contre une arcade et paraissait, de guerre lasse, renoncer à son inexplicable labeur. — Son visage devenait alors sombre et irrité. — Une fois, en un de ces moments de repos, il laissa retomber son manteau et déplia une lettre froissée qu'il tenait à la main.

— Une heure plus tôt, murmura-t-il en s'approchant d'un réverbère, — je faisais épier l'arrivée des diligences... Mais, à présent!...

Il haussa les épaules avec colère et ajouta en serrant les dents :

— Une aiguille dans une botte de foin!...

Certes, s'il cherchait un homme dans cette cohue bizarre et sans cesse renouvelée, la locution proverbiale n'était pas trop énergique pour exprimer sa peine.

Il éleva jusqu'à ses yeux la lettre ouverte et la relut en entier.

— Sans doute... sans doute ! grommelait-il ; — mais il fallait me prévenir à temps, monsieur Joséphin !... Je sais aussi bien que vous quel coup peut me porter l'arrivée de cet homme... Vos avis sont des lieux communs : ce n'est pas pour cela que je vous paye !... Morbleu ! ajouta-t-il tout à coup en déchirant le papier : — cherchez !... Ce grand niais de docteur me la donne belle !... Où le trouver maintenant ?...

Il s'élança de nouveau dans les galeries, fendant les groupes, interrogeant les figures et ne se souciant point des malédictions qu'il soulevait sur son passage. Il y allait cette fois avec toute la ferveur d'un dernier effort.

Pendant qu'il activait ainsi sa recherche, notre troisième personnage le suivait pas à pas et comme eût fait son ombre. C'était un très-jeune homme, presque un enfant, dont le charmant visage, aux traits délicats et fiers, exprimait en ce moment une sorte de maligne curiosité. Il y avait dans les mouvements de ce bel adolescent une grâce espiègle et hardie. Sa taille peu élevée, mais élégante, et si fine que bien peu, parmi les déesses du jardin, n'eussent pu l'entourer de leur ceinture, se dessinait sous le drap vert d'une polonaise à brandebourgs, étroitement ajustée. De larges pantalons à sous-pieds descendaient sur sa botte cirée, une casquette de velours emprisonnait à demi les boucles lustrées de sa chevelure noire.

En ce temps où le costume masculin était si fort à la mode pour les femmes, dans la plupart des classes de la société, que le préfet de police délivra, dit-on, à Paris, en 1824 seulement, plus de dix mille permis, notre jeune garçon eût passé tout naturellement pour une jolie fille travestie, si de légères moustaches n'eussent estompé de leur duvet naissant sa lèvre supérieure. Mais cette ligne brune, si transparente qu'elle fût, donnait à sa physionomie un reflet d'audace qui compensait la douceur féminine de ses beaux yeux.

L'homme au manteau, cependant, poursuivait sa tâche, sans se douter de l'attention dont il était lui-même l'objet. Se croyant parfaitement caché dans l'immense bagarre, il

s'attachait sans façon à toute tournure étrangère, à toute physionomie exotique, et lui jetait en passant, à voix basse, ce mot mystérieux dont il semblait espérer un miracle.

Le miracle ne se faisait point. Notre homme se lassait. — L'enfant, dont tous les traits brillaient d'intelligence et de curiosité, regardait toujours, avide de trouver le mot de l'énigme...

L'homme au manteau avait quitté les galeries de pierre et passait devant le café de la Rotonde, lorsque le hasard le plaça en face de l'étranger dont nous avons esquissé le portrait. Celui-ci se détourna pour céder courtoisement le pas; mais l'homme au manteau, après l'avoir considéré une seconde, lui dit ce seul mot :

— Western...

L'étranger se retourna vivement.

L'homme au manteau fit un bond de joie et se glissa derrière un groupe de masques dont il se hâta de faire le tour pour ne point perdre de vue sa trouvaille. Il revit en effet l'étranger, qui, toujours à la même place, jetait à la ronde un regard d'étonnement.

— Ce doi être lui! murmura l'homme au manteau.

— J'en ferais la gageure! répondit à ses côtés une voix douce et légèrement railleuse.

L'homme tressaillit, et, tout en essayant de ramener son manteau sur sa figure, il abaissa un regard oblique sur son interlocuteur.

Son interlocuteur était le jeune garçon à la casquette de velours, qui se découvrit et dit en s'inclinant :

— Ma foi, monsieur le duc, ce manant nous a bien fait courir tous les deux!

L'homme au manteau se redressa, toisa l'enfant d'un œil sévère, et voulut l'écarter du geste.

C'était une manière d'athlète; il mit dans son mouvement toute la rudesse possible, afin de se débarrasser d'un seul coup de cette importune aventure ; — mais l'enfant supporta le choc sans broncher et demeura, souriant, à la même place.

Le duc regarda de nouveau alors cette frêle créature, aux formes rondes et souples, comme s'il eût cherché le rapport mystérieux de cette force virile et de ces grâces enfantines.

— Je suis pressé, dit-il enfin; — que voulez-vous?

— Faire votre connaissance, monsieur le duc, et vous rendre service... Mais, je vous prie, ne nous préoccupons plus de ce brave homme... il est à nous.

— Comment, à nous?...

— Oui, monsieur le duc... A vous et à moi... Ma parole d'honneur, vous m'avez intrigué au plus haut point pendant une demi-heure... je vous suivais...

— Et pourquoi me suiviez-vous? interrompit le duc en fronçant le sourcil.

— Je vous suivais, continua froidement l'adolescent, — et je me demandais où vous vouliez en venir... Ma foi, monsieur le duc, votre moyen est naïf, mais sublime!... et j'aurai vraiment du plaisir à seconder un amateur de votre force...

L'homme au manteau, dont la figure avait exprimé d'abord de l'impatience, puis une menaçante colère, sembla revenir tout à coup à d'autres sentiments.

Il fit sonner de l'or dans son gousset et prit un air de maître.

— Au fait, dit-il, — je puis avoir besoin d'un coquin... A quoi es-tu bon?

—A tout... Mais je n'aime pas trop qu'on me tutoie sans ma permission... Mon père, il faut que vous le sachiez, était un bohémien d'Écosse et ma mère une gitana d'Espagne : cela me fait doublement gentilhomme : un peu de respect, s'il vous plaît, monsieur le duc!... Maintenant, je voudrais savoir ce que nous prétendons tirer de notre badaud en bottes à revers.

Le duc, au lieu de répondre, se prit à réfléchir. Il y eut en lui un instant d'hésitation.

— Non! murmura-t-il enfin en secouant la tête.

— Non!... répéta l'enfant, qui semblait avoir suivi et deviné avec une merveilleuse précision chacune des pensées de son partner; — pourquoi non?... Parce que vous avez défiance?... Misère, monsieur le duc! nous avons déjà fait des affaires ensemble.

— Comment cela?...

— Des affaires délicates... Bien que vous soyez friand et léger comme un mousquetaire, vous êtes jaloux comme un musulman, monsieur le duc... et madame la duchesse est la plus belle blonde du faubourg Saint-Honoré...

— Que veux-tu dire?... prononça tout bas l'homme au manteau, qui devint pâle et dont les yeux s'allumèrent.

— Rien, répliqua l'enfant avec un calme parfait, — sinon que votre secrétaire, M. Burot, se servait de moi comme d'une longue-vue pour remplir, sans se déranger, les honorables fonctions de sa charge... J'épiais madame la duchesse, et...

— Et qu'as-tu vu? demanda précipitamment le duc.

— Je ne m'en souviens plus, répondit le bel enfant, dont un fin sourire effleura la lèvre rose.

L'homme au manteau lui saisit les deux mains. L'adolescent se laissa faire et poursuivit tranquillement :

— Vous voyez bien que nous sommes gens à nous entendre... Encore une fois, qu'y a-t-il entre le badaud et vous?

Le duc se baissa jusqu'à son oreille et dit d'une voix tremblante :

— Ma femme!... que sais-tu de ma femme?

— Des bagatelles...

— Réponds! interrompit le duc avec violence, tandis que ses deux mains, comme deux étaux, se refermaient sur les frêles poignets de l'enfant et les serraient jusqu'à les broyer.

Celui-ci, loin de laisser percer le moindre signe de souffrance, se mit à rire aux éclats.

— Oh! oh! s'écria-t-il, — madame la duchesse va-t-elle nous faire oublier le badaud!...

— Réponds!... réponds! dit encore le duc, dont le front était pourpre.

L'enfant fronça légèrement le sourcil.

— Vous commencez à me faire mal! murmura-t-il.

En même temps, il roidit les muscles du bras et fit tourner ses poignets, qui glissèrent comme deux barres d'acier entre les doigts de son adversaire ébahi.

Ce dernier n'eut pas même l'idée de recommencer la lutte. — Après quelques secondes employées à considérer l'enfant, qui, droit et calme devant lui, le regardait en face, il secoua la tête comme pour chasser une importune pensée, et jeta les yeux autour de lui avec inquiétude.

— Je sais où il est, dit l'adolescent, répondant à ce geste; le voilà.

Il étendit la main et montra l'étranger qui continuait sa promenade.

L'homme au manteau parut prendre une détermination soudaine.

— Suivons-le, répliqua-t-il; — marchez devant.

L'enfant obéit aussitôt, sans manifester la moindre défiance et comme s'il eût oublié la récente violence dont on avait usé à son égard.

L'étranger passait auprès de la Rotonde.

En ce moment, de bruyantes fanfares partirent du perron, et le passage se rougit de la lueur fumeuse de dix torches, secouées au dehors. C'était une calèche de masques qui venait de s'arrêter au bas de la rue Vivienne, — calèche fleurie, pavoisée, enrubannée, attelée de six chevaux blancs, sur les têtières desquels se balançaient de monstrueux panaches. — Des sonneurs de trompe à cheval caracolaient aux portières. — Il y avait des masques sur la banquette de devant, sur celle de derrière, entre les deux banquettes, sur le siége du laquais, sur les deux marchepieds, — partout.

Durant quelques secondes, les trompettes sonnèrent, les torches s'agitèrent, lançant au loin sur les passants leurs flammèches innocentes.

Un flot de curieux s'était précipité vers cette partie du jardin. — L'étranger se posa en face de la rue pour mieux voir.

Il se fit un court silence; puis le passage se remplit de hurlements frénétiques, mêlés à des chansons burlesques. On aperçut de l'oripeau, des fleurs, des rubans, de la toile à matelas, des faces écarlates, des yeux pochés, — et la foule s'ouvrit, rejetée à droite et à gauche par un irrésistible courant.

Une compagnie de dix masques s'élança dans le jardin en poussant un hourra formidable. — Il y avait cinq hommes. Le reste de la bande avait pris d'assaut les cuisines des Trois-Frères-Provençaux.

Les cinq hommes étaient remarquablement échantillonnés. Il y avait un dindon, un ours, un melon orné de ses feuilles, un hibou portant sur ses plumes le costume lamentable des pompes funèbres, et un matelot dont le masque figurait la tête d'une tanche.

Celui-ci marchait le premier. C'était un garçon efflanqué, long, mais robuste d'apparence.

— Range-toi, calicot ! dit-il en poussant rudement l'étranger, qui se trouvait sur son chemin.

Calicot était alors l'injure usuelle et suprême

L'étranger posa son chapeau par terre et mit soigneusement son manteau plié sur son chapeau. Cela fait, il bou-

tonna du haut en bas sa redingote de voyage, et, sans mot dire, plaça son poing fermé sous le menton du matelot à tête de tanche.

— L'Anglais veut boxer ! gronda l'ours ; — en garde, Josépin !

— Dévore le perfide enfant d'Albion, Josépin! appuya mélancoliquement le hibou.

— Josépin, massacre le goddam ! gloussa le dindon.

Les cinq dames, poissardes, bergères, marquises, soutenues par le melon, entonnèrent en chœur un long cri de guerre.

Josépin, brave comme un masque ivre, leva vaillamment le bras ; — mais il perdit plante aussitôt et fit son trou dans la foule pour roulér un peu plus loin sur le sable.

Une acclamation immense fit trembler les vitres du Palais-Royal.

L'ours, le hibou, le melon et le reste se prirent incontinent par la main et dansèrent une ronde fanatique autour de Josépin terrassé.

Quant à l'étranger, il ramassa son chapeau avec beaucoup de sang-froid, remit son manteau sur son bras et poursuivit sa promenade silencieuse,

Le bel adolescent et celui qu'il appelait M. le duc s'étaient entretenus à voix basse pendant toute cette scène et paraissaient maintenant s'entendre à merveille. Au bout de quelques minutes de conversation rapide, l'enfant reçut une bourse et s'éloigna en disant :

— Je m'en charge... A bientôt !

Comme il allait se perdre dans la foule, il se retourna et ajouta en montrant du doigt Western :

— Gardez-le moi !...

II

CARMEN

L'homme au manteau qu'on appelait M. le duc eut un sourire inquiet, en suivant de l'œil le jeune garçon, qui, alerte et gracieux, s'éloignait en perçant la foule.

— Que va-t-il faire ? pensa-t-il. — Comment espérer ?... Mais demain il sera toujours temps d'en venir aux grands

moyens... Ma fortune... mon honneur... ma vie... tout est là !...

Les dix masques, soutenant le triste Josépin, encore tout moulu de sa chute, venaient d'entrer aux Trois-Frères-Provençaux, où les attendait la classique *bouillabaisse*.

L'étranger, lui, semblait avoir oublié déjà sa prouesse, et donnait de nouveau toute son attention aux surprises sans cesse renaissantes du bizarre spectacle qui l'entourait; c'était à chaque instant un aspect inaperçu, un coin inexploré du tableau qui se déroulait devant ses yeux. — Ce bruit et ce mouvement désordonné l'enivraient, ces lumières éclatantes l'éblouissaient. Son esprit lourd et froid s'échauffait peu à peu au contact de ces joies inconnues.

Il y avait de cela dix-huit ans. N'allez point vérifier l'exactitude de nos peintures dans cette nécropole glacée qui porte encore le nom de Palais-Royal. — Tout y est mort.

Tout alors y vivait. Le mal, c'était un trop plein de jeunesse, une surabondance de vie qui entretenait l'orgie sans fin et l'éternelle débauche.

Car le Palais-Royal était encore en ce temps le champ clos redoutable où venaient jouter des cinq parties du monde les paladins errants du plaisir. A la face du ciel y trônait l'impure académie de ces sirènes savantes qui tenaient école de vices et professaient la honte. Vous les eussiez vues alors parcourir en tous sens ces jardins qui étaient leur domaine, et y étaler, avec un faste effronté, au jour des réverbères, les orgueilleux trésors de leur gorges sans voiles. Elles étaient belles. Elles venaient chaque soir, souriantes et fières de leurs atours de reines, convier la foule à leurs mystères.

Ces allées et ces galeries avaient comme un parfum de voluptés à l'encan. C'était l'arène jonchée de fleurs des lascives batailles ; c'était le harem banal, — le temps infâme mais splendide où sacrifiaient les bigots de Vénus.

Et, pour être là maîtresse et souveraine, la luxure n'excluait point les autres péchés capitaux, ses frères. Chacun d'eux avait en quelque coin son autel privilégié, ou plutôt ses autels, car le vice doré ne prenait pas toute la place. Il y avait aussi le vice ignoble, les hontes fangeuses, et dans les repaires obscurs des basses rues voisines, souvent le vice recouvrait le crime...

Mais que parlons-nous de fange parmi tant de sourires, de

perles et de fleurs ? que parlons-nous de sang au milieu des rires joyeux de la fête ? — Notre étranger n'avait certes point de ces idées sinistres. Tout était pour lui matière à se divertir : l'affluence énorme des curieux, les costumes bariolés, la beauté des femmes qu'il regardait non sans un remords de sa conscience puritaine, et dont il apprenait à supporter sans rougir les provocantes œillades...

L'heure du dîner était depuis longtemps sonnée. La faim commençait à le presser. Il entra chez Véfour. — L'homme au manteau l'y suivit et se plaça à une table où il pouvait surveiller tous ses mouvements sans être aperçu.

L'étranger demanda quelques mets simples avec un fort accent exotique. Lorsque le garçon eut reçu ses ordres, l'homme au manteau l'appela et lui dit quelques mots à voix basse.

— Mais, répliqua le garçon, il n'a rien demandé de tout cela !

— La carte me regarde, dit le duc.

Le garçon s'inclina et revint bientôt avec une bouteille de champagne qu'il plaça devant l'étranger.

Celui-ci pensa judicieusement que c'était la boisson du pays et la trouva fort à son gré. La bouteille se vida. — L'homme au manteau fit signe au garçon, qui apporta une autre bouteille.

Celle-ci servit à arroser les truffes commandées par l'amphitryon mystérieux, qui regardait manger son hôte avec un évident plaisir...

Quand l'étranger se leva de table, il était pourpre et avait aux lèvres un sourire béat. — Le duc se leva en même temps que lui.

C'était le moment où les restaurants encombrés se dégorgent et rendent aux jardins les dîneurs rassasiés. Le mouvement redoubla tout à coup; la gaieté monta jusqu'au transport. Un rire fou, universel, inextinguible courait par les groupes agités. Les chansons gaillardes croisaient les quolibets de bon goût. — Toute cette foule oscillait comme si elle eût trébuché sur ses mille jambes avinées. — On se mêlait, on s'embrassait, on se battait. — Quelque illustre *poissarde* portée en triomphe par d'enthousiastes *malins*, dominait la cohue et lui jetait, d'une voix cassée, des rimes de halle ou d'audacieuses gaudrioles.

Cette joie dévergondée était électrique et gagnait invin-

ciblement. L'étranger, achevé par le champagne, en subissait sa part. Il se donnait désormais tout entier au plaisir naïf qui prenait d'assaut sa flegmatique nature, lorsqu'un souvenir grave parut traverser son esprit.

Il tira précipitamment sa montre. Le sourire abandonna sa lèvre. Son regard devint froid et sérieux.

— On m'attend !... murmura-t-il.

L'homme au manteau n'avait point perdu ce mouvement. Pour la première fois, il fut pris d'inquiétude et pensa que le bel adolescent pouvait bien avoir emporté sa bourse sans retour. Cette idée acquit sur lui d'autant plus d'empire que l'étranger, traversant le jardin en ligne directe, s'acheminait évidemment vers la sortie du Perron donnant sur la rue Vivienne.

Or, une fois l'étranger sorti, le rendez-vous manquait et il n'y avait plus qu'à le suivre pour connaître sa demeure.

Le duc regardait à droite, à gauche ; nulle part il ne voyait l'enfant.

Cela dura quelques minutes, car de nombreux obstacles entravaient la marche de l'étranger. Néanmoins, il dépassa le café de la Rotonde, en tournant un œil de regret vers la foule enivrée, et poussa droit au Perron.

Le duc fit un geste de violent dépit.

— J'ai attendu sous l'orme ! se dit-il.

Mais, comme il allait, à son tour, mettre le pied dans la galerie, une main légère se posa sur son épaule.

Il se retourna et demeura immobile d'étonnement.

La main gantée de frais qui venait de le toucher appartenait à une femme admirablement belle, et parée avec un goût exquis.

Le duc n'eut point le temps de lui parler. — Elle poursuivit sa route d'un pas rapide, lui jetant seulement un regard avec un sourire.

Dans le passage, un peu au delà du *Caveau du Sauvage*, elle joignit l'étranger et glissa doucement son bras sous le sien.

Le duc demeurait bouche béante, suivant cette femme d'un regard stupéfait.

C'était une noble créature à la taille souple et haute. Sa démarche gardait une sorte de chasteté fière parmi son gracieux abandon. — Il y avait là, dans le jardin, dans les ga-

leries, partout, des femmes charmantes, parées comme pour un bal et presque aussi décolletées qu'une rosière de province venant lire des vers officiels à un prince qui voyage. Sous les réverbères et dans l'ombre, on ne voyait que regards de feu, sourires quêteurs, joyaux, satins, chevelures ondées et riches épaules rebondissant sous le velours.

Mais, entre toutes ces beautés, la nouvelle venue ressortait comme une suzeraine au milieu de ses vassales. Elle était le diamant jeté au centre d'une opulente parure et auprès duquel pâlit tout autre éclat.

Elle aussi, peut-être, était une courtisane. Son costume le disait, car, sous le péristyle illuminé du vaste temple, la prêtresse seule avait droit d'étaler impunément ses charmes. — Mais, si elle était courtisane, ce devait être à la manière des Léontium ou des Laïs, des Ninon ou des Delorme, ces belles amoureuses qui faisaient de leur honte un manteau de gloire et cachaient leur couche impudique sous le voile fleuri de la poésie.

Elle était vêtue d'une robe de soie claire à reflets, sur laquelle s'agrafait un sombre corsage de velours. Contrairement à l'usage du lieu, on n'apercevait les purs contours de sa gorge qu'à travers une guimpe de dentelles. Ses cheveux, d'un noir de jais, se séparaient sur le front et tombaient jusque sur ses épaules en boucles larges et mobiles, au lieu de figurer autour des tempes, comme c'était la mode alors, d'étroites touffes de frisures crêpées. Au milieu du front un bouton de diamant, posé en ferronnière, rattachait deux doubles rangs de perles qui couraient au hasard parmi les masses épaisses et lustrées de sa chevelure.

Ce cadre harmonieux entourait l'ovale hardi d'un visage de vierge, au sourire sérieux et jeune, tout plein de mystérieuses promesses.

Ce sourire ne se prodiguait point. On le voyait seulement à de rares intervalles éclairer les lignes sévères d'une bouche ciselée à l'antique et qu'on eût pu croire dérobée à quelque divin chef-d'œuvre de la statuaire, sans l'ombre délicatement estompée produite par le fin duvet noir qui dessinait l'arc de la lèvre supérieure. Ce duvet, et surtout la courbe aquiline des deux sourcils, tranchant énergiquement sur la mate blancheur du front, donnaient à l'ensemble des traits, malgré leur exquise perfection, un aspect de décision presque masculine.

Mais la femme était dans le regard.

Plus de vierge : la femme ! — Dans ce regard, il y avait toute la fille d'Ève avec ses victorieuses séductions et ses incompréhensibles faiblesses.

C'était une étincelle timide, jaillissant de prunelles d'un bleu sombre, à travers de longs cils de soie.

C'était encore un éclair brûlant, — un dard aigu et sournois, — une flamme orgueilleuse couvant sous des sourcils froncés par une implacable volonté.

Que d'amour et que de colère ! que de puissance et que de bassesse !

Derrière ces grands yeux bleus, il y avait une âme dont nul, sinon Dieu, n'aurait pu en ce moment sonder les redoutables mystères. — Qui donc aurait compris l'obscur langage de ces prunelles mobiles où se reflétaient tour à tour la tendresse de l'enfant, — la douceur caressante de la femme qui aime, — puis l'audace virile, — puis encore d'indéfinissables sentiments, de téméraires inspirations, des pensées confuses, menaçantes, terribles ?

Ces beaux yeux étaient un livre clos dont les caractères échappaient au regard. Ils attiraient, ils fascinaient, et l'esprit se fût évertué vainement à définir l'impression de doute et d'effroi que laissait au cœur le suave rayonnement de leurs prunelles...

En sentant un bras se glisser sous le sien, l'étranger s'était reculé d'instinct. La vue de la femme qui se faisait ainsi d'autorité sa compagne redoubla évidemment son malaise. Il fit un pas pour s'éloigner. Une douce pression le retint.

— Je vous connais, dit la jeune femme d'une voix pénétrante et qui semblait implorer ; — je suis du même pays que vous, et j'ai besoin d'un appui.

L'étranger resta impassible.

La jeune femme répéta sa phrase en anglais.

Les yeux de l'étranger se baissèrent ; ses traits simples et francs exprimèrent de l'hésitation.

— Savez-vous mon nom ? demanda-t-il enfin également en anglais.

— Si je sais votre nom ! répliqua la jeune femme avec un profond accent de sincérité ; — qui donc ignore à Boston le nom de M. James Western !

Ce dernier releva les yeux et rougit. On eût dit qu'il éprou-

vait un plaisir involontaire à entendre son nom sortir de cette bouche si belle.

— Et vous? demanda-t-il encore; comment vous appelle-t-on, madame?

— Oh! répondit tristement la jeune femme, — les pauvres savent le nom des riches : les riches ignorent celui des pauvres... Ma mère m'appelait Carmen; mon père, Flamy... Appelez-moi comme faisait ma mère.

Il y avait un charme infini dans la voix qui prononçait ces simples paroles; il y avait dans le regard qui les accompagnait un invincible attrait.

La prudence américaine est chose proverbiale; mais, en Amérique plus que partout ailleurs, se trouvent de ces bonnes gens possédant à fond la diplomatie des affaires et ignorant le monde autant que des enfants au sortir du collége.

Western parcourut des yeux le brillant costume de la jeune femme.

— Comment pouvez-vous être pauvre, dit-il, — et porter de si riches habits?

Elle secoua la tête et mit dans son regard de provoquantes langueurs.

— Venez, murmura-t-elle; — je vous dirai cela.

— Non... je ne puis... laissez-moi! répliqua Western, qui se laissait néanmoins conduire; — j'ai un devoir à remplir... un devoir sacré!

— Plus tard!... dit la jeune femme, dont l'œil suppliait irrésistiblement.

Western se sentait devenir ivre...

Carmen l'entraîna jusqu'aux marches du Caveau du Sauvage. — Là, Western, par un dernier effort de sa raison chancelante, essaya de revenir sur ses pas, mais un mouvement de la cohue qui l'entourait le poussa. — Il descendit une marche, puis deux...

. . . . . .

. . . . . .

A cet instant, le malade de l'aile Valois s'agita sur sa pauvre couche. — La voix de la cohue venait de monter, plus tonnante, et l'avait tiré de son lourd sommeil.

La vieille dame cessa de répéter sa prière latine. Les trois jeunes filles essuyèrent leurs larmes et tachèrent de sourire.

Le malade tourna péniblement son regard éteint vers la femme qui se penchait à son chevet.

— Est-il arrivé? prononça-t-il d'une voix creuse et sourde.

Il se fit un silence profond. Nul n'osait répondre.

— Du courage, mon père! dit enfin le jeune homme; il peut venir encore...

— Nous avons tant prié pour qu'il vienne! ajouta la plus petite des jeunes filles, belle enfant dont la chevelure blonde tombait en boucles abondantes sur un visage angélique.

Les yeux du malade se refermèrent; une pâleur plus livide couvrit ses joues amaigries.

— Il n'est pas venu! murmura-t-il avec effort. — Dieu me donne une mort bien cruelle!

— Bon père! dit la petite fille, dont les grands yeux bleus étaient pleins de larmes, — nous allons prier encore, et il viendra pour vous garder à notre amour...

III

LE CAVEAU DU SAUVAGE

Le duc, arrêté à l'angle d'une arcade de la galerie, avait suivi toute cette scène entre l'Américain et Carmen.

Dès que la tête de Western disparut dans l'escalier du Caveau, il se redressa de toute sa hauteur et respira longuement :

— C'est un trésor! pensa-t-il en se retirant; — nous ferons d'autres affaires ensemble...

Le Caveau du Sauvage était situé, comme on sait, sous l'entrée actuelle des nouveaux Frères-Provençaux, vis-à-vis du pâtissier Félix, dont les petits pâtés n'avaient point leurs pareils dans tout l'univers, et non loin de ce décrotteur lettré, dont la boutique, ouvrant au coin du Perron, était surmontée de ce quatrain mémorable :

O vous qui redoutez les taches et la crotte,
Amateurs de beaux-arts, de propreté, de vers,
Entrez ici, lisez, souffrez qu'on vous décrotte,
Et livrez à nos soins la botte et le revers.

Habituellement, la musique aiguë et stridente du café du Sauvage s'entendait des galeries et même du jardin; mais,

ce soir, le bruit des calèches de masques, le son des trompes et le brouhaha de la foule eussent étouffé l'orchestre de l'Opéra. C'est à peine si du haut de l'escalier on saisissait de vagues accords et le roulement cadencé des tambours du Sauvage.

Carmen descendait la première. Western ne demanda pas où on le conduisait, parce que son regard suivait les ondes affaissées de la plus belle chevelure qui fût au monde, ruisselant sur un col de cygne. Il sentait ses idées vaciller comme au sortir d'un rêve. Son front était pourpre; ses tempes brûlaient sous les mèches rudes et grisonnantes de ses cheveux.

A mesure qu'il descendait, une atmosphère lourde et chaude pesait davantage sur sa poitrine et précipitait plus abondamment le sang vers son cerveau. Ses oreilles tintaient; sa respiration était courte et pénible.

Carmen l'entendait haleter derrière elle : un sourire étrange décomposa les pures lignes de sa bouche.

— Venez, venez, répéta-t-elle sans se retourner.

Elle franchit d'un bond léger les dernières marches de l'escalier et traversa le Caveau dans sa longueur, cherchant une table vide.

Western la suivait en chancelant.

Ce qui était autour de lui prenait à ses yeux éblouis les apparences d'une vision fantastique. C'était bien encore, à peu de chose près, l'étourdissante bacchanale du jardin, mais la scène ici avait des teintes plus foncées. L'air manquait. La vapeur des lampes fumeuses, le flux incessant des haleines, la poussière, et les mille émanations qui s'échappent d'une foule entassée, tout cela se condensait et planait en brume épaisse dans la salle, mettant un cercle blême autour de chaque lumière, et s'interposant comme un crêpe sombre entre l'œil et les objets. Il y avait encore de la gaieté, du bruit, de la folie, mais cette gaieté sonnait tristement; ce bruit courait, encaissé, assourdi dans le quadrilatère inflexible des murailles souterraines; cette folie serrait le cœur : c'était comme une orgie dans une tombe.

Toutes les tables, sauf une ou deux, placées dans des recoins obscurs ou incommodes, étaient entourées de nombreux buveurs, les uns travestis, les autres portant le costume bourgeois. Autour des tables circulait, deux à deux, une armée entière de ces belles femmes que nous avons

vues déjà dans le jardin du Palais-Royal; — car le Palais-Royal, aux heures du soir venues, vomissait par tous les pores ses innombrables sirènes. C'était une ruche immense d'Armides, âpres à la besogne, qui foisonnaient, pullulaient, couvrant comme la plaie égyptienne des sauterelles, les dalles des longues galeries, le sable du jardin, le pavé des rues voisines, et déversant encore le trop plein de leur avide multitude dans ces mille bouges, dorés ou poudreux, nus ou splendides, que recélait dans ses flancs de pierre ce léviathan de la prostitution parisienne. Il y en avait pour tous les goûts comme pour toutes les bourses, et les gens de la police, pasteurs souillés de cet immonde troupeau, n'en savaient point eux-mêmes le compte.

Elles défilaient ici, passant une sorte de revue, ayant pour chacun le même sourire et buvant à tous les écots; elles s'asseyaient rarement, sachant le prix des minutes perdues; elles marchaient, patientes et ne désespérant jamais, jusqu'à ce qu'une proie affamée eût mordu leur hameçon banal...

Dans un intervalle ménagé entre les tables se tenait un orchestre, composée de cinq ou six musiciens, spécialement chargés de faire du bruit comme quarante. Au devant d'eux et à leur droite, un homme, nu jusqu'à la ceinture, et dont les reins s'entouraient d'un cercle de plumes éclatantes, s'asseyait sur un tabouret, à portée de plusieurs tambours de grandeurs calculées. Cet homme était le *sauvage* du moment.

Il paraissait être très-vieux quoiqu'il se tînt ferme encore et que ses mains agiles fissent courir les baguettes sur le vélin du tambour avec une rapidité prestigieuse. Au milieu de sa poitrine, un tatouage d'une extrême finesse représentait un renard accroupi. — Un autre dessin, beaucoup plus petit se montrait sous le sein gauche, à la place du cœur. A distance, la forme n'en était point parfaitement distincte, mais on eût dit un écusson entouré de sa devise. — Soit qu'il fût grimé à dessein, soit que telle fût réellement la couleur de sa peau, son visage était d'un rouge cuivré. De profondes cicatrices se voyaient à son front et à ses joues. Autour de son cou un collier de verroteries grossières s'enroulait à triple tour et choquait les uns contre les autres ses grains sonores à chacun des mouvements rapides et brusques que faisait le sauvage pour passer d'un tambour à un autre. Pour coiffure,

il portait un haut diadème de plumes disposées en éventail, et pour chaussure une sorte de moccassins de peau recouverte de son poil.

D'ordinaire, ce personnage, tout en exécutant sur ses tambours d'incroyables tours de force, tenait les yeux obstinément fixés au sol. Quand il les relevait par hasard, on voyait sous ses cils blanchis de larges prunelles vitreuses d'où tombait dans le vide un regard de cadavre.

Le Caveau changeait fort souvent de sauvage. Celui-ci était apprécié des amateurs. On l'appelait le *grand chef*, parce que, à deux reprises différentes, il avait élevé la voix pour chanter les grandeurs de sa race, auxquelles il mêlait une étrange et obscure histoire européenne.

Son maître, — car il était en enfance, et le propriétaire du Caveau louait ses services à un tiers qui s'était arrogé sa tutelle, — son maître, en ces occasions, lui avait toujours imposé silence.

Western, traversant le café sur les pas de Carmen, vit confusément toutes ces choses et n'en remarqua aucune. L'effet produit sur lui par cette admirable beauté avait été rapide et comme accablant. Il ne s'en rendait point compte. Seulement, ces premières fumées de l'ivresse du cœur et des sens, trouvant son esprit étourdi déjà par les sensations inconnues qui l'avaient assailli dans la soirée, le dominèrent tout d'abord, le jettèrent prosterné, rendu aux pieds de son vainqueur.

Carmen avait pris place à une table vide. Western s'assit auprès d'elle et passa le revers de sa main sur son front couvert de sueur.

— Je souffre... murmura-t-il; — mais je veux rester ici... auprès de vous.

— Je le veux aussi, répliqua la jeune femme, dont l'œil chatoyant et doux se fixa sur lui en un long regard.

La paupière de l'Américain battit et se baissa. Sa joue se couvrit d'une subite pâleur. Un tressaillement nerveux courut par ses membres et il balbutia :

— Vous êtes belle!...

Ses yeux ne se relevèrent point. Il croyait avoir trop osé. Il avait crainte et pudeur. — Calcule-t-on sous le choc aveugle et foudroyant de la passion? Western, à genoux aux pieds de l'idole, ne pouvait la voir que haute et sainte. Le lieu, les circonstances, tout disparaissait à ses yeux de-

vant ce redoutable joug qui pesait déjà sur son âme. Cette femme à laquelle, en tout autre moment, il n'eût accordé qu'un regard de soupçon ou de mépris, lui inspirait, à cette heure de trouble, un respect irraisonné, naïf, sans bornes.

Carmen fit signe à un garçon qui s'approcha et qui mit l'instant d'après sur la table deux verres à vin et une carafe de kirsch.

Tandis que Western demeurait comme écrasé sous le double poids de son malaise et de son bonheur, Carmen versa du kirsch dans les deux verres.

— Buvons ! dit-elle.

Western prit l'un des verres et l'avala d'un trait. Carmen toucha l'autre de ses lèvres. — L'Américain se redressa aussitôt galvanisé par cette énorme dose d'alcool, et jeta tout autour de lui un regard d'homme qui s'éveille. — Son œil s'enflamma soudainement lorsqu'il rencontra le radieux sourire de Carmen.

— Ah ! oui... oui ! vous êtes belle ! dit-il en joignant les mains.

La jeune femme emplit de nouveau son verre à moitié. Western but encore.

— Où sommes-nous? demanda-t-il; — voici un Indien Cherokee... et des femmes demi-nues qui passent dans un nuage... Quelles sont ces femmes ? Pourquoi cet Indien n'a-t-il pas gardé la coiffure de son peuple ?...

Au mot *Cherokee*, le sauvage avait tressailli faiblement.

— Ces femmes, répondit Carmen, sont à ceux qui les payent.

— Et vous? dit tout bas Western.

Le noble front de Carmen se couvrit d'une rougeur fugitive. Elle secoua la tête d'un mouvement triste et lent.

— Moi, je suis comme ces femmes..., murmura-t-elle.

Les yeux de l'Américain flamboyèrent.

— Tant mieux ! s'écria-t-il avec un fougueux emportement. — Je suis riche; je vous donnerai ma fortune et...

— Elle est loin, votre fortune?... interrompit Carmen.

— Elle est là ! répliqua Western en frappant sur le côté gauche de sa poitrine.

La paupière de la jeune femme ramena le rideau de ses longs cils sur l'étincelle magnétique qui s'alluma soudain dans son œil.

Elle fit signe une seconde fois au garçon, qui s'approcha aussitôt.

— Le cabinet? lui dit-elle rapidement et à voix basse.

— Retenu!... répondit le garçon.

Carmen laissa échapper un geste de profond désappointement, et reprit sans élever la voix :

— Pas d'autre chambre?...

— Le Caveau n'est pas un hôtel, répliqua le garçon.

Carmen frappa du pied. — A cette marque de colère, l'Américain, qui parlait difficilement le français et n'avait rien compris à ce court colloque, fut plus irrité que Carmen elle-même.

Il menaça le garçon du poing, et, se tournant vers la jeune femme :

— Ce qu'on vous refuse peut-il s'acheter? demanda-t-il.

— Pas ici, répondit Carmen en retrouvant son sourire; ce que j'y cherchais n'y est pas.

— Où le trouver? dit Western en se levant vivement.

Carmen l'imita et s'appuya de nouveau à son bras.

— Nous chercherons ensemble, répliqua-t-elle doucement.

Western jeta son écot sur la tabe et prit avec Carmen le chemin de la porte.

A peine avaient-ils fait trois pas dans cette direction qu'un éclat de voix véritablement surhumain retentit au haut de l'escalier et descendit en mugissant dans la salle.

Les conversations cessèrent. L'orchestre se tut. Le sauvage jeta autour de lui des regards effarés.

— Eh ! du Caveau, — ho! criait la voix du dehors.

— Ohé! riposta un malin à tout hasard.

— Le maître de la case?

L'homme assis au comptoir mit sa serviette sur sa manche et s'élança au bas de l'escalier.

— Monsieur, voilà ! voilà ! dit-il.

La voix tonnante reprit :

— Y a-t-il place en bas pour un melon?

— Pour un melon, monsieur?...

— Sauvage, pour un melon et pour un hibou?

Le maître, stupéfait, se tourna vers l'assemblée comme pour demander le mot de l'énigme. — On lui répondit par un long éclat de rire.

— Réponse, s'il vous plaît! cria la voix mugissante. — Il y a aussi un dindon.

— Passez votre chemin, mauvais plaisant! exclama le limonadier irrité.

— Un dindon, un ours, et une tanche, poursuivit la voix.

— Insolent !

— Et leurs épouses, sauvage !

Le Caveau entier se prit à battre des mains et à crier bravo.

On entendit alors une troupe assez nombreuse descendre l'escalier en marquant le pas bruyamment, mais avec méthode et en chantant à tue-tête l'air en vogue parmi les orgues de Barbarie : *Paris à cinq heures du soir.*

Ce bruit inusité parut produire sur le sauvage un effet puissant. Il commença d'abord par redoubler la vivacité prodigieuse de ses mouvements. Sous le roulement pressé de ses baguettes agiles, les tambours sonnèrent tous à la fois, jetant dans le caveau leur assourdissant accord. Puis le son s'éteignit graduellement, les baguettes ralenties frôlèrent le vélin avec mollesse.

Le vieillard enfin courba la tête. Ses mains tombèrent le long de son corps.

Après quelques secondes d'immobilité complète, il se leva lentement et prit une pose pleine de dignité emphatique.

— J'ai entendu la voix d'un Yankee, dit-il avec un accent guttural et en étendant le bras pour imposer le silence; — que le Yankee m'écoute... Je vais lui dire ce que j'ai fait pour son peuple.

— Chut ! chut ! crièrent quelques habitués; — voici le grand chef qui va nous conter l'histoire iroquoise de la Fayette et de son cheval blanc.

La troupe chantante continuait de descendre l'escalier en battant la mesure sur les marches. — Western s'était retourné vers l'Indien et le considérait curieusement.

Celui-ci poursuivit, accentuant bizarrement sa sourde mélopée :

— Nous partîmes de la grande terre des Visages-Pâles sur des canots qui semblaient des villes... nous étions des milliers de jeunes hommes... et j'étais parmi eux un grand chef... Il y a de cela bien des neiges !.. Mon sang était blanc alors... Ne le dites pas, car les Peaux-Rouges ne me nommeraient plus leur père... C'est un mensonge !... Le grand-Esprit lui-même peut-il faire qu'un Cherokee ait pris naissance ailleurs qu'au bord des lacs ?...

Il se fit en ce moment dans le caveau un fracas d'applaudissements et de rires. La voix du vieillard mourut,

vaincue par ce soudain tonnerre, et il se laissa retomber, inerte, sur son escabelle.

C'étaient nos cinq chanteurs — et leurs épouses — qui arrivaient au bas de l'escalier, chancelant, hurlant, ivres, fous.

Le matelot marchait en tête, avec un incommensurable porte-voix, qu'il introduisait dans sa gueule de tanche pour produire ces mugissements que nous avons entendus.

A peine entrés, il se formèrent en rond et entonnèrent un vociférant pot-pourri. Le melon chantait avec une volubilité incomparable le fameux air :

Trottant,
Toujours content,
Ne m'arrêtant
Qu'un instant
Chez les belles;
Trottant,
Toujours content,
Ne m'arrêtant
Qu'un instant,
Qu'un moment!

L'ours grognait en faux bourdon, à lui tout seul, un chœur de *la Vestale;* le dindon déclamait le récit de Théramène; le hibou lançait parmi le concert de lugubres huées; et la tanche mugissait dans son porte-voix : *Ah! vous direi-je, maman!...*

Sur cette basse effoyable, les cinq femmes appuyaient un dessus horripilant, formé de cinq airs discordants. —C'était meurtrier, foudroyant, sublime. — Le sauvage, éperdu, se bouchait les oreilles.

Le cercle des exécutants se trouvait devant l'escalier. Carmen et l'Américain, un instant arrêtés par le branle-bas qu'avait occasionné l'arrivée de nos masques, voulurent se frayer un passage, mais la tanche aperçut Western et interrompit aussitôt sa chanson.

— Silence partout ! cria-t-elle dans son porte-voix.

Tout le monde se tut, excepté le dindon, qui crut devoir ajouter au récit de Théramène ce remarquable hexamètre :

Josépin va parler, écoutez Josépin!

Josépin monta sur une table.

— Serrez vos rangs! dit-il; — j'aperçois l'insulaire qui m'a endommagé dans le jardin.

— En croirai-je nos yeux? dit le dindon.

— Il a fait une conquête, ajouta le melon; — il est avec Carmen, la belle Andalouse qui danse le fandango dans la boue sur le boulevard du Temple.

— Mangeons cet inconnu! opina tristement le hibou.

— Portons-le en triomphe!

— Prenons-lui son Hélène...

Carmen suivait cette scène avec une visible inquiétude. Ses lèvres étaient serrées convulsivement, ses sourcils froncés, son regard hardi et dur.

— On va vous attaquer, dit-elle tout bas à Western; — vous êtes fort, ils sont ivres... faites un trou dans cette foule; je vous suivrai.

Western n'avait rien compris au colloque des masques, mais ils lui faisaient obstacle et l'alcool bouillait dans sa tête. Il ferma les poings et s'élança résolument.

Le melon roula, éventré, dans les jambes des spectateurs, le dindon tomba, le hibou n'eut point un sort meilleur. Le trou était fait.

— Josépin, à la rescousse! cria la tanche dans son porte-voix; — des verres! des bouteilles! assommez le goddam

Western dépassait les dernières tables. — Une carafe siffla à son oreille et alla se briser contre le mur; — un verre à bière le frappa au même instant à la nuque.

Il se retourna : une bouteille l'atteignit au front.

— A vos pièces!... Feu! feu! hurlait Josépin.

Western, furieux, saisit une cruche à bière sur la table voisine et s'élança de nouveau au milieu de ses adversaires.

Une mêlée terrible s'ensuivit. — L'une des *dames* de la troupe masquée était en écaillère et portait en guise du couteau ébréché de l'emploi, un charmant poignard au manche artistement ciselé.

C'était la compagne de l'ours.

Dans la bagarre, celui-ci reçut à la poitrine un de ces violents coups de poing qu'on sait donner à Boston presque aussi bien qu'aux bords de la Tamise. — Affolé par la rage et le vin, l'ours arracha le poignard de l'écaillière et en frappa Western au sein. — Western chancela.

Mais une main de fer, qui avait détourné la direction du coup, se ferma sur les doigts de l'ours et lui arracha le poignard. — Carmen, c'était-elle, mit en même temps sa belle bouche à l'oreille de l'Américain et lui dit :

— Venez, je le veux!

Il la regarda et sa colère tomba.

Carmen l'entraina rapidement. Ils disparurent au tournant de l'escalier.

Un long cri de victoire les suivit.

— ..... D'un gobelet, lancé d'une main sûre,
Je lui fis n'importe où quelque large blessure...

dit le dindon en s'approchant de l'escalier, car voilà du sang!

— Une mare de sang!... ajouta le hibou; — nous sommes vengés!

— Rendons grâces aux dieux, conclut Josépin, — et prenons le café.

L'ours gardait ouverte la main qui avait tenu le poignard. Il demeurait immobile et semblait avoir vaguement la conscience de ce qu'il venait de faire.

Carmen soutenait Western étourdi, sanglant, et le faisait sortir du passage par la rue Beaujolais. De cette rue, elle passa dans celle de Valois. — Elle tira de sa poche un masque dont elle couvrit son visage et fit entrer Western dans l'un de ces couloirs sans nom, humides, sombres, tortueux, déserts, qui montent à la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Au-dessus de la porte de ce passage, il y avait un petit transparent où se lisaient ces mots :

HOTEL DU SAUVAGE, MEUBLÉ

On loge à la nuit.

IV

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

L'histoire de la grandeur et de la décadence du Palais-Royal offre une moralité assez triste, savoir : que le vice et la honte sont des engrais particulièrement propres à faire fleurir le commerce.

Ceci pourra passer pour un paradoxe et personne plus que nous ne serait heureux d'accueillir la preuve du contraire, mais les faits sont là. Il faut fermer les yeux ou s'incliner, quoi qu'on en ait, devant leur inflexible logique.

Tout au plus aurait-on la ressource de dire que le Palais-

Royal est un lieu exceptionnel et maudit, donnant à l'infamie une hospitalité fatale, un nid que le vice réchauffe et soutient, un bazar néfaste à qui, pour prospérer, il faut la débauche et l'orgie...

Avant et pendant l'Empire, sous la Restauration encore, le Palais-Royal était dans toute sa gloire. Les fortunes commerciales s'y faisaient avec une romanesque rapidité. C'était un paradis mercantile où, la nuit comme le jour, l'or affluait sans relâche en bienheureuses averses de louis, de roubles, de guinées, de roupies, de pagodes, de florins, de ducats, de doublons, de dollars, de sequins, de piastres et de crusades; car, sous ses brillantes galeries, passaient incessamment des représentants de tous les pays, des échantillons de toutes les races. Ses échos savaient toutes les langues de l'univers. Son inoffensif canon marquait midi pour les deux mondes. Tous les points de la carte s'y donnaient rendez-vous, et le Hollondais, rencontrant l'Américain au Cap, à Calcutta, en Cochinchine, l'invitait à dîner chez Véfour.

Le Palais-Royal, on peut l'affirmer, était le forum cosmopolite. Il appartenait à la France autant qu'à Paris, au globe entier autant qu'à la France.

Londres le préférait à ses parcs magnifiques, Saint-Pétersbourg aux quais de sa blanche Néva, Madrid à son Prado, Naples à sa mer azurée, Constantinople aux blondes grèves du Bosphore; Vienne, Amsterdam, Berlin, Stockholm s'y faisaient habiller et chausser; New-York y gantait ses dandys de comptoir; Saint-Domingue y achetait des breloques de similor pour ses marquis au noir visage.

C'est que le Palais-Royal, à ces époques, était une manière de forteresse, autour de laquelle le vice, pris dans son sens le plus large et le plus générique, avait concentré l'artillerie de ses séductions. Rien n'y manquait. C'était le centre unique et choisi de la prostitution dorée. D'un bout à l'autre de sa double galerie de bois, des courtisanes déguisées en modistes trônaient dans leurs cages à jour, ouvertes à tous les regards, et luttaient à l'envi de poses lascives, d'œillades provocantes. De vingt pas en vingt pas, dans ses galeries de pierre, s'ouvrait la porte tarée d'un repaire féminin. — On devenait millionnaire à régner sur ces dortoirs impurs, et nous savons une châtelaine qui acheta son manoir, ses futaies, son parc, son étang poissonneux et la place d'honneur au banc seigneurial de sa paroisse de village, à

l'aide des bénéfices légitimes d'un sérail à bas prix qu'elle *gérait* honnêtement. Hôtel à Paris, château en Picardie, telle est la récompense d'une longue vie de travail, durant laquelle Madame *** *sut toujours mériter*, comme elle l'imprimait autrefois sur ses cartes, *la confiance éclairée des amateurs.*

Et ces repaires, nous l'avons dit aux précédents chapitres, étaient excellemment approvisionnés. A l'aide d'un système de commis voyageurs des deux sexes qui embrassait la France tout entière, les plus belles vierges de nos provinces étaient endoctrinées sur place, séduites et expédiées à *l'administration.* Ce moyen était bon ; la misère parisienne faisait le reste. Il y avait certes plus de jolies créatures dans le Palais-Royal et sa banlieue que dans tout le reste du royaume.

A côté de ces séductions amoureuses, on trouvait celles du jeu. L'Avarice avait là presque autant d'autels que Vénus, et mille établissements dédiés à la Gourmandise ouvraient leurs portes aux alentours, offrant un refuge temporaire à la Luxure, et propres éminemment à calmer la douleur des blessés de la roulette, comme à soulager les poches gonflées des vainqueurs du trente-et-quarante.

C'était une organisation merveilleuse et complète : l'amour servait le jeu, le jeu payait l'amour ; l'amour et le jeu poussaient à l'orgie, qui leur rendait la pareille. — Vous n'eussiez rencontré nulle autre part, entre les bas instincts de l'homme, une aussi touchante réciprocité d'obligeants offices.

Parfois, la même maison renfermait dans sa seule enceinte les trois spécialités diverses du Palais-Royal. — On buvait au rez-de-chaussée, on jouait au premier étage, on dansait au second, pour monter au troisième, où l'ivresse aveuglée trébuchait sur quelque sofa...

N'était-ce pas irrésistible ? Peut-on s'étonner après cela que le lord anglais existât en chair et en os dans cet âge d'or et que le prince russe y fût une vérité ?...

Ils avaient le numéro 154 où perdre leurs billets de banque en passable compagnie. Le numéro 154 était le salon fashionable, qui ne compromettait qu'à demi. Les filous y étaient titrés, les croupiers y avaient des airs de gentilshommes.

Mais tout le monde n'est pas membre du parlement d'Angleterre ou éleveur de paysans dans l'Ukraine. — Les provinciaux, les bons bourgeois allaient un peu plus loin, au numéro 129, bouge décent, enfer convenable où la compagnie était néanmoins *plus mêlée.*

Les calicots descendaient au 113, où les escrocs commençaient à porter moustache, où le banquier sentait le cigare et les tailleurs la pipe. Ce numéro 113 avait une colossale réputation à Pontoise et même à Béziers. Ce fut lui que les fougueux conteurs de l'ère romantique choisirent comme type de la maison de jeu, et nous avons encore le frisson en songeant au demi-cent de pages épileptiques que nous avons lues quelque part à ce sujet.

Enfin, pour clore l'échelle, il y avait le numéro 9, tout près de l'illustre café des Mille-Colonnes, — le numéro 9, Frascati au pied crotté, où les femmes étaient admises, — et quelles femmes !

Le numéro 9 se ressentait énergiquement du voisinage de ce bal inouï, que l'argot téméraire de ses habitués avait surnommé *le Pince*. — On y buvait. Ces dames, pour employer la langue académique, y tendaient leurs lacs perfides et se disputaient la bourse des joueurs heureux. Sous les tables couvertes d'or se cachaient bien des bottes éculées; bien des habits trop mûrs, boutonnés jusqu'au menton, voulaient dissimuler l'outrageuse vieillesse d'une chemise ennemie de la lessive. — Les dandys du lieu avaient d'éclatants gilets, des cravates aux couleurs cruelles et des mains en demi-deuil.

Judith, la grande juive, — *la reine de Sabbat*, comme on l'appelait, — fut longtemps la lionne du numéro 9. Elle plaçait chez Rothschild, son frère en religion, l'argent que les chrétiens gagnaient pour elle. On y voyait Olgala, Moscovite, toujours jeune, toujours folle, bien qu'elle eût été, dix ans auparavant, la maîtresse de Platoff, l'hetman des Cosaques. Ces deux belles personnes faisaient des passions effrénées parmi les étudiants en droit et les marchands de chaînes de sûreté.

Manque-t-il un dernier terme à cette damnable progression? — Nous pouvons descendre plus bas encore, plus bas que la Montansier, que *le Pince*, que le Caveau du Sauvage ou celui des Aveugles !...

Nous n'avons qu'à faire un pas hors de l'enceinte, et nous trouverons d'un côté l'hôtel d'Angleterre, hideux réceptacle où la misère et le vol avaient leurs fêtes; de l'autre, les bouges souterrains des rues de Valois et Beaujolais, taudis immondes que nul crayon n'aurait l'audace de peindre en détail, cavernes où des bandits débraillés se disputaient, avec

des cartes sales, quelques pièces de six liards dérobées, pendant que, autour d'eux, des sirènes poussives, invalides lépreuses de l'infamie, offraient au rabais leurs repoussantes caresses...

Un pas encore et la rue du Rempart nous montrera, tout au fond du calice social, la dernière couche de lie. Ses *cuisines bourgeoises* s'ouvriront et nous laisseront voir cet amour sacrilége et hideux, dont le nom fait rougir le front de bronze de prostituées...

Nous l'avons dit. Il y en avait pour tous les goûts, pour toutes les bourses.

C'était le bon temps.

Les marchandes de tabac épousaient des boyards, les cafetiers faisaient monter la rente, les décrotteurs devenaient éligibles, et les bijoutiers en faux se passaient la fantaisie de marier leurs filles à des pairs de France.

Qui reconnaîtrait, hélas! à ce poétique tableau les tristes galeries, fécondes en faillites, où se promènent le soir quelques rares provinciaux arriérés d'un demi-siècle! Ces bonnes gens errent le long des grilles, cherchant la foule, cherchant la joie, cherchant le Palais-Royal. — Que trouvent-ils? Le silence, la solitude.

Çà et là, le gaz éclaire encore les dorures d'un brillant magasin, dont le livre de vente ne s'allonge pas d'un feuillet tous les mois.

Le café Lemblin, ce bruyant asile des libéraux de la Restauration, s'est fait tranquille et muet; le café Valois, quartier général des mauvaises têtes du parti *ultra*, est mort, — mort avant Chodruc-Duclos! Les enchanteresses du jardin ont fui, poussées par le fouet de la police. La roulette, le craps, le trente-et-quarante, sont tombés devant un vote de la Chambre. Il n'y a plus rien, sinon quelque chose de triste et de glacé, — des vieillards assis sur les bancs de pierre, — un jet d'eau boiteux, — quelques lorettes en disponibilité mêlées à des bonnes d'enfant rougeaudes, — et quatre baraques autour desquelles les collégiens viennent, le jeudi, lire le journal.

La galerie d'Orléans seule, qui n'existait pas au temps dont nous parlons, a conservé un souffle de vie. On y vend des tabatières, des brosses à dents et des petits livres obscènes. — Les gens de Pézénas et de Brives-la-Gaillarde s'y donnent parfois encore rendez-vous...

Qui donc a fait ces lamentables ruines? — La police et la loi, au nom de la morale.

Ce lieu vivait du vice. Le vice l'engraissait et le faisait beau. La honte était sa prospérité, la débauche sa condition d'être.

Il n'y avait rien en lui qui ne fût mauvais, corrompu, flétri. Vous eussiez retourné ses fondements sans y trouver un atome généreux ou noble. Le patriotisme lui-même, cette vertu si vivace qu'on retrouve encore au fond des cœurs les plus abandonnés, lui était inconnu. — Rappelez-vous seulement que l'apogée de sa grandeur fut durant le séjour des étrangers à Paris. Souvenez-vous que l'invasion lui fut bonne. et qu'il accueillit l'entrée des Cosaques par un long cri d'allégresse. Souvenez-vous qu'il envoya ses mille courtisanes se coucher, ivres de vin et de joie, aux pieds de l'ennemi vainqueur !

Et c'est ce cloaque, unique de son espèce, que vous avez voulu traiter par des moyens ordinaires ! Vous avez prétendu l'amender, l'assainir! Vous lui avez ôté un jour ses jeux, ses repaires, sa prostitution effrontée, ses mystères babyloniens, son ignominie !...

Mais tout cela, c'était son âme. Le voilà mort maintenant; — vous l'avez assassiné.

Pourquoi ce meurtre ?...

Nous n'hésitons pas à l'affirmer, la police et la loi se sont cotisées pour aboutir à néant, sinon à quelque chose de pire. Ce grand coup d'épée dans la boue a fait plus de mal que de bien, et si les circonstances exigeaient la représentation de quelque vertueuse comédie, on en aurait pu choisir la fable avec plus de bonheur...

Mieux valait à coup sûr cette audacieuse agglomération de tous les vices concentrés sur un seul point, que leur éparpillement funeste et le voile hypocrite dont on les a couverts. Le Palais-Royal tenait sa place nécessaire dans l'équilibre de la grande cité. — Il y avait, grâce à lui, à Paris, un lieu d'où les mères effrayées éloignaient leurs enfants, un gouffre connu, signalé, un abîme au bord duquel on avait mis en quelque sorte une enseigne. Maintenant l'égout n'est nulle part. Ne serait-ce pas qu'il est partout? — La porte infâme ressemble au seuil honnête. Le tripot usurpe les allures d'une réunion de famille. — La courtisane croise un camail de soie sur sa gorge et s'appelle une lorette.

En vérité, s'il n'était point possible de combler le fossé, pourquoi avoir enlevé les garde-fous?...

La morale est assurément un mot bien sonnant et qui fait son effet dans une harangue politique. Mais c'est en vain que nous cherchons ici la chose sous le mot. — Le cas qui nous occupe est double. Il renferme les jeux qu'on a fait semblant de détruire et la prostitution qu'on a poussée doucement du revers de la main pour l'établir un peu plus loin.

Quant à celle-ci, de grâce, la morale, cette grande règle de l'humanité, est-elle bornée aux limites d'un carré de moellons? Puritains qui balayez fièrement le Palais-Royal, pourquoi laissez-vous la fange s'amonceler sur les boulevards? — Logiciens, ne savez-vous pas que, dans un incendie impossible à éteindre, il faut faire la part du feu, le concentrer, le resserrer, l'isoler? Pourquoi, au lieu de cela, voyant brûler quelques maisons, en avez-vous chassé la flamme sur les demeures voisines qui étaient saines?

La morale! — Mais la morale n'a rien à faire dans ces déménagements du vice qui donne congé ici pour contracter plus loin bail pardevant notaire. La morale, d'ailleurs, est absolue et ne connaît pas de moyens termes. Pourquoi parler de morale quand il ne s'agit que d'une parade manquée?

Pour tant de bruit, ne voilà-t-il pas un grandiose résultat! On a purifié le Palais-Royal afin que les mères y pussent promener leurs filles, sans les exposer à coudoyer la honte. — Et les mères, ingrates, promènent leurs filles ailleurs! et justement elles les promènent volontiers sur cet asphalte inondé de lumière où la honte proscrite a trouvé un refuge...

Restent les jeux. Sur cette question, la voix publique s'était, dit-on, dès longtemps prononcée. — La loi par laquelle le gouvernement se dépouilla d'un revenu immense, prélevé sur les facilités offertes à de dangereuses passions, fut accueillie par des applaudissements universels.

Réellement cette loi avait une victorieuse apparence de moralité.

Mais, en définitive, qu'a-t-elle fait, cette loi? — Elle a envoyé à Bade où à Hombourg M. le fermier-général des jeux qui a laissé derrière lui la roulette.

La roulette est chez nous, la roulette et le craps, et aussi le trente-et-quarante. Nous nous ruinons entre nous. M. Bénazet seul et les Anglais sont en Allemagne.

Personne n'est sans savoir qu'il existe à Paris une énorme quantité de maisons de jeux clandestines. Chacun en connaît vaguement deux ou trois. — Beaucoup prétendent qu'il en est de tolérées par un mystérieux privilége...

Ceci est un secret; nous n'avons nul souci de le pénétrer. Il nous suffit d'avoir pour certain que les anciens jeux sont remplacés par un nombre décuplé de tripots privés qui, sous le nom de cercles, de clubs, de sociétés, ou même en se passant d'une dénomination quelconque, entrebaîllent, vers le soir, leurs portes perfides où se glissent de pauvres employés, des étudiants, des enfants!

Au moins, la roulette officielle ne dépouillait que des hommes faits.

Et puis, dans les maisons publiques, tout se faisait à découvert, tandis que, dans ces obscurs comités tenus par des gens notoirement en guerre avec la loi, quel contrôle est-il possible d'exercer?

Au Palais-Royal, à Fracasti, on demandait les passe-ports. C'était, il est vrai, une garantie bien précaire; mais cette garantie, si faible qu'elle soit, peut-elle exister dans ces prétendues tables d'hôte pullulant dans Paris, où des femmes charmantes font les honneurs d'un somptueux dîner qui prélude aux escroqueries du soir? Il n'y a plus là de surveillants à gage; il n'y a que des dupes sans défiance, et des fripons profès, avides, adroits, intrépides...

Affaire de police, nous dira-t-on. C'est vrai. — Mais c'est qu'il n'est pas bon pour le public qu'une affaire soit dans ce cas. Les *escarpes* aussi sont affaire de police, — ce qui porte les hommes sages à revoir avec soin leur testament quand ils sont forcés de sortir après la nuit tombée.

Donc, nous regardons comme nuls en partie et en partie malheureux les résultats directs de la purification du Palais-Royal. Mais on ne saurait nier sans injustice l'influence exercée par la décentralisation graduelle qui s'en est suivie, sur la banlieue de cette vieille cité du vice. Cette banlieue est ignoble de nos jours, elle était effroyable il y a vingt ans.

Elle s'avançait en radiant dans Paris jusqu'à une certaine profoneur, entourant le palais d'un cercle sombre qui faisait d'autant ressortir ses splendeurs douteuses. A l'ouest, c'étaient les rues du Rempart, Jeannisson, Traversière et ces passages tortueux qui mènent au carrefour des Moineaux. — En tournant vers le sud, on rencontrait les rues de

Valois, Batave et Saint-Thomas-du-Louvre, puis ces quatre ruelles pollués qui courent parallèlement de la rue Saint-Honoré aux décombres de l'aile inachevée du Louvre. D'un bout à l'autre de ces quatre rues, on voyait un long chapelet de lanternes, annonçant aux gens sans aveu de toute sorte qu'ils trouveraient là un asile pour la nuit.

A l'est, la cour des Fontaines donnait entrée dans la fameuse cour Montesquieu, où s'ouvrait un caveau pareil à celui du Sauvage. La cour Montesquieu n'a point perdu encore entièrement le caractère qu'elle avait alors. On peut s'en faire une idée en visitant le passage de la Pompe et les abords de l'hôtel d'Athènes. — Quant à la cour des Fontaines, elle a subi le sort du Palais-Royal, dont elle est une annexe. On n'y voit plus comme autrefois cette foule de marchands d'épinglettes, de chaînes de sûreté, de boucles, de ceintures, qui encombrait la façade du café Boudignot. Elle servait en quelque sorte de foyer aux mille variétés de filous qui se partageaient l'exploitation du jardin et des galeries.

A l'est encore, en remontant vers le nord, vous trouviez la rue des Bons-Enfants, qui était dix fois plus obscure et plus mal hantée qu'aujourd'hui ; les derrières de la Banque, tout pleins d'hôtels tarés; et enfin ces couloirs humides qui, de la rue Neuve-des-Bons-Enfants, descendaient aux caveaux bachiques de la rue de Valois.

Toutes ces rues étroites, à peine viables, étaient encombrées d'une population pauvre, fainéante et livrée à tous les excès. Point de boutiques, des cabarets succédant incessamment à des cabarets, et n'interrompant leur ligne que pour faire place à l'allée borgne d'un hôtel garni ou d'une maison suspecte.

C'était la pépinière inépuisable où se recrutait l'armée de malfaiteurs qui tenait nuit et jour en échec le Palais-Royal et ses avenues. Chacune des immondes tavernes qui ouvraient sur la rue leurs devantures couvertes d'épais rideaux, était le quartier général de quelque bande d'industriels des deux sexes faisant la chasse aux portefeuilles et aux montres dans la cohue, ne dédaignant pas même de pêcher au foulard, et vivant des produits partagés du vol et de l'infamie.

Le dehors, comme on le voit, ressemblait beaucoup au dedans, ceci d'autant plus que l'un était l'hospice de refuge de l'autre. A part les malheureux, nés dans la fange des coupe-gorges que nous venons de nommer, il y avait des

viveurs déchus, des joueurs ruinés, de brillants chevaliers d'industrie démasqués et rejetés parmi leurs pairs en haillons. On tombait du jardin dans la rue, — et la tradition des galeries rapporte que ce gros homme à la longue redingote qui, posté sous une porte de la rue Beaujolais, arrête les passants pour leur offrir à voix basse les objets sans nom de son mystérieux commerce, était un banquier millionnaire à qui la roulette fut impitoyable.

Quant aux femmes, le sort ne se mêlait point de leurs affaires. Leur avenir était certain. L'âge suffisait seul à les mettre au rebut. Quand nul Anglais ne prenait le caprice de les faire ladys, elles franchissaient un beau jour l'enceinte où la honte du moins se couronnait de fleurs, passaient, tête basse, la rue Saint-Honoré, et s'en allaient mourir dans quelque trou, martyres des misères infinies qui sont au bout de la débauche.

Entre toutes ces rues presque exclusivement habitées par l'écume de la population parisienne et composant ce ténébreux dédale que nous avons appelé la banlieue du Palais-Royal, la rue Neuve-des-Bons-Enfants se distinguait par une physionomie à moitié honnête. On eût dit qu'elle était tenue en respect jusqu'à un certain point par les factionnaires de la Banque de France. Il n'aurait point fallu cependant s'y fier aveuglément. Les maisons de cette rue ont double visage, et à deux étages au-dessous de son pavé, c'est-à-dire dans les caves de la rue de Valois, Dieu sait que les factionnaires de la Banque n'avaient rien à voir !

Il se trouvait dans cette rue trois ou quatre garnis de mauvais renom et fort en vogue parmi les chevaliers de ces dames. Rien n'y gênait l'orgie. L'ivresse y avait droit d'asile et s'y trouvait traitée avec la considération due au gagne-pain de la maison.

Les chambres de ces hôtels n'avaient aucune prétention au luxe, mais elles étaient bien loin cependant de respirer cette repoussante misère des *loge-à-la-nuit* de la rue Froidmanteau, de la rue de la Bibliothèque et autres casse-cous tapis derrière le Louvre. Ces chambres ressemblaient assez à celles des bonnes auberges de province. Il fallait y avoir passé une nuit pour savoir au juste ce qu'elles valaient. — Nous voulons parler d'une nuit embellie par la chère trilogie de M. Scribe : le vin, le jeu, les belles...

C'est à la porte de l'un de ces hôtels que nous avons laissé

Carmen et l'Américain Western. Le maître de l'établissement, qui louait fort cher les services de l'Indien véritable ou prétendu au limonadier du Caveau, avait mis le garni sous les auspices de son vieux pupille et l'avait baptisé : HOTEL DU SAUVAGE.

Dans cet hôtel qui portait son nom, le Sauvage avait un trou noir et un grabat.

Du côté de la rue de Valois, on montait à la porte principale du garni par un escalier de pierre, humide et glissant, qui servait en même temps de passage pour rejoindre la rue Neuve-des-Bons-Enfants.

Western avait le visage inondé de sang et portait des marques nombreuses de la lutte récente; Carmen, qui avait mis un masque, le fit entrer néanmoins sans hésiter. La maîtresse de l'hôtel, femme supérieurement dressée à ne rien voir, les reçut en souriant.

— Une chambre pour monsieur et madame ! cria-t-elle en agitant sa sonnette.

Un garçon se présenta, tenant d'une main une clef, de l'autre un bougeoir.

V

L'AGONIE D'UNE RACE

Il était neuf heures du soir environ. Le jardin du Palais-Royal commençait à se désemplir lentement. La joie avait perdu quelque peu de sa ferveur. La fatigue allait poindre.

Il faisait froid. Les masques, à bout d'invectives rimées, cherchaient un refuge dans les cafés où le punch redonnait du ton à leur voix enrouée; les provinciaux amateurs fidèles du théâtre, couraient prendre date à la queue de la Comédie-Française. Les filous vidaient chez le recéleur voisin leurs poches gonflées de butins hétéroclites, et les pâles suivants de la Fortune, un instant distraits par les folies du carnaval, montaient quatre à quatre les escaliers des maisons de jeu.

De ces défections diverses il résultait dans le jardin un silence comparatif. Ceux qui restaient, en effet, n'avaient plus à faire ou à dire que des extravagances de méchant aloi. Le public ne daignait plus applaudir ces acteurs de bas

ordre qui prolongeaient outre mesure la comédie. On passait indifférent désormais. — Le carnaval en plein air était clos jusqu'au lendemain, où la descente de la Courtille devait réveiller son agonie et le faire jeter en mourant un dernier et plus vif éclat.

Ce fut un instant de soulagement pour la pauvre famille rassemblée autour du malade de l'aile Valois. Pendant trois heures, les bruits croisés du jardin et de la rue l'avaient tenu dans un état d'excitation qui redoublait sa fièvre. Il venait de s'assoupir.

C'était un homme de quarante à quarante-cinq ans. Son visage, d'une maigreur effrayante, gardait néanmoins quelques traces à demi effacées d'une fierté mâle et forte, dont le caractère se reflétait avec énergie sur le noble front du jeune homme debout derrière son lit. Ce lit était composé d'un seul matelas affaissé par le poids constant du malade et se drapait à l'aide d'une grossière couverture de laine grise. Il n'avait point de rideaux. — Dans la ruelle pendait à la muraille humide un bénitier d'émail de forme antique. Ce petit meuble contrastait singulièrement avec l'aspect de la chambre nue. — Ce devait être quelque relique de famille.

Au centre des feuillages figurés sur l'émail, et dans un cartouche aux délicates échancrures, se voyait en effet un écusson timbré de la couronne en feuilles d'ache des maisons ducales, et autour duquel courait en festons cette devise chevaleresque : Que dieu veult Maillepré!...

Tout le reste de la famille, excepté le jeune homme et le paysan, profitant du sommeil du malade, entourait une petite table où il y avait du pain et du fromage.

Le jeunes filles mangeaient avidement ce mets grossier, servi avec parcimonie. Elles étaient debout, parce qu'il n'y avait dans la chambre que deux siéges, occupés par les deux dames.

La moins âgée de celles-ci pouvait avoir trente-cinq ans. Ses traits, pleins de douceur et de dignité, portaient le cachet de cruelles souffrances. Le chagrin avait creusé un cercle bleuâtre sous ses grands yeux, dont le regard restait pourtant calme et pieux au milieu de l'expression désolée de sa physionomie. — Elle ne mangeait point.

L'autre dame avait au moins soixante et dix ans. Assise sur son fauteuil de paille dans une position roide et guindée, elle portait à sa bouche le pain et le fromage avec un air de reine,

et mettait de la fierté à faire emplir d'eau son verre par le paysan, qui se tenait debout respectueusement derrière elle.

La chambre n'avait pas d'autre meuble que la table, les deux siéges et le lit. Une seule lumière l'éclairait à moitié, laissant dans l'ombre le paysan, le jeune homme et le malade, ainsi que les murailles sombres, recouvertes d'un papier en lambeaux, et concentrant ses rayons ternes sur les cinq femmes réunies autour de la table.

La mine affamée des trois pauvres jeunes filles, dont les gracieux visages gardaient des traces de larmes, la tristesse découragée de leur mère et l'orgueilleuse roideur de la vieille dame, trônant superbe et hautaine au milieu de cette misère absolue, tout cela formait un tableau étrange, touchant d'un côté, austère de l'autre, et qui prenait une teinte de profonde désolation dès que l'esprit se reportait à ce grabat où un homme était à l'agonie...

Et cette scène avait lieu au Palais-Royal, un soir de mardi gras, non loin des salons encombrés de Véry et des Frères-Provençaux, au-dessus des galeries inondées de lumière.

Et vraiment, ce n'était pas ici comme dans les mélodrames, où l'on voit les *seigneurs* faire bombance, tandis que leurs innocents vassaux meurent de faim à la porte du castel. La médaille était retournée. Au dehors, le peuple, ivre, chantait, riait, buvait; au dedans, les débris d'une race seigneuriale avaient froid et se partageaient un dernier morceau de pain...

La vieille femme était madame la duchesse douairière de Maillepré.

Les autres étaient M. le marquis de Maillepré, son fils, qui n'avait jamais pris le titre héréditaire, parce que la mort du dernier duc ne se trouvait point légalement constatée, — la marquise, sa bru, — Gaston de Maillepré, son petit-fils, — et enfin les trois demoiselles de Maillepré, ses petites filles.

Le paysan avait nom Jean-Marie Biot, et venait de Bretagne, où les Maillepré avaient possédé autrefois d'immenses domaines.

Gaston était désormais le seul héritier mâle de la branche aînée de Maillepré-Maillepré. Il avait quinze ans. Sa taille élégante et virile déjà semblait développée avant l'âge. Il était beau, mais il y avait parmi sa beauté un caractère de mélancolie grave qui lui donnait trop l'air d'un homme. Le

malheur agit ainsi parfois sur les généreuses natures et les vieillit, ne pouvant les briser. Le regard de Gaston n'avait plus cette fougue timide de l'adolescence; il était rêveur et paraissait froid. Son front large, couronné de cheveux noirs dont les mèches éparses se rejetaient en arrière, annonçait fièrement l'âme d'un gentilhomme; mais sur ce front de quinze ans ne souriait plus l'insoucieuse joie du printemps de la vie.

Ce front avait médité; ces noirs sourcils s'étaient froncés, défiant l'assaut de la souffrance. Il n'y avait là qu'un lointain reflet des grâces de l'enfance. Ce qui dominait, c'était une force noble, mâle, presque austère.

Ses membres étaient vigoureux, malgré sa crue hâtive; mais sa poitrine, peu développée, rentrait légèrement et laissait saillir en avant, lorsqu'il ne s'observait point, les angles de ses épaules. C'était, avec la mate pâleur de ses joues, aux pommettes desquelles se montrait pourtant un reflet rose, le seul indice qui pût donner à penser que la santé faisait défaut à cette précoce puberté.

L'aînée des jeunes filles avait un an de plus que Gaston. Elle ne lui ressemblait point. Ses traits, d'une régularité parfaite, semblaient avoir emprunté au visage ridé de la duchesse douairière quelque chose de sa hautaine sécheresse. Elle était, du reste, l'élève favorite de la vieille dame. On ne l'appelait que *mademoiselle* de Maillepré.

Son nom de baptême était Berthe.

La seconde avait nom Charlotte. Elle était moins belle que Berthe, dont les traits eussent tenté invinciblement le pinceau d'un peintre, mais elle avait plus de grâce et de charme. L'ensemble de sa physionomie exprimait une fermeté vive, un courage plein d'entrain et de gaieté.

La troisième était encore une enfant. Jamais Greuze ni Lawrence n'entrevirent de plus radieux visage d'ange. Quand on la regardait, toutes les misères de la pauvre demeure disparaissaient. La naïve magie de son sourire éclairait l'obscurité, ornait le dénûment...

Elle s'appelait Sainte.

Il n'y avait plus de pain sur la table. La duchesse douairière lavait ses mains blanches et osseuses dans une aiguière de faïence que lui présentait le paysan. — Les regards de la marquise glissèrent de la table vide à ses trois filles qui avaient froid sous l'indienne légère de leurs robes. Une

larme roula sur sa joue. — Sainte quitta sa place et mit sa blonde tête dans le sein de sa mère.

— Il viendra, dit-elle; — il va venir!

La marquise la pressa doucement contre son cœur et eut un sourire sous ses larmes...

On entendit un pas d'homme sur les marches de l'escalier.

Gaston prêta l'oreille. Une pénible anxiété assombrit le nuage qui était sur son front.

— Dieu aurait-il pitié de nous! murmura la marquise.

La duchesse douairière seule demeura immobile et froide.

Quant à Gaston, loin de se réjouir, il leva les yeux au ciel et croisa ses bras sur sa poitrine, dans cette attitude qu'on prend d'instinct pour recevoir un choc douloureux.

On frappa trois coups brusques à la porte.

La marquise tressaillit et devint pâle.

— J'avais oublié!... pensa-t-elle tout haut avec un accent de terreur.

— Ouvrez, Jean-Marie, dit Gaston.

— Ce n'est pas encore lui! soupira Sainte, qui se réfugia derrière le siége de sa mère.

Jean-Marie Biot s'était avancé vers la porte.

Il se fit dans la chambre un profond silence. Au moment où le paysan tournait le bouton, la voix de la duchesse douairière s'éleva, impérieuse et solennelle.

— Mademoiselle de Maillepré, dit-elle, pourquoi omettez-vous de nous réciter les *Grâces?*

Berthe n'eut pas le temps de répondre.

La porte s'ouvrit. — Un énorme chien de boucher se précipita dans la chambre, soufflant bruyamment, fourrant çà et là son museau fauve, et frottant son poil rude contre les jeunes filles, muettes d'épouvante.

— La paix! Bijou, la paix! dit une voix de basse-taille à l'extérieur.

Le chien se planta carrément au milieu de la chambre et se prit à battre de la queue comme pour saluer l'entrée de son maître.

Celui-ci passa le seuil. — C'était un petit homme de quarante ans au plus, maigre, anguleux, portant un long cou entre deux épaules pointues et larges. De quelque côté qu'on le regardât, les profils de son visage fuyaient brusquement et faisaient saillir outre mesure un nez pyramidal, aux arêtes luisantes et comme affilées. Il n'avait point de menton.

sa lèvre inférieure rentrait, recouverte entièrement par sa jumelle, qui elle-même se reculait avec modestie à partir des racines de ce nez dont nous avons dit la forme triomphante. A droite et à gauche, les joues s'effaçaient avec une complaisance pareille. Le front enfin, orné de cheveux rares et d'un jaune grisonnant, fuyait énergiquement et faisait au menton absent un pendant symétrique.

Restait le nez, saillie unique, flanquée de deux yeux ronds, à la fois endormis et malins comme les yeux de l'oiseau de proie qui s'ennuie au perchoir.

Il ne faudrait point que le lecteur prît ce petit homme pour un personnage vulgaire. Il avait nom M. Polype. Ce n'était pas moins que le principal locataire des trois étages supérieurs de la maison, qu'il affermait à l'administration du domaine d'Orléans pour les sous-louer en garni.

Il était, en outre, propriétaire pour un quart du célèbre caveau où s'assemblait, dans la rue de Valois, la *Société des Fricotteurs*.

Il était, de plus, commanditaire d'une nuée de marchands de breloques en carton doré, de chaînes de sûreté, de chansons lubriques et autres pacotilles empoisonnées qu'on criait à vil prix aux avenues du Palais-Royal.

De plus encore, il avait quelques petites accointances avec la police et des rapports d'estime avec les principaux voleurs à la tire du jardin et des galeries.

Les langues méchantes le disaient recéleur; ses amis prétendaient qu'il n'était qu'usurier. Mais la plus belle plume de son aile, ce que personne ne pouvait lui ôter, c'est que, à part ses autres industries, il était maître après Dieu du grand hôtel du *Sauvage*, Cythère à six étages, sur cinq fenêtres de façade, qui valait positivement son pesant d'or.

— Bien le bonsoir, dit-il sans saluer et avec une voix dont Lablache eût envié les notes caverneuses; — le malade va mieux?... Ça me fait grand plaisir.... Couchez, Bijou !

Le chien s'assit, droit et attentif, l'œil sur le nez de son maître.

— Le malade ne va pas mieux, monsieur, répliqua la marquise avec douceur et tristesse.

— Non?... grommela M. Polype. Voyez-vous ça... Eh bien! tant pis!... Je viens pour notre petite affaire...

— Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la vieille

dame, qui gardait toute la roideur de sa pose hautaine, — ne vous ai-je pas priée de réciter les *Grâces*?

— Madame..., balbutia Berthe, — la présence de monsieur...

La duchesse douairière promena lentement son regard autour de la chambre.

— Qui donc appelez-vous monsieur, mademoiselle de Maillepré? demanda-t-elle.

M. Polype prit la chaise que venait de quitter la marquise pour le recevoir, et s'y installa sans façon.

— La bonne dame radote donc toujours? dit-il. — Le fait est que la petite n'est pas accoutumée à voir des gens comme il faut... Je la déconcerte... Mais il ne s'agit pas...

— Mademoiselle! interrompit la vieille dame d'un ton sec et impérieux, faut-il que je vous ordonne?...

— Veuillez m'excuser, madame, murmura Berthe en baisant respectueusement la main de son aïeule.

Elle se redressa et récita les *Grâces* en latin d'une voix tremblante.

— *Amen!* répondit à la fin de la prière la basse-taille retentissante de M. Polype, qui eut un bruyant éclat de rire.

Le malade gémit dans son sommeil et s'agita sous sa couverture.

La figure pâle de Gaston sortit de l'ombre où il s'était tenu jusqu'alors. Son regard se fixa sur le visage souriant de Polype, avec une expression de douleur profonde et menaçante...

Gaston, jusqu'à ce moment, s'était tenu à l'écart, silencieux, l'œil baissé, faisant effort pour garder son sang-froid.

Mais au mouvement du malade qui suivit l'éclat de rire de Polype, Gaston pressentit un prochain réveil et fit un pas vers la table.

— Monsieur, dit-il tout bas et en tâchant de se contenir encore, — mon père sommeille...

Polype releva sur lui son œil en bonne humeur.

— Ah! vous voilà, mon grand garçon! s'écria-t-il; — j'avais cru vous voir en Pierrot au Café-Spectacle... Ah! ah! mon gaillard; à votre âge, moi, j'en faisais de belles!...

— Silence, monsieur, par pitié! interrompit Gaston.

— Comme vous voudrez, jeune homme... Venons au fait... mon argent, s'il vous plaît!

A cette parole, chacun demeura muet. La marquise baissa la tête. Gaston, dont on apercevait maintenant dans l'ombre le front pâle, laissa tomber ses bras avec découragement. — On entendit, parmi ce morne silence, le souffle oppressé du malade.

— Mon argent! répéta M. Polype.

— Vous serez payé, monsieur..., murmura la marquise.

La vieille dame, en ce moment, sortit de sa poche une magnifique boîte d'or aux armes émaillées de Maillepré. Elle l'ouvrit lentement, après avoir passé sa main sur le couvercle, comme pour en faire reluire les délicates ciselures, et y puisa quelques grains de tabac d'Espagne.

Les yeux ronds de Polype brillèrent. Son nez remua. Ses doigts s'allongèrent d'instinct.

— Je crois bien que je serai payé! dit-il; — cela vaut, au bas mot, vingt-cinq louis, et vous ne me devez guère que quatre cent soixante-quinze francs... Nous ferons abstraction des centimes...

Il regardait toujours la boîte, qui pouvait valoir mille à douze cents francs. La duchesse venait de la poser sur la table à côté d'elle.

— Voulez-vous bien permettre, ma bonne dame?... reprit Polype, dont la basse-taille trouva des notes moins terribles, et qui essaya un sourire en refermant ses doigts sur le bijou convoité.

— Quel est cet homme? demanda la duchesse.

— Plaisante question!...

— Est-ce à moi qu'il parle, ajouta la douairière en s'animant, — assis et le chapeau sur la tête?

— Apparemment..., grommela Polype baissant les yeux toutefois sous le regard froid et fier de la vieille dame.

— Ma mère, je vous en supplie, dit tout bas la marquise, — ne l'irritez pas!...

— Taisez-vous, madame ma bru, s'il vous plaît! cet homme sait-il qui je suis?...

— Quelque folle!... marmotta encore Polype.

La vieille dame redressa tout à coup sa longue taille. Son œil terne eut une étincelle superbe.

— Chapeau bas! s'écria-t-elle avec véhémence.

Polype se découvrit d'un geste machinal.

— Madame! madame! dit la marquise en touchant la main de sa belle-mère, votre fils repose...

La duchesse la repoussa durement.

— Laissez, madame! reprit-elle.

Et, se tournant vers le principal locataire immobile, elle ajouta:

— Je suis Berthe de Dreux, femme de Jean III, de Maillepré, duc de Maillepré, marquis d'Avalon, comte de Pontroy et de Blessac, vicomte de Naye, seigneur de Saint-Thomas-des-Dunes, de Kergaz et de Vesvre, pair de France, chevalier des ordres du roi, prince du saint-empire romain, et brigadier des armées de Sa Majesté très-chrétienne!...

Cela dit avec emphase et lenteur, elle tourna le dos et se rassit, froide, sur son fauteuil de paille.

Polype demeura un instant comme abasourdi. — Puis il replaça rondement son chapeau sur sa tête, l'assura d'un coup sec et dit :

— Après?...

La vieille dame était rendue à son état d'immobilité habituelle.

— C'est tout?... reprit Polype. — Alors... mon argent, s'il vous plaît!

— Vous l'aurez, monsieur, dit la marquise; — encore un jour ou deux de patience...

— Un jour... ou deux!... répéta ironiquement le principal locataire; — ma parole, c'est adorable!... Ne dirait-on pas que votre premier terme est échu d'hier?... Eh! eh!... Ma foi! il y avait longtemps que je savais que les titres ne sont pas des rentes!... Mais quand on est princesse et duchesse et comtesse... et le diable, parbleu!... on devrait payer ses dettes!... Il y a maintenant trois mois et demi que vous me traînez!... trois mois et demi et deux jours!... Pensez-vous que le domaine de monseigneur me fasse crédit à moi!... à moi qui ne suis pas duc!... ah! ah!... ni prince non plus!... ni comte, ni marquis, ni baron... ni mendiant, ma foi!... et qui ne prends pas du tabac dans une boîte de cent pistoles?...

Le petit homme s'animait en parlant et enflait de plus en plus son redoutable organe. Ses yeux roulaient. — Son nez, dépourvu de base et planté trop hardiment, oscillait au souffle de sa parole retentissante.

Le marquis gémit de nouveau.

— Monsieur, monsieur! dit Gaston; — prenez garde!...

— Prendre garde! s'écria M. Polype, qui frappa bruyam-

ment la table de sa main ouverte ; — voilà comme je prends garde !... Mon argent ! mon argent !

Le chien de boucher se dressa sur ses quatre pattes à ce fracas soudain, allongea le cou et hurla.

Le malade, éveillé en sursaut, se souleva péniblement, et jeta du côté de la lumière un regard avide.

— Serait-il arrivé ?... demanda-t-il.

L'espoir autant que l'épuisement de la fièvre faisait trembler sa voix.

Gaston, qu'un mouvement d'irrésistible colère précipitait sur Polype, s'arrêta et revint vers le lit. Il prit la main de son père qu'il baisa. — La petite Sainte se glissa derrière lui, entre la muraille, et mit doucement sa jolie lèvre rose sur l'autre main du malade.

— La paix ! Bijou, la paix ! dit le principal locataire. — Vous voilà donc éveillé, mon pauvre ami !... ajouta-t-il en s'adressant au marquis ; — Dieu sait qu'il y a bien des gens qui font semblant d'être malades pour ne pas payer leurs dettes ; mais je ne vous accuse pas de cela... Vous avez l'air d'un déterré, j'en conviens... Allons ! je ne veux pas faire d'esclandre dans la chambre d'un pauvre diable qui s'en va !... Bonsoir... Mais, demain matin, à huit heures, je vous préviens qu'on vous mettra dehors... la chambre est louée.

— Vous ne ferez pas cela, monsieur ! s'écria la marquise, dont les sanglots éclatèrent.

Le petit homme la regarda d'un air étonné.

— Qui donc m'en empêcherait, ma bonne dame ? demanda-t-il.

— Vous aurez pitié...

— Peuh !... connais pas.

— Vous savez, monsieur, dit Gaston avec cette lenteur de l'homme qui met toute sa force à contenir sa colère, — vous savez que nous attendons d'un instant à l'autre les pièces qui mettront fin à l'indigne spoliation dont nous sommes les victimes, et que l'heure approche où celui qui se fait appeler le duc de Maillepré-Compans...

— Un digne seigneur !... interrompit Polype dévotement : cinq cent mille livres de rente !... Voilà un vrai duc !

Le malade se mit sur son séant.

— Un lâche, prononça-t-il avec effort ; — un traître !... Oh ! oui, l'heure approche où le vieux sang de Maillepré, qui n'a jamais failli devant Dieu, aura raison devant les

hommes ... Mais cette heure est bien lente à venir ! ajouta-t-il tout bas ; — et j'ai peur de n'être plus là pour l'entendre sonner...

— Mon père !... mon bon père !... murmura Sainte, qui seule avait entendu ces dernières paroles et qui cachait en pleurant sa blonde tête sous les couvertures.

— Nous vous demandons un jour de délai, dit la marquise suppliante ; — un seul jour !...

— Pas une heure, ma bonne dame !

— L'homme que nous attendons ne peut tarder davantage...

— Tant mieux pour vous !... Quant à moi, j'ai mes petites raisons pour ne pas attendre du tout... Si je vous mets demain dans la rue, voyez-vous, je suis rempli de mes avances par... par quelqu'un qui vous porte de l'intérêt.

— Le duc ! s'écria Gaston dont la joue devint livide.

— Le duc ! répéta le malade d'une voix sourde ; — infamie !... infamie !

Gaston fit encore un pas vers M. Polype. — Il y avait, amassées sur son front, de terribles menaces.

— Vous voulez donc assassiner mon père ? dit-il tout bas.

— Je veux mon argent, répliqua le petit homme, qui recula d'un pas vers la porte ; — et n'approchez pas, je vous préviens, jeune homme, parce que Bijou sait son métier.

Le chien dressa l'oreille en entendant son nom.

— Un jour, par pitié ! dit encore la marquise.

— Un jour ! répétèrent les trois jeunes filles, qui entourèrent M. Polype, les mains jointes et les larmes aux yeux.

— Entendez-vous ! reprit Gaston, dont la prunelle brûlait et qui comprimait à deux mains les battements de sa poitrine haletante ; — on vous prie... on pleure... Un jour... un seul jour !

Le principal locataire haussa les épaules.

Gaston, l'œil en feu, la tête perdue, s'élança impétueusement, mais sa mère l'entoura de ses bras.

Polype eut un ricanement et se dirigea vers la porte en disant :

— Attention, Bijou !.... on veut nous faire un mauvais parti...

— Laissez, ma mère ! criait Gaston affolé ; — je veux punir ce misérable !...

— Ce misérable sait où il couchera demain, répliqua Polype ; je vous défie d'en dire autant, mon brave !

La marquise, hélas ! n'avait point de peine à retenir son fils. Une toux creuse et convulsive venait de le saisir. Un point ardent tachait maintenant la pâleur de sa joue, — et lorsqu'il voulut parler encore, sa lèvre blême se teignit de sang...

C'était le dernier des Maillepré.

La pauvre mère leva au ciel ses yeux chargés de désespoir...

M. Polype se retirait, moitié maugréant, moitié triomphant, lorsque, arrivé à deux pas de la porte, il aperçut une forme sombre et d'apparence presque gigantesque qui se dressait entre lui et le seuil.

Il s'arrêta et laissa passer son chien.

— Monsieur le marquis, dit à ce moment une grosse voix, fortement empreinte de l'accent morbihannais, — voulez-vous que je les jette tous deux, homme et bête par la croisée ?

— Tue-les ! tue-les, Jean-Marie ! s'écria le jeune Maillepré avec fureur.

— Pile, Bijou ! murmura le petit homme.

Le chien s'élança aussitôt. — En même temps, Biot se baissa. On entendit un aboiement tronqué, — puis l'on vit Biot se relever et balancer à bout de bras l'énorme bête, qu'il avait saisie par la peau du cou comme on fait d'un roquet.

Biot ouvrit la porte, éleva le chien à deux mains, et le précipita, hurlant, du haut de la cage de l'escalier.

Le petit homme se réfugia jusqu'à la place occupée naguère par Gaston derrière le lit.

Biot s'avança résolument vers lui.

Les jeunes filles se taisaient, terrifiées,

— Je vous accorde un jour..., balbutia Polype.

Le malade était tombé depuis quelques minutes dans une sorte d'accablement inerte. — La marquise ordonna au paysan de s'arrêter.

— Sortez, monsieur ! dit-elle précipitamment, et que Dieu vous pardonne le mal que vous nous faites !

Le petit homme se glissa entre Biot immobilisé et le lit.

— Merci, ma bonne dame, dit-il humblement.

Puis, arrivé au seuil, il renfla tout à coup sa basse-taille et ajouta :

— Il fait froid dans le ruisseau, braves gens !... Demain à huit heures, vous m'en donnerez des nouvelles.

La porte se referma brusquement.

— Mademoiselle de Maillepré, que se passe-t-il ici ? demanda la duchesse.

— Hélas ! madame ma mère, répondit Berthe en pleurant, — demain nous n'aurons plus d'asile !...

La vieille dame caressa sa belle boîte d'or en souriant.

— Plus d'asile ! murmura-t-elle ; — et le château de Maillepré !... et l'hôtel de monsieur mon beau-père, rue des Francs-Bourgeois au Marais !... et le château d'Avallon en Bourgogne !... et la terre de Kergaz en Bretagne !... et le manoir de Naye !... Cette jeune fille rêve !...

La marquise avait déposé Gaston, à demi évanoui sur son siége.

Durant quelques moments, un silence profond régna dans la chambre.

Au bout de ce temps, la voix creuse du malade se fit entendre.

— Mets-moi sur mon séant, Biot, dit-il.

Le paysan obéit.

— Il n'y a plus qu'un Maillepré, reprit le marquis avec lenteur et solennité ; — Gaston, mon fils, vous êtes le chef d'une noble race dont Dieu a permis la ruine... Soyez heureux si vous pouvez, sinon, supportez la peine en chrétien, et souvenez-vous de notre devise...

Il s'arrêta pour reprendre haleine.

— Notre cause est juste, poursuivit-il ; soutenez-la, mon fils ; — demain, l'homme que j'attends viendra... Ne lui faites point de reproche... ce que Dieu veut, nous devons le vouloir...

Il s'arrêta encore. — Sa voix s'affaiblissait.

— Adieu, madame ma mère, reprit-il ; — adieu, madame de Maillepré... ma Louise ! Je vous aime en mourant comme je vous aimai toute ma vie... Adieu, Gaston, mon fils noble et cher...

Gaston, soutenu par sa mère en larmes, vint se mettre à genoux au chevet du lit. — Les trois jeunes filles y étaient déjà. — Chaque fois que le malade s'interrompait, on entendait des sanglots étouffés et la toux sourde, implacable, de l'héritier de Maillepré...

— Ne vous inquiétez point de moi, dit encore le marquis; — nos aïeux ont fondé trop de lits dans les hospices de Paris pour que Maillepré mourant n'y puisse trouver place... Adieu, vous tous, ma femme et mes enfants bien-aimés... Berthe, Charlotte... et Sainte, mon pauvre bel ange!

Il se tut. — Biot remit sa tête sur l'oreiller.

La vieille duchesse sommeillait sur son fauteuil de paille.

Les lèvres du malade s'entr'ouvirent une dernière fois. Les sanglots firent silence et l'on entendit:

— Mon Dieu! que j'aurais voulu voir cet homme qui vient de si loin pour apporter à Maillepré la vie et la fortune... S'il pouvait savoir que je meurs!... Western! Western!!!. . .

. . . . . .

. . . . . .

Western, en ce moment, était attablé, non loin de là, dans un cabinet de l'hôtel du Sauvage, vis-à-vis de Carmen, qui lui avait pris sa mémoire et son cœur.

VI

LE FANDANGO

Il y avait une heure que Western avait franchi, guidé par Carmen masquée, le seuil de l'hôtel du Sauvage. Il s'était lavé la figure. La lutte avait laissé peu de traces sur son crâne. On voyait seulement, au milieu du front, une tache violâtre, de laquelle rayonnaient quelques minces filets de sang, à l'endroit où l'avait atteint la lourde bouteille. Quant au couteau de l'Ours, Carmen avait si bien paré le coup, que la lame avait seulement glissé sur la main de l'Américain, sans pouvoir entamer sa peau rude.

On leur avait donné une chambre assez vaste, à deux fenêtres, défendues au dehors contre les regards indiscrets par des jalousies, et au dedans par d'épais rideaux de laine rouge soigneusement croisés. Vis-à-vis des deux fenêtres, à droite et à gauche de la porte d'entrée, il y avait deux jours de soufrance, servant à éclairer le corridor intérieur et clos à l'aide de verres dépolis. A droite, en entrant, se trouvait la chemisnée, où brûlait un bon feu. A gauche, une alcôve, fermée de rideaux rouges, drapait ses ambitieux lambrequins, à feston d'un jaune vif, surmontant de gros glands de laine. — Entre

la porte et la cheminée se trouvait une table servie devant un canapé d'étoupes, recouvert en drap rouge à bordures jaunes.

Cette chambre était grossièrement planchéiée; son plafond se composait de madriers ajustés et blanchis à la chaux.

Carmen était à demi couchée sur le canapé. Western, assis dans un fauteuil, de l'autre côté de la table, achevait une tranche de biscuit qu'il arrosait généreusement de vin de Bordeaux. — Il y avait sur la table d'autres mets, auxquels Carmen avait touché légèrement. Elle ne mangeait plus.

L'Américain avait en ce moment une expression de visage dont il eût été difficile d'analyser au juste le caractère confus. La lutte avait chassé l'ivresse. Il était de sang-froid quant au vin; mais sa tête n'en valait pas mieux pour cela. Le trouble des sens était chez lui à son comble.

Avec son sang-froid, cependant, il avait retrouvé sa timidité sauvage. Il n'osait plus. Carmen, étendue sur le sofa, dans une pose gracieuse, abandonnée, lui souriait. — Le rouge montait avec violence aux joues de Western, qui baissait les yeux et buvait, tâchant de puiser un peu de courage au fond de son verre.

Mais le tiède vin de la Gironde n'avait pas assez de fumées pour cette robuste cervelle. L'Américain sablait impunément ce tranquille nectar, qui prend feu tout au plus au contact volcanique d'une tête de Gascon. — La passion seule le brûlait, combattue énergiquement par des habitudes austères et aussi par une obsédante pensée.

Depuis une demi-heure, Western songeait incessamment qu'il avait ce soir-là un devoir sacré à remplir.

Carmen était belle comme ces tentations incarnées que la tradition place autour de saint Antoine en prières, et qui faisaient assaut de charmes surhumains et de magiques sourires pour gagner l'homme de Dieu à l'enfer. — Son coude s'appuyait au coussin du sofa. Sa blanche main, demi-perdue dans les masses lourdes de ses cheveux, soutenait son front incliné. La chaleur émouvante du caveau et aussi la lutte avaient mis du désordre dans sa coiffure, dont quelques boucles, arrachées à leur chaîne de perles, jouaient au hasard sur sa joue. — Sa main droite caressait avec distraction le manche d'or du stylet arraché à l'écaillère, et qui avait failli être fatal à Western. Ses riches épaules touchaient le dossier du sofa, dont l'étoffe repoussait l'harmonie exquise de leur

contour sous le voile transparent d'une guimpe détachée.

Sa paupière abaissée cachait en partie sous le rideau de ses longs cils la flamme aiguë de son regard. Sa bouche s'entrouvrait pour montrer en un sourire l'émail perlé de ses dents régulières et fines. — Que dire? Elle était charmante. Il y avait autour d'elle comme un rayonnement merveilleux de beauté. Sa grâce séduisait invinciblement; son sourire contraignait à l'aimer.

Western subissait l'attrait. Tout son être s'élançait avec adoration vers cette enchanteresse qui donnait à son cœur des frémissements inconnus. La passion chauffait jusqu'au transport sa nature lente et froide. — Mais, entre lui et l'idole, il y avait sa timidité. S'il adorait, c'était tout bas. Il n'osait pas joindre ses mains et se mettre à genoux.

C'était un tête-à-tête bizarre et comme n'en avait point vu souvent le boudoir banal où ils se trouvaient. Nulle parole n'interrompait le silence depuis que Carmen avait terminé son repas. L'Américain buvait. A peine regardait-il de temps en temps sa belle compagne à la dérobée. Son trouble, ses désirs, sa peur, tout cela perçait naïvement sous sa gravité d'habitude. — Il eût vidé sa bourse sur la table, rien que pour oser et savoir dire...

Carmen, lorsque par intervalles leurs regards se croisaient, faisait reluire sa prunelle, et ramenait sa paupière ombragée, aiguisant ainsi le tranchant de son œillade. Western alors avait l'âme pleine de paroles passionnées, mais ces paroles venaient mourir sur sa lèvre. Il baissait les yeux et se taisait.

En ces moments, on eût remarqué sur la bouche de Carmen un singulier sourire. Sa beauté se transformait. Ce qu'il y avait en elle de doux, de féminin, semblait disparaître tout à coup pour faire place à une assurance audacieuse. Sa grâce exquise tournait à la force. — On croyait lire sur son front hardi de menaçantes et téméraires pensées.

Western l'aperçut une fois sous ce jour extraordinaire. Il crut rêver.

Durant une seconde, le regard de Carmen, dur, hautain, perçant, pesa sur lui. Ce fut comme l'éclair glacé qui jaillit de la prunelle du serpent. Western eut froid jusqu'au cœur. Il se sentit trembler devant ce rayon éblouissant, qui l'étonnait et le terrifiait.

Avait-il bien vu? — Sa paupière battit, blessée. — Quand il

la releva, Carmen avait aux lèvres un sourire amoureux et suave.

Western réfléchit. Sa prudence, réveillée, fit entendre vaguement sa voix, secouant d'instinct l'apathie morale où l'avait plongé l'assaut inattendu et fougueux de la volupté. L'impression subie s'amoindrit et devint double. Il était attiré encore, mais quelque chose arrêtait son élan, et de mystérieuses froideurs éteignaient le foyer de ses désirs.

Cette réaction fut soudaine et vint se peindre aussitôt sur sa physionomie franche et simple.

Carmen comprit que la domination qu'elle exerçait par surprise arrivait à son terme. Mais elle n'avait pas besoin sans doute que son empire fût de longue durée, car rien en elle n'annonça le désappointement ou le chagrin. Son beau visage demeura serein et prit seulement une nuance d'imperceptible indifférence dédaigneuse.

Western, au contraire, avait l'air de plus en plus embarrassé.

Evidemment il eût voulu maintenant rompre cette entrevue.

Il se versa un plein verre de vin de Bordeaux pour se donner courage et l'avala d'un trait.

— Vous m'avez abordé, — dit-il ensuite, — en invoquant le nom de la patrie commune... Si loin de mon pays, la voix d'une fille de l'Amérique m'a remué le cœur et vous n'aurez pas en vain demandé mon aide...

— Pourquoi ne me dites vous plus que vous me trouvez belle?... interrompit Carmen en l'enveloppant de son regard charmant.

Western balbutia. — Il hésitait entre la passion qui le reprenait et le sentiment de répulsif effroi dont l'atteinte soudaine avait traversé son amour.

Carmen se souleva sur le coude et tira le cordon d'une sonnette qui pendait au-dessus de sa tête.

Elle mit à ce geste toute la mollesse gracieuse d'une femme sûre de sa beauté, qui veut porter au comble l'ivresse d'un amour indécis.

Mais Western avait les yeux cloués au sol. Il ne la voyait point.

Un garçon se présenta presque aussitôt.

— Une carafe de kirsch ! dit Carmen en français.

Western consultait sa montre.

— Ecoutez ! reprit-il résolument : — je suis presque un vieillard, mais mon cœur est jeune, parce que le travail ne lui laissa jamais le temps d'aimer... Le démon s'est servi de vous pour me tenter... Vous vous êtes trouvée sur mon chemin comme une pierre d'achoppement contre laquelle j'ai failli trébucher... Oui, vous êtes belle, poursuivit-il en s'animant, — belle comme ne put jamais l'être une femme !... Il y a dans vos yeux une flamme qui brûle et rend insensé... Quand vous me regardez ainsi, mon âme tressaille de joie... Je sens au dedans de moi la force renaissante et les chauds élans de mes premières années...

Carmen ne dissimula point un sourire d'orgueilleux triomphe.

L'Américain passa le revers de sa main sur son front.

— C'est la première fois de ma vie que j'omets un devoir !... murmura-t-il.

Le garçon revint avec la carafe de kirsch.

— Fi ! s'écria Carmen, — y a-t-il des devoirs en temps de folie !... Ecoutez les chants du dehors... écoutez la danse qui ébranle le parquet sur nos têtes...

— Oui, répliqua Western, dont le front se plissa ; — mais ceux qui attendent et qui souffrent.

Carmen avait dit vrai. Le plafond sonore et formé d'un double plancher, recouvrant en dessus et en dessous les solives, résonnait sous les piétinements drus d'un galop enthousiaste. On entendait parfaitement l'orchestre, composé de trois ou quatre voix chantant faux et d'une trompe de carnaval, qui jetait au travers du motif ses sons discords et lamentables. Le galop avait alors toute la vogue que perd en ce temps-ci la polka détrônée. C'était la danse indispensable, aimée, sans laquelle toute joie était tiède.

De la pièce où se trouvaient Carmen et Western, on pouvait conjecturer que le nombre des danseurs de l'autre étage ne dépassait pas dix ou douze. Mais ils se démenaient tant et si bien, que la maison tremblait sous leurs pas...

Carmen eut comme un frémissement d'envie ; ses yeux pétillèrent ; sa taille affaissée se roidit ; son sein se souleva.

Elle emplit de kirsch le verre de Western et bondit, légère sur ses pieds. — En passant devant la porte, elle poussa le verrou intérieur, ce dont Western ne s'aperçut point.

Elle revint vers la table en mesurant avec méthode son pas gracieux.

Puis éclata dans la chambre silencieuse un roulement sec et cadencé. Carmen avait aux mains des castagnettes d'ébène.

Son beau corps ondula lentement. Ses pieds effleurèrent le sol. Ses cheveux dénoués roulèrent à longs flots sur ses épaules. L'azur sombre de ses yeux eut des étincelles diamantées...

Elle dansait une de ces danses espagnoles auxquelles la mode donne de temps en temps des noms nouveaux et qui restent comme des types éternellement aimés de grâce lascive, de vigueur cavalière, d'audace fanfaronne et d'ardente mollesse...

Elle s'avançait, humble, tendre, soumise, quêtant du regard et du geste un sourire, un baiser, quelque chose d'amour ; — puis ses reins souples se redressaient, son front se relevait superbe, le dédain glissait sur sa bouche ; — puis encore elle revenait, priant et disant éloquemment l'amer supplice d'une âme jalouse...

Elle provoquait, alerte, coquette ; elle implorait, amante passionnée, pour triompher bientôt et rire — et se pâmer en d'adorables langueurs...

Western la regardait stupéfait. Cette pantomime rapide, qui déroulait devant lui scène à scène le plus voluptueux des drames, le ravissait, le transportait, le courbait de nouveau sous le joug. Il suivait avidement les phases de plus en plus sensuelles de cette danse magique, fille des chaudes tendresses des Espagnes, qui court, qui pose, qui se déploie, qui tourne, qui caresse, qui fascine...

Un nuage était sur ses yeux. Ses tempes battaient, sèches et brûlantes. — La chambre s'éclairait pour lui de lueurs vagues ; la danseuse nageait dans un tourbillon fantastique. Il lui semblait que l'air la soulevait doucement et la ramenait, balancée, au sol que n'effleuraient plus ses pieds de fée.

Le charme le tenait esclave. Il était bercé dans un rêve enchanté...

Carmen précipitait cependant comme à plaisir les passes expressives de son fandango. Son beau corps ondulait, souple, flexible et fort. Ça et là, le velours sombre de son spencer détachait ses formes exquises sur les murailles blanchies, et son pâle visage ressortait entre les masses soulevées de ses cheveux noirs, magnifique et comme éclairé par la flamme noyée de ses prunelles.

Nulle fatigue ne s'apercevait parmi la grâce vigoureuse de ses mouvements. Sa respiration était égale et douce.

Elle dansa longtemps ainsi, soutenue et guidée par les roulements de ses castagnettes.

Quand elle s'arrêta, ce fut tout près de Western. Son torse se renversa lentement en arrière; sa tête se pencha, souriante, sur l'épaule droite, dont le bras arrondi élevait ses castagnettes à la hauteur du front. — Son autre main reposait sur sa hanche.

Tout Paris devait courir quelque quinze ans plus tard pour voir Fanny Ellsler couronner par cette pose incomparable les merveilles de sa luxuriante cachucha.

Western vit Carmen immobile demeurer en équilibre. Il s'élança d'instinct pour la soutenir. — Carmen se laissa tomber dans ses bras.

Mais les muscles de l'Américain défaillirent au contact de ces formes élastiques et jeunes, emprisonnées sous le velours. Il chancela sous le fardeau, et n'eut que le temps de déposer Carmen sur le sofa. — Ses jarrets fléchirent, il se laissa choir sur ses genoux.

Carmen appuyait de nouveau sa tête aux coussins.

Elle abaissa sur Western prosterné un indéfinissable regard, où il y avait du mépris et aussi de la compassion, — où il y avait encore cette menace diabolique devant laquelle l'Américain avait frissonné naguère.

— Qui êtes-vous donc ?... murmura-t-il après quelques secondes de silence extatique et sans se rendre compte du sens de ses paroles.

— Je suis un homme, répondit Carmen.

L'Américain se releva, étonné.

— Un homme !... balbutia-t-il.

Carmen ramena coquettement en faisceau régulier les plis de sa robe, rejeta en arrière ses longs cheveux et alanguit davantage la mignarde paresse de sa posture.

Western la considérait d'un œil indécis et craintif.

— Buvez, dit-elle avec un accent railleur et en montrant du doigt le verre plein; — vous avez besoin de courage.

L'Américain alla s'asseoir à sa place première.

— Je ne suis pas superstitieux, murmura-t-il; mais l'esprit du mal revêt parfois, dit-on, le masque de la beauté...

Carmen l'interrompit par un franc éclat de rire.

Western rougit et demeura honteux.

Il se fit un silence.

A l'étage supérieur, la danse faisait trêve. On n'entendait plus que le bruit des siéges grinçant sur le parquet, le choc des verres, et les éclats intermittents d'une conversation folle.

Le souper avait succédé peut-être au galop. C'était l'heure. — En ce bon temps de carnaval, l'estomac double ses capacités et devient apte à d'exorbitantes fonctions. Le dîner n'était pas bien loin encore, mais il fallait tuer le temps jusqu'à l'ouverture des bals de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, les dignes précurseurs de Musard.

On parlait haut comme toujours dans ces circonstances. D'en bas, une oreille exercée eût aisément reconnu la voix des acteurs de cette petite débauche. Il y avait, par exemple, un solennel faux bourdon qui ressemblait singulièrement à l'organe emphatique du Dindon du Caveau. On retrouvait également quelques inflexions distinctes des voix de l'Ours, du Melon et du Hibou. — Mais celui qu'on reconnaissait le mieux, c'était Josépin, le Matelot-Tanche, qui embouchait le porte-voix chaque fois qu'il mettait la main sur un calembour.

Ni Carmen ni l'Américain n'avaient en ce moment l'esprit à ce qui se passait au-dessus de leurs têtes.

Western semblait comme étourdi. Il y avait une brume épaisse autour de son intelligence. Carmen était pour lui un être inexplicable, et il se perdait à vouloir suivre par le souvenir les événements de cette soirée.

Durant cinquante ans, il avait vécu la vie calme et réglée d'un homme d'affaires, dans un pays d'affaires. Depuis quelques heures, le bizarre, le roman, la féerie l'entouraient, le pressaient, l'affolaient.

Carmen réfléchissait. Son beau visage avait pris une expression de gravité pensive. Ses yeux demeuraient fixés sur Western et ne le voyaient point. Ses sourcils se fronçaient légèrement.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Buvez! répéta-t-elle.

Machinalement, Western porta le verre à ses lèvres, mais il le repoussa aussitôt avec dégoût.

— Buvez, vous dis-je, répéta encore Carmen.

L'Américain secoua lentement la tête.

— Il faut regarder tout cela comme un rêve, dit-il. — Sais-je ce qui s'est passé en moi ce soir?... Ce sont des heures

de tentation et de démence que j'effacerai de mon souvenir... Je ne vous verrai plus, femme... Voulez-vous de l'or?

— Je veux que vous buviez! répondit Carmen impérieusement.

Western tira de sa poche une lourde bourse qu'il jeta au devant de Carmen.

Celle-ci la repoussa et reprit d'une voix plus douce :

— Vous êtes généreux... Croyez-moi... buvez.

— Pourquoi cela ?...

Carmen eut l'air d'hésiter.

Pendant ce court moment d'indécision, l'œil-de-bœuf en verre dépoli, situé immédiatement derrière elle, s'ouvrit sans bruit aucun, et, durant une seconde, une tête extraordinaire vint s'y encadrer.

C'était une grande figure rougeâtre, au front sillonné de cicatrices, à la chevelure complétement rasée, sauf une mince touffe de poils gris, relevés en pointe à l'extrême sommet du crâne.

Cette figure avait les yeux caves et éteints. Elle jeta dans la chambre un regard circulaire, sourit d'un air mystérieux, et referma doucement le jour de souffrance...

Carmen répondit en attachant sur Western un regard fixe et hardi :

— Je veux que vous buviez, parce que, si vous buvez vous tomberez ivre... une fois ivre, vous vous endormirez... et je pourrai prendre alors le portefeuille qui est dans la poche de votre habit...

— Ah !... fit Western ébahi.

— Oui, reprit froidement Carmen; tandis que, si vous ne buvez pas, vous ne vous endormirez pas... et alors, comme il me faut ce portefeuille, je serai forcée de vous assassiner.....

VII

ENTRE QUATRE PLANCHES

Western n'eut pas même l'idée que cette étrange déclaration pût être sérieuse. Il pensa que Carmen raillait. Il pensa encore que peut-être, par une compensation mystérieuse, Dieu avait refusé la raison à cette créature comblée d'un si admirable don de beauté.

Carmen amollit davantage les grâces nonchalantes de sa pose et s'arrangea comme pour dormir.

Mais son regard, contrastant avec ce paresseux abandon, se fixait toujours, dur et froid, sur Western.

— Vous voyez bien, reprit-elle enfin, — que le plus sage est de boire...

Western la regardait, de plus en plus étonné. Un instant, le rire lui monta aux lèvres, — tant il se sentait fort devant cette extravagante menace.

Carmen allongea le bras et poussa de la pointe de son stylet mignon le verre plein, en disant :

— Allons !...

— Mais, répliqua Western, saisi par la bizarrerie de la situation, — que voulez-vous faire de mon portefeuille ?

— Je l'ai vendu, répondit Carmen.

— A qui ?...

— A cet homme qui a prononcé votre nom à votre oreille, ce soir, dans le jardin du Palais-Royal.

Le front de Western se plissa.

Il avait oublié cette circonstance, parmi la succession rapide, étourdissante des événements de la soirée ; mais à cette seule parole de Carmen, elle se représenta vivement à son souvenir. Il se rappela son étonnement, ses vains efforts pour retrouver cet être invisible qui l'avait nommé dans la foule.

Il eut un mouvement de vague effroi. Son cœur se serra ; — car dans cet immense Paris où il se trouvait seulement depuis quelques heures, un réseau mystérieux et fatal semblait l'envelopper de toutes parts. Il était seul, sans amis comme sans ennemis et pourtant de ténébreuses haines s'attachaient à ses pas.

Partout il avait rencontré devant lui la lutte et l'attaque ; et si une fois il avait vu lui sourire de lèvres avenantes, c'était la bouche d'une sirène qui l'appelait au bord de l'abîme...

Car il en était là de prendre au sérieux désormais la menace de Carmen. Ce souvenir récemment évoqué changeait brusquement le cours de ses idées. Derrière Carmen il voyait une ligue d'ennemis inconnus, intéressés à le perdre.

Et, comme il arrive toujours lorsque l'âme s'attriste, la voix de la conscience s'élevait en lui, haute et sévère. Il se reprochait amèrement de s'être laissé prendre comme un enfant, lui qui avait un pied sur le bord de la vieillesse, aux joies folles d'une nuit de carnaval. Il ne trouvait plus d'ex-

cuse dans son ignorance de ces mœurs étrangères, dans la nouveauté soudaine du spectacle, dans l'entraînement électrique que dégage une foule en délire...

Il repoussa son siége, jetant à droite et à gauche son regard inquiet, comme s'il se fût attendu à vois surgir de quelque recoin un adversaire armé. — Par un geste rapide, auquel répondit le rire moqueur de Carmen, il s'empara du long couteau à découper qui était sur la table.

— Fou que vous êtes ! dit Carmen ; — il vaudrait mieux boire.

La tête de l'Américain se redressa ferme et digne. Toute hésitation ainsi que toute timidité avait disparu de sa physionomie.

— Je ne boirai pas, répliqua-t-il en mettant la main sur l'endroit de sa poitrine où se trouvait son portefeuille. — Si je dois mourir, femme, ce sera en défendant comme il faut le dépôt confié... Mais si une mort vaillante peut expier quelques heures de faiblesse, Dieu me pardonnera.

Il se leva et fit un pas vers la porte.

Carmen abandonna sa pose paresseuse, sauta sur ses pieds, et vint d'un bond se mettre entre la porte et lui.

— Place ! dit l'Américain.

— Ainsi, murmura Carmen au lieu de répondre, — vous êtes bien décidé à mourir ?...

Western recula d'un pas. Ses sourcils se froncèrent violemment. — On eût pu croire un instant qu'il allait s'élancer sur Carmen et la broyer sous sa force supérieure.

Mais ses bras retombèrent le long de son corps.

— Hâte-toi ! reprit-il en contenant sa voix ; — appelle bien vite tes auxiliaires, ou le piége que tu m'as préparé se rougira de ton propre sang... Ma tête s'égare et je vais oublier que tu es une femme !...

— Je suis un homme, répondit Carmen, dont les traits contractés exprimaient un orgueil sauvage, — et je suis seul !

Western secoua la tête, et son regard interrogea d'un air de doute les draperies closes de l'alcôve. Puis, prenant son parti tout à coup, il traversa la chambre et fit jouer brusquement les rideaux sur les tringles. L'alcôve était vide.

Ceci devenait pour Western une énigme insoluble. Nulle autre cachette n'existait dans la chambre. Il était armé. On le menaçait de mort. Son ennemi était une femme, dont la

blanche main jouait avec le manche ciselé d'un poignard de parade.

Deux fois cette femme avait dit : « Je suis un homme, » mais la lumière tombait d'aplomb sur ses formes délicieuses.

C'était de la folie ou c'était une audacieuse mystification.

Cette dernière pensée fit monter le rouge au front de Western, qui referma les rideaux d'un geste véhément et revint vers la porte.

A moitié chemin, il rencontra Carmen, qui avait les bras croisés sur sa poitrine.

— Faites-moi place, dit-il. — Je suis dans un pays inconnu, où je n'ai point trouvé jusqu'ici une hospitalité chrétienne... J'ai cru trop vite à vos menaces, peut-être; mais, du moins, ne m'avez-vous point vu pâlir devant la pensée de la mort.

Il en était à s'excuser de ses craintes vis-à-vis de lui-même, et il jeta son arme à terre avec une sorte de honte.

En même temps, il poussa doucement Carmen pour se faire un passage.

Carmen résista. Western, déterminé à sortir, de quelque façon que ce fût, de sa situation fausse, voulut l'écarter de force.

Mais ce ne fut pas Carmen qui céda la place. Ses deux bras se roidirent soudain et pesèrent sur la poitrine de Western, qui, rejeté en arrière avec une irrésistible violence, chancela et recula de plusieurs pas.

Nous avons vu Western à l'œuvre dans le jardin et au Caveau; nous savons ce qu'il savait faire et ce que valait son poignet dans une lutte. — Ajoutons qu'il avait au plus haut degré la conscience de sa force et qu'il était citoyen d'un pays où l'homme le plus paisible est obligé bien souvent d'en appeler à sa vigueur physique.

Le choc qu'il venait de soutenir eût ébranlé un athlète.

Il demeura comme étourdi sous son étonnement et se crut le jouet du plus extravagant de tous les songes...

Car son vainqueur était là. C'était une femme, — une femme, jeune et belle, qu'il eût soulevée dans ses bras comme un enfant.

Du moins eût-il pu le penser naguère; mais lorsqu'il releva sur Carmen son regard stupéfait, Carmen lui apparut sous un autre et terrible jour...

Elle avait franchi la distance qui les séparait, et se tenait debout, droite et haute, à deux pas en avant de lui. On eût

dit qu'elle avait grandi soudain à la taille d'un homme, tant son front se dressait fièrement. Ses noirs sourcils froncés assombrissaient les feux de son œil grand ouvert. — Elle était belle encore, comme est beau et sublime l'archange tombé qui défie la toute-puissance de Dieu.

Tout en elle, sa pose, son geste, son regard, était une mortelle menace...

— Le portefeuille ! dit-elle d'une voir rauque et qu'on n'eût point reconnue pour la mélodieuse voix de la belle fille, couchée naguère sur le sofa.

Western pâlit et baissa les yeux. Le flamboyant regard de cet être étrange engourdissait le ressort de ses membres et paralysait sa volonté.

— Le portefeuille ! répéta Carmen en touchant du doigt son épaule.

En même temps, elle levait lentement son autre main, qui tenait le poignard.

Il fallut ce danger suprême pour secouer l'apathie de Western. L'instinct de la conservation se réveilla en lui. Averti par l'expérience récente de la prodigieuse vigueur de son adversaire, il rassembla toutes ses forces, et, se dérobant soudain, il revint sur Carmen, qu'il assaillit d'une étreinte désespérée.

— Homme ou femme ! s'écria-t-il, — tu veux me prendre plus que ma vie... Que ton sang retombe sur ta tête !...

Carmen ne répondit point... On entendit seulement dans le silence qui s'ensuivit un ricanement court et sec.

Puis Carmen, dégagée comme par enchantement du cercle de fer qui se refermait sur ses reins, s'enfuit, revint, s'éloigna de nouveau jusqu'à l'autre extrémité de la chambre, — pour se ruer de là par un bond de tigre sur Western, qui tomba terrassé.

Quand il voulut se relever, le genou de Carmen était sur sa gorge.

— Le portefeuille ! dit-elle une troisième fois.

— Non ! répondit Western.

La main de Carmen s'abaissa... La gorge du vaincu râla sourdement...

Carmen s'agenouilla auprès de lui, ouvrit son habit et prit dans la poche le portefeuille, qu'elle mit dans son sein.

Elle se releva.

Western ne respirait plus.

Carmen le contempla un instant étendu à ses pieds.

Elle était pâle autant que le cadavre. Le feu de sa prunelle s'éteignait par degrés. — Un sourire amer et douloureux vint plisser sa lèvre.

Puis sa tête se pencha sur son épaule et son regard eut pâli.

A l'étage supérieur, on était au dessert. Un chœur bachique détonnait avec accompagnement de verres, d'assiettes, de bouteilles et de couteaux :

Si je meurs, que l'on m'enterre
Dans la cave où est le vin...

L'air s'endormait, les voix étaient somnolentes et avinées. Mais, au dernier couplet, l'orgie s'éveilla. Le chant retentit, enflé tout à coup, et ce fut le porte-voix de Josépin qui lança en mugissant la reprise finale :

Si je meurs, que l'on m'enterre...

Ce vers frappa l'oreille de Carmen comme eût fait une décharge d'électricité. La réaction de fatigue — et peut-être de repentir — qui, en elle, avait suivi la lutte, prit fin soudainement.

Elle revint brusquement au sentiment de sa position, à la nécessité de faire disparaître la trace du meurtre et de quitter l'hôtel.

Où cacher, où *enterrer* ce mort?...

L'alcôve était peu profonde et ne contenait qu'un lit bas monté sur pieds, dont le bateau touchait presque le sol. — Il n'y avait pas place.

Et nul autre enfoncement, nul autre recoin dans la chambre...

Carmen se souvint que, en dansant, elle avait trébuché plusieurs fois sur l'un des madriers du plancher, qui, posé hors de l'aplomb, cédait et basculait presque sous les pieds. Elle le chercha du regard, le trouva et s'en approcha tout doucement.

Il y avait en elle une mystérieuse horreur. Le bruit de ses pas l'effrayait. — Son œil était farouche et sa respiration contenue soulevait sa poitrine à intervalles inégaux.

Elle essaya d'ôter la planche, qui résista. Le bois jouait dans une certaine mesure qu'il ne dépassait point. Carmen

alla prendre la barre de fer du foyer, dont elle introduisit l'extrémité recourbée dans l'entre-bâillement des madriers. Cela fit un levier. Le bois craqua; les chevilles, arrachées, sautèrent.

Carmen se trouva devant un trou carré, oblong, figurant exactement la cavité d'un cercueil.

Le fond était formé d'une planche semblable à celle du dessus, et qui faisait sans doute partie du plafond de l'étage inférieur. Les parois, dans le sens de la longueur, étaient deux solivaux, dans la largeur, deux poutres transversales.

La moitié au moins des auberges de bas ordres est construite ainsi : c'est déjà du luxe, car l'autre moitié laisse voir impudemment ses poutres raboteuses et ses solives mal équarries, dont les intervalles, en vertu des lois et arrêts sur la prescription non troublée, sont la légitime propriété d'araignées innombrables et de leurs dynasties.

Carmen détourna les yeux. Son cœur défaillait...

Mais il n'était point dans sa nature de garder longtemps cette faiblesse. — Elle secoua la tête vivement, et se redressa de toute sa hauteur. Ses longs cheveux, baignés d'une sueur froide, s'agitèrent en mèches compactes et serpentantes. Son œil, redevenu hardi, mesura sans sourciller le trou, puis le cadavre.

Le trou et le cadavre étaient de la même longueur.

Carmen s'achemina vers ce dernier d'un pas ferme.

L'œil-de-bœuf, situé à droite de la porte, s'ouvrit pour la seconde fois, et la grande figure rouge, rasée, avec sa longue houpe de poils gris s'y encadra de nouveau.

Les habitués du Caveau eussent eu peine à reconnaître le Sauvage, ainsi débarrassé de son diadème de plumes multicolores. C'était lui pourtant, qui gardait soigneusement sous sa coiffure de parade la touffe à scalper des Indiens Cherokees.

M. Polype, son maître, lui avait donné dans l'hôtel un coin et un grabat.

Quand, après la parade, on omettait d'enfermer le Grand-Chef dans son taudis, comme une bête sauvage, il sortait la nuit, parcourait les corridors avec cette marche silencieuse particulière aux Indiens, et mettait, partout où il pouvait, un regard d'enfant curieux.

Son taudis était situé immédiatement au-dessous de la chambre où avaient soupé Carmen et Western, c'est-à-dire dans cette manière d'entre-sol particulière aux maisons prises

entre les rues Neuve-des-Bons-Enfants et de Valois, qui se trouve d'un côté au-dessous du premier étage et de l'autre côté au-dessus.

Ce soir, l'hôtel était comble. On festoyait dans toutes les chambres. Les garçons avaient en vérité bien autre chose à faire qu'à s'occuper du Sauvage.

Celui-ci, profitant de cette liberté, allait, depuis une heure, d'étage en étage, se cachant à l'approche des garçons et violant avec un imbécile plaisir les mille secrets d'amour ou d'ivresse défendus par un verrou tremblant et une cloison vermoulue.

La chambre rouge, comme on appelait dans l'hôtel la pièce où Carmen restait seule en ce moment, attirait surtout la curiosité du Grand-Chef, parce qu'il était parvenu de longue-main à faire jouer la charnière de l'un des jours de souffrance, ce qui lui permettait de tout y voir à son aise.

Au moment où il mettait sa tête rase dans l'ouverture, Carmen était entre lui et le cadavre. Ses yeux mornes roulèrent, cherchant l'autre personnage de cette scène, et ne le trouvant point.

Carmen, cependant, saisit Western par ses habits et se prit à le traîner vers le trou. Elle était toujours entre le corps et le Sauvage, qui faisait effort pour voir...

Il vit enfin.

La tête et les épaules de Western étant tombés dans le trou, Carmen en fit le tour pour y pousser le reste du cadavre.

L'œil du Grand-Chef s'écarquilla. — Ses lèvres remuèrent sans produire aucun son, mais prononçant évidemment en dedans ce mot :

— Le Yankee !...

Quelque chose de comparable à l'intérêt puissant qu'un homme du peuple prend aux scènes mal léchées du mélodrame se peignit sur sa physionomie soudainement avivée.

Carmen effaça du pied les rares taches de sang qui marbraient le plancher et les saupoudra de cendre.

Cela fait, elle remit en place le madrier.

La grande figure de l'Indien eut un sourire d'étonnement admiratif.

Sa bouche s'ouvrit et donna passage à une exclamation gutturale...

Carmen, occupée à emboîter la planche, tressaillit de la tête aux pieds et se retourna.

Elle n'aperçut rien. — La face rouge du Sauvage avait disparu, et l'œil-de-bœuf s'était refermé.

Carmen prêta l'oreille. — Nul bruit ne se faisait entendre, sinon les voix enrouées et ivres des buveurs de l'autre étage, qui, à bout de chansons, hurlaient le *Libera...*

Carmen remit son masque et se dirigea vers la porte.

Au moment, où après avoir tiré le verron, elle touchait le bouton, le même cri guttural qui l'avait effrayée se fit entendre de l'autre côté de la porte.

Puis la clef, restée à l'extérieur, tourna vivement dans la serrure.

Carmen eut un éblouissement et ses jambes tremblèrent sous le poids de son corps. — Néanmoins elle pesa de toute sa force sur le bouton.

Ce fut en vain. — Elle était enfermée.

VIII

CINQ BOLS DE PUNCH

Carmen demeura un instant comme foudroyée.

Il y avait un témoin du crime.

Elle s'était reculée jusqu'au milieu de la chambre, et tenait le pied posé sur la planche qui recouvrait le cadavre, comme si elle eût voulu le sceller de son poids.

Son corps se penchait en avant. — Elle avait les yeux cloués au sol, le sein soulevé, l'oreille attentive. — Un rouge vif remplaçait sous son masque la belle pâleur de ses joues.

Elle écoutait. — Aucun bruit n'avait suivi l'exclamation poussée dans le corridor.

On n'entendait que le fracas confus de la rue, où le carnaval essoufflé râlait ses derniers chants de fête, et les éclats de voix de l'étage supérieur.

Carmen attendit, pendant une minute, immobile et gardant sa pose effrayée.

Puis elle se baissa et prit à terre le long couteau dont Western avait voulu se faire une arme.

Sa main en serra fortement le manche d'ébène. Les plis

de son front disparurent. Elle arracha son masque et son œil se fixa, résolu, sur la porte.

Ce fut en elle un flux soudain de courage indomptable et superbe. Son sourire défia le danger imminent; ses narines se gonflèrent à la pensée de la lutte prochaine...

Athènes se fût prosternée devant le magnifique rayonnement de cette beauté belliqueuse, et l'eût appelée Pallas. Tout en elle à présent était force et mépris orgueilleux du péril.

C'en eût été fait, à coup sûr, de quiconque eût ouvert la porte en ce moment.

Mais la porte ne s'ouvrit point, et un silence profond continua de régner dans le corridor.

L'attente se prolongea et refroidit le sang de Carmen. Le souvenir du meurtre revint. Elle se sentit frissonner de nouveau, parce que la pensée du danger s'éloignait et qu'elle se trouvait seule, rivée à son crime, emprisonnée avec un cadavre.

Sa pose perdit insensiblement sa fierté virile. Son œil inquiet erra tout autour de la chambre, cherchant l'issue qu'elle savait ne point exister. Une seule pensée était dans son esprit : fuir ! — Fuir de ce lieu maudit, dont chaque objet lui parlait énergiquement de l'homme qui était là sous ses pieds! fuir ces draperies que son imagination frappée teignait de sang, — cette table où restaient les miettes du dernier repas de Western assassiné, — ce sol, enfin, saupoudré de cendres, et dont l'une des planches lui semblait s'agiter lentement et donner passage à des plaintes...

Elle était femme en cet instant. Elle avait des remords de femme; elle était faible; elle tremblait; — elle pleurait.

A son tour elle jeta le couteau. Elle eût voulu voir la porte s'ouvrir, non plus pour résister ou se frayer un passage, mais pour mettre un vivant entre son épouvante et la mort...

Et chaque seconde augmentait pour elle cet état d'insupportable angoisse. Il fallait fuir, à quelque prix que ce fût.

Elle ouvrit l'une des fenêtres et en releva les jalousies baissées. La chambre se trouvait au premier étage de la maison, par rapport à la rue Neuve-des-Bons-Enfants, mais les croisées donnaient sur la rue de Valois. Deux étages les séparaient par conséquent du pavé.

Carmen mesura cette distance, et son parti fut pris aussitôt.

Il y avait des passants dans la rue. Tous les bouges sou-

terrains et autres étaient encore ouverts; — mais Carmen voulait fuir.

Elle retira précipitamment l'un des draps du lit et tâcha de de le nouer aux barreaux du balcon... Ses mains étaient sans vigueur et sans adresse. Ce ne fut qu'après beaucoup d'efforts inutiles qu'elle parvint à fixer tant bien que mal l'une des extrémités du drap.

L'autre bout pendit bientôt au dehors, et Carmen se pencha pour voir la hauteur qui lui resterait à franchir.

Elle aperçut un bras sortant de la muraille, entre le premier étage, occupé par un marchand de vins de la rue de Valois, et l'étage où elle se trouvait elle-même.

Ce bras saisit le drap et le secoua rudement...

Carmen était dans cette disposition d'esprit où les nerfs ébranlés réagissent énergiquement sur l'imagination qui s'étonne, s'effraye, et voit les choses sous un jour fantastique ou surnaturel.

Cette main mystérieuse qui s'opposait à sa fuite lui parut ne point être de ce monde. Elle pensa au démon, que le meurtre récent faisait son maître. Elle pensa au mort lui-même qui dormait sous ses pieds, et qui peut-être...

C'était une nature intrépide jusqu'à la témérité; mais il y avait en elle des souvenirs d'Écosse, la terre des sombres légendes, et des souvenirs d'Espagne, le pays des noires diableries.

Elle se rejeta en arrière. — En arrière il y avait un air chaud où nageait comme une odeur de sang...

Ainsi traquée entre les fantômes de son imagination et l'horreur de la réalité, Carmen se reprit à l'audace du désespoir. Elle se pencha de nouveau et davantage. — Elle vit que le bras sortait d'une petite ouverture écrasée qui devait servir de soupente prise sur la hauteur du premier étage. A cette ouverture, se montrait une tête rase, du sommet de laquelle partait une touffe de cheveux blancs.

Cette apparition bizarre, éclairée à rebours par la lueur vacillante des réverbères, n'était pas de nature à changer le cours des idées de Carmen.

Le bras secouait toujours le drap, essayant de l'arracher, et cet effort constant était accompagné d'un chant sourd, lent et monotone.

Carmen s'appuya, défaillante, aux barres de fer du balcon.

Elle resta ainsi affaissée et incapable de se mouvoir durant plusieurs minutes.

Au bout de ce temps, un bruit de pas se fit dans le corridor, et le verre dépoli des jours de souffrance devint à demi lumineux.

Les pas s'arrêtèrent devant la porte.

Carmen pensa qu'on venait la saisir.

Mais c'était une diversion aux tortures de son épouvante. Son regard s'éclaira de joie pour saluer l'événement, quel qu'il fût, qui la tirait de son horrible rêve.

Le rêve évanoui, sa force d'âme et de corps lui revenait. Elle se retrouvait elle-même avec toute sa terrible énergie...

Les gens arrêtés au dehors s'entretenaient à haute voix, et Carmen crut distinguer des paroles qui ne se rapportaient que trop bien à sa situation. — Une main fit tourner la clef dans la serrure avec maladresse et sans pouvoir ouvrir.

Carmen regarda par la fenêtre. La tête et le bras avaient disparu; mais le drap, presque entièrement détaché, n'eût point pu soutenir le poids de son corps. — Jugeant sa situation d'un coup d'œil rapide, elle ramassa le couteau, saisit de l'autre main la barre de fer du foyer, souffla les lumières et s'élança derrière les rideaux de l'alcôve.

On redoublait d'efforts cependant pour ouvrir la porte. La clef allait et venait dans la serrure, dont elle réussissait seulement à fausser le mécanisme.

Mais cela ne pouvait durer. On allait entrer. — Carmen était préparée.

Persuadée que les gens rassemblés dans le corridor étaient des agents de police envoyés pour l'arrêter, elle avait résolu de les surprendre au moment de leur entrée et de forcer le passage. — Elle attendait, ramassée sur elle-même, prête à bondir et à frapper.

— Diable de clef!... dit une voix lourde au dehors.

— Enfonce la porte, répliqua une autre voix.

Mauvais ou bon, le conseil fut immédiatement suivi. Deux ou trois vigoureux coups de pied firent office de serrurier et le pène sauta enfin hors de la gâche.

Les jarrets souples de Carmen se plièrent. Elle entr'ouvrit les rideaux et serra son arme; mais, au lieu de l'uniforme des sergents de ville attendus, elle vit paraître au seuil le funèbre Hibou, qui avait maintenant une tête d'homme; le Melon, auquel il ne restait plus que trois ou quatre tranches, et le Matelot, armé de son inévitable porte-voix.

Elle laissa retomber aussitôt les draperies du rideau et se glissa derrière le lit.

— Messieurs ! messieurs ! criait un garçon dans le corridor, — je vous dis que cette chambre est occupée !... Vous allez faire du scandale !

— C'est le moment, répondit Josépin avec une gravité d'ivrogne.

— Et c'est le lieu, ajouta pesament le Dindon.

— Or, conclut l'Ours, dont la peau était ouverte sur le devant comme un paletot, — le temps et le lieu constituent l'à-propos...

Ils étaient cinq, ivres comme des Anglais, et s'avançaient sans façon dans la chambre, où la lumière du garçon, qui venait le dernier, ne jetait encore qu'un jour douteux.

— Messieurs ! messieurs ! reprit celui-ci en entrant à son tour ; — vous voyez bien que la bougie est éteinte... Il y a un monsieur et une dame...

— Toujours !... dit la moitié de Melon.

— Amour, amour, quand tu nous tiens, déclama tendrement le Dindon, — on peut bien dire... adieu, garçon !

Le Dindon, en prononçant cette variante au dystique de la Fontaine, prit le garçon par les épaules et voulut le pousser dehors.

Mais le garçon était à jeun. Il eût battu toute la troupe avec une seule main ; il fallut parlementer.

— Messieurs, dit-il après avoir repoussé le Dindon, — soyons raisonnables...

— C'est cela, raisonnons !

— On ne peut pas vous donner cette chambre, puisqu'elle est occupée.

— Alors, donnez-nous une autre chambre.

— Il n'y en a pas... tout est plein.

— Alors, donnez-nous celle-ci.

— Mais c'est impossible !...

— Alors, donnez-nous en une autre !

C'était Josépin qui faisait ainsi preuve d'inflexible logique.

— Eh ! vous en avez une ! reprit le garçon ; — remontez dans la vôtre !

— La nôtre ! répliqua l'Ours ; — vous n'y songez pas, domestique !... Dans la nôtre, nous avons renfermé nos cinq épouses, qui dorment sous la table... Ce spectacle est ignoble pour des gens de sang-froid... D'ailleurs, nous avons à traiter

une importante affaire, et si ces faibles femmes s'éveillaient, elles voudraient danser le galop...

— Ohé !... cria Josépin en ce moment ; répète tes vers sur la prudence et sur l'amour, Roby !... Il fait froid, et cependant le monsieur et la dame ont oublié de fermer leur fenêtre !...

— Téméraire monsieur ! dit Roby le Dindon ; — dame trop étourdie !... à quel rhume n'exposez-vous pas vos cerveaux !...

— Ohé ! cria de rechef Josépin ; — ohé ! ohé !... Le monsieur est un mythe ; la dame une chimère... Nous sommes maîtres de ces lieux... Garçon ! cinq bols de punch !

Ce dernier était à bout d'éloquence.

— Restez si vous voulez, dit-il. — Je vais chercher la garde !

— La garde ! répéta le Dindon ; — l'ai-je bien entendu ?...

Josépin quitta la fenêtre et vint dresser sa longue taille devant le garçon.

— La garde ! dit-il ; — quel rapport possible vois-tu entre cinq bols de punch et la garde, stupide serviteur ?... Sais-tu à qui tu parles ?... Tu parles à Josépin ; — c'est moi, docteur-médecin, l'une des espérances les plus légitimes de la faculté de Paris... Tu parles à Roby, — c'est ce Dindon, — qui a devant lui un immense avenir, bien qu'il ne sache pas s'il se fera poëte, comédien ou inventeur de machines... — Tu parles à Edme Durandin, qui cache sous l'apparence d'un Melon entamé un cœur ambitieux et l'espérance de conquérir une étude d'avoué... Tu parles à Léon du Chesnel, noble homme déguisé en Ours... Enfin, domestique ! vois-tu bien ce Hibou ?

— Oui... après ?... grommela le garçon impatienté.

— Ce Hibou, reprit Josépin avec solennité, — c'est Denisart.

— Eh bien ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que Denisart ?...

— Ma foi, non !... laissez-moi passer !...

Denisart et Durandin avaient trouvé les deux verres de kirsch et trinquaient à la sourdine.

— Esclave ! poursuivit Josépin, — Denisart est un problème.

— Monsieur et madame ! dit le garçon en se tournant du côté de l'alcôve, patientez encore un peu ; — la garde va faire finir tout ça.

Le long corps de Josépin oscilla, ébranlé par le rire énervant des gens ivres.

— Mais, domestique, balbutia-t-il, ton monsieur et ta dame sont partis par les fenêtres!

Le garçon s'élança vers la croisée et aperçut le drap que Josépin avait découvert le premier.

— Partis sans payer! s'écria-t-il stupéfait; — au voleur! au voleur!

Il courut à l'alcôve, releva prestement le rideau et vit que le lit intact ne contenait personne.

— Au voleur! au voleur! hurlèrent les cinq ivrognes en se tenant les côtes.

Carmen, blottie derrière le lit, retenait son souffle.

— Une carte de vingt francs! dit le garçon en traversant la chambre à grand pas; on ne saute pas deux étages pour cela!... Ils auront volé les couverts!

Les couverts étaient sur la table. Le garçon y trouva de plus la bourse de Western.

— Tiens, tiens! murmura-t-il avec un sourire consolé; — ils ont au moins laissé le pour-boire!...

— Allons, page, allons! dit Josépin.

— Cinq bols de punch! ajouta Denisart; — je veux le mien au kirsch!

— Le mien au rhum!

— Le mien au cognac!

— Le mien au madère!

— Le mien à la romaine!

Josépin étendit la main et compta laborieusement sur ses doigts.

— Kirsch, rhum, cognac, madère, romaine... Je crois que cela fait cinq, dit-il; — le compte y est... Varlet, dépêche-toi, ou je te brise mon porte-voix sur le crâne!

Le garçon ne répondit point et ne bougea pas. Il avait les yeux grands ouverts, la bouche béante, et regardait le creux de sa main avec ravissement.

Il venait d'y verser le contenu de la bourse de Western : vingt-cinq napoléons en or.

Il était ébahi, fasciné, ébloui; il rêvait.

— Vingt francs de dépense, murmura-t-il, — et quatre cent quatre-vingts francs pour le garçon!... voilà des pratiques!...

Roby lui mit le porte-voix de Josépin à l'oreille, et cria à tue-tête :

— Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux!...

Le garçon fit un saut de côté. Les cinq ivrognes l'entourèrent en criant :

— Du punch ou la mort!

Le garçon se boucha les oreilles et s'enfuit.

On roula la table au milieu de la chambre.

Josépin déposa son porte-voix dans un coin, Roby se dépouilla de son corps de dindon, Denisart de ses plumes de hibou, du Chesnel de sa peau d'ours; Durandin jeta au rebut le reste de son melon.

Il resta cinq jeunes gens assez bien découplés, qui, mis ainsi à l'aise, s'assirent autour de la table.

— La séance est ouverte, dit Josépin; — qui demande la parole?

— Moi! répondirent à la fois les quatre autres.

Josépin se gratta le front.

— Je ne vois pas la possibilité de céder à vos désirs, reprit-il; — et, pour vider ce conflit, je m'accorde la parole à moi-même... Mais d'abord êtes-vous assez ivres pour parler convenablement de choses sérieuses!

— Nous sommes ivres, répondit Durandin, mais nous pouvons l'être davantage... attendons le punch!

Le chœur répéta : — Attendons le punch!

— Et, après le punch, dit Léon du Chesnel avec une sorte d'autorité, — vous vous tairez; je parlerai.

Tant qu'on avait gardé le masque, Josépin avait semblé le chef de la bande, mais, une fois les visages découverts, on aurait pu remarquer que tout le monde, Josépin lui-même, prenait, vis-à-vis de du Chesnel, un air de déférence.

Personne ne réclama contre le droit qu'il s'arrogeait de parler le premier.

Quatre garçons et M. Polype en propre original arrivèrent bientôt, portant chacun un bol de punch.

Les verres s'emplirent à la ronde.

— A notre fortune! dit Léon du Chesnel en élevant le sien.

— A notre fortune! clama le chœur.

On vida les verres avec précision, puis on les remplit de même.

— A notre dernier jour de folie! dit encore Léon.

— Pourquoi dernier? demanda Durandin, nous n'avons pas la goutte...

— Bois et tais-toi!...

Le chœur répéta docilement le toast.

Du Chesnel posa son verre vide et se leva. Le président Josépin frappa l'une contre l'autre deux cuillers à punch, afin de réclamer le silence. — Durandin, Roby et Denisart mirent leurs coudes sur la table.

Carmen dégagea doucement sa tête des couvertures qui la cachaient et s'arrangea pour écouter.

IX

LE TALISMAN

— S'amuser toujours, dit Léon du Chesnel, est sans contredit ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde. J'entends s'amuser gratis ; car lorsque le plaisir coûte quelque chose, cela tourne au stupide, purement et simplement.—Nous devenons vieux : j'ai vingt-trois ans. — A cet âge, Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, avait déjà fait son chemin...

— Napoléon..., voulut interrompre Roby.

— Tais-toi !... Évidemment la jeunesse est le temps du calcul, comme l'âge mûr est le temps de l'apathie... A dix-sept ans on réfléchit mieux qu'à trente... L'homme de douze ans, s'il pouvait divorçer avec les billes et la toupie, étonnerait le monde. — Il s'ensuit que nous sommes tous en retard, et que chaque poil de barbe qui nous pousse est un symptôme alarmant de décadence morale... Buvons !

L'assemblée s'empressa d'obéir et remit ensuite les coudes sur la table.

Léon avait prononcé d'un ton à la fois dogmatique et rapide cette série de propositions décousues. Leur sens, bizarrement paradoxal, opérait sur les intelligences alourdies de ses compagnons une sorte d'éblouissement. Ils comprenaient les mots et s'égaraient à vouloir suivre les fantasques détours de l'idée.

Léon était peut-être ivre comme les autres, mais il portait plus vaillamment son vin. Sa parole restait libre, assurée, incisive, et son œil, légèrement injecté de sang, avait ça et là de vives lueurs de raison.

C'était un jeune homme de taille élégante et bien prise, mais quelque peu appauvrie par les excès d'une précoce débauche. Son visage était comme sa taille. Un demi-cercle profondément creusé entourait ses yeux, aux rayons spirituels, mais intermittents et noyés par la chute périodique

d'une paupière fatiguée. Son front, où se dessinait des plis fugitifs qu'on ne pouvait encore appeler rides, était évidé aux tempes, renflé légèrement au-dessus des sourcils et couronné de cheveux noirs épais parmi lesquels brillaient déjà bon nombre de ces poils étiolés, tordus et comme grillés que cherche en vain souvent sur des têtes de quarante ans la pince subtile de l'épileuse. Le souper récent n'avait pu mettre de couleurs à ses joues, qui gardaient leur carnation maladive, dont le trait moqueur se masquait de franchise.

Sous sa peau d'ours, il était mis avec une recherche quelque peu excentrique et hardie.

Josépin, qui s'asseyait à sa gauche, était un grand jeune homme blond à l'air timide et débonnaire. Le caractère saillant de sa physionomie échappait peut-être en ce moment où le punch éteignait et allumait tour à tour son œil bleu clair. On découvrait en lui seulement comme une arrière-nuance de cette gaucherie futée qui distingue le paysan normand.

La tête de Roby, le dindon, sous la gravité lourde de son ivresse, gardait une expression spirituelle, vantarde, effrontée; il devait y avoir de l'astuce sous ce front conique, mais encore plus d'étourderie. Roby était joli garçon; il penchait vers le genre tapageur et s'arrêtait juste en deçà du point où l'on casse les assiettes. Son nez éveillé, sa bouche rieuse, son teint allumé, tout cela lui constituait un fonds inépuisable de succès dans certaine zone de l'atmosphère féminine. Il ne visait point à la distinction. Sa mise ressemblait à une phrase romantique. — Il était heureux pourvu que son gilet se vît de très-loin.

Il y avait dans Roby de l'acteur de province et de l'étudiant en médecine.

Durandin avait une tête toute ronde, qui souriait comme le ventre de Lepeintre jeune. C'était un gros garçon sans malice et qui mettait beaucoup d'esprit à se donner les allures d'un niais. — Le costume qu'il avait choisi pour la mascarade était une manière d'emblème. Il s'était enveloppé ce jour-là sous l'écorce d'un cantalou, comme il se drapait d'habitude sous l'affectation d'une candeur étourdie.

Quant à Denisart, que Josépin appelait un problème et que nous avons vu sous le sombre plumage d'un hibou, c'était un personnage maigre, anguleux, solennel. Il avait le regard faux et la parole emphatique. On ne pouvait reconnaître pré-

cisément son âge à l'examen de sa physionomie, mais il paraissait être le moins jeune de la bande, et son front demi-chauve lui donnait bien une trentaine d'années. Son costume visait évidemment à une rigueur austère. Il était tout de noir habillé, sauf la cravate blanche, non empesée, dont les coins, à grands ourlets, retombaient sur sa chemise. — Ce personnage repoussait énergiquement. Il s'épandait autour de lui comme un parfum de tartuferie, mêlé au pédantisme moisi de l'Université. — En ce moment, il fléchissait sous l'ivresse. Son nez étroit et mince rougissait comme un charbon ardent. Sa bouche rentrée était pâle, entre les creux bistrés de ses joues. Quelques débris de gravité rogue restaient parmi ces stigmates de l'orgie et ajoutaient à l'odieux de son aspect...

On avait bu. Josépin venait de réclamer de nouveau le silence à l'aide de ses deux cuillers à punch. — Du Chesnel poursuivait :

— Messieurs, il y a un Dieu, puisque le monde est organisé. — D'ailleurs, dans un moment de franchise, notre sublime Béranger a daigné proclamer son existence. — Mais le monde est mal organisé; donc, il y a un diable.

» Ceci pourrait vous paraître puéril, si je ne me hâtais d'ajouter que nous sommes menacés de le tirer par la queue tous les cinq dans un très-bref délai.

» La vie de l'homme est démesurément longue. Il ne lui faut que deux ou trois ans bien employés tout au plus pour désapprendre à jouir, et vous en voyez qui traînent jusqu'à des trois quarts de siècle ! — Ceux-là sont de deux sortes : les uns ont de l'argent, leur vieillesse est un tranquille sommeil; les autres n'en ont pas, leur vieillesse est un mauvais rêve. — Or, les stupidités de notre civilisation ne permettent pas aux adolescents d'adopter cette sage coutume iroquoise qui fait un devoir de scalper quiconque a dépassé la cinquantaine.

» C'est misérable. — Chacun de nous est exposé par les lacunes de cette législation incomplète à porter perruque un jour venant et à manger du bœuf à la mode avec un ratelier mécanique.

— Il faut nous tuer ! dit Roby, frappé par l'horreur de ce tableau.

— J'ai dans ma poche un flacon d'acide hydro-cyanique, ajouta le docteur Josépin avec l'empressement d'un homme de science ; — quatre gouttes dans chaque verre de punch...

Durandin et Roby tendirent leurs verres ; Denisart éloigna le sien.

Du Chesnel haussa les épaules.

— Attendez au moins le dernier verre ! dit-il ; — et taisez-vous...

» L'argent n'est rien. Ce qui fait sa valeur, c'est que tout le reste est moins que rien. — Dans ce néant, les hommes errent affairés, et cherchent incessamment quelque chose.— Le bonheur consiste à se figurer qu'on va le trouver.

» Quand on se figure qu'on l'a trouvé, il y a déjà décadence. L'ennui est là. Tous les philosophes conviennent que le succès est une calamité. — Buvons !

Tous les verres s'emplirent et se vidèrent. Denisart fit exception, en ce que le sien s'emplit et se vida deux fois.

— En conséquence, reprit du Chesnel, dont les yeux distraits se promenaient au plafond, — le plus sage pour nous est de devenir millionnaires.

— C'est évident, dit Josépin.

— Incontestable, appuya Roby.

— Il est étonnant, ajouta Durandin, qu'une idée si simple ne nous soit pas venue plus tôt.

— Ce n'est pas une idée, grommela Denisart.

— Si fait, répliqua froidement du Chesnel. — C'est même une vieille idée... Avez-vous confiance en moi ?

—Parbleu ! s'écria-t-on ; — nous allons boire à ta santé !

— Buvez !... Avez-vous bien compris tout ce que je vous ai dit ?

— Non, répondit le chœur.

— Eh bien ! poursuivit du Chesnel, dont l'intention manifeste avait été jusqu'alors de venir en aide aux fumées du punch et d'étourdir de plus en plus ses compagnons par un cliquetis de paroles, — je vous jure sur l'honneur que j'ai un moyen de vous faire tous riches...

— Un talisman !... s'écria Durandin.

— Un talisman, répondit du Chesnel.

L'ivresse a d'étranges crédulités. Tout le monde, Denisart lui-même, ouvrit de grands yeux et il se fit un moment de profond silence.

Durant ce silence, Carmen entendit à l'étage inférieur un bruit périodique et sourd. C'était comme des coups de marteau, attaquant avec précaution le dessous du plancher. — Ce bruit était accompagné du chant monotone et lent qu'elle

avait entendu déjà lorsqu'une main mystérieuse avait secoué le drap de lit préparé pour sa fuite...

— Un talisman, reprit du Chesnel, — un vrai talisman. — Mais il faut que vous m'aidiez franchement à le mettre en œuvre... Et d'abord, il n'est aucun de vous qui n'ait fait son beau rêve d'avenir, plus ou moins baroque et impossible... Il n'est aucun de vous encore qui n'ait fait quelques efforts pour atteindre le but convoité. — Il faut que je connaisse ce but et ces efforts... Déboutonnez vos consciences à la ronde... A toi, Durandin !

— Moi !... balbutia le gros garçon, — j'aimerais mieux...

— A toi ! Durandin, à toi ! cria le chœur.

— Du diable si je sais, voyez-vous !... dit Durandin ; — ma foi... au fait, c'est facile à dire. J'ai connu un gros avoué qui était bien le plus heureux des hommes... Ça a déterminé ma vocation... Mon but est d'acheter une charge d'avoué...

— Et tes moyens ?...

— Pas le sou !...

— Mon talisman te va comme un gant, Durandin.

— Vraiment !...

— La paix !... A toi, Josépin !

Le blond docteur ne se fit point prier.

— Moi, dit-il, c'est différent... J'ai un but raisonnable et des moyens positifs. — Mon but, c'est de battre monnaie avec mon cabinet ; mes moyens, ce sont mes excellentes études...

— As-tu des clients ? demanda du Chesnel.

— J'en ai un, répondit Josépin ; — un pauvre diable qui se meurt et qui me rapporte cent écus par mois...

— Peste ! dit Durandin ; — à combien mets-tu donc tes visites ?

— Heu ! heu !... fit le docteur ; — nous n'avons pas débattu le prix.

— Alors...? commença du Chesnel.

— C'est une histoire, interrompit Josépin ; — et c'est un secret... Mais vous serez discrets...

— Comme la tombe, Josépin !

— Figurez-vous que ce n'est pas le malade qui me paye, mais bien son ennemi intime...

— Pour le tuer ?...

— Ma foi, non !... je ne suis pas encore de cette force-là... Mais pour... vous m'entendez bien... pour voir... pour savoir...

— Pour espionner ?

— Quelque chose comme cela... Principalement pour guetter l'arrivée d'un quidam venant d'Amérique avec des papiers... Il faut vous dire que celui qui me paye mes visites est en procès avec mon malade.

— C'est immoral, dit Denisart.

— Possible, Caton, mon ami, — mais c'est moi qui vous ai payé à souper et je n'ai qu'un client... Le tout est de le faire valoir... Malheureusement, le quidam est arrivé cette après-midi... J'ai peur pour mes appointements.

— Comment s'appelle ton malade? demanda du Chesnel.

Josépin fit une grimace de mépris.

— Ça ne s'appelle pas, répondit-il; — en parlant de lui, on dit l'homme du quatrième au-dessus de l'entre-sol.

— Et celui qui te paye?

— Ah! ah! fit Josépin; — s'il savait que je vais dire son nom à quatre étourneaux de votre espèce! mais vous serez discrets?...

— Comme la tombe!

— C'est... ma foi, oui!... c'est M. le duc de Maillepré-Compans.

Ce nom ne produisit aucun effet sur trois des convives, mais du Chesnel frappa ses mains l'une contre l'autre en disant :

— Josépin, tu vaux ton pesant d'or, et mon talisman est ton affaire.

Carmen aussi, du fond de son alcôve, avait dressé l'oreille au nom de Maillepré-Compans. — Elle entendit de nouveau, car, en ce moment, les cinq buveurs se versaient rasade et l'entretien faisait trêve, elle entendit ce bruit continu qui semblait venir de la surface intérieure du plancher, et qu'accompagnait toujours la sourde et monotone chanson...

— Merci, Josépin, reprit du Chesnel; — tu me donneras demain des détails sur ton histoire, car je suis, moi aussi, en compte avec M. le duc... A toi, Roby!

— Messieurs, dit ce dernier, je suis originaire de Tours en Touraine. Mon père était fabricant de rillettes; ma mère...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit du Chesnel; — au fait!

— Le fait! répliqua Roby; — le fait, c'est que ce serait bien le diable si ton talisman ne m'allait pas par quelque bout... J'ai tant de cordes à mon arc!... Je suis poëte et il ne me manque qu'un éditeur pour faire étouffer d'envie tous

les vieux rabâcheurs de l'Empire... Je suis acteur : Talma revivra dès que le Théâtre-Français m'aura ouvert ses portes... Je sais tenir les livres en partie double... J'ai inventé une machine dont la description détaillée m'entraînerait ici à des longueurs, mais qui fera un jour la gloire de mon pays... Est-ce assez ?

— Avec mon talisman, tu pourras choisir... Denisart, à ton tour !

— Je ne crois pas aux talismans, répondit celui-ci.

— Tu crois à l'argent. Je t'en promets.

— En as-tu ? répliqua Denisart en fixant sur du Chesnel son regard équivoque.

— Assez pour te payer vingt fois ta valeur, dit du Chesnel.

Denisart but un énorme verre de punch.

— Il me faudrait quinze misérables cents francs, reprit-il, — pour faire imprimer ma brochure au rabais, sur du mauvais papier...

— Qu'est-ce que c'est que ta brochure ?

— Ah ! fit Denisart avec emphase, ce que c'est que ma brochure ?... Je n'ai pas dix idées, moi... je n'ai qu'une idée... aussi, elle est bonne... et, si je vous la dis, vous me la prendrez... mais je suis ivre !...

Denisart prit son bol de punch à deux mains et but à même.

— Du Chesnel fit signe aux autres convives de se taire.

Denisart poursuivit :

— Je suis ivre !... Le roi ne m'empêcherait pas de bavarder... Voilà mon idée... et c'est une idée ! Jusqu'à présent, on n'a pas suffisamment exploité la misère du peuple... Le peuple ne mange pas, mais il lit... Le peuple a toujours dix sous dans la poche percée de sa blouse en haillons pour payer l'avocat qui fait semblant de prendre en main sa défense... Dites au peuple : « Tu es un bon peuple ; il n'y a rien au monde que toi de beau et de sublime ! J'admire ta grandeur ! Je verse des larmes de sang sur ta souffrance... »

Denisart s'interrompit en un éclat de rire ignoble.

— Dites-lui cela, reprit-il ; — vous aurez son dernier centime... Dites-lui encore : « O peuple ! quelques-uns de tes enfants volent et assassinent dans les rues... Bien sauvages sont les tribunaux qui les condamnent, car si ces infortunés font le mal, c'est que la société ingrate néglige de leur servir douze cents livres de rente... Un grand nombre de tes filles se prostitue, — mais c'est pour faire des économies et mettre

à la caisse d'épargne... D'ailleurs, bon Dieu! les pauvres chers anges! qui pourrait les blâmer?... le vil égoïsme des riches seul les pousse dans l'abîme... les fautes du pauvre sont au riche... Le pauvre est un agneau, le riche est une panthère... Et chaque fois qu'un malheureux s'oublie jusqu'à égorger un passant sur le pavé, on devrait guillotiner un marquis ou incendier une soutane!... »

— C'est profond! dit Durandin; ça ferait un exemple.

— Ce diable de Denisart!... ajouta Josépin.

— Mais, Denisart, fit observer Roby, — je te croyais un homme moral...

Du Chesnel le regardait avec une sorte de dédain admiratif.

Denisart eut un sourire cynique.

— En ces matières, répliqua-t-il, — on ne fait pas d'argent sans morale... Il faut des mots, afin que les sots puissent dire de vous : « Cet écrivain généreux, ce cœur compatissant!... » Ah! le peuple... Un million de sous fait cinquante mille francs!...

Il se leva et pirouetta sur lui-même.

— Vive le peuple! s'écria-t-il; — je vois dans sa famine la source de vingt fortunes!... Saluez, vous autres!... plus bas!... plus bas encore! Je suis l'inventeur des généreuses théories de l'humanité à cent mille exemplaires!... Je suis le Vincent de Paul d'une charité nouvelle!... Comment appellerons-nous cela?... Bah! nous lui trouverons un nom, car il faut un titre à toute comédie... Pour le moment, je me contenterai du sobriquet usé de philanthrope.

Denisart mit sa tête dans son bol de punch et se tut.

— C'est une idée, dit du Chesnel; — il est douteux que le diable en ait de plus infernale, et l'on ferait assurément tout le bagne sans en trouver une aussi honteuse... Mais cela prendra... Eh bien! Denisart, mon talisman peut descendre jusqu'à ces infamies.

— Infamies... infamies! grommela Denisart; — c'est encore un mot qu'il faut employer souvent... Le peuple aime les grands mots... Et celui-là fera son chemin, qui pourra tailler l'économie politique en mélodrame...

— A mon tour, maintenant, reprit du Chesnel; — je vous dois aussi ma confidence... elle ne sera pas longue... J'ai du goût pour la diplomatie...

— Il faut des protections pour être élève consul, dit Durandin.

— Sans doute... D'ailleurs, je préfère une ambassade... c'est là ma vocation. — Quant aux moyens... ma foi, mes camarades, je n'ai que mon talisman...

— Et quel est ce talisman ? demandèrent à la fois Josépin et Roby.

— Les femmes, répondit du Chesnel.

L'assemblée fit collectivement une grimace de désappointement dédaigneux.

— C'est vieux comme Alcibiade ! s'écria Roby.

— C'est niais comme une idée de vaudeville ! dit Denisart.

Le docteur et Durandin dirent des choses encore plus spirituelles.

Du Chesnel leur imposa silence d'un geste impérial.

— Votre rôle est d'écouter et de boire, reprit-il ; tâchez de comprendre et n'interrompez plus. D'autres avant moi, je le sais, se sont fait de la femme un marchepied mignon... et l'histoire est là pour proclamer que ce marchepied a des degrés à l'infini et peut arriver jusqu'au trône...

— Si l'on fait ici du carbonarisme, dit Denisart, je me retire.

— Je n'invente pas, poursuivit du Chesnel sans tenir compte de l'interruption ; — je perfectionne... Une femme peut résister à un homme... cela s'est vu... mais où est la femme qui pourra résister à cinq hommes ?

— Je ne la connais pas, dit Josépin avec conviction.

— Cet heureux phénix, ajouta Roby, — est encore à trouver.

— Surtout si les cinq hommes sont de certains gaillards !... fit observer Durandin, qui se rengorgea.

— Messieurs, reprit du Chesnel, — j'étais bien sûr que des hommes aussi intelligents que vous ne pourraient longtemps méconnaître la portée immense de ma combinaison. — C'est simple et grand. — Nous nous liguons envers et contre les femmes ; par ce seul fait, chacun de nous quintuple toutes ses facultés à la fois... chacun de nous devient positivement irrésistible...

— Positivement, appuya Josépin ; — buvons !

— C'est très beau, soupira Denisart en retournant son bol, — mais je n'ai plus de punch.

Roby se pendit au cordon de la sonnette. — Un garçon accourut.

— Cinq autres bols de punch ! dit Roby.

— Ce n'est pas assez ! balbutia Denisart.

— Et voyez un peu, reprit du Chesnel ; — une fois admis le

pouvoir de vaincre toutes femmes, quel obstacle ne s'aplanit devant nous !... Toi, Durandin, tu épouses le prix de la charge; — toi, Josépin, tu fais coterie, tu deviens docteur à pomme d'or; puis docteur à voiture, puis docteur à palais...

— J'éclabousse l'académie de médecine ! s'écria le grand blond transporté ; — je coupe en deux Broussais sous la roue de ma calèche...

— Toi, Roby, poursuivit encore du Chesnel, — tu arrives naturellement à l'institut, au Théâtre-Français ou à l'exposition...

— J'arrive aux trois, dit Roby.

— Toi, Denisart, tu trouves dans quelque bourse de soie les premiers fonds de ton diabolique commerce...

— Oh ! le peuple !... le bon peuple ! sanglota Denisart attendri; — deux millions de sous font cent mille francs !...

— Moi enfin, reprit du Chesnel, — grâce à certaine duchesse, je deviens d'emblée secrétaire d'ambassade, pour le moins... et ensuite...

— Houra ! cria Durandin ; — j'ai mon étude.

Le autres firent chorus, et la chambre s'emplit de hurlements désordonnés.

— Ce n'est pas tout, dit du Chesnel, — et vous sentez que, en une affaire de cette importance, il est bon d'être lié l'un à l'autre par un engagement sérieux...

— Je ne signe rien ! répliqua Denisart, en homme qui connaît cruellement le danger des signatures.

— Un serment ! s'écria Durandin.

— Un serment solennel, appuya le docteur.

— Un serment redoutable ! ajouta Roby ; — j'ai justement pris une stalle hier à l'Opéra... Je sais un grand air de serment... Je vais vous le chanter.

Il se leva, et mit la main sur son cœur, ouvrit une bouche énorme et entonna à l'improviste :

Je vous prends à témoin, rochers de cette plage,
Je vous prends à témoin, déités de ces lieux,
Je vous prends à témoin, hôtes de ces rivages,
Je vous prends à témoin...

La porte s'ouvrit, et la procession, composée de M. Polype et de ses quatre garçons, fit son entrée une seconde fois.

Une fois le punch servi, Polype et ses garçons sortirent à

reculons en faisant force saluts à de si bonnes pratiques. Durandin remit le verrou.

— Ne plaisante pas, Roby ! dit sévèrement du Chesnel ; — ceci est une grave affaire.

— Du diable si l'Opéra est une chose plaisante, répliqua Roby...

— Tais-toi !... Il s'agit ici de notre avenir... Levons-nous et jurons...

— Au moins, interrompit encore l'incorrigible Roby, — remplaçons les feux du Bengale autant qu'il est en nous...

Il souffla prestement les bougies, et la scène se trouva éclairée par la lueur bleuâtre du punch.

Les cinq convives étaient levés,

— C'est saisissant, dit Durandin, à moitié effrayé, — ma parole d'honneur !...

— Ce serait beau, répliqua Roby, si nous étions rangés symétriquement, trois d'un côté de la table, trois de l'autre, comme à l'Opéra, — mais cinq, ce n'est pas un nombre.

— Nous sommes six ! dit derrière lui une voix douce et grave.

Les cinq convives se regardèrent pour voir qui avait parlé.

Ils étaient six, en effet. Entre Roby et Denisart, juste en face de du Chesnel, il y avait maintenant une femme, dont le visage se cachait sous un masque de velours...

X

OU L'ON ENTERRE LE MARDI GRAS

La flamme du punch, qui, seule, éclairait la scène, donnait à tous les objets une teinte livide.

L'apparition inexplicable et subite de cette femme masquée de noir avait jeté les convives dans un étonnement stupide et mêlé d'effroi.

On sait quel affaissement produit sur l'ivresse tout choc imprévu et soudain. — Les buveurs fixaient leurs yeux grossis sur ce fantôme, auquel les lueurs pâles et vaccillantes de l'alcool en feu prêtaient un aspect étrange. — Denisart et Durandin, qui se trouvait le plus près de lui, s'étaient reculés avec épouvante.

Le fantôme, cependant, étendit le bras et ralluma successivement les bougies.

Les convives ne reconnurent point Carmen sous le masque qui couvrait son visage; mais ils purent admirer les belles proportions de sa taille et la grâce noble de ses mouvements.

La frayeur s'enfuit. Ce n'était qu'une femme, une femme jeune et charmante. Restait à savoir comment elle s'était introduite dans cette chambre fermée; mais la lueur des bougies rendait à chacun son courage, la gaieté revenait.—Roby prit la main de l'inconnu et la porta galamment à ses lèvres. — Denisart mit son bol de punch hors de toute atteinte.

Josépin s'assit en poussant un long soupir de soulagement.

— J'ai cru que c'était une de nos épouses ! murmura-t-il.

Le blond docteur mentait, il avait tout bonnement pensé au diable.

Du Chesnel seul, désormais, semblait ne point prendre en bonne part cette diversion.

— Beau masque, dit-il d'un ton de rudesse, — tu t'es trompé de chambre, et nous ne voulons pas abuser du hasard qui nous procure ta visite.

— Le hasard n'est pour rien dans ma venue, répondit Carmen. — Vous avez témoigné le désir d'être six au lieu de cinq... me voilà pour exaucer votre vœu.

— Bien trouvé ! dit Roby ; — c'est une grande dame qui veut rire... Je ne m'y oppose pas !...

— Garçon, un verre pour madame !... cria Durandin, dont la langue s'embarrassait visiblement.

— Vous avez entendu notre conversation ?... demanda du Chesnel en fronçant le sourcil.

— D'un bout à l'autre, répondit Carmen.

— Et que prétendez-vous faire ?

— M'enrôler dans votre entreprise.

— Mais, dit Josépin avec un rire épais, — ce n'est guère possible !...

— Pourquoi cela ?

— Parce que, répliqua du Chesnel sèchement, — nous voulons parvenir par les femmes, et que vous êtes une femme...

— A si peu ne tienne ! dit Carmen ; — je veux, moi, parvenir par les hommes...

Roby battit des mains et cria bravo.

Du Chesnel, était, de toute la troupe, celui qui jusqu'à ce

moment s'était ménagé le mieux ; mais le choc éprouvé l'avait jeté hors de son sang-froid factice, et avait en quelque sorte rompu la barrière que sa volonté opposait à l'ivresse.

Ses yeux se troublèrent et un nuage passa sur sa raison chancelante.

Il voulut boire pour se remettre. — Le moyen était mal choisi.

— Morbleu ! s'écria-t-il en essayant de se tenir ferme encore sur ses jambes ; — il est bien étonnant que nous ne soyons plus maîtres chez nous !... Mais je m'en moque !...

Il chassa de sa main cet essaim de moucherons fantastiques qui bourdonne et voltige autour du front des gens ivres. — Puis il s'assit avec un rire heureux.

Les autres convives étaient en joie. Durandin se débattait contre le sommeil.

— Pourquoi Denisart est-il double ? demanda-t-il avec inquiétude ; — il y a bien assez d'un Denisart !

— Ce n'est pas Denisart qui est double, dit Josépin ; — c'est son verre...

— Voyons !... voyons !... cria du Chesnel, qui tâchait désespérément à ressaisir le fil égaré de sa pensée ; — les femmes !... morbleu ! Nous avons notre fortune à faire !...

— Oui..., balbutia Durandin ; — mais si Denisart est double, je ne me mêle plus de rien !...

— Assieds-toi, beau masque, reprit du Chesnel ; — bois !... parle !... fais comme tu voudras.

Carmen resta debout.

Elle avait les bras croisés sur sa poitrine. Ses yeux lançaient de chatoyants rayons par les ouvertures de son masque. Son regard allait lentement de l'un à l'autre des convives. — Il y avait une pensée sur ce visage de velours. A défaut des muscles, parlant leur muet langage sous la transparence d'une peau fine, l'œil brillait ; on y pouvait lire.

On y lisait le triomphe de quiconque, oppressé sous un fardeau lourd, trouve sur son chemin une épaule où jeter sa charge ; — on y lisait encore le complaisant bonheur du maître qui compte des vassaux subjugués récemment.

— Nous nous sommes rencontrés déjà ce soir, dit-elle en s'adressant plus particulièrement à du Chesnel ; — je vous connais... C'est vous qui portiez une peau d'ours, n'est-ce pas ?

— C'est moi, répondit du Chesnel ; — pourquoi cette question ?...

— Pour rien... nous causons... Et c'est bien à vous qu'appartenait ce poignard mignon que portait si galamment certaine écaillère...

— Un vrai Romain, beau masque !... J'ai fait graver sur son manche d'or mes armes et mon chiffre, à côté des armes et du chiffre de la marchesa Farnesi, la plus folle créature des États du pape...

— Notre ami Léon, fit observer Roby d'un ton grave, — a longtemps parcouru le monde, et l'on a pu le voir de toute part courtiser la brune et la blonde, aimer, soupirer au hasard...

— Je puis vous affirmer, dit Carmen à du Chesnel, — que cette idée d'avoir fait graver votre chiffre est excellente et vous servira... Mais buvez donc, mes joyeux compagnons ! ajouta-t-elle en changeant de ton tout à coup. — Je veux vous faire raison ; buvons à nos succès certains et à notre commandite amoureuse !... La pensée est belle et grande, savez-vous !... mais je vous manquais.

— Si la table tourne, grommela Durandin, — je vais me fâcher !...

— Tu nous manquais, beau masque ! c'est ma foi vrai ! dit Roby ; — nous n'avions pas de dessus pour le serment en musique... Sais-tu l'air ?...

— Le serment ! le serment ! interrompit du Chesnel rendu à son idée fixe ; — il me faut de l'aide pour emporter ma duchesse...

— Je t'y aiderai, moi, dit Carmen.

— La connais-tu donc ?

— Beaucoup.

— Je ne t'ai pas dit son nom.

— Je l'ai deviné.

Du Chesnel regarda Carmen avec une sorte de défiance superstitieuse.

— Je l'ai deviné, reprit Carmen, — et je t'approuve... Considérée comme marchepied, madame la duchesse de Compans-Maillepré est tout ce qu'on peut choisir de mieux...

— Qui es-tu ? qui es-tu ? murmura du Chesnel.

— Ah ! ah !... fit Josépin ; — la duchesse !... rien que cela, maître Léon !...

— Mais, poursuivit Carmen, — le dernier échelon de ce marchepied dépasse la tête... il faudra sauter.

— Je veux savoir qui tu es ! s'écria du Chesnel en s'élançant vers Carmen pour lui arracher son masque.

La jeune femme, avec la vigueur que nous lui connaissons, le repoussa loin d'elle sans effort, et reprit :

— Tu sauras qui je suis, mais un peu de patience... Auparavant, je veux te dire ce que je puis et ce que je veux... Vous étiez en vérité bien fous, mes compagnons, de songer à vous mettre en campagne sans avoir au moins un éclaireur dans le camp ennemi, — avec cinq bourses vides, — et appuyés seulement par un serment d'ivrognes !... Toi, du Chesnel, tu n'as vu que le but... Te croyant supérieur à tes camarades, tu as voulu monter sur leurs épaules afin d'atteindre ce qui était hors de ta portée... Pour mieux tromper, tu as choisi une heure d'ivresse, ne pensant pas, ivre toi-même, que l'orgie est oublieuse et jette ses paroles au vent... Quant à ces gais buveurs, ils ont compris ta pensée selon la mesure de leur raison et n'y ont vu qu'une passable plaisanterie.

— C'est faux ! dit du Chesnel. — Josépin ! Roby ! Denisart !... m'avez-vous compris, oui ou non ?

— Moi, répliqua Josépin, je comprends tout, parce que j'ai fait des études...

— La preuve que j'ai compris, ajouta Roby, — c'est que j'ai chanté la formule du serment...

Denisart garda le silence et Durandin grommela d'un air consterné :

— Ce n'est pas la table qui tourne à présent, c'est le plafond !

— Vois ! reprit Carmen en parlant toujours à du Chesnel ; de ton œuvre de cette nuit que serait-il resté demain ?

Et avant que du Chesnel eût trouvé le temps de répondre, elle poursuivit d'une voix haute et brève :

— Ton idée mérite mieux que les honneurs d'une burlesque parade ; mais tu n'es pas capable de la mener à bien... Veux-tu me la vendre ?

— Combien ? demanda du Chesnel à tout hasard.

— Un tête-à-tête avec madame la duchesse de Maillepré-Compans.

— Tope ! s'écria Léon.

— Ah çà ! dit Josépin, — cette femme est donc la concierge de l'hôtel de Maillepré !

— Peut-être, répliqua Carmen ; — du moins, docteur, la lettre que tu as écrite au duc cet après-midi m'a passé par les mains... et tu pourras voir tout à l'heure qu'il est dangereux

de cumuler l'emploi d'espion avec celui de médecin... En attendant, tâchez de me comprendre... L'idée est à moi; je l'ai achetée...

— Et tu es en état de payer le prix convenu? dit vivement du Chesnel.

— Je t'en donne ma parole... L'idée étant à moi, j'en puis user à ma guise... et je la remets en commun... Mais il ne s'agit plus d'un pacte dérisoire... Il faut entre nous un lien solide, irréfragable... Je le veux!

— Le roi dit *nous voulons*... murmura Roby.

— Je le veux! répéta Carmen avec force; — vous aurez en moi une auxiliaire, mais il faut que je trouve en vous des instruments dociles... C'est pour moi que je vous servirai. Prince de la science, homme de loi, industriel en renom, économiste, diplomate, chacun de vous aura le lot qu'il a choisi, et chacun de vous me devra la dîme de son pouvoir acquis.

— La dîme a été abolie! gronda Denisart; — c'était immoral.

— Quant à cela, dit Josépin, — si j'arrive à pousser mes visites à deux louis, je payerai volontiers quelque chose..

— Mais, fit observer du Chesnel, dont une lueur de raison éclairait en ce moment l'ivresse, — que veux-tu faire de nous et de notre appui?... Quel est ton but?

— Mon but!... répondit Carmen; — sais-je le compte de mes désirs?...

Elle s'interrompit et parut hésiter. — Son regard perdit sa flamme acérée et se leva, rêveur, vers le ciel.

— Mon but!... reprit-elle à voix basse et comme en se parlant à elle-même : — j'ai vingt ans et je suis belle... je n'ai jamais aimé... mon corps est vierge... mon âme ignore jusqu'au désir... On dit que l'amour a des joies qui enivrent... Mon but est d'être aimée, — aimée comme femme ne le fut jamais... aimée avec délire, avec folie... aimée encore avec recueillement et culte... Adorée!... adorée!...

Elle avait joint ses mains; sa voix tremblait et se ralentissait en des inflexions d'une douceur infinie.

Il y avait déjà quelques minutes qu'on ne buvait plus. L'orgie s'engourdissait. — Les convives écoutaient comme en un rêve la suave musique de cette voix qui parlait d'amour.

La pose de Carmen était molle. Sa tête fléchissait sous le poids d'un voluptueux songe. Elle demeura ainsi durant une minute; puis sa taille se dressa dans sa belle vigueur. Sa

tête, brusquement relevée, fit ondoyer derrière elle les masses de ses cheveux comme la crinière d'un casque...

— Mon but!... reprit-elle encore; je suis forte... je puis penser et frapper comme un homme!... Je puis méditer et je puis exécuter... Mon but est d'être puissante!... Le pouvoir aussi doit avoir ses joies et son ivresse!... Je veux monter... monter si haut que ma tête dépasse toutes les autres têtes... Je veux que mon regard soit un ordre suprême, courbant toute volonté sous mon caprice!

Il s'était fait parmi les convives un mouvement graduel. C'était presque un réveil. La curiosité trouvait le défaut de leur apathie.

La voix de Carmen vibrait maintenant éclatante et sonore.

— Tu veux être à la fois femme et homme! dit du Chesnel.

— La plus aimée des femmes, répondit Carmen avec un élan passionné d'enthousiasme, — et le plus puissant des hommes!

Du Chesnel se leva brusquement.

— Assez de folies! s'écria-t-il; — parlons raison une fois! Tu es plus ivre que nous, mignonne!... ou bien tu as le diable au corps, et tu te crois sorcière!...

— Non, répondit froidement Carmen; — mais je suis riche et je possède un secret.

— Elle est riche! dit Roby. — Elle nous prêtera de l'argent!... c'est une grande dame!... je l'aurais parié!...

Denisart se rapprocha d'un air obséquieux et caressant.

Josépin et du Chesnel lui-même ressentirent parmi le trouble de leur intelligence l'effet de ce mot magique: « Je suis riche! »

Du Chesnel regarda Carmen en dessous.

— Madame, reprit-il employant à son *insu* des formes courtoises qui contrastaient avec la brutalité de ses récentes paroles, — vous nous connaissez tous... la partie n'est pas égale... et s'il vous plaisait de nous montrer votre visage...

Il termina sa phrase par un salut presque respectueux, se souvenant que Carmen l'avait énergiquement repoussé naguère lorsqu'il avait voulu violer le secret de son déguisement; mais Carmen avait changé d'avis sans doute, elle éleva ses deux mains et se mit à détacher les cordons de son masque.

Les convives ouvrirent de grands yeux; ils étaient préparés à quelque chose d'extraordinaire. Le merveilleux s'assied vite dans les cervelles que brûle l'alcool. Ils pensaient tous, comme Roby, avoir affaire à quelque fantaisie de grande dame, et

c'étaient des noms de princesse que leur esprit, tâchant de deviner, envoyait à leurs lèvres entr'ouvertes par l'attente.

Le masque de Carmen tomba.

Il y eut un instant de stupéfaction profonde. Le désappointement était général.

Du Chesnel brisa son verre sur la table en un mouvement de rage et gronda un blasphème.

Josépin haussa les épaules avec mépris; Durandin l'imita de confiance, et Denisart s'éloigna, lui et son bol de punch.

Il n'y eut que Roby pour prendre la chose gaiement.

— Bien joué, petite! s'écria-t-il en applaudissant des mains et des pieds; — excellent tour de carnaval!... bravo!... bravissimo! tout ce qu'il y a de plus bravo!...

— Carmen!... prononça dédaigneusement Josépin.

— La fille des rues qui danse pour deux sous sur le boulevard du Temple! dit Denisart, l'ami du peuple.

Du Chesnel était pourpre et bégayait de colère.

Carmen gardait le silence. Elle demeurait immobile et tête levée; son front mat, couronné de sa magnifique parure de cheveux noirs, avait comme un rayonnement de fierté calme et robuste. — Elle avait remis ses bras en croix sur sa poitrine. Sa belle bouche, sérieuse mais sereine, prenait par intervalle une imperceptible expression de défi.

Elle dominait de si haut l'ivresse abrutie et débraillée qui l'entourait, qu'on eût pu la prendre pour un être d'essence supérieure, fourvoyé au milieu des hontes d'une terrestre orgie.

Qu'importe le fait devant l'apparence? — C'était une âme grande, pure et vaillante, qui brillait derrière ce superbe regard....

Ce regard tombait tour à tour sur chacun des convives. Tous en subissaient peu à peu la victorieuse influence; — ce qui restait en eux d'intelligence et de volonté, s'obscurcissait et ployait en face de cette intelligence altière et de cette volonté supérieure.

Du Chesnel baissa les yeux en frémissant. — Lui seul luttait contre la mystérieuse puissance de cette femme, mais il luttait en vain, et son effort inutile ne servait qu'à lui donner l'angoisse de la défaite.

Après quelques secondes de silence, Carmen quitta sa place au milieu de la table et fit le tour du siége de Denisart.

— Levez-vous, lui dit-elle.

Denisart se leva.

Carmen repoussa le siége vide et mit son pied sur l'extrémité de l'une des planches du parquet. Cette planche, qui avait servi d'appui à la chaise de Denisart, bascula légèrement sous le pied de Carmen...

Carmen eut un frisson tôt réprimé, puis un sourire.

— La fille qui danse pour deux sous sur le boulevard du Temple ! répéta-t-elle lentement, c'est moi !... C'était moi !... Hier, vous m'y avez vue... Ne m'y cherchez pas demain !... Demain ! reprit-elle en baissant la voix, — qui sait quel nom orgueilleux de duchesse remplacera celui de la pauvre danseuse ?... Demain, ce sera une vie nouvelle... Vous vous éveillerez de votre ivresse; moi, je m'éveillerai de mon obscur malheur... Demain, vous serez mes esclaves !

— Tes esclaves !... se récria du Chesnel.

— Mes esclaves, répéta Carmen ; — toi tout le premier et le plus soumis... Ah ! vous vous attendiez à trouver mieux que Carmen sous le masque... Qui donc parmi vous me connaît pour oser me juger ?... Léon du Chesnel, tu m'as vendu l'idée du pacte, recules-tu déjà devant l'accomplissement de ton œuvre ?

— Je n'avais pas vu votre visage, répliqua du Chesnel ; — je retire ma parole.

— Tu as raison, dit Carmen ; — aussi bien ta parole n'est rien pour moi, non plus que celle de tes compagnons d'orgie... ne vous ai-je pas prévenus qu'il fallait entre nous un lien de fer?

A mesure que Carmen parlait, sa voix prenait des accents plus sourds et plus menaçants. Ses sourcils se fronçaient peu à peu, jusqu'à creuser des rides profondes sur son front, naguère si calme et si pur. Un éclair sombre couvait sous ses longs cils abaissés. — Son sein ondulait par saccades, — et son pied tourmentait la planche qui soubresautait en grinçant.

L'ivresse des convives n'avait pu diminuer d'intensité, mais elle avait changé de caractère : la fièvre faisait place à la torpeur.

Durandin dormait presque entièrement. Josépin était un peu plus éveillé. — Roby, les pieds sur la table, chantonnait en regardant le plafond.

Denisart et du Chesnel suivaient, au contraire, avec inquiétude les mouvements de Carmen.

Denisart avait peur vaguement et sans savoir pourquoi. Du Chesnel, moins ivre et plus impressionable, avait subi, dès

l'arrivée de Carmen, le pouvoir occulte et comme magnétique de cette beauté dont le charme portait avec soi de la terreur.

En ce moment, le regard de Carmen, fixé sur lui, le faisait immobile et mettait du froid dans son cœur.

Elle s'était recueillie un instant. — Elle reprit de ce ton simple et net qu'on emploie pour raconter une histoire :

— Un homme est arrivé aujourd'hui d'Amérique. Le docteur Josépin (celui-ci tendit l'oreille) a signalé la venue de cet homme dans une lettre, écrite ce soir à trois heures, lettre dont les expressions auront une signification pour les tribunaux au jour de la justice.

— Comment?... voulut s'écrier Josépin.

Carmen lui ferma la bouche d'un geste.

— Ce même soir, poursuivit-elle, cinq masques sont descendus au Caveau du Sauvage. Ces cinq masques ont parcouru les boulevards en calèche, de sorte que leurs noms sont couchés, à cette heure, sur le livre noir de la police.

Ce début n'avait aucun rapport avec ce qui venait de se passer immédiatement. S'il contenait une menace, cette menace était vague et de nature à glisser inaperçue à la fin d'une orgie. Pourtant, par un effet inexplicable, ce début chassa comme par magie les chaudes fumées du punch. Roby cessa de chanter et devint sérieux, Josépin tremblait, Du Chesnel était pâle. Denisart caressait des yeux la porte et semblait guetter le moment de faire retraite.

Carmen ponctua ses derniers mots par un silence et poursuivit encore :

— Au Caveau, les cinq masques, ivres, se sont pris de querelle avec l'Américain ; ils l'ont frappé...

— Comme on frappe en carnaval..., dit du Chesnel.

— Ils l'ont blessé, continua Carmen.

— Légèrement ; nous savons cela ! murmura Josépin.

— Ils l'ont tué ! acheva Carmen d'une voix tout à fait basse.

— C'est faux ! balbutia enfin du Chesnel.

— C'est faux ! s'écrièrent les quatre autres.

Carmen fit basculer entièrement la planche d'un violent coup de pied.

Un trou noir se montra, et parmi le silence absolu qui se fit, on put entendre distinctement ce chant monotone et sourd dont nous avons parlé déjà et qu'accompagnaient des coups périodiques frappés contre le dessous des solives.

Carmen éleva la lumière, qui se projeta d'aplomb sur le trou, au fond duquel apparut la face livide du mort.

Josépin tomba sur ses genoux. Denisart voulut gagner la porte, mais la main de Carmen le rejeta chancelant au milieu de la chambre. — Du Chesnel était livide comme le cadavre.

— Femme ! femme ! s'écria-t-il d'une voix rauque ; — c'est toi qui l'as assassiné !

Carmen se pencha vers le trou et mit sa main dans le sein du mort. — Lorsqu'elle se releva, sa main serrait le poignard à manche d'or qui avait servi de couteau à l'écaillère de du Chesnel.

— Le meurtre fut commis à l'aide d'un poignard, dit-elle poursuivant son récit avec une effrayante froideur ; — sur le manche de ce poignard se trouvent gravés le chiffre et les armoiries de la marchesa Farnesi, — la plus folle créature des États du pape...

Du Chesnel tenait sa poitrine à deux mains. — Ses cheveux se dressaient sur sa tête.

— Le Caveau du Sauvage était plein, poursuivit Carmen ; — le meurtre a eu cent témoins...

— Pitié !... balbutia du Chesnel, qui se mit à genoux auprès de Josépin.

Les autres l'imitèrent.

Cette accusation terrible et vraisemblable, tombée au milieu des ténèbres de leur esprit, les terrassait convaincus.

Ils étaient tous les cinq à genoux autour de la fosse, — tous les cinq pâles, ployés sous les tortures du remords et de l'épouvante.

L'ivresse, qui bouillonnait confusément encore dans leurs cerveaux, obstruait ces voies subtiles par où l'esprit de l'homme arrive au doute en face des preuves les plus accablantes. Ils se courbaient ; leur intelligence, prostrée, n'avait nul vouloir de révolte.

Carmen était debout au milieu d'eux, belle et calme.

Sa souveraine fierté mettait plus bas la détresse humiliée des vaincus.

— Pitié ! répéta du Chesnel ; — nous sommes en votre pouvoir.

— S'il vous faut un serment !... ajouta Josépin.

La main de Carmen s'abaissa et son doigt tendu montra le cadavre.

— Cet homme s'appelait James Western, dit-elle ; — vous

l'avez tué le soir de mardi gras 1826... Entre nous point de serment... ce nom et cette date suffisent... C'est là le lien de fer !... malheur à celui qui tentera de le rompre !...

Comme elle prononçait ces mots avec force, le chant monotone cessa en même temps que le bruit du marteau.

La main de Carmen était encore étendue vers le cadavre.

Le plancher craqua. On vit le cadavre s'affaisser lentement, puis disparaître, laissant un trou noir et vide.

Les cinq convives, parvenus au paroxysme de l'épouvante, se rejetèrent en arrière avec horreur, cachant leurs visages entre leurs mains.

Carmen demeura immobile,—mais sa paupière trembla et ses joues se couvrirent d'une pâleur mortelle.

Du trou vide et tout près de l'ouverture sortit une exclamation gutturale que Carmen avait entendue quelques heures auparavant, dans le corridor, au moment où elle essayait d'enfouir sous le plancher les traces de son crime.

PREMIÈRE PARTIE

— LE GRAND OPÉRA —

I

LE MARAIS

Les provinciaux et une très-grande quantité de Parisiens regardent le Marais comme un quartier exclusivement ridicule. On s'est tant moqué du Marais ! C'est un pays de portiers, de rentiers, d'employés à la Monnaie et au Mont-de-Piété, de petits commerçants honnêtes mais pillards, de marchands de vins admis à la retraite, — en un mot, de toute cette portion du genre humain que notre siècle écrase sous la foudroyante dénomination d'épiciers.

Vaudevillistes et romanciers font depuis trente ans assaut d'esprit douteux et ressassent, contre le Marais, trois ou quatre douzaines de plaisanteries faisandées. — Il y a surtout cet intrépide bataillon de porte-plumes dont la spécialité est le roman *populaire*, ainsi nommé parce qu'il se moque du peuple effrontément et lui fait un cours complet de français de barrières. Ce gai troupeau s'acharne sur le Marais ; il le dévore pièce à pièce pour la plus grande joie des grisettes du reste de la ville ; il le drape si bel et si bien, que nul cocher de citadine ne peut entrer dans la rue Saint-Louis, sans se comparer avec orgueil, lui et ses rosses, aux stupides bourgeois qui l'entourent.

Pauvre noble Marais ! — et c'est à l'*élégante* Chaussée-d'Antin qu'on te sacrifie !...

Ils n'ont vu, ces plébéiens de plume, que les rides sévères de tes vieux murs et l'herbe qui croît le long de tes rues désertes. Ils se sont attristés à ton solennel silence. Ils t'ont maudit, parce qu'il leur faut, pour aviver leurs banales ima-

ginations, le bruit, la foule, le gamin qui piaule, la fillette qui gazouille, le gaz, l'asphalte, les cigares et le blanc horizon de masures toutes neuves, asiles étriqués du luxe petit et des mesquines magnificences !

Oh ! certes, les estaminets voisins de l'Opéra ont plus de lumières et de cristaux que les buvettes de la rue Saint-Antoine. Le café de Paris n'a point de rival au delà du Temple, et les magasins de la rue du Mont-Blanc se présentent mieux que les boutique du bord de l'eau. — Mais, à part ces choses, dont nous ne refusons point de tenir compte, à qui demeure l'avantage ? Comparera-t-on Saint-Merry ou Saint-Paul à cette boîte de stuc illuminée, à ce colifichet de goût bourgeois qui, sous le nom de Notre-Dame-de-Lorette, sert de lieu de rendez-vous aux amoureuses du faubourg Montmartre ? Osera-t-on mettre, sinon en raillant, le plus joli, le moins ridicule des petits cubes de moellons guillochés qui avoisinent le boulevard de Gand, à côté, par exemple, du grandiose palais des cadets de Rohan ?...

Il ne s'agit point ici de parti pris pour ou contre un ordre d'idées sociales. Nous parlons des choses de l'éléganee et de l'art. — Les deux quartiers, d'ailleurs, sont également aristocratiques. L'un a conquis depuis longtemps ses titres de noblesse ; l'autre a de beaux deniers sonnants pour payer les siens, et draper du mieux qu'il peut sur ses épaules novices quelque bribe écourtée du manteau des grands seigneurs.

Tous deux ont des patrons dont ils s'honorent. La Chaussée-d'Antin met les siens dans l'*Almanach du Commerce;* le Marais sculpte au fronton de ses hôtels les écussons de Bourbon, de Lorraine, de Rohan, de Béthune, d'Albret, de la Force, de Bretagne, de Lesdiguières...

Tous deux ont des monuments... Mais qui donc, s'il vous plaît, a bâti ces blafardes maisons du quartier Saint-Georges? — Nous ne savons. Ce qui est certain, c'est qu'il fallut le génie de Philibert Delorme pour édifier, rue Culture-Sainte-Catherine, ce charmant hôtel Carnavalet, à la façade duquel Jean Goujon accola quelques-unes de ses merveilleuses cariatides : Philibert Delorme, l'auteur du portail de Saint-Gervais, qui ne ressemble guère, n'est-ce pas? au porche bâtard du temple-prison de la rue Chauchat.

Il faut bien le dire, dussions-nous passer nous-même pour un épicier du Marais, l'hôtel Laffitte ne nous satisfait pas autant que l'hôtel de Soubise ; nous préférons l'hôtel d'An-

goulême à la maison de M. de Rothschild. Vignoles, Jacques Desbrosses, Jules Hardouin ne nous semblent pas inférieurs à messieurs tel et tel. — C'est sans doute un goût pitoyable.

Il nous arrive parfois de contempler avec amour l'harmonieuse enceinte de la place Royale, ce noble et gentil palais que ne visite plus la cour de France, mais qui n'est pas veuf de toute royauté, puisqu'un poëte en a fait son Louvre.

Partez de ce centre. Allez au hasard. Partout vous trouverez l'art sur votre route. — Voici la demeure de Sully ; — plus loin, derrière l'Arsenal et au delà de la Seine, voici l'œuvre de Levau, l'hôtel Lambert, où l'auteur des *Mystères de Paris* a placé la scène d'un beau roman ; — voici d'un autre côté de seigneuriales retraites bâties par les deux Mansard, l'hôtel d'Humières et ce petit palais que Mansard neveu se fit à lui-même dans la rue des Tournelles.

Et tant d'autres dont les noms seuls rempliraient des pages !...

Plus tard, Bernin, de Wailly, Peyronnet, Rousseau apportèrent leur pierre à l'édifice. — Tous nos architectes, on peut l'affirmer, ont mis la main à l'œuvre pour élever cet immense monument historique, sur la vieille gloire duquel glisse, impuissant, l'outrage de l'idiote ignorance.

Et les peintres ! — Saura-t-on dans cinquante ans le nom des vitriers qui décorent au rabais les salons de la finance ?— Là-bas, le Rosso et le Primatice ont enroulé, il y a des siècles, autour des salles et des galeries de longues guirlandes de nymphes chasseresses ; Jacques Jordaens a prodigué sur les panneaux l'opulente couleur de Rubens, son maître. A différentes époques, van Huysum, van Spaendonck, Robert, Oudry ont peint ces bouquets si beaux, ces faisans dont le plumage chatoie, ces fruits mûrs, qui semblent se détacher en relief au-dessus des portes ; Nanteuil a touché ces inimitables pastels...

Simon Vouet a décoré ces murs. Ces portraits sont de Rigaud. Vandermeulen a signé ces batailles. Ces plafonds appartiennent à Mignard le Romain, à Lebrun, à Lesueur.

Lesueur ! notre grand peintre parisien, qui ne vit jamais Rome et dut toutes ses inspirations au ciel de sa patrie ! Une seule maison de l'île Saint-Louis, cette annexe du Marais, confondu avec lui dans un mépris commun, l'hôtel Pimodan, — dont une plume gracieuse et chère au monde élégant nous a récemment promis l'histoire, — garde dans son enceinte,

pleine encore des souvenirs de Richelieu et de Lauzun, presque autant de Lesueur que le Louvre !

Et les sculpteurs ! — N'avez-vous point souri de pitié à la vue de ces assiettes de plâtre d'où sort, bien peignée, une tête de page ou de châtelaine, et qui *ornent* toute façade neuve prétendant à la distinction? — Passez le boulevard. Descendez une fois, heureux citoyens du quartier Saint-Lazare, jusqu'à ces pays perdus qui avoisinent l'emplacement de la Bastille. Vous y trouverez, au lieu de vos médaillons maigres, des balcons de grand style, soutenus par des esclaves de Germain Pilon, des écussons dont les supports exercèrent le ciseau d'Anguier, des cariatides de Goujon et de Milon. Dans les jardins, vous rencontrerez, au milieu d'une pièce de gazon, sur son piédestal rongé par la mousse, une statue de Puget, un groupe de Coustou l'ancien, dont Michel Boudin trancha dans le marbre les courbes antiques...

Tout cela est bien vieux !... — Hélas ! oui ; mais ne serait-ce point qu'il vous déplaît à vous d'être d'hier ?...

Et puis nous vous connaissons pour le vieux de passionnées tendresses. Quelques maçons d'entre vous n'ont-ils pas fait des fenêtres ogives à leurs bicoques déguisées en cathédrales gothiques et offertes à l'admiration fougueuse des débitants de la barrière des Martyrs? — Qu'est-ce à dire ! Mais vous avez adoré le moyen âge ! vous avez porté, infidèles à la casquette de loutre, la toque couleur ducale de Buridan ! — Nous avons vu vos enseignes, illustrées Dieu sait comme ! chercher la nouveauté dans les illisibles caractères de la renaissance ! — Vous ne détestez point que l'on vous fasse dues de temps à autre, — et votre salon, nous voudrions en faire la gageure, s'entoure des fauteuils grassouillets qu'inventa tout exprès pour Vos Seigneuries le tapissier de madame la marquise de Pompadour.

Eh bien ! le Marais a ses *rocailles* et ses bergeries. Il est de l'âge de Marot, mais il est aussi de l'âge de Voltaire. Watteau et Boucher sont là auprès du vieux Clouet; tout près de Jean Goujon, vous y trouvez Coysevox, Coustou jeune et Girardon.

Reste le paysage. — Vous nous montrez avec orgueil Montmartre, votre colline chérie, mère féconde de ce plâtre qui est votre granit, votre marbre et votre porphyre. De Montmartre, à l'aide de lunettes, on aperçoit Paris, tout Paris. C'est flatteur. — Prenez avec nous l'une de ces voies étroites, baptisées il y a cinq cents ans, qui mènent de la rue Saint-

Antoine au bord de l'eau, entre le mail de Henri IV et le pont Marie. Nous sommes sur le quai Saint-Paul. L'horizon s'ouvre tout à coup. La lumière nous inonde. — Comme ce paysage est vaste et varié ! comme il séduit ! — Voici à gauche, se mirant dans le fleuve, l'Arsenal, œuvre royal, où Sully (nous avouons que la chose est passée de mode !) économisait les deniers de la France. Ses dépendances, irrégulièrement groupées, s'appuient à l'ancien couvent des Célestins, comme pour offrir une matérielle image de la vie d'autrefois, où l'on trouvait toujours le soldat aux côtés du prêtre. Devant nous, par delà l'île Louviers, s'étagent les vers massifs du jardin des Plantes, flanqués des deux côtés par les chrétiennes murailles de deux hôpitaux. Par un heureux hasard, les maisons pressées de l'île Saint-Louis nous cachent les baraques symétriquement alignées de la halle aux vins, et envoient nos regards jusqu'à la coupole harmonieuse du Val-de-Grâce, dont la croix brille au loin et fait honte au dôme décoiffé du Panthéon. — Vers l'occident se présente une sculpture gigantesque, qui semble servir de poulaine au grand vaisseau de la Cité. C'est Notre-Dame avec sa confuse forêt d'arcs-boutants, au-dessus desquels se dressent les deux tours jumelles, orgueil du vieux Paris. — Puis ce sont, au delà du gracieux profil de l'Hôtel de Ville, les toits piquants du Palais de Justice, et la ligne immense des quais, fermée par l'arête rigide des Tuileries...

Vous avez de commodes trottoirs, des passages vitrés, du gaz en abondance. Jouissez de ces bienfaits, mais ne raillez plus le vieillard, endormi dans sa gloire éclipsée. Il était si beau jadis, aux jours de sa jeunesse ! — Vous êtes élégants à la manière des gravures de modes que dessinent les tailleurs : soyez cléments et daignez regarder sans rire ce qui reste des nobles splendeurs du passé.

Notre histoire se renoue dans l'un de ces grands hôtels du Marais, contemporains de la Ligue, voire quelque peu ses aînés. La façade à deux étages, surmontés de toitures escarpées, donnait sur la rue Culture-Sainte-Catherine, dont elle était pourtant séparée par une cour close. L'aile droite longeait, en retour, la rue des Francs-Bourgeois, de sorte que la tourelle en coquille dont le relief saillait hors de l'angle extérieur, regardait l'ancien terrain de Sainte-Catherine-du-Val-des-Écoliers. L'autre aile, affectée autrefois aux remises et écuries, s'adossait

aux maisons construites sur l'emplacement du couvent des frères Bleus. Derrière le corps de logis principal s'étendait un jardin irrégulier, rejoignant la rue Payenne.

C'était un édifice de style altier et sévère. Un perron de huit marches montait à la grande porte qui s'ouvrait sur un vestibule pavé de marbre blanc et violet, dont les losanges alternatives s'enchâssaient en échiquier. Ce vestibule était éclairé d'en haut par une cage vitrée ou ciel qui mettait en lumière les statues de l'escalier et les capricieux dessins de la haute rampe de fer.

Sur chaque marche, on voyait un vase élégamment ciselé qui, aux jours de gloire du Marais, avait, rempli de fleurs, embaumé la route des brillants salons de fêtes. — Dans ces vases, il n'y avait plus de fleurs.

Des deux côtés des paliers spacieux, deux portes présentaient les riches moulures de leurs doubles battants. — Mais, à ces portes, non plus qu'à l'entrée du vestibule, il n'y avait plus de laquais en livrée.

Tout était immobile, désert, silencieux.

L'herbe croissait entre les pavés de la cour et traçait autour de chacun d'eux un cadre étroit de verdure.

A travers les fenêtres de la façade, on apercevait le bois sombre des contrevents fermés.

Au dehors, c'était une tristesse pareille. Le passant n'apercevait qu'une porte éternellement close, au-dessus de laquelle des sculptures martelées montraient encore les restes confus d'un écusson et de ses supports.

L'œil expert d'un héraut eût distingué, sous l'outrage du marteau de 93, les émaux bien connus d'une famille illustre, dont l'écu pend de nos jours à l'une des colonnes de la salle des croisades; mais le regard distrait du profane glissait sur ces emblèmes oubliés, et nul n'arrêtait sa course pour épeler les lettres gothiques de la devise qui enroulait autour du cartouche son cri chevaleresque :

Que Dieu veult Maillepré!

C'était en effet l'hôtel de Maillepré, — le grand hôtel, — car, sous Louis XV, Raoul, duc de Maillepré, avait fait construire une nouvelle demeure au faubourg Saint-Honoré.

M. le duc de Compans-Maillepré, pair de France, grand d'Espagne de première classe, et très-puissant en cour, en

était alors propriétaire, comme de tous les biens de la branche aînée.

La majeure partie des vastes bâtiments était inhabitée. Un seul locataire occupait le corps de logis principal. C'était un étranger, — un Anglais probablement, — M. Williams, lequel avait avec lui deux domestiques et un vieil homme que l'on croyait être son père.

Ces quatre personnages menaient une vie fort retirée. — On ne voyait jamais le vieillard, qui prenait l'air seulement à de longs intervalles sous les massifs impénétrables du jardin.

Les deux valets, d'aspect décent et digne, n'avaient avec le concierge de l'hôtel que les rapports absolument nécessaires. Ils se montraient en toute occasion réservés, discrets, taciturnes.

M. Williams enfin sortait parfois, mais ne recevait jamais personne.

De temps en temps, derrière les contrevents fermés des hautes fenêtres, on entendait tout à coup des hurlements furieux ou lamentables.

Cela durait peu, les voisins avaient à peine eu le temps de s'émouvoir que tout rentrait dans le silence.

On prétendait qu'en affermant l'hôtel à l'homme d'affaires de M. de Compans-Maillepré, M. Williams avait stipulé que son bail serait rompu du jour où un autre locataire viendrait partager avec lui le corps de logis dont il n'occupait cependant qu'une portion fort minime.

Il y avait là dedans quelque chose d'étrange. Les voisins soupçonnaient vaguement un mystère derrière ces noires et silencieuses murailles.

Mais si le mystère existait, l'esprit curieux et quelque peu provincial des bonnes gens des alentours ne voyait nul jour à le pénétrer. — Le concierge, dont la loge, tapie en un coin de la cour, gardait toujours sa porte soigneusement close, avait lui-même un aspect froid et fait pour décourager les cancans. — C'était un homme de cinquante ans, à la taille athlétique, dont les cheveux grisonnants, longs et incultes tombaient sur une veste de paysan breton.

Il avait un regard ferme et triste. — Un physionomiste eût trouvé de la bonté sur son large visage aux lignes énergiquement heurtées, mais ses voisins ne voyaient en lui que ses gros sourcils et la sauvage exubérance de sa chevelure.

On ne l'approchait guère.

Il habitait seul la loge, où il travaillait le jour et une partie des nuits au métier de grillageur.

Il s'appelait Jean-Marie Biot.

Tous les jours, matin et soir, Biot s'absentait durant une heure. L'Auvergnat du coin tenait sa loge, durant cet espace de temps, moyennant rétribution.

Il va sans dire que cet Auvergnat était, pour ce fait, le point de mire de toutes les curiosités du quartier. Mais, à part la discrétion des honnêtes enfants de l'Auvergne, qui est proverbiale et à laquelle nous ne croyons point, le montagnard avait ses raisons pour se taire, — il ne savait rien.

Tout ce qu'il pouvait dire, c'est que, tous les jours, Jean-Marie Biot quittait sa loge à la même heure avec une ponctualité sévère, et se rendait invariablement au même lieu.

Ce lieu était l'aile droite de l'hôtel qui n'entrait point dans la convention faite entre l'homme d'affaires du duc de Compans et M. Williams, et dont on avait pu, par conséquent, affermer une partie à des tiers.

Un an auparavant, on avait vu, à la tombée de la nuit, un antique fiacre s'arrêter à la porte cochère de l'hôtel. Ce fiacre contenait une femme desséchée par l'âge et qui semblait personnifier le dernier période de la vieillesse. Une jeune fille de vingt-deux ans, belle, mais pâle et comme pétrifiée, était à côté d'elle.

Biot avait aidé la jeune fille à descendre et porté la vieille dame dans ses bras jusqu'aux appartements de l'aile droite.

Le fiacre contenait encore un jeune homme aux traits admirablement nobles, mais fatigués et comme flétris, — et une enfant de seize ans, au visage angélique, dont le charmant sourire adoucissait le caractère sombre et désolé de cette muette arrivée.

Depuis lors, on n'avait plus revu ni la vieille femme ni l'aînée des deux jeunes filles. Elles étaient entrées à l'hôtel. L'avaient-elles quitté de nuit ou y étaient-elles encore? — On ne savait.

La plus jeune des deux sœurs et le beau jeune homme sortaient tous les matins et revenaient tous les soirs. Ils avaient l'air bien pauvre. Le jeune homme portait le bourgeron bleu de l'ouvrier; la jolie enfant avait le costume des filles du peuple que la honte n'a pas enrichies.

Biot seul savait le nom de cette famille. — C'était chez elle qu'il se rendait lorsqu'il abandonnait sa loge.

De sorte que, entre ces pauvres gens, comme entre le riche Anglais et la curiosité publique, il y avait un voile épais...

Et l'immense demeure semblait morte. Le souffle de ses hôtes mystérieux ne suffisait pas à réchauffer sa vaste solitude. — Ses grands murs s'élevaient froids et sombres sur deux voies silencieuses. — Cela était beau, mais triste et morne jusqu'à glacer le cœur.

II

L'AÏEULE

Un jour du mois de novembre 1833, vers cinq heures du soir, la porte massive de l'hôtel de Maillepré tourna sur ses gonds plaintifs. Le jeune homme de l'aile droite, rentrant à son heure habituelle, venait de soulever le pesant marteau qui était retombé avec un bruit grave et prolongé sur son plastron de fer.

Sa jeune sœur le suivait.

Lorsqu'ils eurent passé le seuil tous les deux, ils se prirent par la main et gagnèrent la loge, aux carreaux de laquelle le jeune homme frappa doucement. Ils étaient vêtus, comme nous l'avons dit, d'une façon plus que modeste, savoir : le frère, d'un bourgeron bleu, serré autour de sa taille, la sœur d'une petite robe d'indienne que recouvrait un court châle de laine. — Casquette en drap, bonnet de mousseline complétaient leur costume. On ne s'y pouvait pas méprendre : c'étaient un ouvrier et une grisette.

On voyait, à travers les vitres de la loge, Jean-Marie Biot qui, assis sur une escabelle, maniait de gros fils de fer comme si c'eût été de la soie molle, et en formait un solide grillage.

Au signal du nouveau venu, Jean-Marie mit de côté son travail et souleva respectueusement son bonnet de laine.

— On y va, monsieur le marquis, dit-il.

Le jeune garçon et sa sœur n'avaient pas attendu cette réponse. Ils avaient traversé la cour en se tenant toujours par la main et montaient en ce moment l'escalier de l'aile droite.

Biot sortit de la loge un panier à la main, et alla mettre sa tête à la porte cochère restée ouverte. Il siffla. Un homme, vêtu du tout-rond de velours des commissionnaires se leva

du seuil du marchand de vin voisin et se rendit incontinent à cet appel.

La porte cochère tourna de nouveau en grinçant sur ses gonds. Le commissionnaire alla prendre place dans la loge sans mot dire, et Biot se dirigea vers l'aile droite à son tour.

A l'unique étage de cette aile, à gauche de l'escalier, se trouvait un petit appartement, composé de trois pièces, dont la première n'avait d'autres meubles qu'une chaise de paille et un cadre. La deuxième avait un aspect pauvre, mais propret; elle contenait une petite couchette entourée de rideaux blancs comme neige, une table à ouvrage en bois blanc verni, quelques chaises, un crucifix et un miroir. C'était la chambre de l'ouvrière. Dans l'autre habitait l'ouvrier.

Arrivé au seuil qui séparait les deux pièces, le jeune homme mit un baiser sur le front de sa sœur, et ils se firent en souriant un petit signe d'adieu.

Leurs regards se croisèrent, caressants et pleins d'amour.

Quand la porte se ferma entre eux, ils demeurèrent un instant à la même place, comme si leurs cœurs se fussent élancés passionnément l'un vers l'autre.

Mais l'expression de leur visage avait changé. L'ouvrier baissait la tête avec découragement; la jeune fille ne souriait plus, et une larme vint se balancer aux longs cils de ses yeux bleus.

— Pauvre Gaston!... murmura-t-elle.

— Pauvre Sainte! dit l'ouvrier, dont l'œil démesurément grand et creusé ne trouva pas de pleurs...

Un pas lourd se faisait entendre dans l'escalier; — Gaston ouvrit.

Biot entra et déposa son panier sur la chaise.

Il jeta sur le jeune homme un regard furtif et inquiet. — Gaston était bien pâle, et sa bouche entr'ouverte donnait passage à un souffle pénible.

Le paysan réprima un geste de muette douleur et s'efforça de rire.

— Bien le bonsoir, notre monsieur, dit-il; — ça m'a l'air d'aller tout doucement?...

— Je ne souffre pas davantage, mon brave ami, répondit le jeune homme.

— Tant mieux, notre maître! il faudra bien que ça se guérisse, peut-être!...

Gaston secoua lentement la tête et ne répliqua point.

Biot étouffa un gros soupir.

— Il n'y a pas de chance, reprit-il en retirant d'une armoire ménagée dans le mur une livrée complète, blanche et verte.

C'étaient les couleurs des Maillepré-Maillepré, dont l'écusson, par une sorte de calembour héraldique, représentait trois maillets dans un pré, — ou était, si l'on veut, de sinople aux trois marteaux d'argent.

— Non, il n'y a pas de chance! poursuivit le paysan-concierge, tout en passant assez lestement sa livrée ; — j'ai pris une heure de congé cette nuit pour aller rue de Verneuil, à notre ancien logement, savoir si par hasard...

Il s'interrompit dans l'effort qu'il fit pour passer la manche de son habit.

Gaston, qui avait pris dans la même armoire un costume complet de beau drap noir, et qui s'habillait aussi, suspendit cette occupation pour écouter mieux.

Le regard de Biot alla du noble visage du jeune homme au bourgeron bleu qui pendait maintenant à un clou de la muraille.

— Si ça ne fend pas le cœur, murmura-t-il, de voir ces chiffons de toile sur des épaules comme les vôtres, monsieur le marquis!

— Tu allais dire quelque chose! repartit Gaston avec un mouvement d'impatience.

— C'est juste, notre monsieur... Malheureusement, ça ne vous avancera pas beaucoup... J'ai été cette nuit rue de Verneuil pour prendre langue... Je crois que le diable s'en mêle!... Cet inconnu qui court après vous de logement en logement est encore venu !...

— Quand cela?

— Il y a trois semaines, à peu près... Et, comme les autres fois, il a paru désespéré de vous manquer encore... Il a demandé votre adresse... On ne la sait pas rue de Verneuil.

— J'avais donné ma parole..., dit Gaston...

— C'est vrai... Mais, pour une raison ou pour une autre, voilà trois fois que ce monsieur vous manque... Et il y a huit ans que vous attendez une personne...

— Qui ne viendra jamais! murmura le jeune homme de ce ton froid des gens qui n'espèrent plus ; — ceux qu'on attend huit années sont morts ou ne veulent point venir.

— Mais, notre monsieur, dit Biot, — si c'était lui pourtant !... Il y a bien trois ans aujourd'hui qu'un homme alla

demander, rue de Valois, feu M. le marquis, que Dieu bénisse !... On dirait qu'il vous cherche depuis ce temps-là...

— Il y a, en effet, un homme qui nous cherche, répondit Gaston, dont l'œil brilla de haine au fond de son orbite creusée ; — et, sur le nom de Dieu ! je ferai en sorte que cet homme me trouve avant de mourir !... mais celui-là n'est pas un sauveur, ami Biot... Personne autre que cet inconnu n'a-t-il demandé de nos nouvelles ?

La voix du jeune homme tremblait légèrement en faisant cette question.

L'œil de Biot se baissa.

— Oh ! notre monsieur, répliqua-t-il tout bas. — Elle avait si bon cœur autrefois !... comment croire qu'elle a pu oublier ceux qu'elle aimait tant !... mais elle n'est pas venue...

— Que Dieu la fasse heureuse ! soupira Gaston, dont le front devint plus pâle et se pencha vers sa poitrine.

. . . . . .

Biot avait endossé sa livrée.

Gaston lui-même avait changé de costume des pieds à la tête. Il portait maintenant pantalon et frac de drap noir, d'une coupe élégante, cravate blanche et bas de soie.

On eût difficilement trouvé une tournure plus noble et plus distinguée que la sienne sous ces habits nouveaux. L'ouvrier de tout à l'heure n'avait rien gardé de sa misère. — Mais il avait gardé son air souffrant. Ses joues amaigries n'avaient pu colorer leur maladive pâleur. On voyait le feu lent d'une fièvre chronique dans ces grands yeux tristes et résignés où le bonheur aurait mis tant de jeunes éclairs.

Gaston était beau. Il y avait en sa physionomie une douceur fière dont le charme attirait et touchait. Son front large, aux tempes mobiles et comme transparentes, avait un haut caractère d'intelligence et de bonté.

Mais ce front, tout jeune et sans rides, avait quelques empreintes mystérieuses de douleur et de fatalité. On y lisait tout un passé sans joie, et nulle part ne s'y montrait l'espérance...

La faiblesse de Gaston n'était, du reste, que dans l'aspect souffrant de son visage, et aussi dans le léger affaissement de sa poitrine ; car, pour le reste, sa taille était robuste dans sa grâce élancée, et ses membres, heureusement modelés, n'annonçaient nullement une nature appauvrie.

Dès que sa toilette fut achevée, il frappa doucement à la porte de sa sœur.

Sainte ouvrit aussitôt.

Elle était aussi transformée. — Et qu'elle était belle et jolie !

Plus de bonnet jaloux sur l'opulente parure de ses cheveux blonds aux reflets nacrés, plus de fichu plébéien sur ses épaules de vierge, dont une dentelle légère ne voilait qu'à demi les suaves contours. — La soie remplaçait l'indienne pauvre de sa robe. — C'était simple, mais ravissant de goût, de grâce et de fraîcheur.

Et le sourire de Sainte allait si bien à cette parure nouvelle ! Il y avait, parmi le charme naïf et presque enfantin de sa beauté, tant de gentille noblesse ! Il fallait si manifestement au satin doux de cette blanche peau une enveloppe précieuse !

Grisette, elle semblait travestie, et, malgré la sereine gaieté que gardait toujours son visage, on se prenait à plaindre ces membres exquis froissés par une toile grossière et ces petites mains de princesse, dont le bout rougi perçait des mitaines de travail.

Elle était belle encore ; — mais la rose est belle aussi qui, tombée d'un bouquet et ramassée dans la poudre, orne par hasard une indigente boutonnière. Seulement, elle regrette sa parure de feuillage et le beau sein qui servait de trône à sa royauté d'un jour...

Sainte était une pure enfant dont jamais pensée mauvaise n'avait effleuré l'âme, mais les anges eux-mêmes sont heureux de la beauté que Dieu fit, et Sainte souriait de se voir jolie.

Ce sourire vint éclairer le front de Gaston. Le frère et la sœur échangèrent un baiser. Sainte s'oublia pour admirer Gaston ; Gaston ne vit plus que Sainte, et un bon vent de joie passa sur son cœur.

Biot, resté sur le seuil, les regardait l'un après l'autre. Ses cils étaient humides....

Gaston et Sainte se prirent par la main.

Il y avait, à l'autre extrémité de la modeste chambre, une porte à deux battants. Biot alla l'ouvrir et s'effaça contre le chambranle au lieu d'entrer.

— Monsieur le marquis de Maillepré ! dit-il à haute voix ; — mademoiselle de Naye !

C'était le nom de fille que portaient les cadettes de Maillepré, La porte à deux battants donnait sur une grande pièce.

assombrie par une tenture de damas de soie bleu foncé. Cette pièce, eu égard surtout à la nudité des autres chambres, était ornée avec une véritable magnificence. — Les meubles, du commencement du règne de Louis XVI, étaient en belle tapisserie à sujets. L'alcôve contenait un lit à baldaquin, haut sur pieds et accompagné de son montoir en velours. Le tapis, qui courait dans toute l'étendue de la chambre, représentait les principaux personnages de M. de Florian : Estelle, Galathée, Némorin, Numa, Hersille, Gonzalve, Égérie, des houlettes, des musettes et des moutons.

Sur la vaste cheminée, où brûlait un feu vif et abondant, deux candélabres à quatre branches étaient chargés de leurs bougies allumées. — Vis-à-vis de la cheminée, à l'autre bout de la chambre, il y avait un grand poêle dont les bouches ouvertes vomissaient des flots d'air brûlant.

Il faisait dans cette pièce une chaleur étouffante. En y entrant, le cœur s'affadissait, la tête devenait lourde et les oreilles tintaient.

A l'un des angles de la cheminée, assise, droite et roide, dans un énorme fauteuil à oreilles, se tenait madame la duchesse douairière de Maillepré, vieillie de sept ans et réduite à une insensibilité presque complète.

Auprès d'elle, sur un pliant, était assise Berthe de Maillepré.

Berthe avait une robe de gaze blanche. Ses cheveux, noirs comme le jais, retombaient en bandeau le long de ses tempes. Son visage, d'une coupe pure et sévère, était plus blanc que la gaze de sa robe, et semblait immobile autant que le visage glacé de la vieille femme; sa taille était haute, svelte à l'excès, mais inflexible. Les formes de sa poitrine s'effaçaient sous les pis ajustés de son corsage.

La vue de cette ombre blanche et qui semblait n'appartenir plus au monde des vivants, serrait douloureusement le cœur. L'éclat uniforme et fixe de sa prunelle, qu'on eût dit être de cristal, mettait par les veines un frisson glacé...

Elle était belle pourtant, mais belle comme une statue de marbre que les regrets couchent sur les tombeaux.

Sainte et Gaston entrèrent et posèrent avec respect leurs lèvres sur la main inanimée de la vieille dame.

Berthe tendit en silence son front à Gaston, et baisa celui de Sainte.

Puis tout redevint immobile et muet.

Au bout de quelques secondes, Biot, en grande livrée,

entra et tendit un paravent au-devant de la cheminée.

Derrière ce paravent, il dressa une table et posa dessus les plats qu'il avait apportés dans son panier.

— Madame la duchesse est servie ! dit-il en pliant par le milieu sa robuste échine.

Gaston, après en avoir obtenu la permission, roula le fauteuil de son aïeule auprès de la table, Berthe récita le *Benedicite*, et le dîner commença.

La douairière, roide et morne, portait lentement à ses lèvres le pain et les mets que Berthe coupait pour elle en bouchées. — Biot, attentif au moindre signe, se tenait derrière le fauteuil de la vieille dame et s'attachait à deviner chacun de ses désirs.

Sainte et Gaston, malgré la chaleur étouffante qui régnait dans l'appartement, mangeaient avec l'appétit de leur âge.

Un silence absolu accompagnait ce repas de famille.

Les bonnes gens de la rue Culture-Sainte-Catherine, qui soupçonnaient un mystère au delà des sombres battants de la porte de l'hôtel, ne se trompaient point, comme on le voit. Celui dont l'œil curieux eût percé par impossible l'épaisse muraille de l'aile droite, se fût grandement étonné à la vue de ce luxe qui touchait de si près la misère. Il se fut étonné davantage à l'aspect de ces deux enfants si beaux, naguère vêtus d'habits grossiers, et maintenant servis par un valet en livrée.

Et cette jeune fille réduite à l'état de fantôme ! et ce repas frugal où chaque bouche était muette et que présidait un débris humain dont les membres avaient déjà la dureté rigide de la mort !...

Il y avait là, en effet, quelque chose d'inexplicable. Voir cette scène, ce n'était pas la comprendre ; le mot de l'énigme échappait au regard...

Le mot de l'énigme, c'était un héroïque mensonge, une tromperie sublime à l'aide de laquelle les derniers Maillepré jetaient quelques fleurs sur la pente qui conduisait leur aïeule au tombeau.

Tant que durait le jour, Gaston, mêlé à des fils du peuple, maniait le burin dans un atelier de graveur. Sainte, de son côté, travaillait chez une entrepreneuse de broderies.

Leur gain, réuni au fruit du labeur constant de Jean-Marie Biot, entretenait ce luxe factice qui entourait la douairière.

Elle ne sortait jamais de sa chambre ; elle ignorait par con-

séquent que, au delà du seuil, au revers même de cette cloison tapissée de soie, était la nudité, le vide, la misère.

Elle pouvait croire que Maillepré avait reconquis son rang de gentilhomme, qu'il avait des laquais dans l'antichambre et son carrosse sous la remise.

Il est ainsi parfois chez les vieilles races un admirable et saint amour des aïeux. — Le marquis, en mourant cette nuit de mardi gras où nous avons assisté à son agonie, avait légué sa mère à la famille. Ce qu'il eût fait, ce qu'il avait fait en partie, ses enfants le continuaient avec un dévouement religieux.

La prêtresse et à la fois la victime de ce culte domestique était Berthe. — Sainte et Gaston trouvaient quelques distractions dans leur travail même : ils avaient leur part du grand air et de la vie commune, tandis que Berthe ne sortait jamais, ne voyait jamais personne et ne respirait point d'autre air que l'air chaud et vicié de cette salle éternellement close.

Sa vie se passait dans un silence sans fin. Sa jeunesse était rivée à la décrépitude. — La vieillesse est contagieuse; l'immobilité use la force; le silence tue. Berthe avait perdu, à ce lent supplice de chaque heure, le vif ressort des jeunes années. Son âme s'était engourdie dans son corps étiolé. Il n'existait plus rien en elle de ce qui fait rayonner un front de vierge. — Il y avait comme un transparent linceul entre le regard et ce qui restait de sa beauté.

Nul n'aurait su dire si elle regrettait sa vie offerte en sacrifice. Sa prunelle ne parlait plus; sa physionomie était muette.

Elle avait souffert. — Souffrait-elle encore? — Cette résignation glacée allait-elle jusqu'à la torpeur qui est à la fin de tout martyre?...

Un jour, Biot, entrant à l'improviste, avait vu Berthe à genoux sur le tapis. — La douairière dormait dans son fauteuil à oreillettes. — Berthe avait à la main quelque chose que Biot prit pour une boucle de cheveux blonds. Elle baisait cet objet avec passion, et son visage, où le sang était revenu, se baignait dans les larmes.

Biot n'avait pas osé franchir le seuil, et sa bouche discrète n'avait jamais prononcé un seul mot de cette scène.

Il savait autre chose encore...

Berthe travaillait la nuit. Quand la douairière avait fermé les épais rideaux de son alcôve, Berthe, au lieu de s'étendre sur le pliant qu'on dressait pour elle tous les soirs, tirait de

l'armoire un métier à tapisserie et poussait sa tâche souvent jusqu'au jour.

Biot vendait le produit de ces veilles solitaires. — Mais, au lieu d'employer l'argent à soutenir la maison, comme il faisait du salaire de Sainte et de Gaston, Biot le remettait à Berthe.

A quoi lui était bon ce prix de son travail? Elle ne sortait point. Il y avait un an qu'elle n'avait passé la porte cochère de l'hôtel.

Biot avait la discrétion scrupuleuse des vieux serviteurs qui croiraient faillir en cherchant à deviner. — Pourtant l'image de Berthe en pleurs lui revenait parfois durant ses longues nuits de travail. — Berthe ne fléchissait donc pas seulement sous le poids écrasant de son dévouement. Un autre fardeau pesait sur elle.

Un souvenir, peut-être. — Berthe avait-elle aimé?... aimait-elle?

Ou bien l'avait-il surprise à l'une de ces heures navrantes où la solitude comprime le cœur jusqu'à le briser?

Le pauvre paysan breton ne se faisait point ces questions en ces termes. Il eût été embarrassé pour les expliquer à autrui, car son intelligence simple et bornée n'allait guère au delà du cercle de ses occupations manuelles; mais son amour pour tout ce qui portait le nom de Maillepré le rendait clairvoyant, et son cœur venait en aide à son esprit.

Biot pensait à Berthe bien souvent, — presque aussi souvent qu'à Sainte, le doux ange qui souriait parmi ces mornes tristesses comme un rayon de soleil entre les noirs débris d'un palais en ruine, — presque aussi souvent qu'à Gaston, le noble enfant, marqué au front d'un signe funeste, le dernier espoir d'une race de chevaliers, en qui mourait lentement et pour toujours le grand nom de Maillepré.

Une nuit, Biot avait cessé de tordre les dures tiges de fer qu'il entrelaçait en grillages. Il était robuste, mais lourd. A force de travailler et de repasser dans son esprit la décadence de ses maîtres, il s'était assoupi.

C'était durant l'été. La nuit était pure, mais sombre. — Biot rêva qu'il voyait une forme blanche entr'ouvrir la porte et traverser la loge sur la pointe des pieds.

Biot se disait en son sommeil :

— Comment mademoiselle Berthe a-t-elle quitté la chambre de sa grand'mère?...

Car il pensait reconnaître Berthe...

Il s'étonnait, et, comme on fait souvent lorsque le sommeil, imparfait, laisse à l'esprit une faculté de vagues raisonnements, il se disait encore :

— Que les songes sont bizarres et menteurs !

Cependant le rêve continuait.

Il entendit à ses côtés un bruissement métallique, si léger que c'est à peine si l'oreille pouvait le percevoir.

Ce bruit, naturellement, prit place en son rêve.

— Mademoiselle Berthe touche mes clefs, pensa-t-il.

La volonté de s'éveiller lui fit faire un mouvement. — Un cri s'étouffa derrière lui et fut suivi de près par la chute bruyante de son pesant trousseau de clefs.

Il se dressa sur ses pieds en sursaut. — La porte de sa loge retombait.

Il s'élança. Il vit distinctement une forme blanche glisser sur le pavé de la cour, dans la direction de l'aile droite.

Il se frotta les yeux. — Le fantôme s'était arrêté sur le seuil de l'aile droite. — On ne l'apercevait plus guère, mais Biot crut le voir se retourner et poser sa main sur sa bouche en un geste impérieux qui commandait le silence.

Il revint. La surprise le faisait ivre. — Il ramassa son trousseau de clefs. La clef de la porte du jardin donnant sur la rue Payenne y manquait...

Le lendemain matin, lorsque Biot endossa la livrée pour servir le déjeuner de la duchesse douairière, il trouva Berthe de Maillepré aussi pâle, aussi morne, aussi glacée que de coutume.

Seulement, en un instant où personne ne l'observait, Biot vit une fugitive étincelle s'allumer dans son œil, et sa main, par un geste rapide, posa son doigt tendu sur sa bouche...

III

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Il en était ainsi tous les jours du dîner de madame la duchesse douairière de Maillepré. Nul n'avait le droit de parler en sa présence, à moins que le bon plaisir de la vieille dame ne fût d'interroger.

Ceci n'arrivait point souvent, car elle se complaisait en cette

atmosphère de silencieux respect, et sa langue roidie semblait avoir paresse à prononcer la moindre parole.

Quelquefois, néanmoins, lorsque Biot lui apportait à laver dans son aiguière antique et que Berthe, quitte de son service, mangeait à son tour quelques bouchées avec lenteur et sans plaisir, la douairière daignait adresser à M. le marquis de Maillepré ou à mademoiselle de Naye quelques questions laconiques.

Ce soir, elle avait pris son repas avec appétit. — Elle plongea ses mains séchées dans l'eau presque bouillante que lui présentait Jean-Marie Biot, et se tourna vers son petit-fils.

— Marquis, dit-elle d'une voix qui semblait n'être point de ce monde, — qu'avez-vous fait de votre journée?...

Cette voix de la vieille dame, traversait à de longs intervalles le silence accoutumé, choquait l'oreille à l'improviste et faisait tressaillir comme ces bruits inattendus que grossit la solitude.

Gaston répondit en s'inclinant avec respect :

— Madame, j'ai employé mes heures, au passe-temps des gentilshommes de mon âge... J'ai fait des armes... monté à cheval...

— Et le reste du jour au jeu de paume, murmura la douairière; — c'est bien cela!... la jeunesse est toujours la même... Et vous, de Naye, ma mignonne?...

La pauvre Sainte rougit, car elle ne savait point mentir.

— Madame ma mère, répliqua-t-elle pourtant, j'ai choisi quelques chiffons...

La douairière abaissa sur elle son œil vitreux. Un sourire ébauché courut par les mille rides de sa bouche. — Sa voix eut une inflexion bonne.

— Vous êtes jolie, ma fille!... dit-elle.

Puis son visage redevint de pierre.

— Mademoiselle de Maillepré, reprit-elle en s'adressant à Berthe, — veuillez me réciter les *Grâces*.

Tout le monde se leva, sauf la douairière, qui ferma les yeux et joignit les mains.

Berthe, dont la lèvre avait à peine effleuré la minime portion placée sur son assiette, récita d'une voix lente et faible le verset latin, auquel l'assistance répondit.

La douairière fit le signe de la croix et tendit sa main à baiser. — C'était le signal. Gaston et Sainte sortirent à reculons et les yeux baissés, suivant la rigueur de l'étiquette.

Lorsqu'ils eurent passé le seuil, ils ouvrirent tous deux leur poitrine à l'air frais de la chambre et jetèrent bas le masque froid dont chaque jour et à cette heure le cérémonial du repas couvrait leurs jeunes visages.

Une fois encore la pieuse comédie était jouée. La vieille dame allait s'endormir et nulle pensée douloureuse ne troublerait le repos de sa nuit...

C'était la récompense d'une journée de labeur. — Demain, pour le même prix, un labeur pareil.

Il y avait sept ans maintenant que le marquis de Maillepré était mort. — Sa femme avait mis trois ans à le suivre. — Durant trois autres années, la seconde sœur de Gaston, Charlotte, avait pris sa part de la pieuse tâche que s'imposait la famille.

Mais le fardeau était lourd. Charlotte avait faibli sous le poids.

Charlotte était une vive et pétulante enfant, à l'esprit soudain, au cœur prompt à aimer, mais prompt à oublier peut-être. Elle était charmante; sa beauté, d'un tout autre caractère que celle de ses sœurs, piquait par une nuance d'étourderie mutine et pétillait d'entrain et de finesse.

Au temps où la famille habitait la rue de Verneuil, au faubourg Saint-Germain, Charlotte et Sainte travaillaient à façon, sans sortir de la maison. Elles avaient établi leur petit atelier dans une chambre donnant sur la rue. — Charlotte avait un caractère inégal. Le plus souvent sa gaie nature prenait le dessus. Elle chantait, elle riait, entraînant Sainte à de folles espiègleries. D'autres fois, elle tombait tout à coup abattue sous la monotone uniformité de sa vie. Elle avait alors des heures de tristesse morne. En vain la pauvre Sainte essayait de guérir ces accès de chagrin à l'aide de sa douceur sereine. Charlotte ne s'égayait point. — Elle passait de longues heures, pensive et obstinément silencieuse, à regarder les équipages qui roulaient sous sa fenêtre, et, lorsque arrivait quelque calèche brillante, au trot dansant de deux fiers chevaux, abaissant et relevant à tour de rôle leur haute encolure, Charlotte se penchait. — Son œil dévorait l'intérieur de la calèche, et glissait avec jalousie sur les heureuses habitantes de ce petit salon de soie qui se balançaient mollement, avec les fleurs et les plumes onduleuses de leurs coiffures, au bercement moelleux de l'équipage...

La voiture passait. Le bruit de ses roues sveltes se perdait au loin. — Charlotte avait les yeux humides.

Puis elle rougissait vivement, de dépit peut-être, peut-être de honte. Puis encore, soit réaction sincère de sa gaieté native, soit effort de son amour-propre froissé, sa figure reprenait son enjoué sourire. Elle causait; son babil éclatait en un feu roulant de vives plaisanteries.

Sainte s'étonnait, mais elle ne devinait point ce qui était au fond de ces crises mélancoliques...

De l'autre côté de la rue demeurait un dandy politique, un lion diplomate, secrétaire d'ambassade en disponibilité.

Ce secrétaire d'ambassade avait une voiture armoriée et d'assez beaux chevaux...

Un soir,— ces choses arrivent, mais on ne sait comment, Charlotte et le lion causèrent dans la rue pendant une heure.

Ils se connaissaient. Le lion avait admiré en amateur le minois piquant de la jeune fille et la jeune fille avait souvent regardé les chevaux du lion : le tout par la fenêtre.

Ils causèrent : ce ne fut point d'amour.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le lion se présenta et demanda M. Gaston de Naye.

Car la famille de Maillepré ne gardait son vrai nom que vis-à-vis de la douairière, qui, ne sortant jamais et ne recevant personne, ne pouvait se douter de ce changement. Pour tout le monde, Gaston et ses sœurs s'appelaient M. et mesdemoiselles de Naye. Ceci était un devoir imposé par le marquis mourant. Il n'avait point voulu que le nom de Maillepré fût compromis dans les chances glissantes d'une lutte contre la misère.

Biot fit entrer le lion, qui salua Gaston en homme bien appris, déclina ses noms et titres et ajouta :

— Mon cher monsieur, je ne veux point vous déranger longtemps... l'affaire qui m'amène est des plus simples... Je viens vous demander la main de mademoiselle votre sœur... la brune... J'ai son nom sur le bout de la langue...

— Charlotte? murmura Gaston, stupéfait par cette entrée en matière.

— Précisément... Je suis dans une position assez belle... j'ai de la fortune... un nom...

— Mais connaissez-vous donc ma sœur?... demanda Gaston.

— D'une manière imparfaite, répliqua le lion en saluant; — mais nous aurons tout le temps de faire plus ample connaissance... J'ai à vous prévenir que la chose presse... Il me faut une femme d'ici à un très-bref délai.

— Mais, monsieur...

— Oui, monsieur... Si vous voulez bien prendre l'avis de mademoiselle... Vous m'avez dit son nom...

— Charlotte! prononça machinalement Gaston.

— Charlotte!... je savais bien... J'aurai l'honneur de vous revoir dans la soirée... Ne vous dérangez pas, je vous conjure...

Le secrétaire d'ambassade salua gracieusement de la main et tourna les talons.

Gaston demeura comme abasourdi de cette ouverture soudaine et des vives façons de cet épouseur impromptu. — Il fit appeler sa sœur.

Ils eurent ensemble un long entretien pendant lequel Charlotte pleura, rougit, balbutia...

Le soir, le secrétaire d'ambassade, fidèle au rendez-vous, se présenta de nouveau. Gaston le reçut.

— Eh bien, dit le lion, — sommes-nous beaux-frères?...

— J'ai interrogé ma sœur, répliqua Gaston; elle consent à devenir votre femme... Mais tout ceci est bien étrange; monsieur!... et la responsabilité qui pèse sur moi...

— Permettez!... Il m'est impossible d'entrer dans ces détails... Je fais ma demande, j'attends ma réponse : vous avez eu toute une journée pour réfléchir.

— Ma sœur est orpheline..., voulut dire encore Gaston.

— Mon cher monsieur! s'écria le lion, — c'est net, c'est simple, c'est clair!... Veuillez me dire oui ou me dire non.

Gaston réfléchit un instant.—Puis il regarda le lion en face.

C'était un homme jeune encore, assez distingué, joli garçon et dont la physionomie ne manquait pas de franchise.

— Je n'ai pas le droit, pensa Gaston, d'éloigner de Charlotte la main que lui tend le hasard pour sortir de l'obscure indigence où nous végétons ensemble... elle me le reprocherait un jour peut-être...

— J'ai l'honneur de vous répéter, dit le lion, que j'attends votre réponse.

— Soit fait suivant la volonté de ma sœur, répliqua le jeune homme.

— A la bonne heure!... Vous me voyez très-enchanté d'entrer dans votre famille... Néanmoins, il reste encore une petite difficulté à lever... Une bagatelle, vraiment... moins que rien!... Ma future est pauvre; cela m'est égal... mais elle a deux sœurs qui ne sont pas plus riches qu'elle et un frère... Mon cher monsieur, s'interrompit ici le lion, ne froncez pas

les sourcils; nous parlons d'affaires... Je voulais vous dire que, en épousant mademoiselle... son nom m'échappe toujours!... je prétends ne point épouser sa parenté...

— Libre à vous, monsieur!... commença Gaston avec hauteur.

— Permettez donc!... On a beau faire... Je sais cela par cœur... Avec la meilleure volonté du monde, on se lie plus ou moins... Et, tout doucement... vous m'entendez bien!... on se trouve avec une famille entière sur les épaules.

— Monsieur! s'écria Gaston, qui se contenait à peine, êtes-vous venu chez moi pour m'insulter?

— Il est extrêmement difficile de discuter avec vous, repartit froidement le secrétaire d'ambassade... En conséquence, ajouta-t-il en se levant, je prends le parti de vous poser en deux mots ma prétention et vous donner encore le temps de réfléchir... Voici ce que c'est : Si j'épouse mademoiselle votre sœur, vous changerez de domicile et vous me donnerez votre parole de ne point laisser ici votre adresse nouvelle... Moi, de mon côté, je quitterai mon appartement... De sorte que nous nous perdrons tout naturellement de vue en restant les meilleurs beaux-frères du monde... A l'honneur de vous revoir... Je reviendrai demain.

— C'est inutile, monsieur, dit Gaston indigné.

Le secrétaire d'ambassade était déjà dans l'escalier, au bas duquel l'attendait sa calèche.

A la fenêtre de la chambre voisine, Charlotte, penchée au dehors, regardait piaffer les beaux chevaux que modérait un cocher à perruque...

Gaston était le chef de la famille, et il n'avait pas beaucoup plus de vingt ans. Il s'était aperçu dès longtemps de l'impatience avec laquelle Charlotte supportait l'indigence commune, la solitude et les rigoureux devoirs que la famille s'était imposés vis-à-vis de la duchesse douairière. Charlotte avait le cœur bon, mais léger, et sa tête était plus légère encore que son cœur.

Il la retrouva émue, mais joyeuse...

Il devina tout ce qu'il y avait en elle d'immenses désirs de liberté, de bruit, de luxe.

Ou peut-être crut-il deviner qu'elle aimait...

Ce fut une nuit de tristesse amère. Gaston se retourna bien souvent sur sa couche, où l'insomnie le brûlait. — C'est que

Dieu lui prenait la moitié de la mince réserve de bonheur qu'il s'était faite dans sa misère.

Il ne parla point à Charlotte de la prétention blessante mise en avant par le diplomate.

Le lendemain, lorsque ce dernier revint, Gaston froid et digne, accepta l'outrageux *ultimatum*. — Quelques jours après, le mariage se célébra. Gaston et Jean-Marie Biot furent témoins.

A la sortie de l'église, Charlotte se jeta en pleurant dans les bras de son frère. Gaston était bien pâle. Son souffle soulevait en sifflant sa poitrine serrée par une vague et cuisante angoisse. Mais il eut un sourire pour se séparer de sa sœur.

Depuis, il ne l'avait point revue.

Ce fut ainsi que Charlotte eut un équipage et devint la compagne de M. le vicomte Léon du Chesnel, secrétaire d'ambassade qui avait besoin d'une très-jolie femme.

L'absence de Charlotte pesa lourdement sur Sainte. La pauvre enfant espérait chaque jour revoir sa sœur chérie.

Gaston aussi souffrit cruellement.

On vit les yeux de Berthe briller, puis se baisser, lorsqu'elle apprit ce mariage.

Quant à madame la duchesse douairière de Maillepré, elle ne parut point s'apercevoir de l'absence de sa petite-fille.

. . . . . .

En sortant de la brûlante étuve où vivaient Berthe et la duchesse, dont cette température ardente suffisait à peine à réchauffer les membres glacés, Sainte et Gaston s'assirent l'un près de l'autre dans un coin de la chambrette de la jeune fille.

Sainte et Gaston s'aimaient de tout l'amour qu'on partage d'ordinaire entre les diverses affections de la famille. Le cercle de leurs tendresses avait été se rétrécissant depuis l'enfance, et chaque perte, déplorée, avait laissé à chacun d'eux un héritage d'amour qu'ils avaient reporté l'un sur l'autre.

C'était entre eux une communauté entière de sentiments, un perpétuel échange de consolations tendres et d'attentives caresses. L'un d'eux n'avait point de joie qui ne fût la joie de l'autre, et, s'ils se cachaient mutuellement quelque chose parfois, c'était la peine que chacun gardait pour soi jalousement.

Se retrouver vers le soir suffisait à les reposer d'un long jour de travail pénible. Ensemble ils étaient heureux jusqu'à ne point regretter le splendide passé de leur race, jusqu'à ne plus s'inquiéter de l'avenir...

Bien souvent leur douce causerie se prolongeait jusque dans la nuit. Entre ces murailles nues qu'habitaient autrefois les derniers valets de Maillepré, l'héritier unique de ce nom chevaleresque disait à sa sœur les grandeurs de leurs aïeux. — Par la fenêtre ils voyaient les hautes toitures de l'hôtel trancher le sombre azur des nuits étoilées, — la cour vaste et silencieuse, le perron verdi, les croisées sans lumières...

L'immense palais se dressait devant eux comme un emblème funèbre. C'était le tombeau des gloires éteintes...

Ils étaient seuls, et faibles et pauvres vis-à-vis de ces magnifiques souvenirs, — mais ils s'aimaient. La radieuse sénérité de Sainte mettait une douceur infinie parmi ces mélancoliques évocations du passé.

Quand Gaston se taisait, le silence devenait rêveur.—Quel était le songe de ces deux enfants assis sur des chaises de paille, à deux pas des nobles siéges de velours, où leurs aïeules avaient brodé fièrement l'antique bannière de la famille?...

Sainte regrettait, mais sans désespoir ni colère. Elle regrettait surtout pour Gaston, qui eût si bien porté la vieille épée de Maillepré...

Gaston se disait :

— Qu'elle serait belle avec les riches atours d'une grande dame!... qu'elle serait bonne, et que de bénédictions le malheur soulagé étendrait autour d'elle!...

Mais Gaston se disait encore :

— Et la voilà pauvre!... jetée au milieu d'obscurs travaux!... mêlée à de folles créatures qui cherchent dans le plaisir bruyant et grossier une compensation à leur labeur ingrat!... tombée! tombée, mon Dieu! jusqu'à craindre le sarcasme de compagnes étourdies ou méchantes, qui raillent son angélique pudeur!...

Le front de Gaston se ridait. Une froide angoisse lui oppressait le cœur. Puis quelque pensée, soudaine comme l'éclair, traversait son esprit et mettait un rouge sombre sur la pâleur de sa joue.

Il baissait les yeux pour cacher le feu menaçant et implacable qu'il sentait jaillir malgré lui de sa prunelle.

— Et c'est lui!... lui seul!... pensait-il; — lui qui a donné le désespoir pour dernier oreiller à notre père mourant!... lui qui a empoisonné la dernière heure de ma sainte mère!... lui qui nous a tout pris!... et qui nous a forcés de mettre un

voile sur le nom de Maillepré pour ne pas le souiller de notre misère!... Mon Dieu!...je mourrai jeune! mais... oh! pardon, pardon!... il ne sourira pas à la nouvelle de ma mort!...

Sainte ne savait, la pauvre enfant, quelle tempête de colère et de haine secouait en ces moments le cœur soulevé de son frère; — mais elle voyait ses tempes mobiles battre et se mouiller de sueur ; elle voyait son front plissé rougir, puis pâlir...

Gaston sentait un bras entourer son cou doucement et une lèvre effleurer caressante sa joue, qui bouillait de fièvre.

Il relevait les yeux. — Ceux de Sainte avaient des larmes sous un sourire...

C'était comme le baume magique dont le rapide bienfait éteint les cuisantes ardeurs d'une nature enflammée. — La colère de Gaston mourait dans un élan de tendresse. — Il oubliait sa haine, tant était doux à son âme le sourire aimé de sa sœur.

Et, à la vue de ce charme suave, irrésistible, que rayonnait ce sourire de vierge, il laissait glisser ailleurs sa pensée. L'espoir, cet ami secourable des jeunes années, faisait luire au loin pour lui un coin d'avenir.

Elle était si belle et si pure! Le regard de Dieu, sans doute, descendait sur elle avec amour. Le bonheur, peut-être, était au bout d'une passagère souffrance...

Leurs vœux se croisaient ainsi et montaient vers le ciel avec cet oubli de soi-même qui est la charité. C'était pour Gaston que Sainte espérait et priait ; pour Sainte, Gaston se reprenait à la foi et rappelait son courage.

Mais Gaston avait une consolation de plus que Sainte, car chaque jour il voyait la vie s'asseoir en elle et quelques nouveaux signes de gracieuse vigueur remplir les promesses charmantes de l'adolescence. — La jeune fille arrivait à être femme. Elle dépassait victorieuse les périls de cet âge incertain où la vierge pâlit parfois et se courbe sous l'étreinte d'un mal inconnu.

Gaston pouvait suivre de l'œil les heureux progrès de cette fleur de beauté, dont chaque matin entr'ouvrait davantage la blanche corolle à demi-épanouie.

Il y avait de longs jours sur ce visage si frais, de longs jours dans cette taille élastique et souple...

Sainte, au contraire, constatait avec terreur chez son frère

un dépérissement lent, insensible, mais sûr. Gaston était beau, et plutôt robuste que faible; mais Sainte avait l'œil d'une mère qui aime passionnément, pour découvrir les imperceptibles symptômes de cette mort à long terme qui gagne peu à peu les poitrinaires.

Madame la marquise de Maillepré était morte d'une maladie de poitrine.

Bien souvent, le matin, il y avait des pleurs derrière le sourire de Sainte, lorsqu'elle retrouvait son frère, essoufflé par la fièvre nocturne et qu'elle lisait l'épuisement dans ses yeux fixes et gros d'insomnie...

Elle s'était informée, la pauvre enfant. On lui avait dit : « Le remède souverain, c'est la distraction, c'est le plaisir. »

Dès lors, elle avait tâché de persuader à Gaston qu'il fallait suivre l'exemple des jeunes gens de son âge, — et c'était chose étrange, assurément, que d'entendre la naïve enfant prêcher ainsi de tout son cœur la doctrine de la dissipation et les bruyantes fêtes.

Mais Gaston ne voulait point de ces plaisirs, qu'il méprisait sans trop les connaître.

C'était une nature droite, élevée, ennemie du fracas et de la foule. Sa douceur austère se plaisait en des joies recueillies. Il ne parut point comprendre le vœu de sa sœur.

Alors Sainte changea de tactique.

Gaston la vit une fois toute rêveuse et toute triste.

— Je ne sais, répondit-elle à ses questions, — chaque jour j'entends parler de bal, de théâtres, de concerts... Je n'ai jamais vu de bal, moi, Gaston... Je n'ai jamais passé le seuil d'un théâtre... Que ce doit être beau, mon frère!...

— C'est beau, répondit Gaston; — mais nous sommes bien pauvres, ma sœur.

Sainte rougit. Elle n'avait point songé à cela.

— Il faut beaucoup d'argent pour toutes ces choses, reprit Gaston en souriant, — et nous n'avons plus ni terres ni châteaux, ma sœur...

La pauvre Sainte était vaincue. Elle avait pris ce chemin, comptant sur la tendresse de son frère, pour arriver à le jeter hors de sa vie solitaire et uniforme, sous prétexte de contenter son caprice à elle. Mais l'argent!... C'est à peine si leurs efforts constants pouvaient suffire à entretenir cette apparence de bien-être dont leur dévouement pieux entourait la duchesse.

Il n'avait plus été question de théâtre, ni de bals, ni de concerts.

Ce soir, en s'asseyant auprès de sa sœur, Gaston avait de la malice dans son sourire. — Il attendit que Biot eût achevé sa tâche dans la chambre de l'aïeule et reprit le chemin de sa loge, puis il baisa Sainte au front et l'entraîna dans la pièce d'entrée.

Là, il ouvrit l'armoire où Biot et lui serraient leurs costumes d'apparat.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Sainte étonnée.

Gaston, au lieu de répondre, atteignit sur le rayon le plus élevé de l'armoire un objet recouvert d'un voile et le remit aux mains de Sainte.

— Qu'est-ce donc? répéta celle-ci.

Gaston la regardait en riant.

Elle défit lestement les épingles qui retenaient le voile et découvrit un gracieux chapeau de gaze blanche sur lequel se couchait, arrondie, une guirlandes de marguerites; Sainte ouvrit de grands yeux et devint rouge de plaisir.

Puis ses vives couleurs tombèrent tout à coup.

Elle ne quittait son costume d'ouvrière que le soir, et ne sortait jamais qu'avec le petit bonnet des grisettes.

— Ce n'est pas pour moi, murmura-t-elle.

Gaston lui prit le chapeau des mains et le plaça sur sa tête.

— Que tu es jolie! s'écria-t-il en l'entraînant devant le miroir.

Sainte se regarda timidement et ne put retenir un cri de joie.

— Ne te souvient-il plus, dit Gaston, de ton envie d'aller au théâtre?... J'ai travaillé un peu plus que de coutume...

— Mon bon petit frère!... interrompit Sainte, qui avait des larmes dans les yeux.

Elle jeta ses bras autour du cou de Gaston, qui était heureux comme s'il eût recouvré l'héritage de ses pères.

— Maintenant, dit-il, nous allons nous esquiver sans bruit... Il ne faut pas que Berthe sache...

— Pauvre Berthe! murmura Sainte; elle va rester seule!...

— Nous reviendrons avant qu'elle s'aperçoive de notre absence... Viens!

Sainte jeta un regard de regret sur la porte qui se fermait sur la recluse et suivit son frère.

Ils descendirent doucement l'escalier.

Comme ils mettaient le pied dans la cour, le marteau de

la porte cochère retentit. Un homme enveloppé d'un vaste manteau, entra.

Il passa devant la loge sans mot dire et prit le chemin du corps de logis principal.

Gaston et lui se croisèrent de près, à un endroit de la cour qu'éclairait assez vivement la lanterne collée au mur de la loge. Ils échangèrent un regard.

Gaston n'avait jamais vu cet homme, qui était M. Williams, le locataire du corps de logis. — Lorsque leurs regards se choquèrent, tous deux s'arrêtèrent un instant, et Gaston éprouva un mouvement de trouble qu'il ne put point définir.

M. Williams salua et passa. Gaston le suivit des yeux et le vit se retourner au moment où il arrivait au perron.

Biot alla chercher une voiture, sans songer à s'enquérir de cette sortie inusitée.

— A l'Opéra ! dit Gaston au cocher.

La voiture partit. Biot rentra dans sa loge et se reprit à tordre ses fils de fer.

Les deux pièces occupées par Gaston et Sainte étaient désertes depuis trois heures à peu près, lorsque la porte de la chambre de l'aïeule s'ouvrit doucement et avec précaution.

Berthe de Maillepré, blanche comme un spectre, se montra sur le seuil et prêta l'oreille. Comme elle n'entendait aucun bruit, elle se glissa par l'ouverture étroite et entra. — Elle avait toujours sa robe blanche ; mais sur son bras était une mante noire pliée.

Elle s'approcha du lit de Sainte, qu'elle trouva vide.—Son visage immobile eut un imperceptible sourire d'amertume.

Elle alla au lit de Gaston, et, le trouvant vide encore, elle cessa de prendre des précautions.

La mante noire, dépliée, couvrit ses épaules amaigries. Elle en rabattit la capuce sur son visage.

Puis, après avoir refermé la porte de la chambre de l'aïeule, elle revint sur ses pas et gagna l'escalier.

Mais, au lieu de suivre le même chemin que Gaston et Sainte et de descendre dans la cour, elle s'engagea sans lumière et comme si elle eût connu parfaitement sa route, dans un corridor qui communiquait avec le corps de logis et les jardins.

IV

LA MÈRE

Il était un peu moins de minuit.

Jean-Marie Biot veillait seul dans sa loge et travaillait.

Sainte et Gaston écoutaient les merveilles du dernier acte de *Moïse*.

La duchesse douairière dormait enfouie dans l'édredon, derrière le double rempart de ses opaques rideaux de soie.

Il faisait un temps doux et humide. La lune, cachée sous des nuages, disséminait les rayons de son disque invisible et blanchissait toute l'étendue du ciel.

Une femme, enveloppée des pieds à la tête dans une mante de soie noire, se glissait craintive le long des allées du jardin de l'hôtel de Maillepré.

De ce côté, les fenêtres du premier étage de la façade étaient éclairées. Comme nul bâtiment ne commandait cette partie de l'hôtel défendue contre le regard par les grands arbres du jardin, il n'y avait sur les carreaux des croisées qu'un simple rideau de mousseline.

A supposer même que les locataires du corps de logis eussent quelques raisons de se cacher, comme les gens du quartier aimaient à le croire, toute précaution eût été ici superflue. Le jardin leur appartenait exclusivement : eux seuls et Biot devaient en avoir la clef.

Aussi la femme qui le traversait en ce moment semblait avoir grande peur d'être aperçue. A la voir se faire un abri de chaque tronc d'arbre et glisser sans bruit sur le sable des allées, on eût pu croire qu'un dessein mauvais l'amenait en ce lieu.

Souvent elle se retournait, effrayée, comme si elle eût craint de voir s'ouvrir quelque fenêtre de l'hôtel. — Elle distinguait alors une grande forme humaine dont l'ombre se projetait en noir sur les rideaux. — Cette forme allait et venait, gesticulait avec une vivacité frénétique. — Ses membres, dessinés sur la mousseline avec la précision d'une ombre chinoise, semblaient être entièrement nus.

Berthe de Maillepré — c'était elle — poursuivait sa route et se hâtait.

Arrivée à la porte du jardin donnant sur la rue Payenne, elle mit en tremblant la clef dans la serrure, mais elle ne la tourna point. L'une des fenêtres de l'hôtel venait de s'ouvrir avec fracas. Berthe lâcha la clef pour contenir les battements de son cœur, et jeta en arrière un regard d'épouvante.

Elle vit quelque chose d'étrange, — une scène à laquelle la nuit du dehors et la vive illumination du dedans prêtaient un aspect de fantastique diablerie.

Un homme nu, que la lumière frappait par derrière et qui par conséquent semblait tout noir, monta sur l'appui de la croisée en modulant un chant bizarre dont les paroles étaient en langue inconnue.

Au moment où il se balançait en équilibre au-dessus du vide, prêt à se précipiter, deux autres hommes se ruèrent sur lui. — Une lutte s'engagea.

Les combattants se détachaient en silhouettes sur le fond brillant d'une boiserie dorée où pendaient de riches cadres aux profondes échancrures. Tout cet arrière-plan du tableau était éclairé très-vivement et repoussait avec énergie les formes noires des trois hommes, dont chaque mouvement s'accusait et se dessinait à l'œil.

Le premier personnage, celui qui avait ouvert la fenêtre, prononçait dans la lutte, d'une voix creuse et gutturale, quelques paroles entrecoupées. Les deux autres unissaient silencieusement leurs efforts pour tâcher de le contenir.

Berthe, rapportant à elle-même cette terrible vision, pensait dans son trouble, la pauvre fille, qu'on allait s'élancer sur ses traces et la saisir...

Un quatrième personnage, cependant, apparut. La lumière tombait d'aplomb sur son visage pâle et froid. A sa vue, l'homme nu, qui tenait en échec ses deux adversaires, cessa subitement toute résistance et prit une humble posture.

La fenêtre se referma...

Berthe retrouva quelques forces et se hâta de tourner la clef dans la serrure. Elle s'engagea dans la rue Payenne.

La nuit du Marais commence à dix heures. Alors que le boulevard de Gand regorge de vie, de mouvement et de lumière, les lampes s'éteignent aux environs de la place Royale aussi ponctuellement que si le couvre-feu n'était pas, depuis bien des lustres, avec les ribauds, les truands, les *escholiers* et les bonnes dagues de Tolède, dans le domaine ennuyeux de la chronique ; à minuit, les réverbères fumeux n'éclairent

plus qu'une immense solitude, où les voleurs eux-mêmes, ces hôtes assidus et nombreux de la voie publique, se font rares. — Certains prétendent qu'ils en sont chassés, non point assurément par la crainte de la police, mais par frayeur des revenants.

A de longs intervalles, on voit passer, par ces rues que nul bruit n'éveille, un jeune homme attardé que sa famille attend avec angoisses et que menace au retour la foudroyante abondance de semonces paternelles, — un chiffonnier gothique, portant un chapeau de cent ans et cherchant, en lanterne à la main, parmi les ordures, ce billet de banque que tout chiffonier trouve avant de mourir, — une jolie dame voilée qui a oublié l'heure et qui revient... mais gardons-lui le secret! — une patrouille enfin, une bonne patrouille somnambule, battant le pavé en dormant debout et laissant en chemin ses foulards et ses tabatières aux mains des Arabes faméliques de ce désert...

C'est un silence profond qu'interrompent à peine les murmures lointains de la ville, le trot d'une voiture égarée, le grincement des vieilles girouettes en haut des toits pointus, et, çà et là, cette plainte horrible, ce râle d'agonie qui sort périodiquement de ces caves ardentes où des hommes se tuent à pétrir notre pain!

Il faut traverser par quelque nuit de fête les rues larges du vieux Marais, pour voir tout ce qu'ont d'imprévu cette solitude et ce silence à deux pas des nocturnes folies du boulevard, pour sentir bien tout le charme mélancolique de ce quartier endormi depuis des siècles, comme la princesse des contes de fées, et qu'a connu tel que nous le voyons aujourd'hui la jeunesse de nos bisaïeux...

Il n'y avait pas une âme dans la rue Payenne. Berthe la suivit dans toute sa longueur et tourna celle du Port-Royal, dans la direction du boulevard.

Berthe se pressait, mais elle n'avançait guère. Elle avait presque désappris à marcher dans l'immobilité de sa reclusion. Ses pas étaient incertains et inégaux. Elle glissait sur le pavé huileux. Souvent elle était obligée de s'arrêter pour apaiser l'oppression de sa poitrine, qui, habituée à l'air raréfié de la chambre de l'aïeule, se fermait aux émanations humides et froides de l'atmosphère chargée de brume.

Lorsqu'elle cessait ainsi de marcher pour s'appuyer, essoufflée, à quelque borne, tout son corps tremblait sous les

plis de sa mante de soie. Elle souffrait. Elle avait peur sans doute. — Et pourtant, aux lueurs vacillantes des réverbères, on eût pu voir un rayon de joie recueillie éclairer l'uniforme pâleur de son visage...

L'écho des murailles sédentaires apportait un bruit lointain. Berthe se relevait en sursaut et reprenait sa course.

Où allait-elle ?... Sans doute elle savait le chemin, car, après de courtes hésitations, elle faisait son choix résolument aux carrefours, et ne tâtonnait point.

La route était bien longue cependant. Berthe parcourut toute la rue Neuve-Saint-Gilles, traversa le boulevard Beaumarchais, et s'engagea dans les interminables voies qui, à partir du canal Saint-Martin, grimpent, bordées de boutiques campagnardes, jusqu'aux collines du nord de Paris.

Ici encore de la solitude et de la tristesse, mais plus de grandeur. — Çà et là, parmi de basses masures, qui montrent de loin leur charpente misérable sous une couche parcimonieuse de torchis, se dressent quelques vastes bâtiments, affectés surtout à ces industries que rejette le centre de la ville et dont on infecte, par une préférence bien touchante, les quartiers indigents. A chaque pas, des ruelles tortueuses, étroites, longues, s'ouvrent sur la rue et mènent on ne sait où, sur les derrières habités d'énormes chantiers de bois, dont les voisins ne brûlent pas même de la tourbe.

Ce n'est point un de ces cloaques où les misères entassées fermentent, pullulent, exhalent leurs miasmes hideux, comme une protestation muette et terrible contre l'insolent égoïsme de cette classe qui se laisse appeler sans protester ni avoir honte : *les capitaux*. — Car le vocabulaire commercial en est arrivé à ce point de naïve impudeur. L'argent se personnifie purement et simplement. Il y a des hommes dont un coffre-fort est l'âme et qui en conviennent ! Le mot *capitaliste* avait certes de l'énergie, mais pas assez : il n'exprimait point suffisamment le cynisme de la métamorphose. Il supposait derrière lui un homme et quelque chose comme un cœur. Mes *capitaux !* c'est le sublime !... il n'y a rien là-dessous que de l'or ! — Ce ne sont, en un mot, ni la Cité fiévreuse, ni les rives officiellement assainies, mais toujours empoisonnées de la Bièvre.

C'est un quartier pauvre avec mesure, où l'on n'a faim qu'à demi. L'indigence n'y atteint point des proportions poétiques. On y souffre sans hurler. — Il ne produit pas beau-

coup plus d'*étrangleurs* que le boulevard de la Madeleine...

Berthe était loin déjà de la place Royale et du vieil hôtel de Maillepré. La fatigue la gagnait. Ses jambes, amollies par le repos, fléchissaient sous le poids de son corps. Elle allait toujours pourtant, et suivait, soutenue par un obstiné courage, ces rues sans fin, qui se ressemblent toutes, taillées qu'elles sont sur le patron uniforme d'un long faubourg de province.

Une fois dans la rue du Chemin-Vert, qu'elle avait prise en sortant du boulevard, Berthe n'avait plus changé de direction. Elle suivit la rue des Amandiers, côtoyant les murs du vaste enclos des Sœurs hospitalières de la Roquette, et aperçut enfin les grilles de la barrière.

Un long soupir de soulagement souleva sa poitrine...

Quelque part, aux environs, un duc de Maillepré avait eu sa *Folie*, aux temps où l'orgie tenait le sceptre en France par les mains de Philippe d'Orléans. Ce quartier de Popincourt était alors, en effet, la terre classique des petites maisons de la noblesse et de la haute finance. — Berthe, seule à cette heure, désertant la garde de son aïeule, allait-elle jouer, triste et bizarre retour, le rôle que jouaient dans les boudoirs secrets du noble duc les filles amorcées de la bourgoisie?

Peut-être y avait-il dans la vie de Berthe une heure où l'héritière des chevaliers avait payé au fils du peuple l'antique dette du déshonneur contractée aux siècles passés. — Mais cette nuit ce n'était pas une pensée coupable qui précipitait sa course solitaire.

Elle était au terme de sa course; elle venait de franchir la barrière des Amandiers. La porte close du Père-Lachaise était devant elle.

Berthe reprit haleine un instant, puis elle tira doucement la sonnette du concierge. On fut longtemps à s'éveiller.

Enfin une voix grondeuse se fit entendre, à laquelle répondit la voix tremblante de Berthe.

Un homme vint à la porte. — Ce n'était pas la première fois que pareille chose arrivait sans doute, car il n'y eut entre cet homme et Berthe aucune explication.

La porte s'ouvrit. L'homme tendit la main. Berthe y déposa une pièce d'or et passa.

— Bien du plaisir! grommela le valet du gardien en refermant la porte pour aller se recoucher.

Berthe ne pouvait point venir de jour au cimetière, à cause

de la duchesse, qu'elle ne quittait jamais un seul instant: il lui fallait donc attendre la nuit.

Mais, la nuit, les cimetières sont fermés.

C'était pour cela que Berthe cachait dans son armoire un métier à tapisserie; c'était pour cela qu'elle travaillait lorsque le sommeil de la vieille dame la faisait libre, et qu'elle priait Jean-Marie de vendre le produit de ses veilles.

Quand elle avait amassé un louis, — et l'on est bien longtemps à gagner un louis! — elle faisait ce que nous l'avons vue faire ce soir.

La vue de son but atteint sembla lui avoir donné une force nouvelle. Ce fut d'un pas assuré qu'elle traversa l'espace laissé vide entre la porte et les allées de cet immense parterre de tombeaux.

La lune avait toujours son voile de nuages. Ses rayons amoindris et comme délayés, trop faibles pour éclairer la noire verdure des massifs, mettaient au contraire de blafardes lueurs sur tout ce qui était pierre et marbre.

L'imagination serait impuissante à se figurer rien qui pût approcher de l'aspect funèbre de cette nuit pâle, montrant partout dans de vagues ténèbres des myriades d'emblèmes de mort.

La mort est là, devant, derrière, à vos côtés, sous vos pieds; elle emplit vos poitrines avec l'air que vous venez respirer sur son domaine. Ces arbres au feuillage lugubre lui empruntent leur vigueur. Elle se cache sous ce gazon touffu, ces pierres la recouvrent. Impossible de se soustraire à sa solennelle pensée!

Le cœur se serre sous une étreinte de glace.

Que de beauté! que de force! que de génie sous cette herbe vile dont le tapis s'étend, niveau suprême, sur cette foule qui n'est plus!...

Berthe passait, ferme et froide, parmi ces mystiques horreurs où l'âme d'un homme eût tressailli. Elle ne tremblait plus comme naguère.

Son pas silencieux glissait sur le gazon de ces petits sentiers qui desservent les carrés ou abrégent le chemin tortueux des allées. — En plein jour, les curieux s'égarent dans le vaste labyrinthe du Père-Lachaise; mais Berthe semblait deviner sa route à des signes invisibles.

Sa marche se hâtait de plus en plus.

Elle quitta bientôt tout chemin tracé et s'arrêta devant

deux pierres jumelles, modestement couchées au ras du sol, et qui recouvraient les restes de son père et de sa mère.

Berthe s'agenouilla au pied de la croix de bois qui était commune aux deux tombes.

Elle pria. — Mais ses yeux restèrent sans larmes, et son visage garda sa morne immobilité...

A voir le recueillement calme qu'elle mettait à cet acte froidement pieux, on se fût demandé si c'était bien pour cela que Berthe avait quitté le chevet de son aïeule...

Sa prière fut courte. Elle se leva et fit le tour d'un buisson de jeune cyprès.

Elle était à dix pas de la tombe paternelle, que le buisson lui cachait entièrement.

Il y avait là une petite croix de bois noir, entourée de fleurs desséchées. — C'était une tombe d'enfant, autour de laquelle une main inhabile avait tracé une ceinture de gazon...

Vous vous êtes arrêté parfois devant ces fosses que nulle pierre ne recouvre et que le denier d'une mère indigente orna d'une croix modeste, où se lit un nom sous des guirlandes de fleurs...

Doux ange et pauvre femme!

Que de joie Dieu lui a ravi!... Tous ses espoirs de mère, si heureux, sont là, sous cette touffe d'herbe où elle vient s'asseoir et pleurer!...

Berthe resta debout pendant quelques secondes. Son sein se soulevait; sa tête, inclinée, pendait sur son épaule.

Elle jeta un regard inquiet vers la tombe de son père et de sa mère, comme si elle eût craint de les avoir en ce moment pour témoins.—Son regard rencontra le buisson protecteur.

Alors elle ne se contraignit plus. Un sanglot déchira sa poitrine. Elle se laissa choir sur le sol et cacha son visage dans l'herbe, au pied de la petite croix, en étouffant ce cri de son âme brisée :

— Mon enfant!... mon enfant!...

Elle baisa la terre doucement et comme une mère attentive baise le front de son fils endormi.

Puis elle se releva sur ses genoux, appuyant ses deux mains au gazon du petit tertre.

Oh! qu'il y avait de passion maintenant et d'ineffable tendresse sur son visage immobile naguère et comme pétrifié! Le sang revenait à ses joues livides; les larmes inondaient ses yeux secs. — Cette pauvre âme, oppressée toujours et

contrainte à s'envelopper d'un mystère épais, s'ouvrait enfin pour montrer à la foi sa douleur immense et les trésors de son amour indéfini.

— Edmond!... Edmond!... disait-elle parmi ses sanglots; — mon fils!... me voici revenue!... Je t'apporte des fleurs... les belles fleurs que tu aimais tant, mon petit ange!... C'est moi!... ta mère!... Ah! que tu as froid sous cette terre humide... et comme elle doit peser sur toi, mon fils!...

De grosses larmes roulaient sur sa joue.

— Tu es si beau! reprit-elle tout bas. — A qui sont maintenant tes doux sourires?... Mon Edmond! mon enfant chéri!... T'aime-t-on au ciel autant que t'aimait ta mère?... Si tu savais comme je t'aime! Sainte Vierge! ajouta-t-elle en élevant ses mains étendues avec un élan passionnée, — gardez-moi son cœur!... il est à moi... c'est mon fils... c'est mon Jésus!... Ah! parlez-lui de sa mère!...

Son front brûlant retomba dans ses mains. Elle demeura un instant sans autres mouvements que ceux de sa poitrine, soulevée par les sanglots.

Quand elle découvrit son visage, les pleurs de ses yeux se séchaient. Son regard était rêveur et tendre...

— Je viens de le voir, murmura-t-elle lentement; — pourquoi pleurer?... Il est chez Dieu... Dieu l'a mis dans un lit blanc où les anges le bercent... Il est encore plus beau qu'autrefois... et il aime sa pauvre mère, car sa petite main lui a jeté un baiser...

Elle tira de dessous sa mante un bouquet de fleurs d'automne.

— Tiens, mon Edmond, dit-elle; — tout cela est pour *toi... Je les ai cueillis dans un grand jardin qui était à nos pères...* J'ai eu bien peur en les cueillant, mais il me fallait des fleurs pour t'en faire une guirlande... Mon enfant aimé, sens-tu leurs parfums?... Vois-tu leurs belles couleurs?...

Elle s'interrompit en un tressaillement douloureux. Ses bras s'affaissèrent le long de son corps.

— Les autres sont mortes, poursuivit-elle d'une voix creuse en touchant les fleurs séchées qui pendaient aux branches de la croix, — mortes!... oui... oh! oui... la mort!... Ceci est une tombe... la tombe de mon Edmond!... Si Dieu voulait, j'aurais une tombe, moi aussi... je dormirais avec lui sous l'herbe... Ah! si Dieu voulait!...

Sa voix mourut.

Elle s'assit auprès du tertre et tressa une guirlande.

Les heures de la nuit passèrent.

. . . . . .

Au jour naissant, Jean-Marie Biot vint dans le jardin de l'hôtel, suivant sa coutume, pour en balayer les allées.

Il vit auprès de la porte donnant sur la rue Payenne une masse noire gisant sur le sable. — Il s'approcha.

C'était la pauvre Berthe qui, brisée par la fatigue et plus encore par l'émotion, était tombée privée de sentiment, après avoir eu la force de faire encore la longue course du cimetière.

Biot la prit dans ses bras et la porta, le long des sombres corridors, jusqu'à l'aile droite.

Gaston et Sainte dormaient.

Biot traversa leurs chambres sans les éveiller et pénétra dans celle de l'aïeule où il déposa Berthe sur son lit.

Deux heures après, Berthe, tranquille et froide, s'assit au déjeuner de la famille.

V

ASSAUT DE BINOCLES

Depuis deux heures que Sainte et Gaston étaient assis aux premières galeries de l'Opéra, c'était pour la jeune fille un enchantement continu. Jusqu'alors, elle ne s'était fait aucune idée de ces jeux magnifiques où tous les arts, réunis en faisceau, charment à la fois le regard et l'oreille pour ravir mieux l'intelligence.

Elle demeurait sous le poids délicieux d'une sorte de sommeil enivré. — C'était comme un rêve d'or qui déroulait autour d'elle ses magnifiques illusions. — Elle regardait, elle écoutait. Ses sensations confuses se mêlaient. — Elle ployait presque sous sa voluptueuse lassitude.

Elle était fille d'Ève. Peut-être y avait-il eu sous le noble mobile qui l'avait portée à parler d'Opéra, de bals, de plaisirs, un atome de cette curiosité qui est, à tout prendre, un gage heureux de l'ignorance naïve, un attrait de la virginité. Mais nous pouvons affirmer qu'elle-même n'avait point eu la conscience de ce désir incertain de connaître. Son but avait été d'entraîner Gaston, le pauvre malade, vers ce mou-

vement salutaire qu'il repoussait avec paresse, de le forcer, par une ruse innocente, à prendre le remède indiqué. On lui avait dit : « La jeunesse qui ploie et se fane est ranimée par les joies du monde, comme la fleur penchée se relève aux chauds rayons d'un beau jour. » — Elle avait cru.

Et, tout à coup, elle se trouvait transportée dans le monde éblouissant des féeries. — C'était, autour d'elle, le long des parois de ce cirque immense, une tapisserie animée où mille visages de femmes souriaient, ondoyaient, se penchaient, allumant aux feux diamantés du lustre l'étincelle provoquante de leurs regards. — Partout des fronts gracieux, de riches chevelures, de blanches épaules, sortant, épanouies, de leur enveloppe de satin ou de velours.

Il n'y a point de laideur dans ce pêle-mêle inondé de lumière. Ou du moins, pour deviner la laideur parmi tant de beauté, il faut l'œil perçant de l'envie féminine ou le binocle blasé du fat qui bâille, empoisonné par sa propre sottise.

Tout brille au premier regard. L'ombre manque à ce tableau. L'œil fasciné poétise tout ce qui l'entoure. Il ne distingue rien que ce qui sourit, scintille ou chatoie. Chaque loge semble un cadre élégant où se groupe un bouquet d'almées.

Et quand l'orchestre tonne en ce premier coup d'archet dont on s'est presque autant moqué que des tragédies de l'Empire ! — car la moquerie, cette monnaie banale des esprits indigents, prend à partie également ce qui est bon et ce qui est pitoyable ; — quand l'énorme salle s'emplit d'un flux majestueux d'harmonie qui monte, vibre et s'affaisse lentement en un mystérieux murmure, comme le cœur novice tressaille ! comme il attend, anxieux, oppressé ! comme il espère !...

Le dilettante jouit ou fait semblant de jouir ; cela est évident. Sa jouissance est pure quand elle est réelle ; c'est le triomphe de l'art sur l'habitude. — Mais ne comparez point cette jouissance de l'homme qui sait ou croit savoir avec l'extase de l'enfant transporté soudain parmi ces merveilles.

Le dilettante se pâme aujourd'hui ; il s'était pâmé hier. Le pli est pris. Il se pâmera demain. C'est son dessert. Il se pâme comme un autre lit son journal. Il a dans sa poche le bouquet qui traduira son enthousiasme, et son délire, soyez-en sûr, lui laissera le sang-froid de murmurer *brava !* ou *bravo !* en imitant de son mieux l'accent florentin, et en frôlant l'une contre l'autre sans bruit ses mains gantées.

Si c'est un métier sous le lustre, c'est au moins un rôle à l'avant-scène, — et vraiment ce rôle innocent n'a rien en soi qui puisse soulever l'ombre d'un blâme.

Mais le novice, mais l'ignorant dont l'âme a le sens précieux de l'art, que son délire est vrai ! que son enthousiasme est sincère ! Il juge avec son cœur, et son cœur est ému jusqu'au transport. Il ne sait pas, à coup sûr, plonger froidement dans ces flots abondants d'harmonie le thermomètre pédant à l'aide duquel la critique et la jalousie — ce qui le plus souvent est tout un — mesurent l'arbitraire caprice de leurs jugements ; il ne sait pas si cette mélodie est savante, si cette rentrée d'orchestre est fuguée, si cette chose qui passe est une cabalette, si cet accompagnement franchit les barrières classiques de l'usage et sort des vénérables formules du Conservatoire ; il ne sait même pas, que Dieu lui pardonne ! combien il y a de bémols à la clef. — Il sait que son âme est remuée doucement. Son pouls bat plus vite. Sa pensée languit, rappelée à son insu vers de suaves souvenirs, ou se replie, caressante, sur elle-même, selon les riants méandres d'un songe indécis. La musique le saisit, le presse, le dompte. Il respire avidement cette atmosphère sonore qui amollit et berce comme l'enivrant parfum de l'opium. Quelque chose de voluptueux court avec son sang dans ses veines...

Peut-être ne vous en souvient-il plus ; mais vous avez dû, une fois dans votre vie, éprouver tout cela. Le sens est comme une planche gravée qui s'efface à mesure qu'on en multiplie les exemplaires. De même que la planche mise sous presse mille fois se fatigue et ne rend plus qu'une empreinte affaiblie, de même votre faculté de sentir, émoussée, a perdu jusqu'au souvenir de cette sensation vierge et vive qui bouleversa votre être toute une nuit.

Sainte était une nature tendre. Sa douce gaieté d'habitude n'excluait point les délicatesses d'une exquise sensibilité. — Durant la première heure, on aurait pu croire que l'excès imprévu du plaisir pesait sur elle d'un poids trop lourd. Elle avait momentanément perdu ses fraîches couleurs, et son regard étonné n'avait plus la vive mobilité de ses jeunes sourires. Il y avait en elle trop plein d'émotion.

Gaston, presque aussi neuf qu'elle en face de ces joies inconnues, et plus impressionnable encore, subissait le charme comme elle. Mais Gaston était moins jeune. Il savait

le monde davantage. L'amour-propre viril qui vient à l'homme aussi naturellement que la coquetterie à la femme, défendait ses traits contre l'expression trop naïve de son intime ravissement. Il recueillait sa jouissance en lui-même autant qu'il pouvait, et contenait ses mains qui voulaient applaudir.

Néanmoins, il était trop loin encore de l'indifférence mal déguisée de ses voisins, pour n'être point remarqué, surtout à cause de Sainte, qui ne prenait point souci de se contraindre...

Quelques doigts moqueurs s'étendaient. Quelques voix chuchotaient et prononçaient en riant ce mot de *provincial*, qui est le pendant *d'épicier* et résume tout un côté des mépris parisiens.

Généralement parlant, *provincial* ne désigne point exclusivement, comme on pourrait le croire, un fils de la province, mais bien le Français de n'importe où, qui se donne le ridicule d'admirer quoi que ce soit au monde. Ce mot, dans la pensée du Parisien de la rue Saint-Denis, est le synonyme le plus parfait possible de tout adjectif exprimant la sottise.

Et vraiment n'était-ce pas le cas de railler ! — Ces deux enfants s'extasiaient sans vergogne devant la musique de Rossini, que chantaient Nourrit et mademoiselle Falcon.

Il y a manière, d'ailleurs, de faire toutes choses. On peut dire du bout des lèvres : « C'est admirable ! » surtout si l'on a retenu par fortune quelques-uns de ces termes techniques qui traînent au bas des journaux et donnent tant de *couleur* aux critiques d'art ! — Mais admirer avec son cœur, sans la moindre grimace ultramontaine !... *Fi* donc !...

Sainte et Gaston ne prenaient point garde à ce qui se passait autour d'eux.

Ils écoutaient. — Leur âme se suspendait aux lèvres de ces interprètes divins d'une divine musique.

D'abord, ils étaient restés comme écrasés sous l'avalanche de sensations nouvelles qui les assaillait à l'improviste. Ils avaient joui en silence, oublieux d'autrui et d'eux-mêmes, inhabiles à se communiquer leurs impressions.

Puis, au premier instant de répit, ils s'étaient tournés l'un vers l'autre d'un commun mouvement...

Ce fut un muet échange de leurs ravissements. Leurs regards croisés se renvoyèrent tout ce qu'il y avait d'émotions en leurs âmes.

Sainte pleurait. Gaston avait retrouvé le radieux sourire qu'une joie sans mélange met aux lèvres de la jeunesse. Il n'y avait plus sur son beau visage ni souffrance ni tristesse.

Lorsque Sainte le vit ainsi, elle joignit les mains et leva vers le ciel ses yeux brillants d'une ferveur passionnée...

On lui avait dit vrai : Gaston puisait à longs traits à cette source de vie...

La salle cependant était comble, et, lorsque la toile tomba sur le finale du premier acte, salué par une décuple salve de bravos, il se fit un mouvement du parterre au cintre. Les regards se détournèrent presque tous à la fois de la scène pour errer çà et là des loges aux galeries.

Dans cette évolution de la curiosité, plus d'un binocle s'arrêta au passage sur le frère et la sœur. Ils étaient beaux tous les deux et semblaient isolés, perdus, au milieu de cette foule qui s'agitait confusément après son repos d'une heure, comme une bande d'écoliers au signal de la récréation.

Ils causaient maintenant à voix basse, malgré le murmure incessant qui montait du parterre et descendait des galeries supérieures. On eût dit que, timides, ils doutaient de leur droit à mêler un peu de bruit au fracas des conversations croisées.

Bien des yeux féminins, hardis ou modestes, cherchaient à fixer l'œil errant de Gaston. — Sainte était le point de mire d'une douzaine de vainqueurs qui s'étonnaient de n'avoir jamais aperçu ce charmant visage.

Des millionnaires chauves et des députés mal vêtus la dévoraient de l'œil à l'envi. Elle excita l'attention du banquier Bartolo, du champêtre marquis, le Vautour des Bouquets, et même celle du célèbre prince étranger Trufaldin...

Il y avait surtout, à l'orchestre, un lorgnette d'ivoire et dans l'avant-scène de gauche un binocle d'ébène qui luttaient vaillamment de persistance et demeuraient obstinément braqués sur la fraîche beauté de la jeune fille.

Les autres télescopes mignons, las de voir que l'attention de Sainte était acquise tout entière à son voisin, tournèrent ailleurs peu à peu leurs triomphantes explorations ; mais ce ne fut point sans que leurs propriétaires eussent exprimé de manière ou d'autre leur admiration.

Sainte fut même, il faut que le lecteur le croie, le sujet d'une conversation de dix minutes, dans un groupe de cinq ou six jeunes seigneurs, plantés à l'extrémité du balcon de gauche.

Ceci est important, parce que ces jeunes seigneurs, dont quelques-uns étaient bien d'un certain âge, comptaient au nombre de ces fameux lions de l'Opéra, qu'on place tantôt au balcon, tantôt dans la loge infernale, et que des savants dignes de foi affirment n'avoir jamais existé.

Mais n'a-t-on pas révoqué en doute l'existence d'Homère !— et des esprits indisciplinés n'ont-ils pas nié les filets de Saint-Cloud !

Ce qui est positif, c'est que les sept ou huit messieurs du balcon s'accordèrent à trouver Sainte charmante. Il n'y eut point de schisme parmi cette fine fleur de notre aristocratie, composée de Félicien Chapitaux, héritier présomptif d'une charge d'agent de change, et de ses nobles amis.

Ces amis n'étaient pas moins que J.-B.-S.-T. Sanguin, de la maison Sanguin et Cloquard, de Lyon; Arsène Bon de Montfermeil, dentiste fort à la mode, qui avait ajouté à son nom, par une pure reconnaissance, le nom de son village natal; Durandin, l'avoué, et le baron Prunot, neveu du duc de Pharsale, ainsi titré, sous l'Empire, en souvenir d'une escarmouche historique.

Félicien Chapitaux et J.-B.-S.-T. Sanguin étaient jeunes et laids. Arsène Bon grisonnait. Nous connaissons Durandin, qui était plus rond encore et plus souriant qu'autrefois. Le baron Prunot avait d'assez belles moustaches et une décoration exotique.

Tous étaient mis avec beaucoup de goût, ceci sans raillerie, car de nos jours, en fait de toilette, le goût n'est pas personnel, et Lovelace, chez nous, obéirait servilement à son tailleur. Tous parlaient haut, mais sans trop dépasser les bornes. Tous avaient l'air satisfait à un point qu'il ne nous est pas donné de décrire, et portaient sur le visage la conscience épanouie de leurs séductions.

— Ah ! diable, oui ! diable oui ! dit Chapitaux; — diable, diable, diable !

— Elle est ravissante ! s'écria J.-B.-S.-T. Sanguin.

— Quel ratelier ! ajouta le dentiste.

— Ah ! ah ! fit le gros Durandin; — ah ! voyez-vous !... c'est à croquer !... ah ! dame, oui !

Le baron Prunot ne dit rien; mais il eut une toux expressive, et l'emphase érotique que ce gentilhomme mit à tourner en croc le bout de sa moustache ne laissa pas l'ombre d'un doute sur sa manière de voir.

— Mais, reprit M. de Montfermeil, on dirait qu'elle a peur de regarder de notre côté.

— Elle nous sent ! dit J.-B.-S.-T. Sanguin.

Le mot fit rire. Il n'était pas joli.

— Ah !... conclut Félicien Chapitaux, on aura beau dire!... Diable, diable, diable !

Les binocles de ces messieurs s'inclinèrent devant cette observation remarquable et passèrent à d'autres observations.

Il n'en fut point de même de la lorgnette blanche et de la lorgnette noire, qui continuèrent obstinément leur examen.

La lorgnette blanche était, comme nous l'avons dit, à l'orchestre ; elle appartenait à un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans, vêtu avec une simplicité quelque peu sévère.

Il tournait le dos à la scène et se tenait debout.

Sa taille était moyenne et vivement arrêtée. Ses épaules larges appuyaient une poitrine pleine, que dessinait en ce moment le drap noir d'un habit boutonné jusqu'au menton. Il avait les cheveux châtains, taillés courts et bouclés légèrement par derrière. En 1832, où chacun portait ses cheveux crépus et tordus, de manière à former la pyramide pommadée d'un redoutable toupet, cette coiffure avait un sans façon original, auquel ajoutait le nœud à la diable d'une cravate noire et le laisser aller empreint dans la pose de notre jeune homme.

Sa figure n'était point régulière, mais elle avait une expression de franchise et de hardiesse intelligente qui ne pouvait nulle part passer inaperçue. Son regard ferme et fin brillait sous un grand front que coupaient auprès de la tempe droite deux cicatrices peu profondes, dont l'une semblait récemment fermée. Sa joue, rasée entièrement, gardait ces tons bleuâtres que laisse une barbe épaisse après le passage du rasoir. Il portait des moustaches courtes, arrêtées aux coins de sa bouche et dessinées suivant les contours de sa lèvre.

Dans l'ensemble de cette physionomie, il y avait du soldat et de l'artiste. L'atelier ou le bivac — peut-être l'un et l'autre — avait mis son cachet d'insoucieux abandon sur ces traits mâles et spirituels.

Mais, depuis quelques minutes, ces traits étaient bien loin d'exprimer l'insouciance. Derrière sa lorgnette, le regard de notre jeune homme était ardemment curieux. Il glissait de Sainte à Gaston sans cesse...

Parfois, son bras fatigué s'abaissait pour un instant. Alors, il contemplait Sainte avec le seul secours de ses yeux, qui perdaient leur éclair hardi, pour se faire tendres comme des yeux d'amoureux de quinze ans...

En un certain moment où son binocle baissé ne cachait plus son visage, le regard de Sainte croisa le sien.

La jeune fille causait avec son frère. — Elle s'interrompit au milieu de sa phrase commencée. Sa joue, son front, son cou, devinrent tout roses.

Et sur ces vives couleurs glissa un demi-sourire, indécis et confus, tandis que son regard, effarouché, fuyait...

L'autre binocle, celui de l'avant-scène, était tenu par une main ridée et poilue qu'ornait un brillant de toute beauté.

C'était à peu près là tout ce qu'on pouvait voir de la salle, car les deux écrans de l'avant-scène étaient presque entièrement sortis de leurs coulisses.

Mais que peut un écran, fût-il doublé de sept peaux de taureau comme le bouclier d'Ajax, contre l'œil perçant du feuilleton?— Derrière l'écran, il y avait un homme de grande taille, paraissant tout près d'atteindre la soixantaine, et une belle femme, aux abondants cheveux blonds, arrivée ou bien près d'arriver à cet âge douteux qui n'est déjà plus la jeunesse.

L'homme avait un élégant costume, qui gardait à sa taille bien conservée les apparences de la force virile. Des crachats brillaient sur sa poitrine. — Son front avait de nombreuses rides; mais ses cheveux, soit nature, soit artifice, étaient noirs.

On apercevait, dans le demi-jour de la loge, ses traits durs et anguleux, auxquels ne manquait point pourtant ce caractère de courtoisie que l'habitude impose aux gens du monde.

La dame avait une de ces figures où l'admirable perfection du dessin essaye de remplacer l'expression absente. Chacun de ses traits semblait une étude, ciselée selon la règle rigoureuse de l'art, et rien ne manquait à la belle harmonie de leur ensemble.

Mais la grâce n'éclairait pas de son attrayant reflet cette physionomie muette et lassée. Il n'y avait dans ces grands yeux bleus que de l'ennui, et, parmi les lignes heureuses de cette bouche, il n'y avait que de la froideur.

Il est vrai que c'était un tête-à-tête conjugal, circonstance où, dit-on, une jolie dame ne se montre point toujours à son avantage.

Le mari et la femme ne se parlaient point.

Cette dernière, appuyée nonchalamment contre la paroi de la loge, gardait une immobilité fatiguée. — Mais le moment vint où elle eut aussi son passe-temps.

Elle se redressa par un mouvement vif, et braqua son binocle sur l'avant-scène qui lui faisait face.

Dans cette avant-scène, où se trouvait une grosse femme laide et chargée de diamants, Léon du Chesnel venait d'entrer.

Le binocle de la dame blonde ne se baissa plus. Elle se prit à épier ce qui se passait vis-à-vis d'elle avec autant d'intérêt que son mari en mettait à lorgner Sainte.

C'était un ménage sérieusement occupé. — Les deux époux se nommaient M. le duc et madame la duchesse de Compans-Maillepré.

VI

SPECTACLE DANS LA SALLE

Gaston et Sainte étaient placés à l'extrémité de la galerie de droite, devant la porte du couloir.

Le duc et la duchesse de Compans-Maillepré occupaient l'une des premières avant-scènes de gauche et se trouvaient ainsi tout près de l'extrémité du balcon où Félicien Chapitaux et ses illustres amis représentaient dignement la fleur des pois du peuple le plus spirituel de l'univers.

Derrière cette *société* aimable et distinguée, s'épanouissait un autre échantillon de notre aristocratie nationale, un couple notable : mari décoré, femme puissamment nourrie, haute en couleur et portant sur son front rouge un cachet de fierté souveraine.

Félicien Chapitaux, ce ravissant espiègle, avait eu beaucoup de succès auprès de J.-B.-S-T. Sanguin en comparant cette dame rouge au bœuf gras, auquel vraiment elle ressemblait un peu par son embonpoint plantureux et par l'héroïque panache qui ondoyait superbement au-dessus de sa grosse tête.

On peut, du reste, se ressembler de plus loin, si les liens du sang ne sont pas un mensonge.

Cette dame était, en effet, l'épouse du fameux Roncevaux, boucher européen, dont la gloire s'engraisse d'année en an-

née, et qui fait périodiquement aux tables royales l'aumône de ses prodigieux aloyaux.

Aux avant-scènes de droite, il y avait d'abord cette dame laide chargée de diamants; puis, dans la seconde moitié de la loge, une jolie femme, — une femme charmante même, — qui trônait élégamment au centre d'une petite cour d'élite.

La dame laide était Léa Vérin, l'ancienne Égérie du prince ***, qui *inspirait* alors un haut personnage politique et passait pour jouer dans les salons de certain ministère le rôle que jouait Cotillon à la cour de Louis XV.

Il est juste de dire pourtant que madame de Vérin se distinguait énergiquement du commun des Pompadours par son air bourgeoisement orgueilleux, sa grosse voix et sa pédanterie doctrinaire.

Elle aussi avait une cour, quelque peu mêlée, il est vrai, mais fort obséquieuse. On y voyait d'austères visages attachés, nous ne savons comment, à des épines dorsales d'une miraculeuse souplesse. — Pour être étranges, du reste, ces sortes de soudures ne sont point rares, et personne, mieux qu'un puritain farouche, ne tourne à l'occasion le madrigal servile.

Il est passé en axiome, voyez-vous, que les incorruptibles seuls gardent une certaine valeur vénale. — Qui fait bon marché de soi en nos foires politiques ne trouve point acheteur. — D'où il suit qu'être vendu, c'est une raison pour avoir été vertueux.

Les convertis aux vrais principes du tarif des consciences appellent cela: — avoir eu une jeunesse orageuse.

Madame la vicomtesse de Varannes, la voisine du bas bleu politique, faisait avec elle un contraste charmant. C'était une femme de vingt-trois ans, jolie plutôt que belle, et gracieuse encore plus que jolie; sa toilette avait cette orgueilleuse simplicité qui dédaigne de lutter de magnificence en certains lieux contre certaines rivales; mais cette simplicité avait des raffinements exquis bien au-dessus de l'étalage effronté d'un luxe vulgaire. Sa mise, son parler, son maintien, ses manières, tout, jusqu'au type de sa beauté, avait un cachet de provenance aristocratique. C'était une de ces silhouettes mignonnes et fières qui ont un charme à elles en dehors de l'art académique, en dehors peut-être de la poésie pure, charme qui séduit, mais pas tout le monde, attrait si délicat, qu'il échappe à plusieurs et que l'envie a beau jeu parfois pour le nier ou le travestir.

Ceux à qui ne plaît point ce genre de beauté qui glisse hors de l'ornière commune, mais non pas du même côté que le bas bleu ou la femme libre, ont lieu de se réjouir; ceux, au contraire, qui recherchent avec amour ces exceptions jolies où la race exagère au delà du vrai beau ses perfections convenues doivent se hâter de jouir, car l'espèce se perd.

Parmi la lourde atmosphère de nos intérêts positifs, il ne croît plus assez de fleurs pour border les sentiers le long desquels, insoucieuses, élégantes, bonnes et soulevant un monde d'adorateurs au gré de leurs délicieux caprices, ces reines de l'esprit ingénieux et des courtoises délicatesses descendaient autrefois la vie. De loin en loin encore quelque jouissance choisie les appelle au dehors. Elles arrivent aux sons des célestes chants du maître comme de précieux papillons, attirés par la lumière; — vous les voyez encore parfois à la portière de leurs équipages qui effleurent, rapides, le pavé boueux de Paris et courent vers la campagne où le printemps va sourire, — dans le demi-jour pieux qui tombe des voûtes de Saint-Thomas-d'Aquin ou de Saint-Sulpice, — au bois, les jours où Longchamps trop étroit ne prête point son allée à la mercantile cohue des tailleurs ou des modistes, déguisés en ducs et en princesses...

Madame de Varannes attendait sa mère et sa sœur, mesdames de Pontlevau et de Baulnes. — Dans sa loge, avec elle, étaient son mari, homme de trente à trente-cinq ans, à la figure sérieuse et méditative, et deux ou trois visiteurs.

Gaston et Sainte, se trouvant assis à peu près sur la même ligne que les avant-scènes de droite, ne pouvaient voir ce qui s'y passait.

Derrière eux se trouvait la porte d'entrée de la galerie. Comme la salle était comble, l'ouvreuse avait placé des tabourets dans l'espace vide qui sert de passage. On voyait là des hommes et même deux ou trois dames, pressés comme des harengs. — Le tabouret qui touchait immédiatement à la banquette de Gaston, était occupé par un monsieur grave et blond, à lunettes d'or, qui avait échangé un salut avec l'avoué Durandin.

Le reste de la salle, composée à l'avenant, ne présentait rien qui puisse intéresser le lecteur.

Seulement, au dernier amphithéâtre, tout en haut, deux beaux garçons ayant l'apparence d'ouvriers endimanchés, et flanqués de deux sémillantes grisettes, se partageaient entre

quatre une sorte de longue-vue à trois anneaux, et regardaient Gaston à tour de rôle.

— Dragon, dit l'un d'eux en fermant sa lunette, — un pari que c'est lui !

Dragon haussa les épaules et planta un pépin d'orange sur le nez de Poirêt, son camarade, au grand plaisir de ces demoiselles.

— Un pépin n'est pas une réponse, reprit Poirel ; — je parie que c'est le Pâlot !

— Le Pâlot est plus grand, dit Dragon ; — le Pâlot est plus maigre... et puis c'est un bon sujet que le Pâlot...

— N'empêche !... je parie...

— Un bon ouvrier, poursuivit Dragon, qui était un philosophe, ne va pas aux premières de neuf francs avec une connaissance, qui en fait dix-huit, en habit de rôti et en robe de soie.

— N'empêche !...

— Est-il mulet, ce Poiret ! s'écrièrent les grisettes convaincues ; — ce monsieur-là et sa dame aussi sont du monde comme il faut.

— N'empêche !... dit une troisième fois Poiret ; — c'est le Pâlot...

L'entr'acte se prolongeait. Le murmure s'assourdissait, laissant percer distinctes des phrases entières des conversations privées.

Gaston et Sainte, qui causaient tout bas, entendaient, sans y prendre garde, ce qui se disait autour d'eux.

— Voilà donc les lions de Paris ! disait une dame arrivée la veille de la basse Normandie, en montrant au doigt intrépidement le groupe de Félicien Chapitaux ; sont-ils laids !...

— Ah ! maman ! ripostait sa fille, — ils ont l'air si distingué !... N'est-il pas vrai, mon petit père ?

Mon petit père se connaissait en bœufs et non point en lions.

— Le fait est, répliqua-t-il avec l'accent nasal de sa patrie, — qu'ils ont quelque chose de fièrement cossu !

Il se fit un mouvement dans les rangs serrés des tabourets de tolérance, placés sur le derrière, et un jeune homme, porteur d'un gilet très-voyant, sur lequel pendait une chaîne en filigrane, vint s'asseoir auprès du monsieur à lunette d'or.

Il y eut une poignée de main échangée assez cordialement.

— Salut, fils d'Esculape ! dit le nouvel arrivant, qui était Roby, notre acteur-poëte-inventeur de machines.

— De la décence ! répondit tout bas le docteur Josépin ; — d'où sors-tu ?

— De dîner, mon fils, à deux francs par tête, au Palais-Royal.

Josépin le regarda d'un air équivoque.

— Quel métier fais-tu ? dit-il.

— Ma foi, répliqua Roby, tantôt l'un, tantôt l'autre... J'ai une idée... Mais ne me regarde donc pas comme ça par-dessus tes lunettes, s'interrompit-il ; — on dirait que tu pressens une demande d'emprunt... N'aie pas pas peur ! j'ai de quoi vivre pendant quinze jours encore... et, dans quinze jours, — je te demande le secret, Josépin, — il se peut que je sois millionnaire.

— Ah ! bah !...

— Ma parole d'honneur !... En attendant, mes habitudes frugales me permettent de vivre dans une honorable médiocrité.

— Mais qu'es-tu donc devenu ? demanda Josépin qui parut évidemment ragaillardi par l'assurance qu'on ne lui emprunterait point d'argent.

— Ah ! ah ! dit Roby, j'ai mené une existence bien romanesque, mon garçon ! J'ai vu la fortune de près... loin comme d'ici cette grosse dame dont l'accent bas normand me rappelle très-vivement une chute que j'éprouvai à Alençon...

— Tu te blessas ?...

— Je fus blessé...dans mon amour-propre...et à l'œil droit, — comme Philippe, — par un fragment de pomme de calville que me lança quelque rustre...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je jouais le rôle du superbe Hippolyte dans *Phèdre.*

— Ah ! fit Josépin en riant, — je comprends : il y a chute et chute...

— Sans doute ! repartit Roby avec sang-froid ; — je suis tombé aussi comme auteur... Mais nous parlions de la fortune... Figure-toi que c'est cette maudite idée de du Chesnel qui m'a fourvoyé !

— Quelle idée ?

— Les femmes, mon garçon, les femmes !... J'ai voulu m'en faire une échelle ... mais le pied m'a toujours manqué... Si bien que, avec un portefeuille comme le mien, où il y a dix millions d'espérances, — sans compter deux tragédies, — je me suis vu forcé de passer deux ans à parcourir la province...

— Comme acteur ? demanda Josépin.

— Non... je faisais les vins en cercles et en bouteilles.

Josépin se caressa le menton d'un air innocent et fat.

— Pauvre garçon ! dit-il,—pauvre garçon !... Ma foi ! l'idée de du Chesnel n'était pourtant pas mauvaise.

— Oh ! oh ! dit Roby ; — sans la belle baronne...

— Assurément... assurément ! la baronne nous a été de quelque secours, — parce qu'elle avait besoin de nous... Mais il faut dire aussi que quand on sait prendre les femmes par leur côté faible... et qu'on a fait d'ailleurs d'excellentes études.

— Ah çà ! s'écria Roby, cette diable de femme n'aura donc jamais besoin de moi !... J'ai pourtant plus d'un tour dans mon sac.

— Il en faut un bon, murmura Josépin, qui remonta ses lunettes d'or avec l'aplomb d'un parvenu.

Roby pensa probablement que le blond docteur n'avait point changé ; mais il garda pour lui sa remarque.

— Est-elle toujours belle ? demanda-t-il.

Josépin enfla ses longues joues et mit sa main sur le bras de Roby.

— Plus belle que jamais ! répondit-il avec emphase.

— C'est étonnant ! murmura Roby ; — voilà pourtant sept ans... Mais, après tout, tant mieux pour elle ! — Ah çà ! docteur, et vous autres... vous ne m'avez jamais aidé qu'à faire des sottises ; mais c'est égal ! Je vous porte à tous de l'intérêt... où en êtes-vous ?... Toi, d'abord ?...

— Moi, mon ami, je ne me plains pas... J'ai été passer le choléra à la campagne ; mais j'ai fait insérer dans les journaux une petite note où il est dit que le docteur Josépin, de la faculté de Paris, avait déployé en ces circonstances déplorables une intrépidité au-dessus de tout éloge. Cela m'a mis à la mode, avec l'aide de la baronne... Je crois qu'on va me décorer...

— Vraiment !...

— C'est une bagatelle, mais ça donne une tenue.

— Bravo !... Et du Chesnel ?

— Toujours secrétaire d'ambassade.

— Toujours !...La baronne n'a donc pas eu besoin de lui ?

— Il faut croire... Et le crédit de la duchesse ne va pas plus loin que cela... Ce pauvre du Chesnel avait pourtant fait l'emplette d'une ravissante petite femme...

— Tu veux dire la conquête ?

— Non pas... Je parle de madame Léon du Chesnel ?

— Il est marié ?

— Beaucoup.

— Bravo ! fit de nouveau Roby ; — et le Durandin ?...

Josépin étendit son doigt entre la tête de Sainte et celle de Gaston, de manière à montrer le gros avoué, qui s'élargissait à côté d'Arsène Bon de Montfermeil, inventeur de l'élixir odontalgique carthaginois, et connu pour ses rateliers mis à l'épreuve de la carie au moyen de la galvanisation.

— Allons ! dit Roby, — sa figure peint la prospérité... Quant à celui-là, tu n'as pas besoin de me dire s'il est marié... Tout homme qui veut se donner une charge prend femme... ceci sans calembour et uniquement parce que l'une paye l'autre... Et Denisart ?...

— Nous nous voyons peu, répliqua Josépin. — Je sais qu'il a été en prison... Je crois qu'il est dieu !...

— Comment, dieu ?...

— Oui... c'est un nouveau métier à la portée de tout le monde... on a en vu réussir passablement... Mais Denisart n'a pas assez de barbe... On lui a volé son idée d'exploitation en grand de la misère... Sa brochure l'a fait passer devant les tribunaux, et, pendant qu'il était sous les verrous, de plus habiles ont réalisé sa théorie... Banques tutélaires, bureaux de placement, publications à deux sous, tout cela prend des proportions magnifiques. Je suis un peu actionnaire d'une caisse de secours... Cela m'aide à vivre... Mais Denisart est homme à prendre sa revanche !...

— Diable de Denisart ! dit Roby ; — la dernière fois que je l'ai vu, il rédigeait un prospectus en argot pour ces messieurs et ces dames des environs du palais de Justice... Il prétend que les voleurs et leurs moitiés aiment passionnément la lecture et forment un excellent public pour un écrivain qui n'a pas de préjugés...

— Oh ! répliqua le docteur, il a marché depuis ce temps-là !... Il compte bien encore écrire pour Saint-Lazare et la Conciergerie, parce que c'est sa vocation ; mais je l'ai vu songeant à organiser la calomnie, et calculant ce que peut rapporter le rôle d'insulteur aux gages d'un parti... C'est un homme étonnant.

— Étonnant ! répéta Roby : ces idées-là ne viennent qu'à lui !

L'orchestre préluda. Il se fit dans la salle un mouvement en sens contraire du premier.

Ceux qui étaient debout s'assirent. — Le jeune homme de l'orchestre jeta un dernier regard sur Sainte, qui avait les yeux baissés; puis il se tourna vers le théâtre.

Avant de s'asseoir, il laissa son œil indifférent errer de loge en loge. Sainte, qui avait relevé sa paupière timide dès que le regard obstiné du jeune homme avait cessé de la poursuivre, le vit échanger un salut avec l'avant-scène de droite, où était madame la vicomtesse de Varannes et où venaient d'entrer madame de Pontlevau et sa fille Diane.

L'orchestre attaquait l'introduction du second acte; Sainte et Gaston s'étaient remis à écouter de tout leur cœur.

Jusqu'alors, la conversation qui se tenait derrière eux avait passé autour de leurs oreilles comme un vain bruit. Ils n'en avaient point saisi les paroles, parce que, dans ce tête-à-tête que leur faisait leur isolement au milieu de la foule des spectateurs, cette conversation se mêlait pour eux au bruit indifférent de mille autres conversations et ne pouvait gêner leur intime causerie. Mais en ce moment ils se taisaient et donnaient toute leur âme aux belles inspirations du maître. L'entretien des deux amis, au contraire, se poursuivait. On parlait, il est vrai, à voix contenue, mais pas assez pour que le son n'arrivât point aux oreilles du frère et de la sœur en un murmure disgracieux et irritant. Or, si peti et faible que soit un bruit, s'il impatiente, on l'écoute.

Sainte et Gaston, malgré eux, prêtaient donc désormais une sorte d'attention à l'entretien du docteur et de Roby. Les mots leur parvenaient, précédés de ce pénible sifflement des voix qui chuchotent, et jetaient entre eux et la belle musique de *Moïse* de malencontreuses distractions.

— Comment cela? disait Roby, — la baronne ne s'est point remariée?

— Non, répondit Josépin, — et je pense qu'elle ne se remariera pas.

— Elle n'a pas d'enfants?

Josépin se caressa le menton et eut un étrange sourire.

— Des enfants?... lui répliqua-t-il; la baronne?... Allons donc!...

— Pourquoi pas?... demanda Roby.

Un mot se pressa sur les lèvres du docteur, qui le retint et répondit simplement:

— Tu ne te souviens donc plus, mon garçon, que le baron de Roye mourut le surlendemain du mariage?...

— C'est juste!... J'ai perdu tout cela de vue... Mais je veux m'y remettre et voir la marquise, morbleu!... Cette femme-là nous tient; mais nous la tenons aussi!...

Josépin secoua la tête et ne répondit pas.

— Où demeure-t-elle? reprit Roby.

— Partout, excepté chez elle.

— Encore?

— Rue Castiglione, n° 4.

— On ne l'y trouve pas?

— Jamais.

— C'est égal! dit Roby, — je tenterai la fortune... Nous étions ivres jusqu'à l'abrutissement cette nuit-là, vois-tu... et, bien que tout soit ténèbres dans ma mémoire, il me semble que ce meurtre...

Josépin lui saisit le bras et le serra convulsivement en silence. — Gaston venait de se retourner et les regardait.

Gaston reconnut parfaitement Josépin, qui avait été le médecin de son père à l'hôtel de M. Polype, au Palais-Royal. Josépin, lui, n'eut qu'un vague souvenir d'avoir vu le jeune homme quelque part.

Roby resta court, déconcerté par le sentiment de son imprudence. Josépin assura ses lunettes d'or sur son nez magistral avec assez de sang-froid. — Gaston se retourna.

. . . . . .

Mademoiselle Falcon chantait avec madame Dabadie. La salle entière écoutait dans un silence ému.

La porte du balcon de droite s'ouvrit. Un jeune homme, mis avec une recherche extrême et dont le brun visage avait une beauté presque féminine, parut un instant au milieu du groupe des amis de Félicien Chapitaux, qu'il ne salua point, et dirigea son lorgnon vers les avant-scènes de droite.

Après un seul et rapide coup d'œil, il tourna le dos et se retira...

Il y eut dans la salle un frémissement que ne provoquait point la voix puissante de mademoiselle Falcon.

— Le marquis sauvage!... disait-on tout bas, — le beau marquis!...

Tous les regards, quittant la scène, se tournèrent vers le balcon de droite, dirigés par des doigts tendus et des éventails.

Mais, au balcon de droite, il n'y avait plus que Félicien Chapitaux, J.-B.-S.-T. Sanguin, de Lyon, etc., etc.

— Qu'y a-t-il? demanda Roby au docteur.

— C'est le marquis, répondit celui-ci.

— Un marquis de ta connaissance?...

Josépin hésita et reprit :

— Mais non... tu ne le connais pas... C'est le lion du moment... Sa vie, qui est un roman fort bizarre, l'a mis à la mode... Il fait fureur!...

— Mais enfin?...

— C'est le jeune marquis Gaston de Maillepré.

Gaston tressaillit de la tête aux pieds.

Sainte n'avait pas entendu.

La porte de la loge de madame la vicomtesse de Varannes s'ouvrit avec fracas. — Le nom du marquis de Maillepré courut, prononcé de bouche en bouche.

Gaston, qui croyait rêver, se pencha jusqu'à mettre tout son buste hors de la galerie, afin de voir celui qui venait d'entrer dans la loge.

Mais la cloison de l'avant-scène masquait son regard; il ne vit qu'une grappe de cheveux blonds admirables qui descendait en se jouant le long de la joue rosée de madame Diane de Baulnes...

VII

HOMME A LA MODE

Durant quelques minutes, tous les regards convergèrent sur la loge de madame de Varannes. Le jeune homme, qui venait d'y entrer excitait, paraîtrait-il, une égale curiosité à tous les étages de la salle.

A l'amphithéâtre d'en haut, les hardis et gentils minois des deux grisettes petillaient d'impatience. Elles tiraillaient Poiret, chacune de son côté, pour avoir la longue-vue qui servait de lorgnon à toute la compagnie.

— Laisse donc voir! s'écria Bébelle, la plus âgée des deux; — est-il égoïste, ce Poiret!...

— Le fait est qu'il est galant tout juste!... dit Mignonne en faisant une petite moue.

Bébelle avait vingt ans. C'était la grisette classique dont le portrait est partout, qui inspire les poëtes et les romanciers, la grisette sémillante, pimpamte, piquante, croustillante, sautillante, chantante, divertissante, — ce qui ne l'empêche

point d'être touchante, attendrissante, et au besoin larmoyante.

Mignonne avait seize ans. — Ce n'était pas un TYPE. — En cela, elle était au moins originale; car, depuis le manœuvre qui sert les maçons jusqu'à l'homme d'État mirant un portefeuille, tout le monde est *type* aujourd'hui. Un forçat est un type de forçat, un ange est un type d'ange, une haridelle est un type de rosse...

Il y a des gens qui gagnent autant d'argent que des apprentis tailleurs rien qu'à confectionner des *types* pour les éditeurs assez abandonnés pour tenir cet article.

Ces gens sont des types.

Leurs éditeurs également.

Leurs lecteurs davantage...

Donc, Mignonne n'était pas un type. Elle chantait parfois, mais pas toujours, comme les fauvettes, qui sont des types; elle dansait à l'occasion, mais elle marchait aussi; elle avait la repartie vive et le verbe pas trop aigu. Son joli sourire malin laissait quelquefois son visage sérieux. Elle ne savait pas une très-grande quantité de chansons *drôles* et n'avait pas encore lu assez de romans *gais* pour changer son babil simple et sans façon contre un parlage de guinguette.

Mignonne était la fiancée de Nazaire, dit *Dragon*, la vraie fiancée pour le bon motif.

Bébelle et Poiret méprisaient le mariage.

— Ça n'est pas déjà si gai, reprit Bébelle, — tous ces *hihi!* tous ces *haha!* et le reste, toujours sur le même air... Tu pourrais bien nous passer la lorgnette!

— Et dire que ça coûte plus cher ici qu'aux premières des Folies!... soupira Mignonne; — voilà un amour de théâtre!

— Ah! ah! les Folies!... s'écria Dragon; — tu n'es pas dégoûtée, toi!... Mais c'est pas pour fréquenter les Folies qu'on passe la redingote verte à collet de velours et le pantalon fin!

Poiret, qui avait fait ses observations, tendit la longue-vue à Bébelle.

— Joli jeune premier! dit-il; — mais, à bout de bras, ça ne pèserait pas une once!

— Oh! qu'il est gentil! qu'il est gentil! s'écria Bébelle.

— Silence, s'il vous plaît, madame! dit au second rang un dilettante nécessiteux.

Bébelle se retourna et montra ses belles dents blanches en riant sans cérémonie au nez du malheureux amateur de musique.

Mignonne avait saïsi la longue-vue.

— Est-il possible, murmura-t-elle,—qu'il y ait des hommes comme ça, plus gentils que des femmes !...

— Un pari, dit Poiret à Nazaire, qui jouissait à son tour de la lorgnette commune, — un pari que ce marquis n'est pas plus sauvage que toi et moi !

— Pour ça, répliqua Bébelle, — il n'en a pas l'air !...

— Et puis, fit observer Mignonne, — les sauvages sont des nègres.

Nazaire, dit *Dragon*, grand et beau garçon de trente ans, à la physionomie franche et vive, à la tête bouclée d'un châtain presque blond, regarda tour à tour Mignonne et Poiret d'un air indécis. Il était évidemment partagé entre la crainte de contredire sa promise, qui exerçait sur lui un certain empire, et l'envie, passée chez lui à l'état chronique, de contrecarrer son camarade Poiret.

— Pour ce qui est d'être nègre, prononça-t-il gravement, — je ne dis pas... mais sauvage,... ça s'est vu.., Celui du Caveau est couleur de chair.

— C'est son maillot tricoté qui est de cette couleur-là, mon vieux, dit Poiret.

— N'importe !... c'est un sauvage, — comme Paul et Virginie... Il est né en Amérique.

La discussion prenait un essor que Bébelle et Mignonne ne pouvaient suivre. Elles reportèrent leur attention vers le spectacle, et Nazaire expliqua comme quoi il connaissait, non pas le marquis, mais son tapissier, qui en savait long sur sa naissance et son histoire.

— N'empêche ! dit Poiret en manière de conclusion ; — c'est sauvage comme toi et moi... Un pari !...

D'autres commentaires couraient çà et là, sur le même texte du haut en bas de la salle, et la merveilleuse voix de mademoiselle Falcon eut de la peine à triompher de cette distraction jetée en travers de son chant...

Félicien Chapitaux s'étonnait avec J.-B.-S.-T. Sanguin de cette curiosité du public qui n'avait pour objet ni lui ni le baron Prunot, neveu du duc de Pharsale, ni même de M. de Montfermeil. Toute cette bande joyeuse, à l'exception de l'avoué Durandin, qui se taisait prudemment, faisait d'assez sottes gorges chaudes sur le marquis sauvage. A ces plaisanteries s'entremêlait l'éloge de Palmyre, de Sidonie et d'Athénaïs, rats protégés par ces messieurs. On discutait sur

leurs mérites en termes ultra-techniques, qui eussent fait rougir des marchands d'esclaves. Puis on constatait l'absence de madame de Saint-Pharamond, qui semblait être l'astre principal du monde où gravitaient ces gentilshommes.

Enfin, le nom du marquis sauvage, prononcé auprès d'eux, soulevait de nouveau leur bile. Chapitaux lui trouvait *mauvais genre;* J.-B.-S.-T. Sanguin, de la maison Sanguin et Cloquard, le trouvait *bourgeois;* le baron Prunot élevait des doutes sur sa noblesse.

Mais ces obscurs blasphèmes se perdaient parmi l'engouement de tous.

Celui qui excitait ainsi l'attention générale avait vraiment en sa personne quelque chose de souverainement distingué. C'était un très-jeune homme. Sa peau légèrement brunie — par le soleil des tropiques, sans doute,—conservait néanmoins des tons délicats et comme veloutés. Il avait de grands yeux noirs, brillants et doux dans leur hardiesse, un front d'enfant penseur, — large et pur sous sa gracieuse couronne de cheveux noirs, une bouche fraîche et ferme, aux lèvres vivement arquées, au-dessus de laquelle se dessinait en brun clair une ligne de duvet naissant.

Sa taille était au-dessous de la moyenne, mais prise en de si admirables proportions, que l'œil, saisi par sa grâce juvénile et noble, ne songeait point à en mesurer la hauteur. On eût pu reprocher seulement à cette taille un peu trop de rondeur et de molle harmonie dans les formes...

Mais quel âge pouvait avoir M. le marquis Gaston de Maillepré? — Vingt-trois ans, tout au plus.

Souvent, à vingt-trois ans, la charpente de l'homme n'a point pris encore ces angles carrés, ces musculeuses saillies que l'âge viril taille et cisèle dans les contours pleins de l'adolescence.

En entrant, il serra la main de M. de Varannes, et vint sur le devant de la loge, à tel point que, durant un instant, il n'y eut entre son profil et le regard de Gaston, qui se penchait avidement en dehors de la galerie, que la blonde frisure de madame Diane de Baulnes.

Mais il ne resta là que le temps de baiser la main de la vicomtesse et d'offrir un souriant salut à Diane.

Il s'assit ensuite auprès de la vicomtesse, sur l'un des fauteuils du second rang.

— Falcon est magnifique ce soir, dit madame de Varannes.

La réponse du marquis se perdit dans un *rinforzando* de l'orchestre; mais elle ne fut pas perdue sans doute pour la vicomtesse, dont le regard se détourna, tandis qu'une imperceptible rougeur colorait sa joue.

— Votre beau cousin fait décidément sa cour à madame de Varannes, dit la duchesse de Compans-Maillepré, dont le binocle n'avait eu qu'à se détourner un peu pour passer de du Chesnel au marquis.

— Elle est ravissante ! pensa tout haut le duc en détournant enfin les yeux du pur et charmant visage de Sainte.

Sa femme se prit à rire avec moquerie.

— Vous êtes toujours jeune, monsieur le duc, dit-elle.; — mais, moi qui vieillis, je ne suis plus jalouse... Du reste, votre mot peut s'appliquer aussi à madame de Varannes, et le marquis fait preuve de goût, pour un sauvage, en s'adressant si bien.

— On en peut dire autant de M. du Chesnel, répliqua sèchement le duc.

La duchesse rougit peut-être; mais elle était fardée.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur, reprit-elle du bout des lèvres; — M. du Chesnel s'adresse bien... Il fait la cour à une ambassade.

Le duc, en ce moment, s'inclina, en réponse au salut sommaire que lui avait envoyé son *beau cousin*.

Après s'être incliné, il se renversa contre le dossier de son fauteuil. Son regard glissa sournoisement du marquis à du Chesnel, toujours empressé autour de Léa Vérin, et de du Chesnel à sa femme. — Les rides de son front s'étaient creusées. Il y avait dans son œil un dépit concentré. — On eût deviné que ces trois personnes étaient le tourment de sa vie.

Lorsqu'il eut baissé les yeux, la duchesse le regarda un instant à son tour. Ce fut sans amour, mais sans haine : avec indifférence et fatigue.

Il n'y avait plus en elle rien de ce qu'une femme peut éprouver près d'un homme.

Elle l'avait pourtant aimé, puis détesté, puis redouté, comme on craint un juge implacable.

Mais tous ces sentiments effacés se confondaient en une commune apathie...

On écoutait dans la loge de madame de Varannes. — Nourrit venait d'entrer en scène.

Madame Diane de Baulnes, belle personne qui ressemblait

à sa sœur, sauf la grâce et l'expression exquise des traits de la vicomtesse, faisait mine de regarder la scène et lorgnait le marquis par-dessous son binocle. — Il ne faudrait point s'y tromper. Diane ne lorgnait point le beau jeune homme parce qu'il était beau et parce qu'elle l'aimait. C'était bien autre chose ! Elle le lorgnait parce que sa sœur aînée rougissait chaque fois que le marquis lui jetait à voix basse quelque parole couverte par le bruit de la scène.

Diane était mariée depuis quelques jours seulement.

Elle avait dix-huit ans. — Elle était très-instruite, très-dévote, très-froide de cœur, très-médiocre d'esprit. Elle avait une fraîcheur éblouissante, de magnifiques cheveux blond cendré, de beaux traits et une taille irréprochable. Son éducation eût contenté le censeur le plus rigide. Son intelligence étroite, mais patiemment cultivée et chargée de toutes les choses sérieuses ou frivoles dont se compose l'enseignement féminin, ne manquait pas d'une certaine droiture. Plus spirituelle, elle eût été peut-être parfaitement bonne.

Il aurait fallu à cette nature honnête, mais indigente, une éducation toute de cœur. Le tact clairvoyant, la volonté persévérante d'une mère eussent réussi sans doute à rendre fécond ce qu'il y avait en elle de séve et de jeunesse; mais madame de Pontlevau, excellente femme à la tête légère et vide, avait confié Diane dès son enfance à des mains étrangères.

Il est, au milieu de notre société, une étrange école, obscure, inconnue, dont les adeptes nombreux font des prosélytes dans le secret des familles pieuses. Quelques livres d'une poésie mystique et dévote à l'excès dans ses formules ont révélé naguère cette bizarre hérésie, d'autant plus dangereuse qu'elle se présente sous l'espèce ardente et austère à la fois d'un religieux ascétisme.

Diane avait été élevée par une sœur de sa mère, imbue jusqu'à l'exaltation de ces principes insensés d'une piété fourvoyée. — Diane regardait le mariage comme une grossière et permanente offense envers la divine pureté.

Sur cette base reposait son éducation tout entière.

Et ceci n'est point une fiction vaine. En notre siècle indiscipliné où tant d'esprits louches ou vicieux ont prêché contre le mariage de fougueuses croisades, parce que c'était là pour leurs passions rétives une insupportable entrave, voilà que d'autres esprits, poussant le scrupule jusqu'à l'extravagance,

attaquent le mariage en sens contraire et ressuscitent le dogme enterré des manichéens!

Ce sont de dignes personnes, à coup sûr, et qui pèchent uniquement par excès de vertu. A leur tête marche un poëte presque illustre, un croisé littéraire, dont le fauteuil académique a récompensé les travaux. — Mais le poison n'en est que plus perfide lorsqu'il se présente sous l'apparence d'un breuvage salutaire. — Et c'est, croyons-nous, faire acte d'honnête homme que de planter une enseigne au seuil de ce temple nouveau que des mains respectables ont élevé par mégarde au cynique Anubis.

Nous devons dire cependant, car une prêtresse de ce temple a eu soin de l'expliquer en termes fort éloquents dans un roman mystique qui est comme l'évangile de cette religion *orbicide;* nous devons dire que ce n'est pas la forme du mariage qu'on repousse, mais bien son essence et son but.

Il est permis d'épouser, mais il est défendu d'être époux.

Il n'y avait donc point de contradiction dans la position de Diane, qui était mariée à M. de Baulnes, assis auprès d'elle dans l'avant-scène. M. de Baulnes, jeune, riche, accompli sous tous les rapports, aimait Diane éperdument.

Diane n'avait nul éloignement pour la personne de son mari ; mais on eût juré qu'elle lui était parfaitement étrangère.

Ainsi, en ce moment, il y avait dans la loge de madame de Varannes six personnes liées entre elles fort étroitement, sauf le marquis de Maillepré, qui n'était point de la famille.

Il y régnait pourtant comme une atmosphère de gêne à laquelle échappait seulement l'excellente madame de Pontlevau, qui, pourvu qu'elle eût un cachemire convenable et un public pour apprécier ledit cachemire, n'était nulle part à la gêne.

M. de Baulnes risquait de temps en temps un mot, accueilli toujours froidement par Diane.

Le marquis, placé entre la vicomtesse et son mari, avait à subir l'inquiète surveillance de ce dernier, dont toutes les manières pourtant restaient à son égard prévenantes et souverainement amicales. — C'est au point qu'on eût dit que M. de Varannes avait grand intérêt à ménager le marquis.

La vicomtesse, enfin, sentait peser sur elle les regards croisés de son mari et de sa sœur...

Du dehors, vous n'eussiez vu que physionomies bienveillantes et charmants sourires...

Gaston, cependant, — l'autre Gaston, le *Pâlot*, comme l'ap-

pelait Poiret, — était depuis une demi-heure dans un état de fiévreuse agitation. Il venait d'apprendre, par hasard, lui qui vivait si loin du monde, qu'un homme était là, tout près de lui, portant son nom, — et portant ce titre que la volonté paternelle avait mis à l'écart. Obéissant, le dernier des Maillepré avait couvert sa noblesse d'un voile, pour ne la point commettre dans sa lutte contre la misère. Il avait fait comme ces fiers Bretons d'autrefois qui, forcés de descendre au négoce pour rebâtir leur manoir en ruine, suspendaient l'épée de leurs pères dans un coin obscur de quelque chapelle.

Mais ceux-ci, dès qu'ils avaient repoussé du pied dédaigneusement leurs chartes de commerce, retrouvaient toujours le dépôt confié à la muraille sainte, tandis qu'un voleur effronté se parait des dépouilles de Gaston. — Il avait bien entendu, — on avait parlé du marquis Gaston de Maillepré ?

Son premier mouvement, lorsqu'il reconnut que son regard ne pouvait point pénétrer dans cette avant-scène où se concentrait pour un instant la curiosité générale, fut de s'élancer hors de sa place et de se faire justice par ses mains ; mais un coup d'œil jeté sur Sainte, qui ne se doutait de rien et se donnait tout entière à ses émotions enchantées, le retint. Il eut peur de la laisser seule au milieu de cette foule inconnue, et de changer en peine inquiète les purs élans de sa joie.

Et puis plusieurs rangs de spectateurs, assis et immobiles les séparaient de l'entrée de la galerie, il eût fallu les déranger. Or, pour qui possède cette retenue timide, dont le contact du monde modifie les allures, mais qui est en germe au fond de toute nature distinguée, c'est une montagne à soulever. A vingt ans, tel enfoncerait plutôt un carré d'infanterie que trois banquettes chargées de femmes, au milieu d'un acte, à l'Opéra.

Il refoula son impatience et attendit le tomber du rideau.

Lorsque ce moment fut venu, il prit le bras de Sainte et l'entraîna au dehors.

Le jeune homme de l'orchestre attendait aussi cet instant sans doute, car il se retourna vivement, pour reprendre sa contemplation interrompue. — Mais Sainte entrait déjà dans le couloir.

Notre jeune homme alors prit son parti et gagna la porte.

Il en fut à peu près de même de M. le duc de Compans-Maillepré.

Lorsque son binocle rencontra la place vide de Sainte, il

contint un mouvement de dépit et sortit en murmurant par manière d'acquit une phrase faite de banale excuse.

A peine avait-il tourné les talons, que l'un des écrans de la loge glissa brusquement dans sa coulisse et y disparut avec bruit.

C'était peut-être un signal. — Du moins Léon du Chesnel tourna-t-il immédiatement la tête.

La duchesse lui fit un signe impérieux.

Du Chesnel quitta aussitôt l'avant-scène de Léa Vérin, — et, l'instant d'après, il s'asseyait sur le fauteuil abandonné par M. de Compans-Maillepré.

Celui-ci, cependant, avait descendu le grand escalier et franchi le vestibule.

Une ample redingote couvrait son habit noir et cachait les crachats étalés naguère sur sa poitrine.

Il sortit sous le porche et prit à gauche le passage noir qui conduit aux galeries de l'Opéra.

Le jeune homme de l'orchestre sortit presque en même temps que lui, et alluma son cigare vis-à-vis du Théâtre-Enfantin, qu'un incendie a détruit depuis.

Le duc ne l'avait point suivi jusque là. — Après avoir regardé à droite et à gauche dans la cour qui côtoie le passage, il était entré à l'estaminet du café de l'Opéra, pour en ressortir presque aussitôt avec un personnage à mine équivoque, en corps de chemise, et tenant à la main une queue de billard, admirablement graissée de blanc d'Espagne.

— Est-ce quelque chose de pressé ? demanda-t-il en souriant au duc d'un air moitié obséquieux, moitié familier.

— Très-pressé, répondit le duc.

— Alors, je vais vendre ma bille, dit M. Burot, qui rentra sans façon à l'estaminet.

On l'entendit mettre sa bille aux enchères, — une bille vierge, pour traduire en termes lisibles l'expression plus énergique des joueurs de *poule ;* — puis on le vit revenir, vêtu d'un costume semi-fashionable et comptant les pièces blanches, produit de la vente de sa partie.

M. Burot avait auprès du duc le titre de secrétaire.

Au moment où ils entraient tous deux dans la petite cour sombre où débouchent les galeries, notre jeune homme de l'orchestre revint avec son cigare allumé. — Il les croisa de fort près et entendit ces quelques mots :

— Où est-elle placée ? disait M. Burot.

— A la première galerie, répondit le duc, — auprès d'un joli garçon à l'air timide, qui lui ressemble et que je crois son frère...

Le jeune homme s'arrêta court. — Puis il se glissa doucement dans l'espèce de corridor couvert et mal éclairé qui est entre la maison du passage et la cour, dont le séparent seulement de minces planches découpées en arcades...

VIII

JOLI JONC

La petite cour située entre les bâtiments de l'Académie royale de musique et les galeries de l'Opéra était alors plus sombre encore qu'aujourd'hui et surtout plus boueuse. On l'a sablée récemment.

C'est l'humble *square* de cette cité brillante et populeuse comprise entre le boulevard et les rues Grange-Batelière, Lepelletier et Pinon.

Il faut, paraîtrait-il, à tout palais, suivant son importance, un tas de fange petit ou grand. L'Opéra, qui ne loge que des rois pour rire, possède seulement ce trou humide, tandis que les Tuileries ouvrent leurs nobles fenêtres sur un amas de boue qui déconcerterait le balai d'Hercule.

Autrefois, dit-on, les seigneurs suzerains donnaient à leurs vasseaux une cédule de l'hommage reçu. Plus n'est besoin de cette formalité gothique, et quiconque aujourd'hui a fantaisie de saluer la demeure royale, porte, des talons à l'échine, un certificat grisâtre qui dispense de tout autre témoignage.

C'est au point qu'il est parfaitement passé en proverbe de dire d'un pauvre diable crotté jusqu'à la nuque : « Il vient de la place du Carrousel... »

La petite cour de l'Opéra est bien loin, Dieu merci, de ressembler à cette enceinte monumentale, qui sera la plus belle place de l'univers, lorsqu'on y pourra passer sans crainte de se noyer dans les luxuriantes immondices qui couvrent son niveau défoncé à un demi-pied de hauteur. Elle est crottée modestement et comme il convient à un étroit coin de terre où ne reposent ni les fondements du Louvre ni ceux des Tuileries.

Elle communique avec les quatre rues que nous avons nommées plus haut, par les galeries, par le passage et par

deux souterrains dont les échos, malgré l'aspect sombre de leurs voûtes, ont à répéter plus de soupirs d'amour que de lugubres plaintes.

Le duc et son secrétaire Burot s'étaient arrêtés à peu près au centre de la cour, comme pour être mieux à l'abri de toute surprise indiscrète. Le jeune homme de l'orchestre se tenait immobile et l'oreille au guet derrière un des minces pilastres de la colonnade en planches, sorte de cloison à jour qui se ressent du voisinage de l'Opéra, la patrie classique des arbres en carton et des palais sur châssis.

Si c'est un crime d'écouter de toutes ses oreilles une conversation où l'on n'a point de part, notre jeune homme était positivement coupable, car il laissait éteindre son cigare et avançait le cou dans l'attitude d'un homme aux aguets.

— Des yeux bleus d'une candeur angélique, disait le duc avec cette onction enthousiaste du gourmand qui parle cuisine; — un teint de lis...

— Et de roses, ajouta Burot en ricanant; — c'est forcé!

— Tais-toi.., Un front délicieux où se séparent des cheveux blonds qui doivent être mille fois plus doux que la soie.

— C'est beaucoup, grommela Burot; — mais, quand même vous mettriez, comme d'habitude, trente-deux perles fines dans sa bouche de corail, ça ne serait pas un signalement... Quel âge peut-elle avoir?

— De seize à dix-huit ans.

— C'est joli... Et son amant?

— Je te dis que c'est son frère!

— Peuh! fit Burot, — que j'en ai vu passer de ces frères-là!...

— Tais-toi!... Si jamais la pureté fut écrite sur un gracieux visage...

— Eh! monsieur le duc!... toutes les femmes sont pures jusqu'à douze ans... Il y en a qui vont jusqu'à quinze, faute d'occasions... Pensez-vous donc qu'un petit faux pas leur mette une marque à la joue?

— Monsieur Burot!

— Ah! ah! ah! poursuivit le drôle avec une irrévérence complète, — comme elles seraient toutes mouchetées, monsieur le duc!

Celui-ci frappa brusquement du pied.

— Histoire de plaisanter, reprit Burot en changeant de ton: — il y a femme et femme... Nous allons bien voir ça!...

Derrière son arcade de planches, notre jeune homme écou-

tait cela sans bouger. Il tordait sa moustache assez paisiblement et ne ressemblait vraiment point à ces grotesques personnages que les auteurs dramatiques aiment de passion à cacher derrière n'importe quoi et qui se montrent de temps en temps pour cligner de l'œil et dire tout bas (à tue-tête) : « L'infâme!... le traître!... horreur!... vengeance!... »

Ces personnages, soit dit en passant, nous semblent des plaisants fort audacieux, et notre plus vif désir a toujours été de voir le *traître* qu'ils épient leur passer sa grande épée au travers du corps, pour leur apprendre à se cacher mieux.

La petite cour, cependant, était entièrement déserte, suivant la coutume. A de longs intervalles, quelques rares passants, quittant les galeries, la traversaient pour gagner les *tunnels* qui rejoignent les rues Grange-Batelière et Pinon et dans l'un desquels s'ouvre la loge du concierge de l'Opéra. Le duc et son confident avaient lieu de se croire parfaitement seuls.

Burot était un petit homme maigre, aux longs cheveux crépus, dont les touffes desséchées et comme grillées donnaient à sa tête une largeur extravagante. La peau écarlate de son visage se collait à ses os anguleux et saillants. Il avait un nez mince et brisé à son milieu, de façon à retomber en éteignoir sur sa bouche, meublée de longues dents entre lesquelles le tuyau de sa pipe avait creusé de profondes échancrures. Un collier de barbe fauve courait tortueusement autour de ses joues et en suivait les lignes tourmentées. Ses yeux étaient rapprochés outre mesure, ronds, d'un émail rougeâtre, clignotants, et tout pleins de cette audace poltronne qui est l'essence du maraud. — Burot avait été laquais. — Son costume visait témérairement à l'élégance. Il portait une redingote de beau drap grenat foncé, un gilet de velours ponceau et une vaste cravate de satin bleu de ciel, chargée de fleurs brochées, d'un jaune vif. Un pantalon à blouse, gris de perle, tombait sans trop grimacer sur ses pieds osseux et plats. Il avait des bijoux : une grosse bague chevalière, une chaîne en filigrane, et deux scarabées en émail pour agrafer sa chemise.

Le duc avait froncé les sourcils avec colère aux dernières réponses de ce digne serviteur; mais, habitué sans doute à ses impertinentes boutades, il se contint. Aux lueurs fumeuses des quelques lanternes, dont la prétention était d'éclairer la cour, il avait pu apercevoir les yeux du secrétaire briller plus que de coutume au milieu de sa face empourprée.

— Vous êtes ivre, mon pauvre Burot, dit-il d'un ton de douceur clémente; vous ne vous corrigerez jamais de cela!

— J'en ai peur, monsieur le duc... Mieux que personne, vous pouvez savoir ce qu'il en coûte pour se défaire d'un vieux péché...

Le duc lui mit la main sur l'épaule. Burot fléchit sous la pression et perdit son effronté sourire.

— Histoire de plaisanter!... balbutia-t-il; — je n'ai bu qu'une topette et j'y vois assez pour suivre une piste... Je vous respecte à ma manière, vous savez bien... Voyons! nous disions que la petite est une blonde comme il n'y en a point, rose, blanche, avec des yeux bleus, et un frère qui n'est pas un amant... Après?

— Une taille charmante, reprit le duc, — du moins ce qu'on en peut voir.

— Et sa toilette?

— Très-simple... un canezou de mousseline brodée sur une robe en soie et une petite capote de crêpe avec une guirlande de marguerites moins fraîches que ses joues...

— Vieux troubadour! grommela Burot en aparté... Monsieur le duc, reprit-il, nous vous arrangerons ça.

— Ne va pas faire d'école!

— Peuh! fit Burot, qui haussa les épaules; — c'est le pont aux ânes!... cette petite n'est pas un oiseau... Pour regagner son domicile, elle usera de ses fines jambes... — Vous avez oublié sa jambe, monsieur le duc. — Ou elle prendra un fiacre... à moins qu'elle n'ait son équipage.

— Cela m'étonnerait.

— Fort bien... Alors restent les jambes adorables et le fiacre... Dans le premier cas, je la suivrai tout niaisement, comme à l'ordinaire... Et Dieu veuille qu'elle ne demeure pas à la barrière du Trône!... Dans le second, je m'arrange de manière à entendre ce qu'on dit au cocher... Je couche ce renseignement sur mon portefeuille, — et demain, si Dieu nous prête vie, je fais le nécessaire.

— A la bonne heure! dit le duc; — en attendant, prends une place de parterre pour bien la reconnaître... Tu viendras ce soir me rendre compte de ton expédition.

Le duc reprit le chemin du théâtre, et Burot rentra au [illegible].

Notre jeune homme demeura un instant immobile, — puis il s'élança en courant sur les traces du duc.

Il le rejoignit au moment où ce dernier achevait de monter le grand escalier.

— Monsieur, lui dit-il en l'abordant chapeau bas, — je m'appelle Romée ; j'ai été capitaine de cavalerie en Afrique, et j'ai quitté le service pour pouvoir tuer mon colonel, qui m'avait insulté gravement...

— Monsieur, interrompit le duc avec une politesse hautaine, puis-je savoir ce qui me procure le bizarre honneur de cette confidence inattendue ?...

— Ce colonel avait trois fils, poursuivit froidement Romée ; — trois beaux cavaliers, braves et forts, qui firent leur devoir en défendant leur père... Je dus commencer par eux...

— Mais, monsieur !...

— Puis vint le tour du colonel... Maintenant, je suis sculpteur, rue Saint-Louis, au Marais, n°...

— Eh ! monsieur, peu m'importe le numéro ! s'écria le duc, qui voulut se retirer.

Romée le retint par le bouton de sa redingote.

— Numéro 26, continua-t-il très-doucement. — Je vous dit tout cela, monsieur, pour que vous me retrouviez s'il vous prend fantaisie de me chercher jamais.

— Les sculptures de mon hôtel sont en parfait état..., commença le duc, dont l'intime persuasion était désormais qu'il avait affaire à un fou.

Romée salua.

— Il ne s'agit point de votre hôtel, dit-il, mais de vous-même.

— Je n'ai jamais eu la pensée de me faire élever de statue, monsieur.

Romée salua de rechef. — Il entraîna doucement le duc jusqu'à la porte ouverte d'une loge et lui montra du doigt Sainte, qui avait repris sa place à la galerie.

— C'est bien elle, dit-il, — n'est-ce pas ?

Le duc le regarda, étonné.

— Vous avez tressailli, reprit Romée d'un ton bref et sec ; — c'est elle... je le savais... Écoutez-moi, monsieur ; je ne compte pas mourir de sitôt, et, tant que je vivrai, vous ne toucherez pas un cheveu de cette jeune fille !

— C'est une menace, cela, monsieur !... dit le duc, qui redressa sa haute taille.

— Oui, monsieur, répliqua Romée.

Ce disant, il tourna sur ses talons et laissa le duc ébahi au seuil de sa loge.

Le rideau était levé. — Taglioni attachait tous les regards aux merveilles de sa danse sans rivale. Il y avait dans la salle entière comme un frémissement d'amour pour cette créature idéale, moitié femme, moitié fée, dont le corps s'envolait aux battements de ses ailes de gaze. — Elle était jeune alors, et nous qui l'avons vue naguère passer parmi nous comme un rêve de poëte, effleurant de son pied divin le sol fleuri du pays des sylphes, saurions-nous dire ce que la jeunesse pouvait ajouter de suavités riantes à sa grâce et de fraîcheur à ses chastes séductions?

L'art peut lutter et vaincre. Mais si, après ces longues années, Taglioni est restée la première danseuse du monde, qu'était-elle aux jours où ses muscles vierges subissaient l'impulsion des premiers bravos, où son sourire s'enivrait aux parfums de la première couronne?

Gaston et Sainte, cependant, ne retrouvaient plus, en face de ces tableaux où la sylphide épandait son charme exquis, leurs joies naïves et recueillies. L'heure était passée pour eux du plaisir sans mélange, des enchantements.

Gaston était triste et Sainte n'avait pu longtemps tarder à s'apercevoir de sa tristesse.

Ç'avait été comme une goutte d'amertume jetée sur les jeunes élans de son bonheur. Elle aussi était triste, et il n'y avait plus rien qui pût la réjouir parmi ces splendeurs nouvelles.

Gaston n'avait point voulu lui confier le motif de cette préoccupation soudaine qui avait ramené la pâleur à sa joue. — Il se taisait. — Durant l'entr'acte, il avait parcouru le foyer et les corridors, se livrant à une recherche dont Sainte ne connaissait pas le but.

Ce qu'il cherchait, du reste, il ne l'avait point trouvé. — Parfois, au foyer, un nom prononcé près de lui ou jaillissant au loin de quelque groupe avait changé brusquement la direction de sa promenade. Il écoutait alors; il semblait épier, et son regard, au grand étonnement de Sainte, s'appuyait sur les visages avec une sorte d'effronterie.

Mais c'était en vain.

Et vraiment la recherche était difficile. Comment trouver ce qu'on ne connaît point?... Gaston pouvait passer près du but sans le savoir. Les gens n'ont pas leur nom écrit sur le visage.

Gaston se disait cela, — mais il espérait toujours et ne se lassait point. La fin de l'entr'acte put seule mettre un terme à ses investigations.

Le beau marquis n'avait pas quitté la loge de madame de Varannes. Gaston et lui n'avaient eu garde de se rencontrer.

Vers le milieu du ballet, M. Burot fit son entrée au parterre avec l'aisance d'un habitué. Ses cheveux ébouriffaient avantageusement leurs touffes crépues. Les couleurs voyantes de son costume tranchaient et blessaient l'œil comme un accord faux écorche l'oreille. Un beau tuyau de pipe sortait de la poche de sa redingote et balançait çà et là sa courbe élastique.

M. Burot échangea des saluts avec cette honorable portion du public qui s'assied sous le lustre et tient les succès en tous genres au plus juste prix.

Ce devoir de politesse accompli, M. Burot lorgna les galeries. — Du premier coup, il aperçut Sainte et la détailla en connaisseur.

— Allons, allons, dit-il, — autant celle-là qu'une autre!... Elle est, ma foi, jolie... Mais il faudra que le duc finance!

Ce titre de secrétaire que portait M. Burot ne donnerait point au lecteur une idée très-précise des fonctions importantes de ce digne personnage. C'était une pure fiction du genre de celles que la plume intrépide des grammairiens peut appeler sans frissonner autonomase ou synecdoche. — M. Burot n'était rien autre chose qu'un homme de goût et de flair, don Juan de seconde main, séducteur pour compte, rompu aux finesses de la chasse amoureuse, et insensible aux coups de canne.

Il y a un orgueil de métier. M. Burot, d'ordinaire, ne laissait point à son maître l'initiative des aimables trouvailles. Ceci nous explique le scepticisme impertinent de ses réponses au duc de Compans-Maillepré.

Le spectacle finissait. La foule s'écoulait péniblement par les issues trop étroites.

Félicien Chapitaux, J.-B.-S.-T. Sanguin, M. de Montfermeil et le baron Prunot venaient de descendre le grand escalier, s'entretenant de Taglioni, de la petite blonde, d'une jument couronnée qu'avait acheté Chapitaux et surtout de madame Bathilde de Saint-Pharamond, l'éblouissante lorette dont la loge était restée vide durant toute la représentation.

Il y a lorette et lorette. Mademoiselle de Saint-Pharamond était *de la haute*. Elle avait dans son gentil secrétaire un contrat de mariage en due forme qui prouvait qu'elle

était veuve d'un comte, — mais veuve pour tout de bon d'un comte qui n'était pas pour rire.

Quelle position pour une lorette !

Mais aussi qu'il est beau, dans cette position, de se dévouer aux plaisirs des Prunot, des Sanguin, des Chapitaux et des princes Trufaldin !...

Madame la comtesse de ***, dite madame de Saint-Pharamond, avait droit aux respects de ses consœurs, et les petits rédacteurs du *Ciron*, journal d'esprit, faisaient des vers de treize pieds à sa louange...

Dragon, tenant Mignonne sous le bras, Poiret, accompagné de Bébelle, s'apprêtaient à regagner à pied les solitudes lointaines où gisaient leurs modestes domiciles. — Tout le long du chemin, on aurait pu entendre les deux ouvriers, revenus à leur premier différend, discuter la question de savoir si le jeune homme de la galerie était le Pâlot, — ou si ce n'était pas le Pâlot.

Les loges se vidaient; M. et madame de Compans-Maillepré avaient quitté la leur. — La duchesse, avant de partir, avait envoyé un impérieux regard à Léon du Chesnel, qui drapait un admirable cachemire sur les épaules ruineuses de Léa Vérin. Ce regard était sans doute un complément de l'entretien qui avait eu lieu durant l'absence du duc.

Gaston et Sainte se tenaient à l'entrée de la galerie. Il semblait que Gaston voulût faire la revue de tous ceux qui passeraient.

Ce fut d'abord Léa Vérin, pendue lourdement au bras de du Chesnel. Le secrétaire d'ambassade, sous son sourire de commande, avait l'air souverainement fatigué de son bonheur. Il vit Gaston, le reconnut et tourna la tête.

Puis vint madame de Varannes, entourée de sa petite cour. — Le beau marquis donnait le bras à la vicomtesse et lui parlait tout bas en souriant.

Son coude effleura la poitrine de Gaston. Il se retourna pour s'excuser, et son regard se reposa durant une seconde sur le pâle visage du dernier des Maillepré.

Ce fut quelque chose d'étrange. — Ce regard devint doux et caressant jusqu'à prendre les reflets veloutés d'un regard de femme...

Gaston, lui, interrogeait de l'œil la figure de M. de Baulnes, qu'il supposait être son voleur de titre.

Mais comment savoir ?...

Tout le monde passa. — Gaston descendit à son tour avec la pauvre Sainte, qui le regardait tristement et n'osait point l'interroger.

Sous le péristyle, Romée, boutonné dans un gros paletot, dont les manches épaisses donnaient une délicate finesse à ses mains gantées de blanc, semblait attendre quelqu'un. — Sainte rougit en l'apercevant, mais elle ne retira point son regard trop vite. Lorsqu'elle le retira, un petit sourire bien doux fleurit sur sa lèvre.

Romée avait une joie d'enfant sur le visage.

Il sortit du péristyle derrière le frère et la sœur, que suivit aussi M. Burot.

M. Burot avait tiré sa pipe et la bourrait.

Gaston trouva un fiacre vide; il y monta.

M. Burot, s'approcha, la pipe à la bouche et un papier roulé en allumette à la main.

Romée était à deux pas, sur le trottoir. Il jouait avec un joli jonc, brillant et flexible.

— Excusez, mon brave ! dit Burot au cocher du fiacre où se trouvaient Gaston et Sainte; — je m'allume à votre lanterne.

Le moyen en valait un autre.

— Où allons-nous? demanda, en effet, le cocher.

Burot ouvrit l'oreille. — Il vit la bouche de Gaston s'ouvrir.

Mais le joli jonc de Romée, dirigé avec précision et vigueur, décrivit une courbe sifflante, prit la pipe de Burot à revers et la lança à la hauteur du troisième étage, avec les dents qui la retenaient.

Burot saisit sa mâchoire à deux mains.

Quand il fut revenu de son abasourdissement, le fiacre avait disparu. Il n'y avait plus là que Romée, appuyé sur son joli jonc.

— Adresse pour adresse, dit celui-ci très-simplement; — votre maître vous saura gré de lui rappeler la mienne... Offrez-lui, je vous prie, les compliments du sculpteur de la rue Saint-Louis, au Marais.

IX

DEUX ATELIERS

A huit heures du matin, le lendemain, Gaston et Sainte, après avoir paru comme d'habitude au lever de la duchesse

douairière, revêtirent, l'un le bourgeron de l'ouvrier, l'autre la robe d'indienne et le petit bonnet de grisette.

En les voyant déboucher par l'escalier de l'aile droite, Jean-Marie Biot, au lieu de tirer le cordon, quitta sa loge et vint, le bonnet à la main, leur ouvrir la porte de l'hôtel.

Gaston était pâle et abattu. — Biot, en le saluant avec respect, jéta sur lui un regard de tendre inquiétude.

Biot, lui aussi, était pâle. Il y avait une expression de chagrin sur son honnête et simple visage. — C'était ce matin même qu'il avait trouvé mademoiselle de Maillepré évanouie à la porte du jardin.

Le frère et la sœur franchirent le seuil de l'hôtel.

D'ordinaire, on les voyait remonter la rue des Francs-Bourgeois, en causant et avec le doux accord de deux enfants qui s'aiment. Cette fois, ils allaient silencieux.

Cette soirée de plaisir, dont les commencements avaient été si joyeux, pesait sur eux d'un poids fatal. — Gaston méditait; ses sourcils se fronçaient sous l'effort d'une pensée de colère. — Sainte, qui le regardait à la dérobée, avec crainte, ignorait ce qui se passait en lui; mais elle tremblait, la pauvre fille, aux avertissements de sa tendresse instinctive; elle avait la conscience d'un danger ou d'un malheur.

Gaston tourna l'angle de la rue Saint-Louis et s'arrêta devant le n° 26.

— A ce soir! dit-il à Sainte en lui mettant un baiser au front.

— Ce soir..., murmura Sainte, qui hésita, me diras-tu ce que tu as pour être si triste?

Gaston la baisa de nouveau et tâcha de sourire.

— Je te le dirai, petite sœur, répondit-il.

Sainte entra.

C'était une maison assez grande, composée de deux logis parallèles. Sur la porte de l'aile droite, il y avait une sorte d'écusson rond qui portait en lettres d'or: MADAME SOREL. — BRODERIES. — AU SECOND.

Sur la porte de l'aile gauche, il n'y avait point d'enseigne; mais les fragments de médaillons et les statues brisées, épars tout le long de la muraille, eussent suffi à indiquer l'atelier d'un sculpteur, lors même que les fenêtres du rez-de-chaussée, ouvertes n'auraient point laissé voir des groupes en plâtre, du marbre, des vases et tout le crayeux attirail de la statuaire.

C'était, en effet, l'atelier de Romée, qui demeurait au second étage, juste en face des fenêtres de madame Sorel.

Entre ces deux maisons, une cour, ou plutôt une sorte de ruë, aboutissait à un jardin fermé par un grillage de fer.

D'autres grillages de la même espèce s'étendaient tout le long de la maison du sculpteur, défendant contre un vol impossible le pêle-mêle des débris qui gisaient sur le pavé.

C'était un véritable luxe de clôtures. On eût dit que Romée était le Mécène d'un artiste grillageur.

Sainte prit, bien entendu, la porte de droite.

Lorsqu'elle entra dans la salle de travail, autour de laquelle s'alignaient des métiers couverts de leurs broderies tendues, il n'y avait encore personne, pas même *madame*.

Sainte s'assit à sa place en refoulant un gros soupir qui soulevait sa poitrine à la pensée de son frère, et découvrit sa broderie. Elle se mit à sa tâche.

Après quelques minutes de travail solitaire, elle sentit une vive lueur passer sur sa vue. C'était la fenêtre, située en face d'elle de l'autre côté de la cour qui, en s'ouvrant, lui envoyait un rayon de soleil levant. Ses yeux quittèrent sa broderie, — bien malgré elle.

Derrière un rideau, tiré à demi, était Romée, qui la regardait en extase.

Sainte baissa les yeux en rougissant. Le rideau tomba.

Le cœur de Sainte battait. — Quelque chose de doux et de poignant était au fond de son âme, qui s'étonnait et s'effrayait à ces troubles inconnus...

Sa main tremblait sur le canevas tendu. Son œil obscurci ne trouvait plus son chemin parmi les arabesques mêlées de sa broderie.

La porte de *madame* s'ouvrit. Sainte tressaillit vivement à ce bruit accoutumé, comme si la pourpre qu'elle sentait à son front eût été un crime. — Elle aurait voulu cacher son visage brûlant. — Il lui semblait qu'autour d'elle se tendait le réseau d'une accusation mystérieuse et qu'un aveu s'échappait par la fente de ses paupières baissées.

Madame Sorel jeta un regard sévère sur cette longue ligne de métiers vides. — C'était une femme de trente-cinq ans, vêtue avec une sorte d'élégance. Ses traits n'avaient ni beauté ni laideur, et, à les voir ainsi au repos, on n'y découvrait aucune expression particulière. Un physionomiste eût peut être aperçu néanmoins quelques traces de cupidité dans les mille plis de ses lèvres minces et sans courbure.

Mais tout membre de conseil municipal saura vous appren-

dre qu'on ne tient pas, par charité, une maison de travail. — A quoi bon suivre les hypothèses de Lavater et de Gall, depuis qu'un maître en pharmacie nous a donné cette manière simple et docte à la fois de juger les hommes par les titres ou l'habit qu'ils portent?

C'était, du reste, un peu le tort de nos vieux comiques, et l'on sait le rôle unique que l'illustre auteur de *Tartufe* laissait aux apothicaires...

Madame Sorel découvrit çà et là quelques métiers pour voir où en était la besogne, et toucha en passant le menton de Sainte d'un air caressant.

— C'est bien, mon enfant, c'est très-bien, dit-elle; — on ne peut être plus exacte que vous.

La porte, par où entraient les ouvrières, poussée brusquement, épargna à Sainte l'embarras d'une réponse.

Cinq ou six jeunes filles, portant des costumes variés, mais où perçait uniformément l'impuissant désir de briller, firent irruption dans la salle. La plupart étaient très-jeunes; quelques-unes avaient de la gentillesse; toutes affectaient les airs évaporés d'une vivacité exagérée.

Il faut bien le dire, c'est le roman et le théâtre qui ont mis, de compagnie, ce masque disgracieux sur les frais minois de toutes ces jolies enfants, dont le regard nous ferait presque baisser les yeux sur le trottoir. On leur a tant dit : « Vous êtes vives comme la poudre, hardies comme des pages, rieuses et folles comme etc., » qu'elles passent leur vie à tâcher d'être brusques, effrontées et *folâtres*.

Dieu les a faites sans doute modestes et timides comme les autres jeunes filles. — Mais pense-t-on que Dieu ait fait le gamin de Paris plus insupportable que les autres enfants, et l'étudiant plus oisif, plus grossier, plus malheureux dans le choix de ses plaisirs que les autres adolescents?

Assurément non. L'étudiant forme — ou devrait former — la portion éclairée et distinguée de notre jeunesse. Le gamin de Paris lui-même a dû être bon autrefois, autant qu'il se montre inventif dans ses classiques diableries.

Mais de la grisette, de l'étudiant, du gamin, de gros étourdis ont fait des TYPES.

C'est fatal.

Plus de personnalité possible!...

Car, remarquez-le bien, ce n'est pas le *type* qui copie la grisette, l'étudiant, le gamin; — ce sont le gamin, l'étudiant,

la grisette, qui copient leurs *types* imprimés, gravés, enluminés, et collés à toutes les vitres littéraires.

Ceci est très-sérieux. Nul ne saurait le nier. En suivant cette pente, nous arriverons — et très-vite — à être une société de carton, créée à l'emporte-pièce.

Les hommes se reproduiront comme les exemplaires d'une même pochade lithographiée.

Il n'y aura plus rien d'original. Les deux sexes, dans leurs diverses positions sociales, se feront une vie, des manières, des allures, des besoins, des plaisirs, tout cela de convention. — Tout homme sera une copie.

Copie de quoi?...

Hélas! ce ne sera pas même la copie d'un autre homme, mais la copie d'un type, c'est-à-dire l'ombre d'une ombre, la reproduction burlesque d'une fantaisie qui jaillit quelque beau jour du cerveau vide d'un faiseur de *physiologies* ou de vaudevilles!...

Prenons l'ouvrier, par exemple. — L'ouvrier qu'on nous jette en pâture sous toutes les formes n'est pas un ouvrier; c'est un poëte, c'est un penseur, c'est un jaloux, c'est un fou, c'est un personnage emphatique et bavard, qui a l'âme d'un rhéteur sous sa blouse débraillée.

C'est au nom de l'ouvrier lui-même qu'il faut protester contre cette fausse peinture.

Il souffre. Gardez à d'autres vos travestissements grotesques, et voyez à ne caricaturer au moins que les heureux.

On devrait respecter mieux, ce me semble, cette mâle et courageuse portion de l'humanité : les travailleurs; personne plus que nous ne les aime et ne les honore. Personne n'a un désir plus sincère et plus ardent de les voir enfin conquérir, par la force des idées,—ou par la force des choses,—une part large et suffisante dans la distribution des avantages sociaux.

Mais est-ce bien les servir que de les flatter bassement, que de leur élever un piédestal moqueur où leur simplicité doit être mal à l'aise?

Est-ce bien les servir que de leur inspirer, à grand renfort de phrases, un amer dégoût de leur position, et de cultiver chez eux avec passion et colère cet instinct de haine jalouse qui est en germe au fond de toutes les souffrances?

Est-ce les aimer franchement que de leur enlever à la fois le courage de supporter le présent, et les croyances qui sont l'avenir?...

Ce qu'ils demandent, soyez sûrs, c'est du travail, et non pas la perfide excitation de vos harangues intéressées. Parmi toutes ces tortures qui assaillent la misère, vos pages insensées sont un malheur de plus!

N'est-ce pas pitié! — Les uns vont parler à ces hommes qui ont faim des chimériques ressources de la loi agraire, les autres, retournant à plaisir le couteau dans la blessure saignante, leur prouvent, clair comme le jour, qu'il y a pour eux impossibilité de vivre; — un autre enfin, dont la verve féconde est presque du génie, mettant une forme poétique et merveilleusement belle au service d'une pensée extravagante, veut leur persuader qu'ils sont autant de don Juan, devant qui se pâment les marquises.

Ces hommes ne sont pas blasés comme vous sur le domaine des idées. Vos fictions, ils les prennent au sérieux. Ils croient en vous qui rêvez éveillés, sans savoir peut-être tous les deuils que vous faites.

Ils vous ont lus. L'œil de leur esprit est fermé, leur raison est fourvoyée. Ils ne travaillent plus. Ils font des vers boiteux et cherchent la comtesse qui doit les adorer à genoux.

Ce sont des *types*. — Des gens perdus, incurables et que vous avez tués d'un revers de plume...

Des cinq jeunes filles qui venaient d'entrer dans l'atelier de madame Sorel, quatre avaient des robes d'indienne passée, faites à la dernière mode, des chapeaux d'étoffe commune, mais de forme élégante, et des brodequins d'occasion dans leurs socques.

La cinquième portait un petit bonnet comme Sainte. — C'était Mignonne, la fiancée de Dragon, qui venait pour la première fois à l'atelier et que mademoiselle Zélia et mademoiselle Zuléma, sur la recommandation de Bébelle, leur amie, allaient présenter à *Madame*.

Derrière elles s'avançait, triste, une grande fille pâle qui était *Mademoiselle*, contre-maître féminin préposé à la police de l'atelier durant les absences de Madame.

— Toujours en retard! dit cette dernière avec une certaine aigreur; — vraiment, mesdemoiselles, vous me faites un tort considérable.

— Dix minutes!... répliqua Zélia.

— Voilà-t-il pas! ajouta Zuléma, qui ôta son chapeau et le lança dans un coin.

— Vous feriez mieux, reprit madame Sorel, d'imiter Sainte.

— Ah ! Sainte ! Sainte !... s'écrièrent en chœur les quatre jeunes filles ; — c'est son métier, de n'avoir point de défaut.

— Avec ça qu'on ne sait pas, murmura mademoiselle Modeste, — ce qu'elle fait depuis cinq heures du soir jusqu'au lendemain matin !

Ce que faisait mademoiselle Modeste durant le même espace de temps, tout le monde le savait.

Sainte brodait et ne répondait point.

— Madame, reprit Zélia, — voici la nouvelle ouvrière.

Mignonne s'avança, un peu déconcertée ; ses deux protectrices la poussèrent sans façon. Madame la considéra un instant et dit à *Mademoiselle :*

— Nous prendrons à l'essai... vous verrez ce qu'elle peut faire.

— L'essai, dit Zuléma en forme d'explication, — c'est vingt-cinq sous par jour... Nous autres, c'est quarante... Si cela vous gante, dites-le, on n'est pas forcée.

— Je veux bien essayer, murmura Mignonne.

— Alors, en besogne ! s'écria Zuléma, qui entonna d'une voix gaillarde sur l'air de *la Fiancée :*

Travaillez, mademoiselle,
Si vous avez du talent,
Tra la la la la la belle,
Tra la la la la la lan !

— Mademoiselle Zuléma !... dit sèchement madame.

— On ne peut seulement pas souffler !... grommela celle-ci en s'asseyant à son métier.

On venait de désigner à Mignonne un métier vide à côté de Sainte.

En se dirigeant de ce côté, le regard de Mignonne rencontra le visage penché de la jeune fille.

— Tiens, tiens !... dit-elle en souriant ; j'ai vu cette demoiselle-là hier à l'Opéra.

— Au grand-Opéra !...

— Oui, vraiment... Mais dame !... elle était mieux mise que ça, par exemple ?...

Zuléma, Zélia, Modeste et l'autre brodeuse, qui s'appelait sans nul doute Emmélie, se prirent à rire de tout leur cœur.

— Ah ! Sainte ! mademoiselle Sainte ! dirent-elles ; [illegible] à l'Opéra !...

— Première galerie, ajouta Mignonne, heureuse de rompre

la glace à si bon marché; —avec un petit brun, gentil comme un amour...

Les rires redoublèrent.

— Ah! Sainte! criait-on; — mademoiselle Sainte!

— Sainte-n'y-touche !...

Le mot eut un succès prodigieux.

Sainte était pourpre. Une larme tremblait à sa paupière.

— Ah! mon Dieu! ma petite!... s'écria Mignonne, qui s'élança vers elle et lui saisit la main, — je n'ai pas dit ça par malice, au moins... et ce n'est pas de quoi pleurer... Chacune est pour avoir sa connaissance...

— Je vous prie, mademoiselle, dit madame Sorel, de ne point parler de ces choses-là devant moi.

— Pour le bon motif..., voulut ajouter Mignonne.

Mais le chœur des brodeuses couvrit sa voix. Ce furent des gorges chaudes et ces mille mots pointus que savent trouver les femmes, grisettes ou non, pour se venger à l'occasion d'une supériorité quelconque.

— Mademoiselle Sainte ne va pas aux Funambules !... dit Zuléma.

— Ce n'est pas fait pour elle, appuya Modeste; c'est bon pour nous autres !

— Et le petit brun ?... reprit Zélia.

— Pour le bon motif !... riposta Emmélie, qui ajouta à demi-voix : — J'en ai eu cinq, moi, pour le bon motif!

— Mademoiselle Sainte, demanda Modeste gravement, — serons-nous de la noce ?...

Sainte se redressa enfin, et rejeta en arrière ses longs cheveux blonds.

Un éclair brilla sous ses larmes.

— C'est mon frère, dit-elle, en regardant fixement la troupe moqueuse.

— J'allais le dire! s'écria Zuléma.

— Je vous promets que c'est mon frère, répéta Sainte d'une voix altérée.

— On connaît ça, dit Emmélie; — beaucoup, beaucoup!

Sainte se leva. Les fraîches couleurs de sa joue avaient disparu. Son regard, si timide et si doux naguère, brillait de toute l'indomptable fierté de sa race.

Elle écarta d'un geste Mignonne, qui, confuse et repentante de tout ce mal arrivé par son étourderie, aurait voulu la défendre et la consoler.

La raillerie s'était arrêtée sur la lèvre des brodeuses, bonnes filles au fond, quoique très-méchantes. — Ceci n'est pas un non-sens.

Sainte, sans dire une parole, gagna la porte à pas lents et se retira.

— Béguelule!..prononça Emmélie avec un dédain suprême.

— Mesdemoiselles, dit Madame, bergère constitutionnelle de ce troupeau indiscipliné, — je défends que cette scène inconvenante et déplacée se renouvelle dans ma maison... Et quand mademoiselle Sainte reviendra demain...

— Elle ne reviendra pas ! murmura Mignonne tristement.

L'atelier tout entier haussa les épaule.

Sainte avait descendu l'escalier. Ses larmes étaient séchées.

A la porte de la rue, il y avait un homme qui, à moitié entré dans la cour, examinait les fenêtres ouvertes de l'atelier de sculpture d'un air singulièrement curieux.

La figure de cet homme offrait un rare mélange de frayeur et d'effronterie.

Ce n'était pas moins que M. Burot, qui, intrépide jusqu'aux coups de canne inclusivement, venait, au péril de son dos, reconnaître la position de l'ennemi.

Il s'était dit que peut-être bien, en définitive, la petite blonde de l'Opéra était la maîtresse du sculpteur, et qu'alors...

On devine le reste. La première chose, en ce cas, était de pousser hardiment une reconnaissance.

M. Burot était en équilibre sur le pas de la porte, prêt à prendre ses jambes à son cou au premier signe de danger.

Le pas léger de Sainte suffit à lui donner l'éveil. Il se rejeta vivement en arrière.

La jeune fille passa. — Burot l'avait reconnue d'un coup d'œil.

Il enfonça son chapeau de travers sur sa perruque crêpue, envoya un geste de triomphant défi à l'atelier du sculpteur où il n'y avait personne, et s'élança sur les traces de Sainte...

X

PAR HASARD

M. Burot suivit Sainte à distance raisonnable, et ne s'arrêta qu'en la voyant franchir le seuil de l'hôtel de Maillepré.

— Ah ! bah !... se dit-il ; — la petite loge chez nous !... Elle est la locataire de M. le duc !... Je trouve ça très-joli... Nous sommes capables de l'avoir pour un terme de loyer.

Il mit la main à son tour sur le marteau de la porte cochère, mais il ne le souleva point.

— Au fait, pensa-t-il, — pas d'étourderie !... Ce gros ours de portier vient lui-même payer les loyers de l'aile droite... Et la petite doit être de l'aile droite, puisque l'Anglais n'a point de fille. Ledit ours est sans doute quelque chose comme un protecteur... un cerbère... Il ne faut pas lui donner l'éveil.

M. Burot, à la suite de ce raisonnement, lâcha le marteau et alla se poster à l'angle de la rue des Francs-Bourgeois, pour voir si la petite blonde ressortait ou restait définitivement.

Il demeura là fort longtemps ; — le temps de boire beaucoup de petits verres et de fumer par deux fois de fond en comble la pipe neuve qu'il avait acheté le matin, au lieu et place de cette autre pipe à long tuyau que le jonc de Roméo avait fait sauter au troisième étage.

M. Burot, malgré sa cravate de satin bleu à fleurs jaunes et son gilet de velours, n'était point déplacé au coin d'une rue, la pipe à la bouche. Bien plus, la pipe lui séyait ; c'était le complément de sa tenue.

Cela lui allait vraiment comme les lunettes d'acier aux pédants de collége, comme le ruban rouge aux marmots de nos députés...

En quittant Sainte à la porte du n° 26 de la rue Saint-Louis, Gaston avait pris le chemin de l'atelier de gravure sur planches, où il travaillait lui-même. Tous les matins, il venait ainsi conduire sa sœur ; tous les soirs, il retournait la prendre.

Ce fut donc sans y penser et comme on suit un chemin accoutumé qu'il se dirigea vers son atelier. — Mais, sur la route, un flux tumultueux de pensées vint assaillir et troubler son cerveau.

Jamais peut-être, durant les années lentes de sa jeunesse si triste, si dépourvue de joie, jamais sa haute et courageuse nature n'avait été si près du désespoir. Ce matin, il semblait que son âme fût sans force contre la souffrance. Il fléchissait sous le poids de sa méditation désolée, et tâchait de fermer l'œil de son intelligence pour ne plus voir le voile sombre étendu de son avenir.

Mais le présent valait-il mieux ? — L'un et l'autre pouvaient-ils, en fait de malheur obscur et sans consolation, le disputer aux jours funestes du passé ?...

Gaston avait eu à quinze ans le cœur d'un homme. Auprès de sa sœur bien-aimée, il trouvait en lui parfois les naïves douceurs de la jeunesse heureuse ; mais le fond de sa nature était la gravité virile et cette calme résignation du fort qui regarde en face le malheur.

Ceci n'excluait point, aux heures d'angoisses et de solitude, les fougueux regrets, les élans passionnés, la colère surtout contre l'auteur unique des deuils de sa famille.

Mais ne sait-on pas que se résigner n'est point mourir ? — et les échos de la Thébaïde n'entendirent-ils pas souvent les cris et les sanglots de ces hommes sanctifiés, qui avaient élevé pourtant la pensée du ciel comme un bouclier impénétrable entre eux et le monde ?

Depuis hier, d'ailleurs, Gaston avait deux aiguillons de plus dans sa plaie. — Celui dont le premier pas dans la vie trébucha sur le carreau humide et froid d'une pauvre demeure, le fils de l'indigence, qui entendit des plaintes autour de son berceau et dont la famille n'a d'autre histoire que les vicissitudes héréditaires d'un travail ingrat, suivi du chômage affamé, celui-là peut en quelque sorte affronter sans danger la vue des splendeurs mondaines. Ces joies ne furent jamais les siennes. Elles n'éveillent en lui ni regrets ni souvenirs.

Mais l'homme qui fut, par lui ou par ses pères, l'un des princes de cette foule brillante, et qui, dépossédé, se cache, honteux, jusqu'au fond de sa misère, l'homme que l'épée flamboyante de l'ange des adversités a chassé loin du seuil du paradis de la terre, — et qui regrette, et qui se souvient ! oh ! qu'il se garde, l'imprudent, d'approcher jamais de ces vives lumières qu'épand autour de soi la noble richesse ! qu'il conserve comme un bien unique et précieux ce sommeil de l'âme où son malheur s'affaise et s'engourdit dans l'oubli du passé ! — Le réveil pour lui, c'est l'angoisse. Il reconnaît sa place parmi ces magnificences dont le sépare désormais une infranchissable barrière.

Sa blessure se rouvre. Il se consume au feu de désirs légitimes mais insensés. Il se heurte furieux et désespéré à la porte close de ce paradis d'où l'exila sa chute.

Gaston, durant une soirée, avait trempé ses lèvres à la coupe des heureux de ce monde, — et il ne lui en restait

au cœur qu'amertume profonde, faiblesse douloureuse, découragement, dégoût, détresse.

Son nom, — le nom de Maillepré, — synonyme de noblesse, de gloire, d'opulence, éclatait dans son cerveau. Ses souvenirs, éveillés, lui parlaient de grandeur et de fortune, — et son regard tombait sur l'étoffe grossière de son costume de travail; et sa pensée revenait vers Sainte, qui, à ce moment même, vendait pour un pauvre salaire le labeur d'une pénible journée !...

Il allait. La fièvre accélérait son pas. Ses yeux ne voyaient point. Les aspects connus qui bordaient sa route n'avaient plus pour lui de signification. Il ne savait pas où il était...

Son atelier était situé rue du Pas-de-la-Mule. Il l'avait dépassé depuis longtemps. — La longue ligne des boulevards était devant lui. Il marchait.

Et parmi son malaise moral un autre souci surgissait, qui lui venait encore de l'Opéra et de cette soirée de plaisir...

Il y avait un marquis de Maillepré qui n'était pas lui-même. Un autre portait son nom. — Ce débris suprême du noble héritage de sa race, on le lui avait volé, comme ces biens immenses qui étaient le domaine de sa famille, comme ces honneurs, transmis de père en fils de puis des siècles, comme tout ce qui avait été le patrimoine de ses aïeux...

Et Gaston se disait :

— Comment trouver cet homme qui m'a pris le dépôt confié par mon père mourant? — Il est riche, sans doute, et je suis pauvre. Nos routes ne se rencontrent point. Il pourra jouir sans crainte de son larcin de nom. Mes jours se passent au travail... je n'ai pas le temps de défendre mon honneur !...

Les promeneurs regardaient curieusement ce jeune garçon à l'œil sec et brûlant, qui semblait emporté dans sa marche rapide par une idée fatale.

— C'est un fou ! murmurait-on le plus souvent.

Mais, sur le boulevard du Temple, cette grasse terre des festins bourgeois, il y a plus d'ivrognes que de maniaques, et il se trouvait bien des gens pour répliquer :

— Il a bu !

Gaston ne voyait rien, n'entendait rien. Il allait, droit devant lui, sans savoir...

En marchant, sa cervelle surexcitée travaillait et rappelai à soi les douleurs d'autrefois, pour les ajouter impitoyablement aux douleurs présentes.

Gaston voyait passer devant ses yeux le grabat où son père à l'agonie adressait à la famille un dernier adieu.

Il entendait ce nom de Western, cri suprême d'un espoir qui survivait en quelque sorte à l'existence !

Western..., ce sauveur annoncé, n'était jamais venu !

Gaston voyait encore M. Polype, l'usurier implacable, refuser asile à la famille qui voulait pleurer autour d'un cercueil.

Puis c'était madame de Maillepré, sa mère, qui succombait au poids trop lourd de la souffrance.

Et des larmes venaient aux yeux de Gaston, — des larmes vite séchées par le feu de sa paupière...

Puis encore c'était Charlotte, la rieuse et vive enfant, la compagne chère de Sainte, la consolation et la gaieté de la famille, — c'était Charlotte qui fuyait la détresse commune et jetait sa part du lourd fardeau du malheur.

Charlotte, qui, désormais, était une étrangère pour ceux qui l'aimaient !...

Gaston était bien loin déjà des tranquilles boulevards d'où l'on aperçoit maintenant la colonne de Juillet et son génie en équilibre. Il avait dépassé les parages populeux du Château-d'Eau et ces portes monumentales dont le noir granit parle de Louis le Grand, en latin, aux gagne-petit du quartier Saint-Denis.

Le mouvement, le bruit, l'élégance l'entouraient maintenant de toutes parts. Il arrivait à cette autre colonne, piédestal géant d'une gloire qui emplit le monde.

La rêverie étendait toujours son épais bandeau sur ses yeux. Il s'égarait à plaisir et avec une sorte d'emportement dans le sentier parcouru de sa vie passée. Il comptait ses douleurs, il additionnait ses souffrances. On eût dit qu'il voulait arriver, en vidant toute l'amertume amassée au fond de sa mémoire, à ce paroxysme du désespoir qui remplace les larmes par le sourire et lance au ciel le défi sardonique de son regard, en criant comme Oreste : « Merci ! je suis content. »

Il n'en était pas ainsi. Avant d'arriver à Dieu, sa colère trouvait devant soi un homme, unique instrument des misères de sa race.—Son père et sa mère morts tous deux au plus bas de leur chute, Charlotte absente, Sainte condamnée au travail de ses mains, lui-même jeté au dernier rang de l'échelle sociale, telle était l'œuvre de cet homme, qui était, lui, puissant et riche, de toute l'opulence et de tout le pouvoir de la famille spoliée.

Gaston tressaillait de haine. Il avait fui cet homme, toujours, parce qu'il craignait les conseils violents de son indignation et ne voulait point être un assassin.

Dans ses nuits de fièvre épuisante, parmi ses insomnies arides où sa poitrine brûlait, où sa gorge avait soif, où tout son corps, baigné de sueurs funestes, s'agitait sous l'étreinte de son mal implacable, c'était l'ombre du duc de Compans-Maillepré qui, obsédante et tenace, s'asseyait à son chevet pour doubler son martyre.

Une idée était en lui que chassait le repos du jour, mais qui revenait sans cesse aux heures de la fièvre nocturne :

Tuer le duc, l'assassin de sa race !

Gaston croyait, d'ailleurs, que le duc, non content des dépouilles conquises, cherchait à se débarrasser d'une dernière inquiétude et en voulait à sa vie. — Partout où sa famille avait trouvé un asile passager, une investigation mystérieuse l'avait suivie. Un homme avait intérêt à la joindre. C'était le fait certain ; car, aux logis abandonnés par elle, un inconnu s'était présenté toujours, cherchant sa trace avec patience.

Cet inconnu pouvait être Western. Mais, bien que Gaston ignorât le meurtre commis le mardi gras de l'année 1826 à l'hôtel du Sauvage, il n'attendait plus Western depuis longtemps. Western, pour lui, c'était l'ami infidèle et traître à son mandat. — Sept ans s'étaient écoulés. N'eût-ce point été, en conscience, folie que de croire à un retard de sept années !

Cet homme qui le faisait épier, c'était le duc. — Pourquoi ? — Gaston avait le droit peut-être de soupçonner la pensée d'un crime.

En tous cas, ce n'était pas le duc seul qui le préoccupait en ce moment. Ses regrets avivés lui montraient tout le bonheur brillant qui eût dû être son lot dans la vie. Le duc n'avait qu'une portion de sa colère qui bouillait, confuse et sans objet distinct, au dedans de lui. L'autre s'attaquait au sort, à Western, et surtout à ce nouveau-venu dans sa haine, le faux marquis de Maillepré. . . . . .

. . . . . .

Un air vif et frais fouettait Gaston au visage. — Il s'éveilla enfin tout à coup de cet étrange sommeil de la distraction qui ôte à l'œil et à l'oreille la faculté de voir et d'entendre.

Il regarda. Au-dessus de sa tête, comme un réseau à jour,

s'étendaient les cimes dépouillées des grands arbres des Champs-Élysées.

Il avait, suivant machinalement sa route, traversé la place Louis XV, qui ne subissait point encore l'outrage de ces excroissances brunâtres qu'on nomme — croyons-nous — des colonnes rostrales; il avait dépassé l'entrée où se cabrent les merveilleux chevaux de Coustou. — Devant lui, à l'horizon, se dressait le grand arc de triomphe, découpant ses voûtes rondes sur l'azur laiteux d'un ciel d'automne.

Il était midi. Le temps, froid et clair, appelait les promeneurs. — Déjà les équipages se succédaient pressés dans la grande allée, tandis que, sur le sable des bas côtés, roulaient ces calèches mignonnes où des enfants rieurs se font voiturer par un attelage de chèvres.

De temps en temps quelque cavalcade, — une amazone entourée de ses servants, — passait au trot dansant de ses chevaux fiers. Un tilbury fluet se glissait entre un fiacre haut sur roues et la caisse arrondie gracieusement d'un landau rasant le sol. — Ici, c'était le coupé solitaire et fermé d'un malade demandant de l'air pur à cette végétation endormie et cachant ses membres frileux sous un triple vêtement. Là, c'était une calèche découverte, parterre roulant, qui épanouissait au soleil des derniers beaux jours un frais bouquet de jolies femmes...

Gaston n'avait jeté qu'un coup d'œil sur ce nouveau spectacle dont l'élégance répondait cruellement à sa misère. Ces joies du riche semblaient le poursuivre. — Il se détourna, fuyant ce bruit heureux, ce luxe souriant, ces belles femmes aux blanches fourrures, bercées par un balancement moelleux.

A ce moment passait une cavalcade bruyante, composée d'une femme escortée par quatre cavaliers.

La dame était jeune et bien faite. Ses écuyers, outrant la mode britannique, trottaient, pliés en deux et comme si leurs selles eussent été rembourées de lames de rasoir. Ils étaient habillés en *gentlemen* pur sang, et leurs bavardages essayaient d'avoir un accent anglais.

C'étaient Félicien Chapitaux, J.-B.-S.-T. Sanguin, Arsène Bon de Montfermeil et le baron Prunot qui se donnaient l'honneur et le plaisir d'accompagner madame de Saint-Pharamond, la perle des lorettes du quartier Bréda.

Une lorette à hôtel, à chevaux, à blason, — une lorette

aussi élevée au-dessus du commun des lorettes qu'un maréchal de France l'est au-dessus d'un caporal.

Une lorette, enfin, qui avait toujours dans sa manche un prince pour le moins, mais qui dérogeait volontiers les matins, aux heures du déshabillé, avec de simples Chapitaux.

Ce mot *lorette*, en 1833, n'était peut-être pas inventé, mais il allait l'être.

Félicien et ses illustres amis montaient d'assez beaux chevaux. Ils étaient écuyers médiocres, sauf le baron Prunot qui avait eu une jeunesse orageuse, et que la protection de son oncle, le vaillant duc de Pharsale, avait poussé autrefois dans l'armée jusqu'au grade important de maréchal des logis de dragons. — Sa moustache datait de cette belliqueuse époque de sa vie.

Quant aux autres, ils allaient de leur mieux, mettant à profit les cachets du manége, et se donnant tous les airs évaporés qu'ils pouvaient.

La lorette distribuait à chacun d'eux avec une souveraine équité, une part égale de mines et de sourires, et chacun d'eux, en revanche, épuisait pour elle sa réserve d'esprit et de galanterie.

Il se trouva que Félicien Chapitaux, fut à court le premier. Si ce jeune gentilhomme avait pris la peine de réfléchir, il se fût convaincu aisément qu'étant fils d'une fraction d'agent de change et neveu du fameux et honorable chef de la maison Polype et C^e^, la providence, à douze pour cent, du petit commerce de Paris, point n'était pour lui d'avoir d'autres mérites quelconques. Mais nul n'est exempt de faiblesses. Félicien avait la prétention d'être remarqué pour son esprit et sa bonne grâce, comme le premier venu.

Cette fantaisie de l'héritier des Chapitaux amena un incident, vulgaire en apparence, — mais dont les suites devaient influer puissamment sur les destinées de nos principaux personnages.

Tant il est vrai que la créature la plus insignifiante a son rôle marqué dans le grand drame de la vie !—L'existence de Rome, la ville éternelle, tint un jour à l'instinct d'une oie...

Félicien Chapitaux, n'ayant plus rien à dire, absolument rien, pas même des sottises, fit blanc de sa cravache et voulut folâtrer comme un charmant garçon qu'il croyait être. Son cheval était, il faut le croire, en un jour d'acariâtre humeur. Il partit de côté, faisant des sauts romantiques. Chapi-

taux eût peur. — Le cheval courut çà et là sous les arbres, dans un rayon d'une cinquantaine de pas. Gaston était là, tout près. Il tournait le dos. Le poitrail du cheval le heurta par derrière. Gaston fut renversé rudement et demeura évanoui sur le coup.

A quelques pas de là, le cheval revint au mors. Chapitaux regarda derrière lui et vit Gaston étendu sans mouvement.

— Ces diables de blouses, grommela-t-il en haussant les épaules, — se fourrent partout !...

Il rejoignit ses amis, qui s'étaient arrêtés pour le regarder faire, et la cavalcade reprit sa route, maugréant à l'envi contre les *blouses* impertinentes....

J.-B.-S.-T. Sanguin, dont le père avait commencé par être colporteur, affirma que le *peuple* devenait intolérable.

Prunot, qui était né dans une échoppe, à l'époque où le duc de Pharsale n'était que caporal, tordit sa moustache et jura que toute cette *populace* lui échauffait violemment les oreilles.

Chapitaux était trop ému pour placer son mot.

Mais la charmante lorette, madame de Saint-Pharamond, ferma le chapitre en disant qu'on ne savait plus où aller pour se garer de la *canaille*. — Elle était comtesse, mais fille unique d'un ramoneur savoyard et d'une marchande de pommes...

Gaston gisait, privé de sentiment, sur l'herbe.

La scène s'était passée à une quarantaine de pas de la grande route, au bord d'une des allées transversales qui se coupe au rond-point. — Il n'y avait personne aux alentours. — La scène n'avait eu pour témoins qu'une de ces pauvres femmes qui vendent des petits pains le long des avenues, et les maîtres d'une calèche couverte, passant au moment où Gaston était tombé.

La calèche s'arrêta. — On vit à la portière une douce et belle figure de femme, puis un visage d'homme aussi beau et presque aussi doux.

Deux mains gantées sortirent de la calèche, nouèrent la soie d'une bourse autour d'une carte de visite et firent signe à la pauvre femme d'approcher.

— Voici de quoi payer des secours, madame, dit le jeune homme ; — nous ne pouvons nous arrêter ici... Donnez à ce malheureux les soins nécessaires, et dites-lui que, s'il manquait de quelque chose, il pourrait venir chez moi... Mon adresse est sur cette carte...

Le jeune homme regarda en arrière. Une autre voiture se montrait au bout de l'avenue. Il ferma la glace avec précipitation et la calèche repartit au galop.

Gaston reprit ses sens au bout de quelques minutes. Il n'avait guère été qu'étourdi du choc. — La bonne femme lui remit fidèlement la bourse et la carte.

L'œil encore tout troublé de Gaston n'eut pas plus tôt rencontré les lettres gravées sur le brillant émail du carré de vélin, qu'il se remit d'un bond sur ses pieds en criant :

— Où est-il ? où est-il ?...

— Son adresse est au bas, répondit la bonne femme.

Gaston se frotta les yeux et regarda une seconde fois.

— Ah !... fit-il avec un long soupir.

Et, jetant la bourse d'un geste violent aux pieds de la pauvre femme, il se prit à courir de toute sa force vers la place Louis XV.

La carte portait gravés, sous une couronne de marquis, ces noms :

GASTON DE MAILLEPRÉ

Au-dessous, l'adresse était écrite au crayon : *rue Royale-Saint-Honoré*, 9.

XI

HABIT NOIR ET GANTS BLANCS

Vers une heure, Gaston revint à l'hôtel de Maillepré. — Il traversa la cour précipitamment, sans jeter un regard vers la loge de Biot.

Ses cheveux étaient en désordre. Sa blouse et son pantalon avait de larges taches de boue. Il semblait harassé de fatigue.

Jamais, d'ordinaire, Sainte et Gaston ne rentraient à l'hôtel avant cinq heures. Ils faisaient, chacun dans son atelier, ce que les ouvriers nomment deux tiers de journée pour pouvoir assister au dîner de la vieille dame.

Aujourd'hui, Sainte était rentrée dès le matin : Gaston, à son tour, rentrait à une heure.

Et tous deux semblaient troublés comme on l'est au choc d'un malheur imprévu. Leur tristesse n'était point celle de chaque jour.

Depuis la veille, Biot avait vu bien des choses propres à exciter l'inquiétude de son dévouement. Il suivit Gaston d'un regard à la fois respectueux et paternel. Puis sa rude paupière se baissa et ses mains abandonnèrent le travail commencé.

Il demeura pensif durant quelques minutes. Lorsqu'il attaqua de nouveau les fils rétifs de sa trame métallique, sa grosse tête secoua lentement les mèches épaisses de sa chevelure. Un bruyant soupir souleva sa poitrine. — Il adressa un regard pieux à une image de la mère de Dieu collée à la muraille et murmura dévotement :

— Bonne sainte Vierge, veillez sur eux !

Une fois entré dans la chambre qui lui servait de retraite, Gaston arracha son bourgeron et le foula d'un pied haineux. — Son front était baigné de sueur. — Des paroles sans suite tombaient confusément de sa bouche.

Il passa rapidement un pantalon noir et l'habit qui lui servait aux dîners de famille. — Au moment de sortir, il se laissa tomber sur le pied de son lit et couvrit son visage de ses mains.

La porte de Sainte s'ouvrit tout doucement. Elle s'approcha sur la pointe des pieds et baisa le front humide de son frère à travers ses doigts écartés.

Il se redressa en sursaut.

Sainte était assise auprès de lui sur le lit et retenait ses larmes qui voulaient couler.

— Gaston !... mon frère !... dit-elle ; — je t'en prie... qu'as-tu ?... où vas-tu ?...

Gaston balbutia et baissa la tête.

Sainte jeta ses deux bras autour de son cou en répétant :

— Je t'en prie !... je t'en prie !...

Elle souriait pour être exaucée.

Gaston la pressa contre son cœur en silence. Puis il se leva et se dirigea vers la porte.

— Je te dirai tout, murmura-t-il ; — demain !

Il ne songea point à lui demander les motifs de sa présence à cette heure. Une seule pensée était en lui...

Sainte demeura seule. — Ses larmes contenues jaillirent.

Elle rentra dans sa chambre et se mit à genoux devant son crucifix.

Dieu étend sa main pour recueillir le pleur de l'enfant, — cette perle embaumée qui descend de l'âme avec ses parfums purs de prière et d'amour...

Gaston dit à Biot en passant :

— Si je ne reviens pas à cinq heures, tu diras que tu sais où je suis.

— Ce sera un mensonge..., murmura Biot, qui rougit.

— C'est pour Sainte, ajouta Gaston.

Pour mademoiselle Sainte... prononça tout bas le paysan; — c'est bien... je mentirai.

Gaston était déjà dans la rue.

Il monta en fiacre à la station de la rue Culture-Sainte-Catherine, et cria au cocher :

— Rue Royale-Saint-Honoré, n° 91... au galop!...

Il faut avoir l'esprit bien troublé pour parler de galop à des chevaux de fiacre.

Gaston baissa les deux glaces. Son front brûlait. Il manqait d'air. . . . . .

. . . . . .

L'atelier de gravure pour étoffes de MM. Rohrbach et Malfus, situé rue du Pas-de-la-Mule, était en ce moment plein d'ouvriers.

C'est l'Alsace, comme on sait, qui est en possession de produire la majeure partie des artisans employés à l'impression des étoffes, depuis le dessinateur, qui vous battrait bel et bien, en allemand, si vous ne l'appeliez point un artiste, jusqu'à l'humble *picoteuse*, chargée d'enfoncer dans le bois ces épingles sans tête, dont la réunion et l'arrangement forment certaines parties du dessin.

L'Alsace a une belle voix, mais un accent effroyable. — Avant d'entrer dans cet atelier, où les fils de la *cholie Milusse* (Mulhouse), du *peau Sdraspurg* et de *Golmar* sont en majorité, nous prenons l'engagement de n'imiter qu'avec modération les inflexions germaniques de ces excellents Français.

Il y avait là, du reste, des gens de tous les pays.

C'était une immense pièce, affectant la forme d'un large corridor, et recevant le jour par une double rangée de fenêtres. — De chaque côté, contre les murailles, deux tables épaisses et tenant toute la longueur de la salle étaient solidement scellées dans la maçonnerie du mur. Les croisées se trouvaient fort rapprochées, et devant chacune d'elles s'asseyait à cette table un ouvrier graveur en face de sa planche. Les outils occupaient les entre-deux des fenêtres.

Dans l'espace laissé libre au milieu de la pièce, d'autres

ouvriers, penchés sur des bancs à tirer, laminaient du cuivre, à grand effort de tenailles.

Ça et là se voyaient les réchauds où rougissaient les plaques d'acier fin que le poinçon devait percer de trèfles, d'amandes, d'olives, pour les transformer, après la trempe, en filières, et les baquets d'eau froide où se plongeait en frémissant le métal brûlant.

La besogne était en pleine activité. — C'était un concert irritant de conversations croisées, la plupart en allemand, de chants du Rhin, entrecoupés de longs silences pendant lesquels grinçaient odieusement le cuivre tiré, la pierre ponce et l'acier trempé des filières. Le dessus de ce bruyant ensemble se composait de mille petits coups de marteaux, secs, persistants, pointus, capables de mettre en fièvre le système nerveux le plus pacifique.

Tout le monde travaillait. Les uns attaquaient la planche elle-même avec le burin et la gouge, comme dans la gravure sur bois ordinaire ; les autres, courbant avec art de minces lamelles de cuivre, les forçaient à figurer le méandre des arabesques les plus compliquées et les enfonçaient ensuite dans le bois, ménageant ainsi d'un seul coup les saillies d'un dessin considérable ; d'autres, enfin, laminaient le cuivre, gravaient les poinçons d'acier, préparaient les planches ou *picotaient*.

Au fond de la pièce, un escalier de communication conduisait aux bureaux de M. Malfus.

Auprès de la porte d'entrée, un petit bureau entouré d'un grillage, et où s'asseyaient tour à tour, suivant les besoins, M. Rohrbach, son payeur ou le contre-maître, était vide en ce moment.

Une voix s'éleva sur le diapason précis qu'il fallait pour se faire entendre parmi le tapage confus de l'atelier.

— Un pari ! dit cette voix, — que c'était le Pâlot !...

— Poiret !... nous aurons des raisons ensemble ! répondit Nazaire, dit Dragon, dont la bonne et gaie figure exprimait un commencement d'humeur.

— Des raisons avec moi ! s'écria Poiret ; — pour le Pâlot !... Mais qu'est-ce qu'il t'a donc fait, ce conscrit-là, pour que tu l'aimes mieux que tes vieux, Dragon ?

— Je ne sais pas, répliqua ce dernier ; — c'est plus fort que moi... Ça me fit comme ça en Alger avec le capitaine Roméo, que je connus par un coup de sabre qu'il me donna, — du

plat, s'entend, — pour m'empêcher de tuer un Kabyle qui criait grâce, — grâce en turc, s'entend. — Le coup était bon; j'en porte encore la marque... Oh ! mais !... je me retournai pour casser la frimousse à celui qui me l'avait communiqué, ami ou ennemi... Ma foi, c'était une tête de si brave enfant !... Et puis j'avais tort... Un Kabyle à genoux, ce n'est pas un Anglais... Je mis ma main au schako et je dis : « Merci, capitaine ! »

— Il n'y avait pas de quoi ! interrompit Poiret.

Une demi-douzaine d'ouvriers faisaient trêve à leur bruyante besogne pour écouter.

— Toi, Poiret, reprit Dragon, — tu ne peux pas juger les choses du champ d'honneur, étant bourgeois et pékin... Le capitaine se mit à rire et me tendit la main... Ah ! mais !... Ça me fit quelque chose là dedans... Je me mis à l'aimer, ce diable-là qui se battait comme un acharné, mais qui choisissait les bons pour taper... si bien que, quand le capitaine donna sa démission, à cette fin de s'aligner avec le colonel, qui lui avait fait du chagrin, je pris en grippe le militaire et je demandai mon congé.

— Et qu'est-ce qu'il lui avait fait, son colonel? demanda Cachard dit *Feignant*, l'une des bonnes têtes de l'atelier.

— Ceci et puis ça, mon bonhomme, repartit le discret Nazaire; — un peu de l'un, un peu de l'autre.

— N'empêche ! dit Poiret; — le Pâlot n'a pu te donner des coups de plat de sabre...

Dragon haussa les épaules avec supériorité.

— Le coup de plat n'est pas le motif de la chose entre le capitaine et moi, répondit-il; — ça vient tout seul... Je ne sais pas, moi !... eh bien, le Pâlot, c'est tout de même... Il me revient, quoi donc, cet enfant ! dès la première fois que je l'ai vu, je me suis dit : « C'est bon ! voilà ! ça me va !... » Après, vous autres ?

Nazaire mit son burin sur la table et son regard fit le tour de l'assistance, comme pour chercher un contradicteur autre que Poiret.

Mais la plupart l'aimaient et le craignaient à la fois. C'était le coq de l'atelier. Il ne rencontra que des sourires approbateurs.

Le plus doux de ces sourires s'épanouit sur la bouche d'un énorme Allemand, gras, dodu, rose, frais, l'air innocent et bête, qui répéta laborieusement :

— C'est pon ! foilà ! za me fa !... Trôle te messié Tracon !... Il a tuchurs le mot pour rire...

Cet Allemand avait une sorte de repoussoir sous sa grosse fraîcheur. Ses yeux noirs regardaient quelquefois en dessous. On l'aurait vraiment pu prendre pour un tartufe de bêtise.

Il s'appelait Pierre Worms, dit *Poupard*.

Poiret pouvait être tué, mais non pas convaincu.

— N'empêche !... dit-il entre haut et bas ; — si le Pâlot venait... Mais où diable peut-il être, lui qui ne manque jamais!...

— Ça le regarde, répliqua sèchement Dragon.

— Ça le regarde... ça le regarde..., grommela Poiret... N'empêche que c'est drôle !...

— Ui, dit Pierre Worms; — che trufe aussi, moi...

— Quoi ? s'écria Nazaire en se levant.

Il était ravi de trouver enfin à qui parler.

Mais le gros Allemand était un Alsacien prudent.

— Guoi ? répéta-t-il ; — che trufe gue fus tites bien, monsié Tracon...

Nazaire se rassit en grondant. — Poiret se mit à siffler.

— Un pari ! dit-il au bout de quelques minutes ; — le père Potel est en retard... la paie ne se fera pas ce soir...

— Faudrait voir ça ! riposta *Feignant ;* on me doit trois journées pleines... ricarac !... dix-huit francs... trente-six heures de volupté aux Amandiers !...

— Trois journées en quinze jours... Voilà un brave que ce *Feignant*.

— C'est ma mesure, mon petit !.... Et si le vieux Potel ne me donne pas mes dix-huit francs, je manque un rendez-vous dans tout ce qu'il y a d'aimable et de premier choix.

— Un pari que tu le manques, dit l'intrépide Poiret.

Feignant le regarda en dessous et se pencha à l'oreille de son voisin.

— C'est avec son épouse, murmura-t-il ; — la Bébelle m'a fait l'œil l'autre jour que c'était à en frémir !...

Il s'interrompit et tendit le cou.

— Ça va, le pari, reprit-il ; — trente sous !

— Deux francs ! surfit Poiret.

— Cinquante sous !

— La pièce !...

— La pièce !... ça va !... Touche.

Il tendit la main. Poiret frappa dedans. Au moment même où ces deux mains calleuses claquaient l'une contre l'autre, la porte s'ouvrit, et M. Potel, le payeur, entra.

Poiret fut consterné.— Le *Feignant* éclata de rire. Il avait

entendu d'avance le pas lourd du vieux commis dans l'escalier.

— Cinq francs ! s'écria-t-il ; — ça fait vingt-trois que j'ai à caresser... c'est fameux !

M. Potel alla droit à son petit bureau.

— Mes amis, dit-il ;—je suis très-occupé... Je vais faire votre affaire tout de suite... J'ai mis l'argent dans ma boîte hier soir.

— C'est ça, monsieur Potel, répliqua *Feignant* ; — pour ma part, je ne suis pas pressé, mais du moment que ça vous oblige...

— Effectivement ! appuya Poupard.

On eût pu remarquer une certaine hésitation dans la voix de Pierre Worms, qui, depuis l'entrée de M. Potel, avait perdu quelque peu de ses fraîches couleurs.

Mais il lui en restait encore bien assez.

Les ouvriers quittèrent leurs tables et s'approchèrent du bureau. M. Potel, l'œil sur son livre, mit la clef dans la serrure du tiroir où il déposait d'ordinaire pour quelques heures l'argent destiné à la paie.

— Nazaire, dit Dragon, fit-il en suivant ses comptes. — Trente journées entières... soixante et dix-huit francs... Voilà un digne garçon qui doit faire des économies.

— C'est comme moi, murmura *Feignant*.

— Voyez-vous, monsieur Potel, répondit Nazaire,—je vais avoir besoin d'argent... Quand on se marie !...

— A la bonne heure, mon ami, à la bonne heure !... J'aime à voir de bons vivants comme vous, pas bégueules, faisant le dimanche comme il faut... mais rien que le dimanche !... Quand ça se marie, au moins, ce n'est pas de la graine de misère qu'on sème... Faisons notre compte...

M. Potel avait plongé la main dans son tiroir. — Sa voix mourut à son dernier mot ; son sourire se changea en une grimace de terreur.

— Eh bien, dit *Feignant*, — y a-t-il un rat enragé dans votre caisse, monsieur Potel ?

Le payeur, au lieu de répondre, se leva. Il était pâle ; ses doigts tremblaient.

— Je suis un pauvre homme, dit-il ;—un père de famille... Si c'est une plaisanterie, faites-moi grâce !...

Il haletait et fut obligé de s'interrompre.

— Qu'y a-t-il ?... se demandait-on autour de lui.

La portion silencieuse de l'atelier, qui se composait d'une douzaine d'Alsaciens, Fritz, Johannes, Nicolaus, Wilhem, manifesta son étonnement en coassant.

— Rendez-moi..., reprit le vieillard; — mes bons amis, ce serait pour moi la mendicité !... Rendez-moi mes deux mille francs !

— Un vol ! s'écria Dragon, qui devint aussi pâle que le pauvre payeur lui-même.

Par un mouvement plus rapide que l'éclair, chacun des assistants avait interrogé l'œil de son voisin. Nulle physionomie ne broncha devant cet examen, si ce n'est peut-être celle de Cachard, dit *Feignant*. Sa renommée équivoque pesait sur lui en ce moment. Tout innocent qu'il était, il avait la conscience d'avoir plus que tout autre mérité les soupçons.

Pierre Worms, au contraire, présentait aux regards sa large face grave et rose sur laquelle se peignait la candeur la plus exemplaire.

— In fol ! répéta-t-il en joignant les mains ; — Té mille francs !... A ce pon monsié Bodel !...

Nazaire sortit des rangs et se posa devant la porte.

— Pas de bruit, dit-il tout bas ; — ça me fait l'effet qu'il y a ici présent un gibier de guillotine.... Nous allons faire l'appel des poches.

— Bonne idée ! s'écria Poiret, qui, pour la première fois de sa vie, se trouva un moment d'accord avec son camarade; — en avant les poches.

— En avant les poches ! répéta le *Feignant* avec empressement.

Les grosses joues de l'Alsacien eurent comme un tressaillement.

— Ce serait pon, dit-il, — si nous étions tous ici...

— Qui manque ? demanda Dragon.

— Le Bâlot, monsié Tracon, répondit Poupard, — qui va au crand Obéra, comme tit monsié Boiret, en habit noir et cants plancs...

— C'est pourtant vrai !... murmura Poiret, qui sembla lui-même effrayé de la conséquence inévitable de sa découverte ; — le Pâlot n'est pas ici !

Poiret, bien entendu, avait raconté au long ses impressions de la veille.

Il y eut un murmure sourd dans le groupe des ouvriers.

— On ne va pas à l'Opéra, aux premières, disait-on, — avec une mignonne en robe de soie, quand on n'a que quatre francs par jour ; car le Pâlot ne fait que deux tiers de journée...

— Bas tafantache ! dit Poupard avec une mine triomphante.

— C'est vrai !... grommela Poiret.

— C'est faux ! s'écria Nazaire d'une voix tonnante ; — je réponds du Pâlot, moi, moi, entendez-vous ?... L'avez-vous jamais rencontré par les rues autrement qu'en blouse ?... Il n'est pas si faraud que toi qui parles, Poiret, — ni que Cachard, — ni que moi... C'est un brave enfant, un bon ouvrier... Poiret vous a conté des balivernes, comme un étourneau qu'il est, et je parie que le Pâlot n'a jamais eu d'habit noir sur les épaules, ni de gants blancs aux mains...

La porte de l'atelier s'ouvrit. Gaston entra brusquement.

— Le voilà ! crièrent dix voix à la fois.

— En habit noir et cants plancs !... ajouta l'Alsacien.

— Et soûl comme trente mille hommes! poursuivit *Feignant ;* — il ne tient pas sur ses jambes !...

Nazaire demeura la bouche ouverte devant Gaston, comme s'il eût voulu douter de la réalité de cette apparition.

Un nuage passa sur la vive et franche expression de son regard.—Puis il baissa la tête en murmurant avec une sorte de découragement :

— Poiret avait raison... c'était lui !

XII

LA LETTRE

Gaston, suivant un élan pris au dehors avait fait trois ou quatre pas à l'intérieur de l'atelier.—Ses camarades s'étaient reculés de lui avec mépris et défiance.

Le vieux Potel le regardait avidement, croyant voir en lui l'homme qui avait dérobé ses pauvres économies.

Les gens dont malheureusement le cabaret est l'unique plaisir voient partout l'ivresse. L'émotion du visage, le désordre des vêtements, une démarche mal assurée, tout cela n'a pour eux, au premier regard, qu'une signification : l'ivresse.

Et vraiment, c'est merveille et pudeur d'entendre, lorsqu'un homme tombe d'inanition ou d'épilepsie sur le trottoir, la moitié de ceux qui l'entourent répéter, au lieu de le secourir :

— Si l'on peut se mettre dans des états pareils !...

Mais ici tout le monde aurait pu s'y tromper. Gaston avait réellement l'air de sortir d'une orgie. Son front, si pâle d'ordinaire, était rouge par taches. Ses cheveux se collaient à ses tempes ruisselantes. L'un de ses gants blancs, déchiré dans toute la longueur de sa main, laissait voir les veines gonflées de ses doigts qui tremblaient.

— A preuve!... dit Poiret, qui ne put s'empêcher d'envoyer à Nazaire un regard de triomphe; — à preuve que les étourneaux ne sont pas dans ma chemise, mon fils.

— Le fait est, ajouta Cachard,— que le Pâlot est ficelé un peu.

Fritz, Johannes, Nicolaus, et, en général, tout le troupeau des Alsaciens, baragouinèrent quelque chose d'analogue.

Ce fut alors seulement que Gaston jeta les yeux sur son costume. — Il rougit vivement et s'appuya au coin d'un banc à tirer, pour ne pas tomber. Sa tête tournait.

— Maintenant, nous voilà au complet, dit *Feignant* ; — on peut exhiber ses doublures...

— Ui, répliqua le gros Worms; — mais le Bâlot a bien eu le temps de fider les siennes...

— C'est égal, mon gros, c'est égal ! s'écria *Feignant* ; — il nous faut lâcher ce plaisir-là !... Je commence.

Cachard s'exécuta vivement. — D'autres l'imitèrent. — Nazaire ne soufflait plus mot ; il était au dernier rang du groupe, silencieux et comme atterré.

La fouille se poursuivait. — Le bon gros Pierre Worms ne se pressait pont d'*exhiber ses doublures*. Il se tenait obstinément auprès de Gaston assis et paraissait pris à son endroit d'une subite et inexplicable sympathie.

Gaston regardait tout autour de lui sans comprendre ; il cherchait de l'œil Nazaire et ne le découvrait point.

Nazaire se tenait toujours debout et à l'écart.

M. Potel, le payeur, avait mis ses rondes lunettes sur son nez pâli. A chaque poche qui se retournait en vain, il poussait un long soupir de détresse et répétait :

— Je suis père de famille... C'est le pain de mes pauvres enfants...

L'œuvre d'investigation avançait cependant, et rien ne se trouvait. Le tour de Worms et de Gaston allait venir.

Le bon Alsacien semblait avoir de la peine à garder son candide sourire...

En ce moment Gaston aperçut Nazaire qui semblait se cacher de lui.

Il fit un effort et s'avança lentement jusqu'à lui sans remarquer son air froid et gêné.

— Je voudrais te parler, Dragon, dit-il.

— Ça ne se peut pas pour le moment, répondit Nazaire.

Gaston lui prit la main et poursuivit à voix basse :

— Je n'ai point d'autre ami que toi, et j'ai besoin d'un ami... Viens.

Nazaire laissa tomber ses yeux, détournés jusqu'alors à dessein, sur la figure douce et souffrante de son jeune camarade. Ses idées parurent prendre tout à coup une autre direction.

— Tu as raison, Pâlot, dit-il ; — je suis ton ami... Viens !

Il l'entraîna à travers la foule étonnée et le poussa dehors.

— Où vas-tu donc, Dragon ? cria Poiret.

— Ça n'est pas de jeu ! dit Feignant.

— Messié Tracon ! insinua Poupart, qui sembla reprendre sa sérénité, — ça n'est pas chiste, que diable !...

Nazaire, sans écouter ces clameurs, poussa Gaston dehors, puis il revint seul un instant et dit :

— Je me charge de lui, les enfants : c'est moi qui vais tirer ça au clair.

. . . . . .

. . . . . .

Il était quatre heures du matin. La vieille duchesse de Maillepré sommeillait derrière les rideaux fermés de son alcôve.

Berthe, blanche et froide, penchait son visage de marbre sur son métier à tapisserie, et travaillait, exténuée, à la lueur mourante d'une lampe près de s'éteindre.

Dans la pièce voisine, Sainte, sans lumière, avait ses pieds nus sur le carreau glacé. Elle se tenait debout, contre la porte de la chambre de son frère. — Elle écoutait.

Durant toute la nuit, il y avait eu de la lumière dans la pièce habitée par Gaston. — Il était rentré la veille au soir fort tard et n'était point venu prendre le baiser de chaque jour au front de sa sœur.

Jusqu'à plus de minuit, Sainte l'avait entendu se promener à grand pas dans sa chambre. — Puis elle avait cru saisir des soupirs étouffés, des sanglots, et le grincement d'une plume courant convulsivement sur le papier.

La pauvre enfant tâchait de pleurer tout bas...

Le bruit avait cessé. — Les planches mal jointes du grabat de Gaston avaient gémi sous le poids de son corps.

Sainte écoutait toujours, néanmoins, les pieds sur la pierre, l'oreille collée aux fentes de la porte, parce que bien souvent, après ces veilles agitées, Gaston, suffoqué par la fièvre, râlait en son sommeil, qui était presque une agonie. — Sainte l'éveillait alors, et Gaston se calmait aux douces paroles de l'ange assis à son chevet.

Une nuit de tourmente suivait ce beau jour, où l'automne avait pris au printemps un de ses sourires. Le vent soufflait et gémissait, secouant les vieilles fenêtres de l'hôtel. Sainte, étourdie par ce bruit, qui augmentait sans cesse, croyait à chaque instant ouïr des plaintes de l'autre côté de la porte.

Elle céda enfin à l'inquiétude qui la poignait. La clef tourna dans la serrure, et la jeune fille, ouvrant tout doucement, se glissa dans la chambre de son frère.

Sur l'appui de la croisée, qui remplissait pour Gaston l'office de table, en l'absence de tous meubles, il y avait une bougie encore allumée et des papiers épars.

La bougie envoyait ses faibles lueurs jusqu'au visage de Gaston, qui dormait tout habillé sur son lit. — Les traits du jeune homme, animés par la fièvre, semblaient sourire, bien qu'une trace humide, larme à peine séchée, restât sous sa paupière.

Gaston dormait profondément, et son sommeil était tranquille. Peut-être un rêve heureux étendait ses riantes chimères autour de son esprit lassé.

Sainte s'était approchée. Elle retenait son souffle pour ne point l'éveiller, et le contemplait avec une joie attendrie. — Il reposait; il ne souffrait plus : Sainte remercia Dieu.

Elle retourna vers la fenêtre afin de souffler la bougie. Comme elle arrondissait ses jolies lèvres, son regard tomba sur l'enveloppe d'une lettre dont le coin sortait de dessous les papiers en désordre. — Sur le coin d'enveloppe, il y avait son nom : Sainte.

Elle poussa les papiers. L'enveloppe apparut entière et découvrit ces lignes :

« Pour remettre à mademoiselle Sainte de Naye, ma sœur. »

Sainte chancela. Une terreur vague, mais navrante, vint lui serrer le cœur. Que craignait-elle? Elle ne savait; — mais elle sentait un malheur. Depuis la veille, il y avait autour d'elle comme un vent d'effroi et de douleur. Cette lettre allait lui apprendre...

Elle recula. — Ses mains se cachèrent derrière ses reins...

Elle demeurait à deux pas de la lettre, le cou en avant, l'œil dilaté, le pied prêt à fuir... Elle avait peur...

Elle avait désir, car cette lettre était de Gaston. C'était la confidence attendue. C'était l'âme de Gaston, où Sainte ne pouvait plus lire, et qui pour elle allait s'ouvrir de nouveau.

Sainte regarda du côté du lit. Gaston souriait, calme et beau dans son repos. Elle fit un pas en avant et toucha la lettre, qu'elle laissa retomber. En tombant, la lettre se retourna : elle n'était point cachetée.

Sainte la prit une seconde fois, la quitta, sollicitée par un remords vague, puis la reprit encore.

Cette fois, elle la cacha comme une proie dans son sein et s'enfuit.

Elle referma la porte, posa la bougie sur sa table à ouvrage et s'assit, oublieuse du froid qui faisait trembler son corps charmant, dont un peignoir de percale trahissait les virginales beautés.

La lettre sauta hors de son enveloppe.

Sainte parcourut les premières lignes, et des larmes tombèrent sur le papier.

Bientôt ses yeux, chargés de pleurs brûlants, ne virent plus.

Elle se pencha, défaillante, et mit son front alourdi entre ses mains.

Son désespoir était muet, sans plaintes ni prières.

Voici ce qu'elle avait lu sur un papier humide encore et où d'autres larmes, tombées avant les siennes, n'avaient point eu le temps de sécher :

« Ma sœur, Dieu t'avait confiée à ma garde. Tu n'avais que moi pour te protéger et pour t'aimer. Pardonne-moi, je t'en supplie. Ne m'accuse pas quand tu seras seule, pauvre ange, à supporter le fardeau de souffrance que nous partagions tous deux...

» Pardonne-moi, ma sœur... Ces quelques jours que Dieu me laissait vivre t'appartenaient. C'est bien vrai! Je suis coupable et lâche de t'abandonner ainsi avant l'heure; mais quelque chose de plus fort que moi-même m'a poussé. Pour la première fois depuis que j'existe, j'ai mis de côté ta pensée. Je me suis souvenu seulement de ce sang illustre dont les dernières gouttes sont dans mes veines. Une voix impérieuse a empli mes oreilles au nom de Maillepré... Le nom de notre père, ma sœur!...

» Oh! je devais résister! Le ciel a courbé si bas notre race,

que chez nous l'orgueil est folie. Qu'importait à Gaston l'ouvrier le vol d'un nom qui n'était plus le sien?...

» Ma sœur!... ô! ma sœur chérie! le courage de mes pères est en moi. Quelque fibre inconnue tressaille au fond de mon cœur en songeant à l'épée que ma main va soulever pour la première fois... Et pourtant voici que mes yeux sont inondés de larmes!—C'est que je t'aimais, Sainte, ma pauvre enfant, comme notre père t'aimait, comme notre mère t'adorait... Jamais femme ici-bas n'aurait eu mon amour. Mes jours, qu'avait comptés la maladie, étaient à toi, tout à toi!

» La main de Dieu seul devait nous séparer... Je le sais... je le sais!... Mais je vais jouer demain cette pauvre vie qui est à toi, ma sœur!... Je vais te prendre ta dernière joie... Si tu lis jamais cette lettre, c'est que... c'est que nous ne nous verrons plus, Sainte...

» Écoute... Il ne faut pas pleurer... Dieu est bon; il nous réunira... Nous serons heureux... bien heureux!

» Mais tu vas rester seule!... Hélas! pauvre enfant, tu n'auras plus à qui sourire... Dans quel sein mettras-tu tes larmes?

» Mon Dieu! faites que je vive! laissez-moi l'aimer quelques jours encore! Vous lui avez pris sa mère, mon Dieu! ayez pitié!...

» Ma sœur, ma sœur aimée, tu le vois, je demande la vie... Ne m'accuse pas quand je ne serai plus... J'aurais voulu rester près de toi, toujours...

» L'homme qui te remettra cette lettre te dira où est ma tombe... Tu viendras quelquefois... j'entendrai ta voix, va! et que ta voix me sera douce!...

» Il me faut garder de la force pour demain... et cet adieu me tue... Si je vis, tu ne sauras rien... Les beaux rêves de ton sommeil d'enfant n'auront point été troublés un seul instant... Si je meurs...

» Adieu, ma sœur, toi qui mettais tant de bonheur dans notre tristesse! Adieu, Sainte, ma pure joie! mon amour! Adieu! Pardonne-moi!... »

Sainte demeura longtemps comme anéantie.

Elle n'avait pas tout lu.

Quand la vie lui revint, elle prit de nouveau la lettre et tâcha de l'achever.

C'était pitié de voir la malheureuse enfant étancher ses larmes, qui l'aveuglaient, pour lire encore et sangloter et se tordre sous l'étreinte d'un accablant désespoir.

Elle comprenait. Sa tendresse aux abois devinait le mot qui n'était point dans la lettre.

Il s'agissait d'un duel, elle le savait.

Jusqu'au jour, elle se débattit, folle d'angoisse et de douleur. — Tantôt elle s'agenouillait pour prier, et demeurait muette devant l'image sainte à laquelle s'adressait chaque jour sa pieuse oraison, tantôt elle s'élançait pour éveiller son frère, le supplier, le convaincre...

Mais elle connaissait Gaston et savait que son caractère si doux, si aimant, comportait une fermeté inébranlable.

Le jour la surprit, affaissée sur le carreau de sa chambre, prostrée, vaincue par le découragement.

On eût dit qu'elle n'avait plus de pensée...

Peu à peu cependant ses beaux yeux bleus s'éclairèrent. Une lueur d'espoir brilla dans l'azur limpide de sa prunelle. Ses mains se joignirent et se levèrent suppliantes vers le crucifix.

Elle se remit lentement sur ses pieds. Son front méditait; l'hésitation se peignait dans chacun de ses mouvements...

Au bout de quelques minutes, sa jolie tête se redressa en un geste plein de hardiesse, pour retomber bientôt sur son sein, confuse et la rougeur aux joues....

Elle chaussa un de ses brodequins, — puis l'autre.

Une demi-heure après, — Gaston dormait encore, — Sainte descendit dans la cour et demanda le cordon, que Biot, à demi éveillé, tira par habitude et sans savoir.

Sainte s'élança au dehors. — Les rues étaient désertes. — La jeune fille allait rapide et légère. Le vent, qui soufflait avec violence, faisait voltiger sa mante et le voile noir qu'elle avait attaché à son chapeau.

En quelques minutes, elle avait atteint la rue Saint-Louis et soulevait le marteau de son ancien atelier, au n° 26.

— Qui demandez-vous? dit le concierge.

— Monsieur Romée, répliqua Sainte.

DEUXIÈME PARTIE

— LE MARQUIS SAUVAGE —

I

BONNE DAME

Que de prologues romanesque dans la vie commune et combien peu de dénoûments! Nous mettons tous en action chaque heure de chaque jour le proverbe éternel : L'homme propose et Dieu dispose.

Aux premières pages de ce livre, nous avons vu cinq hommes réunis pour signer un pacte qui devait enchaîner pour eux la fortune. Ils devaient exploiter ce sillon banal, l'amour, qui est, en notre siècle marchand, une valeur matériellement escomptable.

Car don Juan, de nos jours, n'est plus cette âme immense dont le blasphème étonne, dont les témérités sublimes excitent autant l'admiration que l'horreur. — Don Juan, chez nous, aime pour parvenir. Chacun de ses soupirs pèse tant de billets de banque ou tant de gros sous, suivant sa position sociale. Il séduit avec méthode, avec art, comme d'autres manient le *monseigneur* et la pince du casseur de serrures. — C'est un filou que notre don Juan, un maraud, un misérable capable de briser un cœur pour une augmentation d'appointements, capable d'adorer à genoux une idole de soixante ans, si elle est dorée ; — capable de vendre sa femme pour une médaille de bronze à l'exposition des produits de l'industrie nationale...

Parmi nos cinq associés, une femme vint qui s'empara des bénéfices du pacte.

Puis sept années se passent. Le pacte n'a produit que de bien faibles résultats. Voici Roby, dont la bourse est aussi

plate qu'autrefois. Denisart, malgré son *idée*, en est réduit à fonder un journal avec des capitaux absents, un journal d'avenir, pourtant, intitulé *le Prolétaire*, feuille politique, morale, littéraire, commerciale, industrielle, agricole, religieuse, philosophique, instructive, divertissante et universelle, à dix sous par semaine, rédigée par une société d'artistes et de savants, non pairs de France.

Les trois autres sont parvenus, mais dans des proportions modestes. Durandin a une étude d'avoué; Josépin est docteur d'étage moyen : vingt à trente mille francs de recette; — enfin du Chesnel est toujours secrétaire d'ambassade.

Ainsi va le monde. Ces fiévreux efforts des gens qui s'agitent autour de nous, mettant de côté, *pour arriver*, toute pudeur, ont-ils un autre résultat en thèse générale ?

Quelques-uns arrivent, mais c'est l'exception. Et la raison en est bien simple : il n'y a dans notre belle France qu'un certain nombre de positions à prendre.

Boire toute honte ne suffit pas, quoiqu'on en dise, pour parvenir. Il faut avec cela du bonheur.

Que de braves gens ont bonne volonté de vendre leur âme à Satan et ne peuvent ! Satan sait compter aussi bien qu'un courtier d'élections...

Et, voulez-vous savoir ? les trois quarts de ceux qui crient à la vénalité sont des envieux !...

Au reste, Durandin, Josépin, du Chesnel n'étaient point parvenus par eux-mêmes. Une main que nous devons croire puissante les avait poussés tous les trois en échange de services rendus.

A la rigueur, chacun d'eux pouvait dire qu'il s'était fait une échelle de femmes; mais un bras fort avait soutenu ce frêle marchepied, qui culbute si souvent et duquel on tombe toujours dans la fange.

Soyons sérieux une fois et tranchons le mot : on n'arrive plus par les femmes. Le moment approche où l'on n'arrivera même plus par sa femme. C'est usé jusqu'à la corde. — En tombant si bas, don Juan s'est crotté. On n'en veut plus ; la croix d'honneur est sa suprême aubaine. Quelques années et il cherchera une place de chasseur...

Ecoutez bien ceci, jeunes Français que la seule largeur d'un comptoir sépare des marquises et des *banquières*, vous qui portez des gants paille le dimanche, et qui, tous les jours de la semaine, pouvez essayer des cachemires sur de nobles

épaules. Plus d'une fois, nous en sommes certain, l'ambition entra dans votre cœur. Vous avez de longs cheveux bien pommadés, des chemises à jabot, des bottes vernies et vous savez sauter la polka, cette danse qui, née dans un palais, agonise à la Chaumière; vous êtes beaux, propres, bien couverts; vous avez de l'esprit, comme tout fils de la maligne nation qui créa le vaudeville : évidemment vous devez maudire le sort qui vous mit l'aune en main ou la plume à l'oreille. — Imprudents ! vous rêvez peut-être un équipage, un château, un roman.

Une femme ?

Mais les femmes sont auteurs, messieurs, et journalistes, et diplomates, et colonels : qu'ont-elles à faire de vous, s'il vous plaît?

Ouvrez les yeux. Don Juan mâle s'éteint. Voici venir don Juan femelle...

Dona Juana, si mieux vous aimez, la femme conquérante qui va remuer le monde d'un coup de son éventail !

Jeunes gens, croyez-nous, cherchez ailleurs ; songez au solide : la boutique mène à tout, et votre aune est la baguette des fées. — Quant au métier d'homme ravissant, il est perdu, nous vous l'affirmons sur l'honneur. Ces dames n'ont plus besoin que d'un bottier et d'un libraire. . . .

. . . . . .

. . . . . .

C'était le soir de ce jour où le cheval du brillant Félicien Chapitaux avait renversé Gaston dans les Champs-Élysées.

Il y avait raout à l'hôtel de Pontlevau, salon mixte, maison neutre, située sur les confins du faubourg Saint-Honoré, mais regardant à travers la place de la Concorde les derniers hôtels du faubourg Saint-Germain.

L'excellent caractère de madame de Pontlevau et son apparentage, partagé entre les deux camps, réunissaient dans ses salons des gens qui ne se rencontraient point ailleurs, des fidèles et des ralliés.

Elle avait donné sa fille aînée à M. de Varannes, enthousiaste serviteur de la branche aînée des Bourbons, et sa fille cadette avait épousé M. de Baulnes, auditeur au conseil d'État.

La bonne dame adorait le duc de Bordeaux, mais elle chérissait le duc d'Orléans. Elle pleurait volontiers au souvenir de Mademoiselle et de sa mère, mais les princesses filles de

Louis-Philippe avaient son amour. Tout cela du meilleur cœur du monde et sans autre intérêt que celui de s'amuser le plus possible.

Elle était née en 1785, mais sa tête avait seize ans.

C'était une femme froide, qui se passionnait pour chacun à la surface. Elle avait beaucoup d'empressement serviable et peu d'obligeance réelle. Protéger lui était un bonheur. Sa protection, divisée à l'infini, ne profitait à personne. Il n'y avait pas dans toute sa nature un atôme de méchanceté ; en revanche, vous n'y eussiez point trouvé une parcelle de bonté véritable.

C'était quelque chose de nul et de négatif, une créature dépourvue d'angles, et taillée pour passer parmi le monde en n'attachant personne, mais aussi en ne choquant jamais âme qui vive.

Son esprit était de cette espèce volatile et impondérable qui glisse devant l'intelligence comme un feu follet devant l'œil. Quand elle se taisait, on cherchait ce quelque chose de très-joli qu'elle avait dit. On ne trouvait point ; sa parole passait sans laisser de trace.

On était assez longtemps néanmoins à s'apercevoir qu'elle ne pensait point.

C'était une causeuse aimable. Il n'y avait là-dessus qu'une voix.

Elle avait dû être très-jolie. Sa physionomie souriait encore très-finement, mais toujours.

Vous eussiez fait tout Paris, les départements et l'étranger sans trouver une mère plus aimante. On était presque attendri, rien qu'à l'entendre parler de ses filles. Ce qui n'empêchait point Marie,— madame la vicomtesse de Varannes,— d'avoir passée sa jeunesse au couvent, et Diane,—madame de Baulnes, — d'avoir pris, loin de sa mère, une éducation bizarre et malheureuse.

Sachant tout cela, vous n'auriez point pu, nonobstant, vous défendre de l'aimer.

C'est le dernier trait.

Il y avait de l'inquiétude et de la tristesse sur le charmant visage de madame de Varannes, assise aux côtés de sa mère. Elle avait l'air fatigué. Son regard *distrait* errait parmi la foule et ne s'animait parfois que quand la voix d'un laquais s'élevait pour jeter un nom dans la salle.

Aux premiers sons de cette voix, l'œil de la vicomtesse

avait une lueur fugitive. Puis, le nom prononcé, sa prunelle se voilait de nouveau.

Sa sœur Diane faisait cercle non loin de là. Elle était fort belle ce soir et portait pour la première fois l'une des parures de sa corbeille de mariage. Silencieuse, immobile sans trop de roideur, elle ne prenait part à la conversation que par des sourires, distribués comme au hasard.

Les habiles prétendent ne se tromper jamais et distinguer au premier regard une jeune fille d'une jeune femme.

Les habiles l'eussent appelée mademoiselle...

La réunion était nombreuse et ne manquait point de gaieté. Madame de Pontlevau possédait sur le bout du doigt les formules délicates du manuel inédit des maîtresses de maison qui reçoivent. C'était l'étude de sa vie entière. Elle en eût remontré aux plus expertes et gouvernait admirablement la foule hybride, formée de deux éléments rivaux qui consentaient à se mêler dans ses salons.

Ses deux gendres, d'ailleurs, étaient les lieutenants qu'il fallait pour emporter cette position difficile. Le vicomte avait des opinions qui expliquaient la présence du contingent légitimiste; M. de Baulnes avait une position qui excusait l'admission des ralliés.

Il y avait, du reste, une loi tacite, mais scrupuleusement exécutée. C'était un terrain sûr : toute propagande en était sévèrement exclue. Il n'y avait pas d'exemple qu'une conversion s'y fût opérée.

Nous employons ici le mot conversion dans son vrai sens latin et mondain, qui exprime l'action des vents politiques sur les girouettes humaines.

MM. de Varannes et de Baulnes étaient deux hommes d'apparence particulièrement distinguée. Le premier arrivait à l'âge mûr, l'autre semblait très-jeune encore. — Tous les deux, en ce moment, paraissaient préoccupés d'idées tristes auxquelles ne pouvaient faire diversion entièrement la tâche laborieuse imposée à leur courtoisie. Ils étaient aimables, empressés, souriants; mais quelque inquiétude mystérieuse les ramenait toujours vers la partie du salon où se trouvaient leurs femmes.

Le vicomte méprisait souverainement la jalousie : il était très-jaloux ; sa position tournait au martyre.

M. de Baulnes était amoureux. Il avait trouvé une barrière dressée au seuil nuptial et, au delà, non point une pudeur

soumise, mais une savante résistance : non point une enfant timide, mais une amazone ceinte pour la lutte et toute cuirassée de sophismes gelés, — une de ces froides statues que les empereurs moscovites font tailler, dit-on, dans la glace. Une terreur sourde lui serrait le cœur. N'ayant point la clef de cette étrange énigme, il craignait tout, doutait de tout, et fatiguait son intelligence à chercher autre chose que de la honte sous le mensonge de son titre d'époux...

M. de Varannes épiait sa femme ; M. de Baulnes observait la sienne.

La vicomtesse souffrait de l'attention de son mari, parce que, vaguement, elle se sentait coupable, sinon de fait, au moins dans le secret de son cœur. Diane, froide, impassible, souriante, n'avait nul souci des tourments qu'elle causait. Son âme, faussée, ne se sentait point et se reposait dans la conscience d'avoir gardé le précepte de son extravagant fanatisme.

Il était près de minuit.

Un cordon étincelant de femmes courait autour des salons. Entre ces deux rangs immobiles, d'autres femmes passaient, penchées au bras de leurs cavaliers.—L'atmosphère échauffée avait une odorante épaisseur. La promenade nonchalante et balancée semblait une guirlande sans fin, dont la courbe lentement mobile se brisait parfois un instant pour renouer bientôt sa chaîne ondulante. — C'était partout des fleurs aux nuances pâles, parmi la soie lustrée des chevelures, des rivières radieuses éclipsant avec orgueil la blancheur sans reflet des parures de perles, — des panaches mignons, de fiers diadèmes, des sourires malins ou tendres derrière la dentelle d'ivoire des éventails.

On n'annonçait plus.— Du Chesnel venait d'entrer avec le docteur Josépin, médecin de la maison.

Josépin avait enduit sa longue personne d'une couche de gourme gauche, afin d'avoir bon ton.

Du Chesnel, au contraire, était parfaitement à l'unisson de ce monde élégant et frivole. C'était un garçon de mérite qui savait graduer ses allures et traversait un salon d'aussi bon air qu'un estaminet.

Lorsqu'il salua madame de Pontlevau, elle lui dit obligeamment :

— Seul encore, monsieur !... Madame la vicomtesse nous tiendra donc éternellement rigueur ?...

Du Chesnel noua une excuse telle quelle à un compliment, ayant cours et laissa la place au blond docteur qui salua, remonta ses lunettes d'or, sourit, rougit, balbutia, se releva et toussa.

Madame de Pontlevau parut ravie de tout cela.

Du Chesnel fit un tour de salon. — Au point de départ, il retrouva Josépin, qui s'empara de lui.

— Ah çà ! dit-il, — au fait, mon cher, madame de Pontlevau a raison.

— En quoi ? demanda du Chesnel.

— Pour ta femme, répliqua Josépin. — Je ne conçois rien à cela... Es-tu jaloux ?

Du Chesnel haussa les épaules et regarda autour de lui avant de répondre.

— La duchesse, docteur, la duchesse !... dit-il ensuite ; — la duchesse est Elisabeth ; je suis Leicester ; ma femme est Amy Robsart...

— Comprends pas du tout, dit Josépin.

— Tu n'as donc pas lu Walter-Scott ?...

— J'ai toujours eu l'intention de le lire.

— Alors, il faut t'expliquer... Elisabeth était reine et d'un certain âge ; Leicester était ambitieux ; Amy Robsart était jolie...

— Ah ! diable !...

— Oui... jolie comme Charlotte, qui est la plus charmante créature...

— A la bonne heure !... interrompit Josépin ; — de sorte que tu te trouves avoir fait une sottise ?

— Ni plus ni moins... Une spéculation malheureuse.

— Une école...

— J'ai cru bien faire... La chose a mal tourné... La duchesse a jeté les hauts cris, comme si la pauvre place que son pauvre crédit m'a donnée valait la peine... C'est pitoyable !... D'un autre côté, Charlotte, que j'avais prise sur sa mine éveillée, n'a pas tenu ce que sa mine promettait... C'est un dragon de vertu !

— J'ai lu *Gil Blas*, murmura Josépin.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— C'est que nous parlions tout à l'heure de Walter-Scott.. Nous sommes à la littérature... et je me souviens de l'honnête comédien Melchior Zapata...

Du Chesnel rougit légèrement et regarda autour de lui.

— Quand il vit que personne ne songeait à épier leur entretien, il se prit à rire et toucha l'épaule du docteur.

— Josépin, dit-il, — tu as mis le doigt sur la plaie... Mais ce n'est pas tout... Elle est adorablement jolie.

— Malheureux !... gronda Josépin.

— Hélas ! oui... Leicester était amoureux !

— Il dut rester secrétaire d'ambassade, dit le docteur.

Il était ministre... ou quelque chose d'approchant... il fut destitué !

Josépin se gratta l'oreille avec gravité comme s'il eût ruminé une ordonnance.

— Mon cher garçon, reprit-il, — ce roman doit être curieux... Mais puisque tu l'as lu, tu es doublement coupable...

Il se fit un mouvement du côté de la porte d'entrée, et parmi les mille conversations entamées, un nom passa, répété avec un intérêt visible par toutes les bouches féminines.

C'était le jeune Gaston de Maillepré, — le marquis Sauvage, — qui venait d'être introduit.

Bien des jolies têtes se retournèrent vers la porte. Bien des oreilles devinrent distraites. Bien des beaux yeux, dont la flamme commençait à s'éteindre sous la pression lourde de l'ennui, se rallumèrent, aiguisant d'instinct la pointe sournoise de leur arme coquette.

Le marquis Gaston était le plus riche, le plus beau, le plus original.—Tout jeune, il avait une histoire qui était un roman.

Il avait une vie moitié connue, moitié mystérieuse. — On savait de lui quelques amours choisis, menés d'une façon ravissante, et quelques duels hors frontières, où il avait tué çà et là un comte Orloff, un lord Effingham, un major Anspach, un cavalier Barberini, et même un prince polonais dont le nom nous fait défaut; en un mot, tous ceux qu'il est d'usage de tuer. — Mais nous disons tué délicieusement, avec charme, de manière à faire des jaloux...

On l'adorait. Il y avait de quoi.

Une toute petite scène muette accompagna son entrée.

Madame de Varannes qui était très-pâle, rougit et baïssa les yeux comme malgré elle en le voyant s'avancer. Son mari l'épiait attentivement. Sa sœur Diane, au même instant, leva sur elle un regard si âprement curieux et perçant, qu'on aurait pu le prendre pour un regard de haine jalouse. — M. de Baulnes observait Diane...

Il vit ce regard. Son sourcil se fronça ; son œil se fixa sombre et inquiet sur le jeune marquis.

Le marquis, à ce moment, saluait Diane, en passant, d'un de ses plus jolis sourires. Il se dirigeait vers madame de Varannes.

Du Chesnel, qui n'avait rien perdu de tout cela, montra d'un signe à Josépin les deux maris.

Le docteur se prit à dire derrière ses lunettes d'or.

— Ils ont ma foi peur tous les deux !... murmura-t-il ; — c'est magnifique !...

II

LE RAOUT

Il y avait quatre ou cinq ans que, pour la première fois, on avait entendu parler du marquis Gaston de Maillepré.

Mais, depuis cette époque, Paris n'avait point eu le temps de se blaser sur cette brillante et mystérieuse existence, qui, tout à coup révélée, semblait avoir fui aussitôt les curieux regards de la foule.

Le marquis avait voyagé.

En 1830, au retour d'une longue excursion, il s'était embarqué à bord de l'un des navires de l'expédition d'Afrique. Le maréchal Bourmont l'avait cité au premier bulletin de la conquête...

Depuis, on l'avait vu en Espagne, volontaire de l'armée carliste; rosser les christinos avec enthousiasme.

Mais ses prouesses n'étaient jamais de longue durée. Il se blasait vite. Le danger l'appelait et ne savait pas le retenir.

De sorte que, dans le même mois, — ainsi le racontait du moins la chronique des nobles salons d'outre-Seine, — on eût pu le rencontrer, courant, l'espingole à l'épaule, les sierras de Navarre, puis le trouver valsant à Bade ou à Paris, et procédant à de tout autres batailles...

C'était charmant. Bien des héros d'opéra-comique ne sont pas de cette force-là.

Mais ce n'était rien auprès du roman de sa jeunesse.

Figurez-vous un de ces pages adorables qui portaient au moyen âge le missel des châtelaines, un minois tendre, coquet, espiègle, sentimental, de grands yeux d'un bleu sombre, de longs cheveux noirs bouclés, une taille fine et souple, plus de beauté, plus de gentillesse, plus de grâces

mutines qu'il n'en faudrait pour doter une demi-douzaine de jolies femmes.

Figurez-vous tout cela, et ne craignez point de rêver quelque chose de trop séduisant ou de trop poétique. Gaston était au-dessus de nos fictions, — et il tombait tout à coup parmi ce monde curieux des salons de Paris.

On ne l'avait point vu grandir. On n'avait point pu s'accoutumer aux promesses de son enfance. Sa mère ne s'en était point fait une parure.

Sa mère, — oh ! voyez si la mode avait raison d'adopter cet enfant ! — sa mère n'était point une noble dame, connue de tous, partie intégrante et inévitable de toute fête ennuyeuse à force d'être vue.

C'était une belle femme des prairies du nouveau monde, aux seins de pourpre et au cou vermeil, entouré d'un collier de rassades. — C'était une héroïne de Fenimore Cooper, qui l'avait porté sur son dos durant de longues routes, dans les sentiers solitaires des forêts vierges ; c'était une Indienne de Châteaubriand, qui l'avait bercé, suspendu dans son berceau d'écorce, aux branches odorantes des sassafras...

Songez qu'il suffit, pour faire courir tout Paris, de quelques Arabes fort laids !

Fils du désert qui n'ont pas même le mérite de l'inconnu, puisque nous possédons depuis longtemps des marchands de nougat de Constantine, et qui ont, en revanche, l'habitude lamentable de comparer tout le monde à l'Océan, au soleil, à la lune, en vers kabyles.

Notre sauvage à nous ne faisait point de vers ; il était beau, civilisé ; il avait de grands biens et cinq cent mille livres de rente en perspective, du chef de son oncle, M. le duc de Compans-Maillepré.

Il était marquis, — non pas vraiment marquis à la douzaine comme le fils aîné de M. le duc de Pharsale, qui signe sans rire marquis de Rubicon, — mais marquis à blason dix fois séculaire.

On a vu des oncles rapporter des millions d'Amérique, mais des généalogies !...

C'était, à coup sûr, la première fois que pareil phénomène se présentait. Il ne se présentera plus.

Ce fut une fureur. Le marquis Sauvage eut un succès effréné. Cela devait être : tous les éléments qui constituent la vogue étaient en lui.

Et ce titre bizarre de *marquis Sauvage* effaça en quelque sorte son nom. Les gens qui parlaient de lui sans le connaître et surtout les bas officiers de l'armée fashionable s'habituèrent à l'appeler ainsi. On savait qu'il était petit-fils du duc Jean de Maillepré-Maillepré, compagnon de M. de la Fayette et mort prisonnier de la peuplade des Cherokées : cette histoire toute entière se résumait admirablement dans le sobriquet de marquis Sauvage.

Mais nul ne savait précisément les circonstances de sa vie. Le peu qu'on en connaissait venait des indiscrétions d'un jeune avoué près le tribunal de première instance de la Seine, maître Edme Durandin, qui avait eu en dépôt, lors de son arrivée en France, ses titres et ses papiers de famille, pour le cas possible où M. le duc de Compans-Maillepré eût refusé de reconnaître cet héritier que lui envoyait le ciel.

M. le duc, nous devons le dire tout de suite, s'était bien gardé de soulever le moindre doute et avait acceuilli cet accroissement de famille avec reconnaissance.

Telle était au moins l'opinion du monde, opinion d'autant plus probable que M. le duc n'avait point d'enfant.

Durant ces quatre ou cinq ans, le marquis avait habité Paris six mois tout au plus. Il était presque constamment en voyage, — ou vivait incognito on ne savait où, car plusieurs affirmaient l'avoir rencontré précisément aux époques de ces prétendues absences.

Pour ne le point posséder trop souvent, on ne l'en adorait que mieux. Ces absences répétées et surtout ce petit mystère qui l'entourait incessamment, bien qu'il affectât de vivre avec bruit et au grand jour, ajoutaient singulièrement à son mérite et faisaient que sa vogue croissait loin de s'amoindrir.

Une circonstance qui donnait à sa position une assiette inébranlable et rendait impossible jusqu'à l'ombre d'un soupçon malveillant, touchant la sincérité de son titre, et, comme dit le code, de son *état civil*, c'est que M. le duc de Compans-Maillepré n'était point homme à admettre légèrement une parenté douteuse. On se souvenait qu'en 1825 ou 1826 il avait accablé, dans une lutte judiciaire, toute une famille d'aventuriers, qui se prétendaient Maillepré.

Ces gens avaient disparu. La justice avait, bien entendu, fait raison de leurs allégations que nulle preuve écrite ne venait soutenir. — Sans les tribunaux, bon Dieu ! d'honnêtes

seigneurs comme le duc de Compans seraient tous les jours à la merci du premier venu !...

L'arrêt rendu sur appel contre ces imposteurs était par défaut. Ils avaient promis de fournir des documents attendus de New-York. Mais le chef de la famille était mort dans un taudis mal famé de la galerie de Valois, au Palais-Royal, la veille du prononcé de l'arrêt.

Sa mère, sa femme, ses enfants... Mais, en vérité, pourquoi s'occuper si longtemps de ces malheureux !...

Gaston était arrivé d'Amérique un an ou deux après ce procès. Le jeune avoué Durandin avait servi d'intermédiaire entre le duc et lui. Ses titres avaient été scrupuleusement éprouvés. Un seul manquait : c'était l'acte de décès du dernier duc, mort chez les Cherokées. En conséquence, Gaston, par une délicatesse bien rare, ne mit sur son écusson que la couronne de marquis.

A part cette origine extraordinaire, qui le mettait hors ligne tout d'un coup, à part même sa fortune et sa beauté presque incomparable, le jeune marquis possédait au plus haut degré toutes les séductions qui attirent et enchaînent les femmes.

Son esprit hardi, bizarre, capricieux à l'excès, avait à l'improviste comme des bouffées suaves d'irrésistible poésie. Son aspect moral changeait et fuyait devant l'examen. Froid aujourd'hui et railleur avec amertume, demain son cœur s'élançait vers vous. La femme qu'il avait dominée et comme écrasée sous quelque despotique fantaisie, le retrouvait soumis, tendre, suppliant.

Il avait d'entraînantes façons de dire son enfance, perdue au bord des grands lacs, les joies farouches de son adolescence, les dangers de la chasse, les marches patientes sur le sentier de la guerre...

Puis c'était son entrée brusque dans la civilisation, son arrivée à New-York, où il s'était trouvé à l'improviste parmi des hommes à visage blanc, comme étaient le sien et celui de son père, avant que l'ocre caustique du tatouage l'eût rougi...

Oh ! qu'elles rêvaient doucement, toutes celles qui, emportées par le rapide caprice de son récit, couraient avec lui sous le gigantesque couvert des forêts du nouveau monde !

Comme elles frissonnaient en voyant le tomahawk de quelque géant à la peau sanglante tournoyer autour de ce front

charmant, menacer ces tempes que gardait seulement la parure de leurs boucles de soie, doucement agitées !...

Ou bien encore, — la nuit, — derrière un tronc noir, disparaissant sous sa chevelure de lianes mêlées, deux yeux brillants qui luisent... un homme nu qui attend, l'oreille au guet comme un tigre à l'affût... un doigt qui s'arrondit autour de la languette d'un mousquet armé... un enfant qui s'avance, ignorant le péril et chantant le refrain que lui apprit sa mère. . . . . .

. . . . . .

Il y en avait une, noble et douce créature, qui l'aimait d'une passion silencieuse et profonde.

D'autres avaient brûlé, en passant, le bout de leurs ailes aux flammes inconstantes de ce feu follet qui appelait, attirait et fuyait ; d'autres avaient soupiré un jour, un mois, une année, soupiré à leur aise, comme des romances, soupiré entre deux valses et lorsque les soins graves de leur toilette leur en laissaient le loisir.

D'autres s'étaient affichées avec entrain et bonheur, mettant leur gloire à être vaincues.

D'autres, rieuses et folles, aussi coquettes que lui, avaient accepté la bataille en se jouant, et lutté à l'aide de ces armes courtoises qui glissent sur les sens, loin d'attaquer le cœur.

D'autres enfin, peut-être avaient aimé vraiment, puis oublié.

Une seule gardait à l'âme sa blessure vive. C'était Marie de Varannes, — un cœur tendre et fier que sa chute aurait tué, une chrétienne fervente qui demandait à Dieu de la force contre son amour.

Elle était pure encore ; mais elle aimait trop pour n'avoir point de remords. Sa conscience lui montrait l'abîme ouvert sous sa faiblesse...

Elle aimait. Les femmes comme elle, en qui l'amour est un grand malheur plutôt qu'une faute, ne savent point jouer le rôle d'hypocrisie qui sauve tant de coupables indignes de pardon. Les combats où s'épuise leur vertu mourante ôtent à leur front ce calme serein, à leurs lèvres ce tranquille sourire où se traduit le bien-être du devoir accompli. La physionomie, ce livre écrit en langue inconnue, dont les pages ont, pour chaque regard, un sens divers, et que la sottise vulgaire se vante toute seule de lire couramment : la physionomie n'est point un masque utile pour ces pauvres cœurs

brisés. La physionomie dit leur souffrance, et leur souffrance les accuse.

La foule qui passe et qui voit le malheur suppose le crime.

C'est l'histoire des douze débitants formés en jury et chargés par la loi de décider du sort d'un homme.

Outre que ces juges augustes ne sont pas sans avoir chez eux parfois des poids faux et des balances accommodées, pour la plus grande prospérité de leur honorable commerce, il est notoire que la perspicacité n'est point leur fort, et que, devant leur tribunal, le Christ, mal couvert, aurait chance d'être condamné une seconde fois. — Nous devons avouer qu'en revanche ils acquitteraient Barrabas, si ce larron avait boutique sur la rue ou *de la bonne terre au soleil.*

Il y a pour cela mille raisons. La première et la meilleure, c'est que le pauvre n'est pas une pratique...

Et puis l'homme qui a faim doit avoir la tentation de voler; c'est manifeste. Donc, il y a gros à parier...

Le plus sûr est de le pendre.

Ce n'étaient point, du reste, les soupçons étourdis du monde qui faisaient la peine de Marie de Varannes. Elle les ignorait. Elle ne savait point que vingt regards épiaient sa rougeur ou son sourire et qu'on se chuchotait derrière l'évantail de ces demi-mots perfides qui courent gaiement de bouche en bouche, bienveillants d'abord dans leur fine moquerie, puis, on ne sait comment, accusateurs, amers, mortels.

Elle souffrait parce que son âme chrétienne et pure s'indignait à la seule pensée d'une lutte contre le devoir; elle souffrait, parce que, faisant appel à son courage, elle ne trouvait que faiblesse au dedans d'elle-même. Elle souffrait parce que le présent blessait sa pudeur fière et que l'avenir l'épouvantait.

Certes, il y avait dans les salons de madame de Pontlevau bien des femmes charmantes pour qui ces scrupules hâtifs et ces remords précoces eussent été lettre close.

Ces femmes charmantes avaient eu des amants, autant d'amants qu'on en peut avoir sans franchir cette limite arbitraire au delà de laquelle est l'isolement et l'excommunication du monde.

Ces femmes charmantes portaient sur le visage le repos heureux de leur conscience. Nul ne songeait à parler d'elles. — On en avait tant parlé!

Mais les hommes se disaient en regardant le brillant marquis et madame de Varannes :

— Décidément, c'est une chose faite.

Quant aux femmes, en ces sortes d'affaires, il n'est point possible de transcrire la formule de leur verdict. Ce qu'elles disent ne signifie rien, mais elles se comprennent. . . .

. . . . . .

. . . . . .

— Depuis que M. Esprit est chef du cabinet du ministre, disait Léon du Chesnel au docteur Josépin, — je suis obligé de me donner beaucoup de mal auprès de Léa Vérin...

— Est-elle contente de son docteur? demanda Josépin.

— Je ne sais pas.

— Qui est-ce?

— Le professeur Garance.

— Un âne!... Ma foi, cette corvée-là doit être abominable...

— Odieuse!... mais il y a un beau côté : madame de Vérin n'est pas une jolie femme...

— Je le crois pardieu bien!

— La duchesse me passe mes assiduités auprès d'elle tandis que si c'était une beauté...

Le docteur regarda du Chesnel par-dessus ses lunettes.

— Sais-tu que c'est un métier d'Auvergnat que tu fais là! murmura-t-il avec commisération.

— Ne m'en parle pas!... dit du Chesnel en haussant les épaules.

— Depuis sept ans, reprit Josépin; — toujours secrétaire d'ambassade!... et obligé d'avoir voiture... Comment vis-tu?

— D'espoir, répondit le diplomate; — la veine peut venir... J'ai, après tout, de belles chances... La duchesse, Léa Vérin...

— Et madame Melchior Zapata, interrompit le docteur.

Les couples brillants qui passaient, échangeaient des riens élégants et de nobles fadaises, eussent été, nous le croyons, fort étonnés d'entendre dans les salons de Pontlevau cette conversation excentrique.

En général, on s'y prend moins crûment, et il est d'usage de parer mieux ses confidences. Mais du Chesnel et le docteur étaient de vieux et bons amis.

Le marquis avait pris le bras de madame de Varannes. Ils s'étaient mêlés aux flots des promeneurs.

Diane s'était, presque au même instant, munie d'un cavalier et les avait suivis à distance. — Diane était curieuse à l'excès et peut-être méchante, comme tous les cœurs oisifs et vides qui ne savent point aimer.

Les deux maris, sans le vouloir peut-être, furent entraînés dans ce mouvement, comme deux satellites, attirés fatalement par leurs centres.

Les deux maris ne découvrirent rien, c'est la règle. — Mais Diane apprit que, ce jour même, sa sœur s'était promenée en tête-à-tête avec le marquis.

Il n'en fallut pas davantage à cette immaculée pour supposer le mal. — D'où lui venait cette science?

Nous ne savons.

La secte nouvelle, pour fausser l'esprit et tarir le cœur de ses adeptes, doit pousser fort loin ses enseignements...

Toujours est-il que M. de Baulnes vit parfaitement l'expression de joie méchante qui éclairait le visage de sa femme. Elle était donc heureuse de l'accord du marquis et de sa sœur. — Pourquoi?

La position exceptionnelle de M. de Baulnes ouvrait son âme à toutes sortes de soupçons. Rien ne devait plus lui sembler incroyable.

Il vit M. de Varannes qui, lui aussi, épiait. M. de Varannes, en apercevant un œil fixé sur lui, eut honte, parce qu'il crut découverte sa secrète blessure. Il rougit et baissa les yeux...

M. de Baulnes s'arrêta court. Une idée avait surgi parmi sa jalousie confuse; — son regard haineux toisa un instant M. de Varannes, puis il gagna précipitamment la porte et sortit pour chercher de l'air. Il suffoquait...

Jamais on n'avait vu madame de Pontleveau plus avenante et plus gaie. Elle arrêta le marquis au passage et lui dit les choses du monde les plus adorables. Il se forma un petit cercle autour de ce dernier, qui fut charmant, voulut bien payer de sa personne, et prouva une fois de plus qu'il était l'homme aimable par excellence.

Au bout d'une heure, il se leva et parcourut les salons comme s'il eût cherché quelqu'un dans la foule.

Le marquis avait quelques flatteurs, mais point d'amis, si ce n'est peut-être M. de Varannes lui-même, auquel il avait rendu service et qui s'en souvenait.

Mais ce n'était point à M. de Varannes qu'il avait affaire. — Deux ou trois fois, en répondant au salut de quelques com-

pagnons de plaisir, il fut sur le point de les aborder. Puis il se retint.

Enfin, il aperçut Josépin et du Chesnel. Il les aborda aussitôt.

— Enchanté de vous rencontrer, messieurs, dit-il.

— Monsieur le marquis... commença Josépin ; — je vous prie de croire que je suis moi-même particulièrement heureux...

— J'en suis persuadé, docteur... J'aurai besoin de vous deux demain à dix heures.

— Auriez-vous quelqu'un de malade?...

— Pas encore... il s'agit d'une rencontre, et je pense que vous voudrez bien être mes témoins?

— Avec plaisir, dit du Chesnel.

— Comment, d'une rencontre?... murmura Josépin.

Le marquis s'éloigna en disant :

— Messieurs, je compte sur vous.

Quand il fut parti, du Chesnel se gratta le front.

— Reste à savoir, reprit-il, si c'est avec M. de Boulnes ou avec M. de Varannes... On n'a jamais vu jouer un rôle avec cet aplomb-là !...

— Ah çà ! grommela Josépin, — je n'ai jamais été sur le terrain, et j'ai lu, je ne sais où, que parfois les témoins sont obligés de se battre.

— Poltron ! dit du Chesnel, tu parles de cent ans...

— A la bonne heure, répliqua Josépin ; — s'il avait fallu se battre, mes principes ne m'auraient point permis d'être de la partie.

III

DERRIÈRE LE RIDEAU.

Aux heures d'épouvante extrême ou de mortel désespoir, la première lueur qui point parmi les ténèbres de l'esprit semble un phare de salut. L'âme s'élance avec enthousiasme et passion vers ce remède promis à son angoisse. On ne réfléchit point. On ne sait pas voir l'obstacle qui barre la route et contre lequel va trébucher votre course aveugle. Une réaction vive s'opère contre la terreur récente, amenant avec soi de folles confiances.

Plus de calcul, — y eût-il un abîme entre vous et ce semblant d'espoir, vous vous hâtez, ardent, l'œil sur le but lointain et ne voyant pas la barrière qui est là, tout près de vous, à vos pieds, et qui va vous rejeter, meurtri, au plus profond de votre apathie découragée...

Sainte avait quitté l'hôtel de Maillepré sous l'empire de cet entraînement confus aux conseils duquel la désolation est docile.

Durant toute la route, son intelligence troublée avait suivi l'impulsion reçue, sans essayer de voir au delà.

Elle était partie en se disant :

— Il nous protégera...

Elle venait chercher cette aide qu'elle s'était promise à elle-même.

Mais à peine eut-elle franchi le seuil de la maison n° 26, que son courage tomba.

Il en est ainsi. La lumière cesse de brûler et laisse au cœur de plus cruelles ténèbres. — On ne sait plus. On se demande s'il est bien possible qu'on ait espéré...

La pauvre Sainte fit quelques pas dans la cour qui séparait les deux ateliers, et s'arrêta entre la porte de madame Sorel, la brodeuse, et celle du sculpteur Roméo.

Pourquoi était-elle venue ?...

Roméo était pour elle un étranger. Elle ne lui avait jamais parlé. C'était par hasard qu'elle savait son nom.

Elle avait les yeux cloués à la pierre du pavé trempée par l'orage récent.

Elle demeura quelques minutes ainsi. — Tout le monde dormait encore aux divers étages de la maison, et nul œil curieux n'épiait la douloureuse hésitation de Sainte. Le concierge, qui lui avait ouvert la porte, la croyait depuis longtemps en tête-à-tête avec le sculpteur, dont il maudissait les amours matinales, en compagnie de sa moitié, — *mame* Jalambot.

Jalambot n'était pas aussi beau garçon que le prince Albert d'Angleterre, et sa femme ne possédait point cette cravache royale dont on raconte tant et de si surprenantes prouesses. Mais elle avait un balai. Jalambot était un portier malheureux.

Roxelane Jalambot, née Poux, régnait despotiquement dans la loge, qui était un petit Windsor.

Jalambot n'avait de trêve que quand il dormait. Il tenait à son sommeil comme le prince Albert à ses patins ; — cette

visite à heure indue l'avait mis en méchante humeur, et, s'il avait reconnu Sainte pour une des ouvrières de madame Sorel, il lui eût, sans aucun doute, infligé une de ces avanies froidement odieuses, dont les portiers parisiens, seuls dans l'univers entier, gardent l'abominable secret.

La pauvre enfant n'en eut point souffert davantage. Elle était à l'abri de toute piqûre vulgaire, derrière l'excès même de sa détresse.

Elle restait immobile. — L'obstacle qu'elle n'avait point aperçu de loin était là, devant elle.

Le but lui échappait... Quel était d'ailleurs ce but? Elle n'en avait plus la conscience.

Elle n'osait point se retirer, ni avancer, — ni demeurer...

C'était une pensée fougueuse et soudaine qui avait empli son cerveau au plus violent de son angoisse.

Il lui avait souri si souvent et si doucement! Elle avait espéré. Quoi? Elle ne savait. — Nous ne savons.

Mais tout à coup la foi lui revint avec le courage, parce que la pensée de son frère venait d'envahir de nouveau son cœur.

. . . . . .

. . . . . .

Romée était levé depuis un quart d'heure. Il faisait grand jour. — Debout dans son atelier particulier, qui attenait à sa chambre à coucher, il retouchait avec une sorte de caressant amour un petit buste de marbre au-dessus duquel une tringle en fer suspendait un rideau de soie.

Ce buste était pour lui comme une relique pieuse dont aucun regard profane ne devait violer le mystère.

Voici ce qui était arrivé quelques mois auparavant, à propos d'une première épreuve de ce morceau fini et précieux qui était à sa deuxième édition.

Un de ces freluns artistiques qui ont des gants jaunes, de grandes barbes, un tilbury et du génie, Mécènes bourgeois, indiscrets protecteurs, mouches du coche, qui se vantent de *faire aller* les arts, un de ces fâcheux enfin qui sont le fléau des ateliers, était venu un matin chez Romée.

Le buste était alors, derrière son rideau de soie, dans un coin de l'atelier au rez-de-chaussée.

Romée avait l'excellente habitude de recevoir très-sommairement les importuns qui venaient mettre leur lorgnon sous le nez de ses statues, et dire :

— Ah ! diable !... ravissant !... pas mal, pas mal !... fameusement. fouillé ! joliment drapé !... très-fort, ma foi, très-fort !...

Il salua ce matin-là le frelon, sans quitter son travail, et le laissa se faire les honneurs de l'atelier.

Le frelon fourra son lorgnon dans son œil, mit sa canne derrière son dos et commença ses incroyables grimaces de l'homme qui veut passer pour amateur.

Il perdit sa peine. Romée ne le voyait pas.

Au bout de cinq minutes, il est même probable que Romée avait oublié sa présence.

Mais tout à coup le frelon poussa un véritable cri d'admiration. Romée se retourna en sursaut et devint pâle de colère.

Le lorgnon du frelon était braqué sur le buste. Le rideau était levé.

Cela fit à Romée le même effet que si on eût arraché le masque d'une femme appuyée à son bras.

Il s'élança, menaçant, vers l'indiscret. Celui-ci lorgnait toujours.

— Romée, dit-il (le frelon appelle tous les artistes par leur nom), c'est joli, joli, joli, parole d'honneur !... Je vous donne mille écus de ça.

Romée prit le buste, le regarda un instant, puis le brisa violemment contre le pavé de l'atelier.

Cela fait, il saisit le frelon par les épaules, et le jeta dans la rue.

Il fit ensuite un autre buste, mais il le cacha mieux...

Il n'y avait que ce morceau qui fût de la main de Romée. C'était là, en effet, plutôt un cabinet qu'un atelier. — Quelques fragments de bas-reliefs antiques se mêlaient, épars sur ces meubles chers aux artistes et dont la renaissance chercha les bizarres découpures. — A l'une des fenêtres qui regardait directement les croisées de madame Sorel, une épingle fixait les plis du rideau, de façon à laisser une petite place à l'œil.

Quelques esquisses de maîtres modernes pendaient aux murailles, signées presque toutes par des noms jeunes alors, mais auxquels la gloire est aujourd'hui venue.

Au milieu d'un panneau vide, on voyait deux épaulettes de capitaine, des pistolets de cavalerie, un sabre et une croix d'honneur.

Romée avait un bonnet mauresque à longs glands lourds

et touffus. Une ceinture pareille serrait autour de sa taille les plis d'une blouse de cachemire.

Il travaillait gaiement et en chantant.

Sa voix était comme sa personne, alerte, franche, forte. Elle avait des accents vibrants et jeunes qui vont au cœur, et de ces notes mâles dont la douceur ressemble au noble écho d'une trompe qui appelle dans le lointain sonore des forêts...

Il travaillait, mais à sa manière, et plutôt pour toucher le buste et polir de l'ongle les contours charmants d'un visage angélique que pour le corriger réellement. Ce travail était un jeu, une longue caresse, et le rideau de soie blanche y avait grande part.

A chaque instant, Romée s'éloignait, regardait, puis revenait d'un saut, changeant quelques plis à la draperie, la faisant descendre, puis remonter pour découvrir le buste plus ou moins.

Chemin faisant, il souriait à son œuvre et lui envoyait des baisers...

C'était un fou que ce Romée, un amoureux, un céladon, un enfant !

Vraiment oui. — Mais c'était un terrible céladon, un enfant qui avait le bras et le cœur d'un homme...

Il se fit un bruit léger dans sa chambre à coucher. Romée rougit comme un coupable et s'élança vers le rideau, qu'il fit glisser sur sa tringle avec un empressement jaloux. — Le buste disparut, caché complétement.

Romée écouta. Le bruit avait cessé.

— Que diable fais-tu là, Croquignole ? cria le sculpteur.

Croquignole était un très-jeune amateur des arts qui, l'exemple des gentilshommes d'autrefois que la loi de chevalerie forçait à servir avant de commander, tenait lieu à notre sculpteur de gouvernante, de bonne et de valet de chambre, en attendant que le travail le fît un grand artiste à son tour.

Croquignole ne répondit point.

Nous devons en faire l'aveu, c'était assez son habitude. — Croquignole avait la passion du jeu. Il jouait au bouchon avec Petit-Louis, l'héritier du triste Jalambot.

Romée répéta sa question sur un ton d'impatience.

Croquignole ne répondit point encore, — parce qu'il était dans l'atelier d'en bas avec Petit-Louis et qu'il y avait neuf sous sur le bouchon.

Romée ouvrit brusquement la porte.

Il vit une femme debout au milieu de sa chambre. Cette femme avait les mains jointes et la tête baissée. Romée ne pouvait apercevoir son visage, sur lequel pendait un voile noir. Elle gardait l'attitude d'une personne arrêtée brusquement dans sa course. Sans doute la voix du sculpteur l'avait effrayée au moment où elle traversait la chambre.

Romée ne la reconnut point, mais une vague émotion lui remua le cœur.

Il n'était pas homme pourtant, nous l'affirmons, à s'émouvoir au vaniteux plaisir d'une vulgaire aventure. Il avait l'âme pleine et n'eût point su comment accueillir le douteux bonheur d'une conquête inattendue...

— Que voulez-vous, madame? demanda-t-il.

La nouvelle venue ne répondit point. — Sa poitrine se souleva brusquement.

— Vous vous trompez peut-être?... reprit Romée.

— Non, répondit Sainte d'une voix basse et brisée; — je ne me trompe pas.

Cette voix que Romée n'avait jamais entendue eut pour lui des accens chers et passa sur son âme comme les notes oubliées d'un chant ami.

Il s'avança lentement. Son cœur, averti, suppléait à sa vue.

Il devinait encore mieux qu'il ne reconnaissait...

— Mademoiselle..., dit-il; — c'est chez moi... c'est pour moi que vous êtes venue?...

Sa voix tremblait.

— Non, murmura Sainte; — c'est pour lui...

Elle releva ses mains jointes et rejeta son voile en arrière. Romée vit ce doux visage d'enfant, si suave, si ressemblant à la beauté des anges...

Ce visage dont le sourire, aperçu de loin, avait si souvent réjoui son être entier et précipité par ses veines le cours plus rapide de son sang...

Ce visage où Dieu avait épuré les rayons de la candeur céleste, — ce front qu'entourait comme une sainte auréole le reflet pur des virginales pudeurs.

Hélas! où était ce sourire adoré?... L'azur de ces grands yeux n'avait plus sa lumière sereine. Ces paupières fatiguées se fondaient en larmes.

Romée était devenu pâle. Il n'osait plus interroger.

— Pour lui, reprit Sainte en s'efforçant de contenir ses sanglots; — il va mourir si quelqu'un ne le sauve.

— Je le sauverai, dit Romée; que faut-il faire?

— Hélas! mon Dieu! répliqua la pauvre enfant; — je ne sais... je ne sais!...

Elle ne songeait point à expliquer sa venue. — Et Romée ne s'étonnait point.

En l'absence de Croquignole, elle avait trouvé la porte ouverte. Elle était entrée...

Elle n'eût point su elle-même en dire davantage.

— Ne pleurez pas, reprit Romée, nous le sauverons, quel que soit le danger... Oh! mademoiselle, je le connais et je l'aime...

— Vous le connaissez?... répéta Sainte, au cœur de qui cette voix consolatrice mettait une lueur d'espérance.

— Si je connais votre frère! s'écria Romée; je vous ai suivis bien souvent tous deux lorsque vous regagniez ensemble l'hôtel de Maillepré... Quelle douce et belle tendresse! et que je lui voulais de bonheur pour tout l'amour qu'il vous porte!...

Sainte ne rougit point. — Elle eut presque un sourire sous ses larmes.

— J'ai bien fait de venir..., dit-elle.

— Nous le sauverons! poursuivit Romée; — je vous le promets, mademoiselle! Oh! oui, vous avez bien fait de venir... Je suis à vous... Je suis à lui autant qu'à vous... Ne sais-je pas que c'est par lui que vous êtes heureuse!

— Merci... merci..., murmura Sainte.

Romée la prit par la main et la fit asseoir.

— Je sais encore..., dit Romée en hésitant, — que son costume d'ouvrier recouvre un gentilhomme... Il faut me pardonner, mademoiselle... je ne suis pas entré bien avant dans son secret... J'ignore son vrai nom... Mais parlons du danger qui le menace...

— Il va se battre en duel, dit Sainte.

— Je me battrai pour lui! s'écria Romée.

Ce mot partait de l'âme. Le regard de Sainte, où les larmes se séchaient, eut un clair d'ardente gratitude.

Puis son front se baissa de nouveau.

— Il est brave et fier! prononça-t-elle en soupirant : — il ne voudra pas!

— Qu'il le veuille ou non, mademoiselle, je le sauverai, vous dis-je... Vous ne savez pas le bonheur que j'ai à vous

faire cette promesse et la joie que j'aurais à la remplir... Il y a si longtemps que ma vie se tient à une seule espérance...

— Etes-vous donc malheureux, vous aussi ? demanda Sainte.

— Oh ! non, répondit Romée ; — tous les jours je vous vois sourire...

Il s'interrompit et rougit, comme s'il eût craint d'abuser de ce hasard qui jetait la jeune fille pour ainsi dire entre ses bras.

Mais Sainte ne paraissait point offensée. Son front charmant gardait le calme de sa candeur angélique.

— Et quand vous n'êtes plus là, poursuivit Romée, je vous vois encore...

Il la prit une seconde fois par la main et la conduisit dans le petit atelier. Ils s'arrêtèrent devant le rideau de soie, que Romée tira brusquement.

Sainte regarda le buste et frappa ses mains l'une contre l'autre dans un mouvement de naïf bonheur.

— Oh ! que je suis jolie !... s'écria-t-elle.

Puis quelque chose de triste passa sur sa joie d'enfant. La femme s'éveillait en elle. Son front se couvrit enfin d'une rougeur épaisse, et ses yeux regardèrent le sol.

Il se fit un silence.

Sainte était belle ainsi comme la pudeur divine.

Romée la contemplait avec délices.

Quand elle releva ses paupières, de grosses larmes roulèrent sur sa joue.

— Mon frère !... dit-elle en joignant ses mains ; — vous m'avez fait un instant oublier mon frère !...

Romée s'éveilla brusquement de son extase.

— Venez, s'écria-t-il en jetant sa blouse de cachemire pour prendre un costume de ville ; — je vais le suivre et veiller sur lui comme s'il était mon fils !...

Il y avait dans la personne de Romée quelque chose de robuste et d'intrépide qui répandait autour de lui et réchauffait les courages. Tandis que Sainte le suivait, l'espoir revenait doucement à son cœur, et, sans savoir, elle répétait à elle-même :

— Mon Dieu !... j'ai bien fait de venir !...

IV

NAZAIRE, DIT DRAGON

Au bruit connu des pas de Romée, qui descendait rapidement l'escalier, Croquignole et Petit-Louis se cachèrent derrière un Hercule en plâtre, dans le musculeux embonpoint duquel on eût taillé deux douzaines de gamins maigres comme eux.

Il y avait dix-sept sous sur le bouchon.

C'était un coup de partie : la ruine de l'un ou la fortune de l'autre.

Romée puis Sainte passèrent sans les apercevoir. Sainte avait rabattu son voile.

— Rien que ça de grisette endimanchée ! dit le jeune Jalambot, qui avait sucé avec le lait de Rozelane, sa mère, l'habitude de dénigrer chacun au hasard.

Croquignole, indigné du sans façon avec lequel on traitait la compagnie de son maître, proposa incontinent un combat singulier à Petit-Louis.

On se mit en garde. La bataille fut terrible. Il y eut de tué un Gladiateur et de blessés un Satyre et un Faune, dont l'un perdit sa queue, l'autre ses cornes.

L'honneur étant ainsi satisfait, Croquignole et le jeune Jalambot continuèrent leur partie.

Il était huit heures environ. Jalambot père faisait le café au lait pour sa femme, qui sommeillait encore, la suzeraine, sur les hauts matelas du lit conjugal. — Auprès d'elle, à la place vide de Jalambot, il y avait un gros matou qui dormait insolemment.

Jalambot abhorrait ce matou, qui était son rival ; mais il était contraint de le respecter, à cause du balai de Rozelane.

Romée demanda le cordon.

Le concierge, occupé à retirer la crème, qui s'enflait et menaçait de se répandre, ne put obéir tout de suite.

— Allons, Jalambot ! propre à rien ! malheureux ! cria aigrement la reine de la loge, qui avait le réveil mauvais.

— On y va, ma jolie, on y va ! répondit avec humilité le portier.

Le cordon se tendit. — Romée et Sainte sortirent.

Rozelane avait eu le temps de voir que le jeune sculpteur n'était pas seul.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-elle.

— Ça quoi, ma jolie?

— Qui sort avec M. Romée!

— Je ne sais pas, ma jolie, murmura Jalambot d'un ton de crainte.

— Tu ne sais pas! s'écria Rozelane, qui se souleva sur son séant, magnifique de négligé, de laideur et de colère; — Tu ne sais pas, dindon! tu ne sais pas, godiche!... A quoi es-tu bon?

— Mais, ma jolie...

— La paix!... On regarde, emplâtre!... tu ne sais pas, paresseux!... Tu ne sais pas!... tu es là pour le savoir!

La tête de Rozelane retomba sur l'oreiller, et le gros chat vint frotter sa moustache contre sa joue rouge.

Jalambot, l'oreille basse, versa du café dans un bol, au fond duquel se tassait une double cuillerée de cassonade. Il tourna le tout pour faire fondre et y ajouta les trois quarts du pot de crème.

— Tiens, ma petite jolie, dit-il doucement en s'avançant vers le lit d'un pas timide.

Rozelane reçut son déjeuner d'un air rogue.

Le chat miaula.

— Et mon gros?... dit-elle.

Mon gros, c'était le chat.

Il fallut que le triste Jalambot fît le déjeuner au chat.

En suite de quoi, ce portier malheureux eut le droit de manger ce qui restait, après avoir mis de côté la part de Petit-Louis...

Romée, suivi de Sainte, se dirigeait rapidement vers l'hôtel de Maillepré.

La route fut bientôt parcourue. — Au moment où Romée allait soulever le marteau de la porte, Sainte, qui courait derrière lui, s'élança et arrêta son bras.

— Qu'allez-vous dire?... demanda-t-elle. — Gaston ne vous connaît pas... Jean-Marie ne vous laissera pas entrer.

Romée se retourna en souriant.

— Je sais ce que je dirai à votre frère, répliqua-t-il; — quant à mon ami Biot... car nous sommes des amis, Biot et moi, mademoiselle, ne vous inquiétez pas... il me recevra bien.

Romée frappa et la porte s'ouvrit.

Mais le brave Jean-Marie n'était point dans sa loge.

— Où est Biot? demanda Sainte à l'Auvergnat qui le remplaçait.

— Au premier! chez le vieux qui fait son sabbat, répondit le commissionnaire.

On entendait en effet des cris furieux du côté du corps de logis de l'hôtel, dont les fenêtres, garnies de leurs contrevents, restaient hermétiquement fermées.

Il y avait quelque chose de lugubre dans ces hurlements éclatant derrière l'immobilité morte de ces noires murailles.

Mais Sainte et Romée avaient l'esprit ailleurs.

— Et mon frère? demanda la jeune fille.

— Votre frère?... répéta l'Auvergnat.

— Où est-il?

— Le petit en blouse?...

— L'avez-vous vu sortir?

L'Auvergnat se gratta l'oreille.

— Peut-être bien..., répondit-il; — oui... oh! mais non, chtrrrra! je ne sais pas.

Sainte et Romée se regardèrent.

Il y avait de l'épouvante sur les traits de la jeune fille et le sourire forcé de Romée ne pouvait dissimuler son inquiétude.

Sainte s'élança en courant vers l'aile droite.

— Attendez-moi! murmura-t-elle; — je vais savoir...

Elle disparut dans l'escalier tournant.

L'instant d'après, Romée la vit redescendre. Mais elle n'entra point dans la cour. Sa force l'abandonna. Elle tomba sur la dernière marche.

— Il est parti?... dit Romée.

Sainte fit un signe d'affirmation.

— Et vous ne savez pas?...

Sainte secoua la tête. — Ses yeux étaient fixes; elle ne pleurait point.

— Le nom de son adversaire?... demanda encore Romée.

— Je ne sais rien, mon Dieu, murmura Sainte; — rien!...

— Mais n'a-t-il pas laissé quelque chose... un mot?..

— Oui... oh! oui...un mot! dit Sainte, dont les sanglots se firent jour; — un mot!... tenez!

Sa main, serrée convulsivement, se détendit et montra un petit carré de papier, sur lequel il y avait : *Adieu!*

Au sixième étage de l'une de ces maisons neuves, construites il y a une quinzaine d'années sur le boulevard Beaumarchais, une porte blanche portait, écrit à la craie noire, le nom de NAZAIRE, DIT DRAGON.

Cette porte s'ouvrait dans un corridor froid et sentant le plâtre humide qui entourait les combles de la maison.

Vers huit heures, un jeune homme gravit péniblement la rampe étroite et roide de cette manière d'échelle qui forme l'escalier du dernier étage des constructions nouvelles. Il s'arrêta devant la porte de Nazaire, et mit ses deux mains sur sa poitrine haletante.

C'était Gaston de Maillepré, — Gaston l'ouvrier.

Il n'eut pas besoin de frapper. Une oreille attentive veillait sans doute de l'autre côté de la porte, car son unique battant s'ouvrit aussitôt.

— Bonjour, Pâlot, bonjour! dit la bonne voix de Dragon; — présent à l'appel!... heure militaire, morbleu!... C'est bien, ça, mon fils!... Tu aurais fait un cavalier là-bas... C'est égal!... je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, saperlotte!... Je voyais toujours deux fleurets en croix, et des pistolets, et le tremblement... Dieu de Dieu! si c'était seulement à moi de m'aligner!... Mais je cause trop, mon petit; en voilà assez!... souffle un peu et puis en garde!

D'habitude, l'honnête Nazaire n'en disait pas si long; mais, ce matin, il était visiblement ému, et chez certaines natures, l'émotion est comme l'ivresse : elle fait parler.

Il avait pris Gaston par la main et l'avait conduit à une chaise où le jeune homme se laissa tomber essoufflé.

Malgré la familiarité de ses paroles, Dragon mettait dans ses manières à l'égard de Gaston, non-seulement une franche affection, mais aussi une sorte de déférence.

Un tiers qui fût entré à l'improviste n'aurait certes point pu prendre ce jeune homme au costume simple mais élégant, et portant sur sa physionomie un cachet frappant de distinction noble et délicate, pour le camarade de ce brave garçon de Nazaire, tout rond, tout sans gêne, spirituel à sa façon, gai, franc, le cœur sur la main, mais bonnement ouvrier des pieds à la tête, et un peu *troupier* par-dessus le marché.

Et vraiment c'est une figure attrayante que celle de l'ouvrier ainsi fait, solide, vivant, vaillant, bon bras et bonne conscience. — Et ceux-là sont de maladroits amis qui, par-

dessus cette mâle beauté, lui mettent un masque niais de rêveur ou de rimeur...

Voici ce qui causait l'émotion de Nazaire et mêlait un peu de déférence parmi sa ronde cordialité d'habitude.

La veille, en voyant Gaston entrer à l'atelier avec ce fameux habit noir, source de tant de gageures proposées par l'aventureux Poiret, Nazaire avait été frappé comme d'un coup de foudre. Il aimait Gaston de tout son cœur. C'était une amitié de père, inspirée par le plus noble mobile qui soit au fond de l'âme humaine : c'était l'affection du généreux pour le faible.

Or, un vol venait d'être découvert. On accusait Gaston. Mille circonstances se groupaient fatalement à l'appui de cette accusation. — La plus grave de ces circonstances, c'était sans contredit l'excursion d'un jeune ouvrier pauvre dans la vie fashionable, sa présence à l'Opéra, en compagnie d'une femme élégante...

Là s'était porté tout l'effort de Nazaire ; il avait dit : « Non ! » si haut et si bien qu'on n'avait plus osé le contredire.

Et voilà que Gaston était venu de lui-même lui donner un démenti...

En sortant de l'atelier avec Gaston, Nazaire ne savait plus que croire.

Il avait voulu interroger ; — mais, juge, il s'était senti tout à coup plus déconcerté que l'accusé.

Il avait vu le noble visage du jeune homme, où se lisait une fierté loyale. Pour la première fois peut-être, il s'était rendu compte vaguement d'une différence entre Gaston et ses autres compagnons.

Sous ce costume nouveau, Gaston avait l'air si bien à l'aise et si parfaitement à sa place.

En même temps, Nazaire avait remarqué sur le front du jeune homme, qui surmontait en ce moment son trouble et se redressait plus digne, une tristesse autre que sa tristesse ordinaire.

C'était quelque chose de grave et de presque solennel.

Nazaire perdit jusqu'à l'idée du vol. — Entre cette idée et Gaston, l'instinct droit et clairvoyant de sa nature aperçut un abîme.

La rougeur lui vint au front rien que d'avoir un instant soupçonné.

— Dragon, lui dit Gaston en serrant sa main, — tu as toujours été bien bon pour moi...

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Par exemple ! interrompit Nazaire, — les amis sont les amis !...

— Laisse moi parler... Je ne t'ai jamais rien dit parce que mon secret n'est pas à moi et qu'il ne t'importait point de le connaître...

— Un secret ? murmura Nazaire, dont ce mot rappela vaguement les soupçons dissipés.

— Aujourd'hui, reprit Gaston, — j'ai besoin de ton aide. Me la promets-tu ?

— Deux fois, Pâlot... Mais tu me fais peur, je t'avertis...

— J'ai une sœur, reprit encore Gaston, dont la voix baissa et trembla, — une pauvre enfant dont je suis l'unique appui et la seule joie... Quand je ne serai plus là, Dragon, elle sera bien malheureuse.

— D'ici là, nous avons le temps de nous retourner, mon fils ! dit Nazaire en tâchant de rire.

Gaston secoua la tête et serra fortement la main qu'il tenait toujours entre les siennes.

— Promets-moi de la protéger ! dit-il.

— Ça ne se demande pas, mon garçon !... Mais je te dis que tu me fais peur !... Est-ce que... ?

Il s'interrompit et attira Gaston jusque sur sa poitrine.

— Est-ce que tu voudrais te périr ?... demanda-t-il tout bas.

Gaston eut un sourire mélancolique.

— Il faudrait que je fusse bien impatient, mon pauvre Dragon, répliqua-t-il ; — regarde moi... et vois si je ne puis pas attendre.

— A la bonne heure ! s'écria Nazaire : — c'est-à-dire, se reprit-il, — tu n'as pas le sens commun... J'ai vu des pâlots comme toi vivre cent ans... Mais voyons ! finis moi ton chapelet.

— Je me bats en duel demain, à dix heures, dit Gaston.

Nazaire enfla ses joues.

— Ce n'est que ça ! s'écria-t-il gaiement ; — ah ! tu te bats en duel !... Excusez !... c'est bon, j'arrangerai l'affaire.

— Tu ne l'essayeras même pas, repartit Gaston ; c'est là le service que je voulais te demander.

Nazaire recula d'un pas et se prit à examiner son jeune camarade avec un étonnement curieux. — Ils étaient sous les galeries désertes de la place Royale. Le réflecteur d'un ré-

verbère voisin éclairait vivement le front fier et triste de Gaston et montrait dans un demi-jour confus la cambrure cavalière de sa taille.

Nazaire secoua la tête à son tour.

— Tu n'as pas les idées d'un ouvrier, dit-il ; — et vrai, Pâlot, tu aurais mieux fait comme lieutenant que comme soldat, dans le militaire ; mais c'est des hypothèses, comme disent les pousse-cailloux du génie... Tu veux te battre, c'est loisible ; à quoi te bas-tu ?

— Je ne sais pas...

— Au compas ?... au couteau ?... à la trique ?...

— Non, murmura Gaston.

— Non ?... Ah ! ah ! mon petit, c'est vrai que le sabre est plus attachant... mais les compagnons ne sont pas des grenadiers... La trique, le compas et l'eustache : connais que ça !... Si bien que, moi qui te parle, j'ai été obligé de me travailler, suivant les circonstances, avec la canne ou la double pointe, étant opposé à la savate, à cause que j'ai servi honorablement dans la troupe, dont j'ai des témoignages flatteurs de tous mes chefs.

— Ce n'est pas avec un compagnon que je me bats, dit Gaston.

— Tu t'attaques au bourgeois ?... C'est différent... Alors, en avant la contrepointe !... Comment s'appelle-t-il, ton quidam ?... J'ai fréquenté des maisons établies : je le connais peut-être.

— Il se nomme..., balbutia Gaston.

— Ça commence bien !... Après ?

Gaston hésita.

— Il se nomme, reprit-il enfin résolument, — le marquis de Maillepré.

— Rien que ça de mousse ! s'écria Dragon stupéfait ; — le marquis Sauvage !... le marquis des marquis !... un fier du numéro 1 !... Tu crois qu'il va s'aligner avec toi ?...

— J'en suis sûr, dit Gaston, — je l'ai insulté.

— Alors, en tous cas, il a le choix de l'arme... C'est autant de gagné... Mais insulter ne suffit pas, mon petit, et... tu m'entends bien ?... Si Feignant, par exemple, insultait le fils du roi... et il en est bien capable !... le fils du roi ne se battrait pas avec lui... ça me paraît bête, à moi, vois-tu, parce que tous les hommes sont égaux, dès qu'il ne s'agit pas du militaire... mais enfin ça se fait.

Gaston eut un mouvement d'impatience bientôt comprimé.

— Je te dis que j'en suis sûr, répéta-t-il.

— Ça suffit... Mais alors tu ne me dis pas tout... Il y a autre chose...

Gaston se rapprocha de lui.

— Ecoute, murmura-t-il, — je ne puis pas t'apprendre pourquoi j'ai insulté cet homme... c'est le secret de mon père, qui est mort... Mais, à toi qui m'as toujours traité comme un ami, je puis te confier la part du mystère qui m'appartient... Je suis fils d'une famille, non pas noble seulement, mais illustre. Mon aïeul était duc et pair de France... Ne m'en demande pas davantage... Mon père a emporté notre nom au tombeau.

Nazaire garda un instant le silence.

— Ah ! tu es noble, toi, Pâlot ?.., dit-il ensuite avec un involontaire accent de défiance.

Puis il reprit comme en se parlant à lui-même :

— C'est pourtant vrai, ça !... A mon idée, s'entend... Pas fier avec les camarades... Ah ! dame, non, par exemple !... mais pas chaud non plus, pas noceur, pas bavard, pas farceur, quoi !... et ne se plaignant jamais, cet enfant-là !... travaillant de bon cœur... Pas de grimaces... pas de dégoût !... Ça ne ressemble pas à ces graines de messieurs qui ont eu des malheurs et qui traînent leurs vieilles bottes par les ateliers... Ah ! mais !... Merci de m'avoir dit ça, Pâlot, ajouta-t-il tout haut et avec brusquerie.

— C'est toi qui m'y as forcé..., commença Gaston.

— Je te dis merci : ça suffit... Vois-tu, je suis sûr que tu ne t'en es jamais vanté...

— Jamais.

— Tu fais un brave enfant, Pâlot, tout de même ! reprit Nazaire, qui avait de l'émotion dans la voix ; — mais, minute !... ça vous fâche peut-être, à présent, que je t'appelle Pâlot ?...

Gaston lui tendit la main en souriant, et Nazaire la serra rudement dans les siennes.

— Ah ! dame !... poursuivit-il ; — je n'ai vu les nobles qu'aux Folies et à l'Ambigu, où ils sont tous bêtes, menteurs, et lâches... Je me méfie, moi, vois-tu, parce que je vas au spectacle tous les dimanches et qu'il y a toujours là un comte ou un baron qui dissimule comme un diable pour victimer les jeunes premières, plonger dans les fers, comme ils

disent, M. Albert ou M. Delaistre, et immoler M. de Saint-Ernest... que ça fait pleurer Mignonne, la pauvre chérie, toute l'eau de ses yeux !... Mais toi, Pâlot, c'est pas ça, tu es bon. C'est pas ta faute si tu es noble, et je t'en aime trois fois plus !... Voyons ! je serai ton témoin, sans savoir pourquoi tu te bats... C'est dur, mais c'est tout de même... Et quant à ta sœur...

— Ma pauvre sœur !... murmura Gaston qui courba la tête.

— Voilà-t-il pas ! s'écria Nazaire cachant son émotion sous un éclat de bruyante gaieté ; — elle ne saura pas tes fredaines, mon fils !...

— Mais..., dit Gaston, — si je suis tué...

— Tais-toi, Pâlot !...

— Je crois que je serai tué, dit encore Gaston, mais cette fois avec une froideur ferme.

— Tais-toi ! répéta Nazaire ; — ça porte malheur !... Toi, mon pauvre Pâlot !... mourir comme ça ?...

La voix de Nazaire tremblait. Il prit brusquement Gaston à bras-le-corps et le pressa contre sa poitrine.

Puis il recula et frappa du pied avec une véritable colère.

— Morbleu ! dit-il en passant le revers de sa main sur ses yeux humides ; — tu me fais faire des bêtises... Ta sœur... je ne la connais pas, moi, ta sœur !... Mais je l'aime... Si le malheur voulait... Ta sœur aurait un père, Pâlot, mon pauvre enfant chéri !...

Cette fois, ce fut Gaston qui entoura de ses bras les robustes épaules de Dragon. Ils demeurèrent longtemps embrassés.

— Merci !... merci !... disait Gaston.

Nazaire faisait des efforts inouïs, mais tout à fait inutiles, pour s'empêcher de pleurer.

Au bout de quelques secondes, il repoussa Gaston et reprit :

— C'est dit. Ne parlons plus de ça, ou je me fâche... Un troupier qui pleure, vois-tu, ça n'est pas conforme... Revenons à demain... Sais-tu manier le pistolet ?

— Non, répondit Gaston.

— Sais-tu tirer l'épée ?

— Mon Dieu, non.

Nazaire fit une longue grimace.

— C'est égal, dit-il ensuite, — c'est égal... on a vu des conscrits... pas souvent... Mais je suis prévôt, morbleu ! et j'aurai bien le temps de te montrer un bon coup... Viens !

Il voulut entraîner Gaston, qui résista.

— Viens donc ! répéta-t-il.

— Pas à présent, dit Gaston ; — c'est ma dernière soirée... elle sera pour ma sœur...

— C'est juste, répliqua Nazaire, — quoique je sois bien sûr que nous reviendrons tous deux demain déjeuner au Capucin... Je t'invite. — Mais enfin, c'est juste : la petite avant tout !... A demain donc ! huit heures au plus tard, et je t'en donnerai une fière leçon !... A propos, sais-tu mon adresse ?

Il arrive souvent que deux amis d'atelier, qui ne sont point en même temps compagnons de plaisir, ignorent mutuellement leur domicile. L'atelier est un rendez-vous de chaque jour, qui rend les visites inutiles. Gaston ne savait pas où demeurait Nazaire.

Ils entrèrent chez un marchand de vins, et Dragon écrivit sur un bout de papier cette adresse compliquée :

« Nazaire, dit Dragon, boulevard Beaumarchais, maison neuve, sans numéro, la quatrième après le café, l'escalier du fond, tout en haut, la troisième porte dans le corridor. Le nom est dessus. »

V

LEÇON D'ARMES

Nazaire, dit Dragon, demeurait dans une grande chambre mansardée, à deux fenêtres, s'ouvrant au fond de deux profondes embrasures. Derrière les vitres de ces croisées, on apercevait des fleurs d'automne dont les premières gelées avaient courbé les tiges malades.

Son lit de sangle était entouré de rideaux de croisé bleu, retenus au plafond par un anneau de cuivre, et dont les plis se drapaient avec une sorte de coquetterie.

Sur la cheminée, dans de hauts verres à bière de Strasbourg, il y avait des paquets de reines-marguerites et des dahlias.

La commode en bois de noyer, l'armoire de chêne verni, les chaises paillées et le fauteuil d'étoupe, recouvert en cotonnade grise, tout cela était propre, tout cela avait un parfum de « bon chez soi » trop rare, il faut l'avouer, dans la pauvre demeure de l'ouvrier.

Et encore, ces fleurs du dedans et du dehors, la netteté brillante du cuivre des serrures, les plis du rideau, quelque chose enfin qui mettait, parmi ces meubles indigents, de l'œil, de l'apparence, de la symétrie, eussent annoncé au regard observateur la présence habituelle d'une femme.

Partout où passe cette fée bienfaisante, il reste un charme indéfinissable, une trace riante, un rayon, un reflet, — un rien qui pare et embellit, — qui se sent, qui se voit, mais qui ne peut s'écrire.

La fée, ici, c'était Mignonne, la jolie fiancée de Nazaire.

C'était une bonne et gentille enfant que Mignonne, et qui aimait son Dragon comme une petite folle; bien qu'elle le fît enrager parfois. — Bébelle, l'*amante* de Poiret, était venue quelque matin après le départ de Nazaire pour l'atelier, et avait haussé les épaules bel et bien en disant :

— Ce n'est pas un sort, ça, ma petite, que de rester, tous les jours que Dieu donne, en plan pour attendre un homme qui n'est qu'un graveur! Moi, j'ai Poiret; il me va; mais ça n'empêche... le jour est long... une connaissance honnête est bientôt faite... ça passe le temps... Et puis les étudiants sont si gentils! Des amours en béret rouge, ma fille!... qu'on croirait voir ceux qui sont dans Paul de Kock!...

Bébelle avait dit cela et beaucoup d'autres choses, car Bébelle était un *type*, et les types parlent comme des volumes entiers de romans de *mœurs*.

Mais Mignonne avait fait la sourde oreille, et Bébelle avait dû descendre les six étages de la mansarde en chantant par dépit :

Messieurs les étudiants
S'en vont à la barrière,
Pour danser le cancan
Et la robert-macaire, etc.;

chanson qui est un type d'ode, dû à la collaboration d'un grand nombre de jeunes gens aimables et jouant la poule.

Et Mignonne était restée *en plan*.

La chambre de Nazaire possédait encore d'autres ornements auxquels la main de Mignonne n'avait point de part.

C'était d'abord un grand sabre droit de dragon; c'étaient ensuite un burnous blanc, deux pipes arabes en croix et une de ces interminables ceintures mauresques, dont le tissu fait honte à nos fabriques.

On ne va pas pour rien, voyez-vous, *en Alger*, et, comme dit en style de voltigeur la médaille récemment frappée à la gloire de nos quasi-conquêtes marocaines : le Français sut vaincre; il le sait encore; il le saura toujours!

Inscription manifestement sublime et qui ne laisse pas de rappeler les belles strophes de ce chant militaire bien connu :

Un grenadier, c'est une rose
Qui brille de mille couleurs;
Au combat, il n'est rien qu'il n'ose
Tout affronter par sa valeur...

Donc, Nazaire avait, lui aussi, rapporté ses trophées, plus modestes, il est vrai, que le parasol d'Isly, mais moins rapiécés.

Il reçut Gaston, comme nous l'avons vu, avec une cordialité brusque, mêlée d'une nuance de déférence.

Nazaire avait beau se battre les flancs, il ne pouvait plus être aussi libre avec le *Pâlot*, devenu pour lui le petit-fils d'un pair de France.

De plus, il avait quelque chose sur le cœur.

— Je n'ai pas dormi de la nuit, répéta-t-il en se tenant debout devant Gaston assis, qui reprenait péniblement haleine, — parce que j'ai pensé à vous... à toi, Pâlot... un peu pour la chose de s'aligner et beaucoup pour les deux contremarques de la Banque...

Gaston ne répondit point et l'interrogea du regard.

— Tu ne sais pas ça, toi, reprit Nazaire; tu ne te doutais même pas qu'on t'accusait! On avait volé deux billets au père Potel...

— Et l'on m'accusait? dit Gaston.

— Un peu!... pas moi!... Pourtant, sapristi, Pâlot... faut être un grand lâche pour avoir eu cette idée-là!... quand je t'ai vu venir avec ton habit noir... ah! dame, ça n'a pas duré longtemps... mais j'ai senti là dedans comme un plomb...

Il s'interrompit et prit la main de Gaston, qu'il écrasa sur son cœur.

— Tiens, petit! ajouta-il vivement, — sens comme ça saute encore, rien que d'y penser!... Ah! mais!... c'est que ça fait grand mal!... Faut dire que c'est ma faute... j'aurais dû tomber tout de suite sur ceux qui t'accusaient et les raser à contre-poil, comme disait l'aide-major du régiment, qui avait étudié pour être perruquier... Ça n'est pas vrai... As-tu soufflé? Habit bas!... Je vais te conter la chose de ce qui

est arrivé à l'atelier, tout en t'apprenant à te défendre.

Gaston se leva et ôta son habit.

Nazaire poursuivit :

— Tant il y a qu'après t'avoir quitté sous les arcades là-bas où il ne manque que du monde et des quinquets pour ressembler à tout ce qu'on voit de beau, je m'en retournai à l'atelier. Voilà Poiret qui me dit : « Un pari ! » Poiret dit toujours ça, tu sais bien...

Dragon s'interrompit et reprit ;

— Relève un peu voir tes manches et serre ta cravate autour de tes reins... histoire d'être plus à ton aise.

Gaston obéit.

Nazaire alla prendre deux fleurets sous une table.

— J'ai caché mes outils, rapport à Mignonne dit-il ; — les femmes, ça fait des *hélas !* à tout bout de champ... Donc, Poiret m'aborde : « Un pari !... » Moi, je réponds : « Pas de pari !... Je viens ici, voyez-vous, à cette fin de causer raison et de vous avertir que, si quelqu'un a le toupet de dire ci ot ça sur le compte de Pâlot, qui est le meilleur de la compagnie, ni une ni deux, je lui casse les reins comme une chimique allemande. »

« Tiens-toi bien, Pâlot, mon fils ; la jambe droite libre, le corps posé sur la jambe gauche, le bras gauche effacé, ainsi que la poitrine de même, la main droite à la hauteur de l'œil... Un peu de jeu !... de l'aisance... Une, deux ! bats l'appel... ça va marcher !...

» C'est entendu... Je leur dis : « Je vous éreinte... » C'est pas l'embarras, je leur dis ça plus souvent que je ne le fais, vu que le cœur est bon dans la plupart, même dans les Alsaciens : ils comptent là-dessus... Il n'empêche que l'habitude n'est pas de me rire au nez comme ils ont fait hier au soir... Ça m'a étonné...

» L'œil sur mon œil, toujours ! Pas de bêtise !... Appuie l'épée... Attention... Pare tierce, et en garde !...

Mais Gaston ne savait point parer tierce.

Dragon s'interrompit pour lui expliquer les positions élémentaires et le rudiment des parades, ce qu'il fit avec l'aplomb et la précision d'un prévôt de salle.

Gaston était adroit, mais son défaut complet d'habitude rendait à peu près nuls les résultats de cette leçon tardive.

— Ça va marcher, mon fils, disait Dragon, — ça va marcher... Tiens-toi bien... Le diable, c'est que je ne puis pas te

parler en termes de salle, puisque tu ne les comprends pas... N'importe !... ça va marcher... En garde !... y sommes-nous ?... Tu vas parer tierce, mon petit, et te fendre sur ta parade... Une... deux !... allons donc !... ce n'est pas ça !...

Gaston faisait pourtant de son mieux. La sueur découlait de son front pâle et il respirait avec peine.

— Reposons-nous un peu, reprit Dragon, — ça va marcher.

Gaston s'assit et passa son mouchoir sur ses tempes.

— Donc, poursuivit Nazaire, dont le cœur se navrait à voir cette fatigue si tôt venue, mais qui refoulait en lui son inquiétude énergiquement; — donc, les autres me rirent au nez... Je me fâche, comme de juste, mais tout rouge, parce qu'il s'agissait de toi... J'en prends deux par le collet et j'allais leur procurer une embrassade un peu chaude, quand Poiret me dit : «On n'attaque pas le Pâlot, Dragon...» Et Feignant ajoute : « Le Pâlot est un bon, c'est convenu, pas de carnage !... »

Gaston avait l'œil terne et gardait une immobilité de statue. — Sous la toile de sa chemise, on voyait seulement son souffle pénible soulever par soubresauts presque imperceptible les parois de sa poitrine.

Dragon s'arrêta et le regarda en dessous.

— Ça n'a jamais vu le feu ! pensa-t-il involontairement ; — c'est enfant... peut-être bien...

Dragon rougit et sa mobile physionomie exprima tout à coup un mouvement de colère.

— Allons, se dit-il, — hier, je l'ai cru voleur ; aujourd'hui, je le prends pour un lâche... Pas mal... Voilà comme on traite ses amis quand on est un sans-cœur... Ah ! mais je n'ai pas volé ça !

Il est évident que, s'il était donné à l'homme de colleter son propre individu, Nazaire se fût fait à lui-même un fort mauvais parti.

— Quand ils m'eurent dit ça, Pâlot, reprit-il avec un soupir de contrition, — que tu étais un bon, et le reste, tu sens bien qu'il n'y avait plus rien à faire... Je lâchai Nicolaus, je lâchai Johannes... ou Fritz, je ne sais pas au juste lesquels je tenais, et je dis : « Ça me paraît qu'on a retrouvé les sous du père Potel. — Juste ! me répondit Poiret. » Feignant voulut conter la chose ; mais, si Poiret a du bon dans la tête, c'est sa langue. « Dragon, me commença-t-il, un pari !... C'est que tu ne devinerais jamais qui a fait le coup. »

« Alors tout le monde se mit à crier ensemble que c'était Poupart. — Poupart avec sa bonne face d'imbécile !... aurais-tu cru ça, toi, Pâlot ?...

Gaston leva sur Nazaire ses grands yeux, où il y avait de l'égarement et répondit *non* au hasard.

Puis il retomba dans son immobilité morne.

Le pauvre Nazaire voyait bien que tous ses efforts pour opérer une diversion était inutiles. Il poursuivit avec une sorte de découragement :

— Allons, mon fils ! en garde ! tu dois être reposé...

Gaston se leva lentement. — Il reprit son fleuret. — Il se mit en garde.

Il fit quelques passes, suivant les prescriptions de Nazaire, avec une docilité machinale. — Puis le fleuret s'échappa de sa main.

Il croisa ses bras sur sa poitrine.

Sa paupière battit. — Une larme roula le long de sa joue.

Nazaire fronça le sourcil et jeta son fleuret avec colère.

— N'y a pas à dire, petit, prononça-t-il tout bas, — je crois que tu as peur !

Gaston sourit douloureusement.

— Merci, répliqua-t-il sans amertume ; — merci pour ta leçon, mon ami... J'en sais assez pour me tenir sur le terrain, sans faire pitié à mon adversaire... Cela suffit... Quant à ton injure, je n'ai pas le temps d'avoir de la rancune... Je te pardonne.

— C'est que, balbutia Nazaire, qui ne savait plus s'il devait se fâcher contre Gaston ou contre lui-même, — quand on dit comme ça : « Je suis sûr d'avoir mon affaire... » et qu'on perd la carte... et qu'on pleure...

Gaston releva sur lui ses grands yeux aux cils humides. Nazaire s'interrompit, rougit encore et détourna la tête. — Gaston lui prit la main.

— Je te pardonne, répéta-t-il ; — tu ne la connais pas... Tu ne sais pas ce que nous trouvions ensemble de bonheur parmi notre misère... Tu ne sais pas comme son désespoir va m'appeler... Je ne répondrai pas... ma main ne sera plus là pour essuyer ses pauvres larmes... Oh ! oh ! mon Dieu ! ajouta-t-il en un sanglot déchirant, ma sœur !... ma sœur !...

Il se couvrit le visage de ses deux mains.

Nazaire se donna un grand coup de poing dans le front et se prit aux cheveux.

— Chien de butor !... — murmura-t-il ; — j'avais oublié la petite !...

Il se rapprocha, soumis, l'oreille basse, essayant de gauches caresses.

— Allons ! fiston, dit-il, — faut pas penser à ça... Une botte ou deux, ce ne sera pas la mer à boire... Si tous ceux qui vont là n'en revenaient pas !...

— Que de fois, interrompit Gaston, — dans mes nuits de souffrances, l'ai-je trouvée, en m'éveillant, penchée à mon chevet comme un bon ange... Je la voyais... J'entendais sa douce voix... Je ne souffrais plus... Et c'est elle qui va maintenant souffrir... seule... toute seule, mon Dieu !... Elle viendra... oh ! c'est à briser mon cœur !... elle viendra me chercher où je ne serai plus... Ma couche vide... mes vêtements de travail... Ecoute !... je n'ai plus qu'une heure pour penser à elle... Laisse-moi mes larmes... mes larmes qui sont à elle... à elle... Ma sœur !... ma sœur !...

Nazaire le soutenait, chancelant, entre ses bras. Il n'osait plus ouvrir la bouche.

Gaston haletait. — Il demeura un instant silencieux. Puis il se redressa lentement.

— Dans une heure, dit-il, — je dirai adieu à un souvenir... Et tu verras si j'ai peur. . . . . .

. . . . . .

Romée était resté auprès de Sainte dans la cour de l'hôtel Maillepré. Nulle consolation n'était possible. Dans les cas les plus désespérés, un frère console sa sœur, un fils sa mère, un amant sa maîtresse, parce que entre gens qui ont l'habitude de s'aimer, il reste, même après tout espoir évanoui, le baume des douces paroles et des caressantes tendresses.

Mais Romée, qui aimait Sainte de toute son âme, ne la connaissait point. Il n'y avait en leur passé rien de commun. Leur rapprochement s'était fait, non par hasard, mais par une de ces inspirations désespérées qui viennent à la détresse et sortent tellement des règles de la vie commune, qu'on les relègue volontiers dans le domaine impossible du roman.

Car les événements de ce genre ont beau se représenter tous les jours et sous nos yeux, il est convenu que l'on n'en doit point tenir compte.

Pourquoi ? — Écoutez ceci :

Un bon bourgeois, ami de l'ordre public, niait fort vertueu-

sement l'existence de ces bandits parisiens auxquels nos journaux judiciaires, amants forcenés de la couleur, ont conservé le nom galant d'*escarpes*. Ce bourgeois demeurait quelque part dans les parages solitaires du quartier Pigalle. Il se moquait volontiers des gens assassinés la veille dans la rue, et disait : « Fadaise ! » et disait : « Roman ! »

On ne se fait pas une idée juste du nombre inouï des niais qui vivent sur ces deux mots !

Un soir, notre bourgeois fut étranglé, — mais étranglé comme il faut. Vous croyez peut-être qu'il fut convaincu ?

Néant. Avant de rendre l'âme, il dit aux escarpes stupéfaits : « Allons, mauvais plaisants, lâchez-moi, vous me faites mal !... »

Thomas, de nos jours, verrait, toucherait et nierait...

Mais, pour être réelles, ces *frasques* du désespoir ou de la passion restent dans l'exception. Leurs résultats sont aussi imprévus qu'elles-mêmes. Ils atteignent parfois le but que les moyens ordinaires eussent manqué certainement ; mais, s'ils échouent, tout est dit. L'enthousiasme est tombé ; le découragement devient plus morne et plus lourd.

Romée n'avait aucune action sur Sainte. De lui à elle un seul mot était bon à dire et à entendre : « Je le sauverai !... »

Mais où était Gaston ?... Sur le terrain déjà, peut-être... Promettre de le sauver désormais, c'eût été mentir.

Romée restait là, devant Sainte, qui se mourait d'angoisses. Il oubliait que lui-même avait couru plus d'une fois la chance du duel et que notre civilisation a su jeter entre deux hommes qui se battent, non pas une muraille assurément, non pas même un bouclier, — mais quelque chose qui amoindrit le danger discrètement et laisse tout juste ce qu'il faut pour contenter l'*honneur*.

Parce que l'*honneur*, qui est mauvaise tête, mais bon prince, demande beaucoup et se contente de peu.

Romée, en face de cette douleur navrante de la femme qu'il aimait, perdait le vif ressort de sa nature allègre et entreprenante. Le découragement le gagnait.

Parfois il était sur le point de s'élancer au dehors et de courir et de chercher à l'aventure. — Mais Sainte était là, seule, épuisée de sanglots. Il restait...

La porte de la rue et celle du corps de logis s'ouvrirent en même temps. A la première se prétenta M. Willams ; par l'autre, sortit Jean-Marie Biot.

L'Auvergnat, accoudé tranquillement sur la demi-porte de

la loge comme sur un balcon, fumait sa pipe et regardait.

D'un coup d'œil, Biot aperçut sa jeune maîtresse. Il descendit le perron en deux sauts, et s'agenouilla près de Sainte.

— Qu'y a-t-il, monsieur Romée ? demanda-t-il avec soupçon, et pourquoi êtes-vous ici ?

Sainte, au son de cette voix, releva sa paupière alourdie par les larmes. Quand elle vit Biot, une lueur d'espérance brilla dans son œil.

— Tu sais où il est, toi ! murmura-t-elle.

— Qui ? demanda Biot, qui ne comprenait pas et avait le cœur serré d'épouvante.

Sainte fit effort pour parler. Elle ne put.

— Son frère, dit Romée.

— Son frère !... répéta Biot, devenu blême, M. le marquis !... Mais on craint donc... ?

— Il ne sait pas non plus !... murmura Sainte.

C'était son dernier espoir. Ses sanglots se ralentirent, puis son souffle s'éteignit. — Elle était évanouie.

M. Williams s'était arrêté au milieu de la cour. Il braqua son lorgnon à double branche d'or sur le groupe formé par Sainte, Biot et Romée. — Biot, en ce moment, débouclait la ceinture de la jeune fille, tandis que Romée frappait dans ses mains doucement.

M. Williams s'avança jusqu'auprès de la porte de l'aile droite. Son visage sévère et froid ne montrait nulle trace d'émotion.

— Pardon, dit-il d'une voix grave et empreinte d'un fort accent ; — mon ignorance de la langue donnera peut-être à ma question un portée brutale et indiscrète, mais mon intention est bonne...

Il tira de son sein un portefeuille.

— La souffrance de cette jeune lady, ajouta-t-il, — a-t-elle pour cause le manque d'argent ?...

— Non, répondit Biot rudement.

M. Williams remit son portefeuille dans son sein, toucha son chapeau, tourna le dos et gagna lentement le perron.

Romée avait réussi à détendre les doigts crispés de l'une des mains de Sainte. C'était la main qui tenait le papier où Gaston avait écrit le mot *adieu*.

Le papier s'était retourné dans la main de Sainte. Il y avait deux lignes écrites à l'envers.

Romée l'approcha vivement de ses yeux. Aux premiers mots il tressaillit.

— Le cordon ! le cordon ! s'écria-t-il en s'élançant vers la porte.

L'Auvergnat ouvrit. — Romée disparut.

Biot prit Sainte dans ses bras, monta l'escalier avec précaution, et la déposa sur son lit...

VI

LA BUTTE SAINT-CHAUMONT

. . . . . Gaston était assis sur le lit de Nazaire et semblait absorbé complétement dans sa douloureuse rêverie.

Nazaire faisait semblant de brosser son pantalon, et le regardait du coin de l'œil. Il y avait dans ce regard du brave Dragon le dévouement d'un ami et la tendresse inquiète d'un père.

Le timbre enroué du petit coucou de faïence qui pendait à la muraille sonna neuf heures et demie.

Gaston se leva et secoua sa tête par un mouvement brusque.

— Il est temps, dit-il.

Nazaire demeura immobile, son pantalon d'une main, sa brosse de l'autre, tant il fut étonné de voir ce front, courbé naguère sous l'accablant fardeau du désespoir, se redresser tout à coup calme et fier.

— Je compte sur toi, reprit Gaston d'un ton bref et ferme qui faisait plein contraste avec la mollesse découragée de ses récentes paroles : — tu la consoleras de ton mieux... Moi, je n'ai plus le temps de penser à elle, parce que le moment est venu d'agir en homme.

— Allons ! dit Nazaire ; — voilà !... ça va marcher.

Gaston détacha sa cravate qui lui servait de ceinture, et la renoua autour de son cou, formant avec précision l'ample rosette que nos dandys savaient si bien disposer à cette époque. Il remit son gilet, puis son habit, et dit :

— Je suis prêt.

— C'est bon, répliqua Nazaire, qui lissait la soie rebelle de son chapeau ; — où est le rendez-vous ?

— Aux buttes Saint-Chaumont.

— Fameux !... Ce marquis-là s'y entend, tout de même...

La porte Maillot est pour ceux qui commandent un déjeuner d'avance et payent un garde pour venir les déranger au moment où ils vont se fendre... C'est connu... au lieu que les buttes...

Il s'interrompit et acheva entre ses dents :

— Quoique je donnerais deux semaines de banque pour qu'on y vienne nous déranger !... En deux temps, reprit-il tout haut, — une citadine nous aura transportés sur les lieux !... Ça y est-il ?

Gaston s'avança vers la porte.

— Mais, j'y pense, dit Nazaire, — les bourgeois ont la coutume de se donner deux témoins de chaque bord...A quoi ça sert ? Ça m'est égal... Nous ne sommes ici, en tout, qu'un témoin, nous, fiston.

— En effet, répliqua Gaston, — le marquis a parlé de ses témoins.

— On croit savoir les choses, vois-tu bien !... mais ce n'est pas le tout... qui prendre ?... Il y a Poiret... C'est diablement commun ; ça n'a pas l'habitude des sociétés... Feignant ?... C'est trop décolleté ; ça ferait quelque manquement au décorum... Sapristie ! Pâlot, voilà de l'embarras !...

— Nous irons seuls, dit Gaston ; — viens...

Comme il ouvrait la porte, on entendit dans l'escalier une voix fraîche et gaie qui chantait de petits couplets.

— Diable, diable ! grommela Dragon ; — cachons les outils... voilà Mignonne.

C'était Mignonne en effet, mais elle n'était pas seule.

Romée la suivait, tenant encore à la main le papier où Dragon avait écrit la veille, en détail et sans abréviation :

« Nazaire, dit Dragon, boulevard Beaumarchais, maison neuve, sans numéro, la quatrième après le café, au fond de la cour, tout en haut, la troisième porte dans le corridor ; le nom est dessus. »

Romée avait découvert cette adresse en retournant par hasard ce chiffon où la main tremblante de Gaston avait tracé le mot *adieu*. Sa première pensée fut que le frère de Sainte se battait contre Nazaire. Cette idée prit sur son esprit d'autant plus d'empire qu'il savait Nazaire un terrible raffiné d'honneur. Et puis cette idée lui donnait grand espoir. Il s'y arrêta.

Nazaire, depuis son retour d'Afrique, avait conservé avec son ancien capitaine des rapports de respectueuse et très-

vive affection. Romée était pour lui l'idéal du bon, du beau et du vaillant. Il l'eût suivi au bout du monde.

Romée, qui savait cela, devait donc penser qu'un seul mot de sa bouche suffirait à calmer la tempête.

Il se disait, en arpentant rapidement la rue des Francs-Bourgeois pour gagner le boulevard :

— Ah ! ah !... Gaston est fier ! tant pis pour Dragon !... Il faudra qu'il fasse des excuses... et il les fera !... C'est un si brave cœur !... Je lui dirai : « Cet enfant est mon ami, mon parent... » la première chose venue !... C'est que ce diable de Nazaire ne ferait de lui qu'une bouchée !... Pourvu que j'arrive à temps !...

Il courait de toutes ses jambes.

Enfin il arriva dans la cour, où il trouva un portier aussi portier que Jalambot.

— M. Nazaire est-il chez lui ? demanda-t-il.

— Au sixième au-dessus de l'entre-sol, répondit cet autre Jalambot.

— Je vous demande s'il est chez lui...

— Voyez voir, répliqua le portier ; — la troisième porte dans le *colidor*...

On a vu de ces fonctionnaires arriver à la décrépitude sans avoir eu jamais la moindre canne brisée sur les épaules.

C'est très-vrai, — mais cela suffit pour prouver en faveur de la mansuétude surprenante de nos mœurs.

Romée n'avait ni la volonté ni le loisir de prendre à partie le concierge. Il s'élança dans l'escalier, dont il monta les degrés quatre à quatre.

Mignonne apportait le lait du déjeuner en chantant et sans se douter le moins du monde que le prologue d'un drame sanglant se jouait dans la mansarde.

Romée la dépassa et entra le premier.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-il, — j'arrive à temps !

— Et à propos ! répondit Dragon ; — en voilà de la chance !...

Et, avant que Romée essoufflé pût prendre la parole, Nazaire poursuivit :

— J'ai l'honneur de vous présenter, capitaine, — Gaston, dit le Pâlot, un ami à moi... pas un ami à la douzaine, au moins !... un ami dans le vrai style, que je n'aimerais pas mon propre enfant un pouce de plus !...

Dragon avait pris une pose militaire pour prononcer cet

exorde.—Romée l'écoutait avec surprise et perdait son espoir.

— Je vous le présente, continua Nazaire, — étant dans un mauvais cas... Une affaire le réclame, comme on dit, et je m'émancipe à vous demander si vous n'auriez pas une heure ou deux à nous donner pour compléter le nombre voulu de deux témoins...

— Monsieur..., voulut dire Gaston, qui salua poliment et froidement,

— Espère, Pâlot ! interrompit Dragon. — Il s'agit, comme bien vous pensez, capitaine, d'aller sur le pré incontinent... La chose est à dix heures..., et c'est déjà pas trop matin, suivant mon opinion, ayant l'habitude pour mon compte de faire ces fonctions-là au saut du lit... Mais les goûts sont dans la nature aussi bien que les couleurs.

Romée avait baissé la tête et ne répondait point.

Mignonne venait d'entrer. Elle était auprès de la porte, son pot au lait à la main, curieuse, comprenant à demi et tremblante.

— Monsieur, dit Gaston en s'adressant à Romée, — l'heure s'avance, et, si vous ne devez point nous accorder votre concours...

— Comment ! murmura le sculpteur dérouté, — ce n'est pas ensemble que vous vous battez ?...

— Ensemble ! s'écria Dragon ; — mais *motus !...* voilà Mignonne... Oui ou non, capitaine ?...

— Que ne puis-je faire davantage ! prononça Romée comme en se parlant à lui-même ; — du moins serai-je là... Je vous suis.

— Monsieur, dit Gaston, qui salua de nouveau, — je vous remercie... Partons !

Il franchit le seuil.

Romée mit sa main sur l'épaule de Nazaire et lui dit quelques mots à l'oreille,

— Ah !.., fit celui-ci avec toutes les marques de l'étonnement, — ce n'est donc pas par hasard ?...

— Je le cherchais... Mais la pauvre enfant va rester seule... Elle ne saura même pas que je suis auprès de son frère...

— Si fait !... Voilà Mignonne...

Romée ouvrit la bouche pour répondre et garda un silence embarrassé.

Nazaire rougit jusqu'aux oreilles.

— C'est ma femme, dit-il en se redressant, — n'ayez pas peur,

capitaine... Les bans sont publiés... Et puis, d'abord, il n'y a pas de bans qui tiennent !... Mignonne est un bon petit cœur et une honnête fille, — à preuve que je l'épouse !

Ces derniers mots furent dits avec une dignité si franche et si vraie, que Romée n'hésita plus. Il alla vers Mignonne, qui, confuse et devinant qu'on parlait d'elle, faisait semblant de mettre tous ses soins à bâtir un petit feu de bois.

— Mademoiselle, dit-il, Nazaire me permet de vous demander un service.

Mignonne se releva et fit la révérence.

— Pardon, capitaine, interrompit Dragon; j'entends le Pâlot qui crie en bas... J'aurai plus tôt fait que vous... Voilà le cas, Mignonne... Il y a une petite demoiselle qu'il faut aller voir tout de suite... et la consoler, et la soigner, et tout... C'est la sœur du Palôt, mon meilleur ami... et elle est quelque chose au capitaine, pour qui je me couperais en quatre sans marronner...

— Et que faut-il lui dire ? demanda Mignonne.

— Que tout va bien, mademoiselle, répondit Romée; — que je suis auprès de son frère... n'oubliez pas cela... et qu'elle prenne espoir...

— C'est ça, partons ! s'écria Dragon; — le Pâlot fait le diable en bas... Tu sais, Mignonne, des douceurs, des espoirs... Au grand hôtel du coin des rues des Francs-Bourgeois et Culture... Mademoiselle...

— Sainte de Naye, acheva Romée.

— Je vas faire de mon mieux, dit Mignonne.

Romée entama un remercîment; Nazaire le poussa dehors sans cérémonie, et tous deux descendirent rapidement.

Gaston les attendait, le pied sur le montoir d'un fiacre qu'il avait appelé.

Le mot pourboire fut prononcé. Les deux rosses, sanglées à tour de bras, mirent en mouvement leurs jarrets maigres et comme désarticulés. Le fiacre, ébranlé, cahota au grand trot sur le pavé du boulevard.

La route se fit silencieusement.

Gaston se tenait immobile et froid dans un coin du fiacre. Auprès de lui, Nazaire, roide et craignant de s'appuyer aux parois prétendues rembourrées de la voiture, gardait une posture de circonstance. — Romée était agité. A chaque instant il semblait sur le point de prendre la parole et se taisait toujours.

Lorsque le fiacre s'engagea dans la rue du Faubourg-du-Temple, Nazaire toussa et dit :

— La règle est connue. Les témoins doivent savoir de quoi il retourne... Moi, je me suis engagé à mener l'affaire à tâtons, parce que je fais toujours ce que veut le Pâlot, ici présent; mais le capitaine, c'est différent...

— Comment ! Dragon, s'écria Romée, — vous ignorez?...

— Je ne sais rien, capitaine, interrompit Nazaire; — sinon que le Pâlot est droit comme un I et incapable de toute chose quelconque qui n'est pas la justice... Or donc, reste à savoir s'il veut s'expliquer.

— C'est impossible, répondit Gaston.

— Voilà, capitaine... Avant d'aller plus loin, c'est à vous de vous tâter...

— Je serai le témoin de monsieur, répliqua Romée, — quoi qu'il arrive.

— Vous êtes généreux, monsieur, dit Gaston avec émotion; — je vous remercie encore une fois et du fond du cœur.

Romée ouvrit la bouche; des paroles se pressaient sur sa lèvre; il les refoula au dedans de lui.

Que dire en effet? La démarche de Sainte était une de ces choses en dehors des limites convenues, qui ne s'expliquent point en deux mots. Parler, c'était éveiller des défiances qu'on n'aurait point le temps de repousser; — car l'heure avançait et le fiacre allait passer la barrière.

Un mot étourdi pouvait jeter Gaston hors de son sang-froid et lui ôter sa force.

Romée se tut.

. . . . . .

. . . . . .

Nous sommes sur les buttes Saint-Chaumont.

Il faisait un ciel clair où couraient impétueusement des nuages noirs aux vives franges de neige.

Le vent soufflait avec violence, par rafales courtes, qui poussaient presque horizontalement de ces gros grains de pluie que la tempête lance par salves soudaines pour les sécher ensuite de son souffle âpre et puissant.

Le soleil se montrait tout à coup, teignant l'averse des couleurs du prisme. Puis il se plongeait sous une épaisse nuée, et sur le couchant sombre apparaissait la courbe immense d'un arc-en-ciel.

Au loin, sur la campagne, on voyait la lumière et l'ombre lutter, se mêler, se déplacer à tour de rôle et donner au même lieu des aspects divers. — De larges zones éclairées couraient par la plaine, suivies par d'autres bandes obscures et teignant en noir tout ce que le rayon solaire venait d'illuminer et blanchir.

Paris se montrait au bas de la montée, noir, confus, immobile. — Puis venait une brusque échappée de clarté, Paris s'animait. La lumière mobile donnait une sorte d'étrange vie à l'immense cité. Tout se mouvait. L'ombre et le jour se choquaient parmi les innombrables murailles qui, tantôt cachées, tantôt saillantes à l'œil comme par magie, semblaient en proie à de gigantesques tressaillements.

C'était un spectacle magnifique, tantôt joyeux, tantôt terrible, toujours grand, toujours imprévu et nouveau. On eût dit les mobiles caprices de vingt changements à vue, exécutés sur une échelle colossale, et embrassant tout le vaste horizon dans le caprice inouï de leurs fantastiques évolutions.

Les buttes elles-mêmes, désertes et ouvrant çà et là leurs entonnoirs béants de glaise verdâtre, ajoutaient au frappant du tableau. — Il y a quelques années à peine, ces buttes, qui touchent à deux barrières populeuses, conservaient encore un caractère singulièrement agreste, et, à voir seulement les brusques accidents du terrain de ces Alpes en miniature, tapissées partout d'une végétation indigente et sauvage, on eût pu se croire loin des villes.

Par exemple, l'illusion ne pouvait durer longtemps. A gauche, les blanches maisons qui se groupent et s'étagent sur le plateau de Belleville; devant vous, Paris tout entier, depuis le dôme de la Salpétrière jusqu'aux portiques de la Madeleine, depuis les tours maigres de Saint-Vincent-de-Paul jusqu'aux toitures oxydées des Invalides; à droite, la ronde caserne de Belleville; à gauche, les moulins de Montmartre; derrière vous, le clocher de Saint-Denis; tout vous eût dit que bien loin était la solitude.

De nos jours, l'illusion n'a pas même le temps de naître. — Du haut de la colline fouillée, minée, exploitée, notre regard qui veut s'élancer vers la plaine, rencontre la courbe à festons de l'enceinte continue et ces citadelles sournoises dont la double menace tourne ses canons vers Paris pour tout de bon et, pour la forme, vers la frontière...

Romée, Nazaire et Gaston étaient sur la butte depuis un

quart d'heure environ. Ils attendaient. — La montre de Romée marquait dix heures et vingt minutes.

— Peut-être ne viendra-t-il pas, dit Romée, dont la voix plus que les paroles, exprimait involontairement un espoir.

Nazaire, qui avait caché sous un buisson ses deux fleurets, dont il avait, avant de partir, fait sauter les boutons, furetait çà et là, les mains derrière le dos, cherchant un endroit encaissé, assez large et uni pour servir de terrain au combat.

— Il viendra ! répondit Gaston, — je l'ai insulté.

— Cependant, reprit Romée, l'heure est passée; et, dans ces sortes d'affaires...,

— Il viendra ! dit encore Gaston ; je vous promets qu'il viendra.

Le fiacre attendait à mi-côte.

Gaston et Romée se trouvaient à l'extrême sommet des buttes et le vent les frappait violemment au visage.

Romée prit Gaston par la main et l'entraîna derrière un talus qui les mit à l'abri pour un peu.

Souvent il ne faut qu'un mouvement de cette sorte pour rompre la glace et servir d'exorde à une confidence difficile.

Romée n'avait point lâché la main de Gaston; il allait parler sans doute, lorsque la voix retentissante de Nazaire se fit entendre de l'autre côté du talus.

Nazaire aimait assurément Gaston de tout son cœur, et son excellente nature comportait tout ce qui est généreux, délicat et bon. Il eût voulu, au prix de son propre sang, protéger et défendre son jeune camarade, dont l'inexpérience et la faiblesse apparente faisaient presque à ses yeux une victime. — Mais un duel avait en soi quelque chose de singulièrement séduisant pour Nazaire. Les préparatifs de cette rencontre avaient réveillé en lui les souvenirs de parties semblables et chatouillé avec énergie ses instincts batailleurs.

Ce vent frais du matin avait pour lui des senteurs connues. — Ce bon vent que le *chasseur diligent* flaire avec allégresse, parce qu'il lui parle de longues courses au bois, de pistes savamment relevées et des mille exploits du *sport*, Nazaire l'aspirait joyeusement et y trouvait de vifs souvenirs. — L'uniforme bas, le sabre au poing, sous quelque bouquet de haut palmiers, il se voyait, en Afrique, homme contre homme, bon pied, bon œil, alerte à la parade...

Chacun a ses défauts.

Et c'était désormais en amateur, on peut le dire, qu'il va-

quait aux préliminaires de la lutte, en cherchant un endroit commode et confortable.

— Un bijou! s'écria-t-il derrière le talus. — Un bijou de terrain... De quoi rompre... Mais pas trop... uni, dur, pas glissant... Un vrai bijou!

Il grimpa sur l'escarpement et sauta auprès de Romée, qui lui adressa un regard de reproche.

Mais Nazaire ne vit point ce regard.

— De manière que, reprit-il, nous voilà parés... Nous allons être là comme des chanoines... Il ne nous manque plus que notre homme... Ah çà! Pâlot, poursuivit-il en changeant de ton, — je pensais à ça tout à l'heure... c'est convenu que tu ne nous diras pas pourquoi tu te bats, puisque ton idée... mais il faut pourtant que nous sachions un peu le numéro de l'insulte...

— Je l'ai frappé au visage, dit Gaston.

Nazaire fit une grimace. Romée baissa les yeux en fronçant le sourcil.

— Numéro premier! murmura Nazaire, — c'est bon... Alors, comme c'est l'autre qui a été insulté, s'il se contente du premier sang...

— Moi, je ne m'en contenterai pas, interrompit Gaston avec calme et très-froidement...

— Cependant..., voulut dire Nazaire.

Gaston l'interrompit encore.

— Il faut que l'un de nous deux reste ici, dit-il; — c'est un duel à mort...

Le mot fit tressaillir Romée douloureusement. Nazaire, qui éprouvait un sentiment analogue, cacha son émotion sous un air d'indifférence et remonta le tertre en sifflant.

Le vent redoublait. — Les nuages roulaient au ciel comme les vagues tourmentées de la mer en temps d'orage, laissant entre leurs masses mobiles de larges espaces d'un bleu obscur. Les rafales sifflaient dans les branches dépouillées des rares arbrisseaux des alentours.

Romée tira sa montre, qui marquait onze heures moins un quart.

Et rien n'annonçait encore la venue de l'adversaire de Gaston...

Romée prenait espérance.

— Ce pourrait bien être ça! dit en ce moment Nazaire du haut de son poste d'observation.

Il étendit sa main dans la direction opposée à celle qu'eux-mêmes avaient suivie pour venir.

Romée regarda. Il ne vit rien.

Il monta sur le tertre.

Un élégant coupé, attelé de deux magnifiques chevaux rouans, galopait sur le chemin de la barrière de la Villette et approchait rapidement.

Le cœur de Romée se serra.

VII

MIGNONNE

L'élégant coupé s'arrêta au milieu de la montée, à la même hauteur que le fiacre, mais du côté opposé.

Trois hommes mirent pied à terre. L'un d'eux passa sous son bras une paire d'épées dans son étui de maroquin. Un autre prit à la main une botte à pistolets.

Le dernier, enveloppé dans un chaud pardessus fourré, ne portait rien.

Ils commencèrent à gravir tous trois la côte.

Celui qui marchait en tête, apercevant au haut de la butte Romée et Nazaire, leur fit un salut courtois, auquel ils répondirent.

— Allons, Pâlot, mon petit, dit Nazaire, — voilà notre homme!... Je sais bien, moi, que je n'en ferais qu'une bouchée, de ce marquis-là... mais tu veux faire tes affaires toi tout seul... je conçois ça.

— Abrégez les préliminaires autant que vous le pourrez, messieurs, je vous prie, dit Gaston; — je suis pressé d'en finir. . . . . .

. . . . . .

A cette heure, Jean-Marie Biot, en grande livrée, servait le déjeuner de madame la duchesse douairière de Maillepré.

C'était toujours, de la part du bon serviteur, le même respect et les mêmes prévenances; mais il semblait s'acquitter de son devoir machinalement et par habitude.

Son rude visage exprimait une douleur morne.

Lorsque la vieille dame eut repris sa place au coin de la cheminée, Biot mit du bois dans le foyer et du bois encore

dans le poêle, afin d'entretenir cette chaleur étouffante qui empêchait de se figer le sang paresseux de l'octogénaire.

La duchesse ne s'était point aperçue de l'absence de Sainte et de Gaston. — Son esprit était mort avant sa chair décrépite, et il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus de cœur.

Elle s'arrangea dans son haut fauteuil à oreillettes, croisa ses mains rigides sur la soie noire de sa robe, et ferma les yeux pour faire la sieste.

Biot se dirigeait vers la porte.

— Où sont Gaston et Sainte? lui demanda tout bas Berthe.

— Mademoiselle Sainte est à pleurer, dit Biot. — Monsieur le marquis...

La voix lui manqua; — son œil se dirigea vers la pendule qui marquait onze heures moins le quart.

— Il ne faut pas trois quarts d'heure pour se battre, pensa-t-il.

— Eh bien, dit Berthe, dont l'œil froid et voilé s'anima légèrement, — et Gaston?...

— Il faut attendre, répliqua Biot d'une voix sourde; — il faut attendre une heure, pour savoir si M. le marquis est vivant où mort.

Berthe trembla de tous ses membres, car en son cœur froissé il y avait encore de l'amour qui dormait; sous la glaciale angoisse de sa solitude, un choc soudain qui pouvait atteindre et réveiller ses sentiments assoupis.

— Sainte pleure! murmura-t-elle; — ils s'aiment tant!... Je veux aller près d'elle...

Sa joue pâle se rougissait d'un reflet de vie, et l'on sentait une âme derrière les belles lignes de ces traits d'albâtre.

Elle fit un pas vers la porte.

— Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la voix monotone de la douairière, — venez me faire la lecture, je vous prie.

Berthe s'arrêta, comme si quelque invisible main eût cloué son pied au parquet.

Ses yeux s'éteignirent. Son visage redevint de marbre.

C'était sa chaîne, un instant oubliée, qui serrait autour de son cœur meurtri le cercle froid de ses anneaux de glace...

Biot sortit.

Il trouva une jeune fille inconnue assise auprès du lit de Sainte.

De retour dans sa loge, il se laissa tomber sur son escabelle.

On l'eût trouvé là, durant les heures qui suivirent, immobile, les bras croisés sur sa robuste poitrine, en face de son travail commencé. Ses sourcils étaient contractés violemment, au-dessus de ses paupières baissées.

Il ne bougeait pas. Il ne se plaignait pas. Il ne priait pas, lui qui venait de cette province chrétienne et croyante où le paysan, préservé par son bon sens, plus encore que par son ignorance, n'a pas honte du rosaire de famille, et demande plus volontiers ses consolations au christ qu'au *Dieu des bonnes gens !*

Il ne priait pas, lui qui venait de Bretagne, cette vaillante terre où ne prennent point racine les mauvaises herbes du scepticisme aride, de l'éclectisme impuissant ou de ce vieux déisme, renouvelé de Voltaire et mis tout récemment à la portée des philosophes de la rue, qui consiste à faire patte de velours au Créateur, tout en insultant ses pontifes, depuis le plus humble jusqu'au plus illustre, tout en conspuant également l'obscur labeur du martyr inconnu de la gloire immense de Bossuet ?...

Il ne priait pas, parce que tout son être s'engourdissait en une sorte d'agonie. L'heure était passée. A quoi bon prier Maillepré désormais était vainqueur ou vaincu.

Biot savait tout maintenant. Sainte avait parlé entre ses sanglots. — La destinée du dernier des Maillepré venait de se décider.

Biot ne sentait plus son cœur. Il n'y avait dans son cerveau que confusion et ténèbres.

Il attendait, froid, presque insensible et saisi par cette mortelle torpeur qui prend, dit-on, la victime sous le couteau levé...

Sainte était étendue tout habillée sur son lit ; elle attendait, elle aussi ; mais sa souffrance était moins cruelle. Il y avait auprès d'elle une douce âme qui la consolait et lui disait d'espérer.

Mignonne accomplissait, en effet, sa promesse. Elle était venue, et dans cette jeune fille que sa mission était de consoler, elle avait reconnu l'ouvrière en broderies de madame Sorel, la victime de son étourderie de la veille.

Mignonne n'était point un ange, ou du moins c'était un ange légèrement acoquiné aux choses terrestres, et dont la blanche robe d'innocence avait subi çà et là peut-être quelques accrocs ; mais la faute n'en était point à elle, la pauvre fille.

Reprocheriez-vous sa défaite à ce soldat qui se présenterait sans armes devant l'ennemi?

Elles naissent, ces belles enfants dont la vie est un long hasard; elles croissent. — Nulle bouche amie ne murmura le nom de Dieu auprès de leur berceau. Elle sont les filles de la misère incrédule, haineuse, désespérée. Leur enfance, au lieu des joies saintes de la famille, joies qui se trouvent, sachez-le bien, dans la pauvreté comme dans la richesse, quand la débauche aveugle et la mortelle corruption ne viennent pas changer la misère en honte et la plainte en blasphèmes, — au lieu, disons-nous, des joies de la famille, leur enfance n'a vu qu'un travail détesté, qu'une tâche odieuse, occupée par d'indigentes orgies. Point de foi, nulle croyance, des ténèbres apathiques et stupides!...

Est-ce donc un père que cet homme ivre qui rentre et assomme sa femme? est-ce donc une mère que cette créature qui court, qui danse, qui s'affole froidement aux hurlantes saturnales des barrières et ne songe point aux pleurs de son enfant abandonné!

La misère abrutit. — Oh! c'est bien vrai! Il faut plaindre avant de condamner. Le cœur se fend à songer à ces souffrances horribles, contre lesquelles l'orgie est, hélas! un refuge. — Mais ne fallait-il pas une cruauté bien froide, une barbarie bien insensée pour enlever à ces milliers de martyrs leur consolation suprême! Au-dessus d'eux était un radieux espoir : ils avaient, dans le rude sentier de leur vie, un soutien et un guide...

Maudite! maudite *soit* l'erreur fatale qui leur arracha la croix où se cramponnaient leurs mains suppliantes!

Vous leur avez pris leurs croyances; vous leur avez dit : « Vos espoirs sont menteurs, et ces prêtres qui vous parlent de Dieu ne peuvent pas se regarder sans rire!... »

Vous vous êtes donné la mission de poursuivre ces tristes victimes du présent pour leur crier : « Il n'y a pas d'avenir!...»

Et, en échange de la foi tutélaire, que leur avez-vous rendu?

Le Dieu de la chanson, n'est-ce pas, le Dieu charnu et jovial, dont l'Évangile est un hémistiche d'opéra-comique : le jeu, le vin, les belles?

Mais, au bout de leurs jeux, il y a le couteau; leur vin empoisonne; leur amour, que vous avez fait sans frein, jette dans le ruisseau des bas quartiers ces mille enfants inconnus à leurs pères, race atrophiée, sauvage, étique, qui vous hait

parce que vous avez du pain, — et qui a raison de vous haïr...

Ce n'était pas assez. Vous les avez mis en défiance — ces malheureux sur qui s'acharnent vos théories — contre la charité elle-même ! vous avez calomnié l'aumône, et il nous est arrivé tout récemment de lire une attaque contre ces miséricordieuses filles, orgueil modeste de notre civilisation chrétienne, que le dix-huitième siècle lui-même avait respectées !

Mais vous avez donc des millions pour remplacer les incalculables bienfaits dont le clergé est la source ou le canal ?...

Hélas ! non. Vous n'avez que des phrases. — Vous dites : « Le malheureux est homme et citoyen ; c'est l'insulter que de lui faire l'aumône. Il a droit au travail... »

Tribuns, après avoir écrit, vous mangez. Pendant que vous écrivez et que vous mangez, des gens ont faim : souffrez qu'on les secoure !

Quand vous leur aurez donné le travail auquel ils ont droit, il sera temps de jeter au rebut la charité comme un haillon méprisable. — Alors ce ne sera que de l'ingratitude : maintenant, c'est de la barbarie.

Mignonne était née dans une pauvre demeure du quartier Saint-Marcel. Son père et sa mère travaillaient six jours par semaine et buvaient les trois quarts de leur gain le dimanche, toujours par dévotion pure au Dieu des bonnes gens.

Ils moururent tous les deux, sans connaître de la vie autre chose que la fatigue haïe, la famine et le brutal plaisir.

Mignonne grandit, nous ne savons comment. A douze ans, elle était servante chez un jardinier de Montrouge et jolie comme un cœur. — Montrouge, ce n'est pas Paris. Mignonne fut entraînée par cette attraction mystérieuse que la grande ville exerce autour d'elle.

Elle vint. — Elle fut grisette, — mais, par bonheur, elle ne fut pas étudiante.

Une bonne chance poussa Nazaire sur son chemin. Elle était en équilibre au bord du vice. Nazaire lui tendit la main, elle fut sauvée.

Il y a un adage qui prétend que toute vérité n'est pas bonne à dire. Cet adage est un stupide vieillard.

Nous connaissons, en effet, un livre qui fait aux petites ouvrières ce triomphant raisonnement :

« Mes filles, des moralistes impertinents vous engagent à être vertueuses. Outre que c'est rebattu, c'est absurde ; je le prouve.

» Vous gagnez vingt oboles par votre travail et il vous faut, pour vivre, quarante oboles ou beaucoup plus, mais jamais moins.

» Donc, il est matériellement impossible que vous restiez vertueuses.

» La vertu, pour vous, est une utopie, un rêve.

» Celle d'entre vous qui se surprendrait à vouloir être vertueuse, rentrerait dans le domaine de l'impossible.

» Pour exiger que vous restiez vertueuses, il faudrait être un tigre, un vil tartufe, un ignoble propriétaire... »

Le livre, il est vrai, ne conclut pas, mais c'est un tort. Il était si facile d'ajouter : — Par ainsi, mesdemoiselles, jetez votre aiguille par dessus les moulins, dansez la polka, chantez la mazurka, et perdez-vous tout doucement dans les sentiers ambrés du gentil faubourg où croissent les lorettes...

Pour parler sérieusement, c'est une vie pénible, glissante, périlleuse que celle de ces pauvres ouvrières dont le labeur ingrat correspond à un salaire si modique !

Mais, justement parce qu'elles se trouvent au bord du fossé, peut-être n'était-il pas à propos de les pousser du revers de la main, en passant, d'une façon aimable et toute caressante. — Car cette caresse en a pu faire culbuter plus d'une.

Et qui ne sait ce qu'il y a d'amertume poignante au fond de cet abîme, dont la lèvre se cache sous les fleurs !...

Assurément, il y a quelque chose de grand et de noble dans ces idées soulevées de nos jours touchant le droit au travail. Nous les aimons sous la plume mâle de Louis Blanc. Elles nous persuadent ; bien plus, elles nous exaltent, lorsque, trouvant un avocat éloquent et convaincu, elles revêtent les formes graves de la discussion raisonnable. — Mais nous nous indignons de voir quelques esprits étourdis ou faussés partir du même point, glisser de côté, s'égarer, se perdre et souffler au peuple, en des prédications fanatiques, la haine aveugle de tout ce qui fut.

Nous nous indignons d'entendre crier sur les toits de ces paroles imprudentes qui n'ont pas même le mérite de signaler un mal, puisque le mal est connu déjà, et qui l'augmentent en en proclamant la nécessité fatale.

Ici, comme partout, il y a deux parts à faire. Honneur aux esprits éminents et loyaux, dont les consciencieuses veilles préparent la révolution morale qui, tôt ou tard, relèvera le travailleur et lui mesurera plus large sa portion de bien-être ;

— mais honte aux médiocrités passionnées qui reculent la solution au lieu de l'avancer, qui insultent, qui calomnient bassement, et dont l'unique métier en un mot est d'envenimer — pour de l'argent — les rancunes populaires; de flatter — pour de l'argent — les faiblesses de la foule !

Ceux-là sont monomanes ou froidement pervers, — ou bien encore ils font tout bonnement du commerce.

Car Denisart avait raison de le prévoir. On lui a volé son idée, et l'axiome : *un million de sous fait cinquante mille francs* a chauffé bien des dévouements fougueux jusqu'à l'enthousiasme, — bien des haines jusqu'à la folie furieuse...

Heureusement, lorsque Mignonne rencontra Nazaire, elle ne savait pas encore lire. Ce fut Nazaire qui fit son éducation. Le professeur n'était peut-être pas très-habile, mais sa bonne volonté fit merveille, aidée par l'aptitude et l'excellent cœur de l'élève.

De sorte que, par hasard, Mignonne croyait à quelque chose, Nazaire se souvenant à moitié des enseignements de sa vieille mère.

Le sens droit de la jeune fille et l'amour dévoué qu'elle portait à son fiancé avait fait le reste. Nazaire avait raison : elle était digne d'être la femme d'un honnête homme...

Elle trouva Sainte, les yeux humides encore, mais à bout de larmes, et au plus fort de son désespoir. En tout autre moment, Mignonne eût été déconcertée, en face de cette pauvre enfant qu'elle avait blessée involontairement, mais cruellement la veille. La détresse de Sainte lui fit tout oublier. Elle s'élança vers elle et lui prit les mains avec effusion, comme si elle eût été sa sœur.

— Je viens de la part de M. Romée, dit-elle devinant que ce nom seul allait être un aiguillon au découragement de Sainte.

Sainte, en effet, se souleva et l'interrogea d'un regard avide.

— Oui, reprit Mignonne en souriant; — M. Romée, qui est avec Dragon et votre frère.

— Et où sont-ils? demanda Sainte.

Mignonne hésita pendant un instant de raison; car elle ne voulait pas dire : « Ils sont à se battre. »

— Ne vous inquiétez pas, répondit-elle enfin. — Dragon est fort comme un Turc et il aime le Pâlot — le Pâlot, c'est votre frère — comme si c'était lui-même, et mieux que ça, ma

parole... M. Romée est là, d'ailleurs, et il m'a dit : « Tout va bien. »

Le cœur de Sainte battit plus libre. Elle eut espoir et remercia Dieu. Romée avait rejoint Gaston. C'était une bonne nouvelle. — Le premier effet de l'amour naissant dans un cœur de jeune fille est une admiration exagérée et sans bornes.

Sainte n'aimait peut-être pas encore Romée. Du moins, si cet amour existait en germe au fond de son cœur, c'était bien à son insu, puisqu'elle avait osé se rendre seule dans la chambre du sculpteur. Mais elle l'admirait déjà. Elle se faisait une idée confuse et trop haute de son pouvoir. Il lui semblait que, sous la protection de Romée, Gaston était à demi sauvé.

— Qui est-ce, Dragon ? demanda-t-elle encore à Mignonne.

Celle-ci devint toute rose sous son sourire.

— C'est mon mari, répondit-elle résolument. — Quand je dis mon mari... pas encore... mais l'affiche est à la mairie... Oh ! dame, c'est une chance qu'il soit avec votre frère, ma petite demoiselle, parce qu'il a été soldat et gradé dans l'armée, et qu'il en cassera, comme il dit, trois ou quatre, avant qu'on fasse du mal à son Pâlot... Avec lui et M. Romée, qui était son capitaine à Alger et qui est un solide, votre frère n'a rien de rien à craindre, voyez-vous.

— Merci, dit Sainte ; — si vous saviez tout le bien que vous me faites !...

— Oh ! pour ça, s'écria Mignonne, — je ne vous en ferai jamais autant que je voudrais... Je vois bien que vous ne me remettez pas, mais c'est moi qui suis cause... vous savez bien, hier... c'est moi qui ai parlé du spectacle chez madame Sorel... Je vous dis ça, parce que je ne veux rien avoir sur le cœur avec vous... et que j'en ai pleuré de colère d'avoir fait cette sottise-là... Ah mais ! c'est moi qui vas leur dire leur fait, à ces demoiselles !... Maintenant que j'ai vu votre frère et que je sais...

Elle s'interrompit et caressa les deux mains de Sainte.

— Dites donc, reprit-elle, — il faut que vous me disiez si ma figure vous revient, parce que, moi, d'abord, je vous trouve gentille comme un amour et que me voilà qui vous aime...

Sainte se prit à sourire tristement.

— Ça vous fâche-t-il ? demanda Mignonne, dont la voix douce et le charmant visage donnaient je ne sais quoi de joli

aux tournures populaires de son babil ; — avez-vous encore de la rancune pour hier ?...

— Oh ! non, répondit Sainte ; — vous avez trop bon cœur pour avoir voulu me blesser...

— Ça, c'est bien vrai ! s'écria Mignonne ; — bien sûr, bien sûr... Et, quand je vous ai vue sortir, j'aurais coupé ma langue bavarde pour sa peine !... Dam, d'après ça, c'est pas moi qui aurais pris la porte pour si peu de chose... Mais vous n'êtes pas tout à fait comme nous autres, puisque, depuis une demi-heure que je vous parle, je n'ai pas encore osé vous tutoyer...

La main de Sainte soutenait son front lourd et brûlant.

Mignonne garda un instant le silence. Elle couvrait Sainte d'un regard ému.

Puis elle se laissa glisser sur ses genoux. — Les blonds cheveux des deux jeunes filles se touchèrent.

— Comme le temps est long à passer, n'est-ce pas? murmura Mignonne avec une exquise sensibilité. — Il ne faut plus chercher à tromper votre inquiétude... Vous ne pouvez penser qu'à lui... Mon Dieu, mon Dieu ! pourtant que je voudrais vous consoler !... Je suis sûre qu'il va bientôt revenir... Dragon est avec lui.

— Merci encore, dit Sainte ; — vous êtes bonne d'être venue... Sans vous, je serais morte à force de souffrir !...

— Vous ne savez pas ! s'écria Mignonne ; Dieu est bien bon et il doit aimer vos prières... Prions ensemble pour qu'il revienne.

Sainte ouvrit ses bras, reconnaissante et touchée jusqu'au fond de l'âme. Mignonne la baisa de tout son cœur.

L'instant d'après, les deux enfants étaient à genoux côte côte sur le carreau, demandant à Dieu la vie de Gaston.

. . . . . .

. . . . . .

A la butte Saint-Chaumont, Nazaire mesurait les épées. — Gaston et le marquis venaient de mettre habit bas...

VIII

L'ORAGE

En arrivant au sommet de la butte avec ses deux témoins, le jeune marquis Gaston de Maillepré salua son adversaire d'une façon tout aisée et courtoise.

Nous avons ici en présence deux personnages portant les mêmes noms. Afin de parer à une confusion inévitable, nous nommerons l'un le marquis, et l'autre simplement Gaston.

Gaston répondit au salut du marquis par une inclination roide et froide.

Du Chesnel reconnut tout d'abord son beau-frère. Il ne parut ni ému ni déconcerté. — Du Chesnel avait réellement quelques dispositions pour la diplomatie.

Quant au docteur, sa longue figure était très-pâle. Il avait un parapluie que le vent secouait follement. — Il remontait fréquemment ses lunettes d'or et serrait convulsivement les deux épées sous son aisselle.

Il avait l'air médiocrement rassuré. L'observateur le plus superficiel eût deviné que cette paire d'épées pesait plus à son bras que n'auraient fait douze douzaines de bistouris.

— Charmé de vous rencontrer, monsieur le capitaine, dit le marquis à Romée en lui tendant la main.

Romée toucha du bout du gant cette main qu'on lui offrait.

En apercevant le marquis, ses sourcils s'étaient froncés et il avait jeté sur le frère de Sainte un regard de douloureuse commisération.

Il connaissait le marquis pour l'avoir vu en Afrique. Il le savait duelliste terrible, — adroit, intrépide, infatigable.

Il l'avait vu à l'œuvre.

Nazaire, lui, se tenait droit et roide aux côtés de Gaston, avec ses deux fleurets sous le bras. Il se trouvait en face du docteur, et les deux ne faisaient point la paire.

— En vérité, messieurs, reprit le marquis en soufflant dans ses doigts mignons et gantés de frais, — voici un détestable temps pour une affaire comme celle qui nous réunit...

— Mon avis serait, s'empressa d'interrompre Romée, — que la partie doit être remise...

— Evidemment, dit Josépin.

Du Chesnel et Nazaire gardèrent le silence.

— Moi, prononça le marquis d'un ton léger et en se détournant de Gaston, comme s'il eût craint de rencontrer son regard, — je n'ai point d'avis à émettre... je suis prêt... et je ne prends pour tout délai, ajouta-t-il avec une grâce élégante, que le temps de m'excuser auprès de vous, messieurs. Je vous ai fait attendre.

— Une heure juste ! dit rudement Nazaire ; — ça commence à compter...

Gaston lui coupa la parole par un geste froid.

Depuis une heure, il avait violemment refoulé au dedans de lui-même la pensée de Sainte, et ces élans désespérés de douleur où nous l'avons vu s'emporter dans la mansarde de Dragon avaient fait place à un calme stoïque.

— Il me semble, dit-il, que rien ne nous arrête... nous pouvons commencer.

— Deux mois de salle et ça ferait un rapide ! pensa Nazaire avec attendrissement ; — j'appelle ça, moi, un joli début !...

— Je suis à vos ordres, monsieur, répliqua le marquis.

— Mais, voulut objecter Romée, dont une inquiétude croissante serrait le cœur, — il est d'usage...

Gaston tourna vers lui un regard de hautain et sévère reproche.

— Monsieur, interrompit-il, — je vous ai dit mes intentions et vous m'avez fait une promesse.

Romée courba la tête.

— Allons ! dit Nazaire, — marchons !... J'ai trouvé un amour de terrain...

— Où diable monsieur mon beau-frère a-t-il été prendre son second ? pensa du Chesnel.

— Dis donc murmura Josépin à son oreille, — ce n'est ni M. de Varannes, ni M. de Baulnes...

Nazaire avait tourné le talus et pris les devants.

Les autres le suivirent.

Gaston dépassait son adversaire de la tête, et, bien que sa taille n'eût rien d'athlétique, il avait l'air d'être de beaucoup le plus robuste.

Le marquis, en effet, avait jeté sur son bras son pardessus doublé de fourrures, et une redingote serrée permettait de voir dans toute leur harmonie molle les grâces efféminées de sa taille.

Nazaire, tout en marchant, le regardait par derrière, du coin de l'œil.

— Ah ! si c'était moi ! si c'était moi !... murmurait-il.

Romée, au contraire, semblait consterné.

On arriva sur le terrain.

C'était un trou oblong, peu profond, et dont un commencement de fouilles avait nivelé le sol. D'un côté se trouvait une sorte de muraille où le pic des terrassiers avait laissé dans la glaise ses marques aiguës : de l'autre, c'était une rampe couverte à moitié d'un gazon maigre et poudreux, dont les racines, mises à nu par la fouille, pendaient en longues perruques emmêlées.

On y était à peu près à l'abri du regard, ou, du moins, il eût fallu que le hasard amenât des curieux sur le bord même, pour qu'une surprise fût à redouter.

Or, par la tempête qui faisait rage ce matin, les promeneurs n'étaient point à craindre.

Le trou avait une quarantaine de pas de long sur cinq ou six de large. La rampe qui le protégeait du côté de la ville fléchissait à son milieu et laissait apercevoir une échappée de maisons confusément groupées et dont le vent balayait les hautes cheminées au-dessus desquelles courait et se déchirait la fumée tour à tour blanche ou noire.

Entre ces maisons et l'œil se dressait un de ces obélisques industriels, longs tuyaux de briques où monte incessamment l'opaque vapeur de la houille. Tantôt, durant une accalmie, un panache noir s'élançait du sommet vers le ciel ; tantôt, sous l'effort de la rafale, la vapeur déroutée se divisait, fuyait et roulait en flots rapides. On eût dit ce sombre et mouvant sillage que laisse après soi dans l'air la course haletante d'un steamer.

Gaston se dépouilla de son habit, qu'il plia et déposa sur une pierre.

Le marquis ôta sa redingote et la jeta de loin à Josépin.

Sous sa redingote, le marquis avait une chemise large, à mille plis, à l'ouverture de laquelle s'adaptait un jabot aux froncés mous et affaissés par la pression du vêtement boutonné naguère. Cette chemise, lâche et non empesée, ne dessinait en aucune façon la forme du corps et faisait contraste avec le pantalon, ajusté soigneusement, dont l'étroite ceinture étranglait au-dessus des hanches une taille ronde et fine.

Il paraîtrait prouvé par les découvertes récentes de la

science que les jeunes officiers de hussards portent un corset sous leur chemise, corset mécanique, corset affreux, aussi dur qu'un cilice et qui est bien plus fatal à ces héros mignons que le plomb de l'ennemi. Ce corset, sanglé tous les matins par la main vaillante de ces robustes femmes de chambre que l'ordonnance prête aux espoirs de nos armées, et qui saignent leur lieutenant aussitôt qu'ils ont achevé la toilette de leurs chevaux, ce corset meurtrier opère, on le sait, des miracles et donne aux plus replets la taille aérienne de mademoiselle Fitzjames.

Le femmes de cinquante-cinq ans se damnent rien qu'à songer à ces corsets positivement enchanteurs et aux cupidons qu'ils *ficèlent*.

Le marquis n'était pas aussi mince qu'un lieutenant de hussards, mais il était trop mince.

Cette qualité allait, du reste, merveilleusement avec le caractère délicat de son charmant visage et les grâces exquises de sa personne.

Gaston, lui, en ce moment solennel, avait une beauté noble et mâle.

Il s'était redressé. Un fugitif incarnat colorait sa joue. Son regard brillant avait un calme grave et intrépide.

Il semblait, au contraire, que le marquis voulût cacher sous une apparence de gaieté légère les atteintes d'une insurmontable émotion.

Il évitait soigneusement de regarder Gaston en face; cela devenait visible. — Romée s'en aperçut.

Mais Romée était tout entier à son inquiétude et ne pouvait point s'arrêter à cette observation frivole.

Les épées furent tirées de leur étui commun et l'on ouvrit la boîte à pistolets.

— M. le marquis de Maillepré a été insulté par M. de Naye, dit du Chesnel; — le choix des armes, par conséquent, nous appartient.

— J'y renonce, dit précipitamment le marquis.

Romée et Dragon le regardèrent avec étonnement.

— J'y renonce, ajouta le marquis en rougissant, — parce que cela m'est égal.

— Alors, dit Nazaire, en avant l'épée; — ça n'attirera pas les flâneurs.

— L'épée soit, répliqua le marquis.

Le soleil brillait entre deux grands nuages qui touchaient les

deux coins de l'horizon, tandis que le zénith était d'un bleu pur.

Quelques gouttes de pluie égarées tombaient encore çà et là.

Le vent soufflait avec une violence extraordinaire.

Le marquis et Gaston furent placés en garde vis-à-vis l'un de l'autre.

— Attention, Pâlot, mon fils! murmura Nazaire; — le corps sur la jambe gauche... la jambe droite libre.

— N'oublie pas ma sœur..., répondit Gaston.

Les épées glissèrent en grinçant doucement l'une contre l'autre.

Romée suffoquait.

Nazaire, la bouche béante, l'œil grand ouvert, suivait les deux pointes avec une attention avide.

Josépin se tenait un peu en arrière, frileux, insensible à l'émotion, mais mal à l'aise et tiraillé par une sorte de frayeur.

Du Chesnel était en face de Romée et tenait comme lui l'un des fleurets apportés par Nazaire.

Au signal donné, Gaston poussa droit son épée. Le marquis rompit: son poignet agile tourna vivement. — L'arme de Gaston alla tomber à trois pas.

Le marquis abaissa la pointe de son épée. — Il était pâle; sa lèvre tremblait.

— Il ne sait pas... c'est évident! murmura-t-il; — moi, le combat me rend fou... Changeons d'arme ou finissons pendant qu'il en est temps encore.

Ses yeux étaient cloués au sol.

— Monsieur le marquis, dit Romée en s'avançant, — paraît tout disposé à clore le combat?

— Oui, répondit tout bas M. de Maillepré.

— Non! prononça Gaston d'une voix ferme et froide.

Il venait de ramasser son épée.

— Je suis l'insulté, dit le marquis, dont les joues changeaient de couleur tandis qu'il parlait; — je ne sais pas pourquoi vous m'avez insulté... je ne vous demande pas d'excuses...

— On ne peut pas refuser ça! s'écria brusquement Nazaire.

— Monsieur, ajouta Romée en s'adressant à Gaston, — toutes les circonstances de ce duel sont étranges... Mais celle-ci dépasse toute croyance... il est de mon devoir de vous le dire : le combat ne peut continuer.

Gaston regardait en face son adversaire, qui avait toujours les yeux baissés.

— Je ne puis pas dire pourquoi je me bats, répondit-il sans

s'animer; — je puis dire seulement que, demain comme aujourd'hui, dans un mois comme demain, j'attendrai cet homme au passage pour l'insulter... Mon devoir, à moi, c'est de le tuer... et, s'il veut porter tranquille le nom de Maillepré, qu'il a volé, il faut qu'il me tue...

Le marquis ne releva point les yeux; mais une rougeur épaisse couvrit son front, et ses bruns sourcils se froncèrent.

— J'ai fait ce que j'ai pu!... murmura-t-il.

Une seconde encore, il demeura immobile, puis il se remit lentement en garde.

Les deux épées se choquèrent de nouveau. Un fugitif éclair passa dans l'œil du marquis au bruit métallique des deux fers croisés.

Gaston se défendit encore impétueusement.

Le marquis para et ne riposta point. Gaston redoubla. — Une rage sombre était dans ses yeux.

Il serrait de toute sa force la garde de son arme. Ses tempes étaient baignées de sueur. — Sa poitrine râlait.

Le marquis paraît, paraît toujours...

Et, peu à peu, sur son visage aux lignes si pures, il s'opérait un changement...

La bouche se contractait, son œil s'allumait. Quelque chose de menaçant et de cruel se lisait vaguement dans ces rides qui se creusaient de plus en plus autour de ses lèvres.

Cependant il paraît toujours et ne ripostait point.

Une fois encore l'épée de Gaston sauta hors de ses doigts lassés.

Romée crut voir le bras du marquis se roidir par un irrésistible instinct, comme s'il eût eu besoin de toute sa volonté pour s'empêcher de frapper.

Mais il ne frappa point, et le bout de son arme abaissée piqua la glaise foulée du sol.

Gaston se couvrit le visage de ses mains et poussa un lourd gémissement.

— Maillepré! Maillepré! murmura-t-il parmi le râle de sa poitrine essoufflée; — mon père, tu as bien fait de cacher ton nom, car je ne sais pas le défendre!...

Il s'élança pourtant d'un bond désespéré, saisit son arme et revint en courant.

— Monsieur! monsieur! s'écria Romée d'une voix altérée, — ne voyez-vous pas que l'on vous épargne?

Il comptait sur l'amertume de ce mot comme sur une dernière ressource.

Mais Gaston, au lieu de s'irriter, retrouva tout à coup son calme sombre et se redressa, froid comme naguère.

— C'est vrai, dit-il; mais on se lasse d'épargner... Voyez! ajouta-t-il en montrant du doigt le visage contracté du marquis; — la colère vient... Encore un peu de patience!

— Quel enragé! grommela Josépin.

— Comment se fait-il, pensait du Chesnel, — que le marquis, voyant que monsieur mon petit beau-frère en sait quatre fois plus qu'il n'en devrait savoir, ne l'envoie pas sans façon dans l'autre monde?... C'est curieux.

Romée, après la réponse de Gaston, parut se consulter un moment et vint se poser entre les deux adversaires.

— En qualité de témoin, dit-il, je m'oppose à la continuation du combat... Ces messieurs trouvent sans doute comme moi que l'honneur est satisfait.

— Je crois bien! répliqua Nazaire.

— Amplement! appuya Josépin.

— Ces messieurs, dit du Chesnel, en montrant les champions, — sont les meilleurs juges.

Il y a des témoins comme cela. On dit d'eux qu'ils sont *très-fermes*. Ils ont l'estime des maîtres d'armes. — Ils savent le code du duel mieux qu'un procureur ne connaît la chicane. Ils en usent pour eux-mêmes quelquefois et pour autrui très-souvent. — Ils ne sont pas toujours honnêtes gens, mais ils ont beaucoup, beaucoup *d'honneur*.

Quand une rencontre se dénoue sans mort d'homme, ils haussent les épaules et prétendent qu'on les a dérangés pour rien.

Si un seul des champions succombe, ils ne sont contents qu'à demi.

Sur dix hommes qui meurent en duel, ces croquemitaines en ont enterré cinq pour le moins.

Il faut se garer d'eux, — presque autant que de ces témoins trop débonnaires qui veulent discuter un soufflet ou *arranger* un coup de cravache...

Gaston écarta Romée de la main.

— Vous manquez à votre promesse, monsieur, dit-il les dents serrées et la voix tremblante. — En tous cas, vous n'avez que le droit de vous retirer.

— C'est mon avis, prononça gravement du Chesnel.

— Eh bien, s'écria Romée, — le duel finira faute de témoins... Retirons-nous, Nazaire!

— Nazaire! dit Gaston en joignant les mains par-dessus la garde de son épée, — tu m'as donné ta parole d'honneur...

Nazaire baissa la tête. — Romée répéta sa prière. Nazaire ne bougea pas.

— Le Pâlot a raison, murmura-t-il; — ce n'est plus un enfant, capitaine... Je donnerais tout de suite ma main droite, qui est mon gagne-pain, pour être à sa place... mais, s'il a l'idée d'en découdre... il n'y a pas à se tâter... un homme est un homme.

— Merci! merci, mon ami! s'écria Gaston avec exaltation. — En garde, monsieur!

Pour la troisième fois, les deux épées s'engagèrent.

Il semblait que ce long combat eût servi à Gaston en quelque sorte de leçon. Il se tenait mieux, et son épée cherchait plus sûrement un passage.

Mais le marquis était évidemment un tireur consommé. Les efforts de Gaston se brisaient toujours contre cette arme inébranlable qui était partout à la fois et semblait un mur d'acier...

Cependant, ce grand nuage sombre qui était à l'horizon montait impétueusement vers le zénith, poussé qu'il était par le souffle puissant de l'orage. — Le soleil brillait dans tout son éclat, mettant une frange éblouissante aux flancs sombres de l'immense nuée.

Elle avançait, comme un gigantesque voile qu'une main invisible eût tendu entre la terre et le ciel.

Elle avançait. — Brusquement et sans transition, le soleil se plongea derrière son rebord impénétrable...

Ce fut comme une éclipse soudaine.

Le marquis, saisi à l'improviste par cette nuit qui tombait tout à coup, leva les yeux involontairement. — Gaston, lui, ne voyait rien. La voûte du ciel eût pu tomber sur sa tête. — Il se fendait en ce moment. Son épée trouva passage et glissa sur le cou blanc du marquis, dont la chemise se teignit de sang.

Gaston poussa un cri de triomphe sauvage et redoubla.

A son cri, répondit une exclamation de fougueuse colère.

Le marquis s'était remis en garde. — Ses yeux flamboyaient. Tous ses traits exprimaient une furieuse menace.

— Il est perdu! dit Romée, dont l'angoisse était à son comble.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... murmura Nazaire.

L'épée du marquis voltigea durant quelques secondes en passes rapides et prestigieuses...

Gaston parait au hasard et parait bien. Les fers se choquaient incessamment.

Mais leur son se perdait maintenant dans le fracas terrible de la tempête. Le nuage crevait, vomissant une salve de grêle, dont les grains crépitaient en battant le sol.

Des éclairs ouvraient en larges plaies de feu le ciel plombé, où tranchaient çà et là leurs festons rapides. Le vent secouait les broussailles et lançait en tourbillons leurs rameaux desséchés. — Puis, par dessus ces bruits divers, tonnait, éclatante et prochaine, cette voix profonde de la foudre qui ébranle la chair et dompte le cœur...

Et le combat se poursuivait, furieux, acharné, aveugle.

Car le marquis, pris d'une fièvre folle, n'avait plus rien qui le distinguât de Gaston. C'était désormais, de sa part, la même rage et presque le même mépris des règles de l'escrime.

Il y avait quelque chose de poignant à voir ces deux enfants s'attaquer avec une colère insensée, sourds à la voix de leurs témoins, sourds aux mugissantes menaces de la tempête.

Romée et Nazaire suivaient la lutte, haletants et la mort à l'âme.

Josépin se garait du mieux qu'il pouvait de l'orage et tremblait de tous ses membres à chaque coup de tonnerre.

Du Chesnel regardait, stoïque et calme, comme s'il se fût agi d'une leçon de salle d'armes.

Contre toutes prévisions, Gaston se soutenait sans trop de désavantage. Depuis près d'une minute, — car chacune des pages qu'on met si longtemps à lire, ne contient pas, en ces moments extrêmes, ce qui se passe en une seconde, — depuis près d'une minute, Gaston, faisant un appel désespéré à ses forces défaillantes, attaquait, se défendait, frappait, parait...

Mais sa main faiblissait et sa seule égide, désormais, était l'impétuosité même du marquis, dont les coups allaient comme à l'aventure. — Le front de Gaston, baigné de pluie et de sueur, se penchait peu à peu ; Romée croyait entendre le râle déchirant de sa poitrine...

Il rompit, vaincu par une fatigue en vain combattue...

Le marquis se fendit. — L'épée de Gaston s'échappa de sa main.

Il tomba en disant :

— Nazaire, souviens-toi de ma sœur !...

IX

LE BAISER

Au moment ou Gaston, blessé, tombait, le marquis arrivé à une sorte de transport, se précipita l'épée haute.

Romée, à l'aide de son fleuret, para le coup qu'il dirigeait vers la poitrine de Gaston et le saisit à bras-le-corps.

— Ceci est contre les règles, dit froidement du Chesnel.

— Ah ! c'est contre les règles d'empêcher un assassinat? s'écria Nazaire, heureux de trouver contre qui exhaler sa colère. — Je crois que tu veux en manger un peu... ça me va!

Il ramassa l'épée de Gaston et arracha celle du marquis, dont il présenta la poignée à du Chesnel.

Du Chesnel tourna le dos avec le plus grand sang-froid.

Nazaire jeta les épées pour s'agenouiller auprès de Gaston, qui était évanoui.

— Allons, docteur, dit du Chesnel; — faites votre métier.

Josépin était perdu. Le tonnerre, les éclairs, la grêle, cette lutte enragée à laquelle la tempête avait prêté un caractère véritablement terrifiant, tout cela réuni jetait le docteur dans une sorte d'abétissement. C'était un homme de paix qui pouvait voir la mort de très-près sans sourciller quand la mort avait le bon esprit de se coucher dans un excellent lit, entouré de fioles et de tisanes, mais qui détestait la violence.

Nous ne nous y connaissons point, ou c'est là du courage civil.

A la voix de du Chesnel, il rouvrit les yeux, qu'il avait fermés pour ne point voir les éclairs, et fouilla dans toutes ses poches, cherchant sa trousse, qui devait être quelque part.

Romée, cependant, contenait toujours le marquis.

Celui-ci se débattit d'abord énergiquement; malgré son apparence de faiblesse, il serra si vigoureusement les reins de Romée, que le sculpteur, homme robuste pourtant, perdit plante et chancela. — Le marquis et lui tombèrent ensemble sur la terre glissante.

Le marquis se releva le premier. — Il demeura immobile et comme stupéfié.

Nazaire lui cachait Gaston renversé.

Après une seconde, le marquis subit un choc intérieur dont la violence l'éveilla de son délire.

Il se frappa le front.

— Qu'ai-je fait ? murmura-t-il ; — l'ai-je donc tué ?...

Sa voix avait un accent de plainte et de terreur.

— Monsieur vous en a empêché, répondit du Chesnel en montrant Romée.

Le marquis se tourna vivement vers ce dernier et lui prit les mains, qu'il serra entre les siennes.

— Merci, capitaine, dit-il avec une chaleur extraordinaire ; le bruit des épées, l'effort de la lutte... et la vue de mon sang qui coulait par cette égratignure... Je ne puis vous dire l'effet que ces choses produisent sur moi... Sur le terrain, je ne suis pas mon maître !...

— On n'y vient pas d'ordinaire pour se divertir, murmura du Chesnel.

Le marquis ne l'entendit point.

— Merci, reprit-il ; — encore une fois merci ; je me serais reproché toute ma vie d'avoir frappé...

Il s'interrompit brusquement et acheva en changeant de ton :

— D'avoir frappé un homme à terre, capitaine... Vous devez comprendre cela.

Romée s'inclina en silence et vint s'agenouiller auprès de Nazaire, qui soulevait la tête de Gaston évanoui.

Le marquis se tenait à l'écart. Son émotion, loin de se calmer, semblait grandir.

Ses yeux étaient baissés. — On eût dit qu'il n'osait point les tourner vers le groupe dont Gaston était le centre.

Nazaire, cependant, avait déchiré la chemise de ce dernier et le docteur procédait enfin à l'examen de sa blessure.

Cette blessure était légère, bien qu'elle rendît beaucoup de sang. L'épée du marquis avait percé l'avant-bras, en dessus, non loin de l'épaule et sans attaquer l'os.

Evidemment, Gaston n'était point tombé uniquement sur le coup, mais plutôt par suite de l'épuisement complet de ses forces, — et aussi parce que sa poitrine malade lui avait subitement refusé le souffle.

Ceci pouvait d'autant moins être mis en doute, que deux traces sanglantes se montraient aux coins de sa bouche entr'ouverte et pâlie.

La tempête faisait trêve. La scène s'éclairait maintenant aux rayons vifs de ce blanc soleil qui rit et double la candeur de ses clartés durant les entr'actes de l'orage.

Romée et Nazaire suivaient avidement tous les mouvements du docteur et tâchaient de lire sur son visage.

C'était un visage fade où ne se reflétait nulle pensée ; c'était un visage froid qui savait exprimer seulement à sa manière, les craintes ou les espoirs d'un égoïsme absolu.

Romée et Nazaire perdirent leur peine, et ne surent à quoi s'en tenir que quand le docteur eut dit :

— Simple perforation des tissus cutanés, lésion légère... déchirement d'une veine... Ce n'est rien du tout !

La figure de Romée s'éclaira. Une joie franche éclata sur celle de Nazaire, qui se sentit venir l'envie d'embrasser le docteur et ses lunettes d'or.

Envie inconcevable, à coup sûr, et qui prouvait que le contentement de l'excellent Dragon touchait presque au délire.

Mais celui dont le visage exprima l'émotion la plus vive fut M. le marquis de Maillepré, à qui, en ce moment, nul, excepté du Chesnel ne faisait attention.

A l'arrêt favorable du docteur, le marquis tressaillit. Ses deux mains se joignirent d'instinct, tandis que ses beaux yeux noirs humides s'élevaient vers le ciel...

La lèvre de du Chesnel se fronça en un sourire moqueur.

— Transportons-le jusqu'au fiacre, dit Nazaire ; — un coup de main, capitaine !

Josépin avait bandé la plaie de Gaston. Romée et Nazaire le soulevèrent avec précaution et montèrent la rampe affaissée qui donnait une sortie facile du côté de Paris.

— Monsieur le capitaine, dit le marquis d'un air de courtois intérêt, sous lequel perçait un certain embarras que n'expliquait point la simplicité de son ouverture, — un fiacre est une couche bien rude pour un blessé. J'espère que vous ne refuserez point d'accepter ma voiture.

— Il a du bon, ce blanc-bec de marquis, tout de même ! pensa Nazaire.

— Je suis reconnaissant de votre offre, monsieur, répondit Romée, — elle est d'un homme d'honneur... Je l'accepte.

Le marquis s'inclina froidement. — Mais ses joues étaient pourpres...

Il laissa passer devant les deux témoins de Gaston avec leur fardeau.

— Pensez-vous, demanda-t-il tout bas à Josépin, — qu'une course rapide puisse présenter pour lui quelque danger?

— Pour le blessé? dit Josépin. — Pas le moindre. Son mal ne vient pas de sa blessure, qui n'est rien, mais d'une affection grave des bronches jointe à une lésion chronique dans la région...

— Vous me répondez, interrompit le marquis, — que l'état de ce jeune homme ne s'empirera point si mes chevaux prennent par hasard le galop?...

— Le triple galop, si vous voulez!... le mors aux dents!... pourvu que le coupé ne verse pas...

Le marquis remercia de la main et hâta sa marche.

Il rejoignit Nazaire et Romée. — Gaston venait d'ouvrir les yeux pour les refermer aussitôt après.

Le coupé restait, comme nous l'avons dit, à mi-côte, sur le versant des buttes qui regarde la Villette.

Le cocher était descendu et tâchait de se réchauffer en piétinant à la tête de ses chevaux, dont il tenait les rênes passées à son bras.

Le fier attelage, piaffait, impatient, et mâchait le mors en jetant au vent des flocons d'écume.

Le laquais vint ouvrir la portière; puis, faisant le tour de l'équipage, il entra dedans par l'autre côté, pour aider à y introduire Gaston.

Le marquis, pendant cela, glissait deux ou trois mots à l'oreille de son cocher, qui remonta aussitôt sur son siége.

Romée et Nazaire étaient forts; le laquais aussi; on n'eut point de peine à étendre commodément Gaston sur la banquette de derrière.

— Descends! cria le marquis à son groom.

Le laquais descendit.

Romée mettait en ce moment le pied sur le montoir pour prendre place aux côtés de Gaston.

Alors, il se passa quelque chose d'étrange et d'imprévu, scène muette, rapide, instantanée, dont le résultat fut un coup de foudre.

Le marquis s'approcha de Romée, qui se tenait en équilibre sur le marchepied et le poussa sans effort apparent, mais si vigoureusement, que Romée, rejeté à deux pas, se retint au bras de Nazaire pour ne point tomber.

En même temps, le marquis sauta dans le coupé.

Un double coup de fouet sangla la croupe des chevaux, qui partirent au galop.

Le groom avait pu se cramponner à l'arrière-siége.

Il ne restait là que les quatre témoins.

Durant deux ou trois secondes, Nazaire et Romée demeurèrent comme abasourdis.

Puis Nazaire s'élança sur les traces du coupé, qui descendait la côte avec une effrayante vélocité.

— Vos cartes, messieurs, je vous prie, dit Romée d'un ton impérieux; — nous aurons à nous revoir.

Du Chesnel, indifférent et moqueur, tira son portefeuille; Josépin l'imita.

— Fort à vos ordres, monsieur, dit du Chesnel en présentant sa carte; — mais, pour vous épargner la peine de me rendre visite, l'adresse de M. le marquis de Maillepré est rue Royale-Saint-Honoré, n° 9.

— Consultation publique tous les jours, de midi à une heure, grommela Josépin, qui donna sa carte à son tour.

Romée les prit tous les deux, toucha son chapeau et suivit Nazaire, dont l'avance était déjà grande.

Le coupé glissait par des chemins boueux, le long de ces parcs « impossibles à décrire, » dont le contenu empeste toute la banlieue nord de la capitale du monde civilisé.

Un député simple et champêtre, qui module des *premiers-Paris* sur ses pipeaux rustiques, a dit, touchant cette matière, un mot bien digne de passer à la postérité : ***Le fumier est la base de notre civilisation.***

Mot profond, aimable, humanitaire! mot plus sublime que le plus sublime des mots de l'auteur d'*Alonzo!*

Mot spirituel, tout saupoudré d'une fine fleur de satire antique, — mot puissant, comme tous les produits des fermes-modèles, — mot généreux qui rehausse la *poudrette*, rachète le *noir animal* et ouvre, au-devant du jeune *guano* un immense avenir...

Tant que Nazaire avait couru sur le versant de la butte, la pente avait doublé son élan, et il semblait gagner du terrain sur le coupé, engagé maintenant dans les chemins fangeux. Mais, lorsqu'il arriva au bas de la montée, ses pieds s'embarrassèrent dans la terre molle et grasse. Sa course se ralentit notablement. Il allait toujours pourtant...

Romée, lui, prit à travers champs et poussa droit à la barrière de Pantin.

Du haut de la butte, du Chesnel et Josépin pouvaient suivre dans tous ses détails cette course au clocher dont le résultat n'était point douteux.

Du Chesnel lorgnait principalement le pauvre Dragon, qui, épuisé de fatigue, luttait contre le chemin gluant, trébuchait, glissait, — et courait toujours.

— Diable de rustre! dit du Chesnel; il a voulu se battre avec moi... C'est un brave garçon!

— Il s'embourbe!... C'est, ma foi, fort divertissant! riposta le docteur, qui voyait finie sa corvée belliqueuse et avait cent livres de moins sur les épaules.

— Ils n'ont qu'à se démener!... les excellents fous!... Poursuivre le plus bel attelage de Paris!...

— Oui, dit Josépin; — mais il y a la barrière... Il faudra qu'on visite le coupé...

— Qu'est-ce qu'il t'a dit, interrompit du Chesnel, — quand il t'a parlé tout bas?

— Heu!... heu! fit le docteur avec importance; un médecin est comme un notaire, la discrétion est notre première vertu.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Il m'a demandé si un temps de galop pouvait faire du mal à notre jeune homme...

— Rien que cela?...

— Je lui ai répondu *in extenso* que la vivacité plus ou moins grande...

— Bien, bien, docteur!... De manière que tu ne sais pas ce qu'il veut faire de ce petit bonhomme qu'il emporte comme une proie.

— Non... A moins que...

Josépin regarda du Chesnel par-dessus ses lunettes.

— Ce serait bien possible, dit ce dernier... Tiens, tiens!... Voici le rustre qui va de travers... Il chancèle... il tombe...

— C'est ma foi vrai! s'écria le docteur, qui frappa dans ses mains.

Nazaire, en effet, à bout de forces, et perdant de vue le coupé à un détour de la route, s'était laissé choir, épuisé.

On n'apercevait plus Romée.

— Ainsi finit l'histoire! grommela du Chesnel. — Le plus triste de la chose, c'est qu'il nous faut regagner Paris à pied.

— Moi qui, en venant, trouvais ce diable de coupé si bien suspendu!... soupira Josépin; — si j'avais su, j'aurais dit au marquis que le galop était mortel.

— Qui sait, répliqua le secrétaire d'ambassade en tournant sur ses talons; — moi, je crois que le marquis n'en eût galopé que mieux.

Josépin retira ses lunettes d'or et les essuya du coin de son mouchoir de batiste.

— Je ne dis pas non, répondit-il; — et ça m'est égal... Viens-tu ?...

Ils se dirigèrent vers la barrière de Belleville, qui est la plus proche, et, sur la route, au moment où les nuages amoncelés de nouveau promettaient une nouvelle bourrasque, ils rencontrèrent le fiacre et y montèrent.

— Est-ce que les trois bourgeois que j'ai amenés ont eu leur affaire? demanda le cocher avec inquiétude.

— Oui, mon brave, répondit du Chesnel.

Le bon cocher laissa tomber ses deux bras le long de son carrick. Sa figure exprima une véritable désolation.

— Quel malheur!... dit-il. — Est-ce que vous allez me payer mes deux heures, vous autres?

— Oui, mon brave.

Le front du bon cocher reprit une demi-sérénité.

— C'est que, ajouta-t-il en hésitant, les trois bourgeois m'ont promis un bon pour-boire. Est-ce que vous allez me le donner?

— Oui, mon brave.

— Hie!... cria le cocher en allongeant un coup de fouet triomphant à ses rosses. C'est pas l'embarras... trois d'enlevés!... en voilà de l'ouvrage!... Hie, donc! hie!... Une autre fois, je me ferai payer d'avance, tout de même.

— Ah! ah!... s'écria Josépin en s'étendant au fond du fiacre. Maintenant, il peut venter, tonner, pleuvoir, grêler, je m'en moque... Ah çà! dis donc!... tu avais l'air de pousser à la consommation... Est-ce que tu en voulais au jeune homme?...

— Mon Dieu, non.

— Vous vous connaissez?... J'ai vu ça dans ses yeux.. Quand nous sommes arrivés, il a été sur le point de te parler... Qu'est-ce que c'est, en définitive, que ce petit garçon?...

— Je n'en sais rien, dit du Chesnel.

— Où l'as-tu donc vu?

— A ma noce... C'est quelque chose comme le frère de ma femme.

. . . . . .

Le 20 février 1845, une pauvre vieille femme de la rue des Petites-Écuries, qui avait vendu son fond de laitière à un filou, lequel filou avait mis la clef sous la porte, rencontra son homme aux environs de la halle.

Elle le saisit au collet.

Le peuple s'attroupa.

Le voleur était robuste ; la pauvre vieille chancelait sous son émotion et sous son grand âge.

Le peuple, dans son instinctive et souveraine justice, aida le voleur à s'échappper et hua la vieille femme en l'appelant folle, sorcière, etc., etc.

Ceci est de l'histoire. Nous citons le fait, parce qu'il est d'hier, et parce que nous avons vu de nos yeux les larmes de la pauvre femme. A quiconque connaît le pavé de Paris nous n'avons pas besoin de dire que le même fait et ses variantes se renouvellent vingt fois en un jour.

Il faut trembler dès qu'on est à la merci des verdicts soudains et braillards de ces tribunaux crottés dont la sentence est sans appel.

Nous ne savons de comparable à cette justice effrayante que la hautaine juridiction de ces hommes verdâtres qui portent des boutons de livrée et fument leurs pipes aux barrières.

Le gouvernement les paye pour empêcher la contrebande. Ils empêchent peut-être la contrebande. C'est la moindre chose.—Mais ils mettent partout leurs mains sales, et en arriveront sous peu à insérer leurs sondes rouillées dans le ventre des passants. Ils sont, en outre, très-rudes, ces hommes verts ; ils ouvrent les portières des voitures et ne daignent point les refermer. Ils parlent bref. Ils sont l'autorité.

Nous avons pris la coutume de les saluer en passant, très-bas, et de leur demander des nouvelles de madame.

Romée, qui omit cette précaution, fut victime du zèle farouche des préposés de la barrière de Pantin. Ces préposés avaient laissé passer le coupé du marquis, parce qu'il était pimpant et armorié ; mais, en voyant accourir de loin un homme souillé de boue et en désordre, ils ne purent supposer autre chose, sinon que cet homme portait cent ou cent cinquante livres de tabac belge entre son gilet et sa chemise.

On l'arrêta net.

Et, comme il voulut parlementer un peu vivement, on l'entraîna dans la hutte mal odorante où les hommes verts grillent des harengs et dévorent de l'ail.

C'est, comme on voit, l'histoire de la vieille femme. — Le voleur passe, on arrête le volé.

Pendant que Romée pestait dans la salle des préposés, le coupé enfilait au galop la rue Lafayette, qui n'était alors que tracée. — Les deux stores des portières étaient fermés. Ce nonobstant, nous jetterons à l'intérieur un regard curieux.

C'était une miniature de boudoir, une boîte de satin où le jour arrivait doucement brisé. Les parois bouffantes opposaient à tout choc leur élasticité moëlleuse, et neutralisaient presque l'imperceptible secousse que ne pouvait réduire l'acier flexible des ressorts.

Gaston était couché sur la banquette de derrière et en occupait toute la longueur. Le marquis, au lieu de s'asseoir sur le tabouret à reculons où Josépin avait posé le matin sa blonde et docte personne, s'était agenouillé sur la peau de tigre qui servait de tapis.

Gaston respirait; mais ses yeux ne s'ouvraient point. Il semblait que le doux bercement de l'équipage alanguissait davantage ses nerfs épuisés. Il dormait.

Son souffle gardait encore des sifflements pénibles et rauques.

Sa tête portait contre le satin blanc de la tenture où s'écrasait sa coiffure en désordre. Une fièvre lente ramenait le sang à sa joue. Ses paupières closes s'entouraient d'un demi-cercle bleuâtre...

Le marquis tenait une de ses mains qui dépassait les franges du coussin.

Il avait mis, lui aussi, sa tête contre la paroi rembourrée à deux pouces de la tête de Gaston.

Il était extraordinairement pâle, et le sang qui couvrait le col de sa chemise faisait ressortir les teintes presque livides de sa joue.

Ses cheveux, longs et fins, tombaient en boucles mêlées sur son front, où se séchaient quelques gouttes de sueur. Il était beau.

Elle était belle...

Il y avait dans ses grands yeux d'un bleu obscur une langueur aride. — Son corps avait des tressaillements soudain. — Sa bouche murmurait confusément d'ardentes paroles...

Ses paupières ramenaient tout à coup leurs cils de soie sur sa joue décolorée et se relevaient lentement, humides, en un long regard d'amour

Elle était belle, — belle comme un rêve d'amant.

Elle souffrait, trop heureuse... Son corps admirable s'affaissa sur lui-même, entraînant la main de Gaston, qu'elle pressa, froide, contre son front en feu.

Ainsi éclairée vaguement par le demi-jour que tamissait la soie des stores fermés, sa beauté magnifique semblait rayonner une lueur propre et s'illuminait de passion...

Oh! c'était bien une femme, — une vierge domptée par les ardeurs poignantes de l'amour qui foudroie...

Elle aimait. — C'étaient de belles plaintes, de suppliants murmures, suaves chants que la tendresse exhale et qu'elle n'entend pas, des soupirs impatients, des aspirations emportées, des pleurs timides...

Puis un long silence immobile, quand son âme s'enfuyait en un rêve.

. . . . . .

. . . . . .

Elle se redressa. Son œil brûlait, sa lèvre était blanche.

Sa bouche s'appuya frémissante sur les lèvres de Gaston, qui eut un sourire et murmura le nom de Sainte.

X

ATTENTE

Biot et Romée se connaissaient.

Il y avait bien longtemps déjà que le jeune sculpteur aimait Sainte. Mais, dès l'abord, cette passion s'était alliée en lui à un respect timide.

Romée avait mené la vie d'officier. Jeune, hardi, oisif, il s'était autrefois laissé prendre à cette maladie épidémique des guerriers français : la fatuité. Chez-nous, tout ce qui porte uniforme veut tyranniser les cœurs; nos garnisons regorgent de don Juans, beaux quelquefois, laids très souvent, et suspendant impitoyablement l'âme des *faibles femmes* aux crocs mastiqués de leur moustache.

C'est terrible!

D'autant que [illegible]ibles femmes qu'ils séduisent ne sont point dans la circulation. A leur défaut, nul Lovelace n'eût

tenté l'assaut des cœurs qu'ils font capituler. — Vous jugez combien ils sont coupables!

Ils jouent le rôle du serpent auprès des douairières; ils ont le monopole des chutes des demoiselles de quarante ans...

Est-il beauté prude ou coquette
Que ne subjugue l'épaulette?...

Vraiment, non! pas une! nous avons vu des aïeules succomber à cette attraction prodigieuse de l'uniforme!

Soldats, lieutenants, colonels, maréchaux de camp, lieutenants généraux, tout cela caresse le *dieu d'amour* avec la même candeur que les élèves de l'Ecole royale polytechnique, lesquels, aux vacances venues, font, dans les provinces, des dégats incalculables. — Il faut passer maréchal de France et duc de quelque petite chose pour prendre sa retraite de bourreau des cœurs...

Romée avait payé le tribut. Il s'était lancé dans ces romans faciles où tant de jeunes héros ont le tort naïf de placer leur gloire. Partout où il avait passé, quelques jolis pleurs avaient salué son départ.

Jolis pleurs qui coulent, tant qu'on suit de l'œil le régiment qui s'éloigne, — mais qui n'empêchent pas de danser le soir, de sourire, et de choisir avec soin un autre vainqueur parmi les dieux inconnus de la garnison nouvelle.

Hélas! oui, capitaines! vous êtes à deux de jeu. Elles se moquent de vous qui vous croyez des cruels.—C'est que vous n'êtes plus d'éblouissants mousquetaires; c'est que vous n'êtes pas même des généraux de vingt ans...

Voyez! ce peintre populaire qui a mis sur sa toile le spirituel emblème de l'amour soldatesque a fermé les yeux pour ne point voir vos roides uniformes. Il a été chercher des gardes-françaises! — Trois fois hélas!

Cet autre peintre, qui est le Béranger du croquis, vous dédaigne pour les *vieux de la vieille.*

Vous n'avez pour vous que les pinceaux officiels qui badigeonnent pour Versailles d'incommensurables toiles. — Trois autres fois hélas!

Tuez des Bédouins, soyez députés ou inventez des carabines. Vos beaux jours sont passés. Le suprême reflet de votre splendeur s'est éteint avec les jeunes colonels de M. Scribe.

Romée était allé tuer des Bédouins.

Il avait désiré beaucoup ; il n'avait jamais aimé.

Romée était le fils d'un sculpteur de talent, dont nos musées gardent de belles pages, et qui était mort jeune, laissant après lui ces regrets qui suivent une gloire coupée en sa fleur.

Romée n'avait connu que sa mère, femme aussi belle de visage que de cœur, et dont les traits amis souriaient toujours au fond de son souvenir.

La mère de Romée était morte. Ce que Romée gardait à sa mémoire, c'était un culte pieux, où il y avait une ardente gratitude et un respect attendri...

Or, quelque jour, dans un dîner de corps, au dessert, un homme avait placé dans un récit scandaleux le nom béni de sa mère.

Cet homme avait deux fils, lieutenants dans le régiment de Romée, dont il était, lui, le colonel.

Romée mit bas ses épaulettes ; il envoya sa démission.

Les deux lieutenants et le colonel, leur père, eurent une tombe commune, loin du pays, sur la terre conquise.

Romée, éloigné volontairement de ses camarades, eut des larmes pour ce triple malheur. — Mais on avait insulté sa mère...

Il était sculpteur avant d'être soldat. De retour en France, il reprit son ciseau, — et vous vous êtes arrêtés plus d'une fois dans les salles basses du Louvre, devant les marbres peu nombreux, mais exquis, auxquels sa pensée poétique donne la vie, aux heures que l'inspiration dérobe à la paresse du bonheur...

Les arts et les lettres ont ainsi parfois la bonne chance de servir de refuge aux esprits trop faibles ou trop fiers que meurtrit la discipline de nos armées. La marine nous a rendu Eugène Sue, de la Landelle, Corbière, sans parler de l'illustre romancier américain, dont la gloire n'est point à nous ; l'armée nous a donné Viennet, le spirituel, l'ingénieux académicien ; Salvandy, le ministre, prosateur melliflue, orateur suréléganl, causeur trop fertile en mots trop adorables, et enfin, parmi tant d'autres, ce poëte chaste et gracieux qui manque à l'Académie, l'auteur de *Chatterton*.

Quant aux arts, outre Romée, dont le vrai nom ne doit point venir sous notre plume, nous ne citerons qu'un seul exemple. C'est, le croirait-on, de l'école de cavalerie de Saumur qu'est sortie cette puissante idée d'appliquer l'émail à l'architecture. Celui qui mettra cet or pur et ces pierres

précieuses aux frontons de nos palais, celui qui coulera en jaspe et en porphyre les colonnes de nos cathédrales, le génie dont la baguette magique va réaliser les brillants mensonges des contes de fées, n'a songé d'abord qu'aux évolutions de manége et au moulinet du sabre.

Ce serait une curieuse étude que de chercher les voies cachées par où surgit la vocation. Mais ce serait une étude triste, car combien d'hommes trouverait-on assis à la place qu'ils ont eux-mêmes choisie?...

Le hasard plaça l'atelier de Romée vis-à-vis de cet autre atelier où madame Sorel présidait aux travaux babillards d'une douzaine de brodeuses. Romée vit Sainte; il mit son bonheur à la revoir. Il l'aima.

Et cet amour le fit si timide, lui, l'ex-vainqueur de passage, qu'il oublia ses mille moyens de séduire, dont la science banale avait servi ses fantaisies d'autrefois. Il n'osa ni gesticuler, ni parler, ni écrire. C'est à peine s'il osa se montrer.

Son rideau, quand il regardait, se fermait discrètement, ne laissant que juste la place de l'œil. Il avait toutes les petites ruses, toutes les délicatesses peureuses d'un adolescent.

D'abord, il se reprocha sa timidité, il se fit honte de sa pudeur. Puis, quand il aima mieux, il s'applaudit de n'avoir point osé.

Il lisait sur le front de Sainte tant de pureté noble et une douceur si fière!...

Elle était pauvre. Que lui dire? Un mot offense, éloigne; un geste perd.

Et Romée gardait si précieusement, si chèrement ses espoirs!...

Ne pouvant trouver le courage de parler à Sainte, il avait cherché des voies détournées pour parler d'elle au moins, pour se rapprocher d'elle.

Jean-Marie Biot, nous le savons, était la vivante contre-partie de ses collègues, les concierges de Paris. Il n'était ni bavard, ni curieux, ni câlin pour le riche, ni insolent pour le pauvre, ni rapace, ni friand de calamités, ni capable de mettre le feu aux quatre coins de l'univers pour une pièce de cinquante centimes.

Car le portier est tout cela et pire que cela.

En sa faveur, on est obligé de faire une exception et d'admettre qu'il est un *type*.

Un type odieux! — Et vraiment, il faut que nous soyons

bien débonnaires, nous autres Parisiens, qui avons fait deux révolutions, pour laisser trôner à nos portes ces bipèdes hargneux et malfaisants !

Herculanum avait des portiers de terre cuite. — Mais Herculanum ne jouissait pas de soixante mille filous.

Nous proposons, nous, de mettre à la place de *l'homme et la femme de quarante ans,* comme disent les *Petites-Affiches*, un chien pour garder, une pie pour répondre. Ce sera la même somme d'intelligence et beaucoup plus de fidélité.

Avec cette modification légère et une Saint-Barthélemy des portiers, qui pourraient conspirer, Paris serait un Eldorado.

Nous prions le lecteur de ne s'y point tromper. Ceci n'est pas une digression oiseuse. A cette heure où le feuilleton se fait politique, socialiste, garantiste, introductif, passionnel, organisant, communautaire, phalanstérien, messianiste, utilitaire, et cent autres choses qui sont de sublimes barbarismes, nous croirions rester au-dessous de notre haute mission, si nous n'apportions pas notre humble pierre à l'édifice élevé par le roman régénérateur.

Chacun contribue dans la proportion de ses forces.

Ne pouvant faire beaucoup, nous proposons uniquement la destruction des portiers et de leur race, depuis le vieillard caduc jusqu'à l'enfant au berceau.

C'est peu ; qu'on nous excuse. L'intention, chez nous, était vertueuse et bonne. Nous tâcherons de trouver mieux une autre fois...

Jean-Marie Biot, inaccessible aux faiblesses *typiques* de sa caste, était d'un abord difficile. Mais il y avait, dans le jardin de l'hôtel, d'admirables sculptures. Romée demanda la permission de les étudier. C'était un prétexte à tout le moins plausible. Biot, qui avait, sous sa rude écorce, le meilleur cœur du monde, refusa, puis laissa faire.

Romée avait une de ces vives et franches figures qui saisissent à coup sûr les âmes simples. Son esprit était comme son visage. Biot, à son insu, le prit en amitié.

Et puis chacun a ses petites faiblesses. Notre excellent Biot se croyait le plus habile treillageur de France et de Navarre. Romée loua son travail ; bien mieux, il lui commanda des grillages de toutes sortes.

Ceci nous explique la luxueuse profusion de clôtures en fer que nous avons remarquée autour de l'atelier de Romée.

Il en avait mis partout. Il n'avait qu'un regret, c'était de n'en pouvoir mettre davantage.

Biot, nous devons l'avouer, avait été très-sensible à ce bon goût du jeune sculpteur.

Peu à peu Romée l'avait habitué à ses visites. Si peu causeur qu'on soit, des mots échappent. Romée savait comment était composée la famille de l'aile droite. Il savait que c'était une grande race déchue, écrasée sous un lourd malheur.

Là s'était arrêtée, non pas seulement l'indiscrétion de Biot, mais la curiosité de Romée. . . . . .

. . . . . .

Il y avait bien des heures que Gaston était parti. Biot restait immobile, abattu, insensible, devant sa besogne oubliée. Il ne se rendait nul compte de la mesure du temps.

Le jour commençait à baisser.

Un coup de marteau retentit sur le fer de la porte cochère. Biot eut un tremblement.

Il tira le cordon et sa main retomba le long de son corps.

Romée entra précipitamment dans la loge et s'assit, épuisé, sur une escabelle.

Biot, qui avait jeté de côté un regard vers la porte, en retenant son souffle, respira péniblement. Il ne savait point que Romée avait été témoin de son jeune maître.

— Monsieur Biot, dit Romée; — elle doit être bien inquiète... bien malheureuse!... Je n'ai pu revenir plus tôt...

Biot écoutait. Il tâchait de comprendre.

— Je ne veux pas la voir, poursuivit Romée; car je lui avais promis de ramener son frère.

— Notre monsieur!... prononça Biot à voix basse; — vous l'avez vu?... Ne me dites pas...

Il prit sa poitrine à deux mains.

— Ne me dites pas qu'il est mort! ajouta-t-il en un sourd gémissement.

— Il vit s'écria Romée; — sa blessure n'est rien...

Biot se leva tout droit.

— Il est blessé!... dit-il. — Qui l'a blessé?...

— Blessé légèrement, mon bon monsieur Biot... Ceci est la moindre chose... Quelques jours de repos suffiraient à guérir cette égratignure... Mais...

Romée hésita. — Biot n'interrogea point. Il restait là bouche béante, saisissant avidement chaque parole au passage.

— Mais..., poursuivit Romée,— nous n'en sommes pas à le guérir... on l'a enlevé.

— Qui? demanda Biot.

— Le marquis Gaston de Maillepré.

Biot recula et porta ses mains à son front, comme s'il eût craint de voir sa raison lui échapper.

— Le marquis... Gaston... de Maillepré !... balbutia-t-il; — c'est cela que j'ai entendu ?...

— C'est cela que j'ai dit, répliqua Romée ; — vous le connaissez ?

— Oui... non... Ah ! je ne sais pas ! dit Biot, qui s'appuya au mur de sa loge. — Ma tête s'en va, monsieur Romée... Voyez-vous... c'est mon maître, mais c'est mon enfant !... Écoutez ! se reprit-il en frémissant ; — je crois que je vous comprends... Ce n'est pas le marquis que vous voulez dire, c'est le duc...

— Non, le marquis...

— Un vieillard ?...

— Un jeune homme.

Biot passa le revers de sa main sur son front.

— Si je deviens fou, murmura-t-il avec terreur, — je ne pourrai plus le servir... Mon Dieu, mon Dieu ! ce n'est pas trop d'un serviteur pour eux, qui en avaient tant autrefois !... Il faut me laisser ma raison, mon Dieu, et prendre ma vie dès qu'il n'auront plus besoin de moi...

Romée saisit la main du vieux Breton et la serra entre les siennes.

— Vous êtes un digne cœur, monsieur Biot, dit-il d'une voix émue; mais prenez courage... votre maître pouvait succomber : il vit : c'est le principal. Quant à votre étonnement, je n'en devine point la cause et ne puis la faire cesser...

Romée, en effet, ne savait point que Gaston était Maillepré.

—Mais, reprit-il, — le danger désormais peut être combattu et partagé, tandis qu'un duel...

— Oh ! interrompit Biot, — l'enfant a le cœur de ses pères... Entre lui et son ennemi il n'a voulu que son épée, n'est-ce pas ?

— Et il s'est vaillamment défendu, je vous jure, monsieur Biot... Maintenant, je vous en supplie, songez à sa pauvre sœur, qui attend et qui souffre... Je sais l'adresse de ce marquis... je viens de son hôtel... Il n'a pas reparu depuis ce matin... Mais, chez lui ou ailleurs, je le rejoindrai, monsieur

Biot; je retrouverai Gaston, qui est mon ami, comme il est votre enfant... Je vous le promets... je vous le jure.

— Que Dieu vous entende ! murmura le Breton ; — et qu'il vous bénisse !

— Ne perdez pas de temps, dit Romée ; — allez rassurer mademoiselle Sainte... et, tout en la consolant... dites-lui que je suis venu... prononcez mon nom... elle sait combien j'aime son frère...

Biot quitta sa loge, où Romée s'installa.

En montant l'escalier de l'aile droite, le vieux Breton se disait :

— C'est bon signe... voilà que Maillepré a trouvé un ami dans son malheur !...

Arrivé aux dernières marches, il s'arrêta tout à coup.

Que dire à Sainte ?

Ce fut une minute laborieuse et pénible pour le bon Biot, qui ne savait point mentir.

Mais son absolu dévouement et l'amour qu'il portait à Sainte comme à Gaston, ces enfants adorés, secouèrent la lourde apathie de son intelligence. Il comprit son rôle, mieux peut-être qu'un esprit plus subtil.

Lorsqu'il entra, sa franche physionomie exprimait de la joie.

— Bonne nouvelle, dit-il, mademoiselle Sainte !

Sainte était assise auprès de Mignonne, qui ne l'avait point quittée de la journée.

Elle se leva ; son visage, fatigué, pâli, s'éclaira tout à coup d'une radieuse joie.

— Gaston !... balbutia-t-elle.

— Ah ! dame, dit Biot rondement, vous n'allez pas le revoir comme ça à la minute... M. Romée... un brave jeune homme, celui-là !... vient de le quitter... Vous avez confiance en M. Romée peut-être... et vous savez combien il aime notre monsieur !...

— Romée..., répéta Sainte en rougissant. — Oh ! oui !... je sais qu'il aime bien Gaston... Mais Gaston !... Gaston !... Pourquoi n'est-il pas revenu ?...

Mignonne tendit sa jolie tête, presque aussi impatiente d'entendre la réponse que Sainte elle-même.

— Ah ! voyez-vous, répliqua Biot, — on ne se bat pas comme ça sans attraper quelque mauvais coup...

— Blessé !... dirent en même temps les deux jeunes filles.

Et Sainte retomba, défaillante, sur le pied de son lit.

— Quoi donc! reprit Biot, — notre demoiselle me connaît-elle, oui ou non?... Aurais-je dit : Bonne nouvelle! si notre monsieur était en danger?...

— Mais où est-il? où est-il? s'écria Sainte.

— L'affaire de deux ou trois jours de repos, répondit Biot. — Si on le ramenait, le mouvement de la voiture pourrait augmenter son mal...

— Ça, c'est bien vrai, dit Mignonne; — Dragon a manqué de perdre sa jambe en Alger pour n'avoir pas voulu rester tranquille à l'hôpital...

— Mais je veux le voir, reprit Sainte; — s'il ne peut venir, je veux aller, moi!...

— Rien de plus juste, notre demoiselle, repartit Biot, qui se sentait à bout de sang-froid; — quand M. Roméé reviendra...

— Tu ne sais donc pas où il est? demanda Sainte impétueusement.

— Notre demoiselle..., balbutia le vieux Breton, — j'avais si grande peur d'apprendre quelque chose de pire!..

Sainte essuya ses larmes et regarda Biot en face; puis elle se tourna vers Mignonne.

— Vous avez été bonne pour moi, dit-elle à la jeune ouvrière en prenant sa main, qu'elle serra doucement; — sans vous, je crois que j'aurais succombé aux tortures de cette cruelle atteinte... Mais, mademoiselle... mais, mon amie... maintenant, il faut que je parle sans témoin à l'unique serviteur de ma famille.

Mignonne mit lestement un baiser sur le front de Sainte.

— Je veux bien m'en aller, dit-elle avec un mélange charmant de gaieté mutine et de sensibilité, — mais à condition revenir... A demain.

— A demain, répéta Sainte, qui lui rendit son baiser.

Mignonne gagna la porte. Biot la suivit d'un regard attendri.

Tout ce qui aimait Maillepré lui était cher.

Sainte et lui étaient seuls.

La jeune fille garda un instant le silence. Puis, s'approchant, elle posa ses petites mains sur les larges épaules du paysan et se dressa devant lui, l'œil sur son œil.

On eût dit qu'elle voulait regarder au fond de son cœur.

— Biot, reprit-elle avec une douceur grave, — dites-moi tout... je veux tout savoir...

— Notre demoiselle..., commença le paysan.

— Ne me trompe pas ! interrompit Sainte. Où est Gaston ?... Dieu nous a-t-il pris notre dernière espérance ?

— Oh ! notre demoiselle ! s'écria Biot, dont le visage hâlé peignait avec énergie l'émotion de sa tendresse soumise et dévouée, — si Dieu avait permis cela !... si le jeune maître, feu M. le marquis... avec madame la marquise, la sainte et charitable dame ! avec tous ceux que j'ai aimés, respectés... puis pleurés !...

La voix de Biot devenait sourde.

— Si le jeune monsieur, reprit-il, — le cher enfant de mes nobles seigneurs !... le dernier des Maillepré... le dernier, bonne Vierge !... s'il était mort... je ne sais pas, notre demoiselle... vous êtes leur fille, sa sœur... mais je ne sais pas si le vieux Jean-Marie aurait la force de rester là pour vous servir encore... Je vous aime bien, oh ! je vous aime bien, mademoiselle Sainte !... mais lui, c'est l'espoir... Tant qu'il vit, le tronc de Maillepré a chance de refleurir un jour... Quand il sera mort...

Biot s'interrompit, joignit ses mains calleuses et leva ses yeux mouillés vers le ciel. — Sainte l'écoutait, émue, reconnaissante, consolée.

— Mais vous les protégez, n'est-ce pas, mon Dieu ? s'écria le vieux Breton, entraîné hors de ses façons de parler communes par la puissance de son émotion ; vous les protégez, ceux qui sont du sang de vos serviteurs !... vous gardez les fils de vos soldats !... Non, non ! Maillepré n'est pas mort !... ses pères, qui sont des saints dans le ciel, veillent sur sa jeunesse... Les branches tombent, mais le tronc reste... Maillepré ne meurt pas !

. . . . . .

Romée attendait dans la loge le retour de Jean-Marie Biot.

Il voulait parler encore de Sainte et la savoir assurée.

On frappa discrètement à la porte cochère. Romée, se souvenant qu'il était concierge pour quelques minutes, tira le cordon.

Un homme passa le seuil d'un air à la fois inquiet et effronté. Cet homme, en qui nos lecteurs eussent reconnu le pimpant secrétaire de M. le duc de Compans-Maillepré, jeta autour de la cour un regard observateur et laissa la porte entre-bâillée derrière lui, pour assurer sa retraite en cas de besoin.

M. Burot venait évidemment *pousser une reconnaissance*.

N'apercevant dans la cour rien qui pût entraver ses opéra-

tions, il se dirigea vers la loge du concierge, qu'il ouvrit sans façon et où il entra d'un air délibéré.

XI

DEUX DOULEURS

M. Burot avait un ample habit de beau drap noir, ce jour-là. Il avait un pantalon noir; il avait un gilet de satin noir.

Manifestement, sa prétention était de ressembler à un honnête homme, — à un rentier du Marais, par exemple.

A cela s'opposaient plusieurs qualités inhérentes à la personnes de M. Burot. C'était d'abord ce regard obséquieux et insolent à la fois, qui sentait son maraud d'une lieue. C'étaient ensuite le dandinement avantageux de ses hanches et l'exubérance téméraire de sa coiffure; enfin, quelque autre chose encore, — de ces détails qui échappent, un insaisissable parfum de mauvais lieu, — ces façons de parler, de regarder, de sourire, que l'estaminet inflige fatalement à ses habitués, — ce *chic* (il faut nous excuser; une bouche princière affectionne, dit-on, outre mesure, ce mot sans prétention), ce *chic* que le tripot colle à l'épiderme des gens et qui résiste à toute lessive comme le masque noir des ramoneurs.

M. Burot possédait tout cela au suprême degré.

L'habit noir jurait sur ses épaules. On cherchait à sa main une queue de billard; on regardait sa poche, où manquait un tuyau de pipe.

C'était un homme hors de sa voie. Il ressemblait un peu à ces oiseaux de nuit que le jour surprend tout honteux, tout confus, parmi les autres oiseaux que ne déconcerte point le soleil.

Mais ce qui distinguait particulièrement M. Burot, c'était le *front*.

Il avait du front, ce secrétaire. Le front, il ne faut point s'y tromper, n'est point de la hardiesse. C'est la faculté de dompter sa peur et de faire bon visage en tremblant tout bas. L'effronté se force à oser. Il se munit d'un courage tout factice qui ne l'empêche pas de suer froid. On n'est pas effronté sans être poltron.

M. Burot, en entrant à l'hôtel de Maillepré, avait calculé soigneusement ce qu'il pouvait en résulter pour son dos.

C'était peu de chose. Biot ne le connaissait point autrement que pour l'avoir aperçu en passant chez le duc. Il y avait dix à parier contre un que le concierge ne le remettrait point.

On pouvait, à tout hasard, tâter le terrain, prendre langue.

M. Burot, néanmoins, laissa la porte cochère entr'ouverte, parce qu'il faut tout prévoir.

Il entra, comme nous l'avons dit, fort délibérément.

Le jour se faisait sombre. Il vit un homme assis dans un coin. Il n'eut garde de reconnaître Romée; Romée, de son côté, l'avait parfaitement oublié.

— Bonjour, brave homme, dit Burot; — il y a dans l'hôtel des appartements à louer, n'est-ce pas?

— Je n'en sais rien, répondit Romée.

— Diable! pensa Burot; il est encore plus ours que je ne pensais... Ce quartier, mon cher monsieur, reprit-il tout haut, — me convient sous tous les rapports... Cette tranquillité doit être bien précieuse à un homme de travail... je suis un homme de travail... un homme rangé... rentrant à huit heures tous les jours de la semaine et à neuf heures le dimanche... Ah! ah! les concierges n'ont pas d'embarras avec moi... et ça ne m'empêche pas de semer joliment des petits profits...

Romée, qui n'écoutait point, poussa un long soupir d'attente

— Loup mélancolique! Cerbère taciturne! grommela Burot, qui s'avança tout doucement et s'assit à moitié sur l'escabelle vide de Biot. — Il faut pourtant que je sache au juste... Ah çà! reprit-il encore à haute voix, — les loyers ne doivent pas être d'un prix fou, par ici!... car il n'y a pas presse, je crois bien... dites-moi... Savez-vous que vous n'êtes pas trop aux intérêts de votre propriétaire, mon brave?...

Romée se leva, traversa la loge et vint mettre son œil aux carreaux de la croisée pour épier le retour de Biot.

Près de la fenêtre, le jour était encore assez vif pour éclairer complétement son visage.

Burot le reconnut et ne put étouffer un cri de surprise. — Romée se retourna.

Burot était assis sur l'escabelle, les jambes ramassées et dans l'attitude d'un homme qui va s'élancer.

Romée eut une idée vague d'avoir vu quelque part cette figure effarouchée. Tandis qu'il cherchait, le subtil secrétaire, habitué à ces retraites précipitées, glissa comme un trait entre lui et la porte.

Il se souvenait, le malheureux de la sortie de l'Opéra et de ce moulinet funeste qui lui avait coûté une belle pipe et deux dents.

Mais Romée, dont l'attention était éveillée, le reconnut au moment où il passait le seuil. Il étendit la main pour le saisir et ne l'atteignit point.

— Arrêtez-le ! s'écria-t-il en s'élançant à son tour au dehors.

Il s'adressait à Biot, qui descendait à cet instant de l'aile droite.

Biot barra le chemin au fugitif. S'il avait su que la porte cochère restait entrebaîllée, c'en eût été fait de Burot; mais, comptant sur les vieux battants de chêne, Biot marcha en avant et voulut en finir tout d'un coup.

Burot avait perdu ses couleurs. Il était entre deux feux; sa position tournait au tragique. Son œil effaré cherchait tout autour de lui une issue qu'il ne trouvait point.

C'est, dit-on, en ces heures de péril suprême que le grand homme se relève. Burot tremblait de tous ses membres, mais il gardait ce coup d'œil d'aigle qui décide du sort des batailles. Lorqu'il vit le mouvement de Biot, sa lèvre rentrée eut un sourire napoléonien.— Il se retourna brusquement vers Romée, fit mine d'attaquer, recula, sauta...

Biot et Romée se regardèrent. Le drôle avait disparu, laissant derrière lui la queue d'un long éclat de rire. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Sainte avait remercié Dieu, parcequ'elle croyait aux paroles du vieux serviteur de sa famille. Elle se sentait confiante et sa prière montait, pleine d'espoir, vers le ciel.

Mais elle était seule. Il faisait nuit déjà depuis longtemps. La bonne figure de Biot n'était plus là pour appuyer ses consolantes paroles.

Qui ne sait l'influence navrante de la nuit et de la solitude sur la douleur !...

Sainte essaya de lutter. Elle appela vers elle de doux rêves, l'image de Gaston au retour, le bonheur de se revoir, et ce sourire mouillé de larmes heureuses qui devance le premier baiser du bienvenu...

L'image de Gaston vint. — Mais ce fut l'image de Gaston étendu sur un couche étrangère, pâle, les yeux fermés, les cheveux épars, la poitrine haletante.

Pauvre fille !

Et quelque part, sur la blancheur des draps, des taches rougeâtres...

Du sang ! mon Dieu !... le sang de Gaston !

Un mot ami, le son accoutumé d'une voix connue suffisent pour chasser l'angoisse de ces visions navrantes.

Mais Sainte était toute seule.

Toute seule pour la première fois de sa vie !

Ils ne s'étaient jamais quittés, Gaston et elle. Ils avaient grandi l'un près de l'autre, ensemble toujours, et passant à leur insu des tendresses étourdies de l'enfance à cet immense amour fraternel qui leur emplissait le cœur et leur tenait lieu de tous autres amours...

Il n'était plus là. Qu'il devait souffrir cruellement, lui qui souffrait loin d'elle !... Quel baume c'eût été pour son front brûlant que ce baiser du soir, attendu, espéré durant la longue journée !...

Il l'appelait.—Que sa voix était faible et changée !... Sainte étendait ses pauvres bras, suppliante et folle...

Gaston appelait toujours... sa voix faiblissait... elle avait ces accents de reproches déchirants des gens qui aiment et qu'on abandonne...

Sainte était assise auprès de sa table à ouvrage, où brûlait une bougie.

Au dehors, les derniers souffles de la tempête calmée gémissaient sourdement.

Au dedans, on entendait par intervalles, à travers la cloison de la chambre de l'aïeule, la voix monotone et voilée de mademoiselle de Maillepré lisant à la duchesse quelques fragments de la *Vie des Saints*.

Mais cette voix ne produisait sur Sainte nul effet consolateur. — A ce point en était descendue la malheureuse Berthe de ne plus être comptée même par sa sœur au nombre des vivants !

Sa voix uniforme arrivait à l'oreille de Sainte comme un murmure vain, — comme le bruit du vent qui pleurait dans les jointures des coisées...

Elle n'était plus rien en ce monde, sinon la prêtresse consacrée d'un culte mortel, la vestale enchaînée à la garde d'un feu divin, mais qui n'est plus de notre âge : le saint respect des aïeux.

Sainte était immobile, l'œil fixe et grand ouvert et fasciné par les images qui passaient dans son rêve douloureux.

On n'eût pu voir sans être ému de tendresse et de pitié ce pauvre bel ange, trop faible contre sa torture.

Sainte n'essayait plus de lutter, en effet ; sa détresse était à son comble. Elle oubliait les consolations de Biot et ne se souvenait que de ses craintes...

Pourtant, au plus fort de cette angoisse revenue qui achevait l'œuvre des souffrances de la journée et brisait ce qui lui restait de forces, une pensée traversa son esprit, et mit en son regard éteint de timides lueurs.

Un peu de sang rose remonta de son cœur à sa joue. — Vous eussiez dit comme un éclair fugitif d'espérance parmi la nuit morne du découragement.

Mais Sainte, en ce moment, n'aurait point su répondre si vous lui eussiez demandé la cause de ce semblant de joie. Les jeunes filles ignorent bien souvent le fond de leur cœur. Ce sourire troublé qu'arrête un rouge pudique, cet œil qui se baisse, farouche et si doux, ce joli sein, soulevant l'harmonieuse promesse de ses contours indiqués, tous ces symptômes ne parlent qu'au regard expert. La vierge sent et s'étonne. — Dès qu'elle apprend à s'effrayer, il y a chute. La prudence n'est qu'une vertu de la terre : la candeur est le charme des anges.

La souffrance de Sainte s'était arrêtée. Il lui semblait qu'un bras fort soutenait sa faiblesse.

En elle, tout se rapportait à Gaston pour une part. Ce bras secourable se levait pour défendre Gaston.

Son cœur se réchauffait. Le nom de Romée y résonnait comme une bonne parole d'espoir.

Romée n'avait point manqué à sa promesse. Il était revenu. C'était lui qui avait dit : « Gaston vit ; Gaston est sauvé... »

Oh ! Sainte croyait de toute son âme. Romée pouvait-il mentir ?...

Ce baume qu'on verse sur une blessure enflammée va calmer pour un instant ces élancements aigus. Mais, tout autour de la blessure, la chair est en feu ; le baume s'évapore et le patient se tort de nouveau sous l'atteinte redoublée de son mal...

La pauvre Sainte n'eut qu'un instant de répit. Le froid de la solitude vint glacer ce bien-être passager.

L'image protectrice se voila. Romée n'avait point encore en son cœur une place assez grande. Elle était sur le point de l'aimer ; elle l'aimait ; — mais à ces premières rêveries il faut le calme.

Entend-on, lorsque mugit l'orage, les sons doux d'un orchestre de fête?

Sainte craignait trop. Elle ne vit plus Romée, qui était l'espoir, — et, quelque part, dans la demi-obscurité de la chambre déserte, elle revit un lit blanc, taché de rouge...

Sa tête pendait sur sa poitrine, soulevée convulsivement par des sanglots sans larmes. Elle gémissait faiblement des plaintes d'agonie. . . . . .

. . . . . .

C'était un rêve, maintenant.

Oh! que Gaston était beau et que sa voix parlait doucement!

Il avait à sa joue de belles couleurs de santé et de force. — Sa bouche souriait. — Il s'appuyait au bras de Romée et ils avaient l'air de s'aimer bien.

Les lèvres de Gaston s'entr'ouvrirent. Il appela Romée son frère.

Parce que Sainte avait autour de ses blonds cheveux une gracieuse couronne de fleurs d'oranger. — On la voyait cette couronne, à travers le long voile de gaze des épousées.

Le jour était doux et doré. — On respirait dans l'air attendri des parfums vagues. — Sur la route, il y avait des fleurs blanches et roses, couchées parmi les rameaux verts.

Que dire?... C'étaient de calmes délices, un bonheur grave comme ces joies recueillies que la poésie païenne prêtait aux champs élyséens.

Et Sainte se demandait pourquoi elle avait tant pleuré...

Ces rêves tuent, parce que l'on s'éveille.

Sainte se dressa sur ses pieds chancelants, égarée. Le jour suave s'était fait nuit; le silence avait étouffé les voix chères. — Sainte voulait croire encore.

Du moins, si le bonheur était un rêve, l'angoisse aussi mentait. Il n'y avait pas plus de désespoir que de joie. La réalité, c'était le tranquille repos de la vie accoutumée...

Sainte se cramponnait à cette pensée.

Elle saisit la bougie et entra dans la chambre de son frère...

Là, tout était absence, vide, désolation, deuil.

Sainte sentit comme une main glacée qui étreignait son pauvre cœur meurtri.

Oh! il faut nous croire, ces chimères joyeuses qui viennent railler le désespoir sont plus cruelles mille fois que le désespoir lui-même. Elles arrivent, impitoyables, retourner le

poignard dans la plaie. Elles secouent la douleur qui allait s'engourdir. Elles tuent...

Sainte, en voyant ce pauvre lit vide, le bourgeron bleu, le pantalon de travail, fut frappée du dernier coup. Ses genoux fléchirent. Elle tomba sur le carreau et sa tête se cacha dans les plis défaits de la couverture.

Il était environ minuit...

On n'entendait plus depuis bien longtemps le bruit monotone de la lecture de Berthe.

La vieille duchesse sommeillait sans doute.

Quelques minutes après la chute de Sainte, Berthe de Maillepré parut sur le seuil qu'elle s'était interdit de franchir.

Elle appela sa sœur à voix basse, et, comme elle ne recevait point de réponse, elle s'avança vers le lit de la jeune fille.

Berthe était bien changée depuis deux jours. Dans son regard mourant, la dernière étincelle s'était éteinte.

Son visage, morne et froid naguère, avait maintenant une expression douloureuse. — Toute sa personne parlait de souffrance et semblait domander pitié.

Ne trouvant pas Sainte où elle la cherchait, elle traversa la chambre d'un pas lent et pénible.

— Ma sœur! ma sœur! dit-elle encore au seuil de la pièce nue qui était la retraite de Gaston.

Le silence.

Berthe éleva sa bougie. Elle vit Sainte, jetée à genoux et cachant son visage dans les couvertures d'un lit vide.

Berthe s'appuya au chambranle de la porte.

Ses lèvres remuèrent pour prononcer au dedans d'elle-même :

— Elle le pleure...

Ses yeux restèrent secs. Il n'y avait plus de larmes dans cette âme navrée.

Et la conscience qu'elle avait de son isolement était si amèrement profonde, qu'elle n'osa point mettre sa main suur l'épaule de sa sœur et lui dire : « Souffrons ensemble... »

Non. Elle était seule dans la vie. Autour d'elle se dressaient les murs invisibles d'une prison morale. Elle était rayée, avant l'heure de sa mort, de la liste de ceux qui vivent, qui consolent, qu'on aime...

Elle tourna le dos lentement à l'agonie de sa sœur.

Elle était venue pour savoir si Gaston vivait.

Elle avait vu le désespoir agenouillé près d'une couche vide.

Gaston n'était plus...

Berthe rentra dans la chambre de l'aïeule en murmurant les versets latins du *De profundis*...

Elle s'assit devant son métier à tapisserie, où se mêlaient, en un bouquet, les belles nuances de la rose rouge d'automne et du dahlia.

Sa taille frêle ployait.

Elle mit sa main amaigrie sur son cœur et dit de ce ton glacé qui effraye et laisse plonger la pensée tout au fond d'un abîme de douleurs :

— Je croyais que je n'aimais plus rien...

Elle prit son aiguille et se pencha sur son métier. Sa main tremblait. Après quelques points, des gouttes de sueur froide glissèrent sur sa joue.

Elle s'arrêta pour respirer.

Quand elle voulut reprendre sa tâche, son aiguille sauta hors de ses doigts roidis.

Elle regarda sa tache inachevée d'un air de regret découragé.

— J'aurais voulu la finir, dit-elle ; — mais je ne pourrai pas... Les fleurs que je lui ai portées l'autre nuit seront les dernières...

Puis, après un silence où l'on n'entendit que son souffle pénible mêlé à la respiration calme et forte de la vieille duchesse, elle dit encore :

— Quand je vais être morte, qui donc lui portera des fleurs nouvelles ?...

Cette idée arrêta un sourire qu'ébauchait sa lèvre pâlie. — Mais l'idée s'enfuit et le sourire revint.

Un sourire radieux et beau...

— Comme il va me tendre ses petits bras ! murmura-t-elle en joignant ses mains sur sa poitrine avec le doux geste de la mère qui berce son enfant ; — comme il va me rire et me baiser !... Ah ! j'ai attendu patiemment mon Dieu !... J'ai gardé la vie parce que vous ne voulez pas qu'on meure avant le temps... Et il fallait bien que j'obéisse, pour aller au ciel... au ciel où il m'attend, mon bel ange... mon Edmond chéri... mon enfant !...

Elle riait, elle pleurait...

Cette pensée de son fils pouvait réchauffer sa pauvre âme et lui redonner l'amour et la revêtir d'un manteau vivant de jeunesse et de beauté...

Après quelques minutes de rêverie, émue, elle se leva et replaça son métier dans sa cachette.

Tout au fond de l'armoire, elle prit un coffret et revint s'asseoir.

Le coffret contenait une boucle de cheveux blonds et un rouleau de papier.

Berthe mit la boucle de cheveux sur ses lèvres, qui murmurèrent de vagues plaintes d'amour.

C'était à son fils, cette boucle précieuse, cette relique adorée ! C'était tout ce qu'il lui restait de son fils...

C'était son trésor unique, sa joie, — tout ce qu'elle devait regretter en quittant la terre.

Elle la baisa, elle lui parla; elle la combla de larmes et de sourires.

Puis elle déroula lentement le papier, en tête duquel étaient écrites ces lignes :

Au nom du Père, du fils et du Saint-Esprit,
Ceci est mon testament...

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE

— LE CARNAVAL —

CHAPITRE I. — Mascarades..... 1
— II. — Carmen..... 10
— III. — Le caveau du Sauvage..... 17
— IV. — Les sept péchés capitaux..... 26
— V. — L'agonie d'une race..... 36
— VI. — Le fandago..... 49
— VII. — Entre quatre planches..... 57
— VIII. — Cinq bols de punch..... 65
— IX. — Le talisman..... 75
— X. — Où l'on enterre le mardi gras..... 83

PREMIÈRE PARTIE

— LE GRAND OPÉRA —

CHAPITRE I. — Le Marais..... 95
— II. — L'aïeule..... 103
— III. — Le frère et la sœur..... 112
— IV. — La mère..... 124
— VII. — Assaut de binocles..... 132
— VI. — Spectacle dans la salle..... 140
— VII. — Homme à la mode..... 149
— VIII. — Joli jonc..... 158
— IX. — Deux ateliers..... 166
— X. — Par hasard..... 174
— XI. — Habit noir et gants blancs..... 183
— XII. — La lettre..... 191

DEUXIÈME PARTIE

— LE MARQUIS SAUVAGE —

CHAPITRE I. — Bonne dame..... 198
— II. — Le raout..... 206
— III. — Derrière le rideau..... 214
— IV. — Nazaire, dit Dragon..... 222
— V. — Leçon d'armes..... 231
— VI. — La butte Saint-Chaumont..... 240
— VII. — Mignonne..... 249
— VIII. — L'orage..... 258
— IX. — Le baiser..... 267
— X. — Attente..... 276
— XI. — Deux douleurs..... 286

FIN DE LA TABLE

LES

AMOURS DE PARIS

PAR

PAUL FÉVAL

DEUXIÈME SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1865
Tous droits réservés

LES

AMOURS DE PARIS

TROISIÈME PARTIE

— LES FILLES DE MAILLEPRE —

I

VIERGE-MÈRE

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !
Ceci est mon testament.

Telle était la souscription du cahier enfermé par Berthe de Maillepré dans sa cassette, auprès de la boucle blonde, relique chère, douloureuse, mais consolante, qui rendait des larmes à ses yeux secs et lui parlait de son enfant.

Berthe déroula lentement le cahier.

— Gaston me l'aurait gardé jusqu'au mariage de Sainte, murmura-t-elle ; — car Sainte se mariera... Elle sera heureuse quelque jour... Puisse Dieu réunir sur elle tout le bonheur qui fut refusé aux enfants de Maillepré !... Après son mariage, Sainte aurait pu pleurer sur ma tristesse ces douces larmes des gens heureux... Elle aurait recueilli mon héritage et adopté la pauvre petite tombe où mon Edmond s'est endormi...

Elle s'arrêta sur ce nom aimé. Pour le prononcer, sa bouche trouvait des sons qui semblaient des caresses.

— Mais Gaston n'est plus là, reprit-elle ; — encore un que je vais revoir... Oh ! moi qui laissais engourdir mon cœur, comme j'aurai des gens à chérir quand je serai mortel... mon père... ma mère... Gaston... Mais ils ne connaissent pas mon fils... voudront-ils l'aimer ?...

Berthe plongea son regard au fond du coffret où était la boucle blonde.

— Oh ! oui..., pensa-t-elle, — je lui dirai de sourire bien doucement et de leur tendre ses petits bras... ils l'aimeront. Et pourquoi, mon Dieu, le repousseraient-ils ?... Dans le ciel, on sait lire au fond des cœurs... Ce n'est que sur cette terre qu'on aurait pu me croire coupable...

Elle s'interrompit encore et parut rêver. Puis elle reprit :

— C'était le dernier !... Maillepré est mort... Dieu avait mis la force dans la main de nos pères... mais il a donné aux enfants la misère et la faiblesse... Il fallait bien que le nom des chevaliers s'éteignît tôt où tard... Que faisait ici-bas Maillepré sans gloire ?...

Berthe avait toujours le front penché sur sa poitrine; mais quelque chose parlait d'orgueil dans l'amertume fière de son demi-sourire. Une lueur était sous sa paupière baissée.

Elle secoua la tête indolemment.

— Pauvre fille !... murmura-t-elle avec pitié, — voilà que je me souviens, à l'heure où il faut oublier... Il n'est plus à nous, ce grand nom de nos aïeux... et pour tombe, Gaston — le chef — n'aura qu'un peu de terre avec une croix de bois où manquera la couronne ducale au-dessus de l'écusson séculaire... Ah !... Dieu nous doit beaucoup dans l'autre monde !...

Cette parole, qui, dans une autre bouche, eût été un hardi blasphème, tomba simple et convaincue des lèvres de Berthe. Elle avait tant pleuré !

— Mais il lui faut des fleurs, à mon Edmond ! dit-elle après un silence ; — Charlotte... je ne la connais plus !... Elle ne nous aimait pas... Sainte... oh ! comme elle aimerait mon Edmond !... Mais ce récit étonnerait son âme de vierge... Je ne peux pas !... je ne peux pas !... Pauvre petite tombe où nul ne viendra plus !... Pauvre petite croix où l'on ne suspendra plus de couronnes !... L'herbe grandira à l'entour... on ne verra plus rien...

Berthe eut un tressaillement.

— Rien ! répéta-t-elle ; — tant d'amour !... tant de larmes !... tant de bonheur ! . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Berthe était exténuée de fatigue. Cette veille avait achevé d'épuiser ses forces. Elle ne songeait point pourtant à se re-

poser sur le cadre préparé pour elle auprès du lit de la vieille dame.

Berthe se sentait mourir. La vie, en elle, s'éteignait lentement, — et il y avait bien longtemps qu'elle avait la conscience de son dépérissement et qu'elle comptait avec froideur chaque pas qui la rapprochait de la tombe.

C'était une pauvre fleur à qui avait manqué la rosée du ciel. Elle se penchait fanée avant le temps. Et de même que la fleur flétrie exhale encore aux brises nocturnes ce qui reste de ses parfums affaiblis, de même il s'épandait dans sa solitude une plainte douce, un cri étouffé d'amour, dernière émanation de son âme résignée.

Elle ne voulait point reposer cette nuit, parce que ces quelques pages, écrites aux heures d'insomnie, allaient rester après elle. Ces pages étaient sa vie et son secret.

Son secret, que nul n'avait pénétré, Berthe voulait le donner pour quelques larmes, pour quelques fleurs à jeter sur cette petite tombe où nous l'avons vue s'agenouiller et prier...

Elle se mit à feuilleter le cahier. C'était la suprême lecture. Il fallait voir s'il n'y avait rien à retrancher, rien à ajouter...

Au commencement de ces pages, il y avait bien des mots effacés sous des larmes; mais, à mesure qu'on avançait, on voyait sa plume s'assurer. — L'œil s'était séché, sans doute...

C'était ainsi :

« La petite croix est noire. Elle porte un nom : EDMOND.

» Sous ce nom, je n'ai point mis : *Priez pour lui*, parce qu'on ne prie pas pour les anges.

» Mon fils est là sous l'herbe, le fils de Berthe.

» J'écris pour ceux qui m'ont aimée, pour Gaston, mon frère, le chef de notre maison, qui aura le droit de me juger; pour Sainte, ma sœur, pour qui je prie, chaque fois que Dieu me laisse prier.

» Gaston et Sainte m'aimaient autrefois. Maintenant, ils m'oublient. Je ne me plains pas.

» Leur tendresse mutuelle m'a fait pleurer quelquefois, parce que, si oppressée que soit une âme, elle a besoin d'aimer autre chose qu'un souvenir.

» Mais Dieu m'avait fait cette part dans la vie d'être seule au milieu de ma famille et de mourir vivante. Je bénis le nom de Dieu...

» J'écris pour que ceux qui m'ont aimée rendent une mère à la tombe de mon fils.

» La mort attendrit, je ne sais pourquoi. Gaston et Sainte penseront à moi quand je serai morte. S'ils me pleurent, que ce soit au pied de la petite croix noire où j'ai écrit le nom de mon fils.

» Tant que Sainte sera une enfant, mon frère ne lui dira point mon histoire. Il la mènera seulement une fois à la petite tombe, et Sainte y mettra des fleurs.

» Je suis une pauvre femme, et j'ai bien souffert. Mon frère et ma sœur, faites cela pour moi...

» ... Nous demeurions dans la rue de Vaugirard. Notre bonne mère était sur le lit d'où elle ne devait plus se relever. Biot tremblait la fièvre sur son grabat. Gaston faisait cette longue et cruelle maladie qui faillit doubler notre deuil.

» Charlotte et Sainte ne savaient point travailler encore.

» Moi, j'avais déjà la garde de madame la duchesse, notre vénérée aïeule.

» Un jour, le pain manqua. — Gaston avait faim. — Madame ma grand'mère ordonnait de servir le dîner...

» Sainte et Charlotte pleuraient.

» Elles doivent se souvenir de ce jour.

» Nous n'avions pas comme maintenant la possibilité d'entourer madame la duchesse d'un semblant de luxe et de bien-être; néanmoins elle ne voyait point notre misère de si près qu'autrefois dans la chambre unique où nous étions tous entassés chez M. Polype, au Palais-Royal. Son état continuel d'absorption et le vague de ses idées aidaient, d'ailleurs, à la tromper. Elle ne se doutait point de notre détresse...

» Mais ce jour nous n'avions plus rien. Notre bonne mère allait demander en vain la goutte de breuvage qui rafraîchissait son gosier en feu...

» J'allai vers madame la duchesse. Mon cœur saignait, car je croyais lui porter un coup cruel.

» Je lui dis : — Madame ma mère, vos enfants manquent de pain.

» Elle était assise sur son haut fauteuil de paille. Je vois encore son regard terne et glacé descendre lentement et peser comme un poids de plomb sur ma paupière qui se baissa.

» — Et qu'y puis-je, ma mie? demanda-t-elle sèchement.

» Je balbutiai : — Madame ma mère, c'est à nous, je le

sais, de vous servir, et vous ne nous devez rien; mais...

» — Au fait, mademoiselle de Maillepré! m'interrompit-elle de sa voix brève et impérieuse.

» Je n'osais plus...

» Pourtant Gaston, dans la chambre voisine, appelait Sainte et lui disait : — J'ai faim.

» Et Sainte sanglotait, la pauvre fille.

» J'entendais tout cela.

» Madame la duchesse avait sur un guéridon, auprès d'elle, sa boîte d'or émaillée, au dedans de laquelle est ce portrait dont nul d'entre nous n'a connu l'original; — c'était tout ce qui restait de l'héritage de Maillepré.

» Je la convoitais de l'œil, car elle pouvait sauver notre mère et Gaston; elle pouvait donner à Jean-Marie Biot, notre protection et notre ressource, le temps de se rétablir. — C'était pour nous le salut.

» Je rassemblai mon courage, et je repris :

» — Madame ma mère, cette boîte, qui vous est inutile, nous rendrait la vie...

» D'un geste prompt, la main de madame la duchesse se referma sur la boîte, qui disparut sous sa robe de soie.

» Elle me regarda d'un air défiant et irrité.

» — En sommes-nous là, ma mie, dit-elle en secouant sa tête blanche, — et ne pouvez-vous attendre ma mort pour vous partager les joyaux de Maillepré?... Que madame ma bru, votre mère, vende, si bon lui semble, le château d'Avalon en Bourgogne, ou le manoir de Kergaz en Bretagne, mademoiselle... qu'elle aliène l'hôtel de monsieur mon beau-père... qu'elle offre hypothèque sur Saint-Thomas-des-Dunes, sur Naye, sur Blessac... Nous ne sommes pas en peine, ma mie... Sauf le domaine de Maillepré, qui est substitué, nous pouvons faire argent de tout... Faites servir, je vous prie!...

» Je restai atterrée...

» J'entendais toujours Sainte qui pleurait...

» ... En ce temps, je n'étais pas tout à fait recluse. Je vivais la même vie que vous. On me parlait comme à un être vivant.

» Il y avait dans la maison, à l'étage au-dessous, un homme dont la réputation de bienfaisance était venue jusqu'à moi. J'avais entendu parler de ses courageux efforts en faveur des pauvres. Il avait poussé le dévouement jusqu'à braver la prison pour porter la consolation dans les classes souffrantes. — Biot parlait de lui souvent, parce qu'on lui en parlait toujours.

Biot disait que cet homme généreux consacrait sa plume aux indigents et soutenait pour eux contre les riches une guerre infatigable...

» Il faut moins de courage, mon frère, pour demander l'aumône que pour voir souffrir les siens.

» Je sortis sans être aperçue, et je frappai à la porte de cet homme.

» Je veux te taire son nom. A quoi bon te léguer le malheur d'une stérile vengeance?...

» J'entrai. J'avais le visage baigné de larmes.

» A travers mes sanglots, je dis :

» — Ma mère se meurt, et nous n'avons pas de pain!

» L'homme généreux me prit par la main et m'introduisit tout au fond de son appartement.

» Je le suivis sans défiance. Il fermait toutes les portes derrière nous.

» Dans la dernière pièce, il me fit asseoir auprès de lui et me dit que j'étais belle.

» En ce moment, une voix s'éleva au dedans de moi, qui m'avertit de fuir. La figure de cet homme me repoussait et m'effrayait. — Mais ceux que j'aimais avaient tant besoin de mon courage!... et puis on m'avait répété si souvent les louanges de cet homme compatissant, dont la plume désintéressée ne flattait que l'indigence!...

» Ce furent d'abord de paternelles paroles. Il me remercia d'être venue vers lui. Il me dit de longues phrases sur la bienfaisance et sur le contentement qu'il éprouvait à faire des heureux.

» Je trouvais cela beau; mais j'avais peur, parce que ses yeux hardis me dévoraient et qu'il me disait toujours que j'étais belle.

» Il me prit les mains.

» — Ceux que vous aimiez, me dit-il, ma fille, auront du pain désormais. Je ne suis pas riche. Je sors de la prison où m'ont conduit mes efforts en faveur des malheureux... Mais il n'est si pauvre homme qui ne puisse trouver l'obole implorée... Vous avez bien fait de venir, ma fille...

» Je me souviens de ces paroles, parce qu'elles me réchauffèrent le cœur. J'eus honte d'avoir douté d'un homme si bon...

» Mon frère et ma sœur, ce qui suit est toute la vérité.

» L'écrivain généreux fit un mouvement. Je crus qu'il se

levait pour aller chercher le secours promis, — et j'étais bien impatiente, car vous m'attendiez, et il me semblait entendre vos plaintes au-dessus de ma tête.

» ... Je sentis mes bras liés à mes reins par une étreinte brutale. — Je poussai un cri...

» Un seul cri, parce qu'une bouche infâme se posa comme un lourd bâillon sur ma bouche...

» J'étais forte encore alors. Je luttai. Dieu a mis en nous autres femmes une prescience du danger. J'ignorais tout, et, en ce moment affreux qui précéda ma chute, tout m'était révélé.

» Le misérable se lassait, rugissait. Sa face rouge écrasait mon visage; son souffle brûlant m'étouffait...

» Je résistais toujours.

» Il râlait, vaincu. Ses yeux sanglants sortaient de leurs orbites...

» Il tomba sur ses genoux... Je me crus sauvée.

» Mais il se releva, écumant et blasphémant... Son poing fermé frappa trois fois ma poitrine. La mort passa sur mes yeux...

» Mon frère, il y a bien longtemps que j'ai pardonné à cet homme, chaque jour je prie pour lui.

» ... Je fus quinze jours agonisante. Vous ne pouvez l'avoir oublié. Je n'avais ni parole ni pensée.

» Quand je m'éveillai, vous étiez tous autour de mon lit. — Ma mère était morte.

» Mon Dieu! suis-je donc coupable? J'ignorais jusqu'à mon malheur!...

» Cependant, une tristesse vague pesait sur moi. Je ne savais pas ce que je craignais; mais j'avais, durant l'insomnie de mes nuits, de longues angoisses. Je désirais être seule, et, dès que j'étais seule, j'aurais voulu du bruit autour de moi, du mouvement, de la vie.

» Vous vous occupiez encore de moi à cette époque, mon frère et ma sœur. Souvent vous tâchiez de deviner la cause inconnue de mon malaise. La pauvre petite Sainte m'entourait de caresses; Charlotte, parmi les vives saillies de sa gaieté d'enfant, essayait de m'interroger. — Pouvais-je répondre? Je me souvenais d'une lutte horrible, terminée par un coup presque mortel. Voilà tout. Sur mon salut, voilà tout...

» Y a-t-il en nous deux mémoires, celle de la raison et celle de l'instinct?... Je ne me souvenais que d'un assassinat, et cependant je n'accusais point mon assassin.

» J'avais pudeur à prononcer ce nom. Je ne l'ai jamais prononcé. — Pourquoi?...

» Il restait dans la maison, gardant sa renommée d'homme généreux. Il y resta plus d'un mois après son crime, comme s'il eût deviné que, de moi, il n'avait rien à craindre. — Puis il partit. Jamais je ne l'ai revu. Que Dieu lui donne le repentir et le pardon!...

» Je me rétablissais lentement, et, fatiguée de vos tendres questions, je prenais goût à rester seule auprès de madame la duchesse. Ce que j'avais pour elle de vénération vraie et profonde se combinait, pour me retenir à ses côtés, avec le repos que je trouvais près d'elle. Si je pleurais, elle ne me voyait pas; si je soupirais, elle ne m'entendait pas.

» Je crois que, dans son esprit, je suis restée une enfant au-dessous de l'âge de raison. Elle ne m'a jamais interrogée. — Et c'est sous ses yeux que j'ai tant souffert!

» Des mois se passèrent.

» Une nuit, je fus éveillée par des douleurs sourdes... Quelque chose se mouvait dans mon flanc... J'écoutai, stupéfaite, ce travail inconnu qui s'opérait en moi; j'épiais les tressaillements de mes entrailles...

» Oh! qui donc, sinon Dieu, pouvait faire descendre un rayon de joie céleste au cœur de la pauvre fille qui allait être mère?...

» Quelle voix, sinon la sienne, expliquait à la vierge ignorante ces mystérieuses promesses de la douleur?...

» Un cri s'éleva tout au fond de mon cœur. J'eus un élan d'amour, d'amour immense. Je joignis les mains et je priai...

» Je priai pour mon fils, dont un transport de tendresse m'annonçait la venue. J'étais mère; je le sentais, je le savais...

» Mère!... Ce fut une nuit de délicieux espoirs, de tendresses folles, d'aspirations brûlantes...

» Mon enfant! oh! que déjà je l'aimais!...

» Ce fut une nuit d'incertitudes poignantes, de craintes amères et de regrets cruels!...

» J'étais mère!... et j'étais mademoiselle de Maillepré!...

» Dans notre enfance, Gaston, notre bonne mère disait que nous nous ressemblions tous deux de cœur comme de visage : doux mais orgueilleux.

» C'est bien vrai! en nous prenant tout ce qu'avaient nos pères, Dieu nous a laissé l'orgueil de notre race.

» Pour vous, mon frère, tant mieux. A l'homme, l'orgueil est un don. L'orgueil, pour vous, c'est la vaillance, c'est la vertu...

» Mais, pour moi! où s'est égaré dans mes veines outragées le sang glorieux de Maillepré!...

» Je le sais bien, être pure ne suffit point aux filles de nos pères. Il leur est défendu de tomber, même sous la fatalité. La tache involontaire ternit aussi un écusson. Le malheur souille presque autant que le crime. — Il n'y avait que le cloître, n'est-ce pas, pour mademoiselle de Maillepré déshonorée?

» Eh bien, mon frère, je me suis jugée. Je me suis condamnée. J'ai mis une barrière rigide entre la vie et ma jeunesse. Y a-t-il un cloître mieux fermé aux joies du dehors, plus silencieux, plus solitaire que ma prison?...

» Dieu, qui m'a donné pour madame notre aïeule un respect religieux, a permis à la pauvre fille tombée de ne point murmurer dans sa retraite...

» ... J'avais de vagues attentes mélangées d'impatience et de terreur. Ignorant tout, je ne pouvais deviner ni prévoir les scènes de ce drame de douleur où la femme partage en deux son souffle et détache de soi un être vivant.

» Je ne faisais nuls préparatifs; je ne prenais nulle précaution. J'avais en Dieu une foi sans bornes... Dieu connaissait mon innocence.

» Faut-il le dire?... c'était une pensée folle et sacrilége!... je me comparais à la Vierge-Mère, à qui j'adressais chaque jour mon oraison ardente. Au fond de ma misère, comme elle au sein de sa gloire divine, j'allais enfanter, moi qui sortais de l'adolescence, moi dont le cœur n'avait jamais retenu le nom d'un homme.

» Je vous demandais pardon, sainte Marie! Je pleurais pour avoir osé mettre ma honte obscure auprès de vos sublimes mystères... Mais mon enfant, mais mon Jésus allait naître et je n'avais pas même de crèche où réchauffer ses premiers frissons...

» Bonne Vierge! vous m'avez pardonné. Vous avez pitié des mères.

» J'avais espoir en vous. Après ma prière, je vous voyais, souriant de divins sourires, abaisser vers moi, pauvre fille, votre main, et montrer ma souffrance au fils de Dieu, dont vous êtes la miséricorde...

» ... Tout dormait dans notre maison. Une mince cloison me séparait de vous, mon frère, de Sainte et de Charlotte. Mon lit touchait le lit de madame la duchesse notre grand'mère.

» Mon flanc se tordait en de mortelles douleurs.

» Je souffrais ! oh ! je souffrais !... Des doigts de fer déchiraient mes entrailles. Une sueur froide inondait mon corps. Mon cœur défaillait. Ma tête lourde éclatait.

» Mes draps, enfoncés de force dans ma bouche, étouffaient mes gémissemetns.

» Les sons clairs de la cloche de Notre-Dame-des-Champs tintaient matines.

» Je tâchais de prier. — Que la prière est difficile aux heures du martyre !...

» Je pensai que j'allais mourir...

» Madame mon aïeule reposait profondément. Elle avait ce sommeil bruyant que mesure sans relâche sa respiration calme et forte...

» C'était comme à l'heure où j'écris ces lignes. — Ce fut sans doute une vie belle et chrétienne que celle de madame mon aïeule, car sa vieillesse est la tranquillité.

» Rien ne trouble la quiétude de ses jours ; nul rêve ne traverse le repos de ses nuits.

» Elle vivra longtemps encore. Vous me remplacerez auprès d'elle...

» En ce moment de tortures indicibles, ce bien-être voisin me semblait railler mon agonie. J'enviais cette immobilité froide, cette absence de sensations qui semble protéger madame la duchesse contre les maux de ce monde...

» Oh ! mais que de joie tout à coup parmi mon supplice ! quel flot d'allégresse au fond de mon cœur mourant !...

» Tout mon être se fondit en un instant en une immense angoisse. La vie se retira. Mes tempes froides battirent. Mes yeux s'aveuglèrent. Ma langue se glaça dans mon palais. — Je donnai mon âme à Dieu...

» Puis mes yeux se rouvrirent. Un bien-être inouï courut par mes veines...

» Edmond !... pauvre cher ange !...

» Je contins un cri. Je me levai. — Mon amour me donnait des forces...

» Je traversai doucement, avec mon enfant dans mes mains, la chambre où vous dormiez tous. Je sortis.

» Le froid me saisit au dehors... Je me traînai le long

des murailles. Nul n'était plus là pour épier ma plainte.

» J'atteignis, épuisée, le seuil du couvent de Notre-Dame-des-Champs... je soulevai le marteau par un dernier effort... puis je m'affaissai inanimée, sur la pierre humide... »

II

L'ENFANT DE BERTHE

Le testament de Berthe continuait :

« ... C'était une nuit froide et noire. J'étais à peine vêtue. La pluie trempait mes os. Le contact de la pierre glacée figeait le sang dans mes veines. — Je n'étais délivrée qu'à demi.

» Quelques minutes de retard, et c'en était fait de nous.

» De nous, mon frère ! nous étions deux, mon enfant et moi !... Oh ! si j'étais morte ainsi avec mon Edmond !...

» Mais la souffrance ne frappe jamais en vain à la porte de ces saintes demeures. Une main secourable me souleva bientôt, évanouie. Le dernier lien qui retenait Edmond à mon flanc fut tranché. Je repris mes sens et je pus voir à travers mes larmes les traits de mon enfant...

» Il dormait. La bonne sœur qui m'avait recueillie le bercait sur ses bras.

» C'était une femme jeune encore, aux traits doux et amaigris par la pénitence. Son visage semblait dire qu'elle avait bien souffert. Mais la résignation sereine était sur son front, et ses yeux que l'habitude de la prière élevait fréquemment vers le ciel, avaient une expression calme et reposée...

» Mais mon fils ! mon Edmond ! qu'il était beau ! La sainte femme ne pouvait s'empêcher de sourire à son angélique sommeil. Elle le berçait bien doucement...

» Je baisai le bas de sa robe de bure pour le sourire qu'elle donnait à mon fils.

» Puis je lui dis :

» — Ma sœur, ayez pitié de moi ! ce pauvre enfant n'a point d'asile.

» La religieuse me regarda d'un air sévère. — Mais elle mit sa lèvre sur le front de mon fils.

» Elle m'interrogea. Je lui dis mon malheur.

» Elle me crut, car elle déposa mon Edmond sur sa propre couche et serra mes deux mains dans les siennes,

» — Ma fille, me dit-elle, — je ne suis que la sœur tourière d'un pauvre couvent... mais votre enfant aura un asile... L'homme qui abusa de votre détresse est de ceux qui nous assassinaient il y a quarante ans et qui aujourd'hui nous calomnient... il faut prier pour lui, ma fille...

» Elle me dit cela. Je ne la compris point, mon frère. Y eut-il donc une époque si rapprochée de nous où la bienfaisance sainte et la charité furent des titres de proscription? — Mon père nous disait bien que, pendant son séjour en Amérique, la France s'était divisée en deux camps ennemis et que le sang avait coulé par torrents. Mais il disait aussi que la France était un pays de généreux honneur... Assassiner de pauvres femmes !...

» C'est impossible, n'est-ce pas?... et, de nos jours, qui donc pourrait les calomnier, ces anges de la terre qui mettent en commun leur vie pour prier et pour secourir?...

» Le jour venait. La sœur Marthe éveilla une de ses compagnes et me soutint jusqu'au seuil de notre maison.

» ... J'étais recueillie en ma joie. Plus que jamais je me tenais à l'écart, me confiant auprès de madame notre aïeule, afin de pouvoir me taire et penser toujours, toujours à lui.

» Mon petit Edmond, qui apprenait à me sourire !...

» La sœur Marthe l'avait confié à une pauvre femme de a rue de l'Ouest. Dès qu'il faisait un rayon de soleil, mon Edmond avait l'air pur qui circule sous les grands arbres du Luxembourg.

» Il grandissait. Il devenait fort. J'étais heureuse.

» Chaque jour, je m'échappais vers le soir et j'allais l'embrasser... Mon Dieu, mon Dieu ! j'étais bien heureuse !

» Personne à la maison ne s'apercevait de mes absences. e me cachais comme pour commettre un crime. Biot seul me vit une ou deux fois me glisser hors de la chambre de mon aïeule. Mais Biot est un cœur d'or qui aime trop pour soupçonner.

» ... Mon frère, si vous l'aviez vu, le pauvre enfant, essuyer mes larmes avec ses petites mains ! Il me connaissait. A mon approche, son vagissement devenait doux.

» Il avait deux mères, en ce temps. La sœur Marthe venait presque aussi souvent que moi... Sainte femme, qui est avec Dieu maintenant, et qui protége mon Edmond au ciel, comme elle le protégeait sur la terre !...

» Seigneur ! puisque j'étais si heureuse, moi qui n'avais qu'une heure pour voir mon fils chaque jour, pour l'admirer, pour l'adorer, quel doit donc être le bonheur des autres mères !

» Leurs yeux se ferment, le soir, sur la vue chère de leur enfant qui dort. La nuit, éveillées par de doux appels, elles goûtent cette joie bénie de la nourrice-mère qui fait couler sa vie dans les veines d'un être bien-aimé. Le matin, elles sont là pour épier le premier sourire. Et le jour, tout le jour, elles ont à supporter ces caprices si bons, à modérer ces allégresses folles, à consoler ces douleurs bruyantes qui fondent en larmes et finissent par des jolis rires.

» Qu'elles doivent vous chérir, mon Dieu, ces mères, et vous rendre grâces pour tant de bonheur !...

» Moi, je vous remerciais du fond du cœur. Edmond prenait le lait d'une étrangère. Edmond dormait loin de moi; une autre main que la mienne berçait son sommeil. Mais il était à moi ; j'étais sa mère... »

Berthe interrompit sa lecture. Son visage était baigné de larmes.

— J'étais sa mère ! murmura-t-elle.

Elle jeta un regard oblique sur la boucle de cheveux blonds.

— Oh ! oui !... reprit-elle ; — j'ai vu ces cheveux sur une tête souriante... Comme ils étaient fins et brillants !... C'était mon fils !... Ah !... j'ai mis bien longtemps à mourir...

Elle tourna un feuillet de son manuscrit et lut :

« ... Mes soins lui manquaient peut-être. La nourriture qu'il lui fallait n'était peut-être point dans le sein de cette femme. Que sais-je ? A un enfant il faut sa mère...

» Je le vis un soir plus pâle que de coutume. Je rentrai bien triste. Quelque chose me poignait au cœur. Nul symptôme alarmant ne se montrait encore; mais je n'avais point foi dans mon bonheur ; il me semblait que nos joies, à nous autres Maillepré, — race déchue et oppressée sous une fatalité mystérieuse, — devaient être passagères toujours et suivies de revers !

» Hélas ! je ne me trompais pas pour ce qui me concerne. — Puissé-je m'être trompée pour vous, mon frère et ma sœur !

» Le lendemain, Edmond était plus pâle encore. Il voulait sourire et il pleurait.

» Le lendemain...

» Pardonnez-moi, mon Dieu ! je désespérai de votre justice. Je blasphémai. Pardonnez-moi !...

» C'est qu'il était mon espoir unique en ce monde ! C'est que j'avais mis en lui tout ce que j'ai de tendresse au cœur...

» Il avait un drap blanc sur son berceau... son petit corps était froid... Il semblait dormir.

» Mon âme se déchira. Je n'avais plus d'enfant.

» Seigneur, vous me l'aviez donné, vous pouviez me le reprendre. Ce fut un crime que je commis en me révoltant contre vous... Mais pitié, pitié ! J'ai tant pleuré depuis ce jour !... A l'heure de ma mort, ne me refusez pas la porte de votre ciel, où vous l'avez recueilli...

» ... Je sortis un matin et je suivis toute seule jusqu'au cimetière un petit cercueil où il y avait une couronne.

» On mit le cercueil dans une fosse : on me laissa le baiser ; puis on jeta de la terre...

» La terre tombait avec un bruit sourd. A chaque pelletée, tout mon corps sautait. — C'est un bruit qui reste au cœur bien longtemps, et qui revient la nuit vous faire tressaillir au moment où l'on s'endort...

» Je l'entends souvent. — Et alors, je vois la fosse ouverte et le petit cercueil qui disparaît peu à peu sous la terre. — Et mon martyre augmente un peu...

» La nuit suivante, faible et brisée, je n'eus point la force de retenir mes sanglots. Vous vintes, mon frère. Vous me demandâtes qu'elle était ma souffrance...

» Oh ! depuis lors, n'est-ce pas ? je me suis mieux cachée ! Je suis devenue Berthe la statue. Plus rien de commun entre les angoisses de mon cœur et mon visage de marbre !...

» ... Tout était fini. Qui m'eût attirée désormais au dehors ? Je fermai sur moi cette porte lourde, au delà de laquelle est le jour, l'air pur, la vie. Je pris toute entière la charge de madame notre aïeule.

» Ma jeunesse se fondit en sa vieillesse. Je mis un triple voile sur mon cœur. Je tâchai de me faire froide, immobile, insensible...

» Vous me jugeâtes ainsi, mon frère et ma sœur, trop vite peut-être... Qu'importe ?... Votre erreur est devenue la réalité.

» Oui, je suis devenue froide au contact incessant de cette

vieillesse glacée. Oui, mon cœur a pâli de même que mon visage...

» Oui, oui ! je ne sais quelle vie anime encore ce corps diaphane et livide, qui est un cadavre !...

» Je respire, mais je ne sens plus... Mon fils ! voilà le point unique par où je touche au monde...

» C'est une tombe qui me rattache à la vie.

» Hors la pensée de mon fils, rien en moi qui ne soit flétri...

» Il me faut son image pour penser ; pour prier, il me faut son souvenir...

» Mon frère, si Dieu veut que Maillepré se relève un jour, vous deviendrez puissant et glorieux autant que l'étaient nos pères. Vous en êtes digne. — En ces jours de bonheur, je vous en prie, ne repoussez point avec dédain la mémoire de la pauvre Berthe. Elle meurt innocente. Vous seul avez mon secret. Votre écusson n'aura point par son fait de tache aux yeux du monde et son âme est vierge devant l'œil de Dieu.

» Si vous êtes riche, donnez-lui place au sépulcre que votre pieux amour élèvera sans doute à notre père et à notre mère. Donnez place à Berthe et à son enfant...

» Ma sœur, quand vous saurez tout ce que j'ai souffert si près de vous, votre cœur sera ému ; vous me plaindrez, car vous êtes bonne ; plaignez-moi surtout, ma sœur, pour n'avoir point trouvé ici-bas une âme où verser mon secret.

» Ma douleur me tue, parce que je la concentre en moi seule ! — toujours seule, ma sœur !...

» Ce silence qui m'entoure ; cette solitude où se dresse devant moi, immobile toujours, le visage morne de madame la duchesse, cet air échauffé qui dessèche ma poitrine, ma chute, la mort de mon Edmond, tout cela se confond en un fardeau écrasant qui m'oppresse.

» Que de fois j'ai voulu parler et demander une consolation !...

» Mais j'avais pris la tâche de veiller nuit et jour auprès de madame la duchesse. Nous autres Maillepré, savons-nous crier merci ?...

» ... Tant que mes jambes soutiendront mon corps mourant, je ferai mon devoir. Je quitterai ma couche le matin pour vaquer à la toilette de madame notre aïeule. Ma voix s'élèvera pour répéter à son oreille habituée des lectures saintes...

» La nuit, je prendrai sur mon sommeil le temps de pour-

suivre cette broderie commencée, dont le prix m'ouvrira encore une fois peut-être les portes de ce beau jardin où dorment ceux que nous aimions.

» Puis, quand Dieu pensera que j'ai assez souffert, il m'appellera vers lui. — Vous me trouverez couchée à mon poste, pâle et froide comme la veille. — Je serai avec mon Edmond.

» Mon frère et ma sœur, soyez heureux autant que je le souhaite !... »

. . . . . .

Le jour naissant mettait des lueurs indécises derrière les rideaux épais des croisées.

Berthe déposa le cahier sur la table. Elle était d'une effrayante pâleur.

Bien longtemps avant d'arriver à la fin du manuscrit, son visage avait repris son aspect glacial et immobile.

Elle se leva. Ses jambes fléchirent, si léger que fut le poids de son corps appauvri.

Elle gagna en chancelant le cadre préparé pour elle et parvint à s'y étendre.

La fatigue lui donna sur-le-champ le sommeil.

Le sommeil lui apporta un rêve. Sa bouche décolorée se détendit lentement pour arriver à un sourire ravi. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer ces douces plaintes qui sont le langage des songes heureux...

Il y avait sur son visage, où renaissait la beauté un bonheur extatique...

— Edmond !... Edmond !... dit-elle.

. . . . . .

Le lendemain, quand Jean-Marie Biot se présenta, la vieille duchesse dormait encore.

— Sais-tu lire? lui demanda Berthe.

— Oui, notre demoiselle, répondit Biot.

Berthe lui mit son manuscrit dans la main.

— Tu es de la famille, reprit-elle ; — ceci est mon secret. Lis ce cahier et fais ce que je demandais à mon frère...

Biot voulut répliquer ; mais une voix sèche et cassée s'éleva du fond de l'alcôve et appela mademoiselle de Maillepré.

Vers cette même heure, dans un salon du premier étage de l'hôtel, M. Williams était assis devant une table et com-

pulsait un gros livre des pages duquel sortaient de nombreux signets.

Auprès de la cheminée, dont la tablette en marbre supportait des papiers en désordre, se tenait l'un des serviteurs de M. Williams.

On ne peut dire que ce fût tout à fait un valet. C'était un homme d'aspect intelligent et digne, très-froid comme son maître, et dont le costume prenait exactement le milieu entre l'habit de ville et la livrée.

M. Williams était en habit noir, prêt à sortir. Il y avait sur sa figure une apparence de fermeté virile et forte; mais ses cheveux étaient tout blancs. Cette particularité ne le vieillissait point autant qu'on pourrait le croire. Sa taille haute et robuste combattait l'impression produite au premier abord par ce signe d'un grand âge. Tout au plus pouvait-on lui donner soixante ans.

Ses traits gardaient une expression de bonté flegmatique. A cette immobilité de visage s'ajoutait l'immobilité plus remarquable de son cou, enveloppé d'une haute cravate blanche, et inflexible comme s'il eut été de pierre.

On sait que la gourme anglaise roidit généralement la gorge de tout gentleman ayant une certaine idée de son importance; mais ici la roideur était exagérée. Les cols de chemise les plus empesés de nos sportmen les plus ridicules permettent de saluer à peu près, de tourner la tête à demi, et de prendre cette pose souffreteuse que les progrès de l'art équestre infligent aux raffinés du trot. M. Williams, au contraire, semblait supporter l'étreinte d'un gorgerin d'acier. Il se tournait tout d'une pièce, et, au lieu de pencher la tête sur son livre, il était obligé d'élever le livre à la hauteur de ses yeux.

Sur un homme de cet âge et de cette gravité la mode a peu d'empire. Ce ne pouvait être qu'un vice de constitution, un accident ou une blessure.

La pièce où nous introduisons le lecteur était l'une des salles de réception de l'hôtel de Maillepré. Ses belles et harmonieuses proportions en diminuaient l'étendue apparente. Le plafond à caissons avait de vives peintures de l'école de Rubens, où brillait l'opulent matérialisme de la manière flamande. C'étaient de puissantes déesses aux hanches charnues, des enfants buveurs, des bacchantes terrassées par l'ivresse; — c'était Bacchus, le conquérant joyeux, riant à sa coupe emplie et secouant, au-dessus de son front épanoui, les pam-

pres et les raisins transparents de sa coiffure; c'était encore Silène, le demi-dieu bourgeois, dont le ventre est une outre pleine; Silène, l'éternel emblême de la joie flamande, l'ivrogne épais, chevauchant sur un âne, Silène que nous reprocherions amèrement à l'antiquité païenne, si nous ne lui avions pas volé son gros rire pour le coller sur la face stupide du dieu des bonnes gens...

Autour des frises courait un long cordon de nymphes. Ceci était une peinture plus ancienne, riante aussi, mais spirituelle en sa grâce. — C'était le beau, non plus comme le voit l'obèse intelligence de la Flandre, mais comme le rêve le pur génie de l'Italie.

Diane courait retenant l'ardeur de son lévrier fougueux. Sa démarche proclamait la déesse. Sa main choisissait dans son carquois la flèche aiguë dont le vol mortel allait terminer la chasse. — Derrière elle, c'était un essaim de célestes vierges, dont les écharpes enflées se déployaient au vent de leur course rapide...

Un élève de Jules Romain, Primatice lui-même peut-être, avait peint cette guirlande animée...

Au-dessous de la frise s'alignaient, espacés largement, des portraits de famille. Le même cartouche en contenait deux d'ordinaire : un duc et une duchesse, dans leurs cadres d'or, surmontés des écussons d'alliance.

C'était la galerie ducale. Une autre pièce avait les vieux sires de Maillepré, qui étaient morts simples chevaliers, au temps où les rois eux-mêmes tenaient à suprême honneur de chausser l'éperon.

Le dernier cartouche contenait les portraits de deux beaux adolescents, et, au-dessus, les armes écartelées de Maillepré et de Dreux.

Le jeune homme portait le costume de brigadier des armées et le cordon du Saint-Esprit sur la poitrine. C'était Jean III de Maillepré.

La jeune dame, qui semblait à peine sortie de l'enfance, — ces mariages précoces étaient, on le sait, très-fréquents sous nos rois, — avait nom Berthe de Dreux.

Elle était belle; mais quelque chose de sec et de dur apparaissait sous l'éclat rose de son jeune visage, et il y avait de l'aridité dans son sourire, caché à demi derrière un bouquet d'églantines.

Quant au duc Jean III, vous eussiez cru voir Gaston plus

jeune avec un rire insoucieux aux lèvres et de fraîches couleurs sur les joues.

M. Williams avait en ce moment les yeux fixés sur ce portrait.

Un oblique rayon de soleil levant passait à travers la fente du rideau et frappait en écharpe toute la ligne de tableaux qui faisait face à M. Williams, mettant de la vie sur chaque toile et des étincelles aux dorures sombres des cadres ciselés.

M. Williams reprit son livre, qui était un code civil français, ouvert au titre : *Des Absents*.

Il lut quelques lignes, puis il replaça le volume sur la table, et son œil se reporta par un mouvement involontaire vers le portrait du duc Jean.

— Toby, dit-il à l'homme qui se tenait debout auprès de la cheminée, — avez-vous rencontré quelquefois par hasard ce jeune homme qui demeure dans la cour, auprès de nous?

— Jamais, répondit Toby Grant en se retournant d'un air respectueux vers son maître.

— Ah !... fit celui-ci d'un ton de regret.

Toby attendit une nouvelle question. Voyant que son maître gardait le silence, il reprit sa besogne.

Sa besogne était de compulser les papiers épars sur la tablette de la cheminée. Il y en avait en grande quantité et la plupart présentaient cet aspect particulier des feuilles qui ont passé par le greffe ou fait séjour dans des archives quelconques.

— Toby, dit encore M. Williams au bout d'un certain temps, — comment monsieur a-t-il passé la nuit?

— Assez calme, répliqua Grant; — John et moi, nous avons pu dormir à tour de rôle... Ce matin, au lever du jour, monsieur s'est mis sur son séant pour entonner le chant de guerre... mais il n'a pas essayé de sortir du lit...

— C'est bien, Toby...

M. Williams avait écouté cette réponse d'un air distrait. — Il fit tourner les feuillets de son Code et mit un signet à la page où l'article 762 refuse aux enfants nés de l'adultère tout droit à la succession de leurs parents.

— Toby, reprit-il ensuite, veuillez m'apporter le jugement du tribunal de première instance de la Seine, qui envoie M. de Compans en possession définitive des biens de Maillepré.

Grant chercha un instant parmi les papiers, y choisit une minute jaunie par le temps et la remit à son maître.

M. Williams la lut attentivement.

— Du premier jour de décembre 1803!... murmura-t-il; — à la fin du mois, il ne sera plus temps!...

Il relut le jugement une seconde fois. Tandis qu'il lisait, son visage, impassible d'ordinaire, exprimait de l'impatience et du courroux.

— La loi est évidemment violée! reprit-il; — les délais ne sont pas observés... le Code était promulgué depuis neuf mois... Il fallait trente-cinq ans depuis la disparition de M. le duc... et il n'y avait pas vingt ans!... Mais comment attaquer ce jugement?... Il faudrait prouver d'abord que les ayants droit existent...

M. Williams se leva et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

En passant devant les portraits du duc Jean, son regard se porta encore sur la peinture vivement illuminée. — Il s'arrêta tout à coup, bouche béante, comme on fait en reconnaissant à l'improviste un visage cherché longtemps.

Puis il se retourna avec humeur et poursuivit sa course.

— Je deviens fou! murmura-t-il; — encore, si j'osais m'adresser à un avocat!... Mais en cette ville maudite il y a des piéges partout... Je me souviens!... je me souviens!

En prononçant ces derniers mots; M. Williams eut un tremblement nerveux et sa respiration devint oppressée...

— Cet homme est trop puissant! reprit-il; on me vendrait à lui qui peut tout acheter... En ce pays, on tue... je le sais!... Il y a des piéges partout sous les pas de l'homme simple et sans défiance... Oh! je me méfie, moi...: Je veux faire tout par moi-même...

M. Williams parlait ainsi avec une émotion fort opposée à ses habitudes de calme sévère.

Au moment où il revenait vers sa table de travail, un hurlement sourd et prolongé se fit entendre dans la chambre voisine. — Puis on entendit comme un bruit de lutte que dominaient des cris bizarres.

Toby sauta sur le bouton de la porte et s'élança au dehors.

Par l'ouverture, on put voir un homme de taille presque gigantesque, demi-nu, et dont la peau rougeâtre tranchait sous les lambeaux blancs de sa chemise déchirée...

Cet homme tenait par le cou John Robertson, l'autre serviteur de M. Williams et l'étranglait en poussant de sauvages clameurs.

M. Williams gagna le seuil et dit d'une voix impérieuse :

— La paix, Oguah, la paix!

L'homme lâcha Robertson aussitôt. Ses bras tombèrent. Il courba la tête et prit une attitude soumise.

C'était un viellard aux traits tirés et flétris comme les traits d'un cadavre...

Tout était rentré dans le silence. Toby revint et ferma nouveau la porte.

M. Williams s'assit à son bureau, repoussa le code civil, dont la reliure fatiguée accusait le fréquent usage qu'on en faisait, et arrangea devant lui des notes éparses, de manière à les pouvoir embrasser d'un coup d'œil.

— Prenez le mémoire, Toby, dit-il, — et écrivez.

Toby s'installa aussitôt devant un pupitre où s'ouvrait une sorte de registre timbré, dont la moitié environ était couverte d'écriture.

M. Williams se recueillit et dicta en anglais.

Toby, traduisant à mesure, écrivait en français.

III

CE QUE PÈSE UN ADULTÈRE

Le mémoire de M. Williams était adressé à M. le président de la cour royale de Paris.

La forme en était concise et arrêtée. C'était l'œuvre d'un homme versé dans les affaires.

Nous allons mettre sous les yeux du lecteur la partie de ce mémoire qui était au net sur le cahier de Toby, en prenant toutefois la licence d'arranger le récit à notre manière.

Le récit ne datait pas d'hier.

C'était en 1769; le duc Raoul de Maillepré venait de passer de vie à trépas, plein d'années et de goutte, comme devait l'être un grand seigneur qui avait bu, aimé, chanté et dormi sous la table autrefois, en compagnie de M. le régent.

De toute la postérité de M. le duc, il ne restait qu'un fils, enfant de sa vieillesse, qui héritad e laduché-pairie et des immenses biens de Maillepré.

Ce fils était un vrai gentilhomme, beau de corps, vaillant de cœur et ressemblant en tout à ses aïeux, mis à part pourtant le duc, son père, auquel il n'était point bon de ressembler.

La régence, en effet, cette ère honteuse et polluée, dont

quelques plumes intéressées essayent de temps à autre le panégyrique impossible, avait efféminé les plus mâles et mis de la soie tachée de vin sur les poitrines les mieux faites à l'armure.

Jean de Maillepré n'avait point vu ces années qu'il faudrait rayer de notre histoire. Il ne voyait même qu'avec des yeux d'enfant la fin du long règne de Louis XV, le roi de la poudre et des mouches, dont la jeunesse gagna des batailles, et qui, sur ses vieux jours, s'affadit comme un couplet de vaudeville.

Jean n'avait guère plus de quinze ans lorsqu'il épousa Berthe de Dreux, laquelle allait entrer dans sa treizième année.

De vagues idées de liberté germaient alors par le monde.

Le philosophisme hâtait leur développement en France et préparait avec une fougue passionnée les grands événements de cette révolution qu'il ne nous appartient point de juger.

Notre jeune duc, en attendant qu'on lui donnât sa femme, qui tout de suite après la cérémonie nuptiale était rentrée au couvent, menait noblement la vie, hantait ses pairs et se perfectionnait en tout ce qu'un gentilhomme doit savoir.

La mode avait changé depuis cinquante ans. On ne battait plus beaucoup le guet dans les rues, le duel se faisait rare, et, s'il y avait encore des petits soupers, on y parlait philosophie.

Voyez-vous cela sans frémir? Autour d'une table, en désordre, des enfants ivres et des femmes galantes discutaient Dieu, défendaient la *vertu* et se renvoyaient, au lieu de phrases amoureuses, des allusions pédantes et des bons mots philosophiques.

C'étaient, qu'on nous pardonne l'anachronisme, des orgies de bas bleus et de professeurs!

Avec un peu plus de satin, cependant, et d'élégance; avec un peu moins de cigares.

Jean de Maillepré fut saisi énergiquement par le mouvement de son époque. Il était jeune, généreux, ardent. Ces théories nouvelles qui ne se présentaient point sous la forme austère d'un enseignement, mais qui savaient se glisser jusque parmi les plaisirs, avaient de doubles chances auprès de la jeunesse.—Des femmes avaient pris, d'ailleurs, le philosophisme sous leur charmante protection. Vous eussiez entendu des bouches roses de marquises paraphraser le *Contrat social* ou répéter adorablement une page de l'Encyclopédie. Elles savaient par cœur d'Alembert et s'endormaient en tâchant de comprendre Helvétius.

Il y avait alors des jeunes filles de quatorze ans qui étaient athées, et les plus peureuses admettaient, par prudence extraordinaire, l'existence d'un Dieu inconnu, — l'*Être suprême*.

Mais, à part cette démence qu'excitait, suivant l'image sublime du poëte, l'*effrayant éclat de rire de Voltaire*, il y avait dans l'air un vent de recherche et de travail qui faisait jaillir çà et là de grandes et fécondes idées. Le monde étourdi et frivole accueillait sans choisir le bon et le mauvais. Nul ne prêtait secours au bien combattant le mal en ce second cahos. La société se transformait seule et comme au hasard, sans qu'une main vigoureuse et pure se chargeât de diriger ces labeurs redoutables.

Les esprits jeunes et vaillants se ralliaient autour du mot *liberté*, drapeau magique mais fantasque, dont les plis larges ont caché bien des tyrannies, étendard sacré qui abrita bien souvent l'ambition couarde et les lâches trahisons.

Jean de Maillepré, laissant de côté les luttes religieuses et gardant à peu près les croyances de ses pères, ce qui était beaucoup, se jeta éperdument dans la voie des amants de la liberté. Peut-être ne définissait-il point très-précisément ce qu'il y avait sous ce mot; mais nous pouvons affirmer qu'il y voyait d'admirables choses.

Il ne se trompait point, et ce serait perfidie que d'accuser la liberté de toutes les choses viles et monstrueuses qui ont volé son nom pour épouvanter le monde...

Jean fut du nombre de ces jeunes nobles qui, M. de la Fayette en tête, devancèrent de beaucoup le mouvement populaire.

Le manuscrit de M. Williams donnait à cet égard des renseignements fort étendus que nous ne reproduirons point, désirant nous borner exclusivement à ce qui regarde notre drame.

Au bout de deux ans, le jour même de sa quinzième année, Berthe de Dreux sortit du couvent et fut installée en cérémonie dans le domicile conjugal. Après quelques jours de fêtes, le duc était éperdument amoureux de sa femme, qui ne l'aimait point.

Jean de Maillepré avait pourtant tout ce qu'il faut pour plaire, et, dans son manuscrit, M Williams s'étonnait grandement de l'inexplicable aversion de Berthe. — Ce fut pour le jeune époux une amère douleur, lorsqu'il s'aperçut de l'éloignement de sa femme. Longtemps il voulut douter. Son amour redoubla de soins tendres et d'empressement.

Un instant il se crut tout près du bonheur. Berthe allait être mère.

Mais la naissance d'un fils ne changea rien. Ce lien si puissant pour tous, fut inefficace. Berthe demeura froide : elle n'aimait pas son mari.

Le duc Jean, froissé, se réfugia parmi le bruit passionné des théories politiques que la mort de Louis XV et l'avénement d'un roi épris des idées nouvelles rendaient plus ardentes et moins timides.

Peut-être que, si le duc Jean eût été bien heureux, il aurait préféré les joies du ménage à cette entreprise chevaleresque qui appela en ce temps les jeunes courages au delà de la mer. Mais l'ennui l'accablait. Son âme, qui cherchait où verser son trop plein d'ardeur ou de séve juvénile, repoussée par l'amour, s'élança, fougueuse, vers le danger. Ce fut avec une sorte d'emportement qu'il se jeta dans ce noble refuge.

Son esprit se monta ; son cœur s'enivra. Punir l'Anglais avide, conquérir la liberté d'un peuple, c'était grand, c'était digne du fils des soldats de la croix...

Le duc Jean s'embarqua pour l'Amérique sur le même vaisseau que son ami, M. de la Fayette.

Ici, le manuscrit contenait une sorte de résumé de la guerre de l'indépendance. Les actions d'éclat accomplies par le duc Jean étaient énumérées d'une façon succincte et frappante. Washington l'avait distingué ; il avait occupé dans l'armée de l'Union un poste inférieur à celui qu'il avait en France, mais important néanmoins, eu égard à sa jeunesse, et le nom du colonel de Maillepré restait, dans le souvenir de tous ses compagnons d'armes, à côté du nom de la Fayette.

Dans le peuple, c'était bien autre chose. Jean de Maillepré, comme tous les cœurs brisés, portait dans la mêlée un courage téméraire à l'excès, cette hardiesse désespérée qui n'est point, dit-on, la vertu des chefs, mais qui électrise le soldat, parce qu'elle accomplit des prodiges. Partout où se montrait le danger, Jean se précipitait le premier ; il semblait, dans toute la force du terme, courir après la mort, — et la mort fuyait devant lui.

On le voyait, devançant les plus ardents, percer tout seul ces remparts de fumée au delà desquels est le péril inconnu ; on le perdait de vue ; ses hommes accouraient et le retrouvaient sans blessure, entouré de cadavres, auprès d'un canon conquis ou d'une redoute abandonnée...

Il y avait là dedans comme un miracle. On le croyait invulnérable.

Lui ne s'apercevait point du prestige qui l'entourait. Il allait, poussé par une colère mystérieuse. Il frappait et s'asseyait morne, à l'écart, après la victoire...

On eût dit que sa pensée nageait dans de vagues ténèbres.

Il était triste d'ordinaire jusqu'à mettre du froid au cœur de ceux qui l'entouraient; mais parfois, tout à coup, sans cause, les éclats d'une gaieté folle secouaient sa mélancolie. Il riait, il chantait...

On ne pouvait traiter de fou pourtant le meilleur officier de l'armée.

On se perdait en conjectures. Nul n'avait le secret de ces retours bizarres.

Le secret du duc Jean, c'était une blessure profonde, incurable, que lui avait laissée au cœur son amour inconnu. L'absence avait attisé sa passion, loin de l'éteindre. Il aimait Berthe plus que le premier jour.

Rien ne pouvait le distraire de cet amer souvenir. Il voyait Berthe avec les yeux de l'homme qui regrette; il la voyait bonne, douce, pure autant que belle.

Lui seul était à blâmer, parce qu'il n'avait point su se faire chérir. L'idée ne lui venait même pas d'accuser Berthe, qu'il respectait comme une sainte.

L'accuser!... Mais, en même temps que son souvenir était sa peine, il était aussi sa consolation. Parmi sa tristesse, s'il lui naissait au cœur quelque bon mouvement d'espoir, c'est que l'image de Berthe souriait en sa mémoire, et qu'il se disait : « Peut-être un jour elle m'aimera... »

En France, on le sait, tout est affaire de mode. Les uns la devancent, les autres la suivent. De temps en temps, il arrivait de Paris quelque gentilhomme curieux de se donner, lui aussi, le vernis de sauveur du peuple.

Ces nouveaux venus étaient, on le pense, accueillis avec joie. Pendant quinze jours, au moins, ils faisaient l'office de gazettes. On était fort pressé d'apprendre ce qui se faisait, ce qui se disait à Paris, — non pas seulement les choses politiques, mais les petits événements intimes, les chroniques bavardes, les scandales mignons.

En ce temps, il n'y avait point de journaux, comme maintenant, énormes parallélogrammes qu'on remplit avec un peu de vrai et beaucoup d'alliage, et où, chaque semaine, un

chrétien, né pour un sort moins amer, est obligé de dire aux abonnés, en un feuilleton de quatre cents lignes : « Tout Paris est aux eaux... Tout Paris est revenu des eaux... Madame la marquise de N... a quitté le marquis, son mari, pour courir après un danseur hongrois... La polka est née... La polka est morte... » et autres cataclysmes de cette importance...

Sous Louis XVI, c'étaient encore les perruquiers seuls qui tenaient registre de fadaises ; — et vraiment les perruquiers avaient au moins l'excuse d'être utiles à la société par leurs fers à papillotes.

Donc, les bruits du *monde élégant* étaient généralement inédits. Nous n'hésiterons pas à déclarer que cela leur donnait tout le piquant qu'ils ont perdu.

On était réellement affamé d'historiettes à Paris. Jugez ce que ce devait être en Amérique !

Or, il arriva, quelque beau jour, de France un jeune gentilhomme fort empressé de se battre. La guerre était à peu près finie. — M. de la Fayette allait repartir pour Paris.

Ce jeune gentilhomme fut entouré. On lui réclama des scandales, il ne demandait pas mieux que d'en donner.

Ce n'est jamais là, Dieu merci ! la denrée qui manque...

Il drapa bel et bien comtesses et marquises, à la grande joie de son auditoire. Il fit une liste de maris malheureux qui recueillit le succès le plus flatteur.

Parmi ses histoires, il y en avait une très-courte ; c'était celle de la jeune duchesse de Maillepré, qui, par grâce spéciale, avait mis au monde un beau garçon joufflu, deux ans après le départ de M. le duc, son époux.

Le gentilhomme qui contait tout cela était M. le chevalier de Ryonne. On ne le revit jamais à Paris, parce qu'il dit une fois son histoire devant Jean de Maillepré, qui lui mit son épée dans la poitrine. . . . . .

. . . . . .

Il y avait alors, à Boston, un attorney nommé Williams Western, dont la famille, originaire du comté de Kent, porte en Angleterre le nom de Lidderdale...

Ces Western de Lidderdale sont, au dire du mémoire de M. Williams, une famille fort considérable, dont le chef actuel, le vicomte Powis, s'assied à la chambre des lords.

On sait que les Américains conservent soigneusement

leurs preuves généalogiques, tout en faisant fi des titres de noblesse. C'est une faiblesse, vu leur position de démocrates.

M. Williams Western était un homme jeune encore, jouissant d'une fortune honnête, et déjà père de famille.

Le duc Jean avait trouvé auprès de lui une hospitalité discrète, bien plus douce au malheur que ces empressements étourdis dont le bruit fatigue et repousse.

A la longue, ils s'étaient liés fort étroitement. Le duc Jean était de la maison. Le fils aîné de Williams Western, le petit James, hésitait entre lui et son père, tant le noble Français lui témoignait de complaisance et de tendresse.

Ce lien, dans l'avenir, devait se resserrer encore...

Quand la guerre de l'indépendance fut tout à fait finie et que Washington, Adams et les autres têtes de l'insurrection victorieuse eurent constitué régulièrement le gouvernement national, la Fayette partit pour la France, emmenant avec lui Franklin, qui devait être le *lion* de Paris pendant quelques mois.

Jean de Maillepré ne les suivit point.

Que serait-il allé faire en France?... Il avait reçu des nouvelles de sa femme et de son fils par des voix étrangères. Jamais Berthe ne lui avait écrit une seule ligne...

Et parmi ces nouvelles qui lui étaient venues ainsi par hasard, l'une parlait de crime et de déshonneur!

Jean de Maillepré resta dans la maison de Western. Il était sombre et comme absorbé dans son désespoir. Plus de guerre, plus de dangers pour occuper sa souffrance. Il demeurait seul toujours avec lui-même, et, dans de certains moments, sa raison semblait chanceler sous le poids de son malheur.

Oh! qu'il aimait cette femme et que la blessure de son cœur était cruelle!...

La seule personne qu'il admît volontiers dans sa retraite était le jeune James Western. James lui rappelait son fils Raoul, qu'il avait laissé en France. Ils parlaient tous deux de cet enfant aimé, car James avait près de dix ans. Il comprenait et il sentait.

Il avait deviné l'amertume profonde de cette douleur. Il avait deviné la chevaleresque délicatesse de ce culte dont rien n'avait pu affaiblir la pure et tendre foi...

Car M. le duc de Maillepré croyait encore alors à la vertu de Berthe. — Dans sa pensée, il avait tué un calomniateur...

On était en 1790. — L'Amérique avait déjà ouï des échos

de la révolution française. Dans tout Boston, il n'y avait peut-être que Jean de Maillepré qui pût ignorer les grands événements accomplis au delà de la mer...

Il reçut une lettre datée de France.

Ce fut le délire de la joie. — A le voir, on versait des larmes.

Il baisait cette lettre avec des transports de reconnaissance et d'allégresse. — Cette lettre était de sa femme, qui annonçait son arrivée et celle de son fils.

Son âme ressuscita. La veille, il était insensible à tout; ce jour, tout l'émouvait et le réjouissait.

Il voulait que tout le monde eût part à son bonheur. Il allait, annonçant à chacun ses espoirs aimés. L'avenir lui souriait; il voyait pour la première fois sa vie dépouiller son long voile de deuil.

Quelques jours auparavant, madame Western était accouchée d'une fille. — Le duc Jean vint s'asseoir auprès du berceau et regarda dormir l'enfant d'un œil ému. Puis il la prit dans ses bras. Il riait et il pleurait...

— Tu seras sa femme, Louise, dit-il; tu seras la femme de mon fils Raoul... Bonjour, petite marquise de Maillepré!...

Quelques mois bienheureux se passèrent. L'attente n'est dure qu'à ceux dont la vie coule tranquille, et pour qui tout travail est souffrance. Mais que l'attente est douce au malheureux qui désespérait naguère!

Pour celui-là, l'inquiétude est un bien. Son esprit engourdi aime à sentir qu'il veille et qu'il craint et qu'il espère...

Le duc Jean était fort jeune encore. Il avait devant lui de belles années.

Que de plans d'avenir! que de riants châteaux bâtis durant ces jours d'attente!

Madame la duchesse arriva enfin. — C'était une très-belle femme, à l'air froid et fier.

Elle donna sa main à baiser au duc Jean; puis elle lui dit :

— Monsieur, les gens de rien sont, à l'heure qu'il est, maîtres de la France. Le roi Louis XVI est un bourgeois couronné, autour duquel se groupent quelques pauvres esprits comme vous et votre marquis de la Fayette... Coblence n'est pas assez loin de Paris; j'ai passé la mer pour n'entendre plus les noms de tous les manants qui vont se faire grands seigneurs...

— Bénie soit cette révolution, puisqu'elle nous rapproche ! voulut répondre le duc.

Berthe leva sur lui un regard d'étonnement glacial

Puis, sans ajouter une parole, elle prit la route de son appartement.

C'était un petit temple que le duc Jean s'était plu à parer avec un soin amoureux. M. et madame Western, qui avaient pour lui un attachement sincère, l'avaient aidé dans cette tâche, et l'on aurait fait tout Boston sans trouver rien qui pût approcher de ces gracieuses magnificences.

Berthe n'y parut point prendre garde.

Le duc passa toute cette journée à regarder, à baiser, a aimer son fils Raoul.

Mais sa joie s'enfuyait, parce que le visage ennemi de la duchesse le suivait partout.

Il n'osait presque plus espérer.

Le lendemain, Berthe le fit appeler.

Elle était habillée de noir et tenait à la main une boîte d'or dont le couvercle portait, émaillées, les armes de Maillepré.

Le duc voulut parler, elle lui imposa le silence d'un geste froid, et demeura longtemps immobile et roide dans son fauteuil devant son mari, qui était debout.

Après quelques minutes, elle ouvrit sa boîte d'or et y prit une pincée de tabac d'Espagne qu'elle respira lentement, en laissant sa boîte ouverte avec une sorte d'affectation.

Il y avait, au revers du couvercle, une miniature. Le duc n'en put distinguer les lignes.

Berthe le regardait en face. Son œil était dur et méchant.

Mais elle était admirablement belle.

— Monsieur, dit-elle d'une voix basse et brève, est-il vrai que vous ayez tué en duel M. le chevalier de Ryonne ?

— Il vous calomniait, madame, répondit le duc ; — je n'ai fait que mon devoir...

— Vous l'avez tué ! répéta Berthe, dont la paupière trembla.

Elle appuya sa tête sur sa main. Tout son visage était pâle comme celui d'une statue.

Puis, tout à coup, elle se mit sur ses pieds d'un mouvement brusque et plein de colère...

Elle éleva la boîte d'or ouverte à quelques pouces des yeux de son mari, qui jeta un cri et devint pâle à son tour.

La miniature qui était au revers du couvercle représentait M. le chevalier de Ryonne.

— Ce n'est pas pour vous que j'étais venue, monsieur! reprit-elle avec le cynisme effrayant des femmes qui n'ont point de cœur; — c'était pour lui... pour lui seul!... Je vous défends de reparaître jamais à mes yeux!...

. . . . . .

Le mémoire de M. Williams jetait ici un coup d'œil en arrière pour établir un fait capital.

Madame la duchesse de Maillepré avait été la maîtresse de M. le chevalier de Ryonne, jeune fat, qui l'avait aimée un jour, puis délaissée.

Madame la duchesse avait eu pour le chevalier quelque chose qui ressemblait de loin à de l'amour. — Une fantaisie, — une de ces passions étranges dont la source n'est ni dans les sens ni dans le cœur.

Les passions que la femme oisive et froide revêt pour se désennuyer s'éteignent, nul ne l'ignore, au bout de quelques jours.

Ceci, lorsqu'elles sont partagées.

Mais, si l'amant, par fortune, se lasse le premier, ces passions résistent et s'obstinent. C'est du dépit; c'est l'entêtement de l'amour-propre courroucé; c'est en un mot assurément tout autre chose que de la tendresse; mais chez la femme, est-il un sentiment qui ne sache prendre les allures de l'amour?...

Madame la duchesse avait trouvé dans ses beaux yeux, vierges de pleurs, des larmes pour l'inconstance du chevalier.

Et, comme il fuyait, elle s'élança sur ses traces.

De même qu'elle eût pris la fuite probablement un jour donné, si M. le chevalier avait joué le rôle d'amant fidèle.

Le chevalier saisit cette occasion de se mettre à la mode. Il passa la mer pour se soustraire à son Ariane. C'était incontestablement ravissant.

Mais le chevalier ne revint pas.

Madame la duchesse fut mère.

On peut être cynique vis-à-vis d'un époux fait esclave et craindre l'opinion du monde. Berthe n'osa garder dans sa maison le fruit de l'adultère. Voici ce qu'il advint de cet enfant.

Il y avait à Paris un pauvre gentilhomme, parent éloigné de Maillepré, qui se nommait M. de Compans. Ce M. de Compans et sa femme, parvenus déjà aux approches de la vieillesse, n'avaient point d'enfants. — Berthe fit avec eux un marché qui assurait à son fils une famille.

L'adultère porte avec soi presque toujours sa malédiction et sa peine. C'est un crime dont le châtiment commence dès ce monde, et, quand il s'agit de ces résultats funestes, l'imagination la plus audacieuse ne peut point dépasser la triste réalité.

Cet enfant, caché dans une obscure demeure, devait grandir et mettre son pied lourd sur tout ce qui portait le nom de sa mère.

Cet enfant devait écraser de son poids une race puissante.

Nous le connaissons. Il s'appela plus tard M. le duc de Compans-Maillepré...

V

CŒUR GLACÉ

Nous continuons de suivre le mémoire de M. Williams.

Le duc Jean était frappé au cœur. L'imprudent aveu de madame de Maillepré le brisa. En quelques jours, il vieillit de vingt ans.

C'était une nature vaillante et vigoureuse de tout point, mais vulnérable à l'excès du côté de l'amour, parce qu'il y avait mis tout entiers ses espoirs de bonheur. Vis-à-vis de cette femme, qui était son dieu, sa force l'abandonnait.

Williams Western et sa famille remarquèrent en lui un changement funeste. — Il se confina dans son appartement, sa bouche devint muette.

Le petit James et Raoul de Maillepré entraient seuls dans sa chambre.

Et James Western se souvient que bien souvent le duc Jean, absorbé dans sa méditation désolée, mouillait de larmes portrait.

Le portrait de Berthe.

Celle-ci, avec une audace froide, avait pris le grand deuil le lendemain du jour où son mari lui avait confirmé la nouvelle de la mort de M. le chevalier de Ryonne.

Cette femme avait apporté avec elle la tristesse dans la maison Western. Elle ne sortait jamais de son appartement, mais chacun ressentait vaguement l'influence de sa roideur glacée.

Plusieurs années se passèrent. Raoul grandissait. C'était un noble enfant qui eût fait la consolation de son père, si son père avait pu être consolé.

Le duc Jean n'entretenait aucune relation avec la France. Sa femme, de temps en temps, recevait des lettres de Paris. Elle les lisait, puis elle les brûlait.

Vers le commencement de l'année 1794, le duc Jean pria Williams Western de solliciter pour lui une entrevue avec madame la duchesse.

Depuis quelque temps le duc était inquiet. La fièvre avait succédé chez lui-à l'apathie fatiguée de son désespoir. — Il pariait beaucoup, et ses paroles, étrangement mêlées, semblaient annoncer quelque trouble mental.

Williams Western demanda l'entrevue à Berthe. Berthe refusa.

Berthe était alors une femme de trente-cinq ans.

Ceux qui l'avaient vue à son arrivée en Amérique auraient à peine pu la reconnaître, bien que peu d'années se fussent écoulées depuis cette époque. Il semblait que la main de Dieu eût pesé sur elle. Ses traits n'avaient point changé; mais quelque chose d'immobile et de morne était sur elle. Sa beauté, qui restait parfaite, effrayait et glaçait. Elle paraissait être le fantôme d'elle-même.

La famille Western redoutait les rares occasions où la bienséance obligeait à la voir. James Western, qui arrivait pourtant à être un jeune homme, frissonnait à son aspect. La petite Louise, en la voyant, devenait pâle et avait peur.

On ne savait point son secret; mais quelque mystérieuse terreur s'épandait autour de ce spectre froid dont la poitrine n'enfermait point un cœur.

On dit que, dans les diaphanes ténèbres des nuits polaires, quand l'aurore boréale blanchit le ciel, le voyageur attardé voit fuir, parmi l'ombre grise, de longues formes muettes dont le vent soulève les voiles détachés. Elles glissent sur la neige, dont le rayonnant tapis couvre le sol. On voit s'agiter lentement les plis affaisées de leurs mantes, pâles comme des suaires. Elles passent.

Et le voyageur cesse de sentir son cœur. Ses pieds sont

de plomb. La sueur se gèle sur ses tempes qui bruissent.

Il chancelle; il tombe sur la voie glacée. Il ferme les yeux sans avoir le temps de dire une prière, et dort son dernier sommeil.

Le lendemain, on trouve le long de la route un cadavre durci.

La vue seule de ces filles livides de la mort a tué le pauvre voyageur...

Un poëte du Nord eût comparé la duchesse à ces démons de la mythologie septentrionale.

A la voir seulement, le pouls battait moins vite, et l'âme se resserrait, froissée.

Mais le duc Jean l'aimait. Son adoration ne se fatiguait point. Il la voyait toujours au travers de la magie de ses souvenirs de France.

Quand Williams Western lui rapporta la réponse négative de la duchesse, M. de Maillepré pleura. Ce cœur énergique était oppressé par l'amour, dompté, vaincu, terrassé. Il n'avait plus ni fierté ni courage.

Il pleura comme un enfant. — Puis il sortit de son appartement et vint frapper à la porte de sa femme, qu'il n'avait point osé aborder depuis plusieurs années.

On tardait à ouvrir. Le duc se mit à genoux en dehors du seuil.

Ce fut une scène honteuse et déchirante, dont le souvenir attriste encore profondément celui qui en fut le témoin.

James Western avait ouvert sa chambre au bruit des sanglots de Jean de Maillepré. Sa chambre était située dans le même corridor que l'appartement de Berthe. Il put tout voir et tout entendre.

Au bout de quelques minutes, la duchesse ouvrit elle-même sa porte et demeura debout, immobile et roide.

— Madame!... madame! murmura le duc Jean d'une voix entrecoupée, — ayez pitié de moi!

La duchesse le couvrit d'un regard de mépris amer.

M. de Maillepré n'osait point lever les yeux sur elle.

— Ayez pitié, dit-il; — je souffre trop!... Berthe! oh! je vous le jure, je maudis ma main et mon épée! Je me repens de l'avoir tué puisque vous l'aimiez...

Ces paroles devaient lui briser l'âme et déchirer sa bouche au passage.

Berthe eut un sourire cruel.

— Je ne savais pas ! reprit encore M. de Maillepré ; — j'espérais... Mon Dieu ! que ne m'a-t-il tué, madame, pour vous faire heureuse !...

James Western écoutait et avait le rouge au front.

Parce que le spectacle de l'homme fort courbé par la passion, avili sous le ´touet de l'amour, indigne et fait pudeur...

Mais cette femme ! cette femme ! Oh ! que James Western revit longtemps en rêve la ligne impassible de ses sourcils, le froncement amer de ses lèvres pâles, et son regard, — son regard impitoyable qui pesait sur le duc Jean comme un arrêt de mort !...

Le duc Jean poursuivait sa navrante prière.

— Berthe ! oh ! Berthe ! disait-il, — si vous pouviez voir mes nuits baignées de larmes, vous auriez compassion de moi .. Voilà bien longtemps que dure mon châtiment, madame... Je suis à genoux ; je vous prie, ayez pitié.

On entendit un bruit sec et strident : c'était madame de Maillepré qui riait pour la première et la dernière fois dans la maison de Williams Western.

Le duc se couvrit le visage de ses mains en gémissant.

Berthe avait cessé de rire. Elle tourna le dos pour s'éloigner...

Alors Jean de Maillepré, par un effort suprême, rampa sur ses genoux, étendant vers elle ses mains suppliantes. Il toucha la robe de soie de Berthe.

Celle-ci s'arrêta, le regarda, — et le repoussa du pied.

Puis la porte se referma sur Jean de Maillepré, qui se mourait...

James Western était bien jeune. Il apprit ce jour-là jusqu'où Dieu peut porter la souffrance d'un homme.

La nuit suivante, on entendit des cris et des plaintes dans la chambre du duc Jean. On voulut entrer afin de le secourir. Il s'était enfermé.

Le lendemain, la chambre était vide.

On trouva sur la table un billet contenant ces mots :

« Williams Western, mon ami, je vous laisse ma femme et mon fils. Respectez ma femme ; soyez le père de mon fils. »

Le duc Jean avait emporté ses armes.

. . . . . .

Quand Raoul de Maillepré eut atteint l'âge d'un homme, il aima d'amour la fille de Williams Western.

La duchesse, sa mère, vivait de plus en plus retirée, se livrant avec une sorte de régularité machinale aux pratiques de la religion catholique.

Elle feuilletait des livres de prières. — Mais Dieu entend-il l'oraison de ceux qui ne se repentent point ?

Et le cœur que remplit la haine a-t-il le droit de parler au ciel ?

La duchesse voyait son fils très-rarement. Elle l'accueillait avec une indifférence froide. Elle ne l'aimait pas.

Raoul, au contraire, l'entourait d'idolâtres respects. Il semblait qu'il eût hérité de la tendresse aveugle de son père. Rien ne le rebutait. Bien que, suivant l'ancienne loi française qui était sa règle, il fût le chef de la famille, sa soumission ne connaissait point de bornes.

Il demanda le consentement de la duchesse pour offrir sa main à Louise Western. La duchesse répondit :

— Monsieur le marquis, la coutume n'est point que Maillepré donne son nom à la fille de quelque petit procureur... Mais, si c'est votre envie, faites : cela m'importe peu.

Raoul voulut lui dire que Western était noble et que ces cousins étaient inscrits au *peerage* d'Angleterre.

La duchesse le congédia d'un geste fatigué.

Wiliams Western avait accompli scrupuleusement les volontés de son malheureux ami. Il avait comblé de respects madame la duchesse de Maillepré. Il avait servi de père à Raoul.

Williams Western mit la main de Raoul dans la main de sa fille Louise, qui l'aimait.

Louise était belle et bonne. — C'est une de ces nobles vierges de l'Union en qui l'élément aristocratique de la vieille Angleterre brille retrempé par une nature toute neuve et par cette vigueur saine des peuples adolescents.

Raoul avait grande hâte.—Mais, avant de l'appeler sa femme, il avait un devoir à remplir.

Depuis sept ans déjà, le duc Jean n'avait point reparu.

Etait- il mort?

On avait pu recueillir ça et là quelques renseignements vagues et contradictoires, dont la discordance épaisssisait les doutes loin de les éclaircir.

Raoul partit. — James Western, en ce temps, luttait contre une grave et cruelle maladie.

Sans cela, James Western, eût accompagné Raoul, car il avait gardé au duc Jean un religieux souvenir.

Raoul resta six mois absent. Quand il revint, la famille Western dut perdre toute espérance de revoir le duc Jean.

Madame la duchesse, qui avait reçu l'annonce du départ de son fils sans manifester la moindre émotion, accueillit son retour avec une froideur pareille.

Pourtant son fils avait visité les nations du Nord et de l'Ouest. Il avait vu les grands lacs et traversé ces vastes prairies d'où, bien souvent, on ne revient pas. Mais madame la duchesse n'aimait point son fils.

Elle eut seulement un vague sourire en apprenant qu'il revenait seul.

Après le mariage, elle dit à Louise Western :

— Madame ma bru, de rien que vous étiez, vous voilà devenue aussi haute que pas une, excepté la reine. Relevez la tête, ma mie, et sachez la porter fièrement comme il convient à une Maillepré. . . . . .

. . . . . .

Raoul, marquis de Maillepré, eut de Louise Western quatre enfants : Berthe, Gaston, Charlotte et Sainte.

Bien que la sortie de France du chef de la famille eût pour cause un fait qui l'excluait naturellement de la liste des émigrés, le nom de Maillepré fut porté sur cette liste. A cette époque, on n'y regardait point de très-près, et il faudrait être un petit esprit pour faire querelle de si peu à des citoyens laborieux qui avaient tant de têtes à couper...

Le duc Jean était parti pour soutenir la cause de la liberté ; mais il était duc. Et, d'ailleurs, qu'avait de commun la liberté avec ces hommes au bras sanglant qui léchaient la guillotine !

Il est certain que le duc Jean, généreux et libéral qu'il était, eût reculé avec horreur devant le meurtre de Louis XVI.

Raoul de Maillepré avait d'autres idées que son père. Il était opposé non-seulement aux hommes de la Révolution, mais à son principe même.

Il accueillit donc avec joie la nouvelle des événements de 1815. Sans la grossesse de sa femme, qui allait mettre au monde Sainte, la plus jeune de ses filles, il serait parti, dès cette époque pour la France.

Son voyage, du reste, ne fut que retardé. Vers la fin de 1819, les Maillepré quittèrent l'Amérique. Le marquis Raoul em-

portait tous ses papiers de famille, dont partie avait été en la possession du duc et partie dans le portefeuille de la duchesse. Raoul laissait seulement le double des actes qui lui avaient été nécessaires pour contracter mariage et qui établissaient son état civil.

Raoul de Maillepré emportait, en outre, la dot de sa femme qui formait une somme d'argent très-considérable parce que la maison de Williams Western avait prospéré.

Louise embrassa en pleurant son vieux père, sa mère et James, son frère. L'exil des Maillepré finissait où commençait l'exil de la pauvre Louise.

Pendant plus d'un an, les Western ne reçurent aucune nouvelle.

Leur inquiétude fut grande, car les deux familles n'en faisaient qu'une seule depuis bien longtemps, et, malgré l'influence répulsive de madame la duchesse, les enfants de Maillepré étaient toute la joie de la maison Western.

James surtout fut bien triste.

James fit depuis aux Maillepré un mal peut-être irréparable. Sa nature distraite et facile à entraîner l'égara une fois jusqu'au fond d'un précipice...

Mais sa vie est à Maillepré. — Il pourrait dire qu'une grande partie de sa vie fut donnée à Maillepré...

Six mois environ après le départ du marquis Raoul, des pionniers de l'Ouest apportèrent des indications qui se rattachaient vaguement au duc Jean. On parlait d'un blanc de grande taille qui avait vécu seul pendant plusieurs années sur les bords de la Mohawk et qui était fou.

Cet homme, après avoir erré dans les défrichements, vivait depuis longtemps chez les Cherokées.

James Western ne balançait jamais quand il s'agissait de prendre une vaillante résolution. C'était alors un homme dans la force de l'âge, brave et capable de supporter les plus longues fatigues. Malheureusement, son esprit lent et curieux mettait trop souvent sa pensée hors de sa route.

Il prit une carabine et monta à cheval.

Il trouva aisément, en dirigeant sa course vers le nord-ouest, les premières traces du duc Jean, qui avait réellement mené la vie d'un sauvage le long des rives de la Mohawk.

On se souvenait de lui : on l'appelait le fou.

De là, il avait passé sur le territoire des nations iroquoises pour s'arrêter aux rives du lac Érié.

Il vivait de chasse. Il n'approchait jamais un homme.

James Western, à force de s'informer, apprit qu'il avait tourné vers le nord après un court séjour dans les environs du lac.

Western suivit ces traces nouvelles. Les Hurons avaient vu le visage pâle visité par le Grand-Esprit (le fou). Il n'avait fait que passer parmi eux, se dirigeant vers l'Ohio.

Western tourna la tête de son cheval vers l'Ohio, traversa les montagnes et arriva aux confins de la Géorgie, sur le territoire des Cherokées.

Là, il trouva quelques vieillards assis sur les cendres d'un grand village incendié.

Les vieillards lui dirent que les colons de la Géorgie et du Tenessée avaient vaincu leur peuple et qu'ils étaient restés seuls pour mourir sur les os de leurs pères.

Ils dirent encore que les jeunes guerriers de la tribu s'étaient enfuis avec quelques chefs, emmenant les femmes et les enfants, et cherchant une autre patrie vers le nord.

Et, quand Western les interrogea touchant le duc Jean, ils furent bien longtemps avant de comprendre; — mais enfin l'un des vieillards dit :

— Oguah est un grand chef.

Et les autres répétèrent en secouant leurs têtes rases où se dressait une touffe de cheveux blancs :

— Oguah est un grand chef.

Western descendit de cheval et s'assit au milieu d'eux.

Le premier parmi les vieillards reprit :

— Je suis Outareh, fils d'Uncas... Mon surnom est la Hache-Tranchante... Ceux qui disent que Oguah est le fils d'un visage pâle sont des menteurs.

— Je suis Amiz, fils de Doon, dit un autre vieillard; — mon surnom est le Vautour... Oguah est un sagamore!... Sa tête tourne au vent du Grand-Esprit... Le sang de Oguah est rouge...

Les autres vieillards parlèrent. Western comprit, à travers l'emphase mystique de leur langage, que le duc Jean, sous le nom d'Oguah, était le chef de la tribu émigrée.

Il remonta à cheval. — Les vieillards demeurèrent accroupis sur les cendres de leur village, attendant la mort auprès des os de leurs pères...

La piste d'une tribu sauvage n'est point facile à suivre. La ruse, qui est la principale préoccupation de l'homme à l'état de nature, multiplie les précautions sur leur passage. Ce

ne sont que feintes, retours, traces effacées : le cerf n'est rien auprès d'un peau-rouge, qui en remontrerait même à maître renard.

Ce qui n'empêche point de très-honnêtes philosophes de passer leur vie à faire de fastidieuses élégies sur la franchise et les autres vertus des sauvages. Ces bonnes gens, qui ont toujours la larme à l'œil, refuseraient un sou à un pauvre qui passe ; mais ils s'attendrissent à l'endroit des cannibales. Que saint Jean-Jacques leur soit en aide !..

Western, d'ailleurs, n'était point l'homme qu'il fallait pour une entreprise de ce genre. Élevé dans les affaires et entouré depuis son enfance d'une atmosphère de projets industriels, il fut arrêté bien souvent sur sa route par le spectacle de la civilisation affairée aux prises avec l'inerte résistance de la nature. — Ces défrichements gigantesques de l'ouest, ces luttes extraordinaires du colon hardi contre la puissante virginité du sol, tout cela le saisissait, le détournait.

Ces choses étaient pour lui comme l'os qu'une main étourdie jetterait le long de la voie d'un limier vagabond...

Plus tard et dans une circonstance plus grave, il devait s'arrêter encore en chemin, — tarder de quelques heures, — et en garder un remords éternel.

Il marcha longtemps vers l'ouest et traversa le Mississipi dans la saison de l'eau. — L'immense prairie s'étendait devant lui. Sa route était au nord ; car il était probable que les Cherokées avaient cherché un refuge du côté des grands lacs qui avoisinent les Canadas. Western allait sans perdre courage. Il s'égarait bien souvent ; bien souvent il avait à défendre sa vie contre les cavaliers sioux ou pawnies ; mais d'autres fois il trouvait quelque tribu hospitalière qui le remettait sur la voie perdue.

Une nuit, il s'engagea dans une prairie brûlée, vaste plaine rasée par l'incendie, et d'où le vent soulevait des nuages tourbillonnants de cendre. Au centre de la plaine, il y avait, jetés çà et là au hasard, des objets blancs auxquels la lune voilée ne prêtait que des formes indécises.

James Western s'approcha.

C'était un champ de bataille où gisaient, épars, des ossements d'hommes et de chevaux.

Un vieillard, — un de ces personnages étranges dont l'énergique pinceau de Cooper aime à tracer les physionomies,

moitié sauvages, moitié civilisées, — cuisait tranquillement son souper dans un trou...

Ce sont là les auberges de la Prairie.

Western s'assit auprès du *trappeur* et l'interrogea.

— Ces ossements, lui répondit le trappeur, sont aux Cherokées... Les Pawnies les ont attaqués au passage, il y a un mois... et le feu a blanchi leurs côtes comme si deux siècles avaient passé depuis leur mort.

— Sont-ils donc tous là? demanda Western.

— Ils y seraient tous sans leur sagamore... un guerrier du nom d'Oguah, qui leur a frayé un passage avec sa hache... Je les ai vus... ils sont au-delà du fleuve...

Western franchit de nouveau le Mississipi.

Quand il arriva au bord du lac Supérieur, il était à bout de forces.

C'était le terme de son voyage. Il trouva là ce qui restait de la peuplade des Cherokées.

Il y avait une centaine d'hommes et quelques femmes, reposant sur la terre nue.

Les hommes avaient la tête entre leurs genoux.

Les femmes chantaient la perte d'Oguah, le sagamore, qui venait de leur être enlevé par les Chippeways, maîtres du pays.

Les Chippeways vendent leurs captifs aux Anglais du Canada pour de l'eau-de-vie...

Oguah descendait sans doute en ce moment vers Québec.

Western était arrivé quelques jours trop tard. — Il se frappa la poitrine, car il avait perdu quelques jours en chemin.

Son voyage avait duré bien longtemps. Plus de la moitié d'une année s'était écoulée depuis son départ de Boston.

Pendant son absence, on avait reçu d'Europe de funestes nouvelles.

Le navire qui portait les Maillepré avait fait naufrage sur les côtes d'Angleterre.

Raoul avait pu sauver sa famille; mais il était sur la terre étrangère dénué de ressources et sans papiers.

Il n'avait qu'un espoir : rentrer en France et recouvrer les biens de Maillepré. . . . . .

. . . . . .

Le manuscrit de M. Williams, que nous avons traduit à notre guise, mais qui était, en réalité, un mémoire concis, nourri de faits et déduit en forme de requête, s'arrêtait là.

M. Williams en poursuivait la dictée à Toby. Les événements s'y groupaient avec une extrême lucidité. M. Williams semblait connaître jusqu'aux moindres détails de cette partie de l'histoire de Maillepré.

V

APRÈS LE MARIAGE

Nous vivons dans un siècle ami des arts. Les affiches qui tapissent nos murailles sont de véritables fresques ou d'obscurs génies, vaincus par la concurrence, déploient à des prix *doux* la richesse de leur pinceau.

Sortez : de quelque côté que se dirige vos pas, vous risquez de vous trouver face à face avec un monsieur en habit noir, qui est le diable, et qui, la hotte de chiffonnier sur le dos, braque sur Paris, cruel peut-être à son livre, un lorgnon satanique. Plus loin, c'est une femme très-laide,—la France, — vêtue d'une peau de mouton et tirant par l'oreille un personnage à l'air malade qui personnifie le peuple de Paris; plus loin encore, c'est un Chinois monstrueux, fumant un gigantesque cigare, — à Paris.

Paris, Paris, Paris!...

Gros enfant qui veut qu'on le taquine, et qui rit et qui paye, dès qu'on lui jette à la face une flatterie ou une injure...

Voyez! sur ces colonnes des boulevards que la pudeur anglaise n'eût pas inventées, voici le bagne avec son habit rouge, voici la grimace hideuse du scélérat de la Force ou de la Roquette, voici les registres verts qui donnent des nausées tant ils ressemblent à ceux de nos banquiers; voici des perruques, des robinets, des pompes à jet continu et des inquisiteurs espagnols, annonçant de leur mieux leurs pauvres diables de *Mystères*.

Voici même un vaudeville illustré, dont l'auteur, académicienne féconde, qui ferait bien plus de jolies pièces encore si elle n'employait une partie de son temps à composer de

petits *articles* à sa propre louange, a la passion d'écrire sur toutes les maisons de la capitale :

C'est moi, moi, moi qui suis Myrtille,
Bergère de ce vaudeville.

Et les peintres se plaignent, bien qu'ils aient, en outre, à boucher les trous de Versailles!...

Ce qui nous a mis en train de parler arts, c'est que, en gagnant la demeure de Léon du Chesnel, où nous conduit le besoin de notre histoire, nous avons rencontré, au faubourg Saint-Honoré, une maison dont le propriétaire a fait peindre un jardin sur les murs de sa cour.

Ce jardin est ravissant. Il y a de hauts palmiers où brille, entre les feuilles, le plumage chatoyant des oiseaux des tropiques. C'est plaisir de voir pendre ces belles grappes de cocos et d'admirer la grimace des singes suspendus par la queue aux branches flexibles.

Au premier plan, ce sont des roses grosses comme des choux et rouges comme des bouchères; un paon, un coq, plusieurs perroquets, des melons, des poires, et une pièce d'eau où folâtre un canard.

Dans quelque coin, une échappée vous montre une longue avenue de six chênes qui s'alignent à perte de vue. Au bout de cette avenue passe justement un chevreuil poursuivi par des chiens. — Naturellement il y a un chasseur qui vise.

Car, sans cela, pourquoi le chevreuil?...

C'est délicieux!... Avec une cour pareille, on se moque des gens qui se donnent le ridicule de posséder un château.

Léon du Chesnel, après ce brusque mariage raconté par nous dans le précédent volume, avait transporté ses pénates au delà de la Seine, derrière les Champs-Elysées, dans cette paisible rue Montaigne, où l'auteur des *Essais* voudrait demeurer aujourd'hui.

Du Chesnel habitait une maison de belle apparence, dont les derrières donnaient sur ces vastes jardins qui vont rejoindre le Colisée.

Son appartement, situé au second étage, était orné avec goût, mais visait trop au luxe, qu'il atteignait rarement. Il y avait quelque gêne derrière ces dorures et sous ce velours.

Du Chesnel avait toujours sa voiture et deux chevaux à peu près convenables.

Il avait plus de dettes qu'autrefois.

Dans le monde, on ne rencontre guère de précipices ni de cataractes, mais bien des fossés vulgaires. Du Chesnel était sur la pente qui mène à ces fossés d'où l'on ne sort que crotté, penaud et démonétisé.

Du Chesnel était un homme d'esprit et de résolution. Le sens moral lui faisait complétement défaut. C'est le malheur du temps.

Vous saluez, soyez-en certain, beaucoup de gens comme lui dans la rue ; vous leur serrez la main ; vous êtes heureux qu'on vous voie leur serrer la main. Ce sont, à beaucoup d'égards, des personnes *honorables*.

Insultez-les. — Morbleu ! flamberge au vent ! Ils ont du cœur à leur manière. — Seulement, ils n'ont point d'honneur.

Et encore ceci pourrait être discuté. Ils ont de l'honneur, suivant une certaine mesure, et c'est chose terrible, en vérité que ces hommes dont l'âme perdue a comme un vêtement de distinction et de délicatesse.

Un fait hors de doute, c'est que du Chesnel serait arrivé en suivant un sentier honnête.

Mais à certaines intelligences pointues vous ne persuaderez jamais que, dans le monde comme partout ailleurs, le chemin le plus court est le droit chemin.

Il veulent biaiser, n'en fût-il point. Leur travail leur aurait valu l'indépendance ; l'intrigue leur donne un bureau de tabac sur leurs vieux jours.

Or, ce que l'on nomme le travail est du repos tout pur, auprès des repoussants labeurs de l'intrigue...

Du Chesnel était secrétaire d'ambassade, ce qui est un titre vague, recouvrant une demi-douzaine d'échelons diplomatiques.

Du Chesnel attendait depuis bien longtemps l'occasion de monter. L'occasion ne venait point, ou bien elle passait hors de sa portée, et quelque main plus habile la saisissait à la volée.

Du Chesnel commençait à craindre. Il faisait la revue de ses moyens et tendait toutes les cordes qu'il avait à son arc.

Son arc avait trois cordes : Léa Vérin, la duchesse et Charlotte.

La duchesse avait fait ce qu'elle avait pu.

Léa Vérin n'usait point son crédit pour autrui; elle achetait de la rente.

Quant à Charlotte, c'était toute une éducation à faire.

. . . . . .

Midi allait sonner. Charlotte venait de congédier sa femme de chambre et donnait à sa coiffure cette négligence harmonieuse que la main d'autrui est inhabile à produire.

Charlotte était bien jolie. Il y avait sur son charmant visage un peu de la douceur de Sainte, mêlée à beaucoup de hardiesse spirituelle et vive. Autrefois ce mélange produisait une expression gaie, espiègle, un peu inquiète et curieuse. Mais quelque vent de tristesse avait passé sur tout cela et jeté parmi ces traits joyeux et fins une nuance de mélancolie.

Charlotte n'avait pas tout à fait vingt ans. Il y avait un an qu'elle était mariée au vicomte Léon du Chesnel.

Nous l'avons vue autrefois regarder, curieuse et pensive, les nobles équipages courant sur le pavé du faubourg Saint-Germain. Peut-être serait-il bien sévère de juger à la rigueur ces premières aspirations de l'adolescence, vagues fantaisies, songes maladifs où l'âme des jeunes filles s'élance comme au hasard vers l'inconnu. Néanmoins, il nous faut le dire, la nature de Charlotte comportait l'irrésistible amour de ce qui est luxe, élégance, splendeurs. Tout rayonnement attirait son œil et faisait rêver sa pensée. La parure, les belles fêtes, les joies dorées!... C'était une fascination pour son cœur novice, qui ne savait pas, mais qui devinait. On eût dit qu'il y avait en elle un souvenir qui, remontant au delà de son berceau, lui rappelait, par de miraculeux instincts, les magnificences éclipsées de sa race.

Elle était hardie. Le mariage avait été pour elle une aventure. — Au delà du mariage, elle avait vu le plaisir, la liberté, la richesse...

Le plaisir, au lieu de son morne repos; la liberté, au lieu de sa prison monotone et haïe; la richesse, au lieu de cette misère qui depuis son enfance sévissait sur elle et sur tout ce qu'elle aimait!...

Car elle aimait Sainte de tout son cœur; elle aimait Gaston; elle avait pour la duchesse douairière ce culte respectueux qui était, pour ainsi dire, dans le sang des Maillepré.

Ç'avait été un entraînement étourdi auquel peut-être n'eût point cédé une raison plus haute, mais où le cœur n'avait point eu de part.

D'ailleurs, il faut tenir compte d'une circonstance qui elle seule est une excuse. Charlotte n'avait jamais eu la pensée de se séparer de sa famille. Elle ignorait la clause imposée par du Chesnel. Cette clause, rien n'eût pu la porter à l'accepter.

Elle était allée à l'autel avec l'espérance de changer de vie, sans perdre ces bonnes tendresses de famille qui ne pouvaient suffire à ses pétulantes inquiétudes, mais qu'elle n'eût échangées en définitive contre aucune autre joie.

Son mari n'était-il pas voisin de sa famille? Il n'y avait que la largeur de la rue à séparer la maison conjugale de la maison habitée par son frère et ses sœurs...

Pauvre fille! le lendemain de son mariage, cette voiture qu'elle avait tant désirée la prit et l'emporta dans un quartier lointain, perdu, — au bout du monde. Et, lorsque, en cachette, elle fit prendre, malgré les ordres de son mari, des informations à la demeure de son frère, on répondit que l'appartement était à louer.

En ceci, Léon du Chesnel avait réussi parfaitement. Charlotte était désormais isolée.

Et il paraît que le diplomate tenait outre mesure à cette circonstance; car, empressé, galant, et tout aimable mari qu'il se montrait, il fut inflexible à ses larmes.

Il lui dit :

— Ma chère enfant, vous savez si je vous aime... Votre frère et moi, nous nous sommes arrangés... Il a compris ce que vous ne voulez pas comprendre, et je vous assure qu'il a fait assez lestement le sacrifice de votre compagnie...

Charlotte rejeta d'abord bien loin ces insinuations malveillantes; mais du Chesnel était un homme de beaucoup de savoir-faire. Il lâcha pied, revint, frappa de petits coups et finit par jeter un doute dans l'esprit de sa femme.

Elle se tut. — Elle aussi avait, au fond de l'âme, quelque part, sous ses frivoles caprices, une fierté indomptable.

Elle refoula le soupçon au dedans de son cœur blessé, parce que ce soupçon s'attaquait à son frère.

Mais elle lui consacra, ainsi qu'à Sainte, un souvenir de toutes les heures. Elle se fit un recoin caché, retraite chérie, douce place préparée en sa mémoire, où elle mit ensemble

tous ses amours d'enfant. Et la dévotion qu'elle gardait à ces amours fut d'autant plus vive, qu'elle dut être muette et ne s'épandre jamais au dehors.

Léon du Chesnel était, dès qu'il le voulait, un homme très-aimable. Son esprit paradoxal avait d'audacieuses étourderies qui étonnaient et séduisaient. Charlotte l'aima, — non pas de passion ardente, mais de préférence très-marquée.

Cette affection fut son unique soutien dans la vie.

Car tous ces beaux rêves que Charlotte avaient faits s'étaient évanouis bien vite. Elle fut punie, la pauvre enfant, par où elle avait péché.

Elle ne vit pas ce monde vers qui s'étaient élancés ses désirs. Ces belles fêtes devinées, ces promenades au Bois, ces luttes d'élégance et de coquetterie, ce luxe convoité, ces splendeurs si ardemment souhaitées, tout cela lui échappa.

Elle eut la solitude...

La solitude tout près du bruit et de la foule, la retraite au bord des joies mondaines, car, de sa fenêtre, par delà les grands jardins ombreux où descendait parfois une réunion égayée, Charlotte apercevait l'avenue de Marigny, sillonnée sans cesse par de nobles équipages, et un coin des Champs-Elysées.

Nous avons assisté à une conversation littéraire entre Léon du Chesnel et le docteur Josépin, dans les salons de madame de Pontlevau. Cette conversation nous a donné d'avance le motif de la retraite de Charlotte.

Du Chesnel était un Dudley au petit pied. Amy Robsart était charmante, et la duchesse, Elisabeth sur le retour, avaient de gênants accès de jalousie.

De sorte que ce drame bourgeois copiait la royale comédie de Walter Scott. — Il y avait là un homme entre sa femme et sa maîtresse.

Et c'était sa femme que cet homme était obligé de cacher.

Du reste, si Charlotte n'avait point trouvé dans le mariage ce qu'elle espérait, Léon du Chesnel avait été bien autrement désappointé.

Il avait vu de l'autre côté de la rue une mine éveillée, espiègle, un regard tour à tour mutin et rêveur; il avait deviné ces longues œillades jetées curieusement au luxe qui passait; — et il avait interprété ces mélancolies...

Nous n'exagérons point. Notre diplomate avait observé sa voisine laborieusement, minutieusement, comme eût pu le faire un poëte ou même un romancier intime.

Mais ce n'était point pour faire une élégie, et ce n'était point pour faire un roman.

Du Chesnel observait dans un dessein sérieux, comme disent les professeurs, ces pasteurs babillards de notre belle jeunesse. Du Chesnel avait un but. Le ministère venait de changer. M. Esprit, bureaucrate épais, avait conquis depuis quelques semaines seulement le poste important de chef du cabinet.

M. Esprit n'avait pas de maîtresse.

Cet homme était laid, plat, brutal, poltron, insipide, — une pâte à faire son chemin.

Il avait vaillamment gagné tous ses grades à force de complaisances serviles et de courbettes perfectionnées.

De telle façon que le ministre lui-même avait sincèrement oublié le temps où M. Esprit cirait ses bottes, — les bottes du ministre.

Et cet homme-là, qui du ruisseau était monté à l'antichambre politique, n'avait pas de maîtresse! Quelle porte ouverte aux adroits calculs!...

Du Chesnel sentit le besoin de prendre femme.

Et vraiment ce minois de l'autre côté de la rue était tout plein de ravissantes promesses.

Ces capricieux désirs qu'on y lisait annonçaient une éducation ébauchée. Quelques mots prudents, des parures, et tout irait comme sur des roulettes.

Du Chesnel s'était dit cela, et il avait vu en rêve un sourire, gracieux de M. Esprit.

Un coup d'œil du ministre...

Une mission!...

Pas du tout! Il se trouva que ce minois éveillé ne signifiait rien, sinon un grand fonds de gaieté vive et un peu d'étourderie. Une fois marié, du Chesnel découvrit avec effroi, sous ces frivoles apparences, un cœur loyal, une âme haute, une désespérante fierté.

C'était une spéculation manquée.

Il ne se rebuta point pourtant du premier coup, et traça autour de la place rebelle de savantes circonvallations. — Charlotte ne s'aperçut même pas de l'attaque.

Elle ne comprit point, tant elle était à l'abri d'être persuadée...

Mais voici ce qui fut le comble !

A la voir si charmante et si pure, du Chesnel se prit à l'aimer.

Ce pauvre du Chesnel ! il avait vraiment une manière de cœur...

Il fut, d'ailleurs, vaincu par surprise. Il avait cru jouer à coup sûr, et cette jeune fille pauvre, amoureuse du luxe, cette enfant qui rêvait équipages et parures au fin fond de sa misère, ne lui avait pas laissé l'ombre d'un doute. Trouver la vertu parmi tout cela, c'était une vraie surprise.

Et puis encore, il y avait si longtemps qu'il faisait métier de don Juan escompteur, — si longtemps qu'il utilisait chacun de ses soupirs !

L'amour *utile* lui pesait. Il détestait son rôle de soupirant comme un écrivain sans inspiration doit détester sa plume, comme un forçat déteste sa tâche.

Ma foi ! il n'est artisan si laborieux qui ne prenne ça et là quelque vacance. Du Chesnel se laissa entraîner à cette débauche d'aimer sa femme.

Et Dieu sait que jamais amour coupable n'entoura son bonheur de plus d'épines. Les citoyens comme du Chesnel n'ont pas le droit de se livrer à d'honnêtes sentiments. C'est là pour eux un luxe défendu. Ils ont des engagements et des obligations. Le mariage pour eux est une position violente, exceptionnelle, qui n'est tenable qu'à la condition de faire mauvais ménage. — Voyez-vous cet homme qui a vendu ses soins pour une place, pour une croix, pour une médaille et qui a bien le front de disposer de sa personne !...

Que devient la foi des marchés ?

On a vu, de ces terribles trafiqueurs de tendresse briser du pied chaque femme qui servit d'échelon à leur fortune...

Mais c'est dans les drames du boulevard qu'on a vu cela.

Dans la réalité, ce genre d'hommes porte la peine de son industrie. Il est pusillanime, il est dominé. — C'est à peine si, dans l'échelle humaine, on peut le placer un cran au-dessus du mari d'une reine...

Il se révolte contre l'instrument quelquefois, il ne le brise jamais.—A moins qu'il n'ait affaire à quelque faible créature, facile à tuer d'un seul coup.

Ce n'est pas absolument faute d'énergie. Parmi ces mes-

sieurs, il en est de très-vaillants. Mais l'homme qui spécule sur la femme est l'esclave de la femme, et si, dans la lutte engagée, quelqu'un est foulé aux pieds, c'est lui.

Lui qui est fier pourtant, et qui vous cassera la tête d'un coup de pistolet si vous le regardez de travers.

La duchesse était jalouse. Il fallut d'abord que Léon se garât des soupçons de la duchesse.

Puis M. Esprit trouva une maîtresse. Ce fut Léa Vérin qui obtint cette position destinée à Charlotte. — Léa Vérin était aussi laide que M. Esprit. Du Chesnel voulut au moins tirer son épingle du jeu. Ne pouvant être le mari de la maîtresse du bureaucrate, il voulut être son cavalier servant.

Mais madame de Vérin était jalouse.

La duchesse et le bas bleu politique, — admirez l'instinct! — se supportaient parfaitement l'une l'autre. La duchesse trouvait Léa Vérin ridicule; Léa Vérin savait l'âge de la duchesse.

Entre elles deux, du Chesnel était à l'aise. Chacune d'elles admettait *l'utilité* de sa rivale. Chacune d'elles était vis-à-vis du secrétaire d'ambassade dans cette position si comique de *l'amant de cœur* d'une lorette.

L'amant de cœur admet, on le sait, la dure nécessité d'un protecteur, lequel protecteur, neuf fois sur dix, se croit amant de cœur et rit dans sa barbe de son rival, qu'il souffre en qualité de protecteur.

Ceci est la position la plus élémentaire. Nous supposons, en effet, une lorette qui n'a que deux amants, sacrifiant ainsi la vraisemblance à la clarté.

Dans la pratique, il faut compter quatre amants, et l'on cite telle femme forte autour de laquelle dix hommes gravitent, ayant chacun la conscience d'être le préféré, et couvrant d'un mépris commun les neuf protecteurs, qui le lui rendent...

Mon Dieu oui, ce coquin de du Chesnel se moquait de la duchesse avec Léa Vérin et de Léa Vérin avec la duchesse. Ces deux dames, moyennant cela, vivaient en paix. Mais elles haïssaient toutes les deux à l'envi la femme de du Chesnel, sa vraie femme, qu'elles soupçonnaient d'être jeune et jolie.

Il fallait tenir Charlotte à l'écart, calmer Léa Vérin, calmer madame la duchesse. — Du Chesnel n'était point un homme de loisir.

Et, malgré tant de travaux, il restait secrétaire d'ambassade.

. . . . . .

Charlotte était bien souvent seule. Elle ne sortait jamais avec son mari. Si elle avait connu le monde davantage, elle aurait pu croire que du Chesnel, bigame, avait deux domiciles et ne lui donnait qu'une part de sa vie.

Ignorante qu'elle était, elle faisait mille suppositions qui passaient à côté du réel. — Puis, quand elle avait bien songé bien cherché des motifs de s'inquiéter et de craindre, du Chesnel n'avait qu'un mot à dire pour la rassurer.

Leurs entrevues étaient des causeries d'amoureux, parce que du Chesnel s'entretenait en sa tendre fantaisie par les ennuis mêmes qui entouraient son bonheur d'époux.

Mais cette affection du diplomate, bien qu'elle fût d'une certaine vivacité, n'avait jamais étouffé en lui complétement l'idée de ramener son mariage à l'état de bonne spéculation.

Un marchand peut faire une folie, acheter un château de prince et prodiguer de grosses sommes pour trancher du haut seigneur; — mais il fera vendre au marché l'excédant des fruits de son jardin et fournira ses vassaux de légumes.

L'amour de du Chesnel était l'acte du trafiquant.

Charlotte n'avait garde de s'en apercevoir...

Ce jour-là, du Chesnel lui avait promis de passer la journée avec elle. C'était rare; Charlotte s'était parée comme pour une fête.

Elle avait une robe pensée à corsage long, dont les plis ajustés dessinaient le contour pur de sa poitrine. — Charlotte était très-mince, assez grande, et paraissait plus jeune que son âge. Sa taille avait un vif ressort qui excluait toute nonchalance dans ses poses, mais donnait à chacun de ses mouvements une grâce juvénile et hardie.

Parfois, lorsque la rêverie venait alanguir un peu cette pétulance, Charlotte prenait une beauté presque idéale. Ses beaux yeux noirs, si charmants dans le sourire, devenaient plus charmants lorsqu'ils pensaient. Sa jeune tête gagnait à s'incliner sous le fardeau des méditations tendres. Vous l'eussiez aimée rien qu'à voir son visage partagé naïvement entre sa gaieté de nature et le sérieux passager de ses réflexions. — Puis, tout à coup, sa tête mutine secouait les grappes brunes de ses brillants cheveux. Un riant éclair s'allumait dans son œil; tout s'éclairait en elle et autour d'elle...

Oh! madame la duchesse et Léa Vérin avaient bien raison d'être jalouses!

Du Chesnel était en retard. Charlotte l'attendait impatiente.

A travers les rideaux de la fenêtre, un pâle rayon du soleil d'automne pénétrait dans la chambre et traçait un sillon brillent parmi les sombres arabesques du tapis.

Charlotte était assise tout près de la croisée. Son regard, qui suivait avec distraction les équipages lancés au grand trot sous les arbres des Champs-Elysées, se tournait parfois vers une portière de soie, dont les rideaux fermés tombaient sur le tapis de l'autre côté de la cheminée.

C'était par là sans doute que du Chesnel devait venir.

Peu à peu, Charlotte regarda moins souvent du côté de la portière, — parce que la rêverie s'emparait d'elle et que son esprit glissait avec tout ce monde brillant, ces noble séquipages sur le sable muet des allées...

Elle avait à la bouche un demi-sourire qui désirait tristement.

C'était ainsi une poétique et belle créature. Son profil correct et fin ne s'apercevait qu'à travers les boucles mobiles de sa chevelure. Sa tête se penchait en avant, arrondissant avec grâce la chute svelte de ses épaules. — Ses deux mains, croisées sur ses genoux, ressortaient, blanches et mignonnes, sur la soie de sa robe.

Un imperceptible bruit se fit derrière les draperies de la portière. C'était comme un murmure de voix contenues.

Charlotte n'entendait point.

La portière se souleva doucement, — si doucement, que la rêverie de Charlotte ne fut point troublée.

Derrière le rideau de soie apparurent deux têtes, savoir : la figure épanouie de l'avoué Durandin et le visage fatigué de du Chesnel.

Du Chesnel montra sa femme d'un geste silencieux et comme triomphant.

Durandin mit son lorgnon à l'œil et la détailla en connaisseur.

Puis les deux amis se regardèrent, et la draperie retomba...

VI

POUR PARVENIR

Il y avait déjà quelque temps que l'avoué Durandin et Léon du Chesnel étaient là derrière le rideau en conférence sérieuse.

Leur apparition soudaine et le geste de du Chesnel désignant sa femme au lorgnon du gros homme de loi, étaient des incidents de la conversation, qui se poursuivit sans que Charlotte se fût aperçue du mouvement de la draperie.

Du Chesnel avait rencontré Durandin, à cheval, escortant la calèche de madame de Saint-Pharamond, en compagnie de Félicien Chapitaux et de J.-B.-S.-T. Sanguin. Le baron Prunot, datant de l'Empire, n'était plus bon à folâtrer si matin.

Durandin montait à cheval et suivait la cour de l'impératrice des lorettes par pure politique, comme on le pense bien. Cet avoué n'était pas taillé en sportman. — Mais Félicien Chapitaux lui donnait la clientèle de la maison Polype et C^e^, madame de Saint-Pharamond lui procurait les procès de tous ses amants, et J.-B.-S.-T. Sanguin, de Lyon, le comblait de petites procédures commerciales, à propos de coupons de soie.

De sorte que Durandin gagnait beaucoup d'argent à perdre ainsi son temps au Bois, au théâtre, etc.

C'était un bon vivant, tout rond, le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service moyennant finance. Dans son étude, il jouait la gravité, parce qu'il n'avait rien autre chose à faire : son premier clerc était là. Hors de son étude, il singeait volontiers l'étourderie et couvrait d'un voile d'inaltérable bonne humeur les manœuvres de sa diplomatie bourgeoise.

Les généralités sont des sottises ; — mais défiez-vous des bons gros garçons sans fiel.

Durandin avait l'idée fixe d'acheter un vieux château pour le badigeonner à neuf et mettre aux fenêtres ogives de gentilles persiennes vertes.

Cette ambition remplissait son âme et enflait démesurément ses mémoires de procédure.

Sa femme lui avait apporté cent trente-cinq mille francs de dot et des *espérances*. Elle avait six ans de plus que lui, trois fausses dents et une grande quantité de cheveux gris.

C'était une de ces femmes que Dieu crée spécialement pour payer les charges des avoués.

Elle s'appelait Virginie. Durandin avait fait sa conquête en lui disant : « Je serai ton Paul... »

En somme, à l'exemple de Lucrèce, elle restait à la mai-

son et surveillait le pot-au-feu en pleurant à chaudes larmes sur les romans de M. Victor Ducange. Durandin aurait pu tomber plus mal.

Car la majeure partie de ces femmes sans dents et grises que les clercs ambitieux épousent de confiance, aiment la polka et font des vers...

Durandin rêvait un château très-grand, au lieu de la maison blanche que rêvent ses pareils, parce qu'il s'y voyait avec Virginie, lui dans la tour du Midi, et elle dans la tour du Nord.

Du Chesnel avait toujours conservé une certaine influence sur ses anciens camarades. Bien que l'association formée autrefois n'eût point eu de sérieux résultats, les cinq personnages que nous avons vus rassemblés le soir du mardi gras 1827 à l'hôtel du Sauvage s'étaient néanmoins prêté aide mutuelle en diverses circonstances, et il y avait, d'ailleurs, entre eux un lien qu'il n'était point en leur pouvoir de rompre.

Ce lien, c'était le vague et commun péril que tenait habilement suspendu au-dessus de leurs têtes le sixième personnage de la scène de carnaval.

Trois d'entre eux, Josépin, Durandin et du Chesnel avaient eu occasion de subir la volonté de Carmen, qui, du reste, les avait payés de leurs services.

Les deux autres, Denisart et Roby, placés trop bas peut-être pour que Carmen pût réclamer leur aide, n'en restaient pas moins à sa merci, et surtout n'en espéraient pas moins que le moment viendrait où Carmen aurait besoin d'eux.

Ils étaient tous les deux dans cette position dont nous avons parlé déjà, où l'on cherche un biais pour vendre son âme au diable, — qui fait le fier...

Durandin quitta la cavalcade, au milieu d'un compliment infligé par Chapitaux à madame de Saint-Pharamond, et suivit du Chesnel.

Ils se voyaient rarement. — On aime à verser ses peines dans le sein d'un ami qui ne se prodigue point.

Les épanchements furent réciproques. Durandin parla de sa femme édentée et grise. Durandin compta sur ses doigts les six bonnes années de son grade. — L'avoué soupira doucement après son château ; le diplomate chanta les charmes de sa mission tant souhaitée.

Puis, de fil en aiguille, la conversation prit une tournure plus pratique.

— Laissons-là ta femme, dit du Chesnel; il est manifeste que nous ne pouvons pas faire repousser ses dents, et, pour six francs, tu lui teindras les cheveux du plus beau noir... Occupons-nous du solide... Je voudrais bien te voir dans ce diable de château, Durandin!

— Et moi, repartit l'avoué, — je donnerais n'importe quoi pour que cette diable de mission te tombât du ciel un beau matin.

— Si j'en étais là, reprit du Chesnel, — je pourrais te donner un fier coup d'épaule...

— Evidemment; mais...

— Eh! eh!...

Du Chesnel mit son doigt sur l'habit bleu de l'avoué.

— Eh! eh! répéta-t-il, — j'ai de belles chances.

— Elles sont vieilles, murmura Durandin.

— Pas toutes... Il n'y en a que deux : la duchesse et Léa...

Durandin releva sur lui ses yeux souriants.

— Comment un gaillard comme toi ne songe-t-il pas à se faire député? demanda-t-il de la meilleur foi du monde.

— Tu te moques... dit du Chesnel.

— Non pas...

— Si fait... tu te moques... mais tu as tort : j'y songe très-sérieusement... Voyons, Durandin, reprit-il en changeant de ton, — faisons cette affaire-là!

— Volontiers... Payes-tu le cens?

— Le cens est une absurdité...

— Tu ne le payes pas?

— Si l'on faisait contribuer les dettes! commença du Chesnel en riant; — mais ne plaisante pas!... le cens est le moindre de mes soucis... Tu as cinquante mille écus de biens-fonds : je te les achète.

— Avec quoi?

— Laisse-donc!... Je te les achète... moyennant un billet de mille francs et une contre-lettre...

— Deux billets de mille francs, dit l'avoué.

Du Chesnel haussa les épaules.

— Soit! répliqua-t-il; — mais, l'important, ce sont les voix.

— Si tu as comme cela des billets de banque, murmura Durandin, — je me charge de t'en acheter pas mal...

— Fi donc! prononça superbement du Chesnel; — n'introduisons pas la corruption dans le corps électoral... D'ailleurs, je puis bien emprunter mille francs à Léa et mille francs à la duchesse, puisque je ne les leur rendrai pas; mais davantage, ce serait dangereux... Cherchons ailleurs... Tu connais tout Paris... N'y aurait-il point parmi tes clients quelque brave homme assez influent... tu m'entends bien?

Durandin se gratta l'oreille.

— Il y a M. Polype, répondit-il après un silence.

Du Chesnel frappa ses mains l'une contre l'autre avec une véritable joie.

Jusqu'alors, il avait parlé un peu au hasard, en homme habitué à bâtir des châteaux en Espagne; mais ce nom de Polype fit luire à ses yeux un vif rayon d'espoir.

— Polype! s'écria-t-il, — le Briarée de l'escompte!... l'homme qui prête avec cent mains, qui reçoit dans mille poches! l'alchimiste qui sait, en quelques semaines, faire d'un gros sou vert-de-grisé un brillant louis d'or!... Polype! le mont-de-piété fait chair! l'usurier philanthrope qui tient sous sa griffe tout le petit commerce de Paris!... Mais sais-tu bien, Durandin, qu'avec cet homme-là on serait sûr d'enlever la chose?...

— Oui, oui, répondit l'avoué, — c'est bien possible, au fait...

— Possible!... Tu plaisantes!... Où est donc le patenté qui lui refuserait sa voix?... Polype est grand comme Napoléon, vois-tu!... Et encore je ne sais pas si Napoléon aurait pu se concilier l'estime des princes de la banque en prêtant à trente pour cent d'intérêt... Polype est le haut seigneur du petit commerce. Il taille à merci... ceux qu'il tue lèchent sa main... Clichy tout entier chante ses louanges, depuis le porte-clefs, qui ôte sa casquette en prononçant son grand nom, jusqu'à l'infirmier, qui s'habitue à entendre les mourants l'appeler à leur dernier soupir... On le craint; on l'adore... La Morgue lui doit autant qu'à la roulette... Il assassine : on fait queue à sa porte... Ne sait-on pas qu'avant d'étrangler un pauvre diable, il va jeter quelques gros sous dans le vide de son comptoir... Polype!... ah! ah! mais, avec Polype, j'aurai les voix de toutes les boutiques, mon ami!...

— Sans doute, sans doute, interrompit Durandin, qui deve-

venait plus froid à mesure que du Chesnel s'animait davantage ; — on sait cela.

— Eh bien ?...

— Eh bien, Polype prête à trente pour cent. Ce n'est pas une raison pour qu'il te serve gratis.

L'enthousiasme de du Chesnel tomba à plat.

— C'est juste, murmura-t-il ; — mais, comme il est ton client, je pensais...

— Naturellement... Je te saisis très-bien... N'y songe plus, mon garçon.

Du Chesnel passa son bras sous celui de l'avoué.

— Au contraire, dit-il, — songeons-y tous deux... C'est une affaire... Je te payerai royalement tes *peines et soins*, comme vous dites dans vos diables de mémoires... Avec de l'argent, on ferait de Polype tout ce qu'on voudrait, n'est-ce pas?

— Exactement, répondit Durandin.

— C'est parfait... Je n'ai pas d'argent... Mais... Ah ! dame, vois-tu bien, il faut s'expliquer !... Polype doit être vulnérable par quelque autre endroit... Il passe pour aimer les femmes.

— Peuh ! fit Durandin ; — moyen de vaudeville, mon petit !... Tu devrais commencer à te corriger de ça...

Du Chesnel fit un geste d'impatience.

— Je te demande s'il aime les femmes ? dit-il.

— Mais certainement... Il a donné, pendant six mois, trois mille francs par semaine à Bathilde...

— Cent quarante-quatre mille francs par an ! murmura du Chesnel.

— Juste... Maintenant, il lui prête sur gages à cinq pour cent d'intérêt par mois... ci soixante pour cent par an... le double de son taux ordinaire... Il se rattrape !

— Il fait bien... Qui est sa maîtresse maintenant ?

Durandin regarda le diplomate d'un air bonnement narquois.

— Mon vieux Léon, dit-il, tu es comme ces paysans qui essayent de monter au mât de cocagne à la fête du gouvernement... que ce gouvernement s'appelle Stuart ou Cromwell... lesdits paysans glissent trente fois de suite le long de l'arbre graissé avec du savon et retombent rudement à terre... mais ils remontent.

— C'est le seul moyen d'avoir la montre d'argent, répliqua du Chesnel.

— Toi, poursuivit Durandin, tu as pu voir trente fois en ta vie que l'échelle des femmes est un mât de cocagne graissé supérieurement... Tu as glissé, tu es tombé... mais tu remontes.

— C'est joli... Mais qui est maintenant la maîtresse de Polype?

— Tu veux la subjuguer?

— Peut-être.

— La courber sous tes lois?

— Dis toujours!

— L'enchaîner à ton char?

— Il est permis de l'essayer...

— Non, dit en riant Durandin; — cela est formellement prohibé... Polype est veuf... Benito la danseuse vient de partir pour Saint-Pétersbourg.

Ils étaient dans l'escalier de la maison de du Chesnel.

Celui-ci prit la main de l'avoué et la serra rudement.

— Ah! Benito est partie pour la Russie! dit-il; — c'est différent... Eh bien, mon fils, je serai député!

— Comprends pas, répliqua Durandin.

— Que diable! s'écria du Chesnel, un mois ou deux employés à manipuler la matière électorale d'un arrondissement, ça ne vaut pas cent quarante-quatre mille francs.

— Pour toi et moi, si fait... Tu cotes les voix à quelques louis!... Mais, pour Polype, ça ne vaut pas cinquante centimes il n'a qu'à parler.

— Je l'entends ainsi... et, puisqu'il a bien donné cent quarante-quatre mille francs...

— Cela te tient au cœur! interrompit Durandin; — le malheur, c'est que tu n'es pas une jolie femme.

Du Chesnel avait sonné. On venait d'ouvrir. Ils entrèrent.

— Viens par ici, dit du Chesnel, — et ne fais point de bruit.

Durandin le suivit. Ils passèrent dans le cabinet de du Chesnel, qui était meublé d'un beau bureau de palissandre, où le diplomate ne s'asseyait point très-souvent.

— Nous sommes toujours amis, comme autrefois, n'est-ce pas? reprit ce dernier en contenant sa voix.

— Pourquoi cette question? voulut demander Durandin.

— Plus bas! interrompit du Chesnel; — nous sommes d'excellents amis... de vieux amis, et je sais bien que je puis

compter sur toi... D'ailleurs, tu as la mémoire des affaires et tu ne peux avoir oublié une circonstance qui nous oblige jusqu'à un certain point à vivre en bonne intelligence... Je veux parler de la bonne nuit que nous passâmes il y aura sept ans vienne le carnaval, à l'hôtel du Sauvage...

— Où diable vas-tu nous déterrer cela? dit l'avoué, qui perdit la moitié de son jovial sourire.

— Ce souvenir me revient parfois, répondit le diplomate, d'un ton à la fois léger et incisif.

— On dirait que tu me menaces..., murmura Durandin.

— Pas le moins du monde!... Seulement... tu vas comprendre cela parfaitement... je suis dans une position à craindre la médisance... Et le monde accueille si facilement de certains bruits!... Il ne me plairait pas d'entendre chuchoter quelque beau jour autour de moi : « C'est le vicomte Léon du Chesnel qui... que...» tu m'entends bien?

— Non, répliqua l'avoué.

— Cela va venir... mais, en attendant, voici où tend mon exorde... Ce qui va se passer et se dire entre nous est un secret.

— Comme tu voudras...

— Un secret inviolable, ajouta du Chesnel, qui fronça le sourcil et regarda l'avoué en face.

Celui-ci parcourut la chambre d'un regard inquiet.

Du Chesnel lui prit la main et la serra cordialement en changeant tout à coup de visage.

— C'est convenu! poursuivit-il gaiement, mais en parlant toujours à voix basse. — Arrivons au fait... Il faut donner une maîtresse à M. Polype.

— Après?... dit Durandin, qui s'attendait à quelque révélation redoutable.

— Voilà tout, répondit du Chesnel.

L'avoué garda un instant le silence.

— Ça peut se faire, reprit-il enfin d'un air capable ; mais c'est chanceux... Compte un peu sur tes doigts : il faudra une femme dévouée d'abord, en second lieu intelligente, troisièmement jolie, quatrièmement à la mode, cinquièmement...

— J'ai mieux que cela, dit du Chesnel.

— Ah! bah!

— J'ai un trésor...

— Est-elle actrice?

— Non.

— Elle est virtuose ?

— Peuh !...

— Princesse italienne ?

— Allons donc !

— Qu'est-elle ?

Du Chesnel ouvrit la bouche, mais ne parla point. Ses lèvres étaient agitées d'un tressaillement nerveux, et ses paupières battaient.

— Elle est belle comme un ange, murmura-t-il après un silence, — et pure comme...

Durandin éclata de rire.

Le diplomate lui ferma la bouche d'un geste plein de violente colère.

— Oui, pure, acheva-t-il avec une plainte dans la voix ; pure et noble !

— A la bonne heure ! dit l'avoué ; — ceci est la moindre chose... Mais parlons de sa figure... Polype est difficile....

— Ne t'ai-je pas dit qu'elle est belle comme un ange ?

— Si fait; mais je n'ai jamais vu d'ange.

Du Chesnel lui saisit le bras avec une sorte de violence et l'entraîna vers l'autre extrémité du cabinet, où s'entr'ouvrait une porte au delà de laquelle tombait une draperie.

Du Chesnel en souleva doucement les plis et désigna du doigt Charlotte, assise auprès de la fenêtre.

Durandin étouffa un cri d'admiration.

Charlotte leur tournait à peu près le dos; mais on apercevait, à travers les boucles brunes de ses cheveux, les lignes exquises de son profil perdu. — L'attente mettait je ne sais quelle langueur inaccoutumée parmi les grâces vives de sa taille. — On devinait son regard à la courbe hardie de ses longs cils.

Sa pose avait un charme naïf. Immobile et doucement inclinée, elle apparaissait, entre la double draperie de mousseline des rideaux qui touchaient ses cheveux, comme la silhouette indécise qu'on voit en fermant les yeux le soir et qui berce en souriant le premier sommeil...

Du Chesnel laissa retomber le rideau.

— Ah !... fit Durandin, qui respira longuement.

Du Chesnel ferma sans bruit les deux battants de la porte et ramena l'avoué à l'autre extémité du cabinet.

Du Chesnel était pâle. — Son front avait des gouttes de sueur.

Durandin et lui s'assirent l'un auprès de l'autre.

L'avoué lorgnait du coin de l'œil l'émotion croissante de du Chesnel.

Tous deux gardaient le silence.

— Elle est belle, n'est-ce pas? dit enfin le diplomate d'une voix étouffée.

— Ravissante! répliqua Durandin.

Nouveau silence.

— Ah! diable! oui! reprit l'avoué après une minute; — Polype s'y connaît... Avec cette fée-là, on pourrait le rendre doux comme un mouton.

— C'est ma femme, dit du Chesnel.

— Ah!... fit encore Durandin.

Puis il ajouta :

— L'idée m'en était venue... mais...

— Mais il faut bien parvenir! prononça tout bas du Chesnel, dont les traits décomposés peignaient une véritable angoisse.

L'avoué mit ses mains sur son ventre replet, tourna ses pouces et regarda le plafond.

— Ma foi, dit-il, mon vieux Léon, il est certain que je vendrais madame Durandin pour n'importe quel prix... Il est probable que je la donnerais pour rien... Il est possible que je servisse même une prime honorable à celui qui prendrait la peine de me l'enlever... Mais, si j'avais une petite femme comme la tienne...

— Tu l'aimerais, n'est-ce pas?

— J'en serais bien capable.

— Je l'aime!

En prononçant ce mot, du Chesnel passa le revers de sa main sur son front.

— Mais rien ne me réussit! reprit-il, — j'ai du malheur... Chaque jour empire ma position... mes créanciers perdent patience... J'ai un pied dans le fossé... Il faut que je me relève.

— Je ne dis pas non, grommela Durandin; — mais c'est dur!

— Il faut que je me relève! répéta du Chesnel en serrant les poings; — à tout prix!

— C'est bon... ça te regarde..., conclut l'impassible Durandin.

— Écoute! s'écria du Chesnel; perdre une telle femme,

c'est jeter son âme à Satan... Elle est meilleure encore qu'elle n'est belle... son esprit gracieux et vif a des saillies imprévues qui chassent l'ennui et refoulent la tristesse... son sourire rend heureux... Elle est aimante, elle est dévouée... jamais sa bouche n'a dit un mensonge... C'est mon bonheur et mon salut que je vais vendre à cet homme.

Durandin tournait ses pouces.

— Tâte-toi, dit-il.

— J'ai envie de me tuer! murmura du Chesnel, dont la figure froide d'ordinaire et flétrie avant le temps réprimait un désespoir fougueux.

— Quant à cela répliqua Durandin, — je n'en suis pas partisan... Après tout, si tu fais l'affaire et que tu deviennes député...

Du Chesnel tressaillit, son front s'éclaira. Sa bouche reprit une expression sceptique et froide.

— Député? répéta-t-il. — Fou que je suis!... j'ai des moments où je ne vaux pas mieux qu'un collégien pleureur!... Député?... Oui, oui. La chambre! c'est le grand chemin; il faut y arriver... Qu'importe le reste!...

— C'est suivant les idées, dit l'avoué; — il y a des gens pour qui le reste est tout.

— Des sots!... C'est parce que je suis malheureux que je m'arrête à toutes ces niaiseries de cœur... Le besoin affadit... Quand on est sans cesse à courir après quelques misérables louis, on cherche le repos; on est si mal ailleurs, qu'on se trouve presque bien auprès de sa femme... Eh! je connais cela! l'amour est le dessert des gueux!... Un peu de luxe, un peu de puissance, et je me moquerai de mes stupides langueurs... Je me prendrai en pitié... Dieu me pardonne, si l'on ne s'arrêtait à temps, on en arriverait à mériter l'épitaphe de l'épicier du coin : « Bon époux, bon père, etc., etc... »

Du Chesnel parlait ainsi avec volubilité. On eût dit qu'il cherchait à s'étourdir lui-même.

L'avoué tournait ses pouces et souriait au plafond.

— Député! reprit du Chesnel; — cela ne vaut-il pas bien un sacrifice!... Ah! tu verras, Durandin, ce que je ferai de ma boule!... Je ne prierai plus; j'ordonnerai!... Je me ferai terrible afin qu'on me caresse... J'aurai des retours adroits, des fâcheries coquettes... Rien pour rien!... Je cote ma voix, morbleu! à cent mille livres de rente!

— C'est beaucoup...

— C'est pour rien !... Pensions, places, petits morceaux sans nom du gâteau budgétaire... Quand je dis cent mille francs, c'est cinquante mille écus qu'il me faut !

— Et moi ? demanda froidement l'avoué.

— Toi ?... Je ferai accorder des bourses à tes neveux.

— Je n'ai pas de neveux.

— Des bureaux de tabac...

— Je n'ai pas de cousines.

— La croix d'honneur...

— Ce sera le profit de mon clerc.

— Une place...

— Plusieurs places...

— Tant que tu voudras !

— Et quinze pour cent dans les bénéfices parlementaires.

Du Chesnel hésita.

— Ce serait matière à discussion, dit-il.

— Tu tiendras des livres en partie double, mon vieux Léon... Il y a des commerces plus compliqués que celui de voleur...

— Eh bien, soit, répliqua du Chesnel.

Durandin se leva.

— Tope ! dit-il en prenant la main du diplomate ; — demain, je te présenterai M. Polype. . . . . .

. . . . . .

Charlotte attendait toujours assise auprès de sa fenêtre.

Un baiser de du Chesnel l'éveilla de sa rêverie.

— Que vous avez tardé, Léon ! dit-elle.

— Il ne faut pas m'accuser, répondit du Chesnel en souriant ; — je m'occupais de vous...

VII

DUC ET DUCHESSE

M. le duc de Compans habitait, nous l'avons dit, le petit hôtel de Maillepré, bâti par le duc Raoul, sous Louis XV, et situé au faubourg Saint-Honoré.

A l'heure où M. Williams feuilletait au Marais les pages du Code civil, M. le duc de Maillepré, enfoncé dans une bergère

douillette, au coin d'une magnifique cheminée aux sculptures rococo, se livrait justement à la même occupation.

Et, singulière sympathie, c'était précisément au titre *Des Absents* qu'était ouvert le Code civil de M. le duc de Compans.

Et encore, sur un coin du bureau de M. le duc, il y avait une expédition grossoyée du jugement du tribunal de la Seine, ordonnant son envoi en possession définitif de la succession de Maillepré.

De sorte que M. le duc et M. Williams se rencontraient, beaux esprits ou non, de la façon la plus absolue.

Seulement, on peut affirmer que, s'ils s'occupaient de la même affaire, ce n'était point dans le même but.

A une petite table, placée dans une embrasure, s'asseyait un homme entre deux âges, demi-chauve, les joues jaunes et le nez rouge, la bouche rentrée en un sourire bas, les yeux caves et défiants, lançant craintivement des regards de chat, la pose humble et pourtant pédante. — On eût dit un professeur venant de recevoir le fouet.

Ce personnage, qui était depuis peu chez le duc, remplissait les fonctions dont M. Burot avait le titre. Il était secrétaire. Cela ne l'empêchait point de rester sous la direction de M. Burot, son vrai patron, qui le traitait assez sans cérémonie, et n'avait nul égard pour son habit noir râpé, ses façons de parler classiques, et sa physionomie de cuistre déchu.

Il paraissait avoir de trente-cinq à quarante ans et affectait en ses mouvements une sage lenteur.

M. le duc avait considérablement vieilli. Les rides de son front s'étaient creusées outre mesure, et d'autres rides étaient venues hacher ses joues le long des ailes du nez et aux coins de la bouche. Ses traits, vigoureusement taillés, et dont le dessin semblait fait pour exprimer l'énergie d'une inflexible volonté, s'étaient en quelque sorte affaissés.

A cette heure matinale où l'artifice quotidien de sa toilette n'avait point encore essayé de recouvrir les atteintes trop visibles d'une précoce décrépitude, on l'eût pris tout à fait pour un vieillard.

Sa joue plissée et jaunie avait çà et là des taches livides; une teinte de plomb courait, mate, sur son crâne dépourvu de cheveux. Les nerfs de sa face avaient de fréquents et douloureux tressaillements.

Sa taille ample se courbait jusqu'à paraître chétive; sa

main velue, où brillaient de superbes bagues, avait une pâleur maladive; toute sa personne, en un mot, présentait un aspect débile et souffreteux qui contrastait singulièrement avec sa carrure puissante.

Ce ne pouvait pas être l'âge qui pesait un poids si accablant sur cette forte constitution. Sept années seulement nous séparent de cette soirée où nous constations dans les jardins du Palais-Royal sa vigueur presque athlétique. Il fallait supposer, pour expliquer cette décadence rapide, quelque cruelle maladie ou l'attente prolongée d'un supplice moral...

Pour le monde, du reste, ce changement n'était pas, à beaucoup près, aussi complet. Le monde ne voyait point M. le duc en déshabillé.

Vers le milieu du jour, il jetait sa robe de chambre et se mettait aux mains d'un coiffeur qui lui refaisait un visage d'homme, couronné d'une chevelure noire. Cela durait longtemps; il y avait beaucoup de travail. Après le coiffeur venait le valet de chambre, artiste habile qui savait cambrer cette taille affaissée et rendre de l'ampleur aux parois fléchies de cette poitrine. — Cela durait très longtemps encore; car M. le duc avait un attirail de chiffons aussi compliqué que celui d'une coquette à cheval sur sa quarantième année.

Mais enfin le temps qu'on emploie bien ne se compte pas. A l'aide de ces soins savants, M. le duc, à l'heure du dîner, pouvait passer auprès des myopes pour un homme de cinquante ans, conservé à l'avenant et muni d'un perruque confectionnée selon l'art.

Cela lui servait à calmer l'aiguillon de son amour-propre, dans son rôle de séducteur paresseux.

Nous nommons séducteur paresseux tout lovelace employant une meute et des piqueurs pour rabattre le gibier que d'autres courent à pied, sans fanfares et le plus sournoisement qu'ils peuvent.

M. le duc était un terrible chasseur. Burot avait de bonnes qualités de limier. Ils avaient fait, l'un aidant l'autre, en leur vie, de fort notables exploits.

Ce jour là, M. le duc ne semblait aucunement disposé à s'occuper de frivolités amoureuses. Il étalait, sans y prendre garde, dans toute son épique laideur, la fatigue ridée, essoufflée, exténuée, cassée, dégoûtée, découragée, amère, dégradée, repoussante du vieux satyre, vaincu par le plaisir.

Il se montrait tel qu'il était, ruine chancelante et souillée,

débris branlant auquel manquait cette belle auréole qui commande le respect autour des vieux hommes et des vieilles choses...

Il suivait les textes de la loi d'un air singulièrement intéressé ; il soulevait le code de temps à autre pour rapprocher le texte de ses yeux caves et lassés.

— Tout cela est bien positif, dit-il enfin ; — je l'ai lu cent fois, mais on ne se pénètre jamais trop de son bon droit... Dans quinze jours, il y aura trente ans... Tout sera dit... — Monsieur Denisart !

L'homme assis dans l'embrasure de la croisée se leva et fit un obséquieux salut.

Hélas ! c'était bien Denisart ! — Le philosophe puissant, l'écrivain généreux qui avait pris la haute mission de partager avec le boulanger le dernier sou de la misère, était tombé jusque-là ! Le futur rédacteur en chef du *Prolétaire* servait un aristocrate ou plutôt servait le valet d'un aristocrate, car Denisart obéissait à M. Burot !

Hélas ! encore ! — Mais, vous le savez bien, il en est toujours ainsi. Le premier qui voulut assurer les propriétés contre l'incendie mourut à l'hôpital ; celui qui inventa les omnibus ne fit pas une fin meilleure. Toute grande idée tue son auteur et profite à une armée de spéculateurs en sous-ordre.

Qui oserait dire que l'idée de Denisart ne vaut pas à l'heure qu'il est plusieurs millions de francs ?

Elle est exploitée sous toutes ses faces. — Et que ne nous est-il permis de nommer ici les choses par leur nom !...

Elle est exploitée industriellement jusqu'à l'assassinat ; philanthropiquement, elle dépasse les bornes de la comédie la plus audacieuse ; littérairement, elle amoncelle la fange sur l'ignominie, — tant de fange sur tant d'ignominie, qu'elle s'en fait un piédestal digne d'elle, où la foule ahurie la regarde trôner et grossièrement s'épanouir en son monstrueux triomphe.

C'est pour arriver à exploiter son idée que Denisart descendait si bas. — Il savait une foule d'exemples historiques où de grands hommes se mettent en servitude pour attendre le moment propice.

Brutus baisait la terre. — Denisart eût certes fait pis à l'occasion.

Mais c'est que nous entendons bien placer Denisart beaucoup au-dessus de Brutus, qui, en définitive, se bornait à vou-

loir tuer un tyran et n'avait pas l'idée d'empoisonner tout un peuple...

— Monsieur Denisart, dit le duc, vous connaissez suffisamment l'affaire... Vous savez que je possède régulièrement et légitimement les biens de la maison de Maillepré-Maillepré, dont je suis l'héritier unique... Vous savez que M. le marquis de Maillepré, abusant de la connaissance d'un fait qui, dans ma position, me tient en quelque sorte en son pouvoir, m'a forcé de le reconnaître implicitement pour mon cousin...

— Ah ! monsieur le duc, interrompit Denisart, — je ne connais pas votre secret... mais je suis bien sûr qu'il est celui d'un noble cœur et d'un homme sans reproche !...

— Fort bien, monsieur Denisart... Vous avez raison... Mais nous touchons au terme de la prescription... Dans quinze jours, M. le marquis, dont aucun acte jusqu'ici n'est de nature à interrompre légalement la prescription trentenaire, sera non recevable... Dans quinze jours, sauf le retour de M. mon cousin, le duc Jean de Maillepré, qui est mort et bien mort depuis plus de quarante ans peut-être, je n'ai absolument rien à craindre. Mais quinze jours, monsieur Denisart !...

— Si j'osais exprimer mon opinion devant M. le duc, je lui dirais que, dans quinze jours, bien des intrigues peuvent se nouer...

Le duc le regarda en face ; Denisart salua et baissa les yeux...

— Burot m'a dit que vous étiez un homme sûr, monsieur Denisart, reprit le duc.

Denisart salua de nouveau.

— Et, en outre, poursuivit le duc, il m'a dit que vous aviez grand désir de gagner une certaine somme...

— Ah ! monsieur le duc..., commença Denisart.

— Vous avez sans doute une famille à élever ?...

— Une idée, monsieur le duc ! j'ai une idée... et c'est plus difficile à élever que cinq enfants...

Le duc sourit dans ses rides.

— Eh bien, monsieur Denisart, dit-il, mon prétendu cousin est un jeune fou, étourdi, sans précaution... Un homme entendu, comme vous paraissez l'être, s'insinuerait facilement auprès de lui... et... ma foi, monsieur Denisart, vous seriez content de la récompense...

Denisart pâlit ; ses yeux s'effrayèrent.

— Je n'ai pas eu l'honneur de comprendre M. le duc, murmura-t-il.

— C'est que j'aurai oublié de m'expliquer, dit ce dernier; — il s'agit d'un coup de vigueur...

Le duc s'arrêta. — Denisart crut fermement qu'on allait lui demander un assassinat.

Or, Denisart n'avait point les qualités d'un *bravo*. Il se prit à trembler de tous ses membres.

Mais le duc poursuivit :

— Mon prétendu parent, j'en suis sûr, n'ignore pas plus que moi où nous en sommes... Il a ses avocats comme j'ai les miens... J'ai peur de quelque tour de son métier... De plus, il m'est revenu qu'un anonyme, cachant soigneusement son adresse, avait fait des démarches et annoncé vaguement, jusque dans le cabinet d'un haut magistrat, que la famille de Maillepré-Maillepré viendrait en temps et lieu réclamer son héritage... Tout cela, vous m'entendez bien, part de la même source... C'est mon cousin... Eh bien, monsieur Denisart, mon cousin... possède quelque part, sur lui, ou chez lui, un certain portefeuille de maroquin rouge... C'est ce portefeuille qu'il me faut...

Denisart respira. — Puis, à la réflexion, il eut un beau mouvement d'indignation.

— Monsieur le duc, dit-il en redressant sa maigre taille, — je ne m'attendais pas... je ne pouvais pas m'attendre !... Certes, ma position est fort infime ; mais j'ai vu de meilleurs jours... j'ai occupé dans l'enseignement des postes honorables... et il est bien pénible pour un homme de ma sorte...

Le duc le regardait en fronçant le sourcil. Il regrettait de s'être avancé.

Denisart continuait :

— Un homme que ses études sérieuses et philanthropiques appelaient évidemment à des destinées brillantes...

— Je vous avais mal jugé, monsieur, interrompit sèchement le duc... n'en parlons plus.

— Si fait ! si fait !... dit vivement Denisart, qui changea de ton tout à coup. — Il est certain, monsieur le duc, que, par moi-même, je ne puis me charger de cela... Mais j'ai votre affaire... je la prends à forfait... Dans quarante-huit heures je vous en dirai des nouvelles.

Le duc mit un doigt sur sa bouche.

— Si je suis compromis, murmura-t-il, vous pouvez compter

sur le bagne... si vous m'apportez le portefeuille, vous aurez mille écus... Appelez mon valet de chambre.

Denisart vit passer devant ses yeux les trois mille francs promis, sous l'espèce d'un nombre incalculable de livraisons à cinq centimes.

Son idée lui apparut réalisée.

Il fut ébloui. — Comme il sortait, M. Burot ouvrait la porte de l'antichambre, qui s'emplit aussitôt d'un énergique parfum de pipe et de cognac.

M. Burot frappa sur l'épaule de Denisart.

— Nous allons nous en donner cette nuit, mon mignon, lui dit-il; — échelle de corde, petite porte, passe-partout... tout ce qu'il y a de plus vénitien... Un roman complet... Je te retiens!

. . . . . .

Madame la duchesse de Compans-Maillepré s'y prenait de beaucoup plus tôt que son mari pour faire sa toilette. Elle y mettait une conscience extrême, et les soins de sa camériste n'étaient pas moins savants que ceux du valet de chambre de M. le duc.

C'était encore, à tout prendre, une très-belle femme, quatre ou cinq heures après son lever. Qu'elle eût quarante ans comme le prétendait Léa Vérin, ou seulement trente-trois ans, comme elle se plaisait à le laisser dire, peu importait assurément. Être belle suffit et celle-là ne craint rien qui peut répondre par un charmant sourire aux arguments tirés de son acte de naissance.

Le mal, c'est de n'être plus belle. — Fi! que vient-on parler d'âge! la première ride, voilà ce qu'il faut plaindre ou railler, qu'elle vienne à vingt ans ou qu'elle vienne à quarante.

Nous ne disons point ceci précisément pour madame la duchesse, qui avait eu sa première ride et sa seconde, voire sa troisième. C'est une pichenette que nous infligeons en passant aux amateurs forcenés de la *beauté du diable*, braves gens qui se plaisent à faire sonner d'énormes baisers sur des joues rouges, lors même que ces joues sont séparées par un nez camard et surmontent une bouche lippue.

En somme, il y avait bien réellement une vingtaine d'années, sinon davantage, que Henriette Masson était madame la duchesse de Maillepré.

Henriette Masson était la fille d'un commis greffier du tribunal civil de la Seine.

Le nom n'était pas splendide. La position n'avait rien qui pût tenter un jeune seigneur riche et tenant un état notable parmi les courtisans de l'Empire.

Mais Henriette était admirablement belle, — et l'on disait que le père Masson, si mince que pût être son influence, n'avait pas été étranger à certain jugement du tribunal de la Seine, dont personne n'avait appelé, mais qui violait jusqu'à un certain point les articles récemment promulgués du Code-Napoléon.

Ce jugement datait, il est vrai, de 1803, et le duc de Compans n'épousa Henriette qu'en 1810; mais on prétendait que l'exécution du marché imposé par le bonhomme greffier, en échange de ses complaisants offices, avait été ajourné d'un commun accord.

De fait, Henriette n'avait que seize ans lors du mariage. Il eût été impossible de l'avancer de beaucoup.

De fait encore, le jugement dont il est question prononçait l'envoi définitif de M. de Compans en possession des biens de Maillepré, pour cause d'absence du duc Jean, dix-huit ans après le départ de ce dernier. Or, le Code-Napoléon fixe les délais à trente-cinq ans, qui courent, non point du jour du départ, mais bien du jour de la *disparition* ou des dernières nouvelles.

L'erreur était à coup sûr très-notable.

Mais on eût pu répondre à cela que, sous l'Empire, il était urgent de consolider les fortunes, et qu'après tant de commotions qui avaient mis en tout un certain trouble, il était dangereux de laisser peser sur d'immenses domaines, préservés par la famille de M. de Compans du morcellement révolutionnaire, les incertitudes funestes que l'absence déclarée laisse toujours après soi.

Ce qu'il y a de certain, c'est que M. de Compans venait d'être subrogé par Napoléon au titre des Maillepré, qu'il était fort bien en cour, qu'il avait plus de cinq cent mille livres de rente, et qu'il épousa la fille d'un commis greffier qui s'appelait Masson.

Le duc avait alors trente ans tout au plus. Il avait perdu dès le commencement de l'Empire ceux qu'il appelait son père et sa mère. — C'était un fort beau cavalier, heureux auprès des femmes dont les maris moissonnaient des lauriers

aux frontières, usant comme il faut de sa fortune, et ambitieux autant qu'il eût été avide, sans son demi-million de revenu.

Henriette, elle, était une petite bourgeoise dont le moral ne sortait nullement de la rainure commune. Elle était spirituelle assez ; elle n'avait point un mauvais cœur. Dire plus en mal ou en bien serait aller au delà du vrai.

Il y a cent à parier contre un que Henriette Masson, mariée à un collègue de son père, eût fait l'orgueil de la société greffière. Là était sa voie. Elle eût suivi son chemin tout droit et sans broncher, parce qu'il n'y a point de pierre d'achoppement dans les routes battues de la modeste aisance.

Mais il faut de la tête et du cœur, beaucoup de tête et beaucoup de cœur pour ne point perdre l'équilibre après avoir sauté du carreau ciré d'une pauvre chambre sur les tapis épais d'un hôtel ducal.

Henriette fut un peu étourdie de ses splendeurs nouvelles ; mais l'amour lui fut tout d'abord un maintien et une égide. Elle aima éperdument son mari ; le duc, de son côté, se montra fort épris. C'était en vérité un charmant ménage.

Le duc était un homme sans principes, au cœur sec et dont la philosophie ne voyait ici-bas que le bien-être ou le plaisir. La duchesse n'allait pas si loin que cela, parce qu'elle n'avait point de théorie toute faite ; mais son éducation étroite n'avait laissé que ténèbres en son esprit. On doit penser qu'un couple aussi assorti portait en soi mille germes de désunion, quel que fût, d'ailleurs, l'engouement mutuel des premiers temps du mariage.

Et puis, — ces choses sont malaisées sans doute à exprimer, mais le devoir d'un écrivain est de mettre au jour sa pensée et de flétrir le mal partout où il se trouve ; — et puis, disions-nous, il est un crime bourgeois, passé depuis des siècles en force d'habitude, crime qui est dans nos mœurs et qui n'a point de nom, — et qui est accepté si bel et si bien que beaucoup s'étonneraient de l'entendre appeler *crime*.

Cela se fait, cela s'avoue. — L'Écriture garde les paroles de Dieu qui anathématisent ce crime, *le pire de tous*, dit l'Évangile. — Mais, d'un autre côté, Malthus y verrait une vertu...

Les plus honnêtes gens du monde vous disent : « Je n'aurai

qu'un enfant, que deux enfants; » ceux qui vont jusqu'à trois ont la bosse de la philogéniture...

Mais l'amour, qui, de son essence, est chaste et divin, se détourne de ces mystères et s'enfuit...

Le sentiment qui résisterait à cette honte ne serait pas de l'amour.

M. le duc de Compans ne voulait que deux enfants. Il eut deux enfants. La tiédeur se glissa sous le toit conjugal.

Les deux enfants cependant, douces et charmantes créatures, étaient un lien.

Ils moururent tous deux...

On se fût bien rapproché; mais dans l'intervalle M. le duc avait eu dix maîtresses. — Nous ne savons pas le nombre des amants de sa femme.

Il y avait désormais une barrière. Que de races s'éteignent ainsi!...

M. le duc cependant était très-jaloux. Il fit surveiller sa femme. Ce fut un aiguillon. Sa femme, qui commençait à se lasser, fut réveillée par le danger. Elle abhorra son mari, ce qui est un passe-temps; elle intrigua, ce qui est presque le bonheur.

C'était un ménage normal, un ménage type, dont la formule se résumait en M. Burot et mademoiselle Victorine: le Mercure et la soubrette.

On n'en meurt pas. Avec cela et cinq cent mille livres de rente, on fait l'envie de tous les ménages vertueux qui n'ont que le pot-au-feu...

Vers le commencement de 1822, M. le duc eut connaissance d'une famille de Maillepré qui se préparait à revendiquer la totalité des biens du duc Jean.

Cette famille arrivait des États-Unis par l'Angleterre.

Les renseignements que fit prendre immédiatement M. de Compans lui apprirent à n'en pouvoir douter que ces Maillepré étaient les enfants du duc Jean.

Mais il apprit en même temps qu'ils étaient, à peu de choses près, sans ressources, et que leurs titres et papiers avaient été perdus dans un naufrage.

M. de Compans résolut d'anéantir ces gens sur lesquels il ne comptait plus.

Ils avaient trouvé un asile en Bretagne, dans les environs de Kergaz, terre du domaine des Maillepré, dont jouissait actuellement M. le duc, qui était alors aussi bien en cour au-

près des Bourbons qu'il l'avait été sous l'Empire auprès de Napoléon, et qu'il devait l'être après 1830 auprès de la dynastie d'Orléans. Il était si fort et ces gens étaient si faibles, que l'issue de la lutte ne pouvait vraiment être douteuse.

L'homme qui les avait recueillis était un paysan breton nommé Jean-Marie Biot, dont le père avait acheté sa petite ferme sous la Convention, pour la garder à ses anciens seigneurs.

Il y a, quoi qu'en ait dit récemment un romancier qui dépasse ses rivaux de la tête, et qui dépense un talent prodigieux à enlaidir, de parti pris, le tableau de la nature humaine, — il y a des paysans ainsi faits en Bretagne et sans doute ailleurs.

Jean-Marie Biot était veuf. Il remit son petit bien aux mains du marquis Raoul de Maillepré, comme eût fait son père, et, comme il n'avait pas de famille, il se donna tout entier à ses maîtres.

Ce fut lui que M. de Compans attaqua le premier.

Les titres de Biot n'étaient peut-être pas tout à fait en règle. Il avait peu d'argent pour soutenir des procès, et M. le duc était si riche !

Les tribunaux jugèrent en faveur de M. le duc.

Les Maillepré, suivis de Biot, vinrent à Paris, et entamèrent le procès principal, en revendication de tous les biens du duc Jean.

Le marquis avait écrit à James Western, son beau-frère et son ami, pour avoir tous les titres restés en Amérique et de l'argent.

James Western avait reçu seulement la lettre écrite d'Angleterre après le naufrage, et il avait envoyé de l'argent en Angleterre.

Ce ne fut que longtemps après, à la fin de 1825, qu'une missive du marquis tomba entre ses mains. Il ne voulut s'en fier à personne pour porter le précieux dépôt et passa la mer lui-même.

Le marquis Raoul, cependant, était malade depuis plusieurs années. Il avait perdu son procès en première instance et suivait l'appel. Nous avons vu sa famille dans la mansarde louée à M. Polype au Palais-Royal, et nous savons à quel degré de dénûment elle était tombée.

Pourtant, telle est la force du bon droit, que les Maillepré

à l'agonie inspiraient encore à M. de Compans une véritable terreur.

A l'aide d'un jeune médecin nommé Josépin, qui soignait le marquis Raoul, M. de Compans savait exactement tout ce qui se passait dans la pauvre chambre de la galerie de Valois. Il connaissait les espoirs du marquis et tremblait de les voir se réaliser.

C'était à son instigation que M. Polype avait menacé tant de fois de chasser un mourant. Il voulait en finir avec ce *revenant* avant que les papiers et les secours attendus d'Amérique vinssent changer fatalement les chances de la lutte.

Dans l'après-midi du mardi gras de l'année 1826, un billet de Josépin avisa le duc que les Maillepré avaient reçu une lettre du Havre annonçant pour le soir même l'arrivée d'un certain James Western, de Boston, lequel apportait à la famille tout ce qui lui manquait.

Ce billet mit le duc dans des transes cruelles. Ce nouveau venu, c'était la ruine. — Et l'on ne se sépare pas ainsi sans combat d'une immense fortune dont on a joui depuis son enfance !

Il fallait perdre ce James Western ou le gagner.

Et tout d'abord il fallait le trouver.

Telle était la cause de cette étrange chasse que le duc faisait dans le jardin du Palais-Royal, ce soir où nous l'avons rencontré pour la première fois. Il avait manqué l'arrivée de la voiture du Havre, et il cherchait au hasard, ayant contre lui mille chances pour une...

Son but était de suivre Western, de le circonvenir, de lui arracher le dépôt confié de gré ou de force.

De gré plutôt que de force, parce que la violence en nos mœurs a trop de danger.

Carmen vint se jeter à la traverse de ses desseins. Il laissa faire Carmen. Au pis aller, c'était du moins un moyen de détourner Western, et le lendemain il serait temps d'agir.

Comme on le pense, M. le duc passa une nuit fort agitée.

Le lendemain matin, un très-élégant tilbury entra dans la cour de son hôtel. Un jeune homme — c'était presque un enfant — sauta sur les marches du perron et dit au valet de chambre de M. le duc, qui refusait la porte en alléguant l'heure matinale :

— Annoncez, vous dis-je !... Entre cousins, toute heure est bonne... Annoncez M. le marquis Gaston de Maillepré !..

VIII

SOUVENIRS DE CARNAVAL

M. le duc de Compans, après cette soirée de mardi gras de 1826, avait passé, comme nous l'avons dit, une nuit fort agitée.

Quand on annonça le marquis Gaston de Maillepré, il venait de se lever. Ce nom le frappa comme un coup de massue. Machinalement et sans savoir, il ordonna de l'introduire.

Le prétendu marquis portait une polonaise à brandebourgs, étroitement serrée, qui dessinait une taille ronde et fine. Il avait de larges pantalons fixés sous le pied. Sa coiffure était une casquette d'aspect militaire, d'où s'échappaient à profusion d'admirables boucles de cheveux bruns.

Le duc reconnut le jeune homme qui l'avait accosté la veille au Palais-Royal, — et il reconnut la femme qui avait entraîné James Western au caveau du Sauvage.

— C'est vous qui vous faites appeler le marquis de Maillepré!... murmura-t-il en se forçant à rire.

Puis, sans attendre la réponse, pressé de savoir, il ajouta vivement :

— Et notre homme?...

Carmen se jeta dans un fauteuil qu'elle roula vers le foyer. Elle mit ses deux pieds sur les chenets.

— Rien ne rend frileux comme une nuit de veille, monsieur mon cousin, dit-elle; excusez-moi si je prends mes aises...

— Trêve de plaisanterie! s'écria le duc, qui attendait avec angoisse; — qu'avez-vous fait?

— Je ne plaisante pas, dit Carmen, et j'ai fait bien des choses...

Un nuage passa sur son beau front, qu'elle venait de découvrir pour relever les boucles mêlés de ses cheveux.

— Mais cet homme? cet homme? répéta le duc avec emportement.

— Calmez-vous, monsieur, prononça Carmen froidement — je vous avais dit : Je me charge de lui...

— Vous avez le portefeuille?... balbutia M. de Compans, dont un flux de joie souleva la poitrine.

— J'ai le portefeuille.

Le duc saisit la main de Carmen en un moment de transport et la serra chaudement entre les siennes.

— Qui que vous soyez! s'écria-t-il, — vous serez récompensé au delà de vos désirs... Tout ce que vous me demanderez, je vous le donnerai!

Carmen sourit.

— Je ne vous demande rien, dit-elle; — mais n'avez-vous point envie de savoir comment ce portefeuille est entre mes mains?

— Comment?... répéta le duc, dont la voix tremblal légèrement.

— James Western tenait beaucoup à ce portefeuille, monsieur le duc.

— Je le crois bien!...

— Il y tenait plus qu'à sa vie.

— Plus qu'à sa vie!... et vous avez pu, malgré cela?..,

Le duc interrogeait de l'œil Carmen, dont la paupière était baissée. — Elle releva lentement sur lui son beau regard, dont la flamme hardie et profonde se voilait maintenant de tristesse.

— Je l'ai tué, dit-elle.

Le duc recula et devint pâle.

— Malheureuse!... murmura-t-il, — un assassinat!...

— Un meurtre, monsieur le duc, répondit Carmen, dont le front se redressa hautain; — nous étions tout deux debout... armés tous deux... et par trois fois je lui ai dit de se défendre.

Il se fit un silence. Le duc réfléchissait et calculait jusqu'à quel point ce crime pouvait retomber sur sa tête. Mais il pensait aussi, il pensait surtout au prix du meurtre, à la proie convoitée, à ces titres qui allaient le faire devant la loi propriétaire irrévocable d'un demi-million de revenu.

— Et..., reprit-il en hésitant, — qu'avez-vous fait de ses papiers?

Carmen s'était laissée retomber contre le dossier renversé de son fauteuil. Ses yeux étaient au plafond. Elle n'entendit pas.

— C'était une digne âme, monsieur le duc, murmura-t-elle;

— il n'osait pas repousser mes coups parce qu'il me prenait pour une femme...

— N'êtes-vous point une femme? dit le duc.

Carmen abaissa sur lui son œil étonné, mais elle ne répondit point.

— Il me prenait pour une femme répéta-t-elle, — bien que je l'eusse prévenu que j'étais un homme.

La voix de Carmen, grave et mâle en sa douceur, accentua ces mots énergiquement.

Le duc la toisa de la tête aux pieds.

Mais, au lieu de suivre ce sujet, son désir l'entraîna, et il dit encore :

— Et les papiers?...

Carmen semblait s'absorber dans le souvenir des événements récemment accomplis.

— Oui, oui..., reprit-elle, — c'était un cœur brave et bon... il avait traversé la mer pour sauver ceux qu'il aimait... Mais je deviens fou, moi, dès que ma main touche une arme... Et puis ma vie tout entière n'est-elle pas écrite là-haut?... Ce qui est fait devait être fait.

Le duc arpentait la chambre d'un air impatient. De temps à autre, il s'arrêtait brusquement devant Carmen, comme s'il eût voulu appuyer par la force sa question restée sans réponse. — Mais il se contenait et il passait.

Carmen poursuivait lentement et comme en un rêve :

— Mon sang est le sang de ceux qui interrogeaient les signes radieux du grand livre des nuits... Mes pères savaient lire le firmament... Moi, je crois... Ils ont été deux, savez-vous, pour me dire ma destinée... à des centaines de lieues de distance! A Valence, la vieille gitana Yahbel me dit : « Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... As-tu » deux cœurs?...» Et, comme je ne comprenais point, Yahbel ajouta : « Enfant, tu seras pauvre... Ecoute!... tu tueras... » et tu seras riche, puissant et fort... plus puissant, plus » riche et plus fort qu'un grand d'Espagne assis devant le » roi!... »

Un soupir souleva la poitrine de Carmen...

Le duc, arrêté devant elle, frappa du pied avec colère.

— C'est de la folie! s'écria-t-il.

— Voilà ce que me dit Yahbel, la gitana, reprit Carmen en baissant la voix et comme si elle n'eût point pris garde à l'interruption de M. de Compans. — Aux montagnes des

Highlands, Jan Vohr, le fils des Brouillards, me mit un soir sous son plaid, et chanta :

Le sang de l'homme teint son âme.
Elle est rouge : ainsi la fit Dieu.
Et blanche est l'âme de la femme.
C'est l'onde molle et c'est le feu.

De quelle couleur est ton âme?...
Adam te dira son amour;
Eve te cachera sa flamme.
Qui répondra? Ton dernier jour..

Carmen s'arrêta.

— A quoi bon vouloir percer le voile dont ceux qui voient l'avenir couvrent à dessein leur pensée? murmura-t-elle; — Jan Vohr ajouta, et, cette fois, je compris :

Là-bas, vois-tu, par la nuit sombre,
Un homme vient : tel est le sort.
Prends ton poignard, frappe dans l'ombre,
Et relève-toi : l'homme est mort.

Chacun glisse à sa destinée.
A toi le meurtre sans remord.
Point de regret! l'heure est sonnée.
Te voilà puissant, riche et fort!

Carmen appuya sa tête sur sa main.

Le duc écoutait, pris par une curiosité vague.

Les yeux de Carmen rêvaient.

— Qui niera le pouvoir des gens à qui Dieu montre l'avenir?... dit elle lentement. — Yahbel et Jan Vohr!... En Espagne et en Écosse!... La même chose tous les deux!... Et tous les deux une chose vraie!... Ah! le sort commande, l'homme obéit... J'étais bien pauvre... Tantôt, exécutant avec dégoût la besogne imposée par votre valet Burot, je suivais madame la duchesse... une belle femme! et qui doit être aimée!... — L'œil de Carmen eût un éclair. — Tantôt, déguisée en jeune fille, je dansais devant le peuple sur le boulevard du Temple... Tout à coup l'heure a sonné; l'homme est venu; le hasard a mis un couteau dans ma main désarmée... J'ai tué!

Le duc tressaillit une seconde fois à ce mot, qui frappait son oreille comme une accusation de meurtre. Ses yeux se baissèrent.

Quand il les releva, Carmen, ou plutôt le jeune homme

du Palais-Royal, car il sembla impossible au duc de méconnaître son sexe désormais, était debout devant lui, droit, immobile, l'œil fier et illuminé d'un indomptable éclat.

Toute sa personne respirait une audace virile. C'était une fermeté haute, une force orgueilleuse et revêtue d'une indescriptible beauté. Cela imposait et donnait de la frayeur.

— Ce qui est fait devait être fait, répéta-t-il lentement et en couvrant le duc d'un regard dominateur; — je ne me repens pas... Mais, puisque l'horoscope est accompli pour moitié, l'autre moitié m'est due... J'ai tué; je suis puissant, riche et fort... Mon cousin, il ne faut plus demander à Gaston de Maillepré ce qu'il veut faire de ses papiers de famille.

Le visage de M. de Compans blêmit par degrés jusqu'à devenir livide.

Puis sa face se rougit de sang; ses paupières battirent, gonflées et violettes.

Son regard et celui du faux marquis se choquèrent.

Ce fut le duc qui baissa la tête le premier.

Carmen reprit :

— Je suis le marquis de Maillepré : j'ai droit aux cinq cent mille francs de rente dont vous jouissez, mon cousin : c'est mon héritage...

Le duc ne bougea ni ne répondit.

Il cherchait, en son cerveau troublé, des armes pour soutenir cette lutte qui s'entamait d'une façon si menaçante.

En ce premier moment, il n'essayait même pas de composer son maintien et son visage. — Et c'était entre lui et Carmen un contraste étrange.

L'homme fort fléchissait. Point ne lui servait sa vigueur musculeuse, ni sa taille d'athlète, ni l'expérience de toute une vie de ruses et de combats ambitieux. A son insu, il sentait son maître et ployait.

L'adolescent, au contraire, grandissait de tout son calme superbe; il dominait, parce qu'il était sans peur. — La grâce élégante de sa taille, ses formes harmonieuses, sa juvénile et incomparable beauté, tout cela s'alliait à tant de force intrépide, que l'œil ébloui balançait entre l'admiration et la terreur.

Son regard domptait et charmait; sa voix vibrait menaçante, mais douce encore...

Après un long silence, le duc releva le front avec effort et se contraignit à regarder son adversaire en face.

— Que vous soyez homme ou femme, dit-il froidement un jeune coquin ou une fille perdue peu m'importe..., que vous ayez assassiné un malheureux dans quelque bouge, c'est affaire entre les tribunaux et vous... Ce qui me regarde, c'est que de manière ou d'autre vous possédez des papiers qui sont pour moi d'un certain prix... Parlons sérieusement, je vous prie, et laissons là un langage qui ne vous convient pas... Ces papiers, combien voulez-vous me les vendre?...

— Cinq millions, répliqua le marquis.

Le duc haussa les épaules et tourna le dos pour regagner son siége.

— Deux ou trois billets de mille francs, murmura-t-il, — tout au plus !

Le marquis se rassit à son tour et croisa ses jambes l'une sur l'autre. — L'expression de son visage avait changé. C'était maintenant une gaieté railleuse qui mettait dans sa prunelle souriante des étincelles acérées.

— Fi ! monsieur le duc, répondit-il en rapprochant du feu son fauteuil; je suis plus généreux que vous. Je vous laisse, moi qui pourrais tout exiger, deux cent cinquante mille livres de rente...

— Vous me laissez cela !... répéta M. de Compans avec colère.

— En usufruit, mon cousin... Vous n'avez pas d'enfants : je suis votre héritier.

Le duc laissa échapper un mouvement de fureur.

— Mon cousin, reprit le marquis raillant toujours, — j'avais lieu de m'attendre à un accueil meilleur... Bien des gens à votre place remercieraient le ciel... C'est un fils, veuillez y songer, que Dieu vous envoie dans sa miséricorde.

M. de Compans regarda un instant ce visage d'enfant gracieux, qui avait dépouillé son caractère de hautaine puissance pour prendre un aspect insouciant et rieur.

Le marquis poursuivit d'un ton léger :

— Au lieu de vous réjouir, vous faites une mine de martyr... Et, plus d'une fois, depuis que j'ai l'honneur de me trouver avec vous, je vous ai vu sur le point de me prendre à la gorge... En vérité, monsieur le duc, vous n'êtes pas dans votre rôle... Et, de deux choses l'une, ou je vous intimide au point de vous faire perdre toute prudence... ou je ne suis point parvenu encore à vous faire comprendre la gravité de notre situation.

— Par intérêt pour moi et par pitié pour vous, dit M. de Compans, je sens fort bien que je dois tâcher d'étouffer cette affaire... Si je ne le sentais pas, ajouta-t-il retrouvant une bouffée de fierté, — discuterais-je ? — Finissons ! je suis assez riche pour me permettre une folie...

Il se dirigea vers son secrétaire et prit un paquet de billets de mille francs dans l'un des tiroirs.

— Tenez, reprit-il en les présentant au jeune homme, qui gardait ses deux mains, blanches et d'un modèle exquis, indolemment croisées sur ses genoux ; — donnez-moi le portefeuille et brisons là !

Le marquis demeura immobile.

— Tenez ! répéta M. de Compans.

Le marquis prit les billets et les jeta au feu.

Il y avait une vingtaine de mille francs.

Le duc, saisi et stupéfait, regarda brûler ces chiffons légers et transparents pour l'amour desquels tant de trafiquants se damnent en ce monde.

Cela fit un peu de flamme et un peu de cendre.

— Monsieur le duc, dit le marquis très-froidement ; — le portefeuille en contient trois ou quatre fois autant... C'est mon argent de poche... Maintenant, veuillez m'écouter avec attention... Le portefeuille contient, en outre, tous les titres nécessaires pour constater ma noble naissance et des lettres qui m'ont appris mon histoire...

— Et vous espérez...? voulut interrompre le duc.

— Non, mon cousin... je suis sûr. — Admettons que, malgré ces titres, les tribunaux s'avisent de me donner tort...rien n'est perdu... le portefeuille me reste et je sais où prendre la vraie famille de Maillepré...

— Vous savez cela?... balbutia M. de Compans ébahi.

— Oui, mon cousin... vous êtes trop perspicace pour ne pas convenir avec moi que le jeune Gaston, — mon homonyme, — ou plutôt son père, sera charmé d'accepter le marché que vous repoussez... J'aurai toujours deux cent cinquante mille francs de rente, sans parler du plaisir que procure une vertueuse action.

— Ah ! vous savez cela !... répéta le duc, dont la voix balbutiait, épaissie.

— Oui, mon cousin... En outre, — car il faut tout prévoir, — j'ai quelque chose comme un bouclier pour le cas où il vous prendrait fantaisie d'abuser de ma confidence et

de me traîner devant le parquet... Ceci est grave, monsieur le duc ; vraiment, il ne s'agit pas moins que de votre tête... cinq hommes témoigneront, si besoin est, de votre chasse à courre d'hier, dans les galeries du Palais-Royal... le garçon des Frères-Provençaux témoignera de la sollicitude que vous avez mise à enivrer à vos frais l'homme qui, deux heures plus tard, est tombé sous le couteau à deux pas de là.

— Mais c'est infernal ! râla le duc, dont les tempes suaient et qui tremblait.

— Oui, mon cousin... Et cela joint à certain espionnage que vous faites exercer auprès du lit d'un certain moribond...

— Vous connaissez Josépin ? s'écria M. de Compans atterré.

— Oui, mon cousin, tout particulièrement... Vous sentez que ce sont là plus que des présomptions, et que, sauf à rejeter le crime sur vous, ma défense sera bien facile...

Le marquis se leva, rajusta devant la glace les plis froissés de sa polonaise et passa la main parmi les boucles de ses cheveux.

— Maintenant, mon cousin, reprit-il, — il me reste à vous demander pardon de vous avoir dérangé... Sommes-nous amis ?

— Que faut-il faire ? demanda le duc d'une voix presque inintelligible.

— Bien peu de chose... M'écrire une lettre de bienvenue où vous me remercierez de vous avoir montré mes titres, où vous m'appellerez mon bien cher cousin, — et d'autres douceurs, si vous le jugez à propos.

— Je le ferai... Après ?

— Voilà tout... Cette lettre vous liera les mains... Fiez-vous à moi pour ne pas laisser dans votre secrétaire ma part des revenus de Maillepré... Jusqu'au revoir, cousin !...

Le duc se tenait entre le marquis et la porte. Il était pâle, et le long de ses joues couraient des teintes bleuies. Son visage était effrayant de colère contenue et de haine prête à faire explosion.

En passant près de lui pour se retirer, le marquis, par une bravade suprême, lui tendit la main.

Le duc saisit cette main. Un râle gronda dans sa gorge. Il attira le marquis contre sa poitrine et l'y étreignit en poussant un rugissement sauvage. Il venait de comprendre. Écrire cette lettre, c'était se rendre à discrétion et s'enlever tout moyen de recommencer la bataille.

Quiconque eût assisté à cette scène eût pensé que c'en était fait du bel adolescent, dont le corps gracieux mollissait, frêle, entre les bras robustes de Compans. — Compans voulait le tuer ; cela se voyait dans ses yeux égarés et fous. Il le secouait avec furie ; il essayait de l'écraser contre lui-même.

Mais ce corps si harmonieux et si plein de grâces avait, nous le savons, à l'occasion, l'élastique ressort de l'acier. Sous cette peau satinée, des muscles virils se roidissaient tout à coup ; sous ce charme nonchalant couvait la force d'un athlète.

Les deux bras du marquis se joignirent derrière les reins de Compans, qui trébucha et perdit haleine. Il lâcha prise un instant : le marquis était libre.

Mais Compans se tenait toujours entre la porte et lui. Le désespoir brûlait dans son œil. Il fallait lutter à mort...

La main du marquis se coula entre les brandebourgs de sa polonaise. Le manche d'or du poignard qui avait tué Western sortit à moitié de son sein.

Mais il y rentra aussitôt. — Les sourcils froncés du marquis se détendirent. Sa bouche eut un sourire moqueur.

Il haussa les épaules d'un air de pitié malicieuse, et saisit le cordon de la sonnette qui pendait au coin de la cheminée, avec le geste mignard d'une coquette attaquée.

La sonnette tinta. Le valet de chambre de Compans parut aussitôt.

Le marquis passa devant son adversaire impuissant, salua cordialement et dit :

— Mon cousin, au plaisir de vous revoir... N'oubliez pas ma lettre.

Le duc put le voir par la croisée sauter leste et pimpant dans sa voiture, qui partit au grand trot...

Le lendemain, le marquis reçut la lettre attendue, et, depuis lors, le duc et lui vécurent en parfaits cousins.

Mais M. le duc de Compans n'en avait pas fini avec cette nuit du mardi gras 1826.

Comme nous l'avons dit, sa femme et lui vivaient en fort mauvaise intelligence. Ils se détestaient après s'être aimés. Le duc menait la double vie de friand d'amourettes et de jaloux : Burot lui servait à la fois de limier pour le dehors et d'espion pour le dedans.

C'est une chose curieuse assurément que cette jalousie endémique chez les maris-garçons, jalousie qui croît et em-

bellit en raison directe des infidélités conjugales du jaloux Mais c'est un si vieux sujet, qu'on userait vainement sa plume à vouloir le rajeunir.

Jusqu'à cette époque, madame la duchesse avait redouté son mari comme on craint un juge sévère et incapable de fléchir. Elle s'était cachée soigneusement. Ses intrigues s'étaient entamées et suivies avec cet art inouï qui est le génie féminin. Elle avait un amant toujours, mais pas toujours le même. Son mari s'en doutait, puisqu'il le craignait; M. Burot manœuvrait. — Rien! l'amant de madame la duchesse était la chose introuvable.

Madame la duchesse y mettait un tact, une décence, une adresse au-dessus de tout éloge. Cela valait presque de la vertu auprès des gens avancés en philosophie et dépourvus de préjugés.

Mais, un beau jour, tout naturellement et sans transition, elle cessa de se contraindre.

Léon du Chesnel était l'amant régnant.

Madame la duchesse l'afficha de la meilleure grâce du monde. On en parla, M. le duc fut à même d'en savoir le conte tout comme le commun des mortels.

Il se mit en une énorme colère. — Un soir, en revenant de son *appartement en ville*, où Burot lui avait justement servi une pauvre enfant vendue par sa mère, qui était une vieille jeune-première de vaudeville, M. le duc rentra chez lui avec la ferme résolution de faire justice.

La sévérité va bien aux bonnes consciences comme était celle de M. le duc.

Qu'on se figure Othello possédant un *appartement en ville* et levant le poignard sur Desdemone au sortir d'un marché d'amour...

Dans l'escalier de son hôtel, M. le duc rencontra Léon du Chesnel, qui le salua trop respectueusement.

— Monsieur, lui dit le duc avec toute la brutalité convenable, — je vous défends de remettre jamais les pieds chez moi.

— Monsieur, répondit du Chesnel en continuant de descendre, — je vous ferai observer que ce n'est pas chez vous que je viens.

Le duc entra, furibond, dans l'appartement de sa femme. Elle le reçut avec un calme souriant. Le duc raconta ce qui venait de se passer. La duchesse ne perdit point son sourire;

— Cet homme m'a bravé insolemment! dit le duc; — prétendez-vous faire comme lui, madame?

— A Dieu ne plaise, monsieur... Mais il doit m'être permis de vous dire que vous avez agi avec beaucoup de précipitation... M. Léon du Chesnel...

— M. Léon du Chesnel me déplaît et je le chasse! interrompit le duc avec violence; — il est ici à toute heure... il est avec vous au bois, à l'église, au théâtre...

— C'est que nous avons bien des choses à nous dire, monsieur, répliqua la duchesse d'un ton naturel et doux.

M. de Compans fit un pas vers elle d'un air menaçant.

— Nous parlons souvent de vous, reprit la duchesse.

— De moi, madame?... Je crois que vous railléz!

— De vous, monsieur... et de la peine qne vous vous donniez pour suivre, au Palais-Royal, dans la soirée du mardi gras de l'an passé, un étranger qui fut, dit-on, assassiné dans la nuit...

Le duc balbutia un blasphème et se laissa tomber sur un fauteuil.

— Vous sentiriez-vous incommodé, monsieur? reprit la duchesse sans s'émouvoir. — Non?... Tant mieux!... M. du Chesnel connaît beaucoup votre nouveau cousin, qui est un charmant jeune homme... Il connaît aussi M. le docteur Josépin, qui, paraîtrait-il, vous annonça l'arrivée de cet étranger que vous avez... suivi.

— Assez, madame, assez! murmura le duc.

— Du moment que ce sujet vous déplaît, je l'abandonne, monsieur... et je me fie à votre savoir-vivre pour réparer la rudesse de votre conduite envers M. du Chesnel.

. . . . . .

Quelques jours après, madame la duchesse donna un grand bal où se trouva Léon du Chesnel.

M. le duc de Compans-Maillepré fit des excuses que du Chesnel voulut bien accepter, et ces deux hommes d'honneur purent échanger une loyale poignée de main.

IX

ONZE HEURES DU SOIR

On voit, d'après ce qui précède, que M. le duc de Compans-Maillepré n'était point un homme heureux.

Il n'avait plus que 250,000 francs chaque année sur le demi-million de revenu de Maillepré. — De plus, il était dominé par trois personnages, lui dont l'esprit absolu ne souffrait point autrefois de contradicteurs.

Il était aux ordres du faux marquis; il faisait bon visage à du Chesnel; il baisait à l'occasion la main de sa femme.

Ce triple métier lui donnait bien du mauvais sang.

Mais tels sont les succès en ce monde. Nous prenons la permission de le faire remarquer une seconde fois. Qui donc réussit complétement? Où est le triomphe absolu?

M. le duc, vu d'en bas, faisait certes bien des envieux.

On se remue, on se hâte, on s'épuise; — on arrive. Que de joie! — Mais derrière le but se cachaient les mécomptes. La joie est courte, et bien longs sont les jours qui suivent la victoire.

S'il reste au-dessus de vous des degrés à franchir, vous vous dites: « Là-haut est le bonheur. » — Et vous recommencez la lutte, qui est la vraie jouissance.

Mais, si vous êtes au sommet, buvez la ciguë.

Là encore sont les ennuis, les dégoûts, l'amertume, — et au-dessus, il n'y a rien.

Rien! nul prétexte de désirer, d'espérer, de vivre.

Les sages, arrivés là, pensent à Dieu et descendent.

M. le duc ne pouvait plus monter. Il se trouvait mal à sa place. Et Dieu était le moindre de ses soucis.

Il mordait sa chaîne quand il était seul. En public, il savait sourire. Et, tant qu'il pouvait, il s'étourdissait en d'obscures débauches. M. Burot était sa philosophie.

Il avait pourtant un espoir.

Sept ans s'étaient écoulés depuis le meurtre de la rue Neuve-des-Bons-Enfants. Il commençait à se faire aux menaces de cet épouvantail.

D'un autre côté, le faux marquis n'avait entamé contre lui aucune action civile qui pût interrompre le délai de trente

ans que la loi donne aux héritiers de l'absent pour se représenter. — Passé ce délai, il faut le retour de l'absent lui-même pour détruire les effets de la possession.

Le délai de trente ans expirait dans quelques jours, puisqu'on était à la fin de novembre 1833, et que le jugement d'envoi définitif avait été prononcé en décembre 1803.

Ce délai expiré, le duc perdait toute crainte de la vraie famille de Maillepré, dont les droits étaient entièrement périmés. Quant au faux marquis, il était toujours à craindre, mais sa position changeait. Il n'avait plus pour arme que la menace de dévoiler l'assassinat.

Or, c'était là une mesure désespérée, tout à fait dans son rôle sept ans auparavant, lorsqu'il avait tout à gagner, mais qui, dans sa brillante position actuelle, devenait, de sa part, peu probable.

Il parlementerait; de vaincu, le duc se ferait dominateur; et, quand une tête se courbe durant sept années, comme elle se redresse avec volupté!...

C'était un espoir, — un espoir si doux, que le duc tremblait de le voir renversé par quelque démarche utile du marquis; et il tremblait davantage à mesure que le moment fatal approchait.

Ce fut cette crainte, arrivée à l'état de fièvre, qui motiva l'ouverture faite à Denisart. — Les titres! Le duc pensait n'être à l'abri qu'avec les titres dans son portefeuille...

Il ne connaissait pas encore M. le marquis de Maillepré. — Celui-ci s'embarrassait peu vraiment des délais et actes judiciaires. Il comprenait mieux sa situation et voyait dans tout tribunal l'écueil où sa barque eût assurément fait naufrage.

Sa force était celle du marin qui, la mèche en main, se place auprès de la soute aux poudres.

Sept ans de jouissances, de luxe, de plaisirs, ne l'avaient point changé. Il était prêt comme jadis à se faire sauter avec son ennemi.

. . . . . .

Madame la duchesse de Compans-Maillepré était à *gronder* du Chesnel, et lui reprochait amèrement d'être le mari de sa femme.

C'était la millième édition de cette scène de jalousie qu'est obligé de subir chaque jour l'être misérable et dégradé qui a vendu ses soins à une femme.

Burot venait d'entrer chez M. le duc.

— Êtes-vous en train de parler affaires ce matin? demanda-t-il en clignant de l'œil.

— Affaires, oui, répondit le duc, — mais pas des vôtres, monsieur Burot... Revenez ce soir; je suis très-occupé.

Le drôle s'approcha, jeta un regard sur le Code ouvert et fit claquer ses doigts avec dédain.

— Dire qu'il y a des gens, murmura-t-il, — qui feuilletent ce bouquin-là toute la journée et qui n'ont peut-être jamais lu les *Règles du billard!*

Il haussa les épaules, se mit dans un fauteuil au coin du feu et tisonna paisiblement.

Au bout de trois minutes, il reprit :

— Êtes-vous encore occupé?

Le duc, qui avait oublié sa présence, se retourna impatienté.

— Que faites-vous là? dit-il sévèrement.

— Je m'ennuie, répondit Burot.

— Je croyais vous avoir dit de revenir ce soir!...

— Peuh! fit Burot, — ce soir, il y a la *poule d'honneur*; — une pipe d'écume montée en argent... pas moyen de manquer ça! Et, après la poule, la besogne... Écoutez donc, monsieur le duc, soyons raisonnables... Moi, j'ai mes petites affaires aussi... Y sommes-nous?

— Non, répliqua le duc; si vous ne pouvez ce soir, revenez demain.

— Ah! c'est comme ça! dit Burot d'un air de mauvaise humeur insolente; — de manière que vous n'y pensez pas plus qu'au Grand Turc... et que j'ai perdu pour rien deux dents, ma pipe et ma peine... C'est propre!

— De qui parles-tu? demanda le duc en fermant à demi son Code.

— Eh! parbleu! de la petite... Vous savez bien... lèvres de corail, dents de perles, cheveux blonds, yeux bruns... un frère qui n'est pas un amant...

— Ah!... fit le duc.

— Mais oui... la petite de l'Opéra, quoi donc!

Le duc ferma son Code tout à fait, retourna son fauteuil et s'approcha du feu.

M. Burot sourit très-malicieusement en voyant cette soudaine vivacité succéder à l'humeur indifférente de son maître.

— Nous en tenons ! grommela-t-il.

— Je vois bien qu'il me faut t'écouter, dit le duc, — si je veux me débarrasser de toi... Tu sais où elle demeure ?

— Où elle demeure, où elle travaille, je sais tout, et le reste... Ah ! mais, monsieur le duc, je vous fais mon compliment... C'est un joli cadeau que vous allez vous faire là... Rien n'y manque... Je l'ai vue courir sur le pavé de la rue Saint-Louis... Une taille de danseuse, parole d'honneur !... Et un pied... mais un pied !

M. Burot mit sa main sur sa bouche et imita le bruit d'un baiser pour ponctuer comme il faut sa tirade.

Le duc souriait à l'entendre.

— Oui, oui, oui, dit-il, — oui, oui... J'ai le coup d'œil assez bon... Et... voyons ! Je vous connais, monsieur Burot... vous n'êtes jamais si gaillard que quand il y a quelque obstacle diabolique... Aurons-nous bien de la peine ?

— Juste assez pour épicer le plaisir, répondit M. Burot, qui prit à poignée sa bouche et la caressa d'un air content ; — d'abord, vous avez bien jugé... le grand mince était son frère...

— Parbleu ! dit naïvement le duc.

— Mais l'autre... la moustache courte... Ah ! ah ! dame, je n'en répondrais pas.

— La moustache courte ?... répéta le duc.

— Le tranche-montagne... le vigoureux... celui qui m'a privé de ma pipe et de mes deux dents.

— Ah !... ce sculpteur du Marais ?... murmura M. de Compans, dont la figure se rembrunit.

— Précisément... rue Saint-Louis, 26... Non, je n'en répondrais pas.

— Ce sculpteur, dit le duc, en a agi avec moi fort impertinemment... S'il l'aime, raison de plus !

— A la bonne heure !... Mon devoir est de vous dire le fort et le faible... Si ça vous convient, en avant !... Quant au sculpteur, s'il a été impertinent avec vous, il n'a pas été poli avec moi... du tout, du tout !... Je n'en travaillerai que mieux si ça peut l'offusquer un peu cruellement... En attendant, j'ai poussé deux pointes au fin fond du Marais, et voici ce que j'ai reconnu... La petite est gardée par une façon de cerbère qu'on ne peut ni endormir ni gagner.

— En lui jetant un os ?...

— Pas moyen... mais la maison a plus d'une entrée...

et vous devez avoir quelque part une clef de la porte de derrière...

— Moi?...

— Oui... c'est un hasard tout à fait comique... Nous sommes les maîtres de ces lieux, comme on dit à l'Opéra.

— Je ne te comprends pas.

— En d'autres termes, vous êtes le propriétaire des vieux murs entre lesquels notre colombe respire...

— Elle habite l'hôtel de Maillepré?...

— Ni plus ni moins... l'aile droite... et le cerbère est Jean-Marie...

— Ah!... fit le duc avec étonnement.

Puis il ajouta :

— En effet... Jean-Marie a loué l'aile droite sous son nom... Serait-ce sa fille, par hasard?

— Le fait n'est pas des plus importants... Ce qui est drôle, c'est que voilà un portier, un petit jeune homme, une vieille dame et deux demoiselles qui n'ont entre eux tous qu'un nom de baptême... car je me suis informé... La famille de l'aile droite se compose de quatre membres... et personne dans le quartier ne sait leur nom... pas même certain Auvergnat qui garde la loge quand ce Jean-Marie va prendre ses repas avec ses enfants... ou ses amis... Mais bah!... mademoiselle Jean-Marie, soit! elle est charmante, voilà le principal!...

Le duc réfléchissait.

— Ceci est grave, dit-il; — ce Jean-Marie me fait l'effet d'un homme de grande énergie...

— Un balourd!... interrompit Burot; ces Bretons ressemblent à des ours... ça leur donne naturellement un air crâne...

— En somme, poursuivit M. de Compans, — ce n'est pas à mon âge qu'on se jette à l'étourderie dans une mauvaise affaire... Comment comptes-tu t'y prendre?... Tout dépend de là.

— Il n'y a pas trente-six manières, répondit Burot; — je compte l'enlever.

— Prends garde!...

— Laissez donc!... j'ai mon plan... Il y a la petite porte de la rue Païenne, dont nous avons conservé une clef... Jean-Marie n'a rien à faire là dedans...

— Mais le frère?...

— Voilà justement pourquoi la chose doit être coulée cette nuit même... Mon Auvergnat m'a dit que le jouvenceau était parti hier de grand matin... Il n'a point couché à l'hôtel... Donc, les règles de l'art le plus simple nous engagent à brusquer l'aventure...

M. de Compans semblait hésiter.

— Après ça, insinua Burot hypocritement, — on n'en trouve pas tous les jours de pareilles, c'est vrai... Mais à la guerre comme à la guerre... Nous pouvons chercher ailleurs...

— Ah !... murmura le duc, dont les yeux caves s'allumèrent ; — plus je pense à elle, plus je la vois ravissante... Ma foi, Burot, fais ce que tu voudras.

— Ce que je veux ? répliqua le drôle avec un merveilleux à-propos, en tirant de sa poche une énorme bourse de tricot, parfaitement vide. — Puisque vous avez la bonté de me le demander, je veux bourrer un peu le ventre à madame...

Il se leva et fit glisser dans la bourse un rouleau d'or qui était sur la cheminée.

— Voilà ! dit-il ; — maintenant, la clef... je la connais... elle doit être dans ma chambre avec celle de votre appartement en ville... Monsieur le duc, j'ai l'honneur de vous présenter mon respect... Demain, j'aurai gagné mon argent.

. . . . . .

Romée avait passé tout le jour à tâcher de rejoindre le marquis. Lui et Nazaire, depuis le matin, s'étaient relayés au numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré et leur surveillance n'avait pas fait défaut un seul instant.

Mais le marquis n'avait pas paru à son domicile.

Ses gens ignoraient complétement ce qu'il était devenu.

C'était inexplicable...

Romée et Nazaire, cependant, étaient résolus à ne point abandonner la partie. Ils ne se lassaient point.

A la nuit, Nazaire vint relever Romée dans l'antichambre du marquis.

Les gens de ce dernier s'étonnaient fort de cette persistance obstinée.

Le marquis, en effet, quoiqu'il fut homme à la mode, n'avait point de créanciers.

Romée, en quittant le numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré, monta en fiacre et se fit conduire chez lui. Là, il prit ses lettres du jour et les mit dans sa poche sans se donner le temps de les décacheter, pour courir tout de suite à l'hôtel de Maillepré.

Il avait grande hâte de savoir des nouvelles de Sainte, et craignait l'effet de ces deux jours d'angoisse sur le cœur de la pauvre enfant.

Et, tout le long du chemin, il cherchait quelle consolation apporter à cette souffrance si cruelle. — Cette journée n'avait amené aucun incident, et, dans les circonstances extrêmes, la pire chose est la prolongation de l'incertitude.

Il ne trouvait rien, parce que la seule consolation possible, c'était d'apporter de bonnes nouvelles de Gaston. Or, la position actuelle de Gaston lui était tout aussi inconnue que la veille.

Qu'était-il devenu? pourquoi cet enlèvement étrange? où l'avait-on mené?...

Romée était d'autant moins apte à consoler, que son inquiétude augmentait à chaque instant. Plus il cherchait à se rendre compte du dénoûment extraordinaire de ce duel où la vie de Gaston avait été vingt fois à la merci de son adversaire, plus il sentait son espoir douter et son entendement s'obscurcir.

A mesure qu'il avançait vers l'hôtel de Maillepré, sa course, d'abord si vive, se ralentissait involontairement. — Il avait hâte encore d'arriver, mais il avait crainte aussi et se désolait en songeant que sa présence n'apporterait avec soi ni espoir ni remède...

Lorsqu'il entra dans la loge, Jean-Marie Biot le regarda comme s'il ne l'eût point reconnu.

Jean-Marie était debout et lisait à la lueur du quinquet qui pendait au centre de sa loge.

Il lisait un petit cahier de papier fin que recouvraient les lignes serrées d'une écriture de femme.

Il tenait le cahier d'une main. — Son autre main, fermée convulsivement, s'entourait d'un réseau noueux de muscles et de veines que la contraction nerveuse de ses doigts faisait sortir en saillie.

Il épelait avec d'autant plus de peine cette écriture fine et

peu formée, que des larmes venaient mettre un voile à chaque instant au rebord de ses paupières.

Ces larmes se séchaient à mesure, ainsi que la sueur qui coulait de son front.

Il était très-pâle. Ses sourcils, froncés violemment, se choquaient et projetaient jusqu'au bas de son visage des ombres profondes. Au-dessus de ses sourcils étaient de grandes rides ondées et creuses.

Ses longs cheveux tressaillaient sur ses puissantes épaules. — Sa bouche aux lignes mobiles et heurtées murmurait, tout en épelant, des paroles sans suite.

Tout cet ensemble avait une expression de sourde colère et menaçait terriblement.

Et malheur à ceux qui excitaient jusqu'à la colère cette nature paisible et lourde, mais qui trouvait au dedans d'elle, au besoin, une énergie prodigieuse servie par une irrésistible vigueur !...

Ces redoutables symptômes n'échappèrent point à Romée, qui se demanda quel nouveau malheur il allait apprendre.

Mais ce malheur, il ne devait pas le connaître. C'était le secret de Berthe, et Biot savait garder un secret.

Romée attendit un instant que Biot discontinuât sa lecture.

— Je vous salue, mon brave monsieur Jean-Marie, dit-il enfin, voyant que le paysan s'enfonçait de plus en plus dans son manuscrit. — Comment va mademoiselle Sainte ?

— Je n'en sais rien, répondit Biot ; laissez-moi...

Romée s'approcha de lui et lui toucha le bras.

Biot fit un haut-le-corps et prit d'instinct une pose menaçante.

— Mon bon monsieur Jean-Marie, dit Romée, — vous ne me reconnaissez donc pas ?

Le paysan releva ses paupières contractées. Il y avait de l'égarement parmi sa colère.

— Ah !... murmura-t-il, — j'écraserai sa tête sous mon pied... Le misérable qui l'a déshonorée... je le connais, moi, je le connais !...

— Sainte ?... dit Romée en pâlissant.

Biot le regarda fixement durant une seconde ; puis il cacha précipitamment le manuscrit sous le revers de sa veste bretonne.

— Le malheur est dans notre maison, dit-il; — je les aime trop pour les voir tant souffrir... ma tête s'en va... Je ne ne sais pas ce que vous venez faire ici, monsieur Romée....

— Je suis l'ami de vos maîtres, Biot... j'étais le témoin...

Biot ne le laissa point achever. Il se précipita sur sa main.

— Oui, oui !... s'écria-t-il; — notre monsieur !... vous savez ce qu'il est devenu ?...

Romée secoua la tête.

Biot se couvrit le visage de ses mains.

— Berthe... Gaston... Sainte ! murmura-t-il; — car elle mourra s'il meurt.

Sa poitrine se souleva en un gémissement profond.

— Mais il ne mourra pas ! dit Romée; — oh ! monsieur Biot, reprenez un peu de force... il lui faut une voix amie, à la pauvre enfant...

— La petite demoiselle d'hier est avec elle, répliqua le paysan; — elles prient ensemble.

— Mignonne ?... dit Romée. Elle sera heureuse si je puis quelque chose pour son bonheur...

— C'est une enfant du bon Dieu, monsieur Romée ! reprit le paysan, dont la voix s'attendrit; — sans elle, mademoiselle Sainte pleurerait toute seule, car, moi, je ne sais pas la consoler... Mais vous ne savez donc rien, mon Dieu ?...

— Je ne sais rien ! prononça le sculpteur, qui baissa la tête. — Écoutez, monsieur Biot... cherchons ensemble... Il faut trouver quelque chose à lui dire pour diminuer les angoisses de sa nuit... Demain, nous aurons sans doute des nouvelles; mais, d'ici là, pauvre enfant ! elle a le temps de bien souffrir...

— C'est vrai, répliqua Biot; — nos nuits sont longues !... Il faut chercher... Ah ! si je pouvais prendre pour moi toutes leurs souffrances !...

Romée avait gardé à la main par hasard une des lettres qu'il avait prises chez lui. Cette lettre, il la tortillait entre ses doigts, sans savoir, comme on fait aux instants de trouble.

L'enveloppe, mille et mille fois tordue en tous sens, céda à la fin. Machinalement, Romée porta les yeux sur le papier froissé qu'elle contenait.

Aux premiers mots, il fit un saut de joie.

— Biot, mon brave ami ! s'écria-t-il, — voici de quoi sé-

cher pour aujourd'hui les larmes de mademoiselle Sainte!...

Il lut avec une précipitation joyeuse la lettre, dont l'écriture lui était inconnue et qui contenait seulement ces mots :

« M. Romée apprendra avec plaisir que la blessure de son ami, M. Gaston de Naye, ne présente aucune espèce de danger, et qu'il est en un lieu où les soins ne lui manquent pas. »

Point de signature.

Mais au-dessous, deux lignes d'une autre écriture irrégulière et tremblée :

« Ce qui précède est la vérité. Dites à Sainte que je l'aime...

» Gaston. »

— Y a-t-il bien cela? s'écria Biot, écrasé sous son allégresse imprévue. — Y a-t-il bien cela?... Gaston!...

Romée lui tendit le billet.

Biot essuya ses yeux.

— Gaston! répéta-t-il. — Il a écrit... Je reconnais bien!... Ah! le cher enfant! que Dieu est bon! le cher enfant! le cher jeune monsieur!

Il prit Romée à bras-le-corps et l'embrassa rondement.

Puis il s'assit, défaillant, sur son escabelle.

— Mon cœur! mon cœur! murmura-t-il en pressant à deux mains sa poitrine, — y avait-il longtemps que tu ne savais plus battre de joie!... Ah! merci, bonne Vierge! Merci, Seigneur Dieu, merci!

— Mon brave ami, dit Romée, qui partageait l'émotion du bon serviteur, — il faut aller chez mademoiselle Sainte...

Biot se leva avant qu'il eût achevé.

— Je devrais y être! s'écria-t-il. — Chère demoiselle; va-t-elle être heureuse!...

Il s'élança, pressant la pesanteur habituelle de ses pas, et monta l'escalier de l'aile droite à grandes enjambées...

Ce qui touchait Maillepré, uniquement cela, pouvait influencer ce digne cœur, où tout était abnégation dévouée et paternel amour.

Son âme s'était emplie d'une immense colère à la lecture du testament de Berthe; la pensée de Gaston avait mis la douleur à la place de la colère. Maintenant, c'était de la joie, une joie folle et à la fois recueillie, une joie sans bornes comme sa colère et sa douleur.

En tout cela, rien pour lui-même; tout pour Maillepré!...

. . . . . .

Il était plus de onze heures du soir lors que Romée quitta l'hôtel.

Il avait voulu attendre le retour de Biot pour savoir Sainte consolée, pour entendre parler de son sourire...

En sortant, il tourna l'angle de la rue des Francs-Bourgeois pour voir la lumière à travers les rideaux blancs de la fenêtre de Sainte.

Les amoureux sont ainsi faits, — et foin de ceux qui trouvent fades ces détails où se cache la vraie poésie de la tendresse!

Nous avons décrit quelque part en ces pages la nuit du Marais. Bien que la rue des Francs-Bourgeois soit une des plus fréquentées, les passants s'y font bien rares déjà vers onze heures du soir et les boutiques sont depuis longtemps closes.

En se retournant après avoir regardé la fenêtre de Sainte, où brillait encore une lumière, Romée aperçut trois hommes immobiles, non loin d'une voiture arrêtée le long des grands murs de l'hôtel de Maillepré.

Il n'y avait là aucune porte qui pût motiver la station de cette voiture attelée de deux forts chevaux.

Romée connaissait son Marais; la présence de ces hommes à cette heure l'étonna.

Puis elle l'effraya, parce que, dans tout cœur épris, il y a toujours une porte ouverte à l'inquiétude.

Les trois hommes, en l'apercevant, s'étaient mis à l ombre des murs de l'hôtel.

Romée resta debout au milieu de la chaussée.

Et ils demeurèrent ainsi s'observant mutuellement.

Le groupe suspect se composait de M. Burot, de Denisart et d'un joueur de poule nécessiteux que Burot employait au rabais dans les conjonctures délicates.

Ces trois messieurs étaient là réunis pour prendre le frais ou pour toute autre chose.

Si leur présence intriguait Romée, la présence de Romée les désobligeait considérablement.

M. Burot faisait assez bonne contenance; le joueur de poule avait l'air d'un intrépide (il s'appelait Roby); mais Denisart tremblait de tous ses membres. Pour s'empêcher de trembler,

il portait à ses lèvres de temps en temps un flacon de capacité convenable, où il y avait de l'eau-de-vie.

Denisart commençait à se faire ivre assez bien, mais il ne pouvait point se corriger de trembler.

Le ciel était couvert. La lune, néanmoins, se montrait de temps à autre entre deux nuages, pour disparaître presque aussitôt après.

— Qui diable avons-nous là ? demanda Burot.

— Je ne sais pas, dit Denisart.

— On peut aller le prier de disparaître, fit observer Roby.

— Du tout ! s'empressa de dire Burot ; — la prudence est la règle fondamentale de notre art...

— Alors, répliqua Roby, attendons la lune.

Denisart ne dit rien, mais il but un coup.

La lune, en ce moment même, passa d'un nuage à l'autre et jeta ses rayons sur la chaussée, qui se trouva illuminée vivement.

Burot vit pendant une seconde le profil de Romée.

— Malédiction ! grommela-t-il avec dépit ; — c'est l'assassin de ma pipe et de mes deux dents ! il n'y a rien à faire ce soir !

— Allons nous coucher, appuya Denisart.

Burot penchait vers cet avis.

Romée restait toujours au milieu du pavé.

Burot mit le pied sur le montoir de la voiture. Romée était pour lui un véritable épouvantail.

— Que le diable l'emporte !... reprit-il ; nous pourrons bien faire une feinte et revenir... Mais je le connais... il ne s'en irait pas... Écoutez !...

On entendait au loin, sur le trottoir, ce pas retentissant et cadencé que Dieu a donné aux patrouilles pour les rendre moins préjudiciables aux voleurs...

X

DEUX HEURES DE NUIT

Vers cette heure même, M. Williams se promenait lentement dans une vaste salle qui avait été la bibliothèque du grand hôtel de Maillepré.

Dans un coin, une couverture était étendue sur de la paille, et sur cette couverture un vieillard nu était à demi-couché.

Cet homme fumait un longue pipe au fourneau de terre, et lançait avec chaque bouffée les notes sourdes et monotones d'un interminable chant.

Il était d'une taille presque gigantesque. Ses jambes amaigries et d'un ton rougeâtre accusaient leurs reliefs heurtés sur la laine blanche de la couverture.

Au milieu de la chambre, par terre, il y avait une natte et sur la natte les restes d'un repas.

Le vieillard semblait robuste encore, bien que les années eussent affaissé ses chairs et roidi le jeu de ses muscles.

De temps en temps, il interrompait son chant et ôtait de sa bouche le tuyau de sa pipe. Ses yeux, profondément cavés et qui, d'ordinaire, avaient l'immobilité vitreuse des yeux d'un cadavre, se prenaient alors à rouler tout à coup et se teignaient de rouge. — Il mettait ses deux mains à terre et baissait la tête comme un tigre qui rampe et qui va bondir.

M. Williams se plaçait devant lui, en ces moments, les bras croisés sur sa poitrine et le regardait fixement. Ce regard froid, persistant, sévère, semblait agir sur le fou comme agit le regard fascinant du dompteur d'animaux féroces sur les monstres vaincus par sa puissance.

M. Williams disait doucement :

— Que mon père se repose. Il n'y a point d'ennemis autour de sa couche... Et, quand il dormira, son fils fera la veille autour de son sommeil...

Le vieillard se repliait craintivement sur lui-même et s'étendait de nouveau sur sa couche.

Puis on entendait encore son chant monotone et voilé.

Mais, à mesure que la soirée s'avançait, ce chant s'assourdissait davantage. Les notes tombaient, lentes et confuses des lèvres engourdies du vieillard.

Vers minuit, sa longue pipe glissa entre ses doigts; sa tête oscilla une seconde et se renversa en arrière. — Ses yeux étaient fermés.

Durant quelques instants, sa bouche laissa échapper encore un murmure guttural. Puis le silence régna dans la vaste salle.

Le vieillard dormait.

M. Williams s'approcha sur la pointe des pieds, et vint s'agenouiller auprès de lui.

Avec un soin pieux, il plaça un coussin sous la tête du vieillard et ramena la couverture sur sa poitrine, où se voyaient dessinées plusieurs figures bizarres.

Puis il le contempla un instant en silence. Il y avait dans son regard du respect et de la tendresse.

Le devoir que venait d'accomplir M. Williams était de tous les jours. Quels que fussent les liens qui l'attachaient à ce malheureux vieillard qui était en démence et dont la folie avait des accès effrayants de fureur, M. Williams avait su prendre sur lui un empire absolu. Seul, M. Williams avait le don de le calmer, et il suffisait de son approche pour changer en immobilité soumise la fougue forcenée du maniaque...

Dans le cabinet de travail, éclairé seulement par une lampe qui envoyait de douteux reflets au sévère cordon de portraits de famille, Toby Grant, accablé de sommeil, essayait encore de mettre au net la dictée de son maître. Sa main engourdie cheminait lentement sur le papier, écrivant des mots et des phrases dont Grant, à moitié endormi, ne saisissait plus le sens.

M. Williams revint dans ce cabinet en quittant le vieillard. Il frappa sur l'épaule de Toby.

— Ami Grant, lui dit-il, — allez vous reposer; je vais revoir ce que nous avons fait aujourd'hui.

Grant se frotta les yeux.

— Je ne dormais pas..., murmura-t-il; — mais qu'ai-je donc à vous apprendre?... Ah!... John est revenu... Il a apporté une grande nouvelle... Tandis que vous cherchiez dans les pauvres garnis, le marquis Gaston de Maillepré habitait un superbe hôtel... il est riche à millions, monsieur!

— Dis-tu vrai? s'écria M. Williams, dont le cœur battit avec force.

— Vous pouvez vous en assurer. Il demeure rue Royale-Saint-Honoré, n° 9.

— Avec ses sœurs?

— Je l'ignore... John n'a parlé que du jeune homme.

— Ses sœurs sont sans doute mariées, dit M. Williams, dont l'émotion ne diminuait pas. Ah! c'est bien vrai! je cherchais en bas, toujours, parce que je croyais... mais, si Dieu les a remis à leur place, béni soit son nom!

Il congédia Grant d'un geste et vint s'asseoir devant la table en répétant :

— Béni soit Dieu ! les suites de la faute n'auront pas été aussi cruelles que je le pensais. Je verrai cela demain...

La nuit s'avançait. Néanmoins, M. Williams se mit à l'ouvrage avec ardeur, comme si cette nouvelle eût été pour lui un aiguillon et un soutien.

Toby et lui avaient travaillé toute la journée. Le mémoire s'était grossi de bien des pages.

Il racontait les traverses de la famille de Maillepré en Angleterre, son arrivée en Bretagne et le touchant accueil que lui avait fait un des bons fils de cette terre loyale.

M. Williams avait sans doute appris ces choses d'une manière détournée et incomplète ; car il glissait sur les détails, et ne donnait pas même le nom de ce tenancier généreux qui fut pendant des années la providence de Maillepré.

Or, pour ne point écrire ce nom, il fallait que M. Williams l'ignorât ; car c'était avec reconnaissance et presque avec respect qu'il parlait de ce rustique sauveur.

Les Maillepré avaient vécu là au fond de la Bretagne sur un petit coin de l'immense domaine de leurs pères. Ils avaient passé là des jours tranquilles sinon heureux, attendant patiemment les réponses aux lettres que le marquis avait écrites aux Western.

Mais ces réponses ne venaient point. — L'Océan est parfois un dépositaire infidèle qui ne rend point à leur adresse les messages confiés...

Les Western ignoraient complétement le sort de leurs amis. Ils croyaient Raoul en Angleterre, et par deux fois James adressa à Londres des traites considérables.

La lettre qui vint enfin apprendre aux Western l'état de détresse où étaient tombés Raoul et sa famille fut un coup de foudre pour le vieux Williams.

— Ma pauvre fille ! ma pauvre Louise ! disait-il. — Ah ! si j'avais vingt ans de moins !

James serra la main de son vieux père et fit ses préparatifs de départ.

Sa traversée fut longue, mais sans accident. — A peine arrivé au Havre, il écrivit au marquis, annonçant qu'il prenait la poste et qu'il arriverait presque en même temps que sa lettre.

C'est cette lettre que le marquis Raoul, sans défiance, lut à

sa famille, devant le jeune docteur Josépin. Josépin se hâta d'écrire quelques lignes au duc de Compans. C'était son métier; il recevait trois cents francs tous les mois pour cela...

Le marquis Raoul, cependant, et sa famille attendaient.

On s'en souvient, c'était durant cette soirée du mardi gras de 1826, où le Palais-Royal tout entier tressaillait jusqu'en ses fondements aux éclats d'une joie ivre.

Western descendit de voiture à la nuit. Il demanda le Palais-Royal. On lui enseigna le Palais-Royal.

M. Williams, dans cette partie de son récit, semblait emporté par la colère. Loin d'excuser James Western, il le condamnait avec une sévérité impitoyable.

Certes, la conduite de James Western en cette circonstance avait occasionné de bien grands malheurs. Mais James Western avait été châtié cruellement.

Et puis sa faute, en définitive, avait été celle du hasard.

Il était entré dans ce Palais-Royal où tout était bruit, confusion, tumulte, où la folie hurlait, contagieuse, où la fièvre nageait dans l'air.

Il fut troublé tout d'abord; il fut étourdi au choc de cette débauche immense qui l'entourait, qui l'enlaçait, qui le pressait.

Il demanda l'aile Valois.

On sait comme est railleuse l'hospitalité du carnaval. — Ceux à qui s'adressait la question de Western avaient dîné. Ils trouvèrent joli d'égarer cet austère visage parmi le grotesque pêle-mêle de la fête. — On le poussa, on le promena, on le lassa.

Puis on l'abandonna, perdu, au milieu de la cohue.

Western, nous le savons déjà, était une de ces natures simples, lentes et naïvement curieuses qui s'arrêtent au charme de la nouveauté, qui s'étonnent, qui s'oublient...

Western avait toujours au dedans de sa conscience une voix qui lui rappelait son devoir; mais il avait aussi une excuse, parce que tous ces masques affolés semblaient s'être donné le mot et faisaient pour lui du Palais-Royal un labyrinthe inextricable. On lui disait d'aller à droite, puis à gauche, et jamais on ne lui indiquait la véritable route.

Si bien qu'il lui vint au cerveau à la longue une sorte de vertige.

Cette voix mystérieuse qui prononça son nom à son oreille, — sa lutte avec les masques de la calèche, — le dîner où

une main soudoyée lui versa le champagne à plein verre, — tout cela n'était pas fait pour rétablir en lui le calme qui chancelait.

Puis vint l'agent suprême de toute tentation, — une femme.

Une femme si belle, que Western crut rêver et que sa raison oscilla dans sa tête brûlante...

Le mémoire de M. Williams racontait ces circonstances. — Et, tandis qu'il les relisait, la sueur découlait de son front.

Il poursuivait néanmoins sa lecture.

C'était la scène d'ivresse au caveau du Sauvage.

C'était Carmen, l'enchanteresse, enveloppant Western dompté dans les rêts de son sourire...

C'était la chambre rouge de l'hôtel du Sauvage, Carmen couchée sur le sofa, — et qu'elle était belle! — la danse au bruit des castagnettes, la danse enivrante qui avait mis du feu dans les veines de Western...

Puis c'était ce regard de mort, fixe, dur, implacable, qui était venu le glacer tout à coup.

Une affreuse menace parmi de suaves sourires...

M. Williams respirait avec peine. Son souffle était un râle.

Il laissa tomber le cahier, joignit les mains et jeta ses yeux au ciel en poussant une exclamation sourde.

Puis il se leva, secouant son front ardent, comme pour se débarrasser d'excédantes pensées...

Un silence profond régnait dans la vaste pièce, dont les peintures semblaient se mouvoir lentement aux oscillations de la lampe mourante.

Quand la lumière se relevait, quelques feux apparaissaient fugitivement aux dorures noircies des vieux cadres. — De l'ombre des toiles enfumées, çà et là, un visage ressortait, austère et pâle, qui semblait s'avancer dans le vide et projeter hors du cadre son front hautain.

Williams regardait, les cheveux en désordre, la joue livide.

Il y avait de l'égarement dans ses yeux et de l'horreur.

On eût dit que cette fantasmagorie nocturne avait pour lui un sens de menace et de reproche, — et que ces fiers aïeux de Maillepré avaient à lui demander compte du malheur ou du sang de leurs fils...

Deux heures sonnèrent à la haute pendule de bronze qui ornait la cheminée.

Williams s'éveilla comme en sursaut. Il ouvrit une fenêtre afin de donner son front brûlant à l'air froid du jardin.

Au dehors comme au dedans la nuit était calme et silencieuse. La lune était couchée. Les ténèbres s'épaississaient, si profondes que les grands arbres du jardin, tranchaient à peine, plus noirs, sur le ciel assombri. Leurs masses surgissaient vaguement comme d'énormes fantômes perdus dans l'obscurité...

M. Williams sentait ses tempes ralentir leurs battements douloureux au contact de cet air froid qui le frappait en plein visage. Il se calmait: sa fièvre l'abandonnait.

Mais tout à coup, dans le silence absolu, un bruit indistinct monta jusqu'à lui.

C'était quelque chose de vague et d'irrégulier, des pas, peut-être, peut-être quelque branche morte tombant sur le gazon.

M. Villiams allait fermer sa fenêtre, lorsque, sur le sable blanc d'une allée, une forme noire passa, chancelante et lourde...

Du moins, M. Williams crut un instant avoir aperçu cela.

Mais il regarda mieux. — Plus rien.

Et le bruit avait cessé...

— C'est la fièvre! se dit-il.

C'était peut-être, en effet, la fièvre... — Mais peut-être aussi l'ombre noire ne faisait plus de bruit parce qu'elle marchait maintenant sur le gazon.

La fenêtre refermée, M. Williams, exténué de lassitude, alla se reposer...

. . . . . .

. . . . . .

Sainte dormait dans sa chambrette.

La chambre de l'aïeule se taisait.

Le sommeil de Sainte était tranquille. Son souffle bruissait, égal et bien doux.

C'est que Sainte s'était endormie heureuse. Sous l'oreiller de sa blanche couchette était le billet apporté par Romée.

Oh! que Sainte avait baisé bien des fois, en remerciant Dieu, les deux lignes écrites par Gaston.

Et comme cette bonne nuit était différente de la nuit dernière!

La veille, des larmes qui se séchaient seulement au souffle glacé du désespoir, de longues heures passées, immobile et mourante, la tête sur la couverture de Gaston absent...

De Gaston blessé !...

Des rêves affreux, de mortels réveils !

Mais aujourd'hui un doux repos, le sommeil pur de l'enfance lassée, des sourires, entre de longs cils fermés et l'arc rose d'une bouche entr'ouverte...

Le sommeil était venu parmi de si douces pensées !

Gaston ! elle avait des nouvelles de Gaston ! bientôt sans doute elle allait le revoir. Que de joie partagée ! que de bonnes larmes saintement confondues !...

Quand on espère, tout est charmant et heureux, la douleur passée profite. On a du contentement à la mesure de son récent désespoir.

L'âme convalescente se sent mieux et jouit comme le corps d'un pauvre malade à qui reviennent les forces et la vie...

Et, comme Sainte ne souffrait plus, elle avait eu le temps de songer à celui qui se faisait une place en son cœur. Elle avait laissé sa pensée se perdre en ces routes nouvelles et fleuries de l'amour qui s'ignore. L'angoisse ne mettait plus son voile noir sur ses beaux rêves d'enfant. Elle voyait l'avenir, une belle route, bordée de bonheurs, qu'elle parcourait entre Gaston et Romée...

Romée n'était-il pas le sauveur ? Toutes les consolations, tous les espoirs n'étaient-ils pas venus de lui et par lui ?

Et comme il avait respecté sa peine ! Quelle délicatesse à ne point abuser du bienfait pour imposer sa présence et se payer en action de grâces émues...

Sainte ne disait point tout cela ainsi. Vous l'eussiez étonnée grandement par la simple analyse de ses sensations. Elle ne savait pas : elle sentait. — Tant d'autres savent et ne sentent point !

Ce martyre de deux longs jours, tout en écartant le souvenir de Romée, lui avait servi puissamment auprès de Sainte, parce que son nom s'était trouvé mêlé à tout soulagement. Chaque fois que sa pensée était venue à l'esprit de Sainte, ç'avait été un répit. — Sainte l'eût peut-être aimé sans ce duel ; mais ce duel avait brusqué les lentes allures de ce prologue d'amour où le cœur de la vierge hésite si longtemps et retient sa voix aux conseils de la pudeur.

La jeune fille allait naître femme. Quelques jours encore et un vif rayon allait luire parmi les ténèbres inexplorées de son cœur, et lui montrer ce mot mystique qu'on déchiffre pour la première fois avec tant d'épouvante et de charme...

Ce soir, l'image de Romée, confondue avec l'image de son frère, s'était assise à son chevet...

La bougie, allumée, continuait de brûler sur sa table de nuit.

Elle dormait, calme et sereine, comme un enfant qui sourit à ses rêves...

Il était alors un peu plus de deux heures.

Un bruit se fit dans la chambre de Gaston. — On eût dit de la porte de l'escalier ouverte par une main novice ou maladroite.

Un pas lourd, inégal et assourdi par des précautions qui n'eussent point été suffisantes si quelque oreille eût veillé près de là, résonna sur le carreau de la pièce voisine.

Puis la porte de la chambre de Sainte s'ouvrit à son tour. — La main qui soulevait le pêne tremblait.

A l'ouverture, apparut le visage ignoble et poltron de Denisart.

Le pédant était hideux de terreur et d'ivresse. Ses joues, horriblement pâles, repoussaient le rouge brûlant de son nez. Ses yeux clignaient, blessés par l'éclat soudain de la bougie qui succédait pour lui brusquement à la complète obscurité du dehors. Sa bouche se retirait, creusant de profonds sillons dans la peau flasque et livide de ses joues.

Au lieu d'entrer, il fit un saut en arrière, fuyant sa propre épouvante.

Le silence de la chambre de Sainte le rassura. On y entendait que le souffle égal et doux de la jeune fille. — Il se risqua.

Les cheveux blonds de Sainte, dénoués et sortis en partie de sa cornette de nuit, couvraient l'oreiller. C'était au centre de leurs masses confuses et charmantes en leur désordre qu'apparaissait la pure perfection de son visage.

Ses deux bras blancs étaient passés par-dessus la couverture et se croisaient avec une grâce enfantine sur sa poitrine voilée.

Vous eussiez dit un ange pris par le sommeil au milieu de sa prière.

Denisart s'avança, chancela et contempla ce chaste et gracieux tableau avec une gravité d'ivrogne.

Puis il eut un sourire cynique et sa main saisit la couverture pour la soulever.

Mais ses jambes, qui flageolaient sous lui, le portèrent

jusqu'au milieu de la chambre, où il se rendit maître péniblement de son équilibre.

—Bah!... grommela-t-il; — M. le duc se fâcherait peut-être, le drôle!

Il eut un rire haletant qui luttait contre les hoquets convulsifs de l'ivresse, et il se prit à chantonner faux, à voix basse :

Moi, je pense comme Grégoire,
J'aime mieux boire...

Sainte retira un de ses bras et le mit sous sa tête en se retournant.

Denisart haussa les épaules.

— Ça me rappelle pourtant des drôleries! balbutia-t-il, épuisé par son rire; — ça me rappelle cette petite demoiselle de la rue de Vaugirard qui vint chez moi m'appeler écrivain généreux... Ah! ah!... et me dire que sa mère se mourait et qu'elle n'avait pas de pain... Comme si on avait besoin de pain pour mourir!... Ah! ma foi... je lui promis du pain pour sa mère... Et puis... Mais comment donc s'appelait-elle?... Un nom de reine, ma foi! Clotilde... Non pas... tu mens, toi, Denisart!... c'était Berthe... Ah! ah!... Elle était drôlette en diable, cette petite demoiselle! Elle pleurait... elle pleurait... Ça me fait rire, rien que d'y penser!...

Il s'avança en zigzag vers la fenêtre et l'ouvrit.

Sainte, à demi éveillée par le bruit, rendit une plainte.

— Dodo!... mon petit, dodo! dit Denisart.

On siffla doucement dans la rue au bas de la fenêtre.

Denisart tira de sa poche une échelle de soie et l'assujettit tant bien que mal au balcon;—après quoi, il en jeta l'extrémité dans la rue.

L'échelle se tendit aussitôt, comme si une main la secouait fortement pour en éprouver la solidité.

— Ça tient, dit en bas M. Burot; — allume!

Denisart rentra, noua son mouchoir avec une vigueur brutale sur la bouche de Sainte, éveillée en sursaut, et l'enleva dans ses couvertures.

Sainte poussait des gémissements faibles qu'étouffaient les plis du mouchoir.

Denisart, chancelant sous le poids de son fardeau, faisait

un pas vers la fenêtre, revenait, avançait encore, roulant comme au hasard sur ses jambes amollies.

La tête ébouriffée de Burot se montra à la fenêtre.

— Allons !... dit-il avec impatience.

— Ne me faites donc pas rire !... prononça péniblement Denisart; — si je tombe, d'abord, je ne me relèverai pas... je me connais.

Il oscilla un instant, choquant par deux fois le pauvre corps de Sainte à la muraille. Puis, par un élan désespéré, il piqua droit à la fenêtre, et jeta son fardeau entre les bras de Burot.

M. Burot fut presque renversé du coup.

— Bête brute ! gronda-t-il.

Denisart, énervé par un rire stupide, se balançait, en équilibre, et se tenait les côtes.

Burot commença à descendre, soutenant Sainte de son mieux, Roby tendait l'échelle. — Burot toucha terre sans accident.

— Jette l'échelle, dit-il, — et reviens nous trouver par le jardin.

Denisart parvint à dénouer les cordons de soie. L'échelle glissa.

Mais, lorsqu'il voulut gagner l'escalier, sa tête tourna, ses genoux se cassèrent; il tomba lourdement en travers sur le lit de Sainte et se mit incontinent à ronfler.

Un coup de fouet retentit dans la rue. — Le pavé silencieux sonna. — Une voiture arrêtée sous la fenêtre venait de partir au galop.

QUATRIÈME PARTIE

— LE PORTEFEUILLE ROUGE —

I

LA BARONNE DE ROYE

Nous sommes au lendemain du duel de la butte Saint-Chaumont.

Nous entrons au n° 4 de la rue Castiglione, chez madame la baronne de Roye, — cette belle baronne dont le docteur Josépin parlait à Roby l'autre soir avec tant d'emphase à l'Opéra.

Cette belle baronne, veuve après douze heures de mariage, qui était la protectrice de Josépin, la protectrice de l'avoué Durandin, et dont nous avons vu le nom compromis dans une conversation des deux amis à l'Opéra, durant le deuxième acte de *Moïse*, avec les noms de du Chesnel et de Denisart.

. . . . . .

C'était sans doute le boudoir de madame la baronne.

Une tenture de soie bleue descendait du plafond sculpté, encadrant les grandes glaces et amollissant l'éclat trop vif du jour extérieur, qui se jouait, avant d'entrer, parmi les plis affaissés et les larges broderies des rideaux de mousseline des Indes.

A travers leur voile diaphane, on apercevait les arbustes d'une terrasse, sorte de jardin suspendu, où novembre laissait quelque verdure attardée.

La pièce était de moyenne grandeur. Il y régnait une atmosphère tiède, doucement parfumée.—Au seuil mouraient les bruits du dehors.

A droite, s'ouvrait à demi la draperie lourde d'une alcôve. A gauche, un enfoncement de même forme que l'alcôve, et drapé pareillement, laissait voir un prie-Dieu d'ébène où reposait un missel relié de velours et d'or.

Quelques magnifiques tableaux pendaient sur la soie des murailles. Entre deux de ces toiles, qu'un connaisseur eût couvertes d'or, il y avait, dans une niche mignonne, deux castagnettes d'ébène et un petit poignard, dont on voyait étinceler les fines ciselures.

L'alcôve était sombre. L'œil ne pouvait rien y distinguer. Mais, parmi le silence absolu de la chambre, on y entendait le souffle faible et régulier d'une personne endormie...

Une porte perdue dans les draperies voisines du petit oratoire s'ouvrit doucement, et une femme mit son pied avec une précaution timide sur le tapis épais.

Elle était grande, et le mouvement qu'elle fit pour repousser la porte suffit à déceler la grâce exquise de sa taille.

Elle avait une robe de matin en reps noir dont les plis moelleux n'étaient assujettis que par une cordelière à la taille et par une agrafe au cou. Cette robe couvrait entièrement les épaules et la poitrine. De ses plis négligemment abandonnés, mais qui ne pouvaient voiler complétement la noble beauté d'un buste de reine, s'élançait un cou pur, flexible, harmonieux, sur lequel ruisselaient à longs flots les boucles molles d'une opulente chevelure noire.

Le visage était dans l'ombre. Le dessin expressif et correct en apparaissait vaguement, éclairé par la flamme de deux grands yeux bleus dont le regard étrange descendait au cœur comme une brûlante caresse.

Elle s'arrêta au seuil; elle écouta. Sa pose timide, attentive, contrastait avec le caractère superbe de son impériale beauté.

Tandis qu'elle écoutait, son sein soulevait doucement la soie émue de sa robe. — Le bruit faible qui partait de l'alcôve vint jusqu'à elle. On eût dit que ce souffle appelait son âme. Elle appuya ses deux mains sur son cœur...

Elle fit quelques pas sur le tapis. — Son pied glissait sans bruit. — Sa démarche avait cette grâce forte du rampement de la panthère...

Elle s'arrêta de nouveau, et ce fut encore pour écouter.

Elle était au milieu de la chambre. Le jour, se courbant sous l'ogive de soie des rideaux de la fenêtre, la frappait en côté. Les mille perfections de son corps admirable s'éclairaient tour à tour tandis que son visage restait à l'ombre de ses cheveux.

Un instant, son front se pencha, rêveur. — Puis elle rejeta en arrière, par un mouvement brusque, l'orgueilleuse richesse de sa chevelure, dont les boucles agitées entre-choquèrent leurs spirales mobiles. — Il sembla que les lueurs glissaient çà et là, chatoyantes, fugitives, parmi ces belles ondes...

La lumière frappait maintenant ses traits. Son front resplendissait. Tout s'éclairait autour d'elle.

C'était la poésie de la beauté, — la beauté ardente mais pudique, timide mais fière, et n'ayant d'autre parure que son magique rayonnement.

Il y avait comme un attrait fatal dans ce regard profond et doux ; ce divin sourire domptait l'âme éblouie.

C'était un chef-d'œuvre de Dieu. — Vous l'avez vue peut-être, mais ce fut en rêve, et à cette première heure d'amour qui met une céleste auréole au front de la femme aimée.

Elle était aussi belle, elle était plus belle que votre plus cher souvenir, — plus belle que cette image gravée tout au fond de votre cœur et qui souriait aux caresses de vos rêveries.

Cette femme avait nom madame la baronne de Roye.

C'était Carmen.

. . . . . .

Carmen souleva le rideau de l'alcôve. Un peu de jour pénétra derrière elle, éclairant faiblement le visage de Gaston endormi.

Son sommeil était calme. La fatigue d'une nuit douloureuse qui avait suivi une journée d'épuisement physique et de trouble moral, le sang qu'il avait perdu par sa blessure, le silence enfin, tout contribuait à rendre profond et tranquille le repos si nécessaire au dernier des Maillepré.

L'agitation de la nuit avait dérangé les couvertures. Lui-même gardait la position prise au plus fort de la fièvre. Il était presque en travers sur le lit, et sa tête pendait, renversée, au delà de l'oreiller de dentelles. L'un de ses bras s'ar-

rondissait sur sa poitrine : l'autre, relevé, supportait le poids de sa tête et disparaissait dans la molle rondeur du traversin.

Carmen le contemplait et retenait son souffle. Sa bouche s'entr'ouvrait, muette ; son sourire s'attendrissait comme le sourire d'une mère au chevet de son fils, comme le sourire béni de l'ange qui nous garde et qui veille à la droite de notre cœur.

De ce radieux visage qui se penchait et parlait d'amour, ne tombait-il point de beaux rêves sur le front endormi de Gaston ?...

Gaston ne sentait-il point cette haleine suave effleurer ses tempes, chaudes encore de la fièvre récente ?...

Ne songeait-il point qu'il y avait une fée aux ailes d'or qui planait sur sa couche, et dont le bouquet, effeuillé, versait les fleurs qui caressaient sa joue !...

C'est un magnétisme étrange. — Gaston eut un doux sourire, auquel répondit le sourire enchanté de Carmen.

De belles visions berçaient maintenant le sommeil du blessé, — sa joue se colorait. — Sa main s'ouvrit, puis se referma, comme pour presser une main amie.

La main de Carmen, mue par une force irrésistible, s'avança lentement et se posa sur les doigts de Gaston.

Le contact la fit tressaillir. Sa belle pâleur fit place à un rouge vif qui descendit le long de ses joues jusqu'à son cou...

Puis sa pâleur revint plus mate. — Ses yeux secs voilèrent leur flamme. Sa prunelle se noya dans d'extatiques langueurs.

Courbée ainsi sous la volupté victorieuse, elle gardait comme un vêtement de pudeur. C'était l'impétueux amour de la vierge trop longtemps ignorante que la passion dompte et foudroie...

Gaston balbutia. Carmen pencha son oreille avide.

— Sainte !... murmura Gaston.

La main de Carmen se retira.

Elle se redressa, glacée.

— Sainte ! répéta-t-elle ; — toujours Sainte !... Oh ! comme il l'aime ! et qu'elle doit être heureuse !...

Carmen croisa ses bras sur sa poitrine. Sa paupière se baissa. La tristesse, une tristesse amère, avait éteint les vifs rayons de ses yeux.

Elle demeura longtemps ainsi, et, tandis que son œil se clouait au sol, mille sentiments passaient et se peignaient sur sa physonomie.

Elle était jalouse ; elle haïssait, elle menaçait ; — mais elle aimait. Au plus fort de sa colère, l'amour la courbait, soumise, et fondait en larmes silencieuses les feux hostiles de son regard...

Le jour grandissait. Les oiseaux chantaient dans le frêle feuillage des arbustes de la terrasse. Le soleil, qui ne pouvait franchir la barrière opposée par les rideaux, tamisait sa lumière par les pores de l'étoffe et caressait les objets de ses lueurs adoucies.

Sous l'arceau formé par les draperies de l'alcôve, on n'apercevait que le blanc visage de Carmen, tranchant sur le fond obscur, comme ces figures célestes que Caravage jetait sur ses sombres toiles et qui semblent rayonner un éclat propre, comme les astres de la nuit.

Lorsque ses longs cils relevèrent leur courbe aiguisée, son regard rencontra dans la glace, vis-à-vis d'elle, ses traits exquis, seuls éclairés parmi l'ombre de l'alcôve. Sa tête se releva. Une joie orgueilleuse illumina son front.

— Cette Sainte, murmura-t-elle avec une reconnaissance naïve, — peut-elle être plus belle ? Mon Dieu ! merci pour la beauté que vous m'avez donnée !...

Elle se retourna vers Gaston et se pencha de nouveau au-dessus de son sommeil.

Gaston s'agitait. Sa bouche s'entr'ouvrait, souriante. Le sang venait à sa joue. — On eût dit que le regard de Carmen, par une mystérieuse puissance, précipitait en lui le cours de la vie...

Son souffle devint irrégulier et confus. Une plainte heureuse murmura entre ses lèvres. Il étendit en avant ses deux bras qui tremblaient...

Carmen tremblait aussi...

Son corps souple ondula et se coula entre les bras ouverts de Gaston. — Gaston la saisit, aveugle, et l'attira. Leurs bouches se touchèrent. — Carmen, mourante, glissa sur ses genoux.

Gaston s'éveillait et la regardait avidement.

— Mon rêve !... dit-il ; — mon beau rêve !... c'est vous que je voyais !... Venez-vous du ciel ?...

Carmen ouvrait les yeux à demi. Un sourire faible erra sur sa lèvre blêmie. — Elle ne parla point.

Elle joignit ses mains. Sa tête s'appuya contre la soie de la couverture.

Et, au travers de ses longs cils, par la fente de ses paupières demi-closes, son regard esclave caressait Gaston et lui demandait de l'amour...

. . . . . .

Carmen était assise au chevet du malade.

Une heure s'était écoulée.

— Ma blessure n'est rien, dit Gaston; — madame, je ne puis accepter plus longtemps votre hospitalité généreuse... Ma sœur doit souffrir et m'attendre...

— Comment se nomme votre sœur? demanda Carmen.

— Elle a nom Sainte, madame.

— Sainte!... Sainte!... s'écria Carmen, dont une joie folle inonda le cœur; — vous êtes le frère de Sainte?... Oh! merci!... je croyais... mais je l'aime à présent!

— Pauvre Sainte! reprit Gaston; elle a bien pleuré depuis hier, madame... nous sommes seuls au monde à nous aimer, elle et moi... si vous saviez quels trésors d'angéliques tendresses il y a au fond de son cœur!...

— C'est votre sœur, dit Carmen; — je serai son amie...

Gaston secoua la tête et baissa les yeux. Sa voix prit une inflexion ferme et triste.

— Vous venez de m'apprendre à qui je dois ces soins délicats, cette hospitalité prodigue qui a accueilli le pauvre blessé, répondit-il; — vous êtes madame la baronne de Roye... la sœur de M. le marquis de Maillepré, mon adversaire... Oh! madame, croyez bien qu'il n'y a pour vous en mon cœur que respect et profonde gratitude... mais Sainte est une ouvrière, comme je suis, moi, un ouvrier... entre une grande dame et nous, quels rapports sont possibles?...

Carmen fut quelques secondes avant de répondre.

— Vous le haïssez!... murmura-t-elle enfin; — et vous ne me pardonnez point d'être sa sœur!...

Gaston rougit.

— Entre lui et moi, madame, dit-il d'une voix que faisait trembler son émotion croissante, — il y aura désormais votre souvenir... Je le haïssais... oh! et j'avais sujet de le haïr, madame!... mais je vous ai vue... je crois que j'oublierai ma haine...

La belle baronne remercia tout bas. — Il y eut un silence.

Gaston n'avait jamais aimé. — Carmen avait aimé une fois et autrement.

Gaston sentait son âme amollie et troublée. La passion grandissait en lui à son insu. Elle enchaînait son cœur, qui ne voulait point encore y croire.

Carmen savait qu'elle aimait, parce que l'amour la dominait, vaincue; parce que c'avait été en elle une tempête fougueuse du cœur et des sens; parce qu'il n'y avait plus rien en elle qui ne fût amour.

Et cet amour soudain, violent, profond, avait jeté dans son esprit une confusion extraordinaire.

Sa nuit s'était passée à méditer et à douter.

Car le crime et les hasards de sa vie l'avaient laissée vierge.

Elle avait joué bien souvent l'amour et bien souvent joué avec l'amour. — Madame la baronne de Roye avait vu à ses pieds bien des amants esclaves. — Que de femmes le brillant marquis Sauvage avait entraînés dans sa course capricieuse!...

Mais nul homme n'avait su trouver le chemin de ce cœur hautain et bizarre en sa puissante vigueur. Ils avaient passé devant le regard toujours indifférent de la baronne. Elle avait fait d'eux une parure ou un jouet.

Et d'elles, de toutes ces femmes domptées par le charme étrange qui était en lui, le marquis Sauvage avait fait aussi un jouet ou une parure.

Nul ne l'avait possédée; — il les avait vaincues toutes, et il avait dédaigné de profiter de sa victoire.

Une fois, une seule fois son cœur avait battu, apprenant tard et avec étonnement les délices impatientes du désir.

Il avait rêvé de longues heures, et le nom de Marie de Varannes s'était gravé tout au fond de son âme.

C'est que Marie était bien belle et bien pure! c'est que son regard souffrait et disait tout ce que son amour lui coûtait de larmes!

Pauvre Marie! — Le marquis la voyait prier Dieu si sainement! elle ressemblait si peu aux autres femmes!...

Il l'aima; il la poursuivit; mais il s'arrêta devant ces pleurs touchants de l'épouse vaincue qui joignait ses mains et demandait grâce à l'amour...

Ce n'était point là une de ces passions effrénées qui emportent et qui brisent toutes barrières; c'était cette tendresse

noble du chevalier pour sa dame, ce sentiment fort et doux qui tient le milieu entre l'amitié d'un frère et le délire de la passion...

Un soir, nous le savons, le marquis, au bras même de Marie de Varannes, aperçut pour la première fois Gaston.

Ce fut un coup étrange. Il sentit s'éveiller en lui une autre âme. Sa nature se dédoubla. Un voile passa sur sa vue...

Et, toute cette nuit, madame la baronne de Roye veilla...

Cette créature puissante, Carmen, qui courbait le bras et le cœur des hommes, chercha un refuge dans sa force. — Elle n'avait plus de force.

Elle avait beau se dire :

— La robe d'une femme ne peut changer le sexe d'un homme...

Elle appelait à elle l'image voilée de Marie de Varannes.— C'était l'image de Gaston qui venait.

Et son cœur fléchissait, son cœur si robuste ! sa bouche apprenait de brûlantes paroles. Sa raison se troublait ; une fièvre âpre la rendait folle...

Le jour venant lui rendit le courage; elle foula aux pieds ses habits de femme, qui lui semblaient un déguisement odieux désormais. Elle endossa avec un frémissement d'orgueil le vêtement qui faisait d'elle un homme.

Le marquis Sauvage releva son front fier. Fi des terreurs de la nuit !...

Ce fut durant cette journée que, se forçant à être empressé, il obtint un tête-à-tête avec Marie de Varannes. — Le hasard ramena Gaston sur son chemin ; il lui jeta sa bourse et sa carte sans le reconnaître. Puis il partit au galop, parce que, derrière, suivait une autre voiture connue, où s'ouvrait l'œil espion de Diane de Baulnes...

Nous savons ce qui résulta de cette rencontre. Gaston se rendit à l'hôtel du marquis et le provoqua. Peut-être le marquis eût-il supporté l'insulte; mais Marie de Varannes était là, tout près, qui, tremblante, entendait et voyait l'outrage...

Et puis, en ce moment, le marquis se sentait contre Gaston des mouvements de haine furieuse. Il se souvenait de sa nuit. Il avait honte, et quelque frayeur enveloppait son esprit encore. — C'était Gaston qui avait produit ce trouble et chauffé ce délire. — Il lui fallait la mort de Gaston.

Il y eut en lui, jusqu'à la fin de cette soirée, une excitation

inquiète qui le sauva lui-même. Il fut gai. Le raout de madame de Pontleveau le vit plus charmant encore que de coutume. Il eut pour Marie de Varannes des soins émus, de délicates tendresses. Ce fut avec froideur et liberté d'esprit qu'il prit auprès de du Chesnel et du docteur Josépin ses mesures pour le duel du lendemain...

Mais la nuit, — oh ! que de mortelles angoisses ! que d'amour fougueux ! que d'espoirs insensés !...

Carmen pâlissait, belle, aux lueurs nocturnes de sa lampe. — Vous eussiez vu son œil fixe, sa lèvre pâle et ses tempes tremblantes sous les masses dénouées de ses longs cheveux noirs.

Assise sur son séant, elle pensait. Son corps admirable tressaillait au vent glacé de la crainte, et son regard se fermait devant quelque vision qui lui faisait horreur...

— Je le tuerai, disait-elle ; — demain, nous serons épée contre épée... Il faudra bien que je le tue !...

Et son œil s'allumait à cette pensée de vengeance. Elle se redressait au-dessus de sa fatigue découragée.

Puis son front se courbait de nouveau.

— Le tuer ! mon Dieu ! le tuer !... murmurait-elle en frissonnant ; — si jeune !... si beau !... si cher !...

Ses deux mains pressaient convulsivement sa tête qui éclatait.

Elle s'endormit, harassée de lassitude.

Des rêves vinrent qui secouèrent son sommeil et continuèrent l'angoisse de sa veille.

Elle gémissait ; la fièvre la tordait...

C'était sur le versant brûlé d'une sierra d'Espagne. Il y avait devant elle une vieille femme au costume étrange, au visage sillonné de mille rides jaunies... Et Yahbel lui disait : « Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... As-tu deux cœurs ?... »

Puis, par une nuit noire, dans une gorge des montagnes d'Écosse, c'était un grand vieillard à la physionomie sauvage et mystique, dont la bouche s'ouvrait pour prononcer les paroles énigmatiques et bizarres du chant de Jan Vohr :

Le sang de l'homme teint son âme;
Elle est rouge : ainsi la fit Dieu,
Et blanche est l'âme de la femme.
. . . . . .
De quelle couleur est ton âme ?

Carmen s'éveilla en sursaut.

Elle avait les cheveux épars et l'œil égaré.

— Jan Vohr! dit-elle; Jan Vohr et Yahbel!... Ah! oui... j'ai deux cœurs... Mon Dieu! mon Dieu! cachez-moi mon âme!...

II

LE SOURIRE D'ARMIDE

Après la scène du duel de la butte Saint-Chaumont, M. le marquis de Maillepré, comme nous le savons, avait enlevé Gaston à la face de ses deux témoins, Romée et le bon Nazaire, dit Dragon.

L'élégant coupé de M. le marquis s'était arrêté devant le numéro 4 de la rue Castiglione. On avait transporté Gaston, toujours évanoui, dans les appartements de madame la baronne de Roye.

Un médecin avait été appelé sur-le-champ. Gaston avait été entouré de soins, de précautions, de sollicitude. On eût dit qu'il y avait autour de son lit l'amour de sa mère.

Il y avait fort longtemps que madame la baronne de Roye occupait le premier étage tout entier du numéro 4 de la rue Castiglione. Elle était venue là tout de suite après la mort de son mari.

Madame de Roye, en effet, aussitôt veuve que mariée, avait perdu son époux quelques heures après la cérémonie nuptiale.

On pensait dans la maison que madame de Roye habitait d'ordinaire un fort magnifique château qu'elle avait on ne savait où, en Normandie, peut-être en Bourgogne. Sa coutume était de ne faire à son appartement que de très-rares et de très-courtes apparitions.

Presque toutes les semaines, un homme venait la demander avec une persistance patiente et infatigable. On lui refusait la porte, il ne murmurait point. Cet homme était laid comme Basile. Il laissait chez le concierge son nom écrit sur un petit morceau de papier et disait :

— Veuilliez présenter mes respects à madame la baronne... Je reviendrai.

Le nom écrit était Denisart.

Depuis une semaine, un autre visiteur venait, mais c'était tous les jours. Celui-là parlait haut et se fâchait chaque fois qu'on lui notifiait l'absence de madame la baronne.

Il avait des cartes à un franc vingt-cinq centimes le cent, sur lesquelles rayonnait dans un buisson de parafes le nom lithographié de Roby.

En recevant les carrés de papier de Denisart, madame la baronne faisait un geste de dégoût qui confirmait son concierge dans la piètre opinion qu'il avait prise de l'infortuné professeur.

Quant aux cartes de Roby, on les lui remit toutes ensemble, le jour même où Gaston était arrivé chez elle, et, toutes ensemble, elle les jeta au feu, de sa main blanche et charmante, parce que, sans nul doute, elle songeait à quelque chose de beaucoup plus intéressant.

Le médecin appelé, cependant, avait trouvé Gaston plongé dans un abattement complet. La blessure était fort légère; mais les suites de la fatigue éprouvée se montraient menaçantes, et le médecin prescrivit les ménagements les plus scrupuleux.

La baronne n'était pas entrée chez elle en même temps que Gaston, parce qu'il avait bien fallu que M. le marquis de Maillepré quittât ses habits d'homme.

Mais, que nous l'appelions baronne ou marquis, Carmen était si habituée à ces changements soudains, que bien peu de minutes lui suffirent.

Elle ne voulut s'en fier à personne pour demeurer auprès de Gaston. — Celui-ci passa une nuit de fièvre. La baronne veillait à son chevet.

La chambre n'était éclairée que par une lampe placée en dehors de l'alcôve. Plus d'une fois, Gaston, s'éveillant à demi, entrevit un beau visage de femme qui se penchait au-dessus de sa couche et qui le contemplait avec amour.

Il croyait faire un doux rêve.

. . . . . .

Mais cette nuit était passée depuis longtemps déjà.

Il y avait plus d'une heure que Gaston et Carmen s'entretenaient. Leurs bouches prononçaient des mots indifférents, mais déjà leurs âmes se parlaient d'amour.

Elle était si belle, et son regard avait tant de puissance pour séduire! — Gaston avait un cœur tout neuf où n'habitait

Dieu lui prenait la moitié de la mince réserve de bonheur qu'il s'était faite dans sa misère.

Il ne parla point à Charlotte de la prétention blessante mise en avant par le diplomate.

Le lendemain, lorsque ce dernier revint, Gaston froid et digne, accepta l'outrageux *ultimatum*. — Quelques jours après, le mariage se célébra. Gaston et Jean-Marie Biot furent témoins.

A la sortie de l'église, Charlotte se jeta en pleurant dans les bras de son frère. Gaston était bien pâle. Son souffle soulevait en sifflant sa poitrine serrée par une vague et cuisante angoisse. Mais il eut un sourire pour se séparer de sa sœur.

Depuis, il ne l'avait point revue.

Ce fut ainsi que Charlotte eut un équipage et devint la compagne de M. le vicomte Léon du Chesnel, secrétaire d'ambassade qui avait besoin d'une très-jolie femme.

L'absence de Charlotte pesa lourdement sur Sainte. La pauvre enfant espérait chaque jour revoir sa sœur chérie.

Gaston aussi souffrit cruellement.

On vit les yeux de Berthe briller, puis se baisser, lorsqu'elle apprit ce mariage.

Quant à madame la duchesse douairière de Maillepré, elle ne parut point s'apercevoir de l'absence de sa petite-fille.

. . . . . .

En sortant de la brûlante étuve où vivaient Berthe et la duchesse, dont cette température ardente suffisait à peine à réchauffer les membres glacés, Sainte et Gaston s'assirent l'un près de l'autre dans un coin de la chambrette de la jeune fille.

Sainte et Gaston s'aimaient de tout l'amour qu'on partage d'ordinaire entre les diverses affections de la famille. Le cercle de leurs tendresses avait été se rétrécissant depuis l'enfance, et chaque perte, déplorée, avait laissé à chacun d'eux un héritage d'amour qu'ils avaient reporté l'un sur l'autre.

C'était entre eux une communauté entière de sentiments, un perpétuel échange de consolations tendres et d'attentives caresses. L'un d'eux n'avait point de joie qui ne fût la joie de l'autre, et, s'ils se cachaient mutuellement quelque chose parfois, c'était la peine que chacun gardait pour soi jalousement.

Se retrouver vers le soir suffisait à les reposer d'un long jour de travail pénible. Ensemble ils étaient heureux jusqu'à ne point regretter le splendide passé de leur race, jusqu'à ne plus s'inquiéter de l'avenir...

Bien souvent leur douce causerie se prolongeait jusque dans la nuit. Entre ces murailles nues qu'habitaient autrefois les derniers valets de Maillepré, l'héritier unique de ce nom chevaleresque disait à sa sœur les grandeurs de leurs aïeux. — Par la fenêtre ils voyaient les hautes toitures de l'hôtel trancher le sombre azur des nuits étoilées, — la cour vaste et silencieuse, le perron verdi, les croisées sans lumières...

L'immense palais se dressait devant eux comme un emblème funèbre. C'était le tombeau des gloires éteintes...

Ils étaient seuls, et faibles et pauvres vis-à-vis de ces magnifiques souvenirs, — mais ils s'aimaient. La radieuse sénérité de Sainte mettait une douceur infinie parmi ces mélancoliques évocations du passé,

Quand Gaston se taisait, le silence devenait rêveur.—Quel était le songe de ces deux enfants assis sur des chaises de paille, à deux pas des nobles siéges de velours, où leurs aïeules avaient brodé fièrement l'antique bannière de la famille?...

Sainte regrettait, mais sans désespoir ni colère. Elle regrettait surtout pour Gaston, qui eût si bien porté la vieille épée de Maillepré...

Gaston se disait :

— Qu'elle serait belle avec les riches atours d'une grande dame!... qu'elle serait bonne, et que de bénédictions le malheur soulagé étendrait autour d'elle!...

Mais Gaston se disait encore :

— Et la voilà pauvre!... jetée au milieu d'obscurs travaux!... mêlée à de folles créatures qui cherchent dans le plaisir bruyant et grossier une compensation à leur labeur ingrat!... tombée! tombée, mon Dieu! jusqu'à craindre le sarcasme de compagnes étourdies ou méchantes, qui raillent son angélique pudeur!...

Le front de Gaston se ridait. Une froide angoisse lui oppressait le cœur. Puis quelque pensée, soudaine comme l'éclair, traversait son esprit et mettait un rouge sombre sur la pâleur de sa joue,

Il baissait les yeux pour cacher le feu menaçant et implacable qu'il sentait jaillir malgré lui de sa prunelle.

— Et c'est lui!... lui seul!... pensait-il; — lui qui a donné le désespoir pour dernier oreiller à notre père mourant!... lui qui a empoisonné la dernière heure de ma sainte mère!... lui qui nous a tout pris!... et qui nous a forcés de mettre un

Nous sommes loin de Paris... Mon frère vous a amené jusqu'à son château d'Avalon en Bourgogne...

— Son château d'Avalon!... répéta Gaston avec amertume en reconnaissant le nom d'un domaine de sa famille; — serais-je prisonnier, madame?...

— Il n'y a que moi pour vous garder, répondit la baronne doucement.

— Mais pourquoi étais-je dans la voiture de M. le marquis? demanda encore Gaston.

— Je ne sais..., murmura la baronne; — si c'est un hasard...

Elle n'acheva pas, mais la belle pudeur de son front expliqua son sourire.

Gaston ne pouvait perdre sa défiance, quant aux motifs de cet étrange voyage. Mais, n'ayant repris ses sens que depuis son arrivée, et s'étant trouvé à son réveil dans une chambre inconnue, il n'avait aucun moyen de contrôler la sincérité des assertions de la baronne. Ces riches tentures qui l'entouraient de leur élégante magnificence pouvaient bien appartenir à la demeure d'un jeune homme fastueux et prodigue comme l'était M. le marquis de Maillepré.

Ce silence profond qui régnait dans la chambre et aux alentours semblait, d'ailleurs, indiquer en effet la solitaire tranquillité de la campagne.

Gaston se crut en Bourgogne...

Il ne pouvait certes oublier sa sœur, qui avait été jusqu'alors en ce monde sa plus vive, son unique affection; mais Carmen était une enchanteresse à laquelle on ne savait point résister. A son insu, Gaston s'empressa d'accueillir ce prétexte de jouir encore de sa présence et de sa vue.

La conscience a ses sophismes. Elle se trompe elle-même parfois, complice du désir. — Le médecin avait déclaré qu'une seconde course en voiture, entreprise immédiatement, présenterait un grave péril : Gaston eut quelque chose à répondre aux sourds reproches de son cœur, qui lui montrait Sainte abattue sous son inquiétude, navrée, abandonnnée, et qui amenait jusqu'à lui comme un écho de ses sanglots et de sa plainte.

Il ne parla plus de partir ce jour-là même.

Il reçut avec reconnaissance l'ouverture de la baronne, qui lui proposait de rassurer Sainte par un mot de sa main. — La baronne écrivit elle-même ce billet, dont la lecture devait donner tant de joie aux amis de Gaston et changer

en espoir le découragement amer de la pauvre Sainte.

— Demain, se disait Gaston, — je partirai... Sainte !... ma petite sœur chérie !... qui pourrait me retenir plus longtemps loin d'elle ?...

. . . . . .

Le lendemain, que le sourire de Carmen était beau !...

Et qu'il y avait de ravissement sur le front de Gaston, où la vie revenue combattait un reste de pâleur !

Il n'y avait plus entre eux de secret. Ils s'entendaient ; ils s'aimaient tout haut.

Le charme qui s'épandait autour de Carmen agissait irrésistiblement. C'était comme un voluptueux rayonnement de grâces toutes-puissantes. — On eût dit que l'amour qu'elle éprouvait pour la première fois avait doublé ses victorieuses séductions...

Elle était heureuse. Sa magnifique beauté s'embellissait encore de son bonheur.

Gaston la contemplait en extase. Leurs mains se joignaient, leurs yeux se parlaient, leurs sourires se mêlaient en de mutuelles caresses...

Gaston, subjugué, perdu, ne vivait plus en lui-même, mais en elle. Sa volonté n'avait plus de ressort, son intelligence ne pensait que pour aimer, son être entier ployait, oppressé par la passion inconnue...

Et sa jeunesse, réveillée tout à coup, oubliait la glaciale étreinte du malheur. Il ressuscitait de son engourdissement mortel. Son mal n'existait plus. Sa poitrine, affaissée naguère, s'élargissait au souffle vivifiant d'une atmosphère de délices. — Il se redressait. Une chaleur nouvelle dégageait de ses os la séve des belles années. Le sang se fondait en ses veines, qui se gonflaient d'ardeur et de force.

Ce n'était point l'excitation vaine d'une fièvre qui passe et qui laisse après soi un redoublement de fatigue.

C'était le flux de la vie. Gaston renaissait. — Il aimait.

Carmen adorait. — Oh ! Carmen ! quelles paroles sauraient peindre le muet bonheur de son extase enchantée ! Son amour dépassait celui de Gaston de toute la force supérieure de sa nature.

C'était une passion à la fois emportée et soumise, fougeuse et dévouée jusqu'à l'esclavage, — pleine de délicatesses protectrices et de folles admirations, — caressante comme

la tendresse d'une mère, mais jalouse comme le caprice d'un maître.

C'était un amour suave, tout embaumé d'exquise poésie, et c'était un amour immense, brûlant, qui eût brisé l'âme d'une créature vulgaire, comme la liqueur qui bout et fermente dans le grès fait éclater les parois de sa prison fragile...

.... Gaston baissa les yeux. — Un nuage passa sur son sourire.

— Je vous aime, dit-il; — oh! oui... de toute la puissance de mon cœur... Mais où peut aboutir cet amour?...

— Je suis libre, répliqua la baronne.

Gaston laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Un instant, sa figure eut cette froideur fière qui était autrefois son expression habituelle.

— Moi, je suis pauvre..., murmura-t-il.

Ce fut au tour de la baronne de s'attrister et de baisser les yeux.

— Vous êtes riche, reprit Gaston; — bien riche!... Dieu m'est témoin que vous m'avez donné beaucoup de joie... tant de joie, que mon pauvre cœur a failli arrêter ses battements et mourir à force de bonheur, quand vous m'avez dit: «Je vous aime...» Ah! madame! se sentir soudain si heureux après avoir toujours, toujours souffert!...

Il s'interrompit et ajouta d'un accent de résignation austère :

— Mais je suis pauvre!...

Les joues de la baronne s'étaient couvertes de rougeur.

Son œil brillait sous la frange soyeuse de ses longs cils abaissés. — C'était une pudeur non feinte qui essayait de combattre d'invincibles entraînements...

Elle pressa les mains de Gaston dans les siennes. Elle hésita durant une seconde. — Puis, sur cette main pâle, elle mit sa lèvre en un baiser timide.

— Il faut être généreux, dit-elle, et me pardonner d'être riche.

Le regard de Gaston se tourna vers elle, reconnaissant et tendre, mais il ne répondit point.

— Qu'est la fortune, reprit Carmen enthousiaste, — auprès de notre amour?... La fortune!... Oh! maudit soit le jour où finit ma pauvreté!... Car je fus pauvre aussi... pauvre bien longtemps!...

Elle s'interrompit et poursuivit presque aussitôt brusquement :

— Voulez-vous savoir ma vie?

Gaston se releva, curieux.

— Si je veux! répondit-il; — vous parlerez, et vous parlerez de vous... Je vous écouterai... puis-je avoir une joie meilleure?...

Mais l'enthousiasme de Carmen était tombé tout à coup. Elle semblait hésiter et se repentir d'avoir offert ainsi le secret de sa vie. Son regard perdit sa franchise. Un embarras pénible lutta contre son beau sourire.

Gaston ne prenait point garde.

— Dites-moi ce que vous êtes, reprit-il; dites-moi toutes vos souffrances et vos joies, afin que je vous sache mieux et que j'aime votre passé autant que vous-même.

L'œil de Carmen tombait lourd et fixe sur le tapis. Un pli s'apercevait sur l'harmonie noble de son large front. Les lignes contractées de sa bouche disaient de l'amertume et de la douleur...

— Mon passé!... murmura-t-elle; — ce furent des jours mauvais, où Dieu se montra cruel envers une pauvre fille... Ces jours, je voudrais les oublier...

Gaston se sentit avoir froid au cœur. Une crainte vague se mit entre lui et Carmen. Pour la première fois, il se demanda :

— Quelle est cette femme?... Oublier, répéta-t-il sans avoir la conscience des paroles qu'il prononçait;—on aime à se souvenir pourtant, lorsque le bonheur est enfin venu, des temps où le malheur tortura l'âme sans la pouvoir ternir...

Carmen frissonna et jeta sur lui un regard d'épouvante.

Y avait-il un soupçon déjà dans ce cœur qui aimait de la veille?

L'œil perçant de Carmen interrogea le visage de Gaston. Elle y vit cette crainte indécise encore et qui allait devenir de la défiance. — L'angoisse qu'elle éprouva n'eut point le temps de se peindre sur ses traits. Elle leur imposa un masque de sérénité fière...

— Vous avez raison, répondit-elle d'une voix triste et lente; — mais n'entendîtes-vous parler jamais des malheurs qui humilient?

Elle était si belle et ces paroles contenaient un reproche si

amer dans sa douceur hautaine, que Gaston eût voulu se mettre à genoux pour demander pardon.

Carmen, d'un geste impérieux, imposa silence à son repentir...

— Il y a sept ans, dit-elle, — pour avoir un morceau de pain, le soir, je dansais le fandango dans la boue sur le boulevard du Temple...

Gaston l'interrompit par un cri d'étonnement.

Carmen se leva, traversa le boudoir et prit, à côté du poignard au manche d'or, les castagnettes d'ébène qu'elle jeta sur la couverture...

Elle demeura debout et croisa ses bras sur sa poitrine.

Son front se redressait, superbe. Une reine eût envié la dignité sereine de sa pose et de sa physionomie.

— Voyez cela, reprit-elle ; — ce jouet qui accompagna ma danse aux jours où j'étais forcée de sourire quand mon cœur se brisait, ce jouet me rappelle tout mon passé qu'il résume... Ne m'accusez pas si mes souvenirs sont cruels... Je n'avais plus de père... plus de mère... Et j'étais bien jeune pour tant souffrir !...

III

YAHBEL ET JAN VOHR

Les yeux de Gaston disaient éloquemment son repentir.

Carmen avait repris son siége au chevet du lit. Elle garda un instant le silence. — Trop avancée pour reculer, elle repassait rapidement les jours écoulés de sa vie pour y choisir ceux qui étaient purs.

Elle avait bien des choses à cacher, dont la plupart découlaient d'un acte unique : le meurtre de James Western. Et aux yeux de Gaston elle voulait paraître sans tache.

Mais elle voulait aussi ne lui point mentir, afin que ce qu'il aimerait fût bien d'elle-même...

Un furtif regard lui avait appris que tout soupçon s'était évanoui dans le cœur de Gaston. Elle dut reprendre courage en voyant renaître son empire.

— Pardon, madame, pardon !... murmura-t-il ; — c'est que je vous aime tant !...

— Appelez-moi Carmen, répondit la baronne ; — et dites-

moi le nom que vous donne votre sœur et ceux qui vous aiment.

— Gaston, répliqua celui-ci à voix basse, — comme votre frère...

La baronne le regarda fixement, comme si une pensée soudaine surgissait en son esprit. — Gaston avait les yeux baissés. Quelque chose d'amer était parmi la contrainte de son sourire...

— Mais, entre moi et M. le marquis de Maillepré, ajouta-t-il, il n'y a que cela de commun.

— Gaston ! répéta la baronne, qui semblait rêver ; — je vous nommerai ainsi... Et Dieu veuille que votre haine pour mon frère ne retombe point sur moi !

— Je l'oublierai, dit Gaston, — tant que je vous aimerai, Carmen... et je vous aimerai toujours !...

— Mais pourquoi cette haine ?... reprit la baronne, dont la voix avait d'insinuantes caresses.

Le blessé garda le silence.

— Pourquoi ?... dit encore la baronne. — Gaston !... oh ! que ce nom me devient doux à répéter !... Gaston, je vous en prie... que vous a fait mon frère ?...

Gaston ne répondit point.

— Il faut que je le sache, pourtant ! continua la baronne avec un élan de passion ; — car, entre vous et mon frère, je n'hésiterais pas, Gaston ! Hésiterais-je entre vous et le reste du monde !

— Madame, ayez pitié ! dit enfin le blessé, qui sentait fléchir son courage. — Je suis faible auprès de vous... et je ne sais point de sacrifice qui pût payer vos douces paroles... Merci !... merci du fond du cœur !... Vous m'enseignez des joies que je ne croyais point être de la terre... Vous m'éveillez de mon obscur malheur, et je renais par vos sourires... Mais le secret de ma colère... je vous en supplie, ne me le demandez pas !

Les beaux sourcils de la baronne tremblèrent leur ligne hardie et se froncèrent imperceptiblement... Une étincelle impérieuse brilla derrière sa paupière à demi baissée. On eût dit qu'elle allait ouvrir la bouche pour exiger et commander.

Mais, lorsqu'elle ouvrit la bouche, ce fut pour se résigner, soumise.

— Gaston ! dit-elle tendrement, — votre secret ne peut

être que celui d'un noble cœur, et c'est à moi de céder, puisque j'aime davantage.. Mais, ajouta-t-elle avec une gaieté d'autant plus charmante qu'il y avait dessous plus d'émotion grave et profonde, — je vous devinerai.

Elle approcha son fauteuil tout contre le lit, et tendit sa main à Gaston, qui la mit sur ses lèvres.

— Maintenant, reprit-elle, écoutez-moi... Je ne vous demande rien en échange de ma confiance... Je suis à vous... Mon secret, à moi, vous appartient tout entier...

Un instant elle se recueillit, le front penché, l'œil rêveur. Puis elle dit :

— Vous êtes pauvre et vous avez souffert. Votre misère a-t-elle égalé la mienne?... Moi, je suis la fille du hasard. Mon patrimoine fut l'aumône...

» Mon pays?... Je ne sais pas où je suis née, Gaston. Mon père était un bohémien d'Écosse ; ma mère, une bohémienne d'Espagne... Où se rencontrèrent le gipsy et la gitana?... Nul ne s'est donné jamais la peine de me l'apprendre...

» Mon père était fort et hardi. Il avait nom Kaleb. Ma mère était bien belle... On l'appelait Dolorès.

» Mon père me nommait Flamy ; ma mère, Carmen.

» Elle prononçait ce nom bien doucement. — Mais votre voix est plus douce encore que celle de ma mère.

» Je me souviens vaguement des jours de mon enfance. Dolorès me portait sur son dos dans une sorte de hamac fait avec son écharpe de laine. — Nous traversions ainsi de grandes provinces.

» Kaleb sautait sur les places publiques. Il faisait des tours de magie, domptait les chevaux fougueux et vendait des amulettes aux picadores.

» Dolorès chantait en promenant ses doigts sur sa guitare, d'où sortait une harmonie voilée. Elle dansait, montrant aux seigneurs sa belle taille, que tordait la jota ou le bolero, et riant aux grelots de son tambour de basque...

» Les seigneurs lui parlaient tout bas. Kaleb écoutait ce que lui disaient les seigneurs.

» Il aimait Dolorès comme on aime sous le chaud soleil des Espagnes, — comme on aime quand on a dans ses veines ce sang d'Égypte qui bout et qui brûle...

La prunelle de la baronne éteignit son étincelle diamantée dans la langueur humide d'un long regard qui mit du feu sous le front de Gaston.

Il écoutait. — Sa pensée flottait indécise et confuse.

Son cœur s'élançait vers cette femme si belle qui parlait de ses malheurs...

Mais quelque chose en lui se révoltait contre son amour et combattait son invincible puissance.

Était-ce l'orgueil du sang des chevaliers qui repoussait l'infamie du sang païen ?...

Il écoutait. — Son âme souffrait à ce récit qui le charmait...

Le plaisir qu'il éprouvait avait comme un revers poignant. — C'était une émotion multiple où vous n'eussiez point distingué le chagrin d'avec la joie et où l'amertume se mêlait au ravissement.

Mais, parmi ces luttes muettes, la passion croissait et jetait ses racines au plus profond du cœur.

Il aimait. Carmen l'occupait tout entier. — Il aimait tant, que le pauvre souvenir de Sainte frappait en vain au seuil de sa mémoire...

Oh ! c'est qu'il y avait tant de magie dans l'adoration de cette fière créature, abaissant sa superbe tête, et se couchant esclave aux pieds de son vainqueur !...

Gaston, étonné, tourmenté vaguement par de sourdes défiances, mais subjugué, enivré, laissait aller son âme, qui ne se défendait plus.

Le regard de Carmen lui arracha un regard d'extase.

Elle reprit :

— Kalch aimait Dolorès comme je vous aime, Gaston... Il était jaloux, et parfois son poignard noir sortait de sa longue gaine quand les seigneurs s'approchaient de trop près et faisaient rougir la joue dorée de la bohémienne. Aussi, notre vie était un long voyage. Nous ne faisions partie d'aucune tribu. Nous étions seuls tous trois...

— Et votre frère ?... interrompit Gaston.

La baronne tressaillit et ouvrit tout grands ses yeux demi-clos, avec une véritable terreur.

Elle avait été sur le point de se trahir.

Quelques mots de plus, et le mystère qu'elle avait tant à cœur de cacher se trouvait dévoilé.

Mais il était temps encore.

A peine Gaston put-il remarquer la subite pâleur qui couvrit son visage. Elle s'était remise par un puissant effort et répondait :

— Mon frère est beaucoup plus jeune que moi... je vous parle de ma première enfance. Nous étions seuls tous trois alors...

La réponse eût été bonne même contre un soupçon, et Gaston n'avait point de soupçon à cet égard.

Le marquis de Maillepré, d'ailleurs, paraissait, en effet, plus jeune que la baronne. On sait que le costume masculin enlève toujours quelques années au visage d'une femme, — et que, réciproquement, l'homme se vieillit à vouloir endosser les vêtements d'un autre sexe.

— En ce temps, poursuivit la baronne, j'avais faim quelquefois et froid bien souvent, mais j'étais heureuse. Kaleb et Dolorès m'aimaient également. J'étais le lien qui les rapprochait dans leurs querelles violentes, dont ils essayaient de me cacher les tristes excès. Auprès de moi, ils se parlaient doucement. Lorsque Dolorès était fatiguée, durant les longues marches, Kaleb prenait l'écharpe de laine qui me servait de berceau et me portait à son tour.

» ... Je ne sais. — Ces choses sont bien confuses en mon souvenir. Dolorès disait la bonne aventure et tirait des horoscopes dans les campagnes. Je crois me rappeler qu'un moine la menaça du feu. — Nous partîmes pour l'Écosse.

» Ah ! je pleurai bien le beau soleil d'Espagne ! Ces froids brouillards glacèrent mes sourires. Je sentais grelotter le dos de ma mère parmi ces broussailles sauvages qui barrent la route du voyageur dans les forêts d'Écosse...

» Et j'avais peur de ces hommes aux jambes nues, drapés dans leurs plaids bariolés, et dont le regard tombait sur nous grave et dur.

» C'était le pays de mon père, qui retrouva ses frères dans la montagne.

» Dolorès pâlissait. Elle ne souriait plus en chantant ses beaux airs de Séville ou de Madrid.

» Gaston, ces pauvres gens qui se meurent sous le mépris du monde, n'ont pas de patrie, mais ils ont un cœur...

» Je grandissais. Notre cabane était triste. Ma mère ne se consolait qu'avec moi...

— Mais, dit Gaston, comme s'il eût cherché dans une pensée haïe un refuge contre la passion qui l'accablait, — votre frère ?...

La baronne oubliait toujours...

Son cœur était trop plein pour ne pas revenir à la vérité sans cesse.

Elle se mordit la lèvre en un fugitif mouvement d'impatience.

— Mon frère venait de naître, répondit-elle ; — Kaleb se trouvait bien au pays d'Écosse ; mais Dolorès pleurait souvent... Nous repartîmes pour l'Espagne, d'où nous fûmes chassés de nouveau.

» Ainsi se passèrent les années de mon enfance, Gaston... De longs voyages où notre pauvreté trouvait partout de la fatigue et des obstacles.

» En tous lieux l'aumône méprisante ou le dédaigneux refus.

» Nulle part l'hospitalité cordiale qui repose et console...

» Je pensais déjà et je me disais :

» — Qu'ont fait mon père et ma mère pour être au-dessous des autres hommes ?

» Je l'ai su depuis, à l'époque où un prêtre de Murcie me parla de Dieu.

» Mon père et ma mère ne voyaient rien au-dessus de l'azur du ciel. Ils ne savaient point ce qui est juste et ce qui est injuste.

» Ils n'avaient d'autre règle que la crainte du châtiment ; le bien d'autrui était le leur. — Au delà de ce monde, il n'y avait point pour eux d'autre vie.

» Mon enfance se passait au milieu des pratiques secrètes à l'aide desquelles les gens de ma race cherchent à connaître l'avenir. En Espagne, c'étaient les devineresses ; en Ecosse, outre les gipsies, je voyais ces créatures étranges qui ont une autre vue que celle des hommes.

» Je croyais à leur puissance ; et comment n'y pas croire, lorsque les événements viennent se grouper dociles, selon l'ordre de leurs prédictions ?...

» Un soir, j'avais alors huit ans, nous habitions une cabane abandonnée sur les bords de la Guadiana ; Kaleb et Dolorès m'avaient laissée seule. Une vieille femme de notre race vint frapper à la porte et me demanda l'hospitalité.

» Elle me salua en cette langue que nous seuls parlons ici-bas, et me dit :

» — Je me nomme Yahbel et je suis la mère de ta mère.

» Je la reçus avec respect et je mis devant elle les pauvres provisions qui étaient dans la cabane.

» Elle effleura de sa lèvre ridée et brunie le pain et l'eau que je lui servais; elle repoussa le lait et les olives.

» Puis elle me fit mettre en face d'elle et appuya ses yeux caves sur mes paupières qui se fermaient timides.

» — Enfant, dit-elle, tu seras bien beau... mais tu seras plus belle...

Carmen s'interrompit et laissa tomber sa tête pâle sur sa main.

Gaston l'écoutait sans comprendre.

— Oui, poursuivit la baronne d'une voix basse et presque étouffée, Yahbel me dit cela...

» Elle me dit encore :

» — Tu seras riche, enfant... plus riche qu'un grand d'Espagne assis devant le roi...

» Gaston! Gaston! c'est une chose étrange et terrible!

» Je vois encore les yeux d'Yahbel... il me semble qu'il pèsent lourds et perçants sur ma paupière éblouie...

» Qui donc peut donner à un être humain le pouvoir de lire au delà du jour présent?...

» Yahbel sortit en murmurant la bénédiction de notre peuple, où le nom de Dieu n'est point prononcé; je la vis se perdre dans la nuit sur les rives du fleuve. Depuis, je n'ai jamais revu Yahbel...

Carmen levait ses beaux yeux au ciel et semblait perdue en un rêve.

— Et Jan Vohr, reprit-elle tout à coup. — C'était bien longtemps après... j'avais plus de dix ans... Nous étions en Écosse, dans les montagnes au-dessus de Glenarchy. Mon père avait demandé l'hospitalité pour une nuit à un highlander dont la petite maison vieille et noire pendait parmi les arbres au-dessus d'un lac encaissé profondément.

» Kaleb et Dolorès aimaient à oublier leur misère dans l'ivresse. Ils burent l'usquebaugh de l'highlander et tombèrent tousdeux affaissés sous un inerte sommeil. Jan Vohr l'highlander me prit par la main et me baisa tremblante; il étendit son plaid au-dessus de ma tête et me regarda comme autrefois m'avait regardée Yahbel.

» Il me contempla longtemps ainsi.

» Puis sa voix, qui semblait être d'un autre monde, se prit à chanter, sur un mode lent et sourd, des vers mystiques dont le sens glissa sur mon intelligence...

» Mais le chant tout entier n'était pas incompréhensible.

» Après les premières strophes, dont les mots obscurs sem-

blaient répéter ce que m'avait dit Yahbel, vinrent d'autres strophes qui m'annonçaient clairement la fortune et la puissance.

» Ces choses sont de celles qu'on n'oublie point, Gaston, — car, à côté de la promesse, il y avait une horrible menace...

Carmen hésita, son œil se baissa, et une expression de malaise vint obscurcir sa physionomie.

— La promesse est accomplie murmura-t-elle; — la menace...

Elle s'interrompit encore et regarda Gaston, qui se fatiguait à suivre le fil de ce bizarre récit.

L'œil de Carmen exprimait de l'effroi.

— Mais où vais-je vous parler de ces choses, Gaston! dit-elle avec brusquerie et en s'efforçant de sourire; — vous êtes au-dessus de ces superstitieuses croyances qui troublent la vie des esprits ignorants ou faibles. Je voulais vous peindre les misères de mon enfance et de ma jeunesse, et voilà que mon récit s'égare... Que vous importent Yahbel et Jan Vohr?

Gaston fut quelque temps avant de répondre.

— Ils vous voyaient si belle! dit-il enfin en couvrant Carmen de son regard ému, — ils devinaient que les plus puissants et les plus riches se disputeraient un jour votre main...

— Oui, murmura Carmen, — ils devinaient!...

Elle eut comme un frisson; son sourire lutta contre une pâleur mortelle qui envahit ses traits tout à coup.

Son sourire fut vainqueur; — sa pâleur disparut et ce fut d'un air enjoué qu'elle poursuivit :

— Mais revenons à ma misère, dont le souvenir, selon vous, doit me donner tant de joie...

» Ma mère était toujours belle; elle chérissait toujours l'Espagne, et mon père, esclave de son désir, affrontait chaque année, pour lui plaire, les dangers qui entourent, en ce pays de foi aveugle, une race plus malheureuse encore que coupable.

» Je crois que ma mère aimait Kaleb; mais elle était légère, et sa beauté merveilleuse attirait autour d'elle une foule de seigneurs hardis et empressés.

» Mon père souffrait, parce que, sous les vices qui sont le malheur d'un peuple déchu et maudit, son âme était fière autant que l'âme d'un grand d'Epagne.

» Une fois, à Ségorbe, tandis que ma mère chantait sur la

place, un jeune oïdor s'approcha d'elle et la baisa. Il mit la main à sa bourse, croyant pouvoir payer son insolence; mais il ne la retira point, et, tandis qu'il souriait encore, le poignard noir de mon père s'enfonça dans son dos jusqu'à la garde...

» Ils sont bien heureux, Gaston, ceux dont la jeunesse n'a vu que des exemples à respecter et à chérir! — Moi, je suis la fille de pauvres gens tombés, parce que la main de Dieu ne les soutenait point...

» Mais j'aimais mon père, j'aimais ma pauvre mère. Ils eussent été bons tous les deux sans cette marque fatale dont les avait flétris leur naissance...

» On me mit dans une prison; mon père et ma mère étaient dans une autre prison.

» Il y avait eu un meurtre; les coupables étaient de ceux qui n'espèrent même pas le pardon...

» Quand je sortis de prison, deux mois après, je demandai mon père et ma mère.

» On me montra sur la place de Ségorbe, au lieu même où avait été commis le meurtre, quatre trous creusés pour enfoncer des pieux en terre.

» Et l'on me dit :

» — C'est la potence.

» Ils avaient tué le coupable et l'innocente.

» J'étais seule au monde!...

Carmen pleurait.

— Je ne croyais pas pouvoir me réjouir de l'existence de cet homme, murmura Gaston, mais béni soit-il, Carmen, puisque, sans lui, toute consolation vous eût été refusée!...

Il ne faut point souffrir pour garder sa présence d'esprit.

La baronne leva sur Gaston ses yeux étonnés.

— De quel homme parlez-vous? dit-elle.

— De votre frère, madame, répondit Gaston surpris à son tour.

Carmen baissa la tête et ne trouva point en ce moment la force de mentir...

IV

LE BIEN ET LE MAL

La baronne fut longtemps avant de reprendre la parole.

Ses souvenirs évoqués mettaient sur son beau front une amertume douloureuse.

Gaston la contemplait. Les caresses de son regard semblaient vouloir payer Carmen de sa souffrance. On voyait en quelque sorte sur ses traits, mobiles et naïfs en leur austère beauté, les progrès d'un amour qui grandissait sans cesse.

Au bout de quelques minutes, Carmen se redressa; leurs regards se croisèrent; celui de Carmen, reconnaissant et doux, était comme une action de grâces.

— Gaston, dit-elle,— que je vous aime!... auprès de vous, je ne sais pas souffrir... votre présence suffit à me protéger contre mes souvenirs navrants... Qu'importe le passé, puisque vous me faites si heureuse!...

Elle se pencha vers Gaston, dont la lèvre effleura ses cheveux.

Ils mêlèrent leurs sourires.

Puis Carmen se recula confuse, parce que l'amour lui soufflait la pudeur...

Elle avait eu le temps de réfléchir et de donner un rôle à son frère, ce personnage fictif à qui elle prêtait une moitié de sa vie.

— J'étais seule au monde, reprit-elle; mon frère n'était-il pas alors un enfant?... Il pleurait... J'avais à sécher ses larmes, moi dont le cœur était brisé!

» Je n'avais qu'une envie : fuir l'Espagne, où je croyais voir partout le sang de mon père et le sang de ma mère.

» Mon frère et moi, nous traversâmes à pied le royaume de Valence et la Catalogne.

» Je vous ai parlé, Gaston, d'un prêtre de Murcie qui m'avait enseigné à prier Dieu; je n'étais pas sans consolation.

» Mais que la solitude est cruelle à quinze ans, — la solitude avec la misère!

» Me voyez-vous, Gaston, pauvre fille, seule, avec un

enfant trop faible pour me défendre, courant par les chemins, affaiblie par toutes les privations et exposée à toutes les insultes...

» La route fut bien longue; mes pauvres pieds meurtris saignèrent bien des fois avant d'atteindre la frontière.

» Mais je ne sais, un vague espoir me soutenait en chemin; j'allais voir la France, — la France, dont le nom avait toujours résonné à mon oreille comme une mystérieuse promesse de bonheur...

» Et puis, dois-je vous le dire, Gaston? mes rêves me parlaient de fortune et de brillants plaisirs...

» Je me souvenais de Yahbel, la gitana, et du vieux highlander Jan Vohr...

» Un soir, après une journée de fatigue, je vis devant moi une vaste plaine où scintillaient çà et là mille clartés à perte de vue.

» Mon cœur battit, je m'arrêtai. — Je reconnus Paris, la ville immense, Paris, qui allait être ma patrie.

» Mais à Paris, que j'aimais tant sans le connaître, l'hospitalité se paye. Je n'avais que ma basquine, mes castagnettes et ma beauté; — car j'étais belle alors, Gaston, j'allais avoir seize ans.

» Dès ce premier soir, brisée de lassitude comme je l'étais, je fus obligée, pour payer ma couche et celle de mon frère, de danser bien longtemps, de chanter et de sourire.

» Sourire, Gaston, quand on a des larmes plein le cœur!...

Le sein de Carmen se souleva. Sa voix grave et douce avait des accents de profonde tristesse.

Les yeux de Gaston se mouillèrent.

— Et j'osais me plaindre!... murmura-t-il. — Mais parlez, parlez encore, et dites-moi bien vite vos jours de bonheur...

Gaston suivait maintenant le récit avec un intérêt avide.

L'émotion lui avait rendu la fièvre. Sa joue se colorait vivement, et les larmes arrachées par la plainte de Carmen se sechèrent aussitôt au feu de ses paupières...

La baronne secoua la tête, agitant avec lenteur les belles boucles de ses cheveux noirs.

— Mes jours de bonheur? dit-elle. — Gaston, je n'en sais point d'autre en ma vie que le jour où je vous vois, où je vous parle, où je sens votre main tressaillir dans la mienne... Mais

ce jour aussi vaut des années! ajouta-t-elle avec passion : — Dieu m'y donne le bonheur de toute une vie...

Gaston répondit; mais les mots se transforment en passant par la bouche des gens qui aiment; leur sens se perd sous la plume...

Les mots, d'ailleurs, valent-ils ce silence tremblant et ces muettes paroles que dit le sourire ou que le regard ému va murmurer au cœur?...

Carmen reprit :

— Vous avez raison, Gaston... En ce moment, je sens une sorte de joie à rappeler le souvenir de mes misères passées... Mais c'est que je suis heureuse en ce moment... oh! bien heureuse!

» Tout me sourit... les jours écoulés m'apportent leurs pleurs amers pour me dire « : Ces pleurs n'ont point laissé de traces...» Les jours à venir me montrent de belles amours... du bonheur, du bonheur partout, parce que vous m'aimez...

» Cette première soirée passée à Paris fut bien cruelle. Les journées qui suivirent ressemblèrent à cette première soirée.

» Vous étiez bien jeune en ce temps. — Peut-être néanmoins, vous souvenez-vous de cette jeune fille à la basquine blanche, bordée d'argent, et serrée à la taille par la ceinture d'un spencer noir...

» Elle venait tous les soirs devant le salon de cire du boulevard du Temple, en face du café Turc. Elle plaçait à terre quatre coquilles, dans chacune desquelles s'allumait un lampion. L'espace compris entre ces quatre lumières était son théâtre.

» Elle dansait.—Je dansais, Gaston, jusqu'à perdre haleine.

» Bien souvent, l'hiver, mes pauvres doigts bleuis ne pouvaient plus faire jouer les castagnettes.

» Et, quand mes castagnettes ne précipitaient pas, joyeuses, leurs roulements vifs, les passants ne s'arrêtaient point. Je dansais en vain devant quelques pauvres enfants, transis comme moi, qui se vengeaient de leur souffrance en raillant ma misère...

» Paris n'a point de pitié, Gaston. Il jette son or par les fenêtres, mais il ne sait pas ouvrir la main et donner à propos le denier de l'aumône.

» Nulle part je n'ai trouvé un peuple si froid et sachant si bien sourire en passant auprès du malheur...

» L'ouvrier qui jetait à mes pieds parfois une pièce de monnaie, y laissait tomber en même temps une moquerie. Je recevais plus d'insultes que de secours, et bien peu avaient l'âme assez bonne pour ne point se payer de leur bienfait par un mot obscène ou par une grossière caresse...

» Quand j'étais épuisée de fatigue et que j'éteignais mes lumières, des hommes, le chapeau sur les yeux, le manteau sur la bouche, s'approchaient de moi mystérieusement et me montraient une pièce d'or...

» D'autres fois... Vous pâlissez, Gaston... Ah ! je veux vous prouver, moi, que vous pouvez m'aimer sans scrupule, et que votre pauvreté n'est qu'un lit de roses auprès de mon martyre honteux !... D'autres fois, de vieilles femmes me suivaient et m'abordaient en quelque carrefour désert. Elles me glissaient à l'oreille de ténébreuses paroles... Elles perdaient le miel de leur hypocrite éloquence à me montrer l'infamie sous de riantes couleurs...

— Oh ! c'est trop ! c'est trop !...murmura Gaston, qu'écrasaient mille émotions contraires; — entendre cela, c'est mourir !...

Carmen mit sa main sur son cœur. Son front se redressa, rayonnant une sereine fierté.

— Gaston, dit-elle, ces hontes étaient autour de moi, mais elles ne me touchaient pas. J'ai passé, ferme, le long de l'abîme qui borde l'étroit sentier de la misère. — Le cœur que je vous offre est pur, et le rouge que laisse à mon front le souvenir est de l'indignation et non pas du remords...

Elle disait vrai, car son cœur était neuf comme la beauté admirable de son corps. — Cette femme, à qui la loi eût pu demander compte du sang versé, avait gardé, parmi les hasards romanesques de sa vie, sa blanche robe de vierge.

Aux jours de sa détresse, elle avait repoussé fièrement les conseils perfides de l'indigence.—Plus tard, dans son double et brillant rôle, elle avait joué avec l'amour, tantôt sous le masque élégant du marquis de Maillepré, tantôt elle, incomparable, sous le nom que lui avait donné le baron de Roye.

Une seule fois, son cœur avait battu au choc d'un sentiment nouveau pour elle... Mais alors, dans son intime croyance, ses vêtements de femme étaient un déguisement...

Elle ne s'était point épouvantée encore au souvenir de la

bizarre poésie du chant de Jan Vohr. — Elle ne s'était pas demandé dans l'angoisse brûlante d'une nuit de délire : «*De quelle couleur* est mon âme?... »

Gaston fut comme ébloui des rayons qui tombaient de ce front hautain et doux à la fois. — Il l'admirait, malheureuse, passionnément. Elle grandissait, à ses yeux charmés, de toute la profondeur de sa misère passée.

— Qu'ai-je fait, dit-il, avec l'accent d'une adoration ardente, — pour que Dieu me donne tant de bonheur?... Oh! merci, Carmen, de m'avoir dit votre vie... Je vous vois maintenant aussi sainte que belle... et les longues années d'amertume qui composent ma jeunesse sont trop payées par votre amour...

Il s'était avancé jusqu'au bord du lit: sa tête souriante s'appuyait sur sa main. — Il regarda Carmen comme ceux qui prient regardent le ciel.

Carmen avait perdu le subit enthousiasme qui l'avait un instant exaltée; ce qui lui restait à dire l'effrayait.

Durant quelques secondes, elle garda le silence; elle cherchait, elle masquait derrière un sourire calme le travail de son esprit inquiet...

Il lui fallait, dans ce laborieux récit, mêler ce qui était vrai avec ce qui était faux. — Il lui fallait expliquer sa fortune et cacher les événements de cette nuit fatale où la double prédiction s'était accomplie...

Ses yeux, baissés sous l'effort de sa tâche, se relevèrent tout à coup résolus et vifs. Elle avait pris son parti.

— Plus d'une fois, dit-elle, d'un ton dont la froideur contrastait avec son animation récente, — vous avez semblé me reprocher l'oubli où je laissais mon frère... Avant de vous dire comment un homme généreux et bon fit de moi sa fille et me donna son nom à sa dernière heure pour continuer son bienfait au delà de la mort, je veux vous parler de mon frère... L'histoire de mon mariage sera courte : les quelques mots que je viens de prononcer la contiennent... Le lit où je m'agenouillai était la couche d'un homme à l'agonie...

» Mon frère... c'était un enfant hautain, un cœur intraitable, une volonté capricieuse et de fer... Ah! c'était bien un fils de cette race maudite qui met sa joie dans la guerre qu'elle déclare aux hommes!... »

Carmen s'arrêta. Sa respiration était oppressée. Elle

semblait avoir peine à poursuivre. — Au moyen de cette feinte qui partageait en deux sa vie et en mettait une moitié sur la tête du marquis de Maillepré, elle arrivait à jeter dans les mensonges de son récit une sorte de vérité symbolique.

A elle, Carmen, ce qui dans sa nature était véritablement pur et beau. — Au marquis, les désirs insensés, les téméritées folles qui avaient secoué sa jeunesse. Elle donnait ainsi un corps aux deux principes qui s'étaient disputé son âme.

Carmen, c'était le bien ; le marquis, c'était le mal...

Et, comme il fallait qu'elle se reconnût dans l'une et dans l'autre face de cette double image, sa voix hésita en traçant le portrait du marquis, dont pourtant elle adoucissait les traits, avant d'éluder l'aveu de son crime...

—Mon frère n'était pas souvent auprès de moi, poursuivit-elle cependant en essayant de retrouver son assurance. — Il arrivait à l'adolescence. Il aurait pu me protéger... Mais sa fantaisie n'était point de m'aider dans ma tâche douloureuse. Il ne voulait point danser avec moi devant la foule sur le boulevard du Temple.

» Ses occupations étaient autres.—Il s'était mis aux gages d'un misérable nommé Burot, secrétaire d'un noble duc dont le nom ne nous importe point, et il épiait la conduite de madame la duchesse.

» Il était paresseux et curieux. — Cette vie de basses intrigues ne lui répugnait point...

» A ce métier, il vit d'étranges choses. — Son espionnage le conduisit parfois dans ces lieux notés d'infamie, où la présence d'une femme élégante et du monde est chose si invraisemblable, qu'il peut venir à l'esprit de certaines dames de les choisir justement pour y mieux enfouir leur secret.— La duchesse dont je vous parle, harcelée par les soupçons de son mari, prenait les habits de sa femme de chambre, et donnait des rendez-vous dans un petit cabinet souterrain de la rue de Beaujolais, au Palais-Royal, qui était une dépendance du caveau du Sauvage...

» Mon frère découvrit cela et bien d'autres choses; il connut ce Palais-Royal aux infâmes mystères, et ce fut là qu'une fois il trouva sur son chemin le titre qu'il porte aujourd'hui...

Tout ce qu'il y avait d'amour dans le regard de Gaston disparut à ce mot comme par magie. Son œil devint sombre et interrogea patiemment.

— Le titre de marquis de Maillepré ? dit-il.

— Le titre de marquis de Maillepré, répondit la baronne.

Puis elle reprit en abaissant sa paupière comme pour se recueillir, mais en réalité pour fuir le regard incisif de Gaston :

— C'était dans la nuit du mardi gras de 1826...

» Mon frère, poursuivit-elle, était au Palais-Royal, cherchant, d'après l'ordre de M. Burot, madame la duchesse, qu'il savait être dans la foule, déguisée et masquée, au bras de son amant...

» La cohue était compacte et pressée. Mon frère chercha longtemps. — Mais le masque donne à toutes les femmes le même visage. Mon frère se fatigua de chercher.

» Comme il allait se retirer, il aperçut dans l'une des galeries un homme enveloppé d'un ample manteau, qu'il reconnut pour être M. le duc en personne.

» Mon frère était à l'âge où tout cède au plaisir d'une espièglerie. Il pensa que M. le duc était là lui-même à la recherche de sa femme. Il le suivit.

» Je ne sais comment cela se fit, mais mon frère et M. le duc se parlèrent. — M. le duc n'était point là pour épier sa femme.

» Il y avait dans le jardin, parmi la foule, un homme au costume étranger, qui allait dépasser les limites de l'âge mûr. Mon frère n'eut pas de peine à reconnaître que cet homme était le point de mire de la recherche de M. le duc...

» Je ne puis vous raconter en détail ces choses, Gaston... mes souvenirs sont confus... Depuis sept ans, j'ai tâché d'oublier tout cela, parce que ce fut une action criminelle et que le coupable était mon frère. — Ce que je puis vous dire, c'est que l'étranger portait sur lui des papiers que M. le duc eût payés au prix de la moitié de son immense fortune...

— Madame, interrompit Gaston d'une voix basse et altérée, — quel était le nom de ce duc ?

Il couvrait la baronne d'un regard perçant et avide.

Celle-ci tenait ses yeux baissés.

Elle ne répondit pas à la question de Gaston.

— Mon frère et le duc, reprit-elle, — eurent ensemble un long entretien, à la suite duquel mon frère disparut, pour revenir bientôt, revêtu des habits d'une femme... Vous savez, Gaston, combien il me ressemble... il avait alors seize ans

tout au plus. L'illusion devait-être complète, et personne n'eût pu se douter de la supercherie.

» Mon frère était une femme, — une femme jeune, belle et merveilleusement parée...

» En cette nuit de folie, il y avait de l'ivresse dant toutes les veines... Peut-être ne savez-vous pas ce qu'était alors le Palais-Royal...

— J'y étais, madame, cette même nuit, dit Gaston, dont la voix était creuse; — je sais... oh ! je sais et je me souviens !...

— Tout était permis, continua la baronne, — rien n'étonnait... Mon frère, avec sa brillante toilette de femme, prit le bras de l'étranger... Que se passa-t-il?...

Des gouttes de sueur perlaient au front et aux tempes de Carmen.

Gaston penchait hors du lit; son souffle oppressé râlait dans sa poitrine.

— Que se passa-t-il, madame ? prononça-t-il avec effort. — Oh ! par pitié, dites-le-moi si vous le savez !...

La paupière de Carmen trembla, le sang monta violemment à ses joues, ses yeux ne se relevèrent point encore.

— Je ne sais..., murmura-t-elle ;—mais, le lendemain, mon frère avait les papiers de l'étranger...le lendemain, il échangeait notre pauvre demeure contre un splendide appartement. —Il eut une voiture, il eut des valets... et M. le duc l'appela son cousin...

Gaston se dressa sur son séant; il saisit le bras de la baronne, qu'il étreignit avec l'énergie de la fièvre.

— Ce duc, dit-il d'un accent qui chevrotait et prononçait les mots à peine, — c'était donc M. de Compans-Maillepré ?...

Les paupières de Carmen semblaient rivées sous un poids de plomb. — Son visage, sur lequel glissaient rapidement des teintes tour à tour livides et enflammées, trahissait son émotion profonde.

Aux derniers mots de Gaston, effrayée du son de cette voix qu'elle ne reconnaissait plus, elle leva enfin les yeux.— Elle demeura comme stupéfiée devant le mortel changement qui s'était opéré dans les traits du blessé.

— Qu'avez-vous?... murmura-t-elle de cet accent craintif qui semble deviner la réponse.

L'œil fixe de Gaston eut un fugitif éclair.

— Madame, dit-il avec lenteur,—en cette nuit de carnaval,

j'étais agenouillé auprès du lit de mon père agonisant... Mon père attendait, comme on espère le salut, ces papiers volés par votre frère... A son dernier soupir, — car il mourut cette nuit-là même, madame ! — il appelait l'homme que votre frère égarait loin de son devoir... Ah ! vous me demandiez mon secret tout à l'heure... Il faut bien que je vous le dise, car je sens qu'il briserait ma poitrine... Madame, votre frère a tué mon père... Il a rejeté au plus profond de sa chute ma famille, qui allait se relever... Je suis le marquis de Maillepré !...

V

DU BOUDOIR A L'ANTICHAMBRE

Cette révélation était attendue.

La baronne avait deviné.—Et, en effet, quel eût pu être le motif de cette haine acharnée de Gaston contre le faux marquis de Maillepré ?..

Mais la baronne avait douté tant qu'elle avait pu, parce que la vérité lui emplissait le cœur de remords et d'épouvante...

Et cette malédiction que Gaston lançait contre son frère prétendu tomba sur elle comme un coup de foudre.

Car c'était elle, elle seule, que Gaston accusait à son insu de la mort de son père et de la ruine de sa race.

L'homme qu'elle aimait par-dessus toutes choses en ce monde, l'homme qui avait éveillé son cœur et dont le regard venait de transformer sa tranquillité froide en tendresses passionnées, cet homme souffrait, orphelin, pauvre, déchu.

Il luttait, écrasé par le souvenir de la puissance opulente de ses aïeux, contre sa misère présente.

Il se mourait de ce mal patient qu'aggrave la tristesse découragée...

Et c'était elle, Carmen, qui avait fait ce deuil !...

La vie de Gaston fléchissait, tranchée par le coup de poignard de l'hôtel du Sauvage...

. . . . . .

. . . . . .

Elle se leva debout, les bras croisés sur sa poitrine.

Le livre mobile de sa physionomie déroulait rapidement l'énergie exaltée de ses pages...

Il y avait dans son regard, qui tantôt brûlait superbe et irrité, il y avait tour à tour du découragement, du délire et un immense courroux contre elle-même.

Elle ne parlait point...

Gaston, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, s'était laissé retomber sur l'oreiller. Sa tête se renversait, pâlie, parmi le désordre de ses cheveux. — Les plis de sa chemise étaient roses autour de son épaule. C'était un reflet du bandage sanglant qui s'apercevait à travers la toile, à l'endroit de sa blessure.

Il fermait les yeux avec fatigue. — Ses sourcils contractés et le jeu lent des lignes de sa bouche disaient une amertume profonde.

Carmen le contempla durant quelques minutes.

Deux larmes roulèrent sur sa joue qui brûlait.

Elle se couvrit le visage de ses mains, et sa poitrine, douloureusement soulevée, se déchira en un sanglot...

Gaston rouvrit les yeux pour les refermer aussitôt après. Il tourna sa tête du côté de la ruelle du lit.

Carmen, navrée, tomba sur ses genoux.

— Oh! Gaston! Gaston!... dit-elle; — vous ne pouvez plus m'aimer!...

A ce cri suppliant répondit le silence.

Carmen reprit parmi ses pleurs désolés:

— Gaston, je vous demande un mot de pitié... un seul mot... Si vous saviez comme je souffre!

Le silence encore...

Carmen joignit ses mains et les éleva vers le ciel.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, — ne me frappez pas dans son amour... Gaston!... oh! Gaston, pitié!...

Le silence toujours...

Les yeux de la baronne s'égarèrent; elle jeta ses mains jointes sur le lit et colla aux couvertures son visage trempé de pleurs. — Vous eussiez vu tout son corps tressaillir aux élans saccadés d'une intolérable angoisse...

La puissante femme fléchissait plus bas que n'eut fléchi une femme ordinaire. C'était un désespoir violent qui l'écrasait...

Elle n'avait plus ressort ni soutien. — Où était sa volonté forte?...

Plus faible qu'un enfant, elle n'avait plus que des larmes déchirantes et des plaintes. Elle était domptée. Son âme

agonisait. La parole lui manquait. Elle se débattait, défaillante, sous l'horrible poids de sa torture...

Dans le silence, on n'entendit plus que le bruit de ses sanglots, qui allait s'affaiblissant...

Puis au bout de quelques minutes, à ce bruit de plus en plus sourd, vint se joindre le sifflement pénible de la respiration du blessé.

Gaston s'agita. — Sa poitrine étouffée cherchait de l'air, parce que l'amertume de sa colère se fondait en une émotion d'une autre nature.

Les sanglots de Carmen lui tombaient sur le cœur.

Il se retourna brusquement. — Lui aussi avait les yeux en pleurs.

Il vit Carmen abîmée dans sa douleur poignante. Il l'attira vers lui doucement et baisa ses cheveux.

On n'entendit plus les sanglots de Carmen.

Mais elle ne se releva pas tout de suite et sembla savourer délicieusement cette caresse inespérée.

Lorsqu'elle se releva enfin et qu'elle rejeta en arrière les boucles mêlées qui couvraient son visage, une reconnaissance attendrie souriait sous ses larmes.

— Merci !... murmura-t-elle.

Et, comme elle vit bien de l'amour encore dans le regard de Gaston, son âme se réchauffa; son cœur bondit, renvoyant le sang à sa joue et mettant autour de sa beauté des rayons plus suaves...

Ses larmes étaient séchées, laissant humide pourtant la soie de ses longs cils.

Il ne restait sur ses traits qu'une langueur divine, charme nouveau qui la faisait plus sûre d'être adorée...

— C'est à moi d'implorer mon pardon, madame, dit Gaston, chez qui la passion renaissante combattait un reste de froideur; — aurais-je dû vous reprocher ce qui est la faute de votre frère?... Mais si vous saviez comme elles ont été longues et cruelles ces sept années qui ont suivi la perte de notre espoir !...

Ses yeux quittèrent Carmen pour errer, distraits et perdus, dans le demi-jour de l'alcôve. Il s'adressait à elle, et c'était à lui-même qu'il parlait.

— Si vous nous aviez vus, poursuivit-il, — autour du lit de mort de mon père, attendant celui qui ne devait point venir !... A cette époque, il y avait bien longtemps déjà que

durait notre misère... Mes sœurs et moi, nous avions grandi dans l'indigence, sous le toit d'un digne serviteur qui nous faisait l'aumône en nous appelant ses maîtres... Chassés de cet asile par la perfidie implacable de l'usurpateur de notre nom, nous avions fait un appel à la justice, et nous pouvions espérer encore une place parmi les égaux de nos aïeux... L'espoir, madame, l'espoir!... cette dernière lueur qui éclairait notre nuit!... c'est votre frère qui nous a ravi l'espoir!...

Il s'animait de plus en plus, se laissant aller à la rancune de ses souvenirs, et ne s'apercevait point qu'il recommençait le martyre de la baronne. — Elle gardait le silence et s'épouvantait en mesurant la portée de son crime. L'angoisse qui lui serrait le cœur n'était pas tant, il faut le dire, un remords que la peine terrible d'avoir porté aveuglément une atteinte si grave au bonheur de celui qu'elle aimait.

Courbée sous la conscience du mal qu'elle avait fait, elle n'essaya point de se disculper.

Bien des fois même, poussée par le repentir, elle fut sur le point de se jeter à genoux et de dire :

— C'est moi, moi seule qui suis coupable!

Car l'amour la faisait sincère et lui donnait scrupule de tromper même par le silence.

Mais l'amour, d'un autre côté, fermait sa bouche. — Comment se condamner à la haine de Gaston?...

Celui-ci, entraîné par les souvenirs, disait le dernier soupir de son père, à qui Dieu avait refusé toute consolation à l'heure de la mort; — il disait la jeunesse de ses sœurs, réduites à travailler pour un salaire; sa jeunesse à lui, si triste, si différente de l'adolescence dorée de ses aïeux.

Et, tandis qu'il parlait de ces obscures souffrances, il ne prenait plus garde à la baronne, parce que le propre de la plainte est de s'exalter elle-même et de se concentrer en d'égoïstes retours.

— La haine devine! reprit-il enfin, absorbé de plus en plus. — Je ne savais pas ce qu'avait fait cet homme, et rien qu'à entendre le nom dont il se parait, mon cœur se lança contre lui... Je ne le voyais pas, et je cherchais à me figurer son visage, parce que je voulais avoir quelque chose de saisissable à détester et à maudire... Un visage de femme sur un corps d'enfant!... La beauté d'un ange, pour cacher l'âme

d'un scélérat vil! Voilà ce que j'ai vu... Et cet enfant m'a terrassé... Je crois qu'il m'a fait grâce!...

Gaston passa le revers de sa main sur son front qui éclatait.

— Ah! s'écria-t-il dans un soudain transport de fièvre, — si Dieu avait donné les bras d'un homme au dernier des Maillepré, ce misérable serait mort... et je lui aurais arraché le nom de mon père!

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi! murmura Carmen.

Ces mots, balbutiés dans un soupir, arrivèrent confus à l'oreille de Gaston. Il ne les comprit point; mais il s'éveilla de sa rêverie courroucée.

— Pardon, madame, dit-il encore; — pardon, Carmen!... ma tête est bien faible et je ne m'aperçois pas que ma haine doit vous être une souffrance.

— Hélas, Gaston! murmura la baronne, — vous avez tant de raisons de haïr!...

Cette voix, qui tombait, douce et résignée, d'une bouche si belle, amollit le cœur de Gaston. — Il prit la main de Carmen et la baisa.

— N'ai-je pas plus de raisons encore de vous aimer? demanda-t-il. — Je veux tâcher désormais d'écarter ces souvenirs funestes... Je veux penser à vous toujours et ne penser qu'à vous.

Carmen releva sur Gaston son regard, qui était calme et ferme dans sa tristesse.

— Vous êtes bon, dit elle; — vous êtes généreux... Je vous remercie du fond du cœur; mais il faut que nous parlions encore de mon frère.

— Pourquoi? demanda Gaston étonné. — Entre nous deux, vous devez souffrir et être indécise...

— Je vous aime uniquement en ce monde, interrompit Carmen, dont l'accent recueilli et grave exprimait la profonde dévotion de sa tendresse; — je vous aime avant mon frère... avant moi-même!...

Elle se tut durant quelques secondes. — Ses beaux yeux, qui se reposaient sur Gaston, disaient l'oubli absolu de tout ce qui n'était pas son amour...

— Ces papiers qu'enleva mon frère, reprit-elle à voix basse, — mon frère doit les posséder encore... Entre lui et vous, je ne sais pas balancer... ces papiers sont votre bien!

— Quoi! madame!... balbutia Gaston avec une sorte d'effroi.

Carmen eut un sourire de mère.

— Je serai si heureuse de votre bonheur!... dit-elle : — et puis pensez à votre Sainte, si douce, si jolie, et que j'aime, moi, de toute la tendresse que vous avez pour elle...

— Pauvre Sainte!... soupira Gaston.

— Il faut qu'elle soit heureuse, dit Carmen, — heureuse avec vous, et que vos joies égalent vos souffrances passées... Le coupable sera dépouillé : ce n'est que justice... Gaston, je vais vous rendre l'héritage de Maillepré...

. . . . . .

. . . . . .

Cet entretien avait lieu sur les derrières de la maison numéro 4 de la rue de Castiglione.

Dans une autre partie de l'appartement de madame la baronne de Roye, deux hommes venaient d'être introduits presque en même temps et faisaient antichambre.

C'était Denisart, qui, après deux cents visites infructueuses, voyait enfin couronnée la patiente obstination de sa recherche; —et c'était Roby, qui, plus heureux, était admis dès sa troisième tentative.

Ce qui prouve bien que la vie est un jeu et que l'aveugle hasard gouverne la destinée des solliciteurs.

Car Denisart et Roby jouaient ici à peu de chose près le rôle de solliciteurs.

Roby venait, homme de fortune, flairer le terrain; voir si madame la baronne voudrait ouvrir la main et laisser tomber sur lui quelques largesses.

Roby était excessivement vaniteux, mais il n'était pas fier : il avait fait bien des métiers; il avait vu bien des pays. Sa superbe s'était usée aux mille frottements de sa vie d'aventures.

Il avait eu du gros orgueil autrefois pourtant, puisqu'il était poëte; mais le malheureux était acteur aussi; on l'avait sifflé. — Il était commis voyageur; on l'avait mis à la porte.

Et cela si rudement et tant de fois, qu'il s'était aplati et n'était plus que fat.

Il avait besoin de peu, quoiqu'il dépensât beaucoup, parce qu'il ne s'inquiétait jamais du lendemain.

Rire à l'occasion, passer sa journée à l'estaminet, et bâtir, la queue en main, autour d'un billard, des châteaux en

Espagne fondés sur son portefeuille littéraire ou sur les merveilles des machines qu'il inventait à foison; telle était sa vocation.

Si Roby n'eût pas mangé lestement autrefois les trois mille livres de rente de son patrimoine, il aurait été, à l'heure où nous le retrouvons, un excellent bourgeois, fort au piquet, fort à la poule, fort sur les petits verres et digne en tout de l'estime de son quartier.

Mais il avait mangé ses mille écus de rente...

De retour à Paris depuis peu de temps, après une très-longue absence, il n'avait point rapporté de la province de fortes économies.

Son avoir se composait d'un gros cahier de dessins géométriques où il y avait une douzaine de machines dont la plus mince valait bien trois millions, et d'un autre gros cahier contenant les fruits de sa muse, comédies, tragédies, etc., dont il n'est point possible de dire au juste le prix.

Machines et drames, en marchandant un peu, on aurait eu le tout pour vingt francs.

Mais Roby n'avait jamais eu l'occasion d'opérer ce rabais extraordinaire. Personne, paraîtrait-il, ne lui enviait son trésor.

Depuis son arrivée à Paris, il vivotait, gagnant çà et là au billard les dîners qu'il venait de prendre à crédit, en à-compte sur ce que lui devait la fortune.

Il était l'un des habitués de l'estaminet de l'Opéra. M. Burot l'y avait rencontré et avait admiré en fin connaisseur l'élégance suprême de ses *doublés* et de ses *bricoles*. — Un *bloc* avait achevé de l'attendrir.

Roby et lui avaient fait connaissance, et M. Burot l'avait employé avec un certain succès dans une circonstance difficile...

Quant à Denisart, il n'avait conservé qu'un souvenir extrêmement vague de la scène nocturne de l'hôtel du Sauvage. Les conversations qu'il avait eues le lendemain ou les jours suivants avec ses quatre convives lui en avaient appris beaucoup plus que ses propres souvenirs. La frayeur qu'il avait éprouvée cette nuit-là, jointe à son état d'ivresse profonde, ne laissait dans sa mémoire qu'un pêle-mêle confus et trouble.

Mais il avait su qu'un meurtre avait été commis, et qu'une complicité mystérieuse le liait, ainsi que ses camarades, à une femme qui était maintenant une grande dame.

Depuis lors, il avait cherché Carmen avec la patience infatigable qui était le propre de sa nature.

Une fois, il l'avait trouvée; Carmen s'appelait alors madame la baronne de Roye. A la vue de Denisart, la baronne n'avait point pris la peine de dissimuler son dégoût. Elle n'avait attendu ni explication ni demande, et, avant que Denisart eût ouvert la bouche, elle lui avait mis dans la main deux billets de mille francs en lui disant : « Laissez-moi ! »

Denisart avait conservé de ce fait un souvenir pieux ; il s'attendrissait chaque fois qu'il y songeait. En user ainsi avec lui, c'était prendre le droit chemin de son cœur.

Avec ses deux mille francs, il avait fait imprimer sa brochure et l'avait publiée.

Mais, dans son enthousiaste amour pour les pièces de deux sous des classes pauvres, Denisart n'avait probablement pas mesuré la chaleur de son style. L'idée de ces cinquante mille francs, pour lesquels parfaire il ne fallait, en définitive, qu'un pauvre million de sous, avait exalté sa verve jusqu'au délire.

Il n'eut pas le temps de voir l'effet produit par ses prédications philanthropiques. Le procureur du roi vint malencontreusement mettre sa vile prose parmi tant de poésie. — Denisart fut une malheureuse victime du pouvoir.

Depuis ce temps, instruit par l'expérience et pleurant ses deux mille francs perdus, il avait retourné son idée sur toutes les faces et cherché avec l'âpreté du génie un biais pour amener dans sa mansarde ces millions de sous que le peuple lui devait.

Il avait notamment poursuivi la baronne, dont la munificence était le plus clair de ses espoirs. Mais Denisart avait été écarté tout d'abord des relations qui s'étaient établies entre Carmen devenue riche et trois des convives de l'hôtel du Sauvage.

Roby s'était trouvé également en dehors de ces relations; ils ignoraient tous les deux complétement la double existence de Carmen.

En conséquence, Denisart ne pouvait la chercher que sous le nom de la baronne, tandis que le marquis de Maillepré prenait les cinq sixièmes de l'existence de Carmen.

Denisart trouvait porte close; il s'irritait, mais au dedans de lui-même. A l'extérieur, il gardait son obséquieux sourire et saluait bien bas le valet qui le mettait dehors...

Ce matin, Roby et lui étaient entrés à quelques pas l'un de

l'autre. Denisart avait vu s'ouvrir cette porte toujours fermée, avec un véritable transport de joie; ses yeux éblouis s'étaient incontinent représenté les vignettes aimées des billets de la Banque; ses doigts avaient frémi au contact imaginaire de ce papier doux, transparent, froissé, qui n'a presque pas moins de charmes que l'or...

Roby était dans un coin de l'antichambre; Denisart s'asseyait à l'autre extrémité; il y avait bien six ans qu'ils ne s'étaient vus.

Néanmoins, du premier coup d'œil, Roby avait reconnu la laide figure du pédant.

Celui-ci, qui ne regardait jamais les gens qu'en dessous et à la dérobée, fut plus longtemps à rassembler ses souvenirs.

Lorsque son œil cauteleux eut enfin saisi le moment de se porter sur son ancien camarade, il le remit et fit une grimace de désappointement, parce qu'il devinait en lui un rival.

Roby éclata de rire.

— Ah ! Denisart, Denisart, dit-il en se levant et en traversant l'antichambre; — tu es encore plus laid qu'autrefois !...

Denisart essaya de sourire.

— Que viens-tu faire ici? demanda-t-il.

Roby se jeta sur la banquette et prit cette pose nonchalante qui, dans les conventions théâtrales, exprime mal ou bien la fatuité.

— Mon cher garçon, dit-il, je viens voir cette pauvre baronne... Il y a un siècle que je n'ai eu le plaisir de lui baiser la main.

— Tu la connais donc beaucoup? demanda Denisart.

— Enormément, mon cher garçon... Nous en sommes au point que je ne me formalise plus, comme tu vois, de faire antichambre chez elle.

VI

LE LEVER DE BIOT

Denisart leva sur Roby ses yeux effarouchés et tâcha de lire sur sa physionomie étourdie et mobile la valeur qu'il fallait donner à ses paroles.

Roby, souriant et content de lui-même, soutint au mieux cette interrogation muette; il eut même la complaisance de

contempler durant deux ou trois secondes la rosace du plafond, afin de donner au timide Denisart le temps de l'examiner à son aise.

Le résultat de cet examen fut un clignement d'yeux jaloux et une toux sèche qui était peut-être fort expressive.

Roby abaissa son regard sur lui et le parcourut des pieds à la tête.

— Ah çà ! dit-il, tu n'as donc pas fait fortune, Denisart?

Le pédant reprit son sourire contraint et haussa les épaules. Cela fait, il cligna de l'œil et toussa de nouveau.

— Je te comprends très-bien, reprit Roby avec une bonhomie impertinente. — Ça veut dire en français que tu es tune victimede la sottise du siècle... que tu as trop de mérie pour parvenir, — enfin, des niaiseries banales à l'usage des hommes de génie... Il y a du vrai là dedans, mon pauvre Denisart; mais il faut dire aussi que ton génie n'est pas de l'espèce la plus séduisante. — Je parie que tu as toujonrs ton idée?

— Toujours, répondit Denisart.

— Ma foi ! dit Roby, il y a des citoyens fort honorables qui ont gagné des millions avec la traite des nègres... En définitive, ton idée n'est pas beaucoup plus diabolique que la leur... Tu te bornes à prendre aux gens leur dernier morceau de pain... Quand on y réfléchit bien, c'est tout simple.

— Quand on est pauvre, grommela Denisart, on doit s'attendre à être mal jugé... surtout par ses anciens amis !... ma pensée est aussi noble, monsieur Roby, que vous la faites infâme! Quel est mon but?...

— Ton but? interrompit Roby. — Eh bien, mon garçon, c'est de faire des pièces de cinq francs avec des centimes...

— Mon but, reprit Denisart avec une certaine emphase que contredisait l'embarras hypocrite de son regard, — c'est de consoler ceux qui souffrent et d'apprendre au pauvre ses droits et sa valeur... Oh ! ajouta-t-il en s'échauffant à froid, vous aurez beau faire, monsieur, ma mission est sainte, et je la sens plus belle à mesure qu'on la calomnie davantage !

Roby le regarda en face et frappa brusquement sur son ventre plat.

— Sans ta diable de figure, Denisart, dit-il, je serais toujours tenté de te prendre pour un apôtre... Et, malgré ta figure, qui est pourtant une fameuse enseigne, si tu ne nous avais pas

dit une fois tout ton chapelet, là-bas, à l'hôtel du Sauvage, je ne te croirais encore coquin qu'à demi.

Roby se leva, fit une pirouette sur lui-même et secoua vigoureusement le cordon d'une sonnette.

Denisart avait pris la pose d'un homme qui se résigne en face d'un injuste outrage.

— Ce que je t'en dis, reprit Roby, n'est pas pour te fâcher, au moins, mon garçon ; au contraire, je ne serais pas éloigné de faire quelque chose pour toi...

— Est-ce que vous êtes en fonds ? demanda tout bas Denisart.

— Modérément, répondit Roby. — D'ailleurs, le prêt n'est pas dans mes habitudes... Mais je ne demande pas mieux que de parler pour toi à quelqu'un de mes amis... la baronne, par exemple... ou le duc de Compans-Maillepré.

— Le duc de Compans, répéta Denisart, — qui a cinq cent mille livres de rente !

— Ça fait une jolie aisance, n'est-ce pas ? dit Roby. On m'a proposé dernièrement d'occuper un emploi dans sa maison ; mais tu sens bien que ma position...

— Que veulent ces messieurs ? dit un domestique qui parut à la porte, appelé par la sonnette.

— Mon ami, répliqua Roby, voilà un gros quart d'heure que j'attends... c'est inconvenant.

— J'ai prévenu monsieur, dit le valet, que madame la baronne était occupée...

— C'est très bien, reprit Roby ; — mais je n'ai pas le loisir d'attendre... Madame la baronne fera trêve un instant à ses occupations... Portez-lui cela, mon ami.

Roby tira de sa poche une de ces petites cartes où son nom était écrit en lettres gothiques au milieu d'un buisson de parafes, et la tendit au valet, qui sortit aussitôt.

— Vous parliez d'un emploi ?... dit Denisart.

— Tutoie-moi donc, mon garçon... Je parlais, en effet, d'un emploi... Il sagit d'être le secrétaire en second de M. le duc... Cela t'irait-il ?

Denisart avait épuisé ses dernières ressources à vouloir fonder son fameux journal *le Prolétaire*. Ce n'était pas un de ces coquins de détail qui se rattrappent par mille petites industries. Il avait son idée. Il voyait les choses largement, et c'était sur un grand pied qu'il voulait exploiter la misère.

De sorte que, tout infâme qu'il était, il courait vraiment ce

risque, commun à tous les hommes de génie, le risque de mourir de faim.

Le domestique se montra de nouveau à la porte.

— Madame la baronne recevra monsieur un autre jour, dit-il.

— Est-ce à moi que tu parles, maraud? s'écria Roby en faisant ce haut-le-corps extraordinaire au moyen duquel les comédiens prétendent représenter l'aisance du grand seigneur.

Le domestique ne répondit point; mais il ouvrit la porte à deux battans et s'effaça, laissant un large passage.

Denisart, toujours soumis, prit son chapeau et sortit le premier.

— Maraud! dit Roby en l'imitant. — La prochaine fois que je verrai madame la baronne, je te ferai châtier de ton insolence...

Il passa fièrement devant le domestique, élargissant sa poitrine et fouettant du doigt son jabot absent.

Les apparences étant ainsi sauvées, il rejoignit Denisart dans l'escalier et passa son bras sous le sien.

— Sais-tu, mon, garçon dit-il, que cette chère baronne joue gros jeu en me traitant avec ce sans-gêne ?...

Denisart garda le silence ; ils étaient encore dans la cour.

Quand ils eurent dépassé la porte cochère et traversé la rue, Denisart répondit sans lever les yeux :

— En sais-tu assez long pour pouvoir menacer ?

—Menacer et accomplir la menace.

— Moi, j'étais trop ivre..., murmura Denisart. Je ne me souviens de rien... je n'ai que des demi-mots prononcés après coup par l'un et par l'autre... Mais, si tu veux tout me dire... Cette baronne est bien riche!... Nous pourrons y retourner ensemble.

Denisart et Roby passèrent toute cette journée au café de l'Opéra.— Le soir même, Denisart, par l'entremise de Roby et de M. Burot, fut placé en qualité de secrétaire auprès de M. le duc de Compans-Maillepré.

. . . . . .

Ce fut, comme le lecteur peut s'en souvenir, quarante-huit heures après cette scène que Denisart s'introduisit, la nuit, dans le vieil hôtel de Maillepré, par la porte du jardin donnant sur la rue Païenne.

Le vieil hôtel de Maillepré avait servi quelque temps d'*appartement en ville* à M. le duc. C'était, sous bien des rapports, un endroit précieux et tout plein d'excellentes qualités ; mais il avait le défaut d'être situé dans ce bon Marais, que, malgré notre envie, nous ne pouvons défendre contre sa réputation de commérage curieux et d'impitoyable bavardage.

Le Marais, sous ce rapport, est quelque chose d'un peu moins odieux que la province, voilà tout.

On y sait ce qui se passe chez son voisin; on en parle; — tout en faisant le boston, tout en répétant pour la millième fois les innocents calembours du jeu de loto, on glose, on juge, on condamne.

De vieilles demoiselles aigres, de vieilles dames solennellement radoteuses s'y constituent en tribunal suprême et mangent leur prochain avec le peu de dents qui leur restent.

On sait tout dans ces aréopages vertueux, mais dont il serait juste de noyer les membres comme des chats enragés. — Ce qu'on ne sait pas, d'ailleurs, on le devine. — Ce qu'on ne devine pas, on l'invente.

Où sera la place en enfer de ces bonnes gens, doucement antropophages, qui grignotent chaque soir un petit morceau de chair humaine!...

S'ils ne s'attaquaient encore qu'aux choses honteuses ou blâmables, il faudrait les louer, malgré l'odeur répugnante de leur juridiction. Il y a dans la nature des objets laids à l'œil, amers au goût, cruels à l'ouïe qu'on ne maudit point parce qu'ils sont utiles.—Mais ces bonnes gens, pour Dieu ! à quoi servent-ils ? La pointe idiote de leur calomnie s'en va, piquant au hasard. Ils mordent le premier venu sans fiel, pour se désennuyer, pour rabâcher, pour avoir quelque chose à mettre sous la dent.

Assurément, nous eussions laissé en repos ces bonnes langues du Marais, qui ne valent pas, d'ailleurs, le quart de leurs collègues de province, si leur piqûre n'avait atteint jamais que M. le duc de Compans et son *appartement en ville*. La voix publique est un tribunal dont nous ne repoussons point la compétence et qui, malheureusement, est le seul admis à prononcer sur certaines infamies. Mais M. de Compans est ici l'exception, — et ces voix chevrotantes, d'ailleurs, sont-elles une portion de la voix publique?

Nous abhorrons ces yeux éraillés qui percent les murail-

les, ces oreilles embéguinées qui entendent à travers les plafonds...

Cet homme qui jeta par la fenêtre d'un cinquième étage une vieille fille qui écoutait à sa porte, nous semble avoir agi avec trop de vivacité, voilà tout, — parce que la vieille fille, tombant sur le pavé, se releva comme un chat et court encore...

En somme, une fois hasard, les cancans du Marais furent bons à quelque chose. M. le duc et son secrétaire reculèrent effrayés devant la notoriété publique qui éclaira bientôt le mystère de leurs aventures.

La rue Païenne, la rue des Francs-Bourgeois, la rue Culture-Sainte-Catherine et la rue du Parc-Royal se seraient levées comme une seule rentière pour arracher les yeux de M. Burot, si ce digne serviteur n'eût opéré à temps sa retraite.

L'hôtel resta désert. — Nous ne voudrions pas affirmer que les bonnes gens des alentours ne furent pas très-désolés d'avoir fait cesser le scandale, puisque l'abandon de l'hôtel leur enlevait un inépuisable sujet de commérages.

M. Burot, cependant, dut se mettre en campagne et chercher un autre *appartement en ville*.

Ces choses-là se trouvent; il y a des maisons que l'on dirait disposées exprès pour cela. Nos architectes ont tant d'esprit !

M. Burot, que la frayeur éloignait le plus possible du Marais, où il avait failli porter la peine de son excentrique emploi, découvrit auprès des Champs-Elysées, dans la rue de Ponthieu, une charmante maison qui était douée de toutes les qualités requises.

Cette maison, petite, riante et située à l'extrémité d'un jardin, touchait aux derrières de la rue Montaigne, dont une cour plantée d'arbres la séparait.

Au quartier des Champs-Élysées, on est curieux aussi, mais d'une autre manière. — L'amour y a droit d'asile. C'est la patrie des plaisirs sénatoriaux; des caresses parlementaires et des passe-temps diplomatiques...

M. Burot, cependant avait conservé une clef de la porte de l'hôtel de Maillepré qui donnait sur la rue Païenne. Ce fut cette clef qui servit à Denisart pour s'introduire d'abord dans les jardins, puis dans le long corridor qui menait à l'aile droite de l'hôtel.

La porte de la chambre de Gaston était ouverte, Denisart entra. Nous avons dit les événements qui s'ensuivirent...

Il y avait quatre heures environ que l'enlèvement de Sainte avait eu lieu. Le jour commençait à poindre. Les murs noirs de la façade de l'hôtel de Maillepré se dessinaient sur le ciel moins sombre.

A l'intérieur comme au dehors, il régnait un silence profond.

La tempête de la veille s'était entièrement calmée. Le ciel était blanchâtre et froid. Un mince tapis de neige couvrait la cour de l'hôtel, dessinant en relief la rondeur des pavés.

Sur les toitures escarpées et taillées à pic, la neige avait glissé, laissant seulement à chaque arête une frange éclatante.

Le premier soin qui vint rompre ce silence absolu partit de la loge de Jean-Marie Biot. On entendit le bruit d'un briquet attaquant la pierre et presque aussitôt après la loge s'illumina

Celui dont l'œil curieux se fût collé aux vitres jaunies de la loge eût assisté au lever du paysan breton.

Sa toilette ne fut pas longue. Il secoua ses longs cheveux dont les mèches grisonnantes tombèrent mêlées sur ses larges épaules: il passa un pantalon et sa veste bretonne, — puis il se mit à genoux devant une image de la Vierge collée à la muraille de sa chambre.

Sa prière dura longtemps. On eût deviné au mouvement de sa lèvre que son cœur prononçait tout bas les noms des enfants de Maillepré.

Son loyal visage exprimait une mâle et ferme foi.

Quand il eut scellé sa prière du signe du chrétien, il se leva et vint s'asseoir devant sa tâche commencée.

Ses rudes mains saisirent les fils de fer de sa trame et les tordirent avec une sorte de gai courage.

La soirée de la veille avait été bonne. Il avait maintenant des nouvelles de Gaston; son brave cœur était tout plein de confiance et d'espoir.

Pourtant, après avoir noué quelques mailles de son grillage, ses doigts se firent nonchalants tout à coup. Son regard devint distrait. Il tordit encore quelques fils avec mollesse, puis ses mains retombèrent et se joignirent sur ses genoux.

Ses yeux se levèrent au ciel; quelque chose de doux et d'heureux vint adoucir la rustique énergie de ses traits.

Sa bouche souriait; son regard avait de naïves caresses. — Il rêvait à Gaston.

— Il ne faudra pas trop se réjouir, murmura-t-il, — quand il nous reviendra... Il faudra être froid et lui dire : « Mademoiselle Sainte a bien pleuré, notre monsieur !... »

Il s'interrompit et reprit en secouant sa tête chevelue :

— Oh ! oui, elle a bien pleuré !... Il m'écoutera; — il sera triste... mais il ne se battera plus.

Biot avait des larmes dans les yeux et souriait attendri.

— Ils s'aimaient tant tous les deux, les chers enfants ! poursuivit-il. — Tant que Dieu les gardera l'un à l'autre, il y aura encore du bonheur sous le pauvre toit de Maillepré...

Le crépuscule blanchissait peu à peu les vitres de la loge. Biot, au lieu de reprendre sa tâche, recula son escabelle et vint se placer devant la fenêtre qui donnait dans la cour.

Sur l'appui de cette fenêtre était le manuscrit dont il avait achevé cette nuit même la lecture douloureuse.

Il savait maintenant tout le secret de Berthe.

Sa main se posa sur le manuscrit fermé et son œil attristé tout à coup erra de croisée en croisée, le long des murs de l'aile droite.

Un gros sonpir souleva sa poitrine.

— Pour celle-là, murmura-t-il, qui pourrait lui rendre le bonheur ?...

Il demeura un instant silencieux et immobile; puis ses deux poings se fermèrent et sous ses sourcils froncés son œil eut une foudroyante menace.

— Ah ! je le trouverai, l'infâme ! dit-il; — je le tuerai comme il a tué la pauvre demoiselle... et Dieu ne me punira pas.

Le cours de ses pensées était changé. — Il se souvenait maintenant que, la veille, il avait laissé Berthe mourante et tout près de plier sous sa faiblesse exténuée.

L'inquiétude le saisit; bien que l'heure ne fut pas tout à fait venue à laquelle il se rendait d'ordinaire à chambre de l'aïeule, il traversa la cour à grands pas et monta précipitamment l'escalier de l'aile droite.

Il trouva ouverte la porte de la chambre de Gaston.

Cette circonstance l'étonna médiocrement, parce que, la veille, dans son trouble, il avait pu commettre cet oubli de peu d'importance.

La chambre de Gaston était telle que l'avait laissée le

brusque départ du jeune homme. Le lit restait défait. On voyait éparses çà et là les diverses pièces de son costume d'ouvrier.

Biot donna un regard mélancolique à cette couche vide et affaissée; puis il ouvrit l'armoire pratiquée dans le mur et en retira son habit de livrée.

Il commença sa toilette de chaque jour.

Tandis qu'il passait le pantalon, il crut entendre dans la chambre de Sainte un bruit périodique et sourd, dont l'origine était pour lui un mystère.

Il s'arrêta pour écouter. — Le bruit continuait : c'était comme le ronflement rauque d'un homme qui étouffe en son sommeil.

Biot crut rêver. Il ne pouvait se rendre compte de ce fait étrange, et voulait se persuader que c'était une erreur.

Le cou tendu, l'oreille au guet, il acheva cependant de boutonner sa culotte de livrée et prit son habit pour le revêtir à son tour.

Mais, en ce moment, un ronflement plus fort retentit dans la chambre voisine, si distinctement, que les mains de Biot se prirent à trembler et lâchèrent l'habit, qui tomba sur le carreau.

Le bon serviteur, pâle, ému jusqu'à l'épouvante, traversa la chambre sur la pointe des pieds, et entr'ouvrit la porte qui donnait dans l'appartement de Sainte.

Le jour était indécis encore; néanmoins, Biot put voir la forme noire d'un homme étendu en travers sur la blanche couchette de la jeune fille.

Il poussa un cri terrible; puis, frappé d'une sorte de stupeur mortelle, incapable de jeter un second cri, incapable de se mouvoir, il s'appuya inerte à la muraille. L'homme étendu sur la couchette n'avait point bougé. Il avait le visage enfoncé dans les couvertures et continuait de ronfler bruyamment.

Quelques secondes se passèrent... La porte de la chambre de l'aïeule s'ouvrit à son tour. — Berthe, chancelante, décolorée, se montra sur le seuil...

VII

DEUX INTRUS

Berthe venait, attirée par le cri d'angoisse qui s'était échappé de la poitrine de Jean-Marie Biot, à la vue d'un homme couché en travers sur le lit de Sainte.

Cet homme était Denisart, qui n'avait pas fait un mouvement depuis le départ de ses complices, écrasé qu'il était sous le pesant sommeil de l'ivresse.

— Qu'y a-t-il? demanda Berthe d'une voix faible.

Biot ne répondit point; son corps robuste tressaillait sous de terribles secousses.

— Biot, dit encore Berthe, pourquoi ce cri?... Qu'avez-vous?

Biot fit sur lui-même un effort désespéré et se dressa de toute sa hauteur.

— Ce que j'ai?... murmura-t-il d'une voix qui sifflait, étouffée. — Est-ce un rêve?... Regardez! Regardez!

Il étendait son bras vers le lit où dormait Denisart.

Berthe tourna les yeux de ce côté et fit un pas dans l'intérieur de la chambre.

Mais ses jambes n'avaient plus de force; elle s'appuya, épuisée, à la petite table où Sainte travaillait d'ordinaire, et demeura tremblante, cherchant à reprender son souffle qui s'échappait.

— Elle n'est plus là! murmura-t-elle.

Biot n'avait encore vu que la couche violée et cet homme qui dormait. Il ne s'était point aperçu de l'absence de Sainte.

Le jour grandissait. Il suffit à Biot d'un regard pour se convaincre de la triste vérité des paroles de Berthe.

Le lit était vide et la fenêtre ouverte...

Biot, dont le visage avait blêmi d'abord, devint tout à coup écarlate. Son sang, précipité impétueusement vers son cerveau, rougit ses yeux et fit bouillir son front.

Il franchit d'un pas saccadé l'espace qui le séparait du lit de Sainte.

Parvenu auprès de Denisart, il demeura un instant tout droit et contempla de sa hauteur ce corps affaissé, quigar

dait sur le lit la pose bizarre et cynique que lui avait donnée sa chute.

Puis les robustes reins du paysan se plièrent. D'une seule main. il prit Denisart aux cheveux, le souleva et le jeta, retourné, jusqu'aux pieds de Berthe.

Le pédant, éveillé en sursant, et tout meurtri de sa chute, se prit à gronder sourdement en frottant ses yeux, qui ne voulaient point s'ouvrir.

La table de travail de Sainte se trouvait tout auprès de la fenêtre et Denisart était tombé aux pieds de la table. De sorte que la lumière naissante frappait en plein sur son visage rouge taché de plaques livides.

Le regard de Berthe s'abaissa sur lui.

Dès qu'elle l'eut aperçu, un tremblement douloureux agita tout son corps : elle se laissa glisser sur une chaise et couvrit son visage de ses deux mains en murmurant :

— C'est lui ! c'est lui !...

Biot n'avait pas attendu si longtemps pour reconnaître l'homme qui gisait sur le carreau. — La lecture du manuscrit de Berthe était trop récente et les événements qu'il contenait emplissaient trop bien sa mémoire pour qu'il pût se méprendre un seul instant.

Il restait auprès du lit, les poings crispés, l'œil sanglant, avec une colère furieuse sur le visage.

Ses longs cheveux s'agitaient aux secousses intérieures de ses muscles ; son souffle était un râle...

— Oh ! oui, prononça-t-il d'une voix creuse, — c'est lui ! c'est bien lui !..

Denisart le regarda d'un œil stupide.

— Je ne m'y retrouve plus, grommela-t-il. Je ne suis jamais venu dans cette baraque...

Et la terrible menace du visage de Biot agissant sur sa poltronnerie à demi éveillée, il ajouta :

— Par où s'en va-t-on d'ici ?

Biot eut un sourire de contentement cruel.

Il ne répondit pas, s'avança vers Denisart et le secoua rudement :

— Où est-elle ? dit-il.

— Qui ça ? demanda Denisart.

— Mademoiselle Sainte, répondit Biot, dont les dents serrées donnaient à peine passage à sa voix.

— Connais pas, dit Denisart.

Berthe était renversée sur la chaise.— De temps en temps, son regard éteint se glissait entre les fentes de ses doigts et cherchait Denisart.

Chaque fois qu'elle le voyait ainsi, tout son pauvre être brisé tressaillait pour s'affaiser ensuite davantage.

Et pourtant elle ne pouvait s'empêcher de regarder cet homme, dont la vue achevait de la tuer.

Au bout de quelques instants, sa tête oscilla, ses yeux se fermèrent. Elle glissa évanouie sur le carreau, à côté de Denisart.

Sa robe blanche toucha les vêtements souillés du misérable, qui sourit en la regardant d'un air hébété.

— Celle-là ressemble à une de mes connaissances, dit-il; — mais ma connaissance avait plus de couleurs.

La rage de Biot, qui était à son comble, ne laissait point de place à une autre émotion. Son œil resta sec en se fixant sur Berthe évanouie. Seulement, par un vague instinct de respect, il traîna Denisart loin d'elle.

— Ecoute, reprit-il en secouant le pédant par les cheveux, je crois que je suis capable de ne pas te tuer si tu me dis où on l'a emmenée... mais dépêche-toi, tu vois bien que je ne me connais plus !...

— Vous me faites mal, balbutia Denisart, — mal à la tête...

Biot lui lâcha les cheveux et le poussa du pied en trépignant.

— Où est-elle? où est-elle? répéta-t-il. — Tu n'as pas une minute pour sauver ta vie.

Les taches livides qui étaient sur les joues de Denisart grandissaient, s'étendaient et envahissaient tout son visage. Une épouvante confuse le glaçait; — mais il était ivre encore et il ne pouvait point répondre.

Biot se retenait de toute sa force pour ne le point écraser; et, sentant qu'il ne pourrait longtemps ainsi se retenir, il s'éloigna brusquement et se prit à parcourir la chambre à grands pas.

Berthe gisait toujours évanouie.

Un flux de douleur amollit durant un instant la colère de Biot; son œil attendri se reposa sur la pauvre fille, qui semblait une morte.

Il revint vers Denisart et dit avec un accent de prière :

— Vous voyez bien que vous avez tué celle-ci !... L'autre... rendez-nous l'autre... et je vous ferai grâce !

Denisart suivit l'œil de Biot, qui se portait sur Berthe et eut un sourire pesant.

— Ma foi, oui !... balbutia-t-il. Dire où je l'ai vue, je n'en sais rien... mais c'est une connaissance.

Berthe s'agita faiblement.

— Réponds donc ! cria sourdement Biot.

— Seulement, reprit Denisart, — elle avait plus de couleurs... J'en suis sûr.

Berthe poussa un gémissement.

La rage de Biot revenait avec une violence terrible.

— Réponds ! dit-il encore avec un éclat de voix.

Denisart roula en riant sur le carreau.

Biot poussa un rugissement rauque ; il saisit le pédant d'une main par les cheveux, de l'autre par la peau du ventre, et le souleva, hurlant, comme il avait fait autrefois de l'énorme chien de l'usurier Polype, dans la pauvre chambre de l'aile Valois.

Denisart s'agitait et criait. — Biot, fou de rage, le tenait à bout de bras et se dirigeait vers la fenêtre.

Berthe s'était réveillée à tout ce bruit et murmurait :

— Grâce ! faites-lui grâce !...

Mais Biot ne l'entendait point.

Parvenu auprès de la fenêtre, il leva Denisart, déjà mort de frayeur, au-dessus de sa tête et le précipita dans la rue.

Denisart tomba comme une masse inerte sur le pavé. — Mais, avant que Biot eût eu le temps de passer de la fureur au remords, le pédant se releva comme cette pauvre fille dont nous avons parlé au chapitre qui précède, traversa la chaussée en chancelant et disparut à l'angle de la rue voisine...

Biot resta bouche béante à regarder le trou que Denisart avait fait dans la neige.

Il y avait certes de quoi s'étonner, surtout de la part de Biot, qui ne pouvait pas savoir combien les cuistres ont la vie dure.

. . . . . .

Après le premier moment de stupéfaction, Biot s'était élancé au dehors, parce qu'il sentait qu'il venait de s'enlever tout moyen de suivre la trace de Sainte.

Denisart était en quelque sorte un gage. Une fois son ivresse passée, on aurait pu l'interroger, le faire parler de

gré ou de force. — Sa fuite rompait le dernier fil qui pouvait guider parmi les ténèbres de cette intrigue.

Biot, à son insu, s'était fait ce raisonnement, et avait descendu l'escalier en toute hâte, espérant gagner facilement de vitesse la course avinée de Denisart.

Lorsqu'il fut parti, Berthe se traîna jusqu'à la croisée, parce qu'elle ne pouvait deviner le résultat bizarre de la violence du paysan, et qu'elle pensait découvrir un cadavre sous la fenêtre.

Elle ne vit rien, sinon Jean-Marie Biot qui courait sur le pavé glissant.

Tandis qu'elle se penchait en dehors de la croisée, la voix de madame la duchesse douairière se fit entendre dans la chambre voisine.

— Mademoiselle de Maillepré, disait-elle, d'où vient que vous n'êtes pas auprès de moi?

Berthe avait la tête dans la rue et ne pouvait entendre.

Elle ne put entendre non plus un bruit furtif qui se fit dans la chambre abandonnée de Gaston...

La porte de cette pièce, qui était retombée après la sortie de Biot, s'entre-bâilla lentement.

Une tête se montra, — non point à la hauteur où se dresse d'ordinaire la tête d'un être humain, mais tout au ras du sol.

Cette tête était nue, à l'exception d'une mince touffe de cheveux blancs qui se plantait au sommet du crâne.

Le front, les joues, le cou avaient une couleur rougeâtre. — Sous de longs sourcils blancs mourait un regard éteint, qui, de temps à autre, s'allumait tout à coup et luisait...

On eût dit alors les yeux brûlant d'une bête fauve.

A la suite de cette tête étrange, un long corps amaigri se roula doucement entre le battant de la porte ouverte à demi et la muraille...

C'était un homme de taille gigantesque, — le fou que nous avons vu, dans la bibliothèque de l'hôtel, s'endormir sur la paille en fumant et en chantant sa chanson monotone.

— Mademoiselle de Maillepré, dit en ce moment la duchesse douairière, — je suis levée... Venez m'aider à gagner mon fauteuil.

Cette voix arrivait, distincte à peine, dans la chambre de Sainte, parce qu'elle partait de l'alcôve dont les rideaux épais étaient fermés encore...

Berthe était toujours penchée en dehors de la fenêtre.

Le vieillard qui s'avançait en rampant sur le carreau, s'arrêta court, au son voilé de cette voix.

Sa tête se redressa pour entendre.

Son cou se tendit. Tout son corps prit cette attitude alerte et attentive, si souvent décrite par Cooper, du sauvage qui écoute dans le silence des grands bois...

Un éclair fugitif d'intelligence rayonna sous les cils blanchis de ses paupières...

Son regard éveillé roula tout autour de la chambre.

Il aperçut Berthe.

Sa bouche, à cette vue, s'entr'ouvrit en un sourire muet, qui montra deux rangs de longues dents blanches et aiguisées...

Au lieu de poursuivre sa route vers la porte de la chambre de l'aïeule, il se prit à ramper vers Berthe.

En ce moment, cet homme était terrible à voir. — Son long corps rougeâtre avait des ondulations de serpent. — Son œil ardent couvrait la pauvre Berthe de ce regard convoiteur de l'animal féroce qui va étouffer sa proie.

On eût deviné dans le feu troublé de sa prunelle une folie homicide...

Il continuait de ramper sans bruit aucun. — Son sourire fauve découvrait jusqu'aux gencives ses grandes dents qui remuaient.

Arrivé tout auprès de Berthe, il se dressa lentement derrière elle. — Ses deux bras s'élevèrent et se rapprochèrent avec une lenteur avide pour serrer le cou frêle de la pauvre fille...

— Mademoiselle de Maillepré ! dit la voix irritée de la douairière, — ne mentendez-vous pas ?...

Le vieillard perdit son rire d'hyène. — Sa paupière blanchie se baissa sur son œil redevenu morne. Ses bras retombèrent le long de son corps avant d'avoir touché Berthe...

Berthe ne se doutait point du danger qu'un hasard suspendait au-dessus de sa tête et qu'éloignait une autre hasard.

Elle épiait le retour de Biot, qu'elle avait vu tourner, en courant, l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Le vieillard cependant avait mis sa prunelle vitreuse sur la porte ouverte de la chambre de l'aïeule.

Un souffle venait de passer parmi la confusion obscure qui régnait en sa cervelle.

A ce vent, sa fantaisie docile avait tourné.

Il remit ses deux mains sur le carreau et recommença à ramper sans produire le moindre son.

Il s'éloignait maintenant de Berthe et se dirigeait vers la chambre de l'aïeule.

Sa tête rase dépassa bientôt le seuil.

Il s'arrêta pour regarder, joyeux, la soie des tentures et les broderies fanées du tapis.

Son visage ridé prenait les naïves et mobiles surprises qui passent à tout propos sur un visage d'enfant.

Deux ou trois fois il tourna sur lui-même à quatre pattes, afin de tout voir et comme s'il eût trouvé du plaisir à frotter ses mains calleuses contre le tissu doux du tapis.

— Mais où êtes-vous donc, mademoiselle de Maillepré? s'écria la vieille duchesse avec colère.

Le vieillard tressaillait de la tête aux pieds au son rapproché de cette voix.

Son œil se darda sur les rideaux fermés de l'alcôve.

Puis il mit son menton sur le tapis, regardant sournoisement l'obstacle qui lui cachait la personne dont la voix venait de se faire entendre.

Sa prunelle se distendait et semblait vouloir percer la soie des rideaux.

Il se faisait dans l'alcôve un léger bruit. — Madame la duchesse, lasse d'appeler, vaquait sans doute elle-même à sa toilette.

Le vieillard prêtait attentivement l'oreille à ce bruit.

Au bout de quelques minutes, comme les rideaux ne s'ouvraient point assez vite au gré de son impatience, il se remit à ramper avec des précautions infinies et s'avança vers l'alcôve.

Quand sa tête eut dépassé le cadre où couchait Berthe et qui était à quelques pas seulement du lit de madame la duchesse, il cessa de ramper pour prêter l'oreille encore.

On entendait le frôlement continu d'une robe de soie, parce que la main tremblante de la vieille dame essayait en vain d'ajuster son vêtement. — Et, tout en s'efforçant ainsi, elle murmurait, se demandant pourquoi Berthe n'était pas à son devoir. — Il n'y avait en elle que de l'irritation et point d'inquiétude... elle était ainsi faite... de n'avoir pas la possibilité de s'émouvoir pour autrui.

Ces murmures arrivaient indistincts à l'oreille tendue de l'étrange personnage qui venait de s'introduire dans la chambre. — Son visage exprimait une curiosité passionnée.

Il essaya d'abord de regarder par-dessous la draperie, mais la draperie joignait le tapis.

Vaincu de ce côté, il se dressa lentement sur ses pieds, faisant glisser son regard tout le long de la fente des rideaux. — Mais les rideaux étaient rapprochés avec soin, et les quelques défauts qui restaient entre les franges étaient rendus inutiles par le jour plus sombre de l'alcôve.

Le vieillard ne voyait rien. — Et il s'obstinait à regarder toujours.

Et, chose singulière, malgré la passion insensée qui le poussait en ce moment, sa main n'osait point soulever le rideau. — Une ou deux fois, excité par sa fantaisie avide, il fit un geste brusque comme pour écarter l'obstacle.

Mais ses bras retombèrent le long de son corps. Une crainte inexplicable le retenait.

Il restait là, le torse en avant, le front collé à la soie, respirant par saccades et le visage couvert d'une émotion étrange...

Madame la duchesse douairière avait enfin attaché sa robe. Ses deux mains sèches et plissées relevèrent à droite et à gauche les pans rabattus de la draperie.

Le vieillard et elle se trouvèrent en présence.

Si près l'un de l'autre, que le souffle brûlant du fou vint frapper le front glacé de la vieille dame.

Elle resta un instant étonnée devant cet œil ardent qui pesait fixe sur son œil; mais elle ne fut pas effrayée.

C'était un cœur de diamant qui ne connaissait pas plus la peur que la pitié.

— Jean-Marie, dit-elle sans élever la voix, — faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

Jean-Marie n'était point là pour répondre à cet ordre.

Le vieillard avait rejeté son torse en arrière, sa taille se développait dans toute sa hauteur. Il y avait sur ses traits un pêle-mêle de sentiments confus qui étaient comme un reflet des ténèbres troublés de son cerveau.

Il semblait étonné jusqu'à la stupéfaction, attendri jusqu'à l'angoisse, et l'on eût dit qu'il ne savait point pourquoi il était attendri, pourquoi il était stupéfait...

A plusieurs reprises ses mains tremblantes pressèrent son front où se séchait la sueur.

Il tâchait avec désespoir à saisir l'idée qui se jouait autour de sa cervelle.— Son esprit, éclairé soudain d'une lueur vague, s'épuisait à combattre la démence victorieuse, — et la démence l'écrasait.

Son œil ne quittait pas un seul instant le visage de la duchesse; il semblait vouloir en fouiller toutes les rides, en compter un à un les innombrables plis.

Et la duchesse demeurait devant lui, roide, hautaine, comme si elle eût compté sur quelque prestige pour garder contre cette attaque inattendue sa solitude sans défense.

Ce ne fut qu'au bout de plus d'une minute qu'elle reprit la parole.

— Jean-Marie, répéta-t-elle sans élever la voix davantage, faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

Le vieillard posa ses deux mains jointes sur son cœur.

Il souffrait; — un souvenir voulait fixer sa pensée, qui fuyait et se dérobait.

— Il y a si longtemps!... murmura-t-il d'une voix creuse et gutturale.

Puis il ajouta en se redressant fier et froid :

— Oguah est un grand chef!...

On entendit en ce moment un bruit de pas précipités dans la cour, et des voix se croisèrent qui criaient :

— Oguah! Oguah!

Le vieillard plia les reins tout à coup; ses jambes se ramassèrent, son visage prit une expression d'inquiétude et de défiance.

Il regarda tout autour de la chambre d'un air cauteleux, comme s'il eût cherché un endroit pour se cacher ou une issue pour fuir.

Au dehors, les voix s'appelaient et se répondaient. Elles s'éloignaient, puis se rapprochaient, comme il arrive lorsqu'on se livre à une active recherche.

Ce bruit soudain avait rompu brusquement le fil frêle qui semblait vouloir relier les idées du vieillard.

Il avait d'abord prêté une attention anxieuse à ce qui se passait au dehors, puis son visage était redevenu morne, et son regard, reprenant son immobilité vitreuse, était retombé sur la duchesse et semblait ne plus la voir sous le même aspect que naguère.

Si la premeère vue de cette femme avait réveillé en lui des émotions mortes depuis longtemps, c'en était fait. Ces émotions étaient bientôt redescendues dans l'oubli,— il ne la reconnaissait plus...

Parmi les voix confuses qui se faisaient entendre au dehors, la voix impérieuse et grave de M. Williams s'éleva.

— Oguah! cria-t-elle.

Le vieillard tomba sur ses genoux, comme si le ressort de ses jarrets se fût subitement détendu.

Il se coucha sur le tapis d'un air humble, et entonna d'une voix sourde ce chant monotone que nous avons décrit déjà plus d'une fois.

La duchesse gagna d'un pas roide et pénible son fauteuil à oreillettes, sur lequel elle s'assit.

Il y avait là, devant elle, un homme demi-nu d'une stature gigantesque et dont la folie était évidente.

Néanmoins, ses traits restaient de marbre. Nul sentiment, frayeur ou trouble, ne faisait vivre l'impassible inertie de son visage.

L'étonnement lui-même avait disparu.

Comme si de rien n'était, elle fouilla dans la poche de sa robe et atteignit sa boîte d'or, en répétant pour la troisième fois d'un ton bas et glacial :

— Jean-Marie, faites l'aumône à cet homme et mettez-le dehors.

En même temps, elle aspirait lentement quelques grains de tabac en tenant à la main sa boîte ouverte...

Il s'était opéré chez le vieillard un changement extraordinaire. Ses yeux agrandis s'attachaient sur la boîte et la couvaient avidement.

Il s'était soulevé à demi; il se tenait sur les genoux et sur les deux mains, le cou tendu en avant comme s'il eût été prêt à s'élancer.

Son chant avait cessé; ses lèvres, convulsivement agitées, parlaient et ne produisaient point de son.

Une puissance mystérieuse semblait arrêter les caprices vagabonds de sa folie et les concentrer sur un objet unique.

Il était là comme un loup en arrêt qui guette sa proie et qui va bondir.

— Oguah! cria M. Williams dans la cour.

Comme toujours, cette voix redoutée secoua violemment le vieillard, mais elle ne changea point le cours de sa fantaisie.

Il rampa tortueusement sur le tapis, s'approchant de la duchesse par degrés insensibles.

Puis, quand il fut à portée, il arracha la boîte d'or des mains de la vieille dame en poussant un cri sauvage.

Puis encore, il bondit çà et là par la chambre, élevant son trophée au-dessus de la tête avec un triomphe insensé.

La duchesse n'avait pas encore ouvert la bouche, que déjà il avait disparu, laissant derrière lui un hurlement de joie.

A ce cri, Berthe quitta la fenêtre ; mais elle ne vit rien sinon le battant de la porte qui retombait...

Le bruit se tut au dehors. —On ne cessa d'appeler Oguah. — Le vieillard rentra dans son morne silence.

VIII

LE GRAND CHEF

Biot revint peu d'instants après.

Il trouva Berthe à son poste auprès de la duchesse douairière.

Rien dans la chambre ne pouvait faire deviner ce qui venait de se passer. — Tout y était en ordre.

La duchesse douairière tremblait sur son fauteuil à oreillettes. — Elle essayait de parler et ne pouvait point y réussir.

Elle était bien vieille. — Le coup qui venait de la frapper était le plus terrible qui pût l'atteindre en ce monde.

Elle n'avait qu'un souvenir... une seule fois quelque chose de semblable à un cœur avait tressailli dans sa poitrine.

Cette boîte, ou plutôt le portrait qu'elle renfermait, c'était toute sa jeunesse, tout son bonheur...

C'était la relique d'un crime; mais la duchesse ne savait pas le remords.

Elle n'avait plus rien... elle se sentait seule. — Elle restait comme foudroyée.

Le frêle débris de vie qui était en elle s'engourdissait et se paralysait.

Ni Biot ni Berthe ne purent savoir ce qui lui était arrivé.

La course de Biot avait été inutile; il n'avait pu joindre Denisart, lequel, suivant notre opinion, était tombé dans

quelqu'un de ces trous qui se rencontrent sur le chemin des gens ivres par les soins exprès du dieu spécial qui veille à leur destinée.

. . . . . .

Le vieillard que nous avons vu s'introduire dans la chambre de l'aïeule, était étendu sous sa couverture, dans la pièce que M. Williams lui avait assignée pour réduit.

Tous les matins, John Robertson ou Toby Grant le conduisait dans le jardin, pour qu'il respirât un peu d'air frais.

Ce jour-là, Toby avait été occupé dès le lever du jour dans le cabinet de son maître. John avait cru pouvoir laisser le vieillard seul un instant dans le jardin, dont toutes les issues d'ordinaire étaient closes.

Mais John avait compté sans Denisart.

Le passage de celui-ci avait laissé ouverte, en effet, la porte qui donnait entrée dans les couloirs conduisant à l'aile droite, à travers le corps de logis.

En furetant, le vieillard avait découvert cette issue, et, suivant cet instinct curieux qui est le propre de la folie, il s'y était engagé aussitôt.

On l'avait cherché partout.

Comme de raison, les recherches avaient dû être vaines. Ce fut dans sa retraite même qu'on le retrouva, couché sur sa couverture et se donnant, avec cette dissimulation que n'exclut point la démence, les apparences d'un calme parfait.

On ne sut point où il avait été. — A plus forte raison ignora-t-on le vol qu'il avait commis... M. Williams revint dans son cabinet de travail. — Toby s'assit à sa table et ils poursuivirent leur tâche, qui touchait à sa fin.

Tels étaient les faits rapportés dans cette dernière partie du mémoire :

James Western fut poignardé le jour même de son arrivée à Paris, dans une chambre de l'hôtel du Sauvage par une femme nommée Carmen.

Ce qui suivit immédiatemeut cet assassinat n'était point connu de M. Williams.

Il affirmait seulement que, le soir du mercredi des Cendres de l'année 1826, douze heures après l'étrange lutte que Western avait soutenue contre une femme et où il avait été vaincu, l'Américain reprit ses sens sur un grabat misérable, dans un trou noir, où il n'y avait point d'air.

James Western avait à la gorge une horrible plaie. Il s'était évanoui sur le coup, et le médecin qui lui donna ses soins plus tard déclara qu'au moment de la blessure il avait dû tomber foudroyé.

Lorsqu'il reprit ses sens, sa situation ne valait guère mieux que celle d'un homme mort. Il se trouvait seul, incapable de se mouvoir, épuisé par la perte énorme de sang qu'il avait faite, avec un fou qui était son sauveur.

Ce fou était un malheureux aux gages du maître de l'hôtel, qui le louait au Caveau du passage du Perron en qualité de Sauvage.

On l'appelait à ce café le *Grand chef* ou le *Sagamore*.

James Western n'a jamais pu tirer de cet homme des détails précis sur la manière dont il l'avait introduit dans sa retraite; mais il manquait une planche au plafond immédiatement au-dessus du grabat.

James Western a supposé depuis que Carmen, pour dissimuler son crime, avait voulu cacher le cadavre sous le plancher de la salle où le souper avait eu lieu.

Le bruit fait en descendant les planches, quelques gouttes de sang, peut-être, avaient donné l'éveil au sauvage qui, descellant lui-même l'une des planches du plafond, avait reçu le cadavre entre ses bras.

Suivant la remarque de M. Williams, celui qu'on appelait le Sauvage était un homme d'une très-grande taille et d'une force prodigieuse; sa retraite, située à l'un de ses entre-sols particuliers à la rue de Valois, qui sont placés entre le premier et le second étage des maisons, était si basse, qu'il pouvait aisément toucher le plafond de la main. — Le fait n'avait donc en soi rien d'invraisemblable...

James Western souffrait cruellement; le sang qui emplissait sa gorge l'empêchait de parler; il fallut pour son salut que la Providence envoyât une pensée sage au pauvre insensé.

Lorsque vint, en effet, l'heure à laquelle le grand chef était contraint de se rendre au caveau du Sauvage pour la représentation du soir, il eut répugnance à laisser le blessé tout seul.

Il l'enveloppa dans la couverture du grabat, le chargea sur ses épaules, passa sans répondre au milieu des domestiques de l'hôtel et frappa à la porte d'un médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.—On ouvrit; le Sauvage entra, dé-

posa son fardeau sur une banquette et sortit sans dire une parole.

Western était sauvé. Il se trouvait chez un homme habile et généreux dont les soins le rendirent à la vie.

Sa convalescence fut longue et douloureuse. Pendant bien longtemps, il ne put recouvrer l'usage de la parole.

Aujourd'hui encore, il a conservé les traces de cette terrible blessure. Son cou a la dureté rigide de la pierre...

Western se trouvait sur la terre étrangère sans ressources aucune. Avant le meurtre, il s'était défait lui-même de sa bourse et son assassin ne l'avait poignardé que pour s'emparer du portefeuille, contenant toutes ses valeurs. La généreuse confiance du médecin vint au secours de ce dénûment, tout d'abord. Il ne fallait, d'ailleurs, pour y mettre un terme, que le temps de recevoir des lettres d'Amérique.

La plus cruelle souffrance de Western pendant sa maladie avait été le remords. Il se représentait incessamment la détresse des gens qu'il était venu secourir.

Dès le surlendemain du meurtre, alors que ses idées vacillaient encore dans son cerveau, cette pensée le dominait déjà

Il fit prendre immédiatement des renseignements à l'adresse du marquis Raoul de Maillepré. — Mais les Maillepré avaient quitté la maison de M. Polype dans la matinée du mercredi des Cendres.

On ne savait pas ce qu'ils étaient devenus.

Dans son état actuel, James Western n'en pouvait faire davantage. Il attendit avec une impatience qui doublait sa fièvre le moment où ses forces revenues lui permettraient d'agir.

Durant les longs mois qu'il passa dans son lit, il recevait parfois la visite du sauvage du Caveau du Perron...

C'était quelque chose d'étrange. Malgré le dérangement de sa cervelle, le grand chef semblait s'être attaché tendrement à l'homme dont il avait sauvé la vie.

Chaque fois qu'il pouvait s'échapper du trou qui lui servait de retraite, il frappait à la porte du médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Les domestiques avaient d'abord voulu lui refuser l'entrée ; mais le grand chef était de taille et de force à ne se point inquiéter de ces refus. Il avait passé outre la première fois, et les autres, sur l'ordre du docteur, on l'avait introduit de bonne grâce.

Il venait s'asseoir silencieusement au chevet de Western ; il le regardait et se prenait à chanter doucement un chant dont les notes sourdes et monotones appelaient le sommeil sur les paupières du blessé.

Western, en ce temps-là, n'avait point recouvré encore l'usage de la parole ; la vue du Sauvage amenait à son visage une expression émue ; il faisait des efforts pour parler, et c'était en ces moments qu'il semblait ne pouvoir se résigner à son rôle de muet.

C'est que Western avait trouvé un vague souvenir parmi les traits mutilés, défigurés du Sauvage. Et puis le grand chef était un Chérokée. — Que de choses il aurait eu à lui demander !

Ce furent là ses impressions premières. — Plus tard, il eut d'autres raisons encore de regretter la parole et de s'émouvoir davantage...

Le grand chef, lorsqu'il sortait, couvrait sa nudité réelle ou feinte d'un long manteau fermé au cou.

Un jour qu'il était assis au chevet de Western, celui-ci suivit d'un regard distrait les tatouages qui couraient bizarrement sur la poitrine du Sauvage.

Son regard s'arrêta au-dessous du sein gauche et cessa d'être distrait.

A la place du cœur, le grand chef portait un dessin de très-petite dimension, qui avait à peu près la forme d'un écusson.

Western, en sa qualité de républicain, ne s'était probablement jamais occupé beaucoup de sciences héraldiques, mais il avait vu si souvent autrefois, soit entre les mains du duc Jean, soit entre les mains du marquis Raoul ou de la duchesse Berthe, des objets aux armes de Maillepré, qu'il avait ces armoiries gravées dans la mémoire.

Il crut reconnaître dans le tatouage de la poitrine du grand chef une sorte de copie grossière de l'écusson du duc Jean.

Il écarta le pan du manteau et regarda mieux. C'étaient en effet les trois maillets dans un pré : l'écusson de sinople aux trois marteaux d'argent...

Cette vue changea en certitude subite les soupçons vagues qui avaient agité jusque-là l'esprit de Western.

Si bizarre et invraisemblable que l'idée eût pu lui paraître

au premier abord, elle prit possession de lui et combattit victorieusement le doute.

Ne pouvant pas parler, il tâcha d'interroger par gestes. Il toucha du doigt l'écusson, en regardant le Chérokée en face.

Celui-ci répondit à ce regard par un mouvement d'embarras. — Son œil parcourut à deux ou trois reprises le visage de James Wastern, comme on fait des traits d'un ami perdu bien longtemps...

Et, en effet, il y avait bien longtemps !...

Mais cet examen n'eut point de résultat. — L'œil du grand chef se baissa, renonçant à suivre la voie égarée de ses souvenirs.

Il écarta le doigt de Western et cacha l'écusson avec la paume de sa main.

Puis il secoua la tête comme pour nier et se défendre.

— Le sang d'Oguah est rouge ! dit-il avec emphase ; — Oguah est un grand chef !...

Les vieillards chérokées, assis pour mourir sur les cendres de leur village, avaient aussi prononcé le nom d'Oguah...

Ce n'étaient donc plus des conjectures plus ou moins plausibles. C'était une certitude souveraine...

Cet homme, ce fou, ce malheureux, descendu au dernier échelon de la misère humaine, c'était le duc Jean de Maillepré...

Par quelle succession d'aventures funestes le fils des chevaliers était tombé jusque-là, Western put le deviner, mais il ne le sut jamais de science certaine.

En quittant Boston, le duc Jean avait déjà la tête cruellement frappée. Sans doute ses voyages solitaires et les privations de toutes sortes qu'il avait dû endurer en chemin, avaient assombri encore la nuit de son esprit.— En outre, il portait sur son visage et sur tout son corps des traces d'innombrables blessures. Il est à croire que, dans ses excursions vagabondes, il avait souffert chez quelque peuplade indienne un de ces supplices inouïs dont le récit nous fait frémir dans les livres des voyageurs.

Sa raison s'était tout à fait égarée. — On sait que la folie est un titre à la vénération des Indiens.

Le duc Jean de Maillepré était devenu, sous le nom de Oguah, un des chefs de la peuplade des Chérokées. Il les avait suivis dans leur émigration à travers les prairies jusqu'aux bords des lacs qui avoisinent les Canadas.

Là, Western savait que, prisonnier des Chippeways, il avait été emmené à Quebec.

De Quebec, on l'avait sans doute dirigé sur Londres, où les *exhibitions* publiques sont très-friandes de véritables sauvages.

On sait que, pour les choses offertes à la curiosité du peuple, il n'y a qu'un pas de Paris à Londres.

Et s'il nous était permis de prendre ici la parole au beau milieu du mémoire de M. Williams, nous dirions que le grand chef suivit la même route que MM. Van-Amburg et Carter,—la route que Sa Seigneurie le général Tom-Pouce a récemment parcourue avec tant de gloire.

On vend les lions, les nains et les sauvages. La folie ôte à l'homme sa défense. — Le propriétaire anglais du grand chef voulut s'en défaire sans doute quand sa vogue fut passée.

M. Polype, le spéculateur universel, l'escompteur âpre à la curée qui faisait argent de tout, devint propriétaire de l'Indien prétendu, et le loua au caveau du Sauvage...

Voilà le vraisemblable. — Quant au vrai, jamais Oguah ne voulut dire un mot de son histoire...

Dès que James Western eut recouvré la faculté de marcher et de parler, il voulut chercher par lui-même la famille de Maillepré.

Toutes ses démarches furent vaines. Il fut traité avec défaveur à la préfecture de police, où il réclamait des renseignements, et put se convaincre dès lors que M. de Compans avait rallié à lui l'opinion commune, et que tout prétendant à l'héritage de Maillepré aurait contre lui une présomption d'imposture.

La plainte qu'il déposa en même temps contre Carmen ne fut suivie d'aucun effet. On avait connu une jeune fille de ce nom, qui dansait des pas de caractère sur le boulevard du Temple; mais elle avait disparu, et les inspecteurs de police crurent pouvoir affirmer qu'elle s'était enfuie de Paris et de France.

James Western tenait bien peu à se venger. Sa plainte n'avait d'autre but que de recouvrer le portefeuille qui contenait les papiers de famille des Maillepré.

Il y avait dans ce portefeuille les actes de naissance de Gaston et de ses sœurs; un extrait de celui du marquis Raoul; le brevet de colonel du duc Jean et une sorte d'acte de notoriété signé par le vieux Williams Western et d'autres per-

sonnages de Boston, qui constatait l'époque précise de la disparition du chef de la famille.

Il y avait, en outre, des lettres du marquis Raoul et quelques notes où était raconté tout ce que nous savons de la vie des Maillepré, avant et depuis leur départ d'Amérique.

Mais, en définitive, si grande que pût être l'importance de ce portefeuille, sa perte devenait d'un intérêt secondaire, puisque les Maillepré eux-mêmes échappaient à toutes les recherches.

Eût-il possédé toutes les pièces qui lui manquaient, Western n'aurait point eu qualité pour intenter un procès à M. le duc de Compans.

Il y avait bien Oguah, le duc Jean, dont la seule présence était le gain assuré de toute lutte judiciaire.

Mais comment constater l'identité du duc Jean ?...

Il était fou, il refusait d'ouvrir la bouche dès qu'on l'interrogeait sur son passé.

Sur tout autre point, il obéissait à Western, qui, dès ce temps-là, commençait à prendre sur lui un empire absolu ; mais, à cet égard, ni commandement ni prière n'avaient pu vaincre son obstination inerte.

Comment se présenter devant les tribunaux au nom d'un homme qui ne savait plus son passé, qui se croyait un autre homme, pour ainsi dire, et qui se défendait d'être lui-même ?

Car Oguah était ainsi. La vie de sauvage, qu'il avait si longtemps menée, avait empreint son esprit troublé de cet orgueil bizarre de l'Indien qui met sa gloire dans la rougeur de sa peau.

Il avait peur et il aurait eu honte de passer pour un *visage pâle*.

A toute question il répondait avec une mystérieuse emphase :

— Le sang d'Oguah est rouge. Oguah est un grand chef.

Pour revendiquer un nom, la première chose est de se parer de ce nom. Présenter à la justice sans preuve aucune un malheureux maniaque et s'écrier : « Voilà le duc Jean de Maillepré ; dépouillez les gens qui sont en possession de sa fortune et rendez-lui son héritage... » c'était une entreprise insensée dont l'idée devait fuir tout esprit doué d'une ombre de prudence.

James Western ne l'essaya point ; il mit son espoir dans la guérison du vieux duc, qu'il retira, moyennant un somme

d'argent, des mains de M. Polype, pour le confier aux soins du médecin de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

En même temps, il continuait ses recherches.

Mais James Western, à son arrivée à Paris, avait reçu un si terrible accueil, qu'il vivait désormais en un état de défiance absolue et peut-être exagérée.

Il n'osait s'ouvrir à personne, parce qu'il voyait sans cesse devant lui un piége ouvert. Il épuisait à vouloir agir par lui-même ses forces à peine rétablies et perdait dans cet immense Paris les efforts vains de son isolement.

La trace de la famille de Maillepré lui échappait sans cesse.

Les mois se passaient. — La folie du duc Jean résistait à tous les remèdes. Il était bien vieux, et sa nature usée ne présentait plus de ressource.

James Western partit un jour de Paris, emmenant avec lui Oguah; — car le duc ne répondait qu'à ce nom, et il fallait bien le lui conserver...

Western se rendit en Bretagne, où il avait un vague espoir de connaître enfin le sort des Maillepré. — Il y avait des années maintenant que le duc Raoul et sa famille avaient quitté l'ancien domaine de Kergaz avec le bon paysan Jean-Marie, dépossédé par Compans, pour avoir été trop fidèle.

Western apprit là seulement quelques détails que nous avons vus relatés aux premières pages de ce mémoire. Il s'embarqua pour l'Amérique, — afin de rassembler sur les lieux tout ce qui pourrait remplacer les papiers perdus avec son portefeuille.

Le vieil attorney Williams était mort durant l'absence de son fils.

James Western ne trouva pour le recevoir que sa mère en deuil.

La mort de son père avait compromis sa fortune.

James Western aurait eu bien des soins à donner aux affaires de sa famille; mais il avait commis une faute et sa vie était désormais consacrée à réparer cette faute.

C'était la pensée de toutes ses heures. Chacun de ses pas avait le même but. Il aurait cru forfaire en détournant à son profit un seul de ses efforts.

Il confiait ses propres intérêts à des mains étrangères pour s'occuper de ce qui était sa mission.

. . . . . .

C'était quelques jours après l'arrivée de James Western à Boston. Le vieux duc, qui avait beaucoup souffert dans la traversée, avait été transporté du navire dans son lit, qu'il n'avait pas quitté depuis lors.

Pendant cet espace de temps, il était demeuré comme insensible.

Un matin, Western le croyait endormi dans son alcôve et prenait connaissance de papiers enfermés dans un secrétaire qui avait servi au duc avant sa fuite chez les sauvages.

La pièce où ils se trouvaient tous les deux était l'ancienne chambre à coucher de M. de Maillepré.

Le secrétaire était placé sur le même plan que le lit. — Les rideaux en dérobaient la vue au vieillard, qui pouvait se croire seul.

Il s'éveilla soudainement de son apathique somnolence, pour la première fois depuis le débarquement.

Au mouvement brusque qu'il fit, Western abandonna son travail et l'observa sans être vu.

Western, en ce moment, dut avoir un bien vif mouvement d'espoir, car la figure d'Oguah s'était soudainement éclairée d'un rayon d'intelligence.

Il était évident qu'il reconnaissait la chambre où il se trouvait.

Son regard la parcourut lentement, comptant les meuble un à un et leur souriant avec mélancolie, comme à de vieux amis.

Il sortit une de ses jambes du lit, — puis l'autre.

Il s'assit sur le pied de sa couche. Ses yeux avaient une pensée...

A plusieurs reprises, sa main caressa son front incliné.

Western le contemplait avidement. Il suivait avec un intérêt passionné les progrès de cette lueur de raison qui semblait vouloir se rallumer après de si longues ténèbres.

Les mains du vieillard tombèrent, jointes, sur ses genoux; sa tête se pencha davantage.

Puis une pensée parut secouer tout à coup cette rêverie, — une exclamation gutturale s'échappa de ses lèvres...

Il se leva brusquement et gagna la porte d'un pas rapide.

Western, étonné, le suivit. — La porte donnait sur un corridor. Le vieillard, arrêté au centre de ce passage, regardait autour de lui avec doute.

A droite étaient les pièces occupées par la famille Western,

— A gauche se trouvait la porte de l'appartement qu'avait habité jadis madame la duchesse de Maillepré.

L'hésitation d'Oguah ne fut pas de longue durée.

Il traversa le corridor dans la direction de cette dernière porte et vint y frapper doucement.

Le silence répondit. — Il y avait des années que cette porte n'avait été ouverte.

Le vieillard redoubla, mais toujours doucement et comme s'il eût craint d'irriter un maître sévère.

James Western le regardait de loin. — Une émotion puissante était sur son visage froid. — Ses yeux, qui ne connaissaient point de larmes, avaient envie de pleurer...

C'est que, à cette même place, il y avait bien longtemps, le duc Jean était venu une fois... Comme aujourd'hui, il avait frappé à cette porte en suppliant, et, lorsque cette porte s'était ouverte...

Oh ! Western se souvenait... La figure froide et cruelle de la duchesse avait paru sur le seuil...

Son pied impitoyable avait repoussé le duc, qui était à ses genoux et qui priait en pleurant.

Le duc s'en souvenait aussi, ou du moins dans son cerveau, où revenait la démence, il y avait comme un reflet de cette scène funeste...

Il se mit, en effet, à genoux comme autrefois, et ses mains jointes s'étendirent pour implorer.

Western entendit les sanglots qui déchiraient sa poitrine...

Sa voix s'éleva sourde, brisée, méconnaissable, et prononça par deux fois le nom de Berthe.

Puis il s'affaissa sur lui-même, privé de sentiment...

Quand il reprit ses sens, cette lueur d'intelligence passagère n'avait point laissé de trace.

Le souvenir de Berthe l'empêchait de recouvrer la raison que Berthe elle-même lui avait arrachée.

IX

L'APPARTEMENT EN VILLE

James Western avait désormais perdu tout espoir de rappeler le duc à la raison.

Il revint en France avec le peu de papiers qu'il avait pu

rassembler, décidé à recommencer la lutte, fallût-il y consacrer le reste de sa vie.

A son arrivée à Paris, il loua le premier étage du vieil hôtel de Maillepré, parce que, même après tout espoir perdu, ceux qui désirent s'efforcent encore.

James Western se disait que peut-être ces lieux connus réveilleraient quelque souvenir dans l'âme du duc.

C'était là, en effet, que Jean de Maillepré avait passé son enfance, et l'on sait que la mémoire des vieillards garde plus vifs et plus précis les souvenirs qui datent de plus loin.

M. Williams terminait son mémoire en disant que, comme James Western l'avait craint, cet expédient n'avait eu aucun résultat.

A bout d'espérance de ce côté, ne pouvant retrouver la trace de la famille du marquis Raoul et voyant le terme fatal près d'expirer, James Western avait dû tenter un dernier effort et en appeler à l'équité de la magistrature française...

Avant de clore son mémoire, M. Williams ajoutait que, la veille même, il avait appris l'existence d'un jeune marquis de Maillepré.

Avant de déposer sa requête entre les mains de M. le président de la cour royale de Paris, il allait s'assurer si ce Maillepré était le fils de Raoul.

Il priait Dieu qu'il en fût ainsi et que sa précaution fût inutile; mais il avait cherché si longtemps, — et chaque jour dans Paris donnait naissance à tant d'imposture, qu'il ne pouvait s'empêcher de douter.

En tout cas, il était prêt...

M. Williams parapha le mémoire et le signa du nom de James Western.

. . . . . .

M. Williams sortit, emportant son mémoire avec les différentes pièces à l'appui, et se fit conduire au n° 4 de la rue Royale-Saint-Honoré, chez le jeune marquis de Maillepré.

Celui-ci n'avait pas paru à son domicile depuis plusieurs jours. On l'attendait d'heure en heure.

M. Williams fut introduit dans l'antichambre et y trouva un personnage qui, couché tout de son long sur deux banquettes placées côte à côte, dormait profondément.

Ce personnage était l'excellent Nazaire, qui était là depuis la veille, à l'heure où Romée avait fini sa faction.

C'était la deuxième nuit qu'il passait dans l'antichambre de M. de Maillepré.

Et, comme l'expérience est bonne conseillère, cette fois il avait apporté un oreiller et son madras.

Tant de persistance méritait assurément un meilleur sort, et cependant elle n'avait obtenu jusqu'alors aucun résultat.

Le marquis avait quitté Paris, sans doute : — en tous cas, ses gens n'avaient pas de ses nouvelles.

M. Williams attendit durant une heure environ, auprès de Nazaire, qui continuait à ronfler comme un juste.

Au bout de ce temps, M. Williams appela un valet et lui dit :

— Votre maître n'a-t-il pas quelque homme de confiance auquel je puisse m'adresser ?

— Il a son homme d'affaires, répondit le valet.

— Qui est cet homme d'affaires ?...

— M. Durandin, avoué, à deux pas d'ici, rue de la Paix, n° 10.

— Cet avoué, demanda M. Williams, possède la confiance entière de M. le marquis ?...

— Oh ! certainement, répondit le domestique. Il sait les affaires de M. le marquis beaucoup mieux que M. le marquis lui-même...

Ce valet avait vraiment l'air d'un brave garçon, et l'était peut-être en effet...

— Quant à cela, reprit-il sans que M. Williams l'interrogeât davantage, M. Durandin est la perle des hommes... Si vous avez quelque chose d'important à dire à M. le marquis, dites-le à M. Durandin, ce sera tout de même...

M. Williams remonta dans sa voiture et se fit conduire au n° 10 de la rue de la Paix, à l'étude de l'avoué Durandin.

Durandin était, nous le savons, un homme d'apparence toute franche et toute ronde ; il avait une habitude profonde des affaires, et son visage était le masque le plus commode que jamais procureur ait pu posséder.

Il savait parfaitement toutes les parties du rôle que jouait le faux marquis de Maillepré ; et le contenu du portefeuille rouge, qui lui avait été communiqué dans le temps, lui avait

donné tous les renseignements nécessaires sur la vraie famille du marquis Raoul.

M. Williams l'aborda par des questions. Au premier mot, Durandin flaira un danger et se tint sur la réserve, tout en gardant, comme on dit, le cœur sur la main.

Aux questions de l'Américain, il répondit avec un aplomb triomphant. Il parla de Gaston, des malheurs de sa famille, de ses sœurs, choses qu'un véritable Maillepré ou son représentant pouvaient seuls connaître parfaitement.

M. Williams, défiant d'abord, puis vaincu par cette merveilleuse comédie, laissa entrer la joie dans son cœur, et se vit au bout de ses fatigues.

Durandin était pour lui un ami, un frère, — le serviteur de Maillepré.

Après une bien longue conversation où l'avoué éleva avec un art infini un véritable monceau de mensonges, le mémoire et les pièces à l'appui passèrent des mains de M. Williams dans les siennes.

Enfin, M. Williams avait trouvé dans ce Paris si fécond en perfidies un homme franc et sincère, — un honnête homme !...

Le lendemain même, Durandin le lui avait promis formellement, il devait voir Gaston et Berthe, et Charlotte et Sainte.

Quant au marquis Raoul et à sa femme, M. Williams, ou plutôt James Western, avait successivement appris leur mort, en suivant à la piste les Maillepré dans les divers logements qu'ils avaient occupés depuis 1826.

Comme il n'en parla point, Durandin se garda de prononcer leurs noms. — Se taire est parfois la plus adroite des tromperies...

James Western rentra ce matin-là bien joyeux à l'hôtel de Maillepré...

Lorsqu'il s'assit à son bureau et que son œil tomba sur le portrait du duc Jean, si ressemblant à ce jeune homme qui demeurait de l'autre côté de la cour, Western haussa les épaules et eut un sourire de pitié pour lui-même.

— Peut-on supposer de pareilles folies ? murmura-t-il.

. . . . . .

Sainte se trouvait dans une chambre aux élégantes tentures dont les fenêtres fermées de jalousies ne permettaient point de voir ce qui était au dehors.

Sainte était étendue tout habillée sur un lit gracieusement drapé de mousseline et de soie.

Autour de la chambre, il y avait un cordon de peintures gaies et vives, où l'artiste avait prodigué les chairs roses et ménagé parcimonieusement l'étoffe des vêtements.

Tout cela n'était pas d'un goût parfaitement irréprochable. — C'était brillant, c'était luxueux; mais quelque chose jurait parmi ce damas et ces broderies.

Il y avait dans cette tiède atmosphère et au travers de ces molles odeurs une sorte de parfum de mauvais lieu.

M. Burot avait évidemment passé par là. Ces enchantements douteux étaient en grande partie l'œuvre de son imagination érotique.

Il s'était plu à choisir ces peintures, à mêler ces couleurs, à dresser au fond de l'alcôve cette glace indiscrète qu'il ne pouvait regarder sans sourire.

M. Burot avait mis tous ses soins à créer ce boudoir. C'était son œuvre chérie. Il eût volontiers mis au défi tous les Burot de France et de Navarre de rien produire en ce genre qui fût plus parfait.

Réellement, il y avait là une foule de choses utiles et convenables.

Une petite étagère de boule supportait sur ses rayons quelques douzaines de livres reliés adorablement. Ces livres, dont il ne serait point séant de dire les titres, contenaient sous leur dorure assez de venin en prose et en vers pour damner un million de filles d'Ève...

Sur la table, il y avait des albums qui répétaient au crayon ce qui était chanté dans les livres.

M. Burot était pour cette spécialité un bibliophile de premier mérite.

A part ces séductions, qu'il croyait immanquables, il n'avait point négligé la partie mécanique de son art.

Il y avait là tel fauteuil dont les bras articulés ne demandaient qu'à se rejoindre ; d'autres dont le dossier perfide cédant au moindre choc, tournait sur un axe et rendait toute résistance inutile.

M. Burot avait sur tout cela une collection de plaisanteries

ravissantes qu'il débitait volontiers quand il était *entre amis*. Nous avons bien du regret à les passer sous silence.

Sainte venait de reprendre ses sens.

Elle était sur le lit à demi soulevée, et regardait avec surprise les objets inconnus qui l'entouraient.

Les événements de la nuit lui apparaissaient confusément parmi son trouble. — C'était un premier et vague souvenir.

Elle se sentait envelopper dans sa couverture et revoyait en frissonnant la face hideuse de Denisart ivre.

Puis c'étaient des chocs répétés... une nuit sombre... le roulement bruyant d'une voiture...

Puis l'oubli et la mort.

Elle s'interrogeait, la pauvre enfant, et ne pouvait point se répondre ; — elle tremblait, mais elle ne savait pas pourquoi. — Le danger qui l'entourait l'oppressait quoiqu'elle n'en connût pas la nature.

Plus elle rappelait ses souvenirs, plus elle y trouvait de doute et d'effroi. — En un moment où la face marbrée de Denisart grimaçait devant elle, un frisson la prit, elle se retourna vers la ruelle pour fuir cette horrible vision.

Mais elle se recula, effarouchée, devant son image que la glace faisait surgir inopinément au fond de l'alcôve.

Elle se leva tremblante et se mit à genoux. — Instinctivement ses yeux cherchèrent autour de la chambre une image sainte à qui adresser sa prière.

Mais partout ses yeux rencontrèrent les peintures d'élite rassemblées par M. Burot. — Sa paupière se baissa.

Elle joignit ses petites mains blanches, et, du sein de cette retraite souillée, une oraison de vierge monta doucement vers Dieu...

A mesure qu'elle priait, un espoir serein semblait descendre sur son front ; ses joues, dont la vue des peintures obscènes n'avait pu chasser la pâleur, se couvrirent d'un incarnat léger...

C'est que la fin de sa prière lui avait amené la pensée de Gaston et que Gaston pour elle était désormais inséparable de Roméo.

A son insu, son âme naïve parlait à Dieu de Roméo et le demandait pour sauveur.

Elle ne s'effrayait point de la place plus grande que le sculpteur prenait dans sa pensée. Elle l'appelait sans dé-

fiance et n'avait point pudeur de montrer au ciel son cœur où naissait l'amour.

Car elle aimait. — Gaston n'était plus son seul bonheur. Au dedans d'elle, un autre nom résonnait avec harmonie et mettait à sa lèvre un pur sourire...

Sainte restait à genoux sur le tapis épais et penchait sa tête gracieuse, qui s'appuyait aux franges de soie de la couverture.

Ces premières rêveries d'amour mettent un voile souriant sur les réalités les plus tristes.

Sainte ne voyait plus ce qui l'entourait; son rêve l'emportait loin de sa prison dorée, mais infâme. Elle courait devant l'horison libre; sa faiblesse s'appuyait à un bras fort; son cœur se partageait heureux entre son jeune amour et sa tendresse pour son frère, qu'un sentiment nouveau n'avait point altérée.

C'étaient de beaux jours, des joies recueillies, un bonheur qui coulait lentement jusqu'au repos de la mort...

Et par de là le tombeau, — car l'extase d'amour va plus loin que les limites de la vie, — Romée encore auprès de Gaston, des tendresses saintes sous l'œil de Dieu, une éternité de caresses...

On entendait dans les chambres voisines le bruit sourd de pas qui foulaient les tapis et les murmures d'une conversation à voix contenue.

Sainte rentra dans les choses du présent. Elle se leva presque consolée, comme si son beau rêve eût été une promesse...

Le jour au dehors était vif et clair. Sainte gagna la fenêtre pour voir où elle se trouvait.

La fenêtre s'ouvrait par un secret, sans doute, car Sainte ne put soulever l'espagnolette mignonne. Elle vit à travers les planchettes inclinées de la jalousie un grand jardin planté d'arbres et au delà les murs d'une maison.

En cherchant bien, Sainte aperçut au-dessus de sa tête une des tablettes de la jalousie qui était relevée; elle monta sur une chaise et mit son œil à l'ouverture.

L'aspect s'agrandit pour elle et ne changea point. Elle aperçut la cime de grands arbres, et, à travers leurs branches dépouillées, les derrières de plusieurs maisons inconnues.

C'étaient les maisons de la rue Monteigne.

Sainte allait redescendre lorsqu'une fenêtre s'ouvrit à peu près en face d'elle au delà du jardin.

A cette fenêtre apparut une tête de jeune femme, une tête charmante, autour de laquelle se jouaient des grappes de cheveux noirs mêlées par le sommeil.

La jeune femme était en peignoir du matin. Elle sourit au beau soleil qui se levait avec elle.

Sainte ouvrait de grands yeux étonnés. Elle regardait de toute sa force incertaine et surprise...

— Est-ce donc elle, mon Dieu?... murmura-t-elle.

Elle frotta ses paupières et regarda encore.

Puis sa bouche émue murmura le nom de Charlotte.

A ce moment, une clef tourna dans la serrure de la chambre. Sainte n'eut que le temps de sauter à terre. Elle se trouva en présence d'une femme d'un certain âge dont le costume tenait un juste-milieu entre le costume d'une soubrette et celui d'une dame : robe de soie, bonnet à ramages, bagues à tous les doigts, — mais tablier de percale blanche.

Cette femme avait une figure souriante et basse. Son sourire obséquieux mentait. Elle tenait d'une main une robe d'étoffe précieuse, de l'autre une guirlande de roses et un écrin ouvert.

Dans l'écrin chatoyait une parure de turquoises et de saphirs.

Elle s'avança sans refermer la porte et s'arrêta devant Sainte, qui demeurait interdite et confuse.

— Monsieur m'envoie demander à madame, dit la nouvelle venue, si je lui conviens pour femme de chambre.

Sainte la regarda étonnée.

Madame Brunel, c'était le nom de cette femme, fit une révérence leste et approcha l'écrin du cou nu de Sainte, comme pour voir l'effet des pierreries aux reflets bleus, sur la peau satinée de la jeune fille.

Sainte rougit et baissa les yeux.

— Madame, je vous en supplie, murmura-t-elle, pourquoi suis-je dans cette maison et que veut-on faire de moi?

Madame Brunel fit une seconde révérence.

— On veut faire votre bien, ma belle petite, répondit-elle ; on veut mettre de jolies robes sur vos blanches épaules, des fleurs dans vos cheveux et des diamants sur votre front... Ah ! vous avez de la chance !...

— Mais pourquoi m'a-t-on enlevée? dit Sainte.

Madame Brunel se prit à rire.

— Voulez-vous faire votre toilette tout de suite? demanda-t-elle au lieu de répondre.

En même temps, elle déposa les fleurs et l'écrin sur un meuble et s'approcha de Sainte en étalant la robe, comme pour remplir son office de camériste.

Sainte se recula, et parmi son trouble un éclair de fierté indignée brilla sous sa paupière.

— Vous ne voulez pas? dit madame Brunel. — Ce sera pour un autre moment...

Elle déposa la robe auprès de l'écrin et se dirigea vers la porte.

Sainte s'élança vers elle.

— Je vous en prie! je vous en prie! murmura-t-elle avec des larmes subitement venues dans les yeux, — laissez-moi quitter cette maison... Nous sommes bien malheureux!... Biot me cherche sans doute... laissez-moi retourner auprès de lui!

—Biot! répéta madame Brunel en souriant,—peu importe qu'il vous cherche, ma belle petite, puisqu'il ne vous trouvera point.

Elle fit en même temps le geste de sortir.

Sainte l'arrêta par sa robe; ses yeux demandaient pitié.

Madame Brunel la regarda un instant avec son sourire faux et froid.

— C'est toujours la même chose, grommela-t-elle; — nous connaissons ces désespoirs-là... Demain, il n'y paraîtra plus.

Elle ajouta tout haut:

— Je ne suis pas la maîtresse ici, ma petite dame... Du moment que vous parlez de nous fausser compagnie, je vais vous envoyer monsieur.

— Non! oh! non, s'écria Sainte avec une terreur instinctive.

Mais madame Brunel était dehors déjà.

Sainte se retira effrayée, jusqu'auprès de la fenêtre.

Quelques secondes après, un homme entra dans la chambre d'un air avantageux et vainqueur.

M. Burot avait son habit le plus bleu, son pantalon le plus gris, son gilet le plus voyant. Ses cheveux ébouriffaient triomphalement leurs touffes crépues.

Sa personne exhalait autour d'elle en gerbe un puissant parfum de tabac, qu'essayait de neutraliser une forte odeur de musc.

Cela produisait un mélange abominable dont M. Burot paraissait sincèrement satisfait.

Il s'avançait souriant, l'air bonhomme, le nez au vent, les mains derrière le dos.

— Eh bien, ma chère enfant, dit-il, — nous voilà toute triste... Nous avons peur, ma parole!... Dirait-on pas que nous sommes chez les loups?...

Sainte regardait avec une défiance farouche cet homme qui tâchait en vain de mettre un voile de bonté sur son visage cynique.

Elle se collait à la fenêtre, ne pouvant fuir plus loin.

M. Burot, qui avait la plus haute idée de ses séductions personnelles, venait là pour entamer la bataille et livrer à son maître une forteresse rendue.

Il s'y prit avec toute l'adresse scientifique que pouvait lui donner son expérience.

Il approcha de la place, traça autour d'elle de savantes circonvallations, et n'oublia aucun des stratagèmes qui font d'un siége en règle le plus bel épisode que puisse présenter l'art militaire.

Métaphore à part, il n'épargna rien; il fut tour à tour suppliant, paternel, impérieux et poëte.

Son éloquence trouva des tirades splendides pour décrire les brillants bonheurs du luxe et de la parure.

Il chanta sur un mode hardi les bonheurs sans pareils de la femme libre.

Nous sommes fondé à penser que M. Burot réussissait d'ordinaire dans les expéditions de ce genre. Sans cela, son maître n'eût point payé si longtemps ses services.

Sa fatuité, d'ailleurs, ne pouvait venir que de la fréquence de ses succès.

En cette occasion encore, il crut avoir vaincu.

Pendant toute la première partie de son très-long discours, Sainte l'écouta immobile, pâle et les yeux baissés.

M. Burot, qui connaissait si bien les femmes, pouvait-il supposer que la jeune fille ne comprenait pas un mot de sa harangue?...

Il en était ainsi cependant. Durant quelque temps, l'ignorance de Sainte lui épargna l'humiliation...

Elle avait vécu jusque-là dans une atmosphère si pure, que la honte passait autour d'elle sans qu'elle pût la voir ou la reconnaître.

Mais, à mesure que M. Burot s'échauffait, la vague de sa poésie se précisait. Son éloquence arrêtait ses formes. Ses figures de réthorique, secouant leurs fleurs surabondantes, arrivaient au réel...

Sainte comprit enfin. Une amère angoisse lui étreignit le cœur...

Elle comprit comme elle pouvait comprendre, — comme comprend la vierge qui ne sait pas, mais dont l'instinct veille...

Ce fut un coup terrible. La honte l'écrasa, ne laissant point de place à la colère, en ce premier instant.

Elle s'affaissa sur un siége voisin et couvrit son visage de ses mains.

M. Burot se frotta la barbe d'un air triomphant.

— Affaire arrangée !... grommela-t-il en ponctuant sa dernière phrase par une pirouette assez bien réussie.

Il prêta l'oreille. — On entendait le bruit d'une voiture roulant sur le pavé.

— Ça s'appellerait arriver à propos ! dit-il.

Une minute se passa. — La sonnette de la porte extérieure retentit.

Burot fit une seconde pirouette encore mieux réussie que la première. Puis il s'élança au dehors.

L'instant d'après, il parut, précédant M. le duc de Compans-Maillepré, lequel était si bien peint et corseté si artistement, qu'on ne lui eût guère donné plus de cinquante ans.

Burot lui montra Sainte de la main, fit un salut plein d'orgueil et de modestie et se retira en silence.

X

L'AMOUR A PARIS.

Je vous conjure, ne vous figurez point cet enfant aimable, dodu et rose, ce blond bambin aveuglé galamment par le mythologique bandeau, portant des ailes gris de perle, un carquois doré, un arc en accolade et des flèches...

Vous savez bien, ces flèches qui piquèrent Didon, qui

firent à Calypso cette blessure, mère des *Aventures de Télémaque*, — ces flèches dont l'une perdit Troie, dont l'autre mit le trouble dans la famille de Thésée, connue jusque-là pour ses mœurs honorables...

Ces flèches terribles et douces, prétextes de tant de tragédies !

Non. — Nous avons changé tout cela. Notre amour a des yeux, voire des lunettes. — S'il porte quelque autre chose sur son visage, c'est un masque parfois, parce qu'il faut bien que les hypocrites s'amusent.

Quant à son carquois, il peut avoir gardé quelques flèches ébréchées par hasard ; — mais, à coup sûr, la ceinture de Vénus n'a plus de place où mettre les jeux, les ris, les grâces, car, vous ne pouvez l'ignorer, nous l'avons bourrée d'or...

Les louis ne valent-ils pas les roses.

Les tendres violettes ont-elles plus de parfums que les guinées ?...

Les temps marchent. L'univers se perfectionne. L'amour, aux vieux âges que nous ne saurions trop railler, était vraiment un gamin des plus fades. — En conscience, que faire d'un dieu si gras et si blond ?...

Et puis, fi donc ! osait-il bien se présenter vêtu d'une simple bandelette ?...

Nous qui inventâmes la femme libre, le moins que notre pudeur puisse faire, c'est de lui mettre un habit noir.

Cachez ces pieds nus ! Il faut des bottes pour ne point faire rougir Laïs, de nos jours.

Nouez une cravate autour de ce cou gracieux, ou Messaline va vous attaquer, enfant, dans une gazette rédigée par...

Quoi ! Messaline dans le temple ! — Enfant, Messaline, a cinquante ans. Qui se souvient de sa jeunesse, sinon l'affranchi Narcisse ?.

Et Narcisse, je vous l'apprends peut-être, est le portier de ce temple dont je vous parle, où l'on enseigne au peuple cette religion unique, savoir : qu'il est bon, méritoire, charitable, utile, national, moral, chrétien, patriotique, adroit, politique, indispensable et très-spirituel de souscrire aux gros livres que fait faire le maître de l'établissement, — ainsi qu'aux petits livres de cet honnête M. Proprement, homme de balai, appelé par un destin farouche à nettoyer les trottoirs de la littérature.

Dieu n'a-t-il plus de fouet pour l'épaule des marchands?...

Voici donc notre Amour tout de noir habillé. Pauvre petit! pour passer le frac, il a fallu racourcir ses ailes. Il est vrai qu'il ne s'en servait plus guère. Tout au plus lui faut-il l'appareil bourdonnant de l'escarbot pour suivre les caprices lourds de nos bourgeois bouffis, de nos pédans roides ou trop souples d'échine et des fils de manants, portant titres de ducs qui s'empêtrent dans la voie où voltigeaient jadis ces scélérats de marquis dont ils sont la jalouse caricature...

A tout prendre, peut-être avons-nous bien fait de vêtir la nudité de l'Amour. Il a la taille d'un enfant, mais il a l'âge d'un burgrave, et sur sa chair jadis potelée nous découvririons bien des rides...

Ce n'est pas un enfant, c'est un vieux nain.

Un vieux nain cynique et avare qui a le rire de Diogène et qui revend les actions de chemin de fer.

Le frac est peu de chose pour couvrir tant de laideur. — Messaline, prêtez-nous votre voile, qui est épais et sait tout cacher, afin que nous le jetions sur les épaules de ce dieu dont la vieillesse fait honte...

Paris est la ville des amours. Les chansonniers l'ont dit et les gens qui dansent la polka le répètent.

Paris est une Cythère immense où le fils de Vénus s'est retiré sur ses vieux jours.

En son honneur mille autels brûlent incessamment un encens douteux. Son culte est une affaire de décence, une sorte de maintien qui sert aux lions très-jeunes et aux banquiers hors d'âge, comme le livre d'heures servait, sous la Restauration, à d'illustres païens.

C'est à peine si le dieu inconnu qui préside au trot à l'anglaise et que prient les chevaux a autant et de si fervents adorateurs.

Ces deux divinités, du reste, sont cousines; notre Amour ressemble au dieu des jockeys, qui doit être quelque peu maquignon...

C'est une chose terrible de penser que l'Amour a vieilli et qu'en devenant vieux il s'est fait usurier!

Quelque part à Paris, où l'on trouve de tout, vous rencontreriez peut-être l'amour jeune, le bel amour assoupi par hasard depuis des siècles comme la Belle aux bois dormant des contes de fées. — Regardez-le, car vous ne l'apercevrez qu'une fois. Voyez comme son front est divin et digne d'être

adoré ! comme son sourire est tendre et chaste ! combien est pure la belle flamme de son regard ! — Regardez-le, fussiez-vous jeune fille ; car cet amour, bien qu'il soit sans voile, ne mit jamais le rouge honteux au front immaculé de la vierge.

Mais Paris est bien grand ; où se cache ce trésor ?

Serait-ce dans ce quartier heureux où fleurissent les neuf Muses ? — là où glisse le pinceau, où le ciseau s'évertue, où la plume trépigne, où l'Opéra danse et chante ?...

Toute prima donna eut un cœur avant de valoir son pesant d'or, mais l'art, en notre temps, a pris de l'âge aussi... Euterpe veut être reine et donne ses fiers baisers pour un trône de carton ; — Terpsichore, mariée constitutionnellement, capitalise ses bontés ; Melpomène, qui a deux grands cœurs, tient ses amours en partie double, et prend l'obole de Pan, pour habiller Thalie... Melpomène est une synthèse aussi effrayante que le Mapah !... — Apelles met sa maîtresse nue au salon ; Phidias fait poser sa femme et la tire à trois cents exemplaires ; — Hésiode qui veut être de l'Académie, met la sienne en hameçon au bout d'une ligne et pêche aux suffrages...

Quant à Sapho, vous savez tous ses allures. Elle s'égare en d'indicibles routes, où la suivent Phaon quelquefois, quelquefois Phrynée...

Est-ce dans ce noble faubourg qui garda dignement les traditions d'un autre âge ? — On n'y aime pas, on s'y marie. Les fortunes et les noms s'y assortissent. Un diadème de baron s'y glisse sous une couronne de marquis. Vingt mille écus de rente y épousent soixante mille francs de revenu...

Le tout fort honorablement. — Mais l'amour est-il le blason multiplié par l'arithmétique ?... Saluons bien bas et passons.

Est-ce dans ce quartier de renommée terrible où les bonnes gens de la province envoient leurs héritiers aux écoles ? — Nous honorons le Prado, nous respectons la Chartreuse, nous vénérons la Chaumière, mais nous en parlons le moins souvent que nous pouvons...

Est-ce enfin dans ces parages mortels du douzième arrondissement où la misère décime les malheureux riverains de la Bièvre ? — Nous le savons, les poëtes disent que l'amour s'assied volontiers au chevet de l'indigence ; mais les philo-

sophes affirment que le fils de Vénus ne sait pas supporter la faim...

Hélas ! partout, des deux côtés de la Seine, en deçà et au delà des boulevards, nous trouverions ce laid amour qui a des rides et qui calcule !

Amour légitime, amour défendu par la morale, amour odieux et criminel aux yeux mêmes de la loi, tous ici se ressemblent !... Il y a des chiffres sous ce front que va ceindre la blanche couronne d'oranger !... Il y a quelque secret intérêt derrière la joue pâlie de cette femme qui se glisse hors du lit conjugal !...

Le fiancé additionne et soustrait durant la messe de mariage ; l'adultère réfléchit. — Cet homme qui vous vole votre femme ne pense pas à votre femme !

On parle d'amour ; on fait des affaires...

Le vice s'assied à la place de la passion.

On aime pour acquérir ou pour monter, — pour conserver, pour se soutenir.

Si quelqu'un de vos amis aime autrement, prenez garde ! c'est un homme qui sort de l'ornière où barbote le sens commun. — Il vous compromettra !

Notre vertu n'est-elle pas le succès ?...

Le poëte fait bien de vautrer sa lyre, dont les cordes d'or vibrent faux en chantant Minerve sur le retour !

Ce jeune héros qui n'a encore qu'une épaulette fait bien de servir de page à la femme de son colonel !

Vous tous charmants garçons que vous êtes, qui arrachez votre part à l'immense gâteau de l'amour, vous faites bien : soyez bénis ! — Le mal, c'est de s'affoler d'une bergère qui n'a ni argent ni crédit ; le mal, c'est d'agir en troubadour au beau milieu d'un siècle de lumières ; le mal, comme disent les gens établis et sachant le monde, c'est de se *casser ·cou !*

Une seule chose ici bas est aussi pitoyable que de s'affubler d'un amour inutile, c'est de manquer d'adresse ou de prudence, de faire un faux pas et de forcer le monde à crier anathème !

Car c'est un fait incroyable ! le monde, constitué comme il est, a quelquefois encore le front de s'indigner !...

Il s'attaque à vous surtout, pauvres femmes ! il vous lance ses foudres hypocrites et vous écrase sous le poids de sa réprobation calculée...

Quand Messaline peut, la rusée, elle étouffe la pauvre Madeleine.

Quant aux hommes, il faut qu'ils soient bien étourdis ou bien près d'être vertueux pour avoir quelques dangers à craindre. — Vraiment, n'est-il pas indispensable que chacun fasse son chemin ?...

On ne réprouve, en thèse générale, que l'amour armé en guerre qui menace et demande la bourse ou la vie.

Parce que cet amour est réellement dangereux, commercialement parlant, et qu'il attaque par la base la sûreté des transactions sentimentales.

Il est, en matière de galanterie, ce qu'est en matière de presse la critique comminatoire.

Nous ne sommes point de ceux qui s'irritent démesurément contre l'injure littéraire et gardent une amère rancune aux grognements hargneux de la critique qui s'enrhume dans sa mansarde.

Bien au contraire, nous avons au cœur une compassion tendre et sans bornes pour nos frères nécessiteux que le besoin contraint à mordre au hasard, sous peine de ne point dîner le lendemain...

Comment garder de la colère contre ce gentleman qui, voilant à demi son nom obscur sous un pseudonyme inconnu, s'enroue à crier haro sur tout succès qui passe, bat ses flancs maigres, se damne à froid et travaille comme un hercule pour être payé comme un portier !...

Comment ne pas s'apitoyer douloureusement sur le triste sort de cet autre, bon jeune homme, dit-on, qui a pour maîtresse une vieille revue dont il sert en esclave les haines caduques et les rages édentées !...

Il faut songer que nul ne choisit sa place en la vie, qu'il y a des agents de police et des censeurs...

Il faut songer à la dure obscurité où végètent ces écrivains qui ont peut-être de l'esprit et du talent.

Et loin de s'irriter contre la bave quotidienne que distillent leurs lèvres impuissantes, il faut se dire : « Que d'amertume il y a sous ce courroux ! que de détresse derrière cette outrageuse parole ! et que cet homme a faim puisqu'il descend à ce métier-là !... »

Il est bien entendu que nous parlons ici seulement de ces bravi de plume qui dénigrent de parti pris et pour un salaire. Nous respectons la conscience sévère du vrai critique, et

nous n'eussions jamais songé assurément à parler de lui à propos des condottieri de l'amour...

L'amour à Paris a bien des mystères qu'il n'est point permis de sonder. — A quoi bon, d'ailleurs, descendre dans ces repaires auxquels la police donne tous les ans un jour de célébrité?

Leur nuit affreuse, soudainement éclairée, épouvante la ville durant une semaine; puis l'on se reprend à douter encore et à traiter de chimères les agapes de la rue de l'Oursine et les monstrueuses féeries de la rue du Rempart.

S'il nous plaisait de traiter à fond la matière, nous aurions vraiment bien assez de hontes qui ont le pied verni et ne passent point dans la boue!

Nous pourrions montrer tous les habitants de tous les quartiers, riches et pauvres, illustres et obscurs, cherchant de mille manières diverses à utiliser la passion, à escompter les choses de l'amour.

Les uns le font franchement: vous les foulez aux pieds; leur nom est un outrage. — Les autres sont ou seront magistrats, tribuns, édiles, sénateurs, quelque jour peut-être consuls... L'un d'eux fut bien empereur!

Et cela est si vrai, — et cette chose a pénétré si énergiquement jusqu'au fond de nos mœurs, qu'elle n'a plus à compter avec leur vertu même!

La vertu spécule; elle spécule vertueusement: l'amour lui est un marchepied presque honnête.

De sorte que, on peut le dire sans paradoxe, pour trouver en ces matières un semblant de désintéressement, il faut descendre jusqu'au vice et choisir le plus affreux de tous, le vice qui corrompt et qui paye.

De sorte que encore, — car il faut être logique, — M. le duc de Compans-Maillepré, dans son *appartement en ville*, pouvait passer pour l'un des adeptes les plus purs de notre amour en habit noir.

. . . . . .

. . . . . .

En entrant dans le boudoir où l'art de M. Burot avait rassemblé tant de séduisantes merveilles, M. le duc de Compans-Maillepré ferma la porte derrière lui et s'arrêta chapeau bas à quelque distance de Sainte.

M. le duc était, nous l'avons dit, complétement changé à

son avantage. Sa toilette savamment édifiée et les habiles restaurations que son tailleur savait faire au délabrement de sa personne, le *remplumaient* complétement. C'était presque encore un bel homme.

Et puis, quand il voulait, il avait de grandes et élégantes manières. Sa galanterie était bien un peu de l'Empire, mais cela lui allait bien.

Il demeura un instant à contempler Sainte de loin.

Sainte avait toujours ses mains sur son visage.

Le duc examina en profond connaisseur les détails fins de son cou et la chute harmonieuse de ses épaules.

Son œil mesura précisément la charmante cambrure de sa taille, et compta les plis qu'arrondissait une gorge de vierge.

Sa bouche eut un sourire gourmand. Ses paupières clignotèrent et il murmura en dedans de lui-même :

— Délicieuse enfant !

M. le duc avait en vérité raison. Bien que les mains de Sainte couvrissent toujours son visage, il était impossible de rien voir de plus gracieux et de plus charmant.

Sa tête s'inclinait doucement sur son épaule, où jouaient, détachées, les boucles transparentes et blondes de ses cheveux

Il y avait dans sa pose beaucoup de douleur; mais il y avait surtout beaucoup de cet effroi sauvage qui est la joie de don Juan arrivé à l'âge de M. le duc.

Ce dernier en prenait à son aise de cette contemplation, préface muette de l'entrevue.

Il avait mis le lorgnon à l'œil. Il se penchait à droite; il obliquait à gauche, pour se placer bien dans son jour et ne rien perdre d'un spectacle qui le charmait.

Il y avait maintenant de la vie sous les sourcils teints de M. le duc. Les muscles semblaient être revenus sous les chairs affaissées de son visage. Son torse se cambrait. Quelque chose de gaillard surgissait en sa personne et mettait à ses membres vieux des ressorts tout neufs.

Il s'avança d'un pas qui prétendait papillonner, et posait en évidence un mollet, détaché admirablement, mais qui était un accessoire de son bas de soie.

Il arriva jusqu'à Sainte et lui prit la main pour la porter à ses lèvres.

Sainte se leva brusquement et ouvrit ses grands yeux épouvantés...

Vous eussiez eu pitié de cette terreur d'enfant si poignante et si vive. Mais M. le duc savait ce qui est friand ; il s'extasia devant ces grands yeux farouches ; il eût payé ces convulsifs tressaillements au poids de l'or.

Sainte cependant lui avait arraché sa main.

Elle se tenait devant lui, défiante, effrayée. Sous ses longs cils de soie qui se baissaient maintenant glissait un regard sournois et dérouté.

Ces pauvres enfants prises au piége, leur détresse les fait plus belles !

Le duc amortit le feu de son regard et prit un air paternellement caressant.

— C'est un des grands plaisirs de la fortune, mademoiselle, dit-il avec douceur, — que de pouvoir quelquefois réparer les torts d'un hasard injuste, et de changer en bonheur des souffrances qui ne furent point méritées...

Comme on le pense, le duc savait parfaitement cette leçon. Il la débita d'un ton convenable avec les gestes assortis.

Il avait, du reste, plusieurs formules. Il jugeait sur la mine du nouvel oiseau en cage, comme aurait dit M. Burot, quel exorde il lui fallait choisir dans son répertoire.

Il en avait de cavaliers, il en avait d'amphigouriques, il en avait de positifs qui venaient au fait et proposaient un marché en termes de commerce.

Tout cela suivant les circonstances.

L'exorde qu'il employait avec Sainte lui servait vis-à-vis des jeunes filles candides, et c'était celui qu'il aimait le mieux employer...

Sainte ne leva point les yeux ; mais sa frayeur se calma un peu, parce que ceux qui ne savent rien espèrent aisément.

Il y a longtemps que je vous connais, reprit le duc, et que je sais combien de courage vous mettez à lutter contre l'indigence... Vous ne souffrirez plus, mademoiselle, ni vous ni votre famille... je serai désormais votre protecteur.

M. le duc n'eut pas, dans cette circonstance, à se louer immodérément de son secrétaire. Si M. Burot n'avait point parlé, Sainte, ignorante et sincère, se serait laissé prendre peut-être à ces mielleuses paroles : — mais, mise en garde

par l'imprudence de M. Burot, elle se défiait désormais.

Pourtant il y avait en elle tant de naïve candeur, que son cœur fut remué par ce semblant de bonté.

Elle cessa de trembler, et de jolies couleurs roses remplacèrent le rouge épais de sa joue.

Le duc sentit son avantage et poursuivit en s'animant :

— Je sais, ma chère enfant, que vous n'étiez pas née pour la condition obscure où s'enfouit votre jeunesse...

Sainte, à ce mot, leva les yeux sur lui, étonnée.

C'était encore là une phrase toute faite pourtant et qui rentrait dans le discours banal de M. Burot.

Sa grande habitude de l'expérience de toute une vie de combats amoureux lui avaient appris que, sur dix femmes pauvres, il y en a neuf qui prétendent avoir été riches, qui regrettent une noblesse déchue, une opulence éclipsée...

Neuf sur dix, cela suffit pour établir la régle ; mais encore y a-t-il la chance que la dixième soit une véritable victime du sort.

Aussi cette phrase était magique. Le duc ne se souvenait point de l'avoir prononcée jamais sans succès.

Cette fois encore, elle frappait avec une précision qui tenait du miracle. — Sainte, surprise et touchée, en prit confiance. Ses yeux rassurés se relevèrent sur M. de Compans et l'interrogèrent doucement.

Mais ils se baissèrent aussitôt, blessés, parce que M. le duc, ne prévoyant pas ce regard soudain, n'avait point eu le temps de composer son visage.

Sainte avait vu sur ces traits plâtrés un sourire cynique, dont sa candeur n'avait pu déchiffrer la signification, mais qui l'avait repoussée énergiquement et rejetée au plus fort de ses terreurs.

Ce sourire lui annonçait l'attaque, et mettait en éveil ces instincts de défense que la vierge porte avec soi.

Le duc se serait mordu la lèvre, si sa lèvre n'eût pas été peinte. Il fronça les sourcils avec colère contre lui-même. — Il fallait changer de batterie ; ce premier assaut était manqué.

Et, à bien réfléchir, peut-être n'était-ce point un mal. Les voies détournées sont longues, et M. le duc avait bien des affaires sur les bras.

D'ailleurs, après celle-ci une autre. A quoi bon faire un

énorme prologue pour un drame qui ne devait avoir qu'une scène?...

— Ma chère enfant, reprit-il en changeant de ton lestement, — je voudrais en vain vous cacher le sentiment qui m'attire vers vous... Vous l'avez deviné dans mes yeux.

Le duc s'interrompit et voulut prendre la main de Sainte qui s'effaça tremblante et pâle dans l'angle de l'embrasure.

— Pourquoi tant de crainte? s'écria le duc en riant. — Tout ce que je vous ai dit est vrai... Vous serez désormais heureuse et riche, mon enfant... La beauté est aussi une providence... et vous êtes si belle!

Il se mit à genoux sur le tapis avec un peu de peine.

— Laissez-moi vous dire que je vous aime, reprit-il; laissez-moi baiser cette main charmante à chaque doigt de laquelle je veux mettre un diamant...

Sainte cacha l'une de ses mains derrière elle et mit l'autre étendue sur son cœur qui défaillait. — Deux larmes jaillirent de sa paupière et coulèrent le long de sa joue.

Les yeux de M. Compans brillèrent davantage,

— Que vous êtes délicieuse ainsi! dit-il en gardant son sourire gaillard; — que j'aime ces jolies larmes et qu'il va m'être doux de les sécher!

Il avança ses deux mains qui frémissaient et les referma sur la taille fine de Sainte.

La jeune fille se roidit sur ce premier attouchement. Son sein se souleva. Ses joues devinrent pourpres, il n'y resta plus de trace de larmes, — Son front se couronna d'une admirable fierté et rayonna durant une seconde de la superbe vaillance de sa race.

Elle était si belle ainsi, que le duc demeurait immobile devant elle, balbutiant des mots confus que lui-même n'entendait pas.

Mais c'était une enfant. Il y avait bien de la faiblesse parmi ces élans de fierté. — Durant quelques secondes, elle fut sans peur et capable de résister à toute violence. — Puis ses paupières battirent. — Elle regarda tout autour de la chambre pour ramener son œil furtif sur le duc, qui lui barrait le passage. Le sentiment de son isolement l'écrasa. Sa jolie tête se courba de nouveau sous sa détresse, rejetant sur son visage désolé le doux voile de ses cheveux blonds.

— Que tu es belle ! oh ! que tu es belle ! balbutia le duc, dont les mains enhardies essayèrent une caresse.

Sainte chancela comme si on l'eût frappée au cœur. Puis, trouvant tout à coup de la force dans sa terreur désespérée, elle s'élança en avant et parvint à se dégager de l'étreinte du duc, qui tomba lourdement sur ses deux mains.

Sainte s'était réfugiée à l'autre bout de la chambre.

Le duc se releva péniblement. Il avait le front violet. Les veines de sa paupière étaient gonflées. Le long de sa lèvre une ligne d'écume tranchait sur le rouge postiche du carmin.

— Folle que tu es ! dit-il en s'élançant vers la jeune fille, — comment voudrais-tu m'échapper ?...

Ce fut alors entre la victime et le satyre un assaut de vitesse qui, précédant la lutte affreuse, offrait en quelque sorte un côté comique. — Ici comme partout, dans les choses de la vie, le rire était auprès des cris d'angoisse.

La chambre était petite, en effet, et son ameublement calculé donnait tout l'avantage au duc. Mais Sainte était agile et son effroi doublait la rapidité de sa course.

Le duc s'épuisait à la suivre. Il entremêlait, haletant, des mots d'amour avec des paroles de colère.

Sa gorge râlait, son pas bronchait, ses jarrets rigides arrêtaient son élan.

Sainte fuyait, légère comme une sylphide. Elle passait à droite, elle tournait à gauche, trompant la poursuite obstinée de M. de Compans. — Et, tout en fuyant, la pauvre enfant, elle priait Dieu avec une ferveur confuse et appelait la Vierge à son secours.

Dieu et Vierge semblaient l'abandonner...

Ses forces s'épuisaient ; ses sanglots l'étouffaient, ses larmes l'aveuglaient et allaient l'empêcher bientôt de diriger sa course.

Le duc, qui voyait sa victoire, redoublait d'efforts. Son râle joyeux et ivre était horrible à entendre...

Derrière la porte, dans le corridor, madame Brunel et M. Burot mettaient alternativement l'œil à la serrure et se divertissaient comme des bienheureux.

— Il l'aura bien gagnée ! disait madame Brunel.

— C'est égal, répondait M. Burot, je ne ferais pas ce métier-là pour le double de mes appointements.

— Comme il souffle ! écoutez donc !...

— Regardez donc l'eau qui coule de sa perruque !...

— Il l'attrapera !

— Il ne l'attrapera pas !

Et tous deux de rire, les dignes serviteurs.

Il y avait de quoi.

M. le duc, à bout de courage et de force, perdait le souffle et chancelait. Ses yeux rougis et bouffis sortaient de leurs orbites. Il ne priait plus, il menaçait odieusement.

Sainte, rendue de fatigue, était à chaque pas sur le point de tomber. Les menaces du duc la tuaient.

Elle courait encore, soutenue par la violence de sa frayeur, mais elle ne savait plus où elle courait.

Pauvre ange ! le démon était le plus fort...

En un moment son regard perdu rencontra la face horriblement décomposée de Compans.

Ce fut le dernier coup. Son cœur se retira, elle tomba en rendant une plainte.

Le duc vint tomber à côté d'elle et poussa un rauquement hideux...

M. Burot et madame Brunel battirent des mains derrière la porte.

XI

LORETTE.

M. le duc de Compans était vieux de fait encore plus que d'âge. S'il avait eu dix ans de moins, nous aurions dû clore la scène à la fin du dernier chapitre et tirer le voile.

Mais il était si complétement épuisé lorsqu'il tomba auprès de Sainte, qu'il n'eut que la force de saisir sa robe à deux mains pour l'empêcher de se relever.

Puis il demeura pantelant, bouche béante, sans voix.

La course laborieuse qu'il venait de fournir avait dérangé entièrement l'artifice laborieux de sa toilette. — Il était effrayant à voir, mais il était grotesque.

Il aurait fait pitié, si la sauvage fureur de la passion qui bouleversait ses traits n'eût glacé le cœur.

Sa fausse chevelure s'était dérangée et posait de travers sur son crâne nu le pêle-mêle de ses mèches ébouriffées.

Les gouttes de sueur, en tombant de son front, avaient

marqué tortueusement leur passage sur le fard épais de sa joue.

On voyait les milles rides de ses yeux et de sa bouche, ses sourcils déteints, ses lèvres décolorées.

C'était, appliqué à un vieillard et poussé à son extrême puissance, le risible changement qu'une danse trop enthousiaste opère quelquefois sur le visage refait d'une coquette hors d'âge.

Mais, en face de cette pauvre enfant, évanouie à demi et comme pétrifiée par l'épouvante, vous n'eussiez point eu la force de vous arrêter au côté plaisant de cette scène.

Vous eussiez frémi à voir si près de la vierge sans défense l'œil sanglant du satyre.

Votre cœur se fût serré, car dans cet œil il y avait un délire furieux, — une passion impitoyable.

Nul moyen d'échapper, — les mains de M. de Coupans se crispaient sur la robe; — chacun de ses doigts faisait son trou dans l'étoffe légère.

Il reprenait haleine avec une sorte d'emportement, hâtant son souffle, rappelant sa force perdue, essayant à chaque instant de se redresser, et retombant toujours avec pesanteur sur le tapis.

Sainte aussi reprenait haleine, son gracieux visage exprimait une mortelle terreur. Elle était à demi soulevée et s'appuyait sur ses deux mains; sa gorge haletait; ses beaux cheveux blonds denoués tombaient en désordre sur son sein et sur ses épaules.

Son œil grand ouvert était fixé sur le duc, dont le regard menaçant opérait sur elle une fascination véritable.

L'épouvante dilatait ses narines, relevait ses sourcils et enflait ses lèvres agitées....

Elle était belle encore, hélas! trop belle. Le duc à la contempler échauffait sa passion jusqu'au transport; le sang lui bouillait dans les veines, — et c'était chose hideuse que de voir ses membres, agités convulsivement et comme galvanisés par des secousses incertaines, s'efforcer incessamment et se roidir pour donner à ce drame funeste un dénoûment odieux.

Il ne pouvait pas se relever. — Ses efforts insensés l'épuisaient davantage. Ses ongles écorchaient le tapis à travers la robe déchirée de Sainte...

Mais il allait pouvoir. — Ce n'était qu'un répit de quelques minutes...

Derrière la porte, M. Burot et madame Brunel regardaient et causaient.

— C'était bien la peine de tant se fatiguer ! disait la camériste en haussant les épaules.

— Quant à cela, répondait M. Burot, — il n'y a pas de plaisir sans peine... Mais est-il drôle avec sa perruque de travers !

— Et ses sourcils blanchis ! dit madame Brunel, qui venait de mettre son œil à la serrure.

— Et son mollet gauche, regardez donc ! ajouta Burot; — il est descendu sur le talon.

— Ah ! dit la camériste, — c'est convenu : il va rester là !

— Il est bloqué, dit Burot dans son jargon aimable, — fait au même, démoli, disparu... — Elle lui fait compter les clous comme une petite intrépide... Le fait est qu'il n'y a pas de plaisir sans peine!

Il poussa madame Brunel sans façon et se mit à sa place au trou de la serrure.

— Ma parole, poursuivit-il avec admiration, — elle est jolie comme tout ce qu'il y a de soigné !... Comme elle ferait bien dans un comptoir !... Tiens, tiens, ajouta-t-il en frappant sur sa cuisse, — voilà monsieur qui retrouve ses jarrets, il se relève... Ah ! par ma foi, nous allons rire !...

— Laissez-moi voir un peu, monsieur Burot, dit madame Brunel.

— Du tout ! répliqua le drôle, la loge n'est qu'à une place... et c'est une première représentation...

Le duc était parvenu, en effet, à se mettre sur ses genoux. — Il ne tremblait plus. — L'espèce de paralysie qui avait garrotté ses membre prenait fin. — Un triomphe hideux était sur ses traits.

Sans lâcher la robe de Sainte, il se glissa sur ses genoux et mit son visage enflammé au-dessus du front de la jeune fille.

Puis il se redressa pour avancer encore un peu.

A ce moment suprême, un nuage passa sur les yeux de Sainte. — Une voie cria au dedans d'elle et lui annonça sa perte. — Mais en même temps tout son être se révolta de lui-même et en dehors de sa volonté. — L'image de Roméo passa devant sa vue; elle se sentit forte soudain.

A son insu, sa bouche murmura le nom tutélaire ; et, comme le duc se baissait victorieux, elle se rejeta en arrière d'un mouvement violent, et bondit, délivrée, laissant entre les mains de M. de Compans un lambeau de sa robe.

Le duc poussa un cri de rage.

Avant qu'il eût pu se relever, Sainte s'élança vers la porte, l'ouvrit et passa comme un trait entre madame Brunel et M. Burot stupéfaits.

Les deux dignes serviteurs se regardèrent. Burot, qui était un maraud des plus gais, avait bonne envie de rire.

— Bloqué ! répéta-t-il à demi-voix, fait au même, disparu !...

La chambre où ils se trouvaient n'était point fermée comme le boudoir. Il était deux heures après midi, environ. Le soleil entrait dans la pièce à travers la fenêtre grande ouverte.

Sainte s'était précipitée vers cette fenêtre tout d'abord. Son instinct lui disait que le grand jour était une protection.

Assurément ce n'était pas sans raison que M. le duc avait fait retomber des jalousies sur les croisées du boudoir. Les gens comme lui s'arrêtent devant l'œil ouvert d'un témoin, ils ne sont audacieux que derrière le rideau.

En toute autre circonstance, cette fenêtre, qui donnait sur le derrière de maisons habitées, eût suffi à protéger Sainte contre les attaques de M. le duc; — car il pouvait y avoir des regards indiscrets derrière les vitres de ces maisons, et c'est après tout une cruelle avanie pour un pair de France que d'être accusé de rapt comme un vieil instituteur.

Le duc était prudent par nature et sa prudence s'augmentait des rapports de M. Burot, qui n'avait pas été sans lui dire que le secret de son *appartement en ville* commençait à être dans le quartier le secret de la comédie.

On chuchotait ; on prétendait avoir entendu des plaintes ; on faisait sur le duc et sa petite maison les récits les plus romanesques.

Ceci n'étant point dans les habitudes d'un quartier connu pour ses mœurs tolérantes et philosophiques, Burot avait remonté à la source de ces bruits.

Il avait découvert que M. Léon du Chesnel, secrétaire d'ambassade et intime ennemi de M. le duc, demeurait dans la rue Montaigne et se trouvait, suivant son expression, aux premières loges pour inspecter la petite maison.

M. le duc allait donc être forcé encore de transporter ailleurs ses pénates amoureux...

En attendant, il sentait le besoin d'une circonspection extrême et se conduisait comme on fait sous l'œil d'un ennemi.

Ceci, d'ordinaire.

Mais, en ce moment, M. le duc ne se connaissait plus, la rage le rendait fou. Rien n'était capable de l'arrêter.

Il se traîna, écumant de colère, jusqu'à la porte où la camériste et Burot restaient indécis.

— Saisissez-la, dit-il d'une voix entrecoupée. — Prends-la de force, Burot! — Arrache-la! et, si elle résiste...

Le duc s'interrompit, étouffé par sa rage.

— Mais, monsieur, dit Burot, il y a du monde aux fenêtres!

Le duc leva sa main tremblante pour le frapper.

— Misérable! s'écria-t-il-, je te dis de me l'amener, de gré ou de force!...

Sainte était montée sur un balcon en saillie qui donnait sur les jardins dont nous avons parlé.

Elle regardait au-dessous d'elle, cherchant un être humain dont elle pût implorer secours.

Les jardins étaient déserts.

Comme elle relevait les yeux pour interroger les fenêtres qui lui faisaient face, la voix étranglée du duc vint frapper son oreille et l'empêcha de voir.

Elle se retourna vers l'intérieur de la chambre, en ayant soin de tenir, toutefois, le balcon à deux mains.

Burot, cependant, ne se pressait point d'obéir aux ordres de M. le duc. Il faisait force gestes et montrait les maisons de la rue Montaigne...

Madame Brunel appuyait de son mieux ses représentations.

Mais le duc n'entendait rien et ne voyait rien.

La résistance attisait sa colère. Il n'y avait plus, parmi l'ivresse désordonnée de son cerveau, ni raison ni prudence.

Il répéta une troisième fois son ordre en l'appuyant de blasphèmes, et, comme Burot continuait à hésiter, le duc trouva la force de le pousser rudement et de se diriger lui-même vers la fenêtre.

Sa démarche chancelante, l'étrange état où l'avait mis la lutte, tout cela devait donner à quiconque l'aurait aperçu du dehors l'idée du dernier degré de l'ivresse.

Il avançait cependant. — Sainte se mit à genoux sur le balcon et leva ses deux mains jointes vers le ciel.

De loin, cette femme suppliante et cet homme qui marchait sur elle, la menace à la bouche, devaient avoir l'air de jouer, en plein midi, au beau milieu de Paris, la scène la plus banale de n'importe quel mélodrame.

Or, il y avait des spectateurs...

Au moment où le duc, s'appuyant d'une main à la fenêtre, saisissait Sainte de l'autre afin de l'entraîner hors du balcon, une salve étourdissante de bravos entremêlés de bruyants éclats de rire retentit de l'autre côté du jardin.

On battait des mains avec frénésie, on sifflait, on criait :

— Bis !

Les deux bras de M. de Compans retombèrent le long de son corps ; sa figure enflammée devint livide...

La lumière se faisait dans son esprit. Cette secousse venait de mettre fin à sa passagère folie.

Il demeurait cloué à la même place. Ses regards tombaient à ses pieds et n'osaient point se relever.

Sainte, étonnée, ne savait pas si elle devait redouter encore ou se réjouir.

Son œil se fixait sur M. de Compans, atterré, avec un reste d'épouvante...

Burot sifflottait.

Madame Brunel chantait sur tous les tons :

— Je l'avais bien dit !... mais on ne veut jamais me croire !

Et, au dehors, on répétait :

— Bravo ! bravo ! Bis ! bis !

M. le duc leva enfin les yeux... il aperçut à la fenêtre qui faisait face, — cette même fenêtre où Sainte avait cru reconnaître Charlotte, — cinq ou six hommes rassemblés sur un balcon et au milieu desquels se trouvait une femme.

Tous ces gens avaient des lorgnettes de spectacle.

La femme se servait d'une longue-vue, et un homme en robe de chambre, — le maître de la maison sans doute, — regardait à travers un télescope monté sur pivot.

C'était d'un effet renversant. — Le duc eût voulu rentrer sous la terre.

. . . . . .

Nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié un personnage qui joua un rôle estimable au prologue de cette histoire : M. Polype, principal locataire de la maison de l'aile Valois

au Palais-Royal, où mourut le marquis Raoul de Maillepré, tuteur d'Oguah le grand chef, maître après Dieu de l'hôtel du Sauvage, ami de la police, camarade des filous, commanditaire des marchands de chaînes de sûreté et débitant de petits livres obscènes.

Il y avait, on conviendra, dans ce faiseur encyclopédique, l'étoffe d'un homme très-important.

La destinée n'avait point failli à tant de mérite : Polype avait fait son chemin.

A l'aide de ses divers métiers et d'une douzaine d'autres, parmi lesquels il ne faut point oublier celui d'usurier, il avait amassé un capital considérable.

Une fois ce capital acquis, Polype agrandit le cercle de ses opérations, fit un sort à sa femme, qui le gênait, parce qu'elle avait de mauvaises manières, ayant été servante d'hôtel autrefois, et se jeta, vers l'âge de cinquante ans, dans la vie dorée de nos fashionables.

Le sort qu'il fit à sa femme, soit dit en passant, fut de lui donner un bureau de mariages, sous le nom de madame Confiance, *connue par soixante ans de succès.*

Notre récit, nous l'espérons, ne sera pas sans avoir pour lecteur quelque couple heureux sorti des bureaux de madame Confiance, *connue* maintenant *par soixante-douze ans de succès.*

M. Polype ne vendait plus guère de chaînes de sûreté. Il avait gardé seulement la meilleure de toutes les cordes de son arc : l'usure; — il s'était fait banquier.

Les hommes de génie se rencontrent fatalement. M. Polype appliquait à la médiocrité nécessiteuse le système que Denisart voulait appliquer à la misère.

Il s'attaquait au petit commerce. — Il lui prenait tous ses profits, un peu de son capital, et lui laissait ses pertes, parce qu'il faut que tout le monde vive.

Du reste, il était parfaitement honorable, retenait les intérêts en dedans, et vous aurait mis au défi de l'envoyer au bagne.

Le bagne n'est certes point peuplé de saints; mais, en choisissant parmi ses locataires les trois plus vils scélérats, et en additionnant les portions mauvaises de leur nature, on n'aurait point refait M. Polype, la providence du petit commerce parisien.

C'est que les bandits qui travaillent légalement ou à peu

près sont mille fois plus noirs que les pauvres diables de brigands qui ne savent pas assassiner les gens sans aller contre un article du code pénal.

Au moral, durant ces sept années, M. Polype avait peu changé; néanmoins, il n'était plus exclusivement avare. A l'occasion, il savait jeter l'or par les fenêtres avec le sans façon d'un homme à qui l'or ne coûte rien, sinon quelques gouttes du sang de son prochain.

Au physique, c'était toujours le même nez triomphant et mobile, expressif, sensitif, frappant, digne, considérable, trait unique au milieu d'un visage ébauché, mais qui valait à lui seul toute une physionomie.

M. Polype était assez mal habillé, comme tous les gens qui marquent : cela lui donnait l'air d'un député. Il avait, pensons-nous, la croix d'honneur...

C'était sur cet homme-là que du Chesnel prétendait s'appuyer pour arriver à la députation.

Ce protecteur, il faut le dire, était choisi merveilleusement. — Quelle position, en effet, pour avoir des voix, que de mettre aux électeurs le pistolet sous la gorge!...

M. Polype avait été présenté à Charlotte.

Malheureusement, du Chesnel n'avait pu la mettre dans la confidence.

Charlotte avait trouvé M. Polype singulièrement ridicule. — Vive, franche, étourdie, elle ne savait guère cacher ses impressions.

M. Polype ne put se méprendre et se félicita médiocrement de son succès.

Mais rien pour rien; M. Polype n'était pas un homme à se payer du tintement de l'or ou de la fumée des fourneaux.

Il avait trouvé Charlotte ravissante. — Le marché tenait, mais à condition.

Or, quel biais prendre pour déterminer Charlotte?...

Ceci fut, la veille de l'enlèvement de Sainte, le sujet d'une conversation entre du Chesnel et l'excellent Durandin.

— Mon ami, dit Durandin, ta femme ne marche pas... nous perdons notre temps...

Du Chesnel, malgré sa bonne envie de conquérir M. Polype, eut un mouvement de joie orgueilleuse en songeant à la vertu de sa femme.

— C'est le diable! répliqua-t-il; — mais je te l'avais bien dit! Charlotte est la sagesse même

Durandin aimait à tourner ses pouces. Ce n'était pas chez lui une passion, mais un goût très-prononcé. — Il tourna ses pouces, épanouit le gros sourire qui fleurissait à demeure sur ses joues fraîches et leva ses yeux ronds sur du Chesnel.

— Mon garçon, dit-il, tu es comme les bonnes femmes qui voudraient bien voir leur fils major, mais qui ne veulent pas le laisser se faire soldat... Qui veut la fin veut les moyens... Ça me fait de la peine, de te voir si fier d'une chose qui te barre la route !...

Du Chesnel demeura un instant sans répondre et haussa les épaules d'un air de mauvaise humeur.

— C'est vrai, murmura-t-il; mais qu'y faire?... Je crois n'être pas un sot.

— Prends garde, interrompit Durandin d'un air paterne.

— Quant aux préjugés, reprit du Chesnel, j'en ai bien peu... Mais je sens que j'aurai bien de la peine à me défaire de cette faiblesse-là... Charlotte est si charmante !

— Ah ! pas mal ! pas mal ! dit Durandin; — C'est une très-jolie femme... aussi Polype a mordu, il faut voir !... Mais ce n'est pas le tout...

— Comment faire ? dit du Chesnel.

Quoi qu'il en eût, sa figure exprimait nettement sa vanité de mari.

Durandin tournait ses pouces activement et faisait ses observations.

— Ecoute donc, mon cher garçon, reprit-il avec beaucoup de bonhomie, soyons justes... Tu es fier de ta femme parce qu'elle s'est moquée de M. Polype... Il n'y a vraiment pas de quoi... Et, quand j'y pense, pour un mari dans ta position, qui aime sa femme et qui ne veut pas cependant se priver des avantages... Tu m'entends bien... M. Polype est un homme précieux... Son nez me semble avoir des vertus contre la jalousie. Tu y as songé, je parie, diplomate que tu es !...

C'est vrai. Du Chesnel y avait songé, et son égoïsme avait trouvé là une consolation.

Mais, en ce moment, le souvenir de l'entrevue de M. Polype avec Charlotte était trop récent. — Le contraste entre le vice laid et la belle pureté restait trop frappant au dedans de lui-même. Il était décidément soucieux, et ce qui lui tenait lieu de conscience se bourrelait d'un semblant de repentir.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il avec un gros soupir.

Durandin baissa les yeux et travailla à rebrousse-pouces.

— Ah ! dit-il, mon garçon, tu sais bien que j'ai beaucoup d'affaires... Je devrais être en ce moment chez le marquis, dont la position s'embrouille... Si tu fais l'enfant, bonsoir... J'adore ta femme et va te coucher.

Du Chesnel passa le revers de sa main sur son front et se leva pour faire un tour dans la chambre.

— Est-ce fini ? reprit Durandin. — Sommes-nous sage ?

Du Chesnel s'arrêta en face de l'avoué. Il demeura un instant silencieux, les bras croisés sur sa poitrine.

Durandin le contemplait de son regard le plus placide.

— Allons, dit du Chesnel en se rasseyant, — je vois bien que tu as un moyen à me donner... Finissons-en !

— Ce moyen-là, demanda Durandin, me promets-tu de l'employer ?

— S'il est bon..., commença du Chesnel.

— Il est bon, interrompit Durandin.

— La moindre chose est de savoir...

— Du tout... oui ou non ?

Du Chesnel n'hésita pas trop longtemps.

— C'est bon, dit-il, je te promets de l'employer, ton moyen... Quel est-il ?

— C'est, répondit Durandin avec une certaine emphase, tout à fait en dehors de ses habitudes, — c'est madame Bathilde de Saint-Pharamond.

Du Chesnel laissa échapper un signe de répulsion énergique.

Ce diplomate malheureux était dans une situation violente. Un cercle vicieux lui serrait le cou. — Il voulait bien vendre sa femme, mais il eût voulu en même temps la garder.

Il hésitait à la manière de ces assassins dont le cœur se soulève un peu en délayant le poison.

— Madame de Saint-Pharamond ! dit-il à voix basse, — une femme perdue !

— Mon bon ami, répliqua Durandin, — penses-tu qu'une honnête personne donnerait à ta femme le conseil de prendre M. Polype ?...

Du Chesnel se tut, embarrassé.

— Il n'y a pas de milieu, reprit Durandin, — il faut la tourner lestement, la rompre tout d'un coup... Les élections

approchent... Il faut que M. Polype soit en mesure de travailler très-prochainement... Et, quant à moi, pour broyer et réduire en poudre le calcul vertueux qui se forme au fond du cœur de certaines femmes, je ne connais aucune machine de la force de madame de Saint-Pharamond.

Du Chesnel avait les sourcils froncés.

— Dans ma maison ! murmura-t-il encore, — une telle femme !

— Je te trouve précieux ! s'écria Durandin. — Bathilde voit la meilleure société... en fait d'hommes. — Elle pourrait te présenter à une douzaine de princes... russes ou polonais !... Elle te mettra, d'ailleurs, en relation avec un monde que tu ne connais pas assez, l'élite, la crème, la fleur de notre aristocratie nouvelle... Prunot, excellent gentilhomme, neveu de l'illustre duc de Pharsale... J.-B.-S.-T. Sanguin le représentant d'une de nos plus riches industries... Arsène de Montfermeil, qui aurait pu être de Saint-Gervais... Enfin le jeune et charmant Félicien Chapitaux, qui justement est le parent et l'héritier de M. Polype...

— Mais recevoir cette femme ! murmura encore du Chesnel.

— Ah çà ! mais tu plaisantes !... riposta Durandin sérieusement scandalisé ; — cette femme est comtesse, mon garçon... comtesse pour tout de bon... beaucoup plus comtesse que tu n'es vicomte.

Du Chesnel haussa les épaules.

— Il ne faut pas prendre des airs de douter, poursuivit Durandin ; je suis son avoué, je sais son histoire... Elle est la fille d'une marchande de pommes du carré Saint-Martin... Ne ris pas, tu vas voir !... Elle était jolie comme une ange et cousait dans la perfection... Une noble personne du faubourg Saint-Honoré la prit pour demoiselle de compagnie... La marchande de pommes, paraît-il, lui avait donné quelque teinture des manières du beau monde.

» Pendant qu'elle était demoiselle de compagnie, le jeune Armand de B***, — tu ne révoqueras pas en doute la noblesse de celui-là ! — devint amoureux d'elle... Bathilde fut plus ou moins sensible à cet amour ; mais il lui fallait de la fortune, et le comte était pauvre. Elle attendit.

» On naît lorette, vois-tu bien ; Bathilde était ravissante ! Plusieurs partis se présentèrent. — Elle attendit toujours.

» Le comte, cependant, était attaqué d'une maladie de

poitrine; il dépérissait lentement et disait à Bathilde que son amour seul pourrait le rendre à la vie...

» Bathilde hésita longtemps; elle hésita si longtemps que le pauvre comte, arrivé au dernier période de sa maladie n'eut plus la force de sortir et demeura confiné dans son modeste appartement.

» Un jour il vit arriver Bathilde. Ce fut comme si le ciel s'ouvrait. Elle venait lui apporter le bonheur, la vie; elle venait lui proposer sa main... Comment trouves-tu cela, toi ?...

— C'est selon, dit du Chesnel.

— Enfin ?...

— Eh bien, s'il n'y avait pas quelque faux pas là-dessous, c'est un joli trait !...

— Fi donc ! des faux pas ! s'écria Durandin. Bathilde ne tombe jamais, elle se jette à plat ventre par terre, — voilà tout.

Il fit un geste de dédain.

— Un faux pas ! répéta-t-il; — parlons-nous d'une grisette ou de la fille d'un apothicaire ?... On voit bien que tu ne connais pas Bathilde. Celle-là ne devait pas débuter par une chute ; celle-là a le pied sûr et ferme... Quand elle glisse, c'est qu'elle a voulu glisser !... Non pas, non pas, elle était pure en ce temps comme l'agneau qui vient de naître...

— Alors, dit du Chesnel, elle se conduisit en femme de cœur.

— Assurément, assurément ! grommela Durandin qui mit à tourner ses pouces une activité inaccoutumée. — Assurément, mon bon ami... et aussi en femme d'esprit... Je suis content de voir que tu lui rends justice... Figure-toi qu'avant de se rendre chez le pauvre malade elle était allée chez son médecin et lui avait dit de sa jolie voix douce :

« — Docteur, combien de jours peut vivre encore le comte ?...

» — Huit jours, avait répondu le médecin.

» — Et n'a-t-on aucun espoir de le sauver ?

» — Mon Dieu ! non, madame...

» — Cependant un miracle ?...

» — Madame, il n'y a pas de miracles; M. le comte est un homme mort...

C'est à la suite de cette conversation qu'elle vint offrir sa blanche main au malade...

— Ah ! diable, dit du Chesnel, je croyais qu'il n'avait pas de fortune?

— Pas une obole; mais attends donc !... cela ressemble un peu, sauf le mobile, au mariage *in extremis* de notre chère baronne de Roye... Une fois la cérémonie accomplie, le comte mourut comme il voulut, et Bathilde, quittant sa protectrice, alla s'établir dans un superbe appartement du quartier Breda...

» Cela fit un bruit énorme. — On ne parla plus que de la charmante comtesse qui avait dix-huit ans, qui mettait son cœur à l'enchère et qui se cachait sous le nom de Saint-Pharamond...

— Oh ! oh ! fit du Chesnel avec estime, c'est une combinaison ?...

— Elle gagna cinquante mille écus dès la première année, reprit Durandin; — maintenant, elle a quatre-vingt mille livres de rente bien et dûment inscrites au grand livre de la dette publique.

— Peste ! fit encore du Chesnel.

— Tu vois bien, reprit l'avoué, qu'elle est en état de donner des leçons.

Du Chesnel parut réfléchir.

Durandin se leva.

— Allons, leste ! dit-il ; habille-toi et allons chez Bathilde. Elle est bonne enfant... Si tu lui plais, elle viendra au déjeuner que tu donnes demain...

— Le déjeuner que je donne ? balbutia du Chesnel.

— Sans doute, à Chapiteaux, au baron Prunot, à Sanguin, à tous ces messieurs... C'est indispensable... Bathilde ne peut pas venir seule...

Du Chesnel s'habilla pour aller chercher la lorette qui avait gagné quatre-vingt mille livres de rente et qui devait donner des leçons à sa femme.

XII

LE DÉJEUNER

Le parti de du Chesnel était pris définitivement désormais.

Il s'était marié dans un but ; il fallait que ce but fût rempli.

Qu'importait l'amour étourdi qui était venu imprudemment se jeter à la traverse de ses desseins?...

Charlotte était belle; tant mieux! c'est pour cela qu'il l'avait prise...

Mais cette beauté, au demeurant, ce n'était point pour lui qu'il l'avait acquise; c'était un instrument, un lévier, un moyen. — Du Chesnel, revenu à la sagesse, se reprochait presque d'avoir été prodigue, et d'avoir mangé son blé en herbe comme Panurge.

Il avait un lingot d'or. Il s'était amusé à le contempler, au lieu de le faire monnayer et de le placer à bons intérêts...

C'était gaspiller follement un capital.

Heureusement, il était temps encore. Avec l'aide de l'excellent Durandin, on pouvait réparer les heures perdues. Il ne fallait qu'un petit effort pour vaincre les premières nausées et avaler la coupe d'un trait.

Hélas! la pauvre Charlotte ne se doutait guère de la conspiration ourdie contre elle. Elle aimait son mari et elle avait confiance en lui.

Le lendemain même de ce jour où du Chesnel s'était fait présenter chez madame Bathilde de Saint-Pharamond, Charlotte se leva de grand matin et bien heureuse.

Pour la première fois, elle allait voir le monde. Son mari allait cesser de la cacher à tous les yeux, comme un fardeau qui fait honte.

Elle allait se parer, remplir enfin sa charge de maîtresse de maison et présider à un déjeuner brillant, elle qui, la plupart du temps, attendait en vain son mari auprès de son repas solitaire.

Elle était bien joyeuse; mais elle avait grand'peur, parce qu'elle ne savait pas. — Les choses du monde lui étaient inconnues. L'effet de la solitude se faisait sentir en ce moment : malgré sa hardiesse vive, elle était timide par avance et rougissait rien qu'à la pensée d'entretenir des étrangers...

Mais elle souriait aussi. — C'était bien elle que Sainte avait vu sourire au soleil levant, à travers les barreaux de sa jalousie...

Elle était partagée entre une frayeur d'enfant et les espoirs innocents de sa naïve coquetterie.

C'était pour elle un beau jour, qui tranchait parmi la silencieuse monotonie de son existence...

Le titre de secrétaire d'ambassade pare un lion. C'est qualité fashionable, au dire des articles de journaux qui parlent de Bagnères et de Baden-Baden.

Félicien Chapitaux et ses illustres amis furent très-aises de faire la connaissance de du Chesnel.

Quant à madame Bathilde de Saint-Pharamond, elle allait où on l'invitait, au hasard et sans trop choisir.

C'était une femme charmante qui avait été fort spirituelle, mais que son métier avait comme ahurie.

Elle était lorette jusqu'au fond de l'âme. — C'est-à-dire un être multiple, composé de la fille du peuple et de la grande dame, de la grisette ignorante et du bas bleu pédant.

Un être bizarre, hybride, pétulant, nonchalant, gracieux, hardi, adorable jusqu'à vingt-deux ans, — hideux à trente.

A l'heure dite, madame Bathilde de Saint-Pharamond, escortée de ses chevaliers, fit son entrée dans l'appartement de la rue Montaigne.

Du Chesnel avait préparé Charlotte dans la soirée de la veille. Il avait menti sans doute; car Charlotte reçut la lorette avec un trouble qui ressemblait à du respect.

Il est à croire que, d'après ce que lui avait dit son mari, elle pensait avoir affaire à une dame de haut rang ou tout au moins à une femme du grand monde.

On se mit à table. — Le repas fut assez froid d'abord. — Malgré la grâce naturelle que Charlotte mettait à en faire les honneurs, la glace ne se rompait point.

Durandin et du Chesnel avaient beau prodiguer tout ce qu'ils avaient d'esprit, Félicien Chapitaux, J.-B.-S.-T. Sanguin, le baron Prunot et Arsène de Montfermeil lui-même restaient compassés, incertains, presque muets.

Evidemment ces satellites obscurs attendaient le signal de la lorette qui était leur astre.

Celle-ci observait Charlotte, qui rougissait sous son regard persistant.

Madame de Saint-Pharamond avait cette beauté *qui plaît aux hommes*, comme disent les vieilles actrices; sa taille était irréprochable, son visage avait des traits réguliers, mais accusés un peu trop fortement. On eût demandé plus d'expression à ses grands yeux, que dominait l'arc aquilin de ses sourcils magnifiques. Sa bouche un peu pâle riait aux éclats fréquemment. Quand elle ne riait pas, ses lignes s'effaçaient

tristes. Elle ramenait sur un front trop étroit les masses abondantes et fines de ses cheveux noirs disposés en bandeaux.

Ses ennemis disaient qu'elle avait dépassé sa trentième année. — Mais les lorettes jouissant de quatre-vingt mille livres de rente, sans compter les émoluments de leur charge, échappent au terme fatal que nous avons fixé tout à l'heure.

Elle regardait toujours Charlotte, et sur ses traits fatigués un intérêt vague venait prendre place.

Savait-elle déjà le motif de sa présence à la table de du Chesnel, et plaignait-elle la pauvre enfant pour laquelle se cachait un piége au fond même de l'asile conjugal?...

— Eh bien, comtesse, dit Durandin en s'adressant à elle directement, ne voyez-vous pas que votre silence nous rend tristes?

Balthide éclata de rire aussitôt comme si un ressort se fût détendu derrière ses mâchoires.

Rire de femme, comme on sait, ne prouve absolument rien; à plus forte raison rire de lorette. C'est une façon de répondre à ce que l'on n'a point compris; c'est un moyen de se parer de la gaieté qu'on n'a point; c'est un biais enfin pour montrer ses dents si elles sont belles...

Bathilde avait de très-belles dents.

Après avoir ri, elle tendit son verre et but une rasade gaillardement.

Puis elle parla de choses et d'autres avec une volubilité qui n'était pas sans charmes : c'étaient des phrases toutes faites, des mots appris, des riens sus par cœur. Mais c'était dit gracieusement, c'était léger et joli. Ceux qui ne l'entendaient qu'une fois devaient la regarder comme une causeuse pleine d'entrain et de verve.

Et voyez l'effet de la vogue sur la gent moutonnière qui porte des gants jaunes et use ses bottes vernies à frotter l'asphalte du boulevard de Gand! — Félicien Chapitaux et ses nobles amis, qui entendaient la lorette tous les jours, ne pouvaient pas se lasser de l'entendre.

Elle était à la mode. C'était la reine des lorettes; — la lorette unique qui apparaît tous les cent ans, qui s'appelle Delorme, Lenclos, Duthé, et dont l'éphémère triomphe éclabousse en passant les duchesses, les ambassadrices et les danseuses.

Il faut les adorer quand on est Chapitaux. L'esprit pour un baron Prunot est de les trouver spirituelles. Chaque mot qui tombe de leurs lèvres est divin, de par l'austérité de tous les J.-B.-S.-T. Sanguin, qu'ils soient de la maison Sanguin et Cloquart de Lyon ou de toute autre boutique...

En parlant, madame de Saint-Pharamond buvait fréquemment, non point de ces courtes gorgées qui apaisent d'ordinaire la soif féminine, mais à rasades de lionne qui désaltéreraient un gendarme.

Plus elle buvait, plus elle parlait, et réciproquement.

C'était un cliquetis, un roulement, un déluge.

Charlotte, étonnée, l'observait à son tour.

Elle ne savait point le monde et pouvait croire, à la rigueur, que c'étaient là les grandes manières. Mais ce qui en elle était digne, décent, délicat, se revoltait contre cette loquacité hardie, contre ces façons gaillardes qui arrivaient à être effrontées.

Elle se taisait, interrogeant du regard son mari, lequel applaudissait du geste et lui répondait par des sourires qui disaient : « Admirez. »

Durandin n'avait garde assurément désormais de reprocher à Bathilde son silence. Il ne buvait pas autant qu'elle ; mais il buvait assez, comme un avoué prudent qui jouit d'un estomac de philosophe. Son gros et bon visage s'épanouissait, et, entre chaque plat, il trouvait le loisir de tourner un peu ses pouces, ce qui complétait son bonheur.

Félicien Chapitaux faisait des efforts désespérés pour dire des choses agréables.—Sanguin commençait à parler soieries. — Montfermeil, le célèbre dentiste, attaquait indirectement la réputation de Désirabode. — Le baron Prunot, ce débris impérial, racontait les guerres de Napoléon, qu'il avait lues dans les *Victoires et Conquêtes*, et tordait sa moustache en disant comment l'illustre épée de son oncle avait gagné la bataille de Pharsale.

Mais chacun avait une oreille pour la lorette, qui parlait bals, concerts, escrime, sport, théâtre, pâtés de Strasbourg, filles de députés entretenues, tableaux, chevaux, châteaux, écrins, littérature, johannisberg et diplomatie.

C'était charmant.

Rien qu'à la voir lever son verre, vous eussiez compris l'enthousiasme de Chapitaux.

Charlotte demeurait étourdie et comme effrayée. — Le vo-

cabulaire de madame de Saint-Pharamond avait des témérités qui choquaient l'oreille de la jeune femme.

Elle ne comprenait pas toujours; mais elle devinait parfois et se sentait confuse.

Au dessert, l'éloquence de madame de Saint-Pharamond se fit si profondément excentrique, que l'étonnement de Charlotte devint du malaise, puis de la souffrance.

Elle n'osait plus lever les yeux.

Quand on sortit de table, elle s'esquiva. — Son mari tout seul s'aperçut de son absence.

Durandin, en effet, était dans cet état de béatitude infinie où tombent après le dîner les grosses gens qui ont un excellent estomac.

Quant aux Chapitaux, ils entouraient madame de Saint-Pharamond, qui allumait un cigare.

Du Chesnel avait eu d'abord l'idée de rappeler sa femme; mais le cœur lui avait manqué...

On prenait le café maintenant dans le salon, dont les fenêtres s'ouvraient sur un balcon régnant, qui dominait les jardins au delà desquels s'élevait la petite maison de M. le duc de Compans.

Charlotte ne reparaissait point. On était entre hommes désormais. La conversation devenait de plus en plus bruyante.

La lorette fumait comme fumaient encore les lionnes en 1833, orgueilleusement et avec la conscience de faire une action héroïque.

Les convives l'imitaient, et du Chesnel, qui avait un fond de tristesse amère, parvenait à s'étourdir.

— Vous avez là une bien belle vue, monsieur le vicomte, dit Chapitaux, qui commençait à épuiser sa provision de choses ravissantes.

— Ce pavillon, ajouta Montfermeil, fait un effet charmant.

— Ce pavillon est une dépendance de l'hôtel de certain pair de France, répliqua du Chesnel.

— Je ne vois pas l'hôtel, dit la lorette.

— Ah! l'hôtel est fort loin d'ici! reprit du Chesnel. — Ce pavillon est un petit temple dédié à l'Amour où sacrifie un duc que vous connaissez tous.

— Qui donc est ce duc? demanda-t-on en chœur.

— Je pense, monsieur, dit Prunot d'un air sévère, que vous n'entendez pas parler du duc de Pharsale, mon oncle?...

— Je n'ai pas l'honneur..., commença du Chesnel en saluant le baron.

Puis il ajouta, en se tournant vers le gros de l'assemblée:

— Ceci est un commérage, mais tout le quartier prétend que ce pavillon est le Parc-aux-Cerfs de M. le duc de Compans-Maillepré.

Toutes les personnes présentes connaissaient plus ou moins M. le duc.

— Ah bah ! commença Montfermeil, je lui ai arraché dans le temps...

Il s'interrompit et se mordit la lèvre.

— Un dent, acheva Chapitaux.

Cela fit rire J.-B.-S.-T. Sanguin.

— Je croyais, dit la lorette, que M. le duc recevait au Marais.

Ceci, dans son genre, était aussi une naïveté; mais madame de Saint-Pharamond ne se mordit point la lèvre. Elle avait fait plus d'heureux que Montfermeil n'avait arraché de dents, — et elle ne s'en cachait point.

Elle avait dû rendre quelques visites au vieil hôtel de Maillepré au temps où M. le duc y faisait son appartement en ville.

Tout le monde, cependant, avait passé sur le balcon, voulant voir de près la petite maison de M. le duc.

C'était à peu près le moment où ce dernier perdait haleine à poursuivre la fuite désespérée de Sainte.

La chambre où s'entretenait madame Brunel et Burot regardant par le trou de la serrure, se trouvait juste en face du balcon.

Le soleil entrait d'aplomb dans cette pièce par la fenêtre grande ouverte. Le regard des convives pouvait, malgré la distance, arriver jusqu'aux dignes serviteurs de M. le duc et même à la rigueur distinguer leur manége.

— Il me semble que j'aperçois quelque chose au fond de la chambre, dit la lorette. — S'ils pouvaient nous donner la représentation !...

Tous les cous se tendirent, tous les lorgnons tombèrent en arrêt.

—Ah ! diable, oui ! dit Chapitaux; il y a quelqu'un là, au fond. Si j'avais seulement ma lorgnette d'opéra !...

— Qu'à cela ne tienne, répondit du Chesnel, nous pouvons nous procurer des lorgnettes.

Du Chesnel était d'humeur détestable et il en voulait à M. de Compans. En outre, sa tête était échauffée. — L'idée de préparer un scandale lui sourit.

Elle sourit bien davantage encore aux autres convives qui rentrèrent joyeusement dans le salon en se promettant une bonne comédie.

Madame de Saint-Pharamond surtout était empressée, comme si elle n'eût jamais rien vu de semblable...

Du Chesnel cependant mit en réquisition toutes les lunettes de la maison. Il revint bientôt avec son butin consistant en trois lorgnettes de spectacle et une longue-vue dans son étui.

Derrière lui un domestique s'avançait gravement portant une énorme lunette d'approche en cuivre montée sur pivot.

Ce télescope fut salué par d'unanimes acclomations.

Le domestique le plaça au beau milieu du balcon, le braqua sur la enêtre ouverte et se retira.

Du Chesnel modéra d'un geste ce bruit qui se faisait autour de lui.

— Taisons-nous, dit-il, ou la croisée se fermera...

Cet avertissement sage produisit un effet magique. On passa sur le balcon bien doucement et chacun s'occupa de mettre à son point les longues-vues apportées.

C'était un singulier spectacle de voir tous ces gens assemblés tenant en main chacun un instrument d'optique et le braquant sans façon sur la demeure d'autrui. Cela ressemblait un peu à ces réunions d'astronomes bourgeois qui se donnent rendez-vous pour observer en commun, à l'aide de télescopes improvisés, l'éclipse de soleil annoncée.

Tout ce monde regardait sans bruit aucun.

Ils aperçurent d'abord distinctement Burot et madame Brunel.

La lorette devina tout de suite quelle était leur occupation.

— Les drôles sont aussi curieux que nous !... dit-elle ; — mais ils sont mieux placés.

Les quatre chevaliers admirèrent l'esprit subtil de leur reine.

Une minute se passa durant laquelle on ne vit rien de plus.

Durandin, qui était un homme prudent, ne prenait point ostensiblement part à l'empressement général. Il se tenait à demi caché dans l'em rasure de la fenêtre et regardait à l'œil nu, sans se laisser voir.

Madame de Saint-Pharamond se servait de la longue-vue. Chapitaux, avec une galanterie qui rappelait énergiquement

les temps chevaleresques, avait plié le genou devant elle et prêtait son épaule pour lui servir de point d'appui.

Chacun regardait. — L'attention se fatiguait. On allait abandonner ce passe-temps peut-être ; mais, à ce moment même, une jeune fille, s'élançant entre M. Burot et madame Brunel, traversa la chambre et vint s'appuyer haletante à la fenêtre.

La comédie promise commençait.

— C'est qu'elle est charmante! dit madame de Saint-Pharamond.

Tout le monde répéta :

— Elle est charmante!

Excepté pourtant Félicien Chapitaux, qui dit en se tournant vers la lorette :

— Elle n'est pas aussi jolie que vous!

— Chut! fit du Chesnel, n'allons pas éveiller leur attention.

On se tut encore.

On se tut jusqu'au moment où le duc chancelant porta la main sur Sainte agenouillée.

Mais alors l'explosion, pour avoir été contenue plus longtemps, éclata plus foudroyante.

Du Chesnel, lui-même, donna le signal avec une joie méchante.

Ce furent des sifflets, des rires, des bravos, des huées.

La basse-taille militaire du baron Prunot se mariait au baryton de Chapitaux et aux notes suraiguës qui composent la voix d'une lorette.

Durandin était dans le salon et tournait ses pouces, étendu dans une bergère, en riant de tout son cœur.

Sur le balcon, les huées, les rires redoublaient au lieu de s'éteindre.

Du Chesnel était le plus ardent de tous.

Le charivari continua jusqu'au moment où M. le duc, épuisé par l'effort terrible qu'il avait fait récemment, écrasé sous la honte de l'avanie publique qu'il était obligé de supporter, chancela plus pâle qu'un mort et tomba entre les bras de ses serviteurs.

La représentation était finie. La lorette bâilla et dit :

— Ce n'est pas un dénoûment.

Puis elle permit à Chapitaux de se relever et ralluma paisiblement son cigare.

. . . . . .

Pendant que M. le duc recevait sur la tête ce coup de massue, il remportait ailleurs un petit avantage.

Les domestiques du marquis de Maillepré n'avaient jamais vu tant de visiteurs inconnus venir assiéger la porte de leur maître que depuis sa disparition.

C'étaient d'abord Romée et Nazaire, qui, comme nous l'avons dit, se relayaient dans son antichambre : ce fut ensuite M. Williams.

Denisart y était venu la veille. Nous n'avons pas oublié qu'il avait promis à M. le duc de lui rendre bon compte de certain portefeuille rouge qui devait être en la possession du marquis.

Denisart était venu flairer les êtres, examiner, sentir.

Il avait trouvé dans l'antichambre, où on l'avait introduit, Romée qui faisait sa faction.

Denisart et Romée ne se connaissaient point. — Le sculpteur attendait un livre à la main, et tâchait de trouver un peu de patience au fond de sa lecture.

Denisart se promenait de long en large dans l'antichambre. L'absence du marquis était déjà une circonstance favorable : cela permettait d'inspecter un peu ; cela donnait tout le temps de se reconnaître.

Denisart lorgnait chaque objet du coin de l'œil. Malgré sa bonne envie, il n'osa point tourner le bouton des portes ; mais il mit sa tête hors de la fenêtre et se rendit bien compte des dispositions de la maison.

Puis il sortit en disant qu'il repasserait le lendemain.

Un homme l'attendait dans la rue. C'était un gros garçon à la figure candide et rose, dont la physionomie ne nous est point inconnue.

En cherchant bien, nous nous souviendrons d'avoir admiré son innocent sourire dans les ateliers de MM. Rohrbach et Malfus, entre l'intrépide Poiret et le sceptique Cachard, dit *Feignant*.

Ce n'était rien moins que l'honnête Pierre Worms, dit *Poupard*, qui avait, dans un moment d'oubli, glissé dans sa poche les deux billets de mille francs de M. Potel.

Si l'on s'étonne de voir un personnage de l'importance de Denisart, philanthrope et ancien professeur, avoir des connaissances comme Pierre Worms, nous rappelerons que Denisart était l'ami du peuple, qu'il avait pour les êtres déchus cette tendresse commune à tous les exploiteurs de réforme ;

que, de plus, il n'était pas fier et qu'il n'est si piètre ami dont un homme habile ne puisse tirer bon parti à l'occasion.

Tout Denisart d'ailleurs s'occupe un peu du placement des ouvriers. C'est là une manière de pomper le sang du pauvre qui vaut presque les flatteries illustrées et le fanatisme social par livraisons.

Denisart avait placé Pierre Worms, et ces deux bons cœurs avaient été à même de se comprendre.

Pierre Worms était sans ouvrage depuis le vol tenté au préjudice du père Potel. Denisart n'était pas sans savoir que le brave Alsacien avait d'autres talents que celui de graveur.

Il fut heureux de le trouver en cette occasion, et Poupard fut heureux également d'utiliser honnêtement ses loisirs.

— Eh pien? dit l'Alsacien, lorsque Denisart fut de retour.

Celui-ci l'attira sous les arcades du Garde-Meuble et lui raconta ce qu'il avait observé.

— Ch'aurais pien fu dout ça dout seul, dit l'Alsacien. — Abrès, messié Ténisart?...

Pierre Worms disait cela de sa bonne voix placide et lente. Ceux qui passaient en ce moment dans les galeries du Garde-Meubles devaient se dire en voyant cette excellente figure auprès de la tête patibulaire du pédant : « Voilà un brave homme de provincial qui a de bien mauvaises connaissances!...»

Leur entretien fut long. Denisart décrivit le portefeuille rouge suivant les indications fournies par M. de Compans. — On arrêta les bases du marché. Worms reçut quelque argent pour acheter les menus ustensiles que nécessite une expédition de ce genre, et les deux acolytes se séparèrent.

Le lendemain, c'est-à-dire le jour même qui suivit l'enlèvement de Sainte, ce fut Pierre Worms, dit Poupard, qui, à son tour, se présenta chez M. le marquis de Maillepré.

Il était vêtu comme un bon ouvrier endimanché. Il eût fallut être un vétéran de la police de sûreté pour concevoir une ombre de défiance contre cette excellente et débonnaire tournure.

Il demanda à attendre M. le marquis. Tant de monde depuis quelques jours en avait fait autant, que les domestiques l'introduisirent sans difficulté dans l'antichambre.

Là se trouvait déjà Nazaire qui, couché sur sa banquette, en était à son premier somme.

Il ne s'éveilla point.

Worms le reconnut parfaitement. Un étonnement craintif se reflèta sur sa figure.

— Tiaple ! tiaple ! grommela-t-il, messié Tracon ! Tiaple !...

Il s'assit sur la banquette et demeura un instant irrésolu.

Puis il se leva et fit le tour de la chambre en reprenant son air d'innocente tranquillité.

En passant auprès de l'une des portes, sa main en toucha le bouton comme par hasard.

Ce fut un coup de baguette. La porte s'ouvrit sans bruit aucun. — Poupard jeta un regard rapide en arrière, puis il franchit le seuil, et la porte se referma comme elle s'était ouverte, sans produire aucun son.

XIII

PIERRE WORMS, DIT POUPARD.

Pierre Worms, dit *Poupard*, se trouvait dans la salle à manger de M. le marquis de Maillepré.

Au moment de franchir le seuil de l'antichambre, ses sourcils s'étaient froncés et sa physionomie avait changé complétement de caractère.

Mais cela avait été l'affaire d'une seconde. Aussitôt la porte refermée il retrouva son calme souriant et sa sérénité.

— Ce marquis-là, murmura-t-il en regardant tout autour de lui, — est choliment pien meuplé !...

Mais il ne s'arrêta point. Il traversa la salle dans sa longueur sans faire plus de bruit que si ses pieds eussent été nus, cela sans se gêner ni faire d'efforts et par le seul effet de l'habitude.

Il allait, du reste, les mains derrière le dos, et vous ne l'eussiez certes point pris pour un intrus.

Le bouton de la seconde porte résista. Pierre Worms plongea la main, sans se presser, dans la vaste poche de sa redingote. Lœil le plus exercé n'eût point aperçu ce qu'il en retira.

Pierre Worms avait de ces mains subtiles et coulantes dont le mouvement éblouit l'œil. Il eût fait un escamoteur de premier mérite.

L'objet qu'il venait de tirer de sa poche grinça doucement à l'intérieur de la serrure et rentra immédiatement

avec les doigts de Pierre Worms dans la doublure de sa redingote.

La porte était ouverte.

La pièce où passa le gros Alsacien était le salon de réception de M. le marquis de Maillepré.

Worms eut un bon sourire d'admiration en voyant ces riches tentures de soie et l'or qui brillait partout aux belles moulures des boiseries.

Il tâta les tapis, il palpa les rideaux, il essaya de son doigt dodu le siége élastique des fauteuils.

Et il secoua la tête d'un air satisfait en murmurant :

— C'est choliment choli !...

Après le salon venaient le cabinet de travail et la chambre à coucher du marquis. Pierre Worms y pénétra successivement. Il avait une clef magique.

Il visita d'abord l'une et l'autre de ces pièces en détail; puis il étendit sur le lit du marquis un immense foulard de fil alsacien et l'emplit paisiblement de tous les objets qui pouvaient être à sa convenance.

Il y mit jusqu'aux pantoufles du marquis.

Quand il jugea sa collection complète, il noua le mouchoir par les quatre coins, et le paquet disparut sous le revers étoffé de sa redingote.

Quelques menus objets trouvèrent place dans les poches de son pantalon et même dans son chapeau.

Tout en accomplissant cet acte de pillage audacieux, Pierre Worms gardait son apparence tranquille et débonnaire. La sérénité d'une conscience pure brillait sur la fraîcheur épanouie de son visage.

Quand il lui fut bien prouvé qu'il n'y avait plus rien à prendre, il songea au but de son expédition et se dirigea vers le secrétaire du marquis, non sans jeter un regard de regret profond à deux magnifiques vases de la Chine où il aurait pu prendre un bain et que, par conséquent, il ne pouvait mettre dans sa poche.

La serrure mignonne du secrétaire ne résista pas mieux que la forte serrure du salon.

En un tour de main, Pierre Worms se trouva en face de trois rayons de palissandre supportant quelques papiers, beaucoup d'or et des billets de banque jetés parmi des bijoux de prix.

L'Alsacien faillit rendre l'âme à la vue de toutes ces richesses, tant il éprouva de joie.

Il mit ses deux mains sur son excellent cœur pour en comprimer les battements. Il eut un grognement heureux et fut quelque temps avant de toucher cet or, afin de prolonger sa jouissance.

Puis tout à coup il y plongea ses deux mains, qui frémirent. Il retourna les louis à pleines poignées, il caressa le doux papier des billets, il fit chatoyer les pierres des bagues et revint à l'or, qu'il pétrit entre ses doigts en grondant sourdement.

Puis ces poches se gonflèrent de toutes ces richesses entassées pêle-mêle. Il enfournait sans compter le brave Alsacien, et même, lorsqu'un louis égaré roulait sur le tapis, il avait la grandeur d'âme de ne se point baisser pour relever.

— C'est lé brofit du cârçon, disait-il avec sa bonhomie sérieuse.

Et il continuait de bourrer ses poches gonflées.

Le portefeuille rouge était tout au fond d'un tiroir à secret et caché derrière des liasses de papiers.

Pierre Worms le trouva. C'était un chercheur éminemment habile à qui rien n'échappait.

Il commença par l'ouvrir pour voir s'il ne contenait point encore quelques billets de banque, — mais le portefeuille ne renfermait que les papiers enlevés autrefois à James Western.

Pierre Worms n'avait plus de place ; il fut obligé de jeter, avec un douloureux soupir, les pantoufles du marquis pour caser le portefeuille quelque part.

L'expédition était accomplie.

Pierre Worms reprit le chemin de l'antichambre, fermant sur sa route toutes les portes derrière lui avec beaucoup de soin.

Celle de l'antichambre tourna comme la première fois sur ses gonds, et Worms se trouva de nouveau auprès de Nazaire dormant sur une banquette.

L'Alsacien n'avait pas été plus d'un quart d'heure dans son expédition.

Une idée diabolique traversa son esprit à la vue du sommeil de Nazaire.

— Si ché médais quelque jose dans la boche té messié Tracon? se dit-il.

Il réfléchit un instant, et sa main se glissa sous les revers de sa redingote.

Il avait bonne envie de se venger de Nazaire ; — mais il fallait sacrifier encore quelques bribes de son butin, et il avait eu déjà la douleur d'abandonner les pantoufles du marquis!...

Le cœur lui manqua.

Il sortit. — Dans la première antichambre où se tenaient les domestiques, il dit en passant :

— Ché réfientrai... Brésentez pien mes resbects à messié le marquis... Une autre fois...

Il salua bien poliment et descendit l'escalier.

De l'autre côté de la rue il y avait une voiture. Pierre Worms traversa la chaussée sans se hâter et monta dans cette voiture, qui partit aussitôt au galop.

Denisart était là. — C'était ce matin même que Biot l'avait jeté par la fenêtre d'un premier étage; mais il n'y paraissait guère.

Sauf quelques accrocs à son habit rapé, quelques égratignures aux mains et au visage, le pédant se portait de charme et n'était pas beaucoup plus laid à voir que de coutume.

— As-tu le portefeuille? demanda-t-il à Worms.

— Ui, répondit l'Alsacien.

Denisart devint blême de joie, parmi les taches rougies que laissait sur sa joue son ivresse récente.

Ce portefeuille le mettait à la tête de mille écus, et, avec mille écus, Denisart se faisait fort de pomper plusieurs millions de sous...

— Donne, dit-il à Worms avec empressement.

L'Alsacien tira le portefeuille de sa poche, mais il ne le lâcha point.

— Fu m'afez bromis teux cents vrancs, répliqua-t-il.

Le brave Alsacien avait sur lui la valeur d'un millier de louis.

Denisart, au contraire, suivant sa coutume, ne possédait pas une obole.

Cette difficulté soulevée pensa occasionner un sérieux conflit; mais tout s'arrangea grâce à la bonne volonté de l'excellent Pierre Worms, qui consentit à recevoir un billet de Denisart.

Cet acte fut passé sur le comptoir d'un marchand de vin.

Denisart reçut le portefeuille, et Pierre Worms s'en alla retenir sa place pour *Milusse*, afin de jouir, au sein de son industrieuse patrie, d'une fortune acquise si honorablement.

. . . . . .

Biot était revenu, comme nous l'avons dit, dans la chambre de l'aïeule sans avoir pu joindre Denisart.

Lorsqu'il était arrivé à l'angle de la rue Culture-Sainte-Catherine, le pédant avait disparu.

A son retour, il trouva la vieille duchesse sans voix, et Berthe réduite à un état de faiblesse qui semblait voisin de l'anéantissement.

Elle respirait avec beaucoup de peine. — Sa tête s'appuyait au dossier de son siége et ses yeux étaient fermés.

Nous savons jusqu'où allait le dévoûment de Biot; mais ce dévoûment, pour être absolu et complet, ne donnait point à l'intelligence du brave Breton le ressort et la finesse qui lui manquaient.

Il était facile à étonner. La tendresse de son cœur lui ôtait souvent le sang-froid nécessaire; — et vraiment, dans les circonstances extrêmes et funestes où se trouvaient tous ceux qu'il aimait, Biot ne pouvait, on le concevra, garder un jugement calme et rassis.

De plus habiles que lui auraient perdu la tête.

C'était depuis des années une succession de malheurs continus que la main de Dieu entassait, impitoyable, sur les tristes débris de la race de Maillepré.

Tous étaient frappés à la fois.

On ne savait lequel des enfants du marquis Raoul avait eu, dans ce partage d'infortunes, le lot le plus cruel.

On en était à regretter amèrement ces jours de misère où la souffrance égale était comme une habitude.

Berthe se mourait; nulle main fraternelle n'aidait son agonie. — Pendant que Gaston blessé demeurait captif d'une volonté mystérieuse, Sainte, la pauvre enfant était enlevée et subissait peut-être le mortel malheur qui menait au tombeau Berthe déshonorée...

Ces idées roulaient confusément et se choquaient dans la tête de Biot, qui se sentait devenir fou.

Ses yeux étaient fixes, — son front se plissait à grosses rides sous l'effort désespéré du travail de son cerveau.

Il cherchait un moyen de combattre cette fatalité écrasante; il s'irritait de rester oisif en face de Maillepré à l'agonie.

Il demandait à Dieu, avec une angoisse amère, une inspiration qui put être le salut de ses maîtres.

Mais en son esprit il n'y avait que ténèbres. Son courage, qui jusque alors n'avait point fléchi, pliait, écrasé sous le désespoir.

Son regard demeurait fixé sur Berthe.—Ses sourcils étaient froncés violemment. De larges gouttes de sueur tombaient sur ses joues.

Au bout de quelques minutes, il s'arracha par un effort véhément à cet état de prostration inerte. — Il descendit précipitamment l'escalier de l'aile droite, ouvrit la porte cochère, et appela l'Auvergnat qui avait mission de le remplacer pendant ses absences.

Il n'avait eu ni le temps ni la présence d'esprit de dépouiller son habit de livrée. Il était nu-tête. — Ses longs cheveux mêlés tombaient en désordre sur son collet galonné. Sa chemise débraillée et gardant les traces de l'effort qu'il avait fait pour soulever Denisart, tombait hors de son gilet ouvert et laissait voir la noire toison de sa poitrine.

Les paisibles passants du Marais qui le virent longer en courant la rue des Francs-Bourgeois se rangèrent avec empressement pour ne point lui faire obstacle, et durent raconter à leurs femmes le danger évité de cette effrayante rencontre...

Biot avait l'air d'un fou furieux.

Il s'était élancé dans la rue et courait tête baissée en se dirigeant vers la place Royale.

Il tourna l'angle de la rue Saint-Louis et vint heurter à tour de bras à la porte du n° 26.

Le triste Jalambot, malgré ses habitudes de lente obéissance, dut obtempérer immédiatement à ce vigoureux appel.

Il ouvrit, et, sur l'injonction de Roxelane, il mit la tête à la porte de la loge pour invectiver l'insolent qui se permettait de frapper si fort.

Mais, à la vue du personnage formidable qui passa devant lui comme un trait et se précipita dans l'atelier de Roméo, la voix du mari de la reine s'arrêta dans son palais.

— Eh bien, Jalambot... malheureux! dit Roxelane, qui

donnait à son gros chat des signes non équivoques de passion, — tu l'as laissé passer sans souffler, poule mouillée!...

— Ma petite chérie..., commença doucement Jalambot.

— La paix!... Tu ne sais pas te faire respecter, sans cœur!... Les gens passent devant toi sans m'ôter leur chapeau, comme si j'étais à la charité!...

Jalambot se retourna et répondit de ce ton soumis qui désarmerait une tigresse, mais qui ne désarme point les reines mariées :

— Ma bonne petite...

— La paix!... s'écria de nouveau Roxelane; — chaque fois qu'on me manque, tu mériterais de payer pour le monde qui sont malhonnêtes!...

Roxelane s'échauffait en parlant. Si elle n'avait pas tenu son gros chat entre ses bras, son terrible balai eût joué peut-être un rôle dans la conversation.

Mais le matou faisait le galant, lissait ses poils, dressait ses oreilles et la regardait tendrement de ses yeux jaunes endormis.

Le cœur farouche de Roxelane s'amollit. Elle mit un baiser entre les deux oreilles de son chat et donna trêve à Jalambot.

Si quelqu'un s'étonne de voir un matou figurer parmi nos personnages, nous répondrons que, dans *les Amours de Paris*, il eût été malséant d'oublier les sentiments de la portière...

Biot traversa l'atelier de Romée sans prendre garde aux cris de Petit-Louis et de Croquignole, troublés inopinément dans leur partie quotidienne,

Il monta quatre à quatre les escaliers et tomba comme une bombe dans l'appartement du sculpteur.

Romée était au lit. — Il n'était rentré que depuis peu de temps, ayant passé la nuit au poste de la rue Saint-Antoine.

On se souvient qu'au moment où Burot, Denisart et Roby, faisant faction dans la rue des Francs-Bourgeois, vers onze heures du soir, guettaient l'instant favorable pour opérer l'enlèvement projeté, Romée était arrivé tout à coup en sortant de la loge de Biot.

Sa présence avait singulièrement contrecarré les desseins du secrétaire de M. le duc.

M. Burot, nous le savons, avait de puissantes raisons pour craindre Romée.

Cette crainte était chez lui si forte, qu'en distinguant les traits du sculpteur au clair de lune, il ne vit rien autre chose à faire qu'à remonter en voiture.

Mais, au moment où il touchait le marchepied, il avait entendu le pas d'une patrouille, et une idée diabolique avait traversé son cerveau.

Denisart, cette nuit là, était prédestiné à une multitude de chutes.

Burot laissa la patrouille s'approcher jusqu'à une cinquantaine de pas. Quand il distingua parfaitement les fourniments et les autres signes que nos soldats ont le soin d'arborer pour ne point prendre en traîtres les voleurs, il saisit Denisart par les épaules et le poussa devant lui jusqu'auprès de Romée.

Denisart, qui était ivre déjà, criait et se plaignait.

Burot enfilait à haute voix un chapelet d'invectives. Cela se termina par un croc-en-jambe qui mit Denisart étendu au milieu du ruisseau.

La patrouille cependant doublait le pas. Burot courut au-devant d'elle et requit main-forte contre Romée, qui venait, disait-il, d'assommer son camarade.

Romée voulut se défendre. Le chef de la patrouille, qui était un homme ferme et intelligent, lui coupa la parole au nom de l'ordre public.

Le délit était flagrant. Il est bon que les gens chargés de veiller sur la tranquillité publique aient ce coup d'œil rapide qui voit instantanément le fort et le faible des choses.

— On traîna Romée au poste.

On aurait bien pu y mener aussi Burot et ses deux acolytes; mais ces messieurs étaient évidemment des gens paisibles. Ils avaient leur voiture.

Certes, on ne peut pas mettre des maréchaux de France ni même des élèves de l'École polytechnique à faire le guet la nuit dans nos rues; mais il serait injuste d'exiger un respect absolu pour la jurisprudence du corps de garde : un caporal est homme et faillible. — La consigne nous envahit. Sans parler de ce soldat qui mit une balle dans le ventre à un malheureux ivrogne aux prises avec la grille des Tuileries, il suffit de passer une heure sous l'un des vestibules du Louvre pour constater quelque acte de petit despotisme militaire.

Nous avons vu, l'autre jour, un factionnaire refuser en cet

endroit le passage à une pauvre femme boiteuse qui portait trois chemises dans un mouchoir.

Sans chercher beaucoup, on pourrait trouver, ce nous semble, à nos soldats d'autre emploi que de croiser la baïonnette sur de vieilles femmes et de petits enfants.

Mais cela rentre, il faut le dire, dans un ordre de choses parfaitement accepté.

Le peuple, qui est souverain, n'est pas gâté par nos usages. On lui demande un sou pour traverser ce pont historique où il planta en juillet le drapeau tricolore. — Ce jour-là seulement, il y passa pour rien...

Aux deux entrées de ces galeries brillantes qui percent les maisons en droite ligne et abrègent le chemin, on a placé des invalides chargés expressément de barrer la route aux gens qui ont le plus besoin de compter leurs pas. — Vous qui avez les bras libres et qui vous promenez, passez; mais vous qui chancelez sous un fardeau trop pesant, faites le grand tour!...

Il en est de même au Louvre, et la consigne est pire aux Tuileries.

Aux Tuileries, vous n'entrez ni en blouse ni en casquette; votre costume de travail, ô peuple! est proscrit de ce palais qui est votre conquête!...

Quant à vos plaisirs, le budget subventionne des théâtres, mais ce ne sont pas les vôtres. — Vous n'avez même plus ce jour unique dans l'année où il vous était permis de vous asseoir *gratis* dans les stalles brillantes de l'Opéra ou sur les banquettes classiques du Théâtre-Français.

Vous payez nos chanteurs et vous payez nos tragédiennes. — Vous avez le droit d'être fiers d'elles et d'admirer leur talent sur parole...

L'arrivée de Biot réveilla Romée en sursaut.

Il ne comprit point la première annonce du malheur de Sainte, et se fit répéter deux fois le récit de ce qui s'était passé.

Lorsqu'il comprit, il bondit hors de ses couvertures, et passa ses habits avec une hésitation silencieuse.

— Que faire? mon Dieu, que faire? répétait Biot.

Quand le sculpteur eut fini de s'habiller, son hésitation reparut : il était presque aussi troublé que Biot.

Ce coup le frappait si rudement, que la vigueur hardie et soudaine qui était le propre de son esprit en demeurait comme engourdie.

Il resta un instant devant Biot, immobile et les bras croisés sur sa poitrine.

Leurs regards indécis se croisaient, leurs yeux s'interrogeaient, cherchant avidement une inspiration ou un conseil.

Mais il n'y avait rien en eux que doute et trouble et douloureuse hésitation.

Romée fit enfin quelques pas dans sa chambre et se pressa le front à deux mains, comme pour dompter ses esprits révoltés.

— Il faut agir, dit Biot ; — chaque minute perdue est un affreux malheur!...

Romée lui imposa silence d'un geste et continua de suivre laborieusement son travail mental à travers la confusion de son cerveau.

Quand il découvrit son visage, il était vainqueur de lui-même. Son front se redressa plus calme ; ses yeux brillèrent d'intelligence et de courage.

Biot se sentit renaître et reprit espoir rien qu'à le regarder.

— Montez en voiture, dit Romée d'une voix ferme et rapide, — faites-vous conduire à la préfecture de police et déposez de ce que vous avez vu.

— C'est vrai, murmura Biot. — Mais vous?...

— Moi, reprit Romée, — il est un fil qui peut me conduire jusqu'à Sainte... J'espère.

Biot se précipita sur sa main et la serra contre sa poitrine.

— Ah ! si vous la sauvez, murmura-t-il d'une voix étouffée par l'émotion, — si vous la sauvez!... je n'ai rien à donner en ce monde, mais chaque jour jusqu'à la fin de ma vie, je prierai Dieu pour qu'il vous fasse heureux!...

— A l'ouvrage! dit Romée en lui serrant fortement la main.

Ils descendirent en toute hâte et gagnèrent la rue.

Le soumis Jalambot était resté sur le pas de sa porte pour attendre Biot et lui payer sa dette de récriminations.

Mais Roxelane avait pris pour elle tout le courage de la communauté. — Jalambot n'osa pas.

Biot et Romée se rendirent en courant au boulevard et montèrent tous les deux séparément en voiture.

Biot partit pour la préfecture de police ; — Romée se fit conduire au faubourg Saint-Honoré à l'hôtel de M. le duc de Compans-Maillepré.

CINQUIÈME PARTIE

— LE SALON DES ANCÊTRES —

I

LA BOITE D'OR

Un quart d'heure après avoir quitté Jean-Marie Biot, Romée descendait devant la porte cochère du petit hôtel de Maillepré.

Il jeta le nom de M. le duc au suisse et passa franc comme un habitué de la maison.

Dans l'antichambre, on lui dit que M. le duc était absent.

Romée tomba dans un grand embarras; il avait la certitude que M. de Compans était l'auteur de l'enlèvement de Sainte. Il aurait parié sa vie que l'agent de cet enlèvement avait été cet homme qu'il avait rencontré déjà deux fois, l'une sous le péristyle de l'Opéra, l'autre dans la loge de Jean-Marie Biot, au vieil hôtel de Maillepré.

Bien qu'il ne l'eût point reconnu la veille parmi ces gens à mine suspecte qui rôdaient sous la fenêtre de Sainte, il gardait la conviction que cet homme devait être l'un d'eux.

Mais il ignorait son nom. — A défaut de M le duc, voir cet homme était important, peut-être décisif...

Comment le demander?

Il faisait ces réflexions, immobile au milieu de l'antichambre, et les valets commençaient à le regarder curieusement.

— Il m'importait de voir M. le duc, dit-il enfin; car je venais pour une affaire du plus haut intérêt. Mais, en définitive, je puis m'ouvrir à celui qui le représente... à son homme de confiance... L'affaire n'admet point de retard.

— Si monsieur veut parler au secrétaire de M. le duc?.., dit un domestique.

— Précisément, répondit Romée.

On s'enquit de Denisart, qui était le secrétaire sérieux; mais point de Denisart.— Le pédant attendait en ce moment dans sa citadine Pierre Worms, qui mettait au pillage l'hôtel du marquis de Maillepré absent.

— M. le duc, dit-on à Romée, a bien un autre secrétaire; mais...

— Faites-moi voir cet autre secrétaire, répliqua Romée.

Cet autre secrétaire était Burot, qui était rentré depuis une heure, après avoir rempli ses fonctions, comme nous l'avons vu, à l'appartement en ville. Il dormait de son mieux pour se refaire des fatigues de la nuit, et ne s'attendait guère aux foudres qui le menaçaient.

Romée monta sur les pas du domestique, qui frappa à la porte de M. Burot.

Celui-ci ne répondit point.

Le domestique se tourna vers Romée d'un air qui voulait dire :

— Je ne puis faire davantage ;— revenez à un autre moment.

Mais ce n'était point le compte du sculpteur.

D'un geste calme et très-naturel, il écarta le domestique, fit jouer la clef et entra sans façon.

Il referma la porte derrière lui,

— C'est quelque créancier, se dit le domestique;— ma foi, qu'ils s'arrangent !...

Burot était couché, le visage tourné vers la lumière.

Du premier coup d'œil, Romée reconnut son homme.

Il avança un siége, s'assit au chevet et pesa du doigt sur l'épaule du secrétaire.

Celui-ci réparait en consience le temps perdu et sommeillait profondément,

Mais le doigt de Romée pesait de plus en plus fort et s'enfonçait dans la chair de l'épaule.

Burot gémit, grogna, sauta et finit par se dresser sur son séant en se frottant les yeux.

Burot, pris au lit, ne paraissait point à son avantage.

Le blanc de l'oreiller encadrait disgracieusement sa figure rouge et osseuse. Pour n'être que laid, le maraud avait absolument besoin de toilette.

Ses yeux clignotants, éblouis soudain par le grand jour, ne reconnurent point d'abord Romée. — Lorsqu'ils le reconnu-

rent, ils se refermèrent, effrayés, et ne voulurent point se rouvrir.

Burot croyait faire sans doute un très-mauvais rêve...

Mais le doigt de Romée se remit à la même place sur son épaule et s'y inscrusta de plus belle.

Burot essaya un regard timide et poltron.

Ses pommettes devinrent pâles; il trembla sous ses couvertures.

C'est qu'il n'y avait point à s'y tromper ; ce n'était pas un rêve. — Romée, l'homme terrible qui avait cassé ses deux dents et sa pipe, — était là devant lui, calme, froid, sévère, plus effrayant mille fois que dans son courroux. Burot se souleva sur le coude à moitié et demeura bouche béante.

L'œil de Romée, qui se fixait sur lui froid et dur, le fascinait.

Romée ne parlait point encore.

A mesure que ce silence se prolongeait, le secrétaire sentait grandir au dedans de lui son angoisse poltronne. — Il ne bougeait pas; seulement ses yeux épouvantés se baissaient et se relevaient par un mouvement périodique et lent.

Romée ne parlait point encore. — Burot étouffait ; ses jambes tremblaient violemment sous sa couverture. — Deux gouttes de sueur perlèrent sous ses cheveux et tombèrent sur le collet de sa chemise.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, balbutia-t-il avant que Romée eût pris la parole.

— Levez-vous, dit le sculpteur.

Burot sortit du lit et voulut commencer à s'habiller; mais il tremblait tellement et ses yeux étaient si troublés, qu'il ne pouvait se reconnaître parmi les différentes pièces de son costume.

Ses bas, son caleçon semblaient être devenus rétifs, il ne savait plus entrer dans son pantalon.

Romée patienta durant une minute.

Au bout de ce temps, il reprit très-froidement :

— Dépêchez-vous!

Le pantalon du malheureux Burot s'échappa de sa main ; Romée était pour lui la tête de Méduse. Il se fût privé de jouer la poule pendant un an et un jour, à condition d'être débarrassé de Romée.

Ses joues, naguère si enflammées, étaient maintenant livides, et c'était un spectacle grotesque de voir cette face

maigre, osseuse, effarouchée, se perdre, grosse comme le poing, parmi les énormes touffes d'une chevelure et d'une barbe hérissées.

Il ramassa lestement son pantalon et le passa au plus vite. Sa cravate bleue à fleurs jaunes fut nouée en un clin d'œil; son gilet ponceau se contenta d'un bouton, et son habit garda la poussière de la veille.

Il prit son chapeau, dont il lissa le poil avec le coude et resta devant Romée dans l'attitude d'un enfant sous la férule d'un sévère précepteur.

Romée se leva.

— Suivez-moi, dit-il.

Burot demeura partagé entre sa terreur présente et la crainte de ce qui pouvait se passer s'il quittait son domicile pour se mettre à la merci de Romée.

Il fit sur lui-même un effort héroïque pour prendre son air dégagé d'habitude.

— Ah çà! dit-il en essayant de sourire, — où diable allez-vous me conduire comme ça?...

Romée, qui se dirigeait déjà vers la porte, s'arrêta et se retourna.

Le sourire de M. Burot finit en une grimace de détresse.

— Il faut pourtant que je sache où vous me menez!... dit-il d'une voix larmoyante.

Romée ne répondit point et désigna la porte d'un geste impérieux.

— Passez devant, dit-il.

M. Burot eut comme un mouvement de révolte. Il haussa les épaules et planta son chapeau sur sa tête assez carrément. — On eût pu croire qu'il allait se regimber enfin contre ces ordres, infligés avec tant de laconique mépris.

Mais il se courba, de nouveau, terrassé sous le regard de Romée.

Il franchit le premier la porte. Romée le suivit en disant :

— Je vous défends de faire un geste ou de parler en traversant l'antichambre... Je serai derrière vous.

Ils descendirent ainsi les escaliers de l'hôtel.

Burot, suivant à la lettre la prescription reçue, franchit l'antichambre la tête immobile et roide, sans oser regarder ni à droite ni à gauche.

Il sentait le terrible sculpteur sur ses talons.

En passant, Romée jeta sa carte à un laquais.

— Présentez mes compliments respectueux à M. le duc, dit-il, et prevenez-le qu'il me reverra...

En entrant dans la cour, Burot poussa un gros soupir. Il ne put se défendre de lancer vers la loge du suisse un regard de lamentable détresse.

Le suisse lui ôta son chapeau.

Dans la rue, le fiacre attendait.

— Montez, dit Romée.

Burot se sentit perdre plante en quelque sorte. Jusqu'a lors la présence des gens de M. le duc l'avait entouré d'un semblant de protection.

Il allait se trouver seul avec Romée.

C'était terrible!

Il passait beaucoup de gens sur le trottoir; un instant, Burot eut l'idée de prendre sa course en criant: « A l'assassin! »

Mais, tandis qu'il hésitait, le doigt de Romée pesa par derrière sur son épaule.

— Montez, répéta tout bas le sculpteur.

Burot monta.

Quand il fut dans le fiacre, Romée vint mettre sa tête à la portière.

— Vous savez parfaitement ce dont il s'agit, reprit-il, toute explication serait superflue... Où allons-nous?

Burot aurait bien voulu rire ; mais ses lèvres crispées ne savaient plus que grimacer douloureusement.

— Où nous allons? répéta-t-il, en essayant pourtant, malgré le tremblement de sa voix, de se donner un air dégagé. — Ma foi! je n'en sais rien.

— Prenez garde!... dit Romée.

Burot fit aussitôt retraite.

— Nous irons où vous voudrez, murmura-t-il.

— Ecoutez, dit le sculpteur, dont les dents étaient serrées, j'ai peur de perdre patience!... Vous savez qui je cherche... Elle ne peut être à l'hôtel même de M. de Compans... Où l'avez-vous menée?...

Certes, le malheureux Burot avait bien plus peur que Romée de le voir perdre patience. — Le sculpteur ne se trompait point, il savait parfaitement ce dont il s'agissait.

Et c'est là justement ce qui rendait terrible le dilemme de la situation.

D'un côté, Romée, et comment résister à Romée, dont l'éloquence avait d'invincibles arguments? — De l'autre côté, le

duc, qui non seulement tenait les cordons de sa bourse, mais qui était redoutable aussi et savait se venger cruellement.

Burot accusait le ciel d'injustice. — Toutes ces tribulations lui venaient de l'accomplissement de son *devoir*....

Il tardait à repondre.

Romée franchit le marchepied d'un saut, s'assit dans le fiacre en face du secrétaire et ferma brusquement les deux portières, sur lesquelles il rabaissa les stores de serge rouge.

Burot poussa un gémissement. — Il roula ses yeux éperdus autour de cette boîte close où il était pris comme en un piége, et à la merci d'un adversaire impitoyable.

Il se vit assassiné, étranglé, broyé.

Mille fantômes passèrent devant sa vue...

Les stores fermés tamisaient un jour rougeâtre et lugubre.

Burot sentait son cœur se retirer, il lui semblait qu'il nageait dans son propre sang.

Il devinait les poches de Romée pleines de pistolets et de poignards. — Or, il n'était à l'épreuve que des coups de canne.

— Je vous dirai tout, murmura-t-il ; — ayez pitié de moi !

— Où allons-nous ? dit encore Romée.

Burot donna un regret tendre aux beaux appointements qu'il touchait chez M. le duc, et prononça bien bas le nom de la rue et le numéro de l'appartement en ville.

Romée rouvrit la portière et jeta ces indications au cocher. Le fiacre partit aussitôt.

— Maintenant que vous savez la chose, dit Burot, — vous n'avez plus besoin de moi... Puis-je m'en aller ?

— Non ! répliqua Romée.

Le secrétaire n'osa point insister.

Le jour commençait à baisser lorsqu'ils arrivèrent dans la rue de Ponthieu.

Le fiacre s'arrêta devant l'allée qui conduisait à la petite maison.

— Descendez, dit Romée,

Le secrétaire joignit ses mains.

— Vous ne me ferez pas entrer là ! — murmura-t-il. — M. le duc me tuerait !..,

Romée lui montra le marchepied de cet air auquel le malheureux secrétaire ne savait point résister.

Il fallut bien descendre.

Mais le duc était maintenant tout près, les deux terreurs

de Burot s'égalisaient. La crainte inspirée par son maître contre-balançait presque la crainte inspirée par Romée ; il ne savait plus à laquelle entendre...

Et, une fois dans l'allée couverte, son pas se ralentit, il finit par s'arrêter tout à fait.

— Allons ! — dit brusquement Romée.

Le malheureux secrétaire tomba sur ses deux genoux.

— Je sais bien qu'il va me tuer ! dit-il ; quel bien retirerez-vous de la mort d'un pauvre homme ?

Romée le releva à la force du bras.

— Marche ! dit-il en le forçant à reprendre sa route, — tu me serviras d'introducteur... Je n'ai pas le temps de faire le siége de ce repaire.

Il tenait Burot par le collet de son habit. Celui-ci, plus mort que vif, se laissa traîner jusqu'à la cour qui précédait la petite maison.

Arrivé là, il jeta un regard timide sur les fenêtres, comme s'il se fût attendu à y rencontrer le visage menaçant de son maître.

Il n'y avait personne aux croisées.

En retombant, le regard de M. Burot rencontra la porte.

Il vit, avec une inexprimable surprise, que cette porte, constamment close d'ordinaire, était aujourd'hui grande ouverte...

Un instant, la curiosité l'emporta chez lui sur la peur.

Il s'élança vers la porte, et, aux dernières lueurs du jour, il remarqua sur la serrure des traces non équivoques d'effraction.

La boîte de fer de cette serrure était comme broyée ; le pêne brisé montrait les paillettes brillantées de sa cassure.

Burot monta doucement l'escalier, Romée le suivit.

Au premier étage comme en bas, les portes étaient toutes ouvertes.

En avançant curieusement la tête, Burot entendit distinctement, parmi le silence qui régnait à l'intérieur, le bruit sec et facile à reconnaître d'un pistolet qu'on arme.

Romée l'entendit également.

Burot se rejeta en arrière comme si le canon de l'arme eût été déjà sous sa gorge.

Romée, au contraire, s'avança froid et ferme.

Il fit signe à Burot que la retraite lui était ouverte. — Le secrétaire, profitant de cette permission souhaitée si ar-

demment, sauta d'un bond dans la cour et d'un autre bond dans la rue...

Roméo, seul désormais, entra dans l'antichambre, dont les jalousies étaient fermées et où il faisait nuit complète. Il se dirigea dans les ténèbres vers l'endroit où s'était fait entendre le bruit de la batterie d'un pistolet.

. . . . . .

Dans le corps de logis du vieil hôtel de Maillepré, M. Williams était à prendre son repas.

John Robertson le servait.

C'était à peu près à l'heure où Biot montait en voiture pour se rendre à la préfecture de police.

Le jour marchait déjà vers son déclin.

Toby Grant entra dans la chambre où son maître achevait son repas.

— Je crois que monsieur est malade, dit-il, — je ne l'avais jamais vu ainsi. Depuis une heure, il sanglote sur sa couverture en murmurant des mots que je ne puis comprendre.

M. Williams jeta sa serviette et quitta la table aussitôt.

Il se dirigea vers l'ancienne bibliothèque de l'hôtel, qui servait de chambre à Oguah, et fit signe à ses deux serviteurs de ne point le suivre.

En approchant de la bibliothèque, il ralentit son pas et marcha légèrement pour ne point faire de bruit.

Avant même de franchir le seuil, il put entendre les sanglots du vieillard.

Il entra. — Oguah était couché tout de son long sur la couverture, à plat ventre, les coudes par terre et sa tête soutenue entre ses deux mains.

Il tournait le dos à la porte. On n'apercevait qu'une très-faible portion de son profil; mais, entre son bras et sa joue, M. Williams crut voir des larmes abondantes ruisseler sur la paille de sa couche.

Une sollicitude tendre et toute filiale se peignit sur le visage de l'Américain.

Il s'avança, retenant son souffle et appuyant son pied sur le sol avec précaution.

Oguah continuait de sangloter et ne savait pas qu'on l'épiait...

Ses sanglots s'entremêlaient de plaintes confuses et de paroles indistinctes.

Parfois il laissait tomber sa tête sur ses deux bras croisés. Son corps, amaigri par la vieillesse, tressaillait au choc d'une immense douleur.

Puis son front se relevait et s'appuyait aux paumes de ses mains. — Il semblait alors contempler un objet placé immédiatement sous ses yeux.

Cet objet, M. Williams ne pouvait l'apercevoir; les épaules d'Oguah le lui cachaient.

A mesure qu'il avançait sur la pointe du pied, les gémissements du grand chef arrivaient moins confus à son oreille.

M. Williams put bientôt reconnaître que c'étaient des plaintes en langue indienne, des plaintes ou plutôt une sorte de prière mystique entremêlée de soupirs.

M. Williams n'osait approcher davantage, de crainte d'éveiller l'attention d'Oguah, qui s'irritait lorsqu'il était surpris ainsi dans ses moments de douleur.

Il se bornait à écouter, et il eut un moment de surprise indicible lorsqu'il entendit, au milieu des gémissements d'Oguah, le nom de Berthe, plusieurs fois prononcé en français.

— Berthe! murmurait le vieillard en dépouillant les formes emphatiques du langage des Chérokées; — Berthe! je te revois toutes les nuits... mes songes te connaissent... et tu es jeune dans mes souvenirs!... Berthe, oh! Berthe, je t'aime comme je t'aimais... Tu es toujours ma tristesse et ma joie... Toute ma vie est en toi...

Il se souleva brusquement, sa voix devint creuse et trembla de colère.

— Et cet homme! murmura-t-il, oh! cet homme que j'ai tué!... Elle aime sa mémoire!... Le voilà... le voilà! que ne puis-je le tuer encore!...

Dans le mouvement qu'avait fait Oguah, le regard de M. Williams s'était glissé entre son bras et ses flancs; il avait aperçu devant lui un objet brillant, dont il n'avait pu distinguer précisément l'espèce.

Avant qu'il pût approcher son lorgnon de son œil, le grand chef remit ses deux mains à terre et couvrit de nouveau l'objet brillant.

— Moi!... reprit-il en frissonnant et en pleurant, — elle me hait!... N'est-ce pas hier qu'elle m'a repoussé du pied?... Son pied brûle encore ma poitrine!...

Il y avait dans son regard, qui tantôt brûlait superbe et irrité, il y avait tour à tour du découragement, du délire et un immense courroux contre elle-même.

Elle ne parlait point...

Gaston, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, s'était laissé retomber sur l'oreiller. Sa tête se renversait, pâlie, parmi le désordre de ses cheveux. — Les plis de sa chemise étaient roses autour de son épaule. C'était un reflet du bandage sanglant qui s'apercevait à travers la toile, à l'endroit de sa blessure.

Il fermait les yeux avec fatigue. — Ses sourcils contractés et le jeu lent des lignes de sa bouche disaient une amertume profonde.

Carmen le contempla durant quelques minutes.

Deux larmes roulèrent sur sa joue qui brûlait.

Elle se couvrit le visage de ses mains, et sa poitrine, douloureusement soulevée, se déchira en un sanglot...

Gaston rouvrit les yeux pour les refermer aussitôt après. Il tourna sa tête du côté de la ruelle du lit.

Carmen, navrée, tomba sur ses genoux.

— Oh ! Gaston ! Gaston !... dit-elle ; — vous ne pouvez plus m'aimer !...

A ce cri suppliant répondit le silence.

Carmen reprit parmi ses pleurs désolés :

— Gaston, je vous demande un mot de pitié... un seul mot... Si vous saviez comme je souffre !

Le silence encore...

Carmen joignit ses mains et les éleva vers le ciel.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, — ne me frappez pas dans son amour... Gaston !... oh ! Gaston, pitié !...

Le silence toujours...

Les yeux de la baronne s'égarèrent ; elle jeta ses mains jointes sur le lit et colla aux couvertures son visage trempé de pleurs. — Vous eussiez vu tout son corps tressaillir aux élans saccadés d'une intolérable angoisse...

La puissante femme fléchissait plus bas que n'eut fléchi une femme ordinaire. C'était un désespoir violent qui l'écrasait...

Elle n'avait plus ressort ni soutien. — Où était sa volonté forte ?...

Plus faible qu'un enfant, elle n'avait plus que des larmes déchirantes et des plaintes. Elle était domptée. Son âme

agonisait. La parole lui manquait. Elle se débattait, défaillante, sous l'horrible poids de sa torture...

Dans le silence, on n'entendit plus que le bruit de ses sanglots, qui allait s'affaiblissant...

Puis au bout de quelques minutes, à ce bruit de plus en plus sourd, vint se joindre le sifflement pénible de la respiration du blessé.

Gaston s'agita. — Sa poitrine étouffée cherchait de l'air, parce que l'amertume de sa colère se fondait en une émotion d'une autre nature.

Les sanglots de Carmen lui tombaient sur le cœur.

Il se retourna brusquement. — Lui aussi avait les yeux en pleurs.

Il vit Carmen abîmée dans sa douleur poignante. Il l'attira vers lui doucement et baisa ses cheveux.

On n'entendit plus les sanglots de Carmen.

Mais elle ne se releva pas tout de suite et sembla savourer délicieusement cette caresse inespérée.

Lorsqu'elle se releva enfin et qu'elle rejeta en arrière les boucles mêlées qui couvraient son visage, une reconnaissance attendrie souriait sous ses larmes.

— Merci !... murmura-t-elle.

Et, comme elle vit bien de l'amour encore dans le regard de Gaston, son âme se réchauffa; son cœur bondit, renvoyant le sang à sa joue et mettant autour de sa beauté des rayons plus suaves...

Ses larmes étaient séchées, laissant humide pourtant la soie de ses longs cils.

Il ne restait sur ses traits qu'une langueur divine, charme nouveau qui la faisait plus sûre d'être adorée...

— C'est à moi d'implorer mon pardon, madame, dit Gaston, chez qui la passion renaissante combattait un reste de froideur; — aurais-je dû vous reprocher ce qui est la faute de votre frère?... Mais si vous saviez comme elles ont été longues et cruelles ces sept années qui ont suivi la perte de notre espoir !...

Ses yeux quittèrent Carmen pour errer, distraits et perdus, dans le demi-jour de l'alcôve. Il s'adressait à elle, et c'était à lui-même qu'il parlait.

— Si vous nous aviez vus, poursuivit-il, — autour du lit de mort de mon père, attendant celui qui ne devait point venir !... A cette époque, il y avait bien longtemps déjà que

Au bout d'un quart d'heure environ, il déposa sa longue pipe encore allumée, et colla son oreille au sol pour écouter.

Puis il se rejeta brusquement étendu à plat ventre sur sa couverture et reprit la boîte d'or, qu'il avait cachée dans la paille à l'approche de M. Williams.

Il la remit ouverte à la même place et replaça au-dessus d'elle sa tête entre ses deux mains.

M. Williams vit comme naguère ses lèvres remuer, ses larmes couler, et tout son corps tressaillir, secoué par l'angoisse. — Il entendit même l'écho amorti de ses sanglots.

Mais il ne pouvait plus saisir ses paroles.

Un quart d'heure encore se passa ainsi.

Au bout de ce temps, M. Williams vit Oguah repousser la boîte d'or d'un air dédaigneux, comme font les enfants d'un jouet usé.

Ses yeux avaient repris leur aspect fixe et inerte.

Il se leva et redressa sa grande taille dans toute sa hauteur.

Son regard sembla interroger la porte; — les muscles de son visage se détendirent et M. Williams entendit un éclat de rire strident qui se termina par un long hurlement...

C'était ainsi que commençaient d'ordinaire les accès de fureur du grand chef.

M. Williams se préparait à entrer lorsqu'il le vit repousser du pied la boîte d'or sous la paille et se jeter à plat sur le plancher pour ramper silencieusement vers la porte.

M. Williams, réprimant son premier mouvement, se colla immobile et muet à la muraille.

La nuit n'était pas encore tout à fait noire; mais les objets se perdaient déjà dans une demi-obscurité.

La porte derrière laquelle était M. Williams s'ouvrit sans bruit au bout de quelques secondes. Le grand chef avança la tête en dehors et s'arrêta pour écouter.

M. Williams retenait son souffle.

Oguah, n'entendant rien qui pût l'inquiéter, se reprit à rire et rampa doucement le long du corridor.

M. Williams le laissa prendre l'avance et le suivit de loin en rasant la muraille.

Au bout du corridor était une chambre inhabitée où s'entassaient quelques vieux meubles abandonnés sans doute par d'anciens propriétaires de l'hôtel.

M. Williams n'était jamais entré dans cette chambre, qui donnait sur un couloir étroit et sombre communiquant avec le jardin.

Oguah s'introduisit sans hésiter dans cette chambre, la traversa et pénétra dans le couloir.

M. Williams le suivait toujours, étonné de le voir prendre ce chemin, qui lui était inconnu à lui-même.

De mystérieux soupçons assiégeaient son esprit. — Involontairement il se souvenait de cette bizarre ressemblance entre le portrait du duc Jean de Maillepré et ce beau jeune homme qui habitait de l'autre côté de la cour...

Une fois dans le couloir, le grand chef, au lieu de se diriger vers le jardin, y tourna le dos, et poursuivit sa route dans l'obscurité la plus complète.

M. Williams allait de loin sur ses pas, tâtant la muraille humide et le cœur serré par un pressentiment grave.

Au bout d'une minute, il entendit une porte s'ouvrir devant lui, et un peu de jour parut à l'extrémité de la galerie.

Cette porte était celle de la chambre de Gaston; — car le couloir où se trouvait engagé M. Williams était le chemin que suivait Berthe pour gagner l'issue de la rue Païenne et aussi le chemin que Denisart avait pris la veille pour pénétrer auprès de la pauvre Sainte endormie...

M. Williams, cependant, ne voyait ni n'entendait plus Oguah.

Il hâta le pas pour le rejoindre, traversa un palier, deux pièces désertes, et se trouva dans une chambre tendue de soie, éclairée par une lampe, et au milieu de laquelle Oguah était à genoux, appuyé sur ses deux mains.

Dans cette position, Oguah semblait en arrêt devant une femme parvenue aux plus extrêmes périodes de la vieillesse, qui se tenait immobile et roide dans une haute bergère et ne le voyait pas.

Il régnait dans cette chambre une chaleur étouffante et qui faillit suffoquer M. Williams.

Non loin de la vieille dame, dans une embrasure, il y avait une jeune fille assise sur un coussin et la tête appuyée au lambris. — Cette jeune fille, que le rideau cachait presque entièrement, était vêtue de blanc et pâle comme une statue de marbre.

Elle ne bougeait pas. Elle ne respirait pas. — Elle semblait morte.

II

ROBY

L'arrivée de M. Williams fit ce que n'avait pu faire l'entrée d'Oguah et attira l'attention de madame la duchesse douairière de Maillepré.

Elle tourna ses yeux morts vers la porte et dit :

— Jean-Marie, je vous avais défendu de laisser entrer personne auprès de moi..

Comme le matin, cette voix fit tressaillir Oguah de la tête aux pieds.

Western lui-même se sentit ému puissamment. Cette voix réveilla en lui de bien pénibles souvenirs.

Oguah, les yeux obstinément fixés sur la vieille dame, ignorait la présence de M. Williams.

La duchesse, au contraire, n'avait encore aperçu que ce dernier.

Berthe, la pauvre fille n'avait garde de voir l'un ou l'autre.

Elle s'éteignait; son souffle faible ne soulevait plus les plis légers de sa robe blanche...

Oguah s'avança sur les genoux et sur les mains jusqu'aux pieds de la duchesse. Il caressa la soie de sa robe en murmurant doucement.

La vieille dame, aussitôt que ses yeux tombèrent sur lui, eut un mouvement d'horreur et se recula tremblante.

La voix qu'elle avait recouvrée lui fit défaut encore. Elle mit ses deux mains devant sa vue comme pour repousser une vision détestée.

Oguah jouait avec sa robe.

Une fois le premier moment de saisissement passé, la duchesse, ranimée par la colère, retrouva la voix pour demander du secours.

— Jean-Marie, dit-elle impérieusement, chassez cet homme qui m'a volé... le portrait! reprenez-lui le portrait!...

Avant que la vieille dame eût prononcé ce mot, James Western, averti par son émotion, avait déjà reconnu dans ce débris humain la duchesse Berthe de Maillepré...

Quant à Oguah, ce mot avait réussi à percer la nuit de son

intelligence, car il se redressa en poussant une plainte rauque.

— Le portrait, dit-il, — son portrait!

Il saisit entre ses mains robustes le bras desséché de la vieille dame et le serra.

Elle ne cria point. — Son front se redressa hautain et intrépide.

— Jean-Marie! répéta-t-elle d'une voix calme et dédaigneuse, — je vous dis de chasser cet homme!...

Un grondement se fit entendre dans la poitrine d'Oguah; il secoua le bras qu'il tenait jusqu'à le faire craquer. Ses yeux roulèrent dans leurs orbites caves.

Western, quoiqu'il ne vit point l'expression effrayante du visage du grand chef, jugea qu'il était temps d'intervenir.

Il s'avança en faisant sonner son pas.

— Pourquoi mon père n'est-il pas sous sa couverture?... dit-il.

Oguah se retourna vivement, mais il ne lâcha point la main de la vieille dame. Il soutint le regard de Western sans courber sa tête comme d'habitude.

— Oguah est un grand chef! dit-il d'un air sombre et en mêlant ses souvenirs confus. Oguah veut tuer sa femme comme il a tué le visage pâle!...

— La femme de mon père est aux bords des grands lacs, répondit Western.

Oguah se retourna vers la vieille dame.

— Nous partîmes de la terre des visages pâles, il y a bien des neiges, murmura-t-il d'une voix altérée. Oguah laissa son cœur de l'autre côté de la mer... Oguah n'eut jamais de femme dans son wigwam...

Il s'interrompit et toucha du doigt l'épaule de madame de Maillepré...

— Que cette femme dise, reprit-il, — ce qu'elle a fait du cœur d'Oguah!...

Western gardait le silence, tant il y avait dans cette scène une expression de solennelle justice.

— Quel est cette femme? demanda tout à coup le grand chef en interrogeant la duchesse d'un regard fier.

Celle-ci, depuis quelques secondes, regardait le sauvage avec une sorte de doute inquiet.

A cette question, elle se redressa hautaine et méprisante.

La réponse qu'elle avait faite tant de fois dans sa vie revint machinalement à sa lèvre.

— Qui je suis? dit-elle en se levant toute droite et en cou-

vrant Oguah d'un regard glacé. — Je suis Berthe de Dreux, femme de Jean III de Maillepré, duc de Maillepré, marquis d'Avallon, comte de Pontroy et de Blessac, vicomte de Naye, seigneur de Saint-Thomas des Dunes, de Kergaz et de Vesvres, pair de France, chevalier des ordres du roi, prince du saint-empire romain et brigadier des armées de Sa Majesté Très-Chrétienne...

Tandis que la duchesse répétait cette liste de noms et de titres orgueilleux avec une lenteur emphatique, Jean III de Maillepré, qui était devant elle, perdait peu à peu le fil de ses vagues souvenirs.

La démence obscurcissait de nouveau son esprit un instant éclairé. Il lâcha la main de la vieille dame et passa ses doigts tremblants sur son front qui était couvert de sueur.

Il se détourna d'elle et secoua la tête en disant :

— Le sang de la femme d'Oguah est rouge... Oguah n'est-il pas un grand chef?... Ceux qui disent que le cœur est chez les visages pâles, sont des menteurs...

Il traversa la chambre d'un pas silencieux et se coucha sur le tapis auprès de la porte.

Western prit sa place auprès de la duchesse.

— Madame, dit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler — me reconnaissez-vous?... Je suis James Western, de Boston, le frère de madame la marquise de Maillepré, votre bru.

— Elle est morte, dit la duchesse d'un ton froid.

— Morte ! répéta douloureusement Western. — Et votre fils Raoul?

— Il est mort, répondit la duchesse.

— Et leurs enfants, madame? demanda Western d'une voix étouffée.

La duchesse fit un geste de fatigue.

— Que sais-je?... murmura-t-elle.

Puis elle murmura en regardant Western en face.

— Pourquoi m'interrogez-vous?

— Madame, répliqua Western, je vous ai dit que je suis le frère de votre bru... l'oncle de ses enfants, que je cherche et à qui j'ai donné bien des années de ma vie.

— Western?... répéta la duchesse, comme si elle eût oublié ce nom. — Je me souviens... Cette femme devint une Maillepré... Ce fut une mésalliance...

— Je vous en prie, s'écria Western, — dites-moi ce que sont devenus les enfants de Raoul et de Louise!...

La duchesse ferma les yeux et laissa tomber ces paroles :

— N'étaient-ils pas quatre?... Charlotte... je crois que Charlotte est morte... M. le marquis de Maillepré et mademoiselle de Naye... Je ne me souviens pas... je n'ai point porté le deuil de Sainte... Si Gaston est mort, c'est un grand malheur... parce qu'il était le dernier des Maillepré.

— Morts, morts, tous morts ! s'écria Western, dont le cœur se fendait.

— Le sais-je ? murmura la duchesse. — Il y a si longtemps que j'ai oublié tout cela... Laissez-moi.

— Par pitié, madame, reprit Western, ne refusez pas de me répondre !... Et Berthe ? Qu'est devenue Berthe ?...

— Berthe ?... C'est moi qui suis Berthe, dit la duchesse.

Puis, se ravisant, elle appela de sa voix sèche et impérieuse :

— Mademoiselle de Maillepré !

Un gémissement faible se fit entendre à l'endroit où était couchée Berthe. Western, qui ne l'avait point encore aperçue, s'élança vers elle et souleva le rideau.

Il prit sa main, qui était froide.

Berthe avait un beau sourire sur sa lèvre pâle...

A l'attouchement de Western, elle entr'ouvrit ses yeux et les referma aussitôt.

Sa bouche murmura un nom que Western ne put comprendre; puis son corps, privé de vie, glissa le long du lambris et sa tête souriante toucha le tapis.

Elle était morte...

Western s'agenouilla et couvrit son visage de ses mains.

— Mon Dieu, dit-il, — si près de moi !... j'aurais pu les sauver... Vous ne l'avez pas voulu !...

Il croyait assister à la mort du dernier enfant de Raoul.

En ce moment, l'idée de son mémoire confié à l'avoué Durandin lui traversa l'esprit.

Cet homme l'avait évidemment trompé,

Mais que lui importait maintenant ? A quoi bon poursuivre la lutte ?...

Il n'y avait plus en face l'un de l'autre que M. le duc de Compans et madame la duchesse douairière de Maillepré.

Un fils adultérin vis-à-vis de sa mère coupable.

James Western était encore agenouillé auprès du corps de Berthe lorsque Biot rentra.

La duchesse douairière s'était assoupie paisiblement dans son fauteuil.

Oguah chantait son refrain sur le tapis.

. . . . . .

Ce jour-là était le troisième depuis le duel de la butte Saint-Chaumont, c'est-à-dire le jour même où Sainte enlevée avait été conduite dans l'appartement en ville de M. le duc de Compans.

Madame la baronne de Roye avait promis à Gaston de lui rendre l'héritage de Maillepré; elle voulait tenir sa parole.

Mais Gaston, nous le savons, se croyait loin de Paris. La baronne devait, sous peine d'avouer tout de suite son imposture, retarder l'accomplissement de sa promesse.

Elle avait dit à Gaston que son frère prétendu était à Paris: il fallait le temps d'écrire à Paris.

La baronne, prête à sacrifier à l'amour une fortune payée bien cher, voulait au moins que cet amour ne lui échappât point.

Elle voulait être heureuse, ne fût-ce qu'un jour, heureuse complétement heureuse, assez pour pouvoir défier l'avenir.

Or, si Gaston se doutait que ce prétendu château n'était qu'une maison de Paris, il voudrait sortir sur-le-champ et courir vers Sainte.

Car l'image de Sainte, qui s'était voilée un instant aux premiers troubles d'un amour fougueux, revenait plus aimée au souvenir de Gaston.

Dès que Carmen n'était plus là pour ployer son esprit et son cœur sous son magique prestige, Gaston se retrouvait avec Sainte, dont le naïf sourire venait éclairer sa solitude.

Ces deux amours avaient désormais chacun sa place en son âme...

Carmen le subjuguait et l'étonnait; il s'agenouillait devant cette beauté incomparable, dont le front de reine se penchait vers lui, et qui lui parlait comme une esclave.

La passion heureuse courait par ses veines comme un élixir puissant, et remontait les ressorts détendus de sa jeunesse.

Il se sentait revivre avec ce bel amour; il se sentait renaître. Son cœur battait mieux dans sa poitrine élargie.

Près de Carmen, il oubliait tout. Il rejetait les ressentiments de son malheur passé; il fermait les yeux aux promesses nouvelles de l'avenir.

Le présent, il ne voulait voir que le présent. Il se concentrait dans sa félicité possédée et détournait son regard

loin des jours futurs, comme s'il eût craint d'y lire encore des menaces.

Quelque chose lui disait que son bonheur serait court...

Il voyait autour de Carmen comme une auréole fatale, et ces regards qui l'enchantaient le faisaient craindre...

Carmen, elle, n'espérait rien et ne craignait rien. Son amour était de ceux qui écrasent et foudroient. Elle aimait jusqu'à ne plus penser, jusqu'à mourir...

C'étaient de longues heures passées l'un près de l'autre à mêler leurs regards, à confondre leurs âmes.

Gaston, dont la blessure se guérissait rapidement, s'étendait sur le velours d'une chaise longue, et Carmen se couchait à ses pieds.

Gaston s'enivrait à la contempler si belle.

Carmen, domptée, frémissante, pliait sous la passion qui la rendait pâle et demandait grâce à l'amour.

Leurs paroles échangées tombaient rares, douces comme des caresses, harmonieuses comme le chant des poëtes.

Chaque mot, chaque regard était une puissance partagée, un désir entendu, une prière exaucée...

Le temps s'arrêtait pour eux; l'heure ne leur disait point son passage ; ils restaient accablés sous leur fardeau d'amour et prolongeaient le rêve divin de leur extase...

Ils étaient beaux et jeunes. — Dieu donne-t-il un jour de bonheur à chaque créature?...

Quand les cheveux noirs de Carmen ruisselaient sur le front de Gaston, quand son grand œil bleu alanguissait sa flamme voilée, quand la parole expirait sur sa lèvre ardente et que leurs bouches égarées se cherchaient, y avait-il un lendemain?...

Quelle longue vie vaut une certaine heure? — Cette heure qui marque l'âme en passant d'un trait ineffaçable et qu'on poursuit en vain, — et qui ne revient plus!... Mais, quand ils se séparaient, chose étrange, Gaston se réfugiait en lui-même; il éprouvait comme un remords.

Cette tendresse ne laissait point au cœur de douces rêveries.

Gaston, en qui la vie revenait avec une sorte de violence lorsque Carmen se couchait à ses pieds, s'affaiblissait dans la solitude et désespérait.

L'image de Sainte évoquée venait avec de muets reproches.

Où allait cet amour que combattait la pensée de sa sœur?...

C'était comme un mystique avertissement. — Le visage de

Sainte, qu'il voyait en rêve, n'avait plus son radieux sourire d'ange.

Elle pleurait, — elle tendait vers lui ses mains suppliantes et semblait implorer du secours.

C'était une pure et belle tendresse, forte comme la passion, et qui pouvait faire entendre sa voix par-dessus la voix de l'amour.

C'était ce sentiment exquis et pur qui croît au fond des nobles cœurs et qui est la sainte puissance de la famille.

Gaston, parmi le trouble impétueux des premières ardeurs de l'amour, laissait une place à ce sentiment protecteur.

Son âme était partagée, et il fallait la présence de l'enchanteresse pour reléguer au second plan la bonne pensée de sa sœur absente.

Quand il était seul et que Sainte revenait prendre sa place usurpée, Gaston se reprochait amèrement son séjour inutile dans la maison de son ennemi.

Sa blessure n'était plus un obstacle; il se promettait de partir le lendemain avec l'aube.

Mais, lorsque l'aube paraissait, ramenant la séduction incarnée sous les traits de la baronne, Gaston oubliait ses remords et apaisait sa colère contre lui-même.

Tout lui était excuse. — Son éloignement de Paris, sa blessure, qui n'était point complétement guérie encore, — et l'amour qui le reprenait vainqueur et qui l'enchaînait aux pieds de Carmen.

Carmen aussi craignait la solitude. — Quand elle rentrait seule dans son appartement, après le bonheur de la journée, elle s'accusait de tromper Gaston et pleurait sur le mensonge de la situation.

La fièvre entrait avec elle dans sa couche ardente; ses rêves éveillés chassaient le sommeil. Son cœur se brisait contre de fantastiques désespoirs...

Sa vie était-elle un songe?

Elle comprenait maintenant la portée mystique des paroles de Yahbel la gitana et de Jan Wohr le highlander.

Elle frissonnait en éclairant les ténèbres de cet horoscope inouï:

« Enfant, tu seras beau... mais tu seras plus belle... »

Et, quand sa paupière lassée se fermait enfin chargée de sommeil, une voix impitoyable chantait autour d'elle dans la nuit :

Adam te dira son amour ;
Ève te cachera sa flamme...

Elle tressaillit douloureusement. Ses yeux fermés voyaient aux deux côtés de son chevet Ève et Adam...

Le visage triste et doux de Marie de Varannes et le regard alangui de Gaston.

Des larmes brûlantes mondaient sa joue...

Elle s'éveillait et criait vers Dieu en implorant pitié !

Mais sa torture continuait. Sa solitude était un enfer où il n'y avait ni consolation ni espoir.

Il lui fallait la vue de Gaston pour faire évanouir ces doutes navrants et pour clore son martyre.

Mais qu'elle était plus heureuse après cette dure souffrance ! que son bonheur lui semblait plus beau et plus pur ! — Plus de doutes, plus de craintes. Son amour sans bornes faisait la lumière jusqu'au fond de son cœur !...

Gaston ne lui parlait jamais de sa promesse ; mais, après deux jours passés, Carmen songea qu'il était temps de l'accomplir. Le délai nécessaire pour recevoir une réponse de Paris était écoulé.

Vers trois heures de l'après-midi, Carmen s'arracha d'auprès de Gaston.

— Attendez-moi, dit-elle, je vais bientôt revenir.

Elle sortit après avoir donné son front à Gaston, qui le baisa.

Quelques minutes après, elle montait en voiture portant son costume d'homme.

Ce n'était plus madame la baronne de Roye. — M. le marquis de Maillepré se fit conduire à son hôtel.

Il allait y chercher ce portefeuille rouge qui avait été l'occasion d'un meurtre dans la nuit du mardi gras de 1826.

Ce portefeuille était sous clef, au fond d'un tiroir à secret.

Lorsque M. le marquis descendit de voiture à la porte du numéro 9 de la rue Royale-Saint-Honoré, il y avait une heure environ que l'excellent Pierre Worms, dit Poupard, avait fait, dans sa chambre à coucher, la petite expédition que nous avons racontée.

Gaston était seul depuis un quart d'heure dans le boudoir de madame la baronne de Roye.

Le jour était clair encore au dehors; mais, dans cette chambre close où chaque fenêtre avait un voile épais de rideaux, il ne pénétrait qu'une lumière assombrie et confuse.

Gaston, livré à lui-même, était retombé bien vite dans ces pensées tristes que chassait la présence de Carmen.

Il se représentait l'inquiétude désolée de la pauvre Sainte; il l'entendait gémir, il la voyait pleurer...

Son cœur s'élançait tendre et repentant vers elle. — Et quelque chose comme une crainte vague passait sur son âme avec le remords.

Gaston ne redoutait précisément aucun danger; mais Sainte était seule... il ne savait pourquoi son cœur se serrait...

Un bruit soudain de voix se fit entendre dans une autre partie de la maison. C'était une discussion vive. On parlait haut; les voix s'échauffaient.

On eût dit un conflit entre des valets qui refusent obstinément une porte, et un visiteur impudent qui prétend forcer la consigne.

Gaston ne prenait point garde à ce vulgaire incident.

Le bruit cependant se rapprochait, et, si Gaston avait voulu prêter l'oreille, il eût entendu très-distinctement les paroles échangées.

— Marauds, disait une voix rieuse et mal assurée, — madame la baronne m'attend... Cette chère amie serait désobligée si l'on ne me laissait point pénétrer auprès d'elle...

Des voix de domestiques répondaient, affirmant que madame la baronne était absente.

— Ta ta ta! reprenait le premier interlocuteur, nous connaissons ces manières... Je vous dis, marauds, que je viens d'apprendre le secret de madame la baronne... cette chère amie! Car elle a un secret que vous ne pouvez pas savoir, vous autres!... Allons, laissez-moi passer, valetaille!

Le bruit redoubla; la porte fut secouée; et Roby, s'arrachant des mains de deux domestiques qui voulaient le retenir, fit une irruption brusque dans le boudoir.

Il riait à gorge déployée, et ses jambes amollies conduisaient sa marche en zigzag.

Il était ivre plus qu'à moitié.

Les domestiques s'étaient arrêtés penauds au seuil de la porte que madame la baronne leur avait interdit de franchir.

Roby se tourna vers eux, riant toujours, et fit mine de secouer son jabot absent, suivant le triomphant usage des grands seigneurs de théâtre.

— Allez, marauds, allez! dit-il, — fermez la porte; nous voulons être seuls.

Et, comme les valets tardaient à lui obéir, il se leva chancelant, traversa la chambre de nouveau et le jeta la porte au nez.

Gaston voyait cet intrus avec une parfaite indifférence. Après lui avoir accordé un regard, il s'était repris à ses pensées.

Comme nous l'avons dit, le jour était très-sombre dans le boudoir.

Roby s'y croyait seul et maître du terrain.

— Je vais l'attendre, se dit-il en revenant et en mesurant son pas, comme s'il eût suivi la note d'un orchestre de vaudeville. — Je vais l'attendre, dussé-je coucher ici!... Ah! ah! ah! ce diable de Josépin avait bonne envie de garder son secret... Mais nous avons de l'adresse et son vin est excellent sur ma foi!... Il en a trop bu, le cher garçon!... Il a mis ses lunettes d'or sur son front et bavardé comme une pie... C'est drôle! c'est, ma foi, très-drôle!... Baronne et marquis, marquis et baronne, joli garçon et femme charmante... C'est ravissant!... J'aurais dû deviner cela bien plus tôt... Mais j'ai tant d'affaires!

Tout en poursuivant ce monologue à demi-voix, il riait de tout son cœur et décrivait sur le tapis des courbes imprévues.

— Ce diable de docteur, reprit-il, — c'est devenu un homme parfaitement grave!... Ça n'est plus habitué à boire!... Autrefois, il avait la tête bien plus forte... Si je ne l'avais pas grisé pourtant, j'aurais pu chercher la baronne jusqu'à la fin de mes jours!...

Il rencontra le sofa où Gaston était couché et s'y laissa tomber.

Gaston n'avait rien entendu des paroles entrecoupées et confuses que venait de prononcer l'éditeur-poëte-inventeur de machines.

— Monsieur, dit-il, je vous prie de choisir un autre siége.

— La voilà! s'écria Roby, — parbleu! la voilà!... Je savais bien que je mettrais la main dessus, à présent que le docteur m'a donné sa lanterne!... Ah! ah! ce matin encore, je me

serais laissé prendre à ces habits d'homme... Mais, maintenant, impossible!...

Roby s'interrompit, jeta son chapeau sous son bras, tâcha de garder son équilibre le temps de dessiner un salut de théâtre, et reprit en touchant son jabot :

— Madame la baronne, je suis bien votre serviteur.

Gaston le crut fou : il ne lui avait donné aucune attention jusqu'alors et n'avait pu, par conséquent, reconnaître son état d'ivresse.

— Monsieur, dit-il doucement, vous vous trompez, il n'y a ici que moi... Madame la baronne est absente.

— A d'autres, répliqua Roby en tournant sur lui-même et en accompagnant sa pirouette d'un franc éclat de rire. — Nous connaissons cela; on ne nous en passe plus!... Je viens de voir Josépin, voyez-vous... Josépin m'a tout dit... C'est très-curieux!... Voulez-vous bien me permettre de vous baiser la main?

Il joignit le geste à la parole.

Gaston le repoussa sans colère, mais avec un commencement de fatigue.

— Monsieur, lui dit-il, voyez mes habits!

— Peuh! fit Roby, — les habits ne font rien à l'affaire... absolument rien! Puisque je vous dis que je sors de déjeuner avec Josépin... Regardez-moi un peu, d'ailleurs, et vous reconnaîtrez Roby comme il vous reconnaît, ma chère dame!... Vous savez bien, Roby, le dindon!... En voilà un déguisement qui était drôle!

Gaston se retourna sur le sofa et mit sa tête dans la ruelle.

— Quand je dis que je vous reconnais, reprit Roby, je n'en sais trop rien; car il fait noir ici comme dans un four! Mais je vous devine... et nous allons causer raison un petit peu.

Il alla chercher un fauteuil et le roula jusqu'auprès du sofa.

— Figurez-vous, poursuivit-il en s'asseyant, — que je suis dans une position tout à fait pitoyable... ça ne peut pas durer, ma chère dame... un homme comme moi ne peut pas rester l'égal d'un simple Denisart!... Tel que vous me voyez, pour quelques sous, j'ai risqué ce matin la cour d'assises!

— Monsieur, dit Gaston avec impatience, je vous prie en grâce de m'épargner le reste de vos confidences.

— Du tout, du tout! s'écria Roby, vous avez beau prendre votre voix de contralto, ma chère dame... J'ai déjeuné

avec Josépin... Ma confidence, d'ailleurs, va vous intéresser... vous serez bien aise de connaître une petite chronique dont M. le duc de Maillepré est le héros...

A ce nom, Gaston fit un mouvement, et se retourna à moitié.

Roby frappa sur ses genoux.

— Je savais bien, dit-il, je savais bien... Mais, à part l'intérêt de connaissance, il ne vous sera pas indifférent de savoir jusqu'où le malheur peut faire descendre le mérite!...

Roby leva les yeux au ciel et prit un air fatal.

— Ce matin même, continua-t-il d'une voix creuse, — à l'heure où vous dormiez, madame, j'enlevais une jeune fille innocente pour la jeter aux bras d'un vil débauché!

Gaston eut un mouvement d'indignation et de dégoût.

Roby respira longuement.

— Une jolie petite fille, poursuivit-il en changeant de ton tout à coup, — une petite fille charmante! seize ou dix-huit ans, blonde, fraîche, douce... un joli petit agneau!...

Gaston n'avait certes aucun soupçon; mais ce portrait lui donnait froid au cœur.

— C'était bien arrangé, dit Roby, qui se complaisait dans son bavardage d'homme ivre et qui s'y grisait davantage en parlant. — Ce diable de Burot est très-fort, très-fort! Connaissez-vous le Marais?... Si vous connaissez le Marais, je peux vous expliquer le plan de la chose...

Involontairement Gaston prêtait l'oreille. — Il tressaillit de la tête aux pieds lorsque Roby continua.

— C'est dans la grande maison qui fait le coin de la rue des Francs-Bourgeois et Culture-Sainte-Catherine... Vous voyez ça d'ici?

Gaston se leva sur son séant; une sueur froide perça sous ses cheveux.

— Vous voyez bien! dit Roby, que ça vous amuse!... Nous étions, Burot et moi, dans la rue des Francs-Bourgeois, Denisart a fait le tour par la rue Païenne... et, par la petite porte du jardin...

Gaston mit la main sur son cœur et eut un gémissement d'angoisse.

— Ça vous ennuie? demanda Roby.

— Non, répondit Gaston d'une voix étouffée. — Dites... dites!

— Ah! s'écria Roby en riant, ça ne fut pas long... Denisart

avait une échelle de soie... Dix minutes après, la petite fille était dans notre fiacre.

— Sainte!... râla Gaston, qui souffrit plus que pour mourir.

Un instant, son cœur s'engourdit et il demeura immobile, incapable de faire un geste ou de prononcer une parole.

Roby parlait encore, mais il n'avait plus d'auditeur.

Au bout de quelques secondes pourtant, un effort désespéré rendit le ressort aux membres de Gaston,

Il se leva et prit le bras de Roby.

— C'était à une fenêtre du premier étage.., donnant sur la rue des Francs-Bourgeois? prononça-t-il entre ses dents serrées.

— Juste! répondit Roby.

— Cette jeune fille, poursuivit Gaston en comprimant de toute sa force sa voix qui voulait éclater, — vous l'avez enlevée?

— Juste!

— Où l'avez-vous menée?

— Voilà, dit Roby, — je suis payé pour garder ce secret-là.

— Où l'avez-vous menée? répéta Gaston.

Sa main se crispait autour du poignet de Roby.

— Savez-vous que vous me faites mal!... dit celui-ci, qui cessa de rire.

— Où l'avez-vous menée? prononça une troisième fois Gaston, de la même voix sourde et menaçante.

Roby poussa un cri de douleur. — Les doigts de Gaston broyaient son poignet, dont les os craquèrent.

Le malheureux essayait en vain de se dégager. Il trépignait et se tordait.

— Je vais vous le dire, s'écria-t-il enfin; — lâchez-moi, lâchez-moi!...

Gaston n'eut garde d'exaucer cette prière, et ce fut parmi les convulsions d'une insupportable douleur que Roby balbutia l'adresse de l'appartement en ville de M. le duc.

Gaston lâcha prise alors, et Roby tomba défaillant sur le tapis.

Gaston était épuisé autant que lui. Cet effort l'avait brisé. Sa poitrine recouvrait son oppression haletante...

La raison de Gaston chancelait.

Il laissa Roby, terrassé, crier, menacer, blasphémer.

Il fit le tour de la chambre, mettant partout son regard avide et ne sachant pas ce qu'il cherchait.

Son regard rencontra dans sa niche de velours le petit poignard à manche d'or de Carmen.

Il le saisit et le contempla les sourcils froncés, l'œil brûlant.

Puis il le rejeta loin de lui.

— Maillepré, murmura-t-il, ne sait pas frapper avec cela!

Il pressa son front ardent à deux mains comme pour rappeler ses idées qui s'enfuyaient.

— Sainte!... Sainte!... murmurait-il d'une voix déchirante, il faut bien pourtant que je tue!...

Il ouvrit au hasard la première porte qu'il trouva devant lui.

Dans cette chambre où il entra, il n'y avait rien qui pût faire arme.

— Tuer! répéta Gaston tout en la traversant; — ne suis-je pas loin de Paris?... Oh! cette femme qui m'a retenu, maudite soit-elle!... Sainte! mon pauvre ange!... ma sœur! Je n'étais pas là pour te secourir!... je n'ai point entendu tes cris de détresse!... Tu m'as appelé... je ne suis pas venu!

Il s'affaissa sur un siége; son front se pencha; des larmes inondèrent son visage.

Il détestait son amour; il en demandait pardon à Dieu comme d'un crime...

Sa douleur était de celles qu'on ne décrit point. Son cœur s'engourdissait en une amertume mortelle.

Durant un instant il resta ainsi accablé.

Puis il se leva comme si un choc galvanique l'eût fait sauter sur ses pieds.

La colère vint fouetter son apathie désespérée. — Son œil se ralluma. Le sang revint rougir son visage.

— Qu'importe la distance! dit-il, — il faut que je parte, dussé-je aller à pied!... dussé-je succomber en chemin!...

Son regard fit rapidement le tour de la chambre et ne trouva point ce qu'il cherchait.

Il passa dans une autre pièce. Celle-ci était fort en désordre. Il y avait sur les meubles des habits d'homme jetés au hasard.

Par terre, on voyait une chemise dont le col était teint de sang.

C'était celle que portait le marquis aux buttes Saint-Chaumont.

Dans un coin, les deux épées qui avaient servi au duel se dressaient contre la muraille à côté de leur étui. — Un peu plus loin était la boîte de pistolets.

Gaston ne fit qu'un bond jusqu'à cette dernière.

Il la saisit, l'ouvrit et mit les deux pistolets sous ses vêtements, après s'être assuré qu'ils étaient chargés.

Puis il gagna la porte de sortie.

III

DUEL SANS TÉMOINS

Les domestiques que Gaston rencontra sur son chemin en quittant l'hôtel de la baronne de Roye, auraient bien voulu lui barrer le passage ; mais sa figure bouleversée avait une expression effrayante. — Les domestiques n'osèrent pas.

Gaston descendit l'escalier et franchit la porte cochère.

Il demeura comme abasourdi quand il fut dehors.

Au lieu des arbres et des champs qu'il s'attendait à voir, les arcades de la rue Castiglione étaient devant ses yeux.

Il crut rêver, tant l'idée qu'il était loin de Paris avait pris sur lui d'empire.

Il frotta ses paupières et regarda mieux. — Le mouvement, la vie l'entouraient. Il reconnaissait à cent pas de lui la grille des Tuileries.

C'était bien Paris, Sainte était là, tout près. — Quelques pas le séparaient du salut de sa sœur ou de la vengeance...

— Tant mieux ! tant mieux ! s'écria-t-il en précipitant sa course vers les Champs-Élysées. — Elle m'a trompé... Tant mieux !...

Il était tête nue, et il courait, heurtant les passants sous les arcades de la rue de Rivoli. Il serrait de toutes ses forces, sous ses vêtements, les pistolets sur sa poitrine. — Il allait, suivi de loin par les invectives de la foule... Il n'entendait point ces cris et nul choc ne pouvait l'arrêter.

La course essoufflait son haleine oppressée, mais son pas ne se ralentissait point. Il atteignit en quelques mi-

nutes le coin des Champs-Elysées où débouche la rue de Ponthieu.

Il se jeta sans hésiter dans l'allée désignée par les révélations de Roby. — Au bout de cette allée, une porte close l'arrêta.

Il y frappa. — Point de réponse.

Il appela. — Point de réponse encore.

La colère impatiente enflait les veines de ses tempes et de son front. Il saisit la porte avec cette puissance passagère que donne la rage, et la secoua. — Mais la porte était solide.

La bouche de Gaston écumait, ses yeux se tachaient de sang.

Il s'éloigna et revint frapper la porte de ses deux poings fermés avec frénésie.

La porte résistait toujours.

Gaston jeta son regard tout autour de lui, cherchant un levier pour attaquer cet obstacle. Dans l'étroite cour où il se trouvait, il n'y avait rien qui pût servir à cet usage.

Alors il se mit à genoux sur le sol et gratta la terre avec ses ongles, autour d'un pavé qu'il arracha.

La pierre était dure et lourde. Gaston la souleva à deux mains au-dessus de sa tête et en frappa la serrure.

Il n'y eut pas besoin d'un second coup. La boîte de fer, broyée, s'écrasa, et le pêne brisé sauta hors de la gâche.

Gaston s'élança dans l'escalier en grondant de colère et de joie.

Au premier étage, les portes étaient encore fermées, mais le succès exaltait les forces de Gaston. — Son pied suffit à briser ce dernier obstacle, et il se trouva en face de madame Brunel, plus morte que vive.

— Monsieur le duc de Compans? dit-il. — Menez-moi sur-le-champ près de lui!

Madame Brunel tremblait. Elle répondit en balbutiant :

— Céci est ma maison, monsieur, et je ne connais pas de duc.

Gaston la poussa et se fit un passage.

Il n'eut pas besoin de chercher beaucoup pour trouver M. le duc. Celui-ci s'était couché, malade, après la scène du balcon où Félicien Chapitaux, du Chesnel et leurs amis s'étaient faits les témoins de ses honteuses violences. Ce coup

moral l'avait brisé plus encore que la fatigue de sa lutte contre Sainte.

Il était au lit depuis plusieurs heures et la jeune fille avait trêve...

Le bruit de la serrure qu'on forçait au dehors, le choc retentissant du pavé, la porte du premier étage enfoncée et jetée au dedans, tout cela, prenant M. le duc en un moment de souffrance et de faiblesse morale, l'avait rempli d'épouvante.

Il avait sauté hors de son lit en criant à madame Brunel de défendre le passage.

Mais la camériste était un garde du corps insuffisant. Elle n'avait de courage que contre les pauvres filles confiées à la prudence de ses soins.

Gaston passa et joignit M. le duc, qui endossait précipitamment sa robe de chambre.

Au bruit qu'il fit en approchant, M. le duc leva vers la porte son regard effrayé. Il s'attendait évidemment, jugeant le nombre des assaillants d'après le fracas de l'attaque, à voir entrer plusieurs personnes.

La vue de Gaston, qui se présentait seul, sembla le rassurer à demi. — Le jour baissait ; il ne pouvait voir les traits contractés du jeune homme et ce qu'il y avait de menaces terribles sur son visage.

Il ne voyait dans l'ombre de la porte qu'une forme jeune et grêle aux vêtements débraillés, aux cheveux en désordre.

Gaston promenait son regard tout autour de la chambre. Il cherchait Sainte.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? demanda M. le duc en faisant un pas vers le nouveau venu.

Gaston ne répondit pas et vint se placer devant lui.

Il avait un pistolet dans chacune de ses mains.

— Où est ma sœur? dit-il d'une voix sourde et brève.

Le duc aperçut à la fois ses armes et son visage. — Son visage était le plus effrayant des deux.

C'était la colère arrivée à son paroxysme et tout près de toucher la démence.

L'aspect de M. de Compans, cet homme qu'il abhorrait la veille comme l'auteur de toutes ses souffrances, et qui depuis, par un hasard funeste, avait trouvé moyen de l'insulter plus cruellement encore, l'aspect de ce vieil ennemi,

tout chargé des dépouilles de sa race, l'avait transporté de fureur.

Sa main tourmentait ses pistolets. Sa main avait soif de sang.

Le duc avait reconnu en lui le jeune homme assis auprès de Sainte aux galeries de l'Opéra.

Le danger se montrait menaçant, — mais le duc recouvrait son calme et combinait ses moyens de défense.

— Monsieur, dit-il, je ne vous demande plus qui vous êtes... Je pourrais vous dire que j'ignore ce dont vous entendez parler... mais....

— Ma sœur! ma sœur! interrompit Gaston, qui baissa vers le sol le canon de ses pistolets comme s'il se fût craint lui-même.

— Votre sœur est ici, dit le duc, — je ne veux point vous le cacher... Je suis prêt à vous la rendre.

Le regard de Gaston eut une flamme si aiguë, que la paupière de M. de Compans se baissa.

— Conduisez-moi vers elle, dit le jeune homme.— Je suis pressé de savoir!...

— Sur mon honneur, commença le duc.

— Marchez devant! interrompit Gaston. — Je ne vous crois pas.

L'orgueil du duc était muet en ce moment. Il prit sans répondre le chemin de la porte de Sainte.

La pauvre enfant avait essayé de se barricader à l'intérieur; mais, comme nous l'avons dit, cette pièce était admirablement propre à sa destination.

Malgré les efforts de Sainte, la porte s'ouvrit à la première tentative.

Le duc voulut s'effacer pour laisser passer Gaston.

— Entrez le premier! dit celui-ci avec rudesse.

Le duc entra;

Gaston était encore derrière la porte.

Il entendit une voix plaintive et pleine de larmes qui coulaient.

— Ah! monsieur, je vous en supplie!... ayez pitié de moi!...

Le cœur de Gaston se fendit; — mais il garda ce calme implacable qu'il avait endossé en présence du duc comme une armure.

A la suite du scandale grotesque causé par l'*indiscrétion*

des convives de du Chesnel, M. Burot et la camériste avaient réintégré Sainte dans le boudoir.

Elle y était seule depuis une heure; — son épouvante n'était plus vague comme dans la matinée. Elle savait maintenant une partie de ce qu'elle avait à craindre.

Le souvenir de cette course épuisante où chaque pas avait failli la livrer sans défense aux brutales caresses du vieillard lui ôtait toute force et la faisait mourir.

Elle tressaillait à tout bruit. — Elle était changée comme si une longue maladie eût passé sur elle.

Lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, sa frayeur fut si poignante, qu'elle perdit en quelque sorte la faculté d'ouïr et de voir.

Elle ne reconnut point la voix de son frère, qui ordonnait au duc de passer le premier.

En entrant, Gaston la vit collée au coin le plus reculé de la chambre. — Elle était pâle comme un linceul et son corps charmant tremblait, agité par des secousses navrantes.

Gaston referma la porte derrière lui.

Sainte avait aperçu le duc, puis elle avait baissé les yeux. — Elle n'osait plus les relever.

Gaston s'arrêta et la contempla durant un instant, cherchant à lire dans sa pose et à deviner jusqu'où descendait son malheur...

Mais toute la personne de la pauvre enfant était contre le duc une accusation trop éloquente !...

Celui-ci ne voulut point rester sous le coup de ce silence.

— Mademoiselle, commença-t-il d'un air respectueux et soumis qui contrastait fort avec sa conduite de la matinée, — je viens vous demander pardon...

— Ah ! monsieur, grâce ! interrompit Sainte, — grâce au nom de Dieu !...

— Mademoiselle... voulut interrompre le duc.

— Taisez-vous ! dit Gaston rudement.

Sainte tressaillit. — De fugitives couleurs montèrent à sa joue; — on eût dit qu'un espoir bien doux, mais trompeur, était en elle et qu'elle ne voulait point lever les yeux de peur de le faire évanouir.

Le duc baissa la tête sous le regard impérieux de Gaston et se tut.

Le jeune homme s'avança lentement vers Sainte. — Son

cœur s'amollissait à une pitié profonde, mais son œil demeurait austère et froid.

Lorqu'il eut dépassé le duc, celui-ci fit un mouvement rapide pour s'esquiver,

— Restez ! dit Gaston, — ou je vous tue...

Le duc frémit de colère, — mais il resta.

Sainte, cependant, à cette voix deux fois entendue, avait levé ses beaux yeux timides.

Une joie subite, immense, avait dilaté son cœur.

Une joie trop grande après cette souffrance mortelle qui la courbait depuis douze heures.

Ce fut une foudre.

Ses couleurs revenues pâlirent ; ses yeux se fermèrent ses genoux trop faibles fléchirent. Elle tomba dans les bras de Gaston, qui s'était élancé pour la soutenir.

Mais les blessures que fait la joie portent avec elles leur baume.

Au bout de quelques secondes, Sainte souriait d'un doux sourire et son visage disait l'allégresse vive de son âme...

Le duc demeurait immobile à trois pas de la porte, tenu en respect par le regard de Gaston, qui ne le perdait point de vue.

Gaston avait serré sa sœur contre sa poitrine en une étreinte passionnée, mais son œil était toujours sévère et dur.

— Merci ! merci ! murmura Sainte en joignant les mains. — Dieu, que j'ai tant prié, m'a donc entendue enfin, puisqu'il t'envoie à mon secours.

Elle jeta ses bras autour du cou de son frère et l'entoura d'un long regard ravi.

Elle n'avait plus peur.

Elle se sentait sauvée.

Gaston, lui, espérait. Cette joie lui mettait au cœur une consolation sans prix. Sainte déshonorée eût-elle été joyeuse ?...

Entre le frère et la sœur, la scène fut courte.

Au bout de quelques minutes, Gaston savait ce qu'il voulait savoir.

Mais le contentement qu'il éprouvait ne se montrait point au dehors.

Il répondit par un baiser unique aux chères caresses de la pauvre Sainte, et se leva, toujours froid et austère.

— Attendez-moi, ma sœur, dit-il, je vais bientôt revenir...

Le front de Sainte s'attrista.

Gaston traversa la chambre et dit au duc :

— Suivez-moi.

Le duc obéit.

Gaston retourna dans la chambre où il était entré d'abord.

La nuit était presque venue. Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient vaguement les objets.

Gaston désigna du doigt au duc un siége et tous deux prirent place auprès l'un de l'autre.

— Ma sœur est pure, dit Gaston, — vous n'avez plus besoin de me l'affirmer, je le sais... et j'en remercie Dieu, parce que le fils de mon père ne devait point commettre un assassinat... Mais, cette injure enlevée, il reste entre nous, monsieur, trop d'injures mortelles...

— Je ne vous connais pas!... dit le duc étonné.

— Le fait qui nous rassemble vient de votre volonté, non point du hasard, reprit Gaston. Je vous fuyais, moi, parce que mon cœur se soulevait à la pensée de répandre le sang d'un vieillard... Mais ce dernier crime vous jette sur mon chemin... C'est le jugement de Dieu!... Il faut que l'un de nous meure ici!

La voix de Gaston était basse et ferme. On y devinait l'obstination d'une volonté implacable.

Le duc n'était pas un lâche; mais sa vieillesse, amollie par le vice, avait perdu de son ressort moral en même temps que mourait sa force physique.

La voix de Gaston, d'ailleurs, et l'expression terrible de son visage avaient de quoi glacer un cœur plus brave.

Le duc se sentit frémir.

— Je ne vous connais pas, répéta-t-il en balbutiant.

Gaston garda un instant le silence.

Il était plongé dans une méditation sombre qui contractait ses sourcils et mettait à son front des rides profondes.

— Monsieur, reprit le duc, qui avait profité de ce répit pour rappeler son calme et dont la voix se faisait insinuante, — ma position est ici fort difficile... Je vous ai outragé sans vous connaître... vous voyez que je vous parle avec franchise... ou du moins, j'ai essayé de vous outrager. — Mais, avant votre arrivée même, je vous le jure sur mon honneur, j'avais renoncé à tout dessein sur mademoiselle votre sœur, dont l'angélique pureté m'avait fait rentrer en moi-même...

Gaston se taisait.

Le duc prenait courage; — il poursuivit :

— Je ne crois pas que nous nous soyons jamais rencon-

trés... et, quoi que vous ayez pu dire en un moment de trouble, je ne puis penser qu'il y ait entre nous des motifs de haine, à part cet événement malheureux...

Le duc baissa la voix et essaya d'un sourire.

— Tout peut se réparer, vous le savez, continua-t-il, — lorsque l'honneur n'a point reçu la dernière atteinte.... Votre sœur, que je vous rends, est aussi pure qu'avant d'entrer dans ma maison... mais à cela ne tienne!... Je suis coupable, je l'avoue, et je suis riche.... Je vous supplie, monsieur, de ne point voir en mes paroles une nouvelle offense... elles me sont dictées par un désir sincère et à coup sûr honorable de réparer ma faute... je puis faire la fortune de votre sœur.

Gaston, qui ne l'avait point interrompu, releva sur lui son regard glacial.

— Monsieur le duc, dit-il avec froideur,— savez-vous le nom de cette jeune fille que vous avez voulu déshonorer?

Le duc s'inclina en murmurant une réponse négative.

— Monsieur le duc, reprit Gaston sans donner d'autre signe d'émotion qu'un léger tressaillement de lèvres, —cette jeune fille a nom Sainte de Maillepré.

Les bras de M. de Compans tombèrent. Il chancela sur son siége.

—Sainte de Maillepré, reprit Gaston lentement,—la fille du marquis Raoul, dont vous avez fait mettre le lit de mort dans la rue... la nièce de James Western, qu'un de vos émissaires a poignardé... la sœur du marquis Gaston, qui pleure son père et sa mère morts de chagrin, qui travaille de ses mains et à la sueur de son front parce que vous lui avez volé son héritage, — et qui vous répète, monsieur le duc, qu'il faut qu'ici l'un de nous meure!

Gaston s'était levé et se tenait tout droit devant M. le duc de Compans.

Celui-ci ouvrait des yeux stupéfaits. — Il était atterré sous le coup de ce hasard étrange qui le châtiait par son propre crime. — Il n'avait pas de voix, et son sang était, pour ainsi dire, figé dans ses veines.

Gaston le regardait, et, sous le masque de froideur qu'il imposait à son visage, il y avait une foudroyante menace.

Ce regard pesait comme un poids de plomb sur la paupière de M. de Compans, qui n'osait point se relever.

Gaston prit ses deux pistolets et les déposa sur une table.

— Ils sont chargés, dit-il, — faites apporter de la lumière.

On n'y voyait presque plus en effet. Machinalement M. de Compans obéit et appela madame Brunel.

Personne ne répondit. Madame Brunel s'était enfuie.

Gaston patienta une minute ; puis il reprit :

— Monsieur, je suis pressé ; il faut que vous trouviez de la lumière.

Le duc se leva sans mot dire, prit à son chevet un briquet phosphorique et alluma une bougie.

— Il sera fait suivant votre choix, reprit Gaston... Les deux pistolets resteront tels qu'ils sont, ou nous ôterons la charge de l'un d'eux.

La bougie allumée éclairait maintenant le visage décomposé de M. le duc.

Ses paupières restaient cloués au sol ; ses tempes avaient des secousses convulsives ; ses lèvres remuaient abaissant les coins rétractés de sa bouche.

— Vous savez bien, monsieur, murmura-t-il, que l'on ne peut pas se battre ainsi sans témoins...

— Je sais que je vous exprime une volonté, monsieur, répondit Gaston, que votre vie m'appartient de toutes manières, et qu'il faut m'obéir.

Ces paroles étaient prononcées d'un ton simple et bref. Il n'y avait pas à penser que la menace pût être vaine...

Si un doute avait pu naître d'ailleurs, un seul regard jeté sur Gaston l'aurait bien vite fait évanouir.

Ses traits exprimaient l'indomptable résolution de sa volonté.

Son front digne et hautain ne laissait percer aucun symptôme de colère. — C'était comme une sentence qu'il portait, — une sentence sans appel.

Le duc avait levé les yeux sur lui à la dérobée et ce seul regard lui avait dit qu'il fallait mettre de côté toute espérance de tromper la justice de Gaston ou de la fléchir.

— Les chances ne sont pas égales, monsieur, reprit-il encore, pourtant ; — c'est ici ma maison... Si le malheur voulait que ce combat vous fût fatal, qui pourrait m'absoudre de ce meurtre ?

— Ne plaidez pas, monsieur ! répliqua Gaston. Si je vous laisse prendre une de ces armes, ce n'est pas pour vous, c'est pour moi.

Il reprit ses deux pistolets sur la table et en présenta un par la crosse à M. de Compans.

— Voulez-vous que les deux armes restent chargées? demanda-t-il.

Le duc prolongeait son hésitation.

— Monsieur, dit Gaston, dont la voix trahit alors seulement un accès d'emportement tôt réprimé, songez que je me demande depuis un quart d'heure si ce serait un crime de vous brûler la cervelle!

Le duc fit un pas en arrière, et sa joue devint plus livide.

— Déchargeons l'un des pistolets, dit-il d'une voix sourde.

Gaston souleva le chien de l'une des batteries, retira la capsule et passa plusieurs fois son mouchoir sur la cheminée, — puis il rabattit le chien.

— C'est fait, monsieur, dit-il, tournez le dos.

Le duc avait suivi d'un regard cauteleux l'opération de Gaston.

Il avait comparé soigneusement les deux armes, qui, semblables au premier coup d'œil, avaient cependant entre elles de ces différences insensibles que le fabricant ne peut éviter.

Il tourna le dos.

Gaston changea les deux pistolets de main.

— Choisissez! reprit-il.

Le duc se retourna et tint ses doigts levés au-dessus des deux armes.

Il hésita. Les lignes qu'il avait cru reconnaître échappaient maintenant à son trouble.

— Choisissez! répéta Gaston.

Le duc prit l'un des pistolets.

La pièce où ils se trouvaient était séparée de l'escalier par l'antichambre et du boudoir par cette autre pièce où M. le duc de Compans-Maillepré avait subi les bravos et les sifflets des convives de Léon du Chesnel.

Gaston se retira dans cette pièce. Le duc recula jusqu'à l'antichambre.

Deux bougies allumées étaient placées au milieu de la chambre intermédiaire où devait avoir lieu le combat.

Ne pouvant recevoir de signal, les deux adversaires devaient tirer au moment où ils s'apercevraient.

Le duc parut le premier à la porte de l'antichambre.

Malgré cette hâte, il avait eu le temps de tâter la cheminée de son arme et de voir que la vie de Gaston était entre ses mains...

IV

MISSION DÉLICATE

Gaston parut à son tour à la porte opposée.

Mais, au lieu de s'arrêter sur le seuil, comme faisait vis-à-vis de lui M. le duc de Compans, il continua de marcher jusqu'au milieu de la chambre.

Arrivé auprès des bougies, il arma son pistolet.

Le duc l'imita.

Gaston abaissa son arme et visa longuement. Sa main était aussi ferme que si elle eût été de marbre.

Le duc ne put s'empêcher de tressaillir, bien qu'il eût la conscience de ne courir aucun danger.

Gaston pressa la détente.

Cela fit un bruit faible et sec.

Gaston jeta son pistolet et croisa ses bras sur sa poitrine. La lumière des bougies tombait d'aplomb sur son noble visage, où pas un muscle ne tressaillait.

Le duc de Compans eut un sourire cauteleux et cruel.

— Mon jeune cousin, dit-il, voici qui va mettre fin, je pense, à toutes nos contestations de famille... Mais, je vous prie, avant de vous mettre dans ce mauvais cas, n'auriez-vous point dû songer un peu à mademoiselle votre sœur, que vous me laissez comme un héritage?

La balle de M. de Compans eût fait moins de mal à Gaston que ces paroles. — La vue de cet homme odieux qui s'était fait le bourreau de toute sa famille avait mis en lui une pensée de haine si violente et à la fois si profonde, que toute autre pensée s'était enfuie devant elle.

C'était bien vrai! un instant, il avait oublié Sainte.

Et puis il s'était dit : « Dieu est juste, » et il n'avait pas douté une seule minute de l'issue de cette bataille, dont le sort était remis au jugement de la Providence.

Maintenant, ses yeux se désillaient; il voyait la vérité affreuse. — Sainte, qu'il était venu sauver, perdait en lui son unique protecteur.

Elle retombait au plus bas de sa détresse!

Sa vie, à lui, appartenait à cet homme, qui allait passer sur son cadavre pour arriver jusqu'à Sainte!...

Un désespoir poignant se peignit sur ses traits.

Le duc riait d'un rire sec et railleur...

Gaston jeta un regard avide vers le pistolet qui gisait à terre, et fit un mouvement comme pour le ressaisir.

— Ne bougez pas, mon jeune parent! dit le duc, qui abaissa son arme.

En ce moment, Sainte qu'on avait enfermée, et que ses terreurs reprenaient sans doute, se mit à appeler doucement:

— Gaston! Gaston!...

Celui-ci joignit les mains avec un muet désespoir.

Le duc riait.

— Gaston! Gaston! disait Sainte, dont la voix devenait plaintive.

Gaston se couvrit le visage de ses deux mains et un sanglot souleva sa poitrine...

Le duc fit deux pas vers lui...

Sur le seuil de l'antichambre, à la place que venait de quitter M. de Compans, une autre figure sortit de l'ombre.

— Gaston, viens, je t'en prie!... disait Sainte, qui pleurait.

C'était trop d'angoisses. — Gaston, incapable de se soutenir, se laissa choir sur ses genoux en murmurant:

— Tuez-moi donc vite!...

Le duc ne se pressait point. Le cas était difficile.

Il était partagé entre la crainte des suites d'un meurtre commis dans une maison qu'on savait être à lui, et le désir ardent de se défaire du dernier des Maillepré.

Mais le désir était plus fort que la crainte.

Le duc s'approcha jusqu'auprès de Gaston et sembla chercher une place pour frapper à coup sûr.

Il tenait son arme à bout de bras, pendante...

Quand il voulut la relever, son arme résista...

Le duc se retourna pour voir l'obstacle qui la retenait, et se trouva face à face avec cette figure qui l'avait remplacé sur le seuil de l'antichambre.

Il était désarmé. — Roméo venait de lui arracher son pistolet...

M. le duc n'avait vu qu'une fois le sculpteur, mais ses traits étaient sans doute restés bien gravés dans sa mémoire, car il le reconnut d'un seul coup d'œil.

— Deux contre un!... murmura-t-il en cachant sa colère effrayée sous une apparence de mépris.

Gaston releva les yeux et poussa un cri de surprise à la vue du sculpteur.

— Ah! c'est le ciel qui vous envoie! s'écria-t-il. — Sainte aura du moins un protecteur... Emmenez-la, monsieur, vous qui avez été pour moi un frère; emmenez-la de cette maison, dont l'air souille et déshonore!

— Nous l'emmènerons tous deux, répliqua Romée, qui releva le jeune homme et le soutint entre ses bras avec une tendresse de père. — Pauvre enfant! ajouta-t-il avec un accent de reproche, — voilà deux fois déjà que vous l'abandonnez, Gaston!... Elle vous aime tant... Avez-vous donc le droit de jouer ainsi votre vie?...

Gaston courba la tête.

— Ma vie est jouée et perdue, murmura-t-il.

— Contre cet homme?... dit Romée en montrant au doigt le duc avec un dédain écrasant. — C'est une partie de dupe!... Écoutez! votre sœur appelle...

On entendait en effet la voix éplorée de la pauvre Sainte, qui criait :

— Gaston! Gaston!

Romée le prit à bras-le-corps et l'entraîna malgré sa résistance.

— Nous allons revenir, lui dit-il.

Mais, avant de quitter la chambre, il se retourna vers le duc et lui jeta un regard impérieux en montrant la porte d'un signe de tête.

Le duc haussa les épaules et tâcha de sourire...

Romée et Gaston entrèrent dans le boudoir. — Ils n'y restèrent pas plus d'une minute.

Quand ils repassèrent par la chambre où avait eu lieu le combat, Sainte s'appuyait, — comme dans ses beaux rêves — d'un côté au bras de Gaston, de l'autre au bras de Romée.

Et, comme Gaston avait eu le temps de lui dire qu'il devait deux fois la vie au sculpteur, Sainte avait à l'âme une joie qui payait toute sa longue souffrance...

M. le duc de Compans-Maillepré n'avait pas jugé à propos sans doute d'attendre pour réclamer sa dette.

Romée lui faisait presque autant de peur qu'à Burot.

M. le duc s'était retiré.

. . . . . .

Nons n'avons que des jardins à traverser pour nous introduire dans la maison de du Chesnel.

Nous pensons, en effet, qu'il n'est pas besoin de nous arrêter pour expliquer l'apparition subite de Romée, puisque nous l'avons vu amené jusqu'à *l'appartement en ville* par les propres soins de M. Burot.

La petite fête donnée par du Chesnel était depuis longtemps finie. Chapitaux, Prunot, Sanguin étaient allés exercer ailleurs cet esprit fin et châtié qui distingue si éminemment notre jeunesse argentée.

Du Chesnel cependant n'avait point perdu son déjeuner.

Bathilde de Saint-Pharamond avait donné une leçon à sa femme.

Une leçon de deux heures et qui, à coup sûr, mérite mention spéciale.

C'était quelques minutes après la représentation que M. le duc de Compans-Maillepré avait offerte par la fenêtre aux convives de du Chesnel.

La lorette commençait évidemment à s'ennuyer. Félicien Chapitaux lui semblait insipide, le baron Prunot révoltant, J.-B.-S.-T. Sanguin haïssable.

Son troisième cigare lui pelait la langue.

Durandin s'approcha d'elle et entama une conversation.

Durandin n'était pas un homme brillant; mais, à côté de tous ces Chapitaux, il pouvait sembler un aigle.

Quand il eut parlé pendant cinq minutes et tourné ses pouces durant le même espace de temps, la lorette lui montra ses belles dents en un long éclat de rire.

Du Chesnel les observait de loin d'un air inquiet.

— Ainsi, dit la lorette à l'avoué, — il faut que je lui fasse un éloge poétique et pompeux de ce bon M. Polype?...

— Un éloge épique, répondit Durandin, — tout ce que vous pourrez trouver de plus renversant!... Et puis, vous m'entendez bien... la manière de s'en servir...

L'avoué se mit à rire benoitement et tourna ses pouces avec innocence. — La lorette se leva.

Du Chesnel s'était mêlé au groupe des Chapitaux pour cacher son trouble croissant.

Durandin l'appela et lui dit:

— Mon bon ami, voici madame qui voudrait bien dire un petit bonsoir à ta femme...

Assurément, il serait difficile de se représenter une position plus triste que celle de ce malheureux du Chesnel.

Il rougit et s'inclina d'un air gauche en balbutiant des bribes de compliments.

Puis il offrit son bras à la lorette, qui avait un méchant sourire sur la lèvre.

Le bon Durandin jouait en tout ceci le rôle de compère.

Il suivit le diplomate et Bathilde jusque dans la chambre de Charlotte, et se chargea d'emmener le mari.

La lorette et Charlotte restèrent seules.

— Ma chère dame, dit Bathilde en se renversant sur son fauteuil après avoir ajusté lestement les plis bouffants de sa robe, — savez-vous que vous êtes adorablement jolie?... Quelle bouche charmante! quel frais sourire!... les beaux yeux! le gracieux front!... C'est vous qui vous coiffez?... La délicieuse chevelure!... et puis cette taille!... Vraiment je ne connais pas une seule femme — je dis des plus à la mode — qui soit à vous comparer.

Devant ce flux de paroles, Charlotte demeurait confuse et rougissait.

Elle était mal à l'aise vis-à-vis de cette femme, dont la hardiesse l'embarrassait et l'effrayait.

Ces compliments effrontés, lancés à brûle-pourpoint, l'irritaient et blessaient ce qu'il y avait d'orgueil noble dans son cœur.

Sa figure, comme un miroir mobile, reflétait fidèlement ces sentiments divers.

Bathilde, qui ne cessait de la regarder en face, ne put point se méprendre sur l'effet de son exorde et lut tout couramment sur l'expressive physionomie de la jeune femme.

Mais Bathilde ne savait plus se troubler ou perdre contenance.

— Mon Dieu! ma chère dame, reprit-elle avec un ton de supériorité bienveillante, — je vois bien que votre jolie modestie s'effarouche à s'entendre dire ainsi de grosses vérités. Mais que voulez-vous! je suis franche, moi... J'ai le cœur sur la main... Vous me plaisez : je vous le dis, comme à l'occasion je dirais le contraire...

Charlotte s'inclina froidement.

Elle si vive, si pétulante de nature, se sentait glacée par cette familiarité précoce.

Ces audaces évaporées la repoussaient. — Elle devenait

aussi guindée devant cette femme qu'il était dans son caractère d'être rieuse, liante et bonne.

— Je ne dis pas que nous ne ferons point une paire d'amies..., continua la lorette. — Je pense que je suis votre aînée ; c'est à moi de faire les avances... Mais laissons ce sujet : je vous déconcerte... Ah ! ma chère, il faudra perdre ces timidités-là !... Nous y tâcherons toutes deux.

La rougeur s'épaissit sur le front de Charlotte. Elle releva ses yeux, où il y avait une fierté digne, et répondit avec douceur :

— Madame, vous ne me déconcertez point... Seulement, je ne sais comment répondre aux bontés dont vous ne cessez de m'accabler.

— Un peu de moquerie ! dit la lorette, qui éclata de rire aussitôt ; — c'est ravissant !... Mais dites-moi... comment trouvez-vous M. Polype ?

Rien n'annonçait cette question.

Bathilde la fit avec brusquerie pour mieux juger de son effet.

Charlotte la regarda étonnée.

— M. Polype ? répéta-t-elle. — Madame, je ne sais vraiment...

— Si fait, ma chère, interrompit la lorette, — vous l'avez vu une fois, cela suffit... Vous le savez par cœur.

Bathilde ramena son corps gracieux en avant et appuya son coude au bras du fauteuil.

Son œil, qui ne se détachait point de Charlotte, avait perdu son éclair railleur pour prendre une expression d'intérêt affectueux.

Ce n'était point une feinte. La lorette ne se contraignait plus, même avec les hommes...

— Écoutez, dit-elle, — je suis capable de vous aimer, parce que vous êtes charmante et malheureuse...

— Madame !... interrompit Charlotte, dont les sourcils se froncèrent légèrement.

— Oh ! je vous en prie, s'écria Bathilde, quoi que je puisse vous dire, ne vous formalisez point !... On ne se fâche jamais avec moi, ma chère, quoique j'en donne sujet bien souvent... Si vous vous fâchiez, vous justement qui n'en avez point de motif, ce serait ingrat ; car, sur ma parole, je n'ai d'autre envie que celle de vous servir.

Charlotte la regarda et sentit un peu diminuer ses prétentions contre elle. — Néanmoins elle demeura froide.

La lorette reprit gravement :

— Je suis ici, ma chère, pour vous parler de M. Polype... rien que de M. Polype !...

— Pourquoi ? demanda Charlotte.

— Parce qu'il est indispensable que vous connaissiez les mérites de ce digne homme... Vous l'avez vu... vous savez si le bon Dieu a mis sur son visage une enseigne suffisamment repoussante... Eh bien, ma chère, ce que recouvre ce masque grotesque et odieux est encore mille fois plus laid, je vous le certifie !

— Pourquoi me dites-vous cela ? interrompit Charlotte. — C'est à peine si je connais M. Polype...

— Ma chère enfant, je vous expliquerai mes raisons en finissant... Il faut procéder par ordre... Je parle bien souvent pour parler ; mais ici, soyez-en sûre, mes paroles ont un but... Laissez-moi d'abord vous peindre en pied M. Polype, et nous verrons plus tard...

La figure de la lorette avait perdu cette expression convenue que l'habitude et le métier lui imposaient. Son sourire redevenait à elle ; son regard petillait d'intelligence et de malice sous l'arc prononcé de ses noirs sourcils.

Charlotte involontairement eut une vague impatience d'écouter et de savoir...

La lorette caressa la fossette mignonne de son menton et donna cours à sa pétulante éloquence.

— Je suis bien certaine, ma chère, dit-elle, que vous n'avez aucune idée de M. Polype et de ses pareils... Il faut passer au plus serré de la foule, et tout connaître, et tout savoir, pour se rendre un compte exact du degré d'infamie où peut arriver un homme possédant à peu près figure humaine et récoltant les honneurs du monde pour les hontes qu'il a partout semées.

» Je ne vous dirai pas tout, parce que je ne voudrais pas [illegible] ce beau front... et puis parce que je ne sais pas faire tout... et puis enfin parce que l'histoire de cet homme, racontée en détail, durerait assurément plusieurs jours...

— Aurais-je donc à connaître cette histoire un intérêt que j'ignore ? demanda Charlotte.

— Oui, ma chère, répondit sans hésiter Bathilde.

Puis elle poursuivit avec une énergie soudaine, en détournant pour la première fois ses yeux de Charlotte.

— C'est une pensée misérable !... misérable et lâche !... Figurez-vous, ajouta-t-elle en s'adressant à la jeune femme, que ce Polype a fait tous les métiers...

» Il n'est point d'industrie occulte et honteuse où il n'ait plongé jusqu'au coude ses bras avides... Il est arrivé un jour à Paris, jeune, laid, nu, tournant à droite et à gauche ses petits yeux cupides pour découvrir une poche pleine où exercer l'adresse de ses doigts crochus... Il a volé, recelé; s'il n'a pas assassiné, c'est qu'il est poltron comme un lièvre... et c'est ici sans contredit la partie la moins odieuse de sa vie... Chez nous, je vous l'apprends peut-être, ma chère enfant, un homme qui possède dix mille francs et une certaine expèce de cœur recouverte d'une carapace suffisamment impénétrable, a le droit de tuer çà et là, sans craindre de se compromettre, les pauvres gens qui n'ont que mille écus...

» Polype et ses pareils ont tué plus de malheureux que le choléra et la fièvre jaune...

» C'est leur métier; ils vivent de cela. — Un beau jour on le rencontre dans un équipage. La bourse les a mis au nombre de ses saints. Demain il prêteront de l'argent aux rois, — après-demain, si Jérusalem est en vente; ils seront empereurs !...

» Mais hier... — Voici Polype dont la puissance est incontestée, et qui promène son ignoble personne dans nos premiers salons de finance, sans qu'aucun nez se bouche au parfum d'usure qu'il répand autour de lui : — hier Polype logeait le vice, exploitait le vice ; vivait du vice; — Polype comptait d'une main avec les voleurs, de l'autre avec la police; — hier Polype avait une boutique au Temple pour prêter des gros sous à la petite semaine...

» Tout cela s'est effacé; il n'en reste plus de trace — et, à vrai dire, quelle différence y a-t-il entre lui et messieurs tel et tel qui, toute leur vie, ont escompté en grand et n'ont pas eu besoin de passer par les bas grades de l'armée usurière ?...

» Ma chère enfant, cet homme, il faut que vous le connaissiez... Il n'a ni cœur, ni âme, ni conscience! Il laboure la vie humaine comme un paysan laboure son champ. Il taille dans le vif; il bèche, — et, avec du sang, il fait de l'or...

» Tout autour de lui, il y a des larmes, des sanglots déses-

pérés, des cris d'angoisse; — mais il y a de l'or gagné, de l'or qui vient et s'amoncelle sans cesse. Qu'importent les plaies d'où l'on extrait cet or?...

» Savez-vous?... Sa main ne s'est jamais ouverte pour soulager la souffrance suppliante. Mais il sait être prodigue à l'occasion comme un satrape. Il va donner, pour un bagatelle,—pour moins qu'une bagatelle,—pour moins que rien,—pour une femme! le double de ce que reçoivent par an les ministres du roi de France...

» Et chacun des billets de mille francs qui composent cette magnifique largesse a été volé sur le nécessaire de dix familles!...

» Qu'on ne lui demande pas un jour de délai, une heure de répit! — Fi donc! c'est la ruine du commerce! car la loyauté marchande, c'est l'exactitude! — Ce pauvre homme qui ne peut pas payer, est par cela même indigne de pardon, Polype verrait à l'excuser, peut-être, s'il pouvait payer et qu'il ne le voulût point...

» Je le connais, madame, je l'ai vu repousser la prière, railler les supplications, fouler aux pieds la misère agonisante!...

» C'est l'escompteur le plus escompteur qui ait jamais bravé la pudeur publique! c'est le banquier multiplié par le fripon, l'usurier fin, retors, avide, le juif qui eût fait concurrence à Judas et offert un rabais sur le prix du sang du Sauveur!...

Bathilde parlait avec une véhémence extraordinaire. Ses joues s'étaient colorées, son front s'animait, ses yeux brillaient d'enthousiasme et de colère.

Mais tout à coup elle s'interrompit. Son éclat de rire sceptique tomba comme de l'eau froide sur le feu de sa parole.

Elle changea de ton et reprit :

— Ma petite, tout cela veut dire que Polype est un misérable coquin... J'aurais pu employer moins de grands mots pour cela... mais c'est le danger des mauvaises connaissances : je fréquente un journaliste à la mode... Pour en revenir à Polype, — après tout, c'est son métier d'être une sangsue... il ne vaut ni mieux ni moins que bien d'autres... Les millions sont faits pour exploiter les petites bourses, comme les grands fleuves sont créés pour recevoir les ruisseaux... Je connais un homme, voyez-vous, qui rendrait des points à Polype... un homme cent fois plus

vil que Polype lui-même!... Je vous donne son nom à deviner...

Charlotte qui avait d'abord écouté avec un commencement d'intérêt la sortie de la lorette, était redevenue indifférente; ces choses, exagérées ou non, ne la touchait point. Le ton violent et emporté de Bathilde empêchait d'ailleurs la conviction d'entrer dans son esprit.

Elle ressentait pour l'usurier millionnaire un éloignement mêlé de dédain que la tirade de Bathilde n'avait pu chauffer jusqu'à la haine.

Il y avait trop de distance entre cette fange et le cœur noble de la fille de Maillepré...

Néanmoins, elle ne put se défendre d'un trouble vague en écoutant les derniers mots de la lorette.

Le nombre des gens qu'elle connaissait était si restreint! Après un portrait hideux, on lui disait il a pis, et l'on ajoutait : Vous le connaissez, devinez son nom...

— Madame, répliqua-t-elle, je crois que vous vous trompez... je vis en cette maison dans une solitude presque absolue.

— Ah! que c'est bien cela!... s'écria Bathilde, — cloîtrée!...

Elle s'interrompit et ajouta entre ses dents :

— Avant d'être vendue!

Charlotte la regarda d'un air inquiet.

Il y avait une pitié vraie sur le visage ému de Bathilde.

— Oh! c'est que vous êtes bien jolie!... murmura-t-elle.

La froideur de Charlotte redoubla et se teignit d'une nuance de hauteur.

Bathilde garda le silence durant quelques secondes, puis elle poursuivit en approchant son fauteuil :

— Je le répète, madame, il est un homme mille fois plus vil que Polype lui-même... C'est l'homme qui veut jeter aux bras de Polype une femme jeune et pure, dont le cœur est aussi beau que le visage... une pauvre femme qui vous ressemble, madame... qui est seule comme vous... qui souffre... et qui espère en l'amour de celui qu'elle aime...

Charlotte était pâle et tremblait.

— Madame, balbutia-t-elle d'une voix altérée, — je ne vous comprends pas.

— Hélas ! pauvre enfant, dit la lorette avec un élan d'effusion réelle, — il faut bien que je vous le dise ; cette femme qu'on veut livrer à M. Polype, c'est vous...

Charlotte sentit son cœur défaillir.

— Et l'homme murmura-t-elle mourante, — et l'homme qui veut la livrer ?...

— C'est votre mari, prononça tout bas Bathilde.

En même temps, elle voulut prendre la main de la jeune femme.

Mais Charlotte la repoussa vivement.

Elle se leva indignée. Sa taille flexible et gracieuse se revêtit d'une royale hauteur.

Elle couvrit Balthide d'un regard d'inexprimable mépris, et dit avec un fier sourire :

— Vous mentez ; je ne vous crois pas !...

Bathilde secoua la tête lentement.

— C'est bien difficile à croire, en effet, répliqua-t-elle ; — l'idée d'une bassesse si profonde ne doit pas entrer tout d'un coup dans une âme noble comme la vôtre, madame... Mais il faut croire, parce qu'il faut vous défendre... Réfléchissez ; pourquoi vous tromperais-je !

— Je ne sais... je ne sais !... s'écria Charlotte dont les larmes jaillirent, — mais je ne vous crois pas ! je ne veux pas vous croire !... Laissez-moi, madame, je vous le demande en grâce... Vos paroles me tuent.

Bathilde réfléchit un instant. — Un sourire amer parut sur sa lèvre.

— Peut-être cela vaudrait-il mieux, pensa-t-elle ; — on n'en meurt pas !

Son regard se posa sur Charlotte qui venait de se rasseoir, accablée...

— Et cependant, se dit-elle encore, — il y a là tant de belle pureté ! Que de larmes la honte mettra dans ces deux yeux qui savaient sourire !

Elle se redressa sur son fauteuil et continua d'un ton résolu, presque dur :

— Madame, j'ai commencé : j'achèverai... Ne m'imposez pas silence, je ne vous obéirais point... Savez-vous qui je suis, moi que votre mari a fait asseoir à votre table ?... Je suis une de ces femmes que les hommes tolèrent et ne protègent point... une de ces pauvres folles qui ont acheté le plaisir au prix du bonheur... une de ces

créatures dont la seule présence sous le toit conjugal est une insulte grave... Votre mari m'a ouvert la porte de sa maison et il m'a dit, en vous montrant à moi d'un doigt impitoyable : — Toi qui es perdue, montre-lui le chemin!...

— Mensonge! mensonge!... balbutiait Charlotte atterrée.

— Hélas! madame, vous me croyez!... reprit Bathilde. — Vous n'êtes pas sans vous souvenir de quelques tentatives maladroites qui ont dû échouer contre votre ignorance... Pour s'être déterminé à m'envoyer vers vous, il faut que M. du Chesnel ait essayé plus d'une fois en vain...

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Charlotte, — il me semble... Mais non, c'est impossible!...

— Vous vous souvenez! — continua Bathilde. — Et n'était-ce pas hier, d'ailleurs, qu'on vous a présenté M. Polype?... Le marché est fait... les arrhes sont données... Je suis venue vers vous de la part de votre mari, chargée de vous pousser bien doucement sur la pente qui descend à l'abîme où je suis!

Charlotte se couvrit le visage de ses mains. On entendit durant quelques secondes ses sanglots déchirants. — Puis ses sanglots se turent.

Elle était renversée sur le dossier de son fauteuil, privée de sentiment.

Bathilde se leva et mit un baiser sur son front pâle.

Bathilde avait l'œil humide...

Elle sortit et dit à la femme de chambre de Charlotte d'aller au secours de sa maîtresse...

Quand elle rentra dans le salon où l'attendait ses chevaliers, elle avait repris son sourire hardi et ses allures insoucieuses.

Ce qu'elle venait de faire était peut-être une boutade...

Mais on dit que quelque part, dans la poitrine d'une lorette, il y a parfois un cœur.

— Allons, belle dame, dit Chapitaux, — on a appporté votre costume d'amazone... nos chevaux s'impatientent dans la cour.

Durandin s'était approché à pas de loup.

— Eh bien?... murmura-t-il.

— Elle s'est évanoui, répliqua la lorette.

— Ah bah! fit Durandin, — ça a été jusque-là?...

Bathilde passa dans une pièce voisine pour endosser son costume d'amazone.

Dès qu'elle fut habillée, elle descendit dans la cour, escortée de ses Chapitaux et reconduite par Durandin et du Chesnel.

Ce dernier était soucieux et inquiet.

— Madame, dit-il tout bas au moment où l'amazone s'élançait sur son fringant cheval, — que lui avez-vous donc fait pour qu'elle se soit évanouie?...

— Passez, messieurs, s'écria Bathilde, — je fermerai la marche...

Les Chapitaux caracolèrent et passèrent.

Bathilde, restée seule avec Durandin et du Chesnel, se tourna vers eux, et lança au diplomate un regard de dédain amer.

— N'était-ce pas une mission délicate, monsieur du Chesnel? demanda-t-elle; — j'ai fait ce que j'ai pu... Et, à cette heure, je puis vous dire, votre femme sait aussi bien que moi que vous êtes un misérable!

Elle toucha du bout de sa cravache l'encolure de son beau cheval, qui partit au galop...

V

AFFAIRES DE FAMILLE

Du Chesnel et Durandin se regardèrent.

Le diplomate était foudroyé.

L'avoué ne savait point tourner ses pouces quand il était debout. Il était alors bien plus facile à déconcerter, parce que cela lui ôtait une contenance.

Au bout de quelques secondes, il haussa les épaules et souffla dans ses grosses joues.

— Peuh! fit-il, — elle a menti...

— Et si elle n'avait pas menti?... répliqua du Chesnel à voix basse.

— Dame! répondit l'avoué; il faudrait voir... ce que dirait ta femme...

— Tout serait perdu! murmura du Chesnel, — je connais Charlotte... elle va me haïr, voilà tout.

— Ma foi, mon bon, dit Durandin, — tu conviendras avec moi que ce n'est pas là l'important de l'affaire.

Du Chesnel poussa un gros soupir, puis il frappa du pied avec colère.

— C'est toi qui l'as voulu! s'écria-t-il; je perds son amour et je n'ai rien en échange!...

— Mon bon, répliqua paisiblement Durandin, — dans ton état, on doit savoir que toutes les négociations ne réussissent pas... On voit de temps en temps des ambassadeurs trahir ceux qui les envoient...

Du Chesnel fit un geste d'impatience.

— A la bonne heure! à la bonne heure! reprit Durandin. — Veux-tu que je m'en aille,

Non, répliqua du Chesnel; — c'est toi qui m'as mis dans ce mauvais pas... il faut que tu m'aides... il faut que tu me conseilles... Comment sortir de là?

Durandin se gratta le menton.

— Moi, dit-il, si j'étais à ta place, je prendrais les grands moyens.

— Qu'entends-tu par là?

— J'entends par grands moyens, des moyens radicaux... Tu comprends bien... pas de demi-mesures... Il faut trancher dans le vif; c'est mon opinion.

— Mais que faire?...

— Ta position est nette... Hier encore tu me disais : Je suis à deux pas d'une culbute... aujourd'hui tu ne dois plus guère en être qu'à un pas et demi... Il faut savoir, mais tout de suite, s'il y a quelque fonds à faire sur ta femme... Dans le cas où il serait bien prouvé qu'elle se refuse à tout accommodement... Ma foi, mon bon, à la fin d'un siége on renvoie les bouches inutiles!...

— Y penses-tu!... s'écria du Chesnel.

— Assurément j'y pense... Mais, est-ce que tu tiens à causer de cela dans la cour?..

Du Chesnel remonta l'escalier de sa maison. En traversant l'antichambre, il demanda des nouvelles de Charlotte qui venait de reprendre ses sens.

Durandin et lui s'assirent côte à côte dans le salon.

— Je disais donc, reprit l'avoué; qui se donna sur-le-champ le plaisir de tourner ses pouces, je disais donc que dans un siége...

— Après! interrompit du Chesnel.

— Eh bien! c'est tout simple... A quoi te sert ta femme?... Désormais elle va te détester, te mépriser!...

Du Chesnel laissa échapper un grondement de colère.

— Ah! fit Durandin, vois-tu bien, tu auras beau te faire du mauvais sang, ça ne changera rien à l'histoire!... Il est donc bien établi qu'elle te détestera... Fort bien. D'un autre côté, maintenant qu'elle est avertie, bonsoir l'affaire Polype!...

— Député!... murmura du Chesnel.

— Oui, oui, c'est mortifiant, j'en conviens... mais c'est comme cela!... Reste à savoir si, dans ta position, une femme qui ne sert à rien n'est pas la choses du monde la plus nuisible et la plus dangereuse...

L'avoué se tut.

Du Chesnel garda le silence.

— Qu'en dis-tu? reprit Durandin.

Du Chesnel ne répondit point encore.

— C'est que, poursuivit l'avoué, je me souviens de notre conversation d'hier... La duchesse est jalouse... Léa Vérin est jalouse... Mon cher garçon, tu n'as pas le moyen de garder ta femme, si ta femme ne peut pas remplacer ces deux dames... Tu auras beau te retourner, je te défie de sortir de là!

Du Chesnel était très-pâle; il souffrait visiblement.

— Ah! je ne croyais pas tant l'aimer!... murmura-t-il.

— Est-ce comme cela? dit Durandin. — Tombe à ses genoux, roucoule une petite élégie... Faites votre paix comme deux tourtereaux... je t'offre une place de second clerc dans mon étude.

Du Chesnel leva sur lui un regard fâché.

— Je sais bien que tu as raison, dit-il, mais...

— Il n'y a pas de mais, mon garçon!

— Cependant il faut au moins s'assurer...

— C'est trop juste.

— Si tu te chargeais d'aller trouver Charlotte?...

Durandin cessa de tourner ses pouces, et fit une grimace de détresse.

— Ah! mon bon ami, répondit-il, je ne vaux rien pour ces affaires-là!... Que diable veux-tu que je dise à ta femme!...

— Ce que tu voudras, répliqua du Chesnel avec tristesse.

— mais j'ai peur de la voir!... Je ne saurais point soutenir ses reproches... Elle m'aimait tant!

— Il n'y a pas de doute, mon bon... Je conçois ces délicatesses-là... Eh bien! si tu veux me promettre de te conduire en homme sage, je vais me charger de soutenir le premier feu.

— Je ferai ce que tu voudras, dit du Chesnel.

— Posons nos faits... Voilà deux jours presque entiers que je perds à me mêler de tes affaires... Dieu sait pourtant que celles du marquis auraient grand besoin de moi. A tout le moins faut-il que mon école buissonnière serve à quelque chose... Voici comment j'entends la question : — 1° Si madame du Chesnel ne sait rien, ou si, sachant quelque chose, elle ne se montre pas trop farouche, il est stipulé que le contrat Polype sera poussé lestement et que l'affaire suivra son cours comme il a été dit entre les parties; 2° si, au contraire, madame du Chesnel a été mise au fait par Bathilde... je donne celle-là au diable de tout mon cœur!... et si elle se refuse à tout accommodement, nous convenons que tu la mettras dans un fiacre et que tu la reconduiras, séance tenante, là où tu l'as prise.

— Mais... commença du Chesnel.

— Je te dis qu'il n'y a pas de mais!... Sois sûr que, le second cas échéant, ladite dame du Chesnel ne demandera pas mieux que de se retirer chez son frère...

— Je le crains, murmura le diplomate.

— Je l'espère aussi, moi!... dit Durandin; — est-ce entendu?

— M. de Naye m'a justement donné sa carte aux buttes Saint-Chaumont, pensa tout haut du Chesnel.

— Comme ça se trouve! s'écria l'avoué. — Réfléchis bien... on ne posa jamais de dilemme plus logique... Si ta femme t'aime encore, tu la gardes... si elle ne peut plus te souffrir, tu la reconduis... quitte à plaider ultérieurement en séparation de corps... Je me chargerai bien volontiers de la procédure.

Du Chesnel n'hésita qu'un instant. L'avoué parlait en effet avec une apparence de vérité... Du moment que Charlotte pouvait mesurer le degré de bassesse où était tombé son mari, une séparation devenait nécessaire.

— Fais ce que tu voudras, dit du Chesnel.

Durandin passa dans la chambre de Charlotte.

Celle-ci était seule. Elle avait repris ses sens, mais elle demeurait comme accablée.

L'avoué s'assit auprès d'elle.

L'horreur épique a de la poésie ; l'horreur bourgeoise n'est que hideuse.

Nous tirerons le voile sur cette scène où un brave garçon, très-bien couvert, exerçant une profession paisible et sérieusement incapable d'écraser une mouche sans nécessité, retourna le poignard, une demi-heure durant, dans le cœur ulcéré de la pauvre femme.

L'ambassade de Durandin ne présentait au reste aucune difficulté. — Charlotte était fière et vive. Il y avait un fonds de force hautaine parmi sa pétulance d'enfant. — Elle dut faire la moitié du chemin.

Les premières paroles de Durandin la courbèrent sous le sentiment de la honte. — Jusqu'à ce moment elle avait voulu douter encore. Elle accusait Bathilde de mensonge et ne voulait point croire à tout son malheur.

Désormais le doute était impossible. — Une fois passé le premier moment de douleur accablante, Charlotte se redressa, sa fierté native lui enseigna ce qu'il était bon de penser et de dire.

Elle fut digne, et ferme, et noble. — Elle sut cacher la blessure de son âme désespérée.

— Eh bien ! ma chère dame, dit Durandin après une conférence assez longue, — il me paraît évident que M. du Chesnel et vous, vous ne pourrez jamais vous arranger sur ce point... Or, ce point, c'est le principal... Si je vous ai bien comprise, vous ne seriez pas éloignée de quitter le domicile conjugal...

— Si je savais où trouver mon frère !... murmura Charlotte.

— Ma chère dame, nous le savons... J'ai les pleins pouvoirs de M. du Chesnel... Si vous y consentez, nous allons terminer ce petit conflit à l'amiable, sans bruit, sans secousse et comme il convient à des gens bien élevés... Je vais vous reconduire chez M. votre frère.

La paupière de Charlotte trembla, et une larme, en vain retenue, coula sur sa joue pâle.

— M. du Chesnel vous a chargé de me parler ainsi, monsieur ? demanda-t-elle.

L'avoué s'inclina avec une politesse souriante.

Charlotte hésita durant une seconde, puis elle dit en se levant :

— Monsieur, je suis prête à vous suivre.

Durandin offrit son bras que Charlotte accepta.

Il montèrent tous les deux dans la voiture de du Chesnel, qui prit la route du Marais.

Gaston était encore en ce moment avec Sainte dans la petite maison de M. le duc de Compans.

Quand Charlotte rentra dans la demeure de son frère, il n'y avait que la vieille duchesse, immobile, insensible sur son fauteuil — et Jean-Marie Biot qui priait, en pleurant, auprès du corps blanc et diaphane de la pauvre Berthe expirée.

. . . . . .

. . . . . .

M. le duc de Compans était depuis longtemps déjà de retour à son hôtel.

Il était environ neuf heures du soir.

M. le duc ne se ressentait point trop des fatigues de la journée.

Il avait trouvé chez lui en rentrant une bonne nouvelle, et la joie repose.

Nous le rejoignons dans son cabinet de travail, assisté de Denisart qui a presque repris depuis la veille les manières de favori.

Quant à M. Burot, la poule seule pouvait le consoler d'avoir introduit un intrus dans l'appartement en ville de son maître.

M. le duc avait vraiment une figure tout épanouie. Son valet de chambre avait réparé les avaries supportées par sa toilette. Il était brillant, net, gai, gaillard, — et bien en prenait à la pauvre Sainte d'être désormais à l'abri de ses attaques.

Devant M. le duc, sur son bureau, on voyait, ouvert, le portefeuille rouge soustrait par Pierre Worms, dit *Polpard*, dans le secrétaire du jeune marquis de Maillepré.

Le duc feuilletait l'un après l'autre les divers papiers que contenait le portefeuille.

A chaque nouvelle minute qui passait entre ses mains, son sourire s'épanouissait davantage; ses yeux clignotaient et

retrouvaient des éclairs moqueurs. Il rajeunissait de vingt ans.

C'est que cette trouvaille n'influait pas seulement sur ses rapports avec le marquis. — Le marquis mis hors de combat, quelle force restait aux rodomontades de du Chesnel? quelle force aux prétentions de madame la duchesse?

Et encore, et surtout quel moyen d'établir son origine restait-il à ce jeune Maillepré qui venait surgir devant lui comme une menace?...

Cette circonstance donnait au portefeuille une valeur incalculable.

Plus de crainte! l'horizon s'éclaircissait. Ses ennemis réunis tous ensemble, et ligués même avec les vrais Maillepré, ne pouvaient plus rien contre lui!...

Il allait redevenir un homme! Il allait commander, parler haut à son tour et jouer ce doux rôle de tyran qui est pour certaines natures la souveraine puissance!

— C'est bien cela! c'est bien cela! se disait-il. — Ce coquin de marquis avait raison de le dire, j'étais en son pouvoir!... C'est une mèche qu'il avait à la main; si j'avais fait un pas en avant, nous sautions... Voici des actes tout à fait précieux.

Il s'arrêta et ajouta en ricanant :

— Même sous le rapport historique!... Une lettre de la Fayette... un brevet de colonel au service de l'Union... C'est fort beau. Mais j'aime mieux les actes de famille... tout y est... contrat de mariage, procès-verbaux de naissance, rien n'y manque... sauf l'acte de décès du vieux duc!... Ah! ma foi, je suis enchanté de faire ainsi connaissance avec tous mes jeunes cousins de Maillepré!

Il se tourna vers Denisart, qui l'observait du coin de l'œil.

— Voilà qui est très-bien, reprit-il, on ne m'avait pas trompé, vous êtes un homme de ressource... Combien vous avais-je promis?

— Trois mille francs, monsieur le duc, répondit Denisart avec un profond salut.

— Trois mille francs! s'écria Compans; — ce n'est pas assez... Je vais vous en donner six mille et je double vos appointements.

— Ah! monsieur le duc... commença Denisart dont le nez rouge et les yeux baissés voulurent exprimer un respectueux attendrissement.

Il allait allonger sans doute le caoutchouc sonore d'une période universitaire, lorsque le valet de chambre de M. le duc entra et annonça M. le marquis de Maillepré.

Denisart se retira dans un coin.

Le duc, par un mouvement rapide, rassembla les pièces éparses, contenues naguère dans le portefeuille rouge, et les jeta dans un tiroir qu'il referma à clef.

Au moment où il mettait la main sur le portefeuille lui-même pour le faire disparaître également, on introduisit M. le marquis de Maillepré.

Le marquis était très-pâle, et peut-être manquait-il quelque chose ce soir à l'arrangement exquis de sa toilette, mais c'étaient là les seuls signes de trouble qu'on eût pu remarquer en sa personne ; son beau visage gardait une expression de hardiesse calme et insoucieuse.

Le duc s'était levé pour le recevoir.

Ils échangèrent un salut.

Le duc souriait ; le marquis était froid.

— Monsieur, dit ce dernier, — je me suis absenté de chez moi durant quelques jours... pendant cette absence j'ai été dévalisé d'une façon audacieuse.

— En vérité ? répliqua le duc, — contez-moi donc ça, mon cousin.

Le duc souriait toujours.

Son regard et celui du marquis convergèrent et tombèrent à la fois sur le portefeuille.

— C'est un meuble de famille, murmura le duc en saluant.

— Je croyais bien le reconnaître, répondit le marquis avec une égale courtoisie, — et c'est pour cela que je ne prenais point le soucis de vous raconter mon aventure en détail... Vous avez dû, mon cousin, en avoir la première nouvelle ?

— J'aurais mauvaise grâce à le nier, répondit le duc.

Denisart, dans son coin, courbait sa face hypocrite sur une copie commencée et n'osait point lever les yeux.

Il jetait seulement de temps à autre un regard craintif et cauteleux vers le nouveau venu qui lui tournait le dos.

Les sourcils du marquis s'étaient froncés légèrement.

— Nous jouons gros jeu, mon cousin, dit-il.

— Je suis joueur, répliqua le duc.

— Il faut l'être en effet, mon cousin, dit le marquis d'une

voix basse mais fortement accentuée, — pour recommencer aujourd'hui la partie qui mit autrefois ce portefeuille entre mes mains.

Le duc eut besoin de faire un effort pour garder son sourire.

— Mon cousin, repris le marquis, — êtes-vous bien résolu à garder malgré moi ce meuble de famille ?

— Ce n'est pas une question; répliqua monsieur de Compans.

Si fait, mon cousin... je vais vous dire pourquoi... Hier je tenais à ce portefeuille comme on tient à la fortune... aujourd'hui les circonstances ont bien changé; j'y tiens à cette heure mille fois plus qu'on ne tient à la vie... Entendez-moi bien... Ne prenez point de folle confiance par la pensée que j'exagère ou que je veux vous effrayer... Il me faut ce portefeuille... Dussé-je pour cela vous tuer !... dussé-je brûler votre maison, dussé-je !... Mais pourquoi tant de paroles ?... Je vous dis qu'il me le faut.

Le regard du marquis menaçait, hautain et dur. Il y avait sur son visage une indomptable énergie.

Le duc l'avait craint trop longtemps pour demeurer impassible devant cette colère contenue et concentrée.

Mais son adversaire lui-même l'avait dit, c'était une partie engagée; il avait en main de quoi la gagner: il fallait jouer.

— Mon cousin, dit-il en changeant son sourire railleur contre une apparence de franchise, — je sais parfaitement ce dont vous êtes capable et j'aurais peur de vous... je vous avoue cela tout simplement..... si mon intention n'était point de vous traiter de manière à rendre toute guerre impossible... Que vous faut-il ? deux cent cinquante mille francs de rente ?... je vous les donne; je vends demain la moitié des terre de Maillepré, et je vous en compte le prix, parce que, vous le sentez très-bien, entre nous, tout contrat authentique est une impossibilité. — Il me semble que cinq millions sont une rançon acceptable.

Denisart, dans son coin, passait sa langue sur ses lèvres et frémissait de désirs à entendre parler ainsi de millions si près de lui.

— Mon cousin, répliqua le marquis, votre offre peut être très-magnifique, mais je ne l'accepte pas.

— Quoi ! la moitié de ma fortune ?...

— Je refuserais également les trois quarts de votre fortune tout entière ! Je vous répète qu'il me faut ces papiers.

— Et moi, je vous dirai, s'écria le duc avec emportement, — que je suis las de subir vos lois ! que je veux bien payer la paix à un prix exorbitant, mais qu'il me faut la paix... Or, tant que vous aurez la main sur moi à l'aide de ces papiers, j'aurai toujours la guerre à redouter...

Le front du marquis était devenu rêveur. Il appuya son coude sur le bureau de M. de Compans, soutenant sa tête dans la paume de sa main.

Il regardait le duc en face.

— Cet homme à qui j'ai pris le portefeuille il y a sept ans, dit-il d'une voix basse et triste, était à peu près de votre âge.

Le duc tressaillit et jeta autour de lui son œil inquiet.

— N'ayez pas peur, repris le marquis, — je compte vous donner vingt-quatre heures pour réfléchir... Voyez-vous, poursuivit-il en baissant tellement la voix que le duc avait peine à l'entendre, — il y a bien peu de jours que j'ai appris le remords... C'est un tourment cruel ! S'il me faut tuer une seconde fois, j'en mourrai, je le sais bien... mais j'ai ma, tâche désormais en ce monde... il faut qu'elle s'accomplisse, dussé-je être deux fois meurtrier !

La paupière du duc se baissait sous le regard lourd et fixe du jeune homme.

Il semblait combattu violemment et son hésitation creusait les profondes rides de sa figure vieillie.

Le marquis gardait le silence.

Au bout de quelques secondes, il [illegible] sur lui son œil qui disait les frayeurs de sa haine.

— Mon cousin, murmura-t-il, — sous le poignard levé on cherche à se défendre... repousser le fer par le fer ce n'est point commettre un crime... Pensez-vous donc, vous qui me menacez en face, qu'il me serait si difficile de vous prévenir !

— Non, mon cousin, répondit le marquis. — Celui de vos serviteurs qui a si bien fracturé mon secrétaire, doit savoir le reste de son métier... mais quand j'ai parlé de meurtre, vous savez bien ce que j'ai voulu dire. J'ai pris de l'expérience depuis sept ans, et je tiens le poignard au plus bas de mon mépris...Mon arme est plus simple que cela, et sept ans, vous

le savez bien, ne suffisent point à prescrire l'assassinat...

Le duc poussa un gros soupir où il y avait plus de soulagement que d'inquiétude.

Il ne partageait point l'opinion du marquis, et se souvenant de la nuit du mardi gras de 1826, il regardait le poignard comme une arme dont il ne faut point faire fi.

— Mon cousin, dit-il avec un retour de fermeté, — je vous ai soumi mes conditions... Rien désormais ne me fera faiblir.

— Mon cousin, répliqua le marquis, vous avez vingt-quatre heures pour accepter les miennes.

A ces mots, il se renversa sur son fauteuil. Ses sourcils froncés se détendirent et son sourire charmant reparut sur son visage.

— Parlons d'autre chose, mon cousin, reprit-il avec une gaieté légère, — dites-moi... vous avez été servi à souhait dans cette circonstance... Le drôle qui m'a dévalisé est un véritable artiste... il m'a volé dix mille écus sans gâter un seul de mes meubles, sans déranger une seule de mes serrures... Quant au tiroir à secret où était ce portefeuille, — il étendit la main et toucha le portefeuille rouge; il le sentit vide; — aucun désappointement ne vint obscurcir sa bonne humeur revenue, — le tiroir était fermé avec la fameuse combinaison que M. Góret et M. Chifel, nos deux serruriers héroïques, se disputent depuis dix ans... Le drôle aurait pu gagner les quinze mille francs que ces messieurs offrent si généreusement à quiconque ouvrira leurs serrures.

Le duc ne put s'empêcher de suivre ce mouvement subit de gaieté.

— Je suis heureux, répondit-il avec un demi-sourire, — qu'on ait au moins laissé intacte l'élégance de votre mobilier.

— Oui, oui, reprit le marquis, cela s'est fait avec un tact prodigieux... Vous me présenterez ce coquin-là, n'est-ce pas, monsieur le duc?

— Mon cousin, je n'ai rien à vous refuser; mais je ne le connais pas personnellement.

Le duc prononça ces mots avec tout le dédain convenable.

Puis il ajouta:

— Il faudrait vous adresser à ce bon garçon que voilà dans un coin là-bas... il vous donnerait à ce sujet des renseignements suffisants.

Le marquis se retourna et aperçut le dos de Denisart courbé sur sa copie.

Il se leva et se dirigea vers lui.

Denisart, craignant une correction immédiate, se faisait petit et tremblait comme la feuille.

Le marquis le saisit par une épaule, le força de se lever et lui imprima un mouvement de rotation qui les mit face à face.

Il se regardèrent.

Denisart, dont le visage était livide de peur, ouvrit de grands yeux stupéfaits à la vue du marquis.

Le marquis lui-même fit un geste de surprise. — On n'a pas besoin de voir trois fois une face ignoble comme était celle du pédant pour s'en souvenir à tout jamais.

Le marquis demeura un instant immobile.

— Ah! c'est toi qui as fait cela! murmura-t-il de manière à n'être entendu que de Denisart; — c'est bien.

Il serra le bras du pédant qui retomba sur sa chaise épouvanté.

— Ma foi, cousin, reprit le marquis en revenant sur ses pas, cet homme a tout à fait le physique de l'emploi... Vous l'avez choisi, je voudrais le gager, sur sa physionomie!

Il prit son chapeau et ajouta en saluant avec tout plein de grâce :

— Monsieur le duc, nous nous sommes expliqués comme de loyaux et bons parents que nous sommes. Je vous prie d'être bien persuadé que, pour ma part, je ne manquerai à aucune de mes promesses... A l'honneur de vous revoir!

Le marquis prit congé. — Au moment de passer le seuil, il se retourna et fit signe à Denisart qui cligna de l'œil craintivement et baissa la tête.

XI

LA CHAMBRE DU MEURTRE

Depuis sept ans, le Palais-Royal avait subi des changemens notables.

Le bassin était creusé, les cages à jour des galeries de

bois, avaient fait place à ce passage vitré que les Suisses, les Belges et les gens de Cahors s'obstinent à regarder comme le centre du fashion parisien.

Le reste avait progressé à l'avenant. Les restaurants s'étaient multipliés indéfiniment, offrant à la gourmandise provinciale des repas prodigieux pour le modique déboursé de quarante sous. — Le jeu y gardait encore tous ses temples, et Vénus n'avait fait que changer de prêtresses.

Mais la mode l'abandonnait déjà. Quelque chose de triste était sous les longues galeries. — C'est froid. La joie s'y ennuyait. Le vice s'y engourdissait endormi...

Vers huit heures du soir, le lendemain des événements que nous avons racontés aux précédents chapitres, un élégant coupé, débouchant par la rue Vivienne, s'arrêta au perron du Palais-Royal.

Un jeune homme à la tournure leste et distinguée sauta sur le pavé et descendit les marches qui conduisaient à la galerie Beaujolais.

Il traversa le court passage, jetant un regard à gauche sur le Caveau du sauvage, dont la vogue était alors bien diminuée, et entra tout droit dans le jardin.

Il y avait ce jour-là dans l'air quelque petit vent d'orage politique. — Le peuple s'était attroupé sur les boulevards, et les pompes avaient joué peut-être du côté de la porte Saint-Martin.

Une foule énorme se pressait dans le jardin. — C'est au Palais-Royal, en effet, que se passe souvent la partie bavarde, la partie littéraire de l'émeute.

Ailleurs, on se bat. Au palais-Royal, on se pousse et l'on cause.

Le jeune homme qui venait de descendre le perron était le marquis de Maillepré.

Il ne venait point là pour parler politique, et ses pensée n'allaient point avec les gasconnades vides qui couraient bruyamment de groupe en groupe.

Sa physionomie était triste et grave.

Il y avait sept ans que M. le marquis de Maillepré n'avait remis le pied au Palais-Royal.

Aussi un flux de souvenir, envahissait tumultueusement son esprit.— La foule qui l'entourait aidait au travail douloureux de sa mémoire.

Il se croyait presque au milieu de cette autre foule ba-

riolée, ivre, folle, qui emplissait les jardins le soir du mardi gras de 1826.

Il allait, perçant comme alors la cohue... A chaque instant, son regard se heurtait contre un objet connu, d'où surgissait un remords...

Là, devant le café de la Rotonde, le duc avait jeté à l'oreille du malheureux James Western ce nom qui, comme une parole magique, avait eu le pouvoir de tuer un homme. — Là, c'était le champ de bataille où Western avait combattu les masques et terrassé Josépin. — Plus loin, c'était la porte par où Carmen était sortie pour prendre ses habits de femme. — Plus loin encore, c'était l'entrée du café du Caveau, scène souterraine où s'était passé le prologue d'un drame sanglant!...

Le marquis allait et revenait, se plongeant avec une sorte de plaisir sombre au beau milieu de ses souvenirs.

Au bout de quelques minutes, il reprit le passage du Caveau, et sortant dans la rue de Beaujolais, il suivit le chemin qu'il avait fait avec Western sept ans auparavant, sous le nom de Carmen, pour gagner l'hôtel du Sauvage.

Le petit passage donnant sur la rue de Valois était toujours aussi noir, aussi humide, aussi froid que jadis. Le marquis en monta les marches huileuses et se trouva au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Il y avait longtemps déjà que M. Polype avait vendu la propriété de ce fructueux repaire. — Ce n'était plus madame Polype qui s'asseyait au comptoir de la salle commune, mais c'était une dame de valeur égale pour le moins.

— La chambre est-elle préparée lui demanda le marquis.

— Oui, monsieur, répondit la dame; la chambre rouge au premier : six couverts...

Le marquis gagna l'escalier et monta, précédé par un garçon qui portait une bougie.

Le marquis était pâle. Des gouttes de sueur mouillaient ses tempes froides.

Le garçon ouvrit la porte de la chambre rouge et s'effaça pour laisser la route libre.

Mais au lieu d'entrer, le marquis recula d'un pas et chancela, comme s'il allait tomber à la renverse.

Quelque vision venait de passer devant ses yeux. Il avait

vu, derrière cette porte ouverte, un cadavre étendu sur le plancher...

Ce fut l'affaire d'un instant; — à l'aide d'un effort violent, son esprit recouvra l'équilibre; — il entra.

Cette pièce, qu'on appelait la chambre rouge, n'avait en soi pourtant rien de bien redoutable.

C'était une chambre à coucher d'hôtel dont les rideaux fanés pouvaient bien avoir été rouges autrefois, mais ne gardaient plus qu'une couleur indécise et déteinte.

Il y avait des fenêtres à jalousies baissées discrètement, une grande alcôve fermée et un sofa dur.

Au milieu de la pièce se dressait une table recouverte d'une nappe bien blanche où s'alignaient six assiettes avec leurs accessoires.

C'était un souper commandé.

Le marquis demeura debout à quelques pas de la porte. Le garçon mit la bougie sur la table et fit mine de se retirer.

On eût dit que le marquis cherchait un prétexte pour le retenir.

— Cette table est trop près de la fenêtre, dit-il.

Le garçon éloigna la table, et se dirigea de nouveau vers la porte.

— Il me semble, dit le marquis, — que nous serions mieux auprès de la cheminée.

— Ce sera comme monsieur voudra, répliqua le garçon qui se mit en devoir d'exécuter le changement indiqué.

Mais avant qu'il eût fait rouler la table, le marquis reprit brusquement :

— C'est bien comme cela... Laissez-moi... et dès que ces messieurs viendront, faites-les monter sur-le-champ.

Le garçon sortit et ferma la porte.

Le marquis écouta le bruit de ses pas se perdre dans le corridor. Il avait les yeux baissés et ne les relevait point. — Un tremblement continu agitait imperceptiblement ses membres.

Sa pâleur était devenue livide. — Ses traits exprimaient de l'horreur et de l'épouvante...

Les difficultés qu'il avait soulevées un instant auparavant, c'était bien pour retenir le garçon. — Il avait peur.

Quand il cessa d'entendre le bruit de ses pas dans le corridor, une expression d'angoisse se répandit sur son vi-

sage. Son cœur défaillit; ses jambes refusèrent de le soutenir...

Il gagna en chancelant le sofa et s'y assit pour ne point tomber à la renverse.

Mais le contact de ce siége sembla le brûler; il se releva d'un bond; ses cheveux hérissés frémirent...

Sur ce sofa Carmen s'était couchée. — Vis-à-vis d'elle, James Western confiant avait pris son dernier repas...

Le marquis passa le revers de sa main sur son front, où se glaçait la sueur. — Il demeurait debout, n'osant faire un pas, n'osant lever les yeux, — car tout dans cette chambre maudite lui parlait du crime.

Ce parquet poudreux, ses pieds l'avaient effleuré, lascifs et gracieux, dessinant les pas provoquants de la danse espagnole.

Il lui semblait entendre les roulements fréquents des castagnettes qui se mêlaient aux chants avinés des masques faisant orgie à l'étage supérieur.

Par cette fenêtre, fermée maintenant, Carmen avait voulu fuir. — Elle avait noué les draps au balcon, ces draps qu'une main mytérieuse et décharnée comme la main d'un spectre avait arrachés violemment.

Dans cette alcôve, Carmen s'était cachée. — Là, pour la première fois, le remords avait crié au fond de son cœur. — Cette sueur froide qui inondait maintenant ses tempes avait percé là pour la première fois sous ses cheveux!

A deux pas d'elle, — cette planche, qu'une large fente séparait de ses voisines, Carmen l'avait soulevée...

Et dans le trou noir que recouvrait cette planche, Carmen avait mis le corps de James Western... le cadavre inerte, roidi, lourd de cet homme si plein de vie naguère, et qui venait de prononcer pour elle, inconnue, des paroles de tendresse et de pitié!...

La gorge du marquis râlait, ses tempes battaient, tous les muscles de son corps tressaillaient, agités par une fièvre épuisante.

Il aurait voulut fuir, mais ses jambes mortes étaient clouées au sol.

La terreur l'annihilai. — Il eût été incapable de faire un mouvement ou de pousser un cri.

Sa tête s'emplissait de plus en plus de délirantes pen-

sées. — Il avait bravé ses souvenirs; ses souvenirs le tuaient.

Le fantôme de Western était là, partout, menaçant ou lamentable.

Partout il y avait du sang. De toutes parts gémissaient des plaintes. — Ses yeux avaient beau se fermer, il voyait toujours ce pâle cadavre qui se couchait à ses pieds.

Les forces lui manquèrent à la fin pour soutenir cette lutte terrible. Il s'affaissa, vaincu, sur le plancher... Quelques minutes après, des pas se firent entendre dans le corridor, des pas et des voix. — On approchait.

Le marquis s'éveilla en sursaut de son délire et se releva brusquement.

La solitude fait seule toute ces terreurs. La raison revient au premier bruit qui annonce l'approche d'un homme.

Lorsque la porte s'ouvrit, le marquis était debout et ne gardait d'autre trace de sa récente détresse qu'un reste de pâleur répandu sur son visage étonné.

Les nouveau-venus étaient Léon du Chesnel, Durandin et le docteur.

Ils entrèrent, du Chesnel en tête.

Quant à l'avoué, il se comporta en homme d'affaires, c'est-à-dire que de son salut on ne pouvait rien inférer.

Mais les gens qui veulent tout deviner sur les physionomies auraient eu ce soir-là beau jeu avec la bonne et grosse figure de Durandin.

Il y avait du triomphe et de la malice dans son débonnaire sourire. — On aurait pu penser qu'il en savait plus long que les autres sur les motifs de cette réunion, et plus long qu'il n'en voulait dire...

Du Chesnel prit le premier la parole.

— Monsieur, dit-il au marquis, je pense que les lettres adressées à ces messieurs sont semblables à la mienne... Je n'y ai vu qu'une invitation pressante... De plus susceptibles auraient pu y trouver une menace.

— Laisse donc, répliqua Durandin, qui sourit alternativement au diplomate et au marquis; — tu vois partout des menaces... Le marquis sait que nous sommes ses amis... A quoi bon menacer ses amis!

Le marquis remercia du geste et désigna des siéges autour de la table.

Les trois nouveaux-venus s'assirent. — Involontairement,

par suite de la récente secousse qu'il avait éprouvée et aussi par l'effet que produisait sur lui cette chambre fatale, le marquis gardait une expression grave et solennelle.

Du Chesnel et Josépin remarquèrent cet aspect sévère et prirent une vague inquiétude. — Le lieu choisi avait en effet quelque chose de lugubre et semblait annoncer un retour vers ce crime lointain qui restait comme un pacte étroit entre les six convives du carnaval de 1826.

Ils regardaient tous les deux le marquis en dessous, cherchant à lire sur ses traits quelque chose de sa pensée.

Durandin, lui, ne s'inquiétait pas pour si peu. Sa figure exprimait comme à l'ordinaire la sérénité la plus heureuse. — De plus qu'à l'ordinaire, il y avait dans son sourire une assez forte dose de malice, et son regard, fixé sur le marquis, avait une arrière-nuance de supériorité.

Deux couverts restaient vides encore, mais l'attente ne fut pas longue, et l'on vit arriver bientôt Denisart accompagné de Roby.

Roby, avantageux, familier, fanfaron et secouant la dentelle illusoire d'un jabot qui n'existait point; — Denisart, humble, obséquieux et saluant à la ronde en baissant ses paupières soumises.

On servit. — Le souper se traîna silencieux et froid. Il fallut arriver au second service pour voir les convives s'animer un peu et faire honneur aux plats de l'hôtel du Sauvage.

Nous devons faire pourtant une exception en faveur de Durandin qui, dès le potage, mangea comme un premier clerc et but comme un procureur.

Roby marcha le premier sur ses traces, puis vint Denisart qui, réparant le temps perdu avec zèle, fit bientôt revenir son nez à l'état de charbon ardent.

Soit par hasard, soit que le marquis l'eût voulu ainsi, les convives se trouvaient placés à table dans le même ordre que la nuit du mardi gras. Le marquis avait Durandin à sa gauche et Denisart à sa droite; en face de lui était du Chesnel, flanqué de Josépin et de Roby.

La chaise de Denisart appuyait un de ses pieds, comme alors, sur la planche qui avait servi de couvercle au cercueil improvisé de Western...

Mais cette planche avait été clouée; elle ne basculait plus.

Au dessert, le marquis repoussa son fauteuil et réclama le silence d'un geste.

— Messieurs, dit-il, entre nous il y a une association que le hasard a frappée d'impuissance... Voici deux d'entre nous que je ne connais pas. Depuis sept ans je ne les avais pas revus.

— Des voyages... interrompit Roby. — Mais j'espère avoir le plaisir, monsieur le marquis, de renouer avec vous pour l'avenir des relations très-étroites et infiniment agréables...

— Moi, dit Danisart d'un air timide, — j'ai été pendant quatre ans frapper toutes les semaines à la porte de madame la baronne de Roye... J'ai su seulement hier qu'elle portait encore un autre nom.

— Denisart, répliqua Durandin, — M. le marquis ne se souvient plus de t'avoir donné une fois quinze cents francs sous son nom de baronne pour imprimer ta fameuse brochure... Je suis sûr, Denisart, que ton bon cœur n'a pas pu l'oublier.

Le pédant s'inclina avec un faux sourire.

— A Dieu ne plaise, murmura-t-il, que je puisse jamais oublier un bienfait!...

Nous n'avons pas besoin de dire que Roby ne se vanta point de l'expédition qu'il avait faite la veille chez madame la baronne et du mauvais succès de cette expédition.

Le marquis reprit :

— Personne n'est ici à blâmer, messieurs... Le besoin rapproche... Nous nous sommes tenus éloignés les uns des autres parce que notre intérêt sans doute ne nous rassemblait point... Aujourd'hui j'ai besoin de vous tous... Il faut que je trouve en vous des gens parfaitement dévoués, prêts à tout pour me servir... J'espère que vous m'excuserez de vous avoir rappelé dans ma lettre cette circonstance très-malheureuse qui est entre nous un lien indissoluble.

— C'était donc une menace, dit du Chesnel entre haut et bas.

— Du tout, du tout, fit Durandin... tu as l'esprit mal fait, mon bon!

Josépin donna trois coups de doigt sur ses lunettes d'or et ouvrit la bouche pour parler, — mais il ne parla point.

Ceci entrait dans les habitudes du docteur.

— Le fait est, dit Roby, qu'il y a entre nous un souvenir assez désagréable... mais, après tout, monsieur le marquis ou madame la baronne, vous me permettrez de vous dire qu'il y a loin de la nuque de Roby à la guillotine!...

Denisart, le nez dans son verre, buvait timidement et gardait le silence.

— Il y a d'autant plus loin, monsieur, de votre cou à la guillotine, poursuivit le marquis, dont la voix se fit sévère, —qu'il vous faudrait me pousser à bout complétement pour que je fisse usage de l'arme terrible que le hasard a mise entre mes mains.

— Bah! fit Roby, — sept ans, c'est diablement long!... le brave homme n'a pas réclamé... personne ne s'est occupé de cette histoire-là... Monsieur le marquis, votre accusation aurait l'air de tomber de la lune.

— Sauf la forme, ajouta du Chesnel, je dois dire que je m'associe à l'opinion de Roby...

— La forme, la forme!...grommala Roby, excepté Denisart, qui a le nez plus rouge qu'autrefois, tous ces malheureux-là sont devenus musqués comme des jeunes premiers du Gymnase!

— Messieurs, reprit le marquis, l'intérêt qui me pousse est excessivement grave... Auprès de cet intérêt, votre vie à tous, aussi bien que la mienne, n'est absolument rien, s'il faut que je vous le dise... Vous me permettrez donc, s'il vous plaît, d'insister et de vous faire voir que votre sécurité est plus consolante que sage.

Le marquis tira de sa poche un journal et le déplia lentement.

— C'est un numéro du *Journal du Commerce* du mois d'avril 1826, poursuivit-il. — Si quelqu'un de vous veut avoir la bonté de lire à haute voix cet article, marqué à l'encre rouge, je pense que votre avis pourra se transformer et se rapprocher du mien davantage...

Du Chesnel prit le journal avec une certaine précipitation et parcourut l'article d'un regard rapide.

Tandis qu'il le parcourait, son visage pâlissait visiblement.

— Voyons, lis-nous cela, dirent les autres convives.

Du Chesnel communiqua lecture de l'article à haute voix.

C'était un fait-Paris, qui racontait d'une façon succincte

un bruit public, entouré d'une certaine circonstance, lequel plaçait un meurtre à l'hôtel du Sauvage, rue de Valois-Palais-Royal, dans la nuit du mardi gras au mercredi des Cendres de l'année 1826. — On y citait le nom de l'assassiné. Quant aux meurtriers, des soupçons graves, disait l'article, pesaient sur les nommés L. D., E. D., D...t, R..y, J...n, qui avaient eu cette nuit-là même, au Caveau du Sauvage, une dispute avec le malheureux étranger, dispute où le sang avait coulé.

La lecture de cet article fit un certain effet sur quatre des convives.

C'était un coup inattendu.

Denisart, Roby, le docteur et du Chesnel lui-même ne purent dissimuler leur inquiétude. L'avoué garda sa tranquilité sereine, — son sourire même devint plus joyeux s'il est possible.

Il repoussa son assiette vidée, et, pour la première fois depuis le commencement du repas, il trouva le loisir de tourner ses pouces.

— Messieurs, dit le marquis, vos initiales sont là, c'est un malheur... d'un autre côté, vous ne pouvez ignorer que vos noms sont écrits en toutes lettres et ensemble sur le registre de la police, puisque, dans l'après-midi du mardi gras, vous avez parcouru le boulevard en calèche et masqués... un simple rapprochement établirait ici l'identité... d'ailleurs, vous sentez bien que si j'ai eu la précaution de faire insérer cet article prudent, je n'ai pu perdre de vue les témoins nécessaires...

Il se fit un silence de quelques secondes, au bout desquelles du Chesnel s'écria en souriant tout à coup :

— Nous sommes admirables !... Nous en venons aux menaces avant de savoir de quoi il s'agit !...

Ce mot eut un très-grand succès, parce que l'on recommençait à avoir peur. — Denisart, Roby et Josépin y applaudirent avec entraînement.

— C'est clair, ajouta le docteur... que monsieur le marquis nous dise ce que nous pouvons faire pour lui être agréable, et je suis convaincu que tout le monde ici sera trop heureux...

— Evidemment, évidemment ! cria-t-on en chœur.

Roby chercha un vers à déclamer pour la circonstance,

mais il n'en trouva point et dut se borner à opiner en prose.

Durandin, aussi insensible à cet enthousiasme pacifique qu'aux récentes menaces de guerre, souriait toujours et semblait un juste que n'atteignent pas les passions vulgaires de la foule.

— Je remercie monsieur du Chesnel, dit le marquis, d'avoir arrêté à propos une discussion inutile et qui pouvait présenter de sérieux dangers... Pour moi, comme pour vous, messieurs, car je sais fort bien qu'en vous perdant je me perds... Mais que ceci ne vous rassure point!... Vous savez quel prix le désespoir met à la vie... Eh bien! je suis désespéré... Hier, mon revenu se montait à un quart de million; aujourd'hui, je suis plus pauvre qu'un mendiant... c'est vous dire assez que je suis prêt à tout...

Durandin témoigna par un signe de tête combien cet argument lui semblait logique.

Josépin et du Chesnel échangèrent un regard d'inquiétude.

Denisart, le nez dans son verre, écoutait sournoisement et ne donnait pas signe de vie.

Roby était celui qui se rapprochait le plus de la sérénité de Durandin. — Roby n'avait rien à perdre.

— Tout cela ne nous apprend pas, dit-il, ce que monsieur le marquis attend de nous...

Celui-ci se recueillit un instant et poursuivit :

— Docteur, vous êtes le médecin de M. le duc de Compans-Maillepré... vous avez vos entrées à l'hôtel à toute heure... Pour en venir à mon but, je ne pourrais trouver un auxiliaire plus utile que vous.

— Quel est ce but? demanda Josépin.

— Monsieur du Chesnel, reprit le marquis sans répondre, — vous êtes l'amant de madame la duchesse de Compans... C'est moi-même qui vous procurai il y sept ans votre première entrevue...

— Voilà une constance! murmura Roby.

— Comme le docteur, continua le marquis, — vous pouvez entrer à l'hôtel à toute heure... de plus, vous pouvez faire agir madame la duchesse... Je compte spécialement sur vous.

— Et qu'allez-vous me demander, monsieur? dit du Chesnel.

— Monsieur Roby, poursuivit le marquis, je sais que vous êtes lié avec le secrétaire de M. le duc...

— Oh ! lié !... interrompit Roby, — vous m'entendez bien... Lié comme un homme de ma sorte peut-être lié avec un Burot !...

— Je compte également sur vous.

— Encore faudrait-il savoir... dit Roby.

— Monsieur Durandin, reprit le marquis, je ne pense pas avoir besoin de dire en quoi vous pouvez me servir?...

L'avoué fit un petit signe de tête.

— Enfin, monsieur Denisart, dit encore le marquis, bien que votre position ne soit point digne de vos mérites, vous êtes, sans contredit, le mieux placé pour me rendre service...

Denisart ne demanda point ce dont il s'agissait.

Il grommela entre ses dents :

— J'ai la confiance de M. le duc, c'est vrai, — mais son bureau a trois serrures...

Durandin sourit bénignement.

— Est-ce qu'on voudrait nous faire participer à un vol ! dit du Chesnel en se redressant avec hauteur.

Le marquis le regarda en face, son œil fixe et froid exprimait une indomptable volonté.

— Je vous ai dit, monsieur, que votre vie et la mienne n'étaient rien auprès de l'intérêt qui me fait agir... s'il faut voler, vous volerez... s'il faut tuer, vous tuerez !

VII

LES CINQ

Le marquis prononça ces dernières paroles d'une voix lente et à la fois incive.

Les convives en éprouvèrent un choc qui varia suivant les différences de leur nature.

Josépin se sentit trembler.

Du Chesnel se révolta et ouvrit la bouche pour protester fièrement ; — mais c'était sur lui que pesait en ce moment la puissante fixité du regard du marquis. — Il baissa les yeux en frémissant et se tut.

Roby prit des idées noires et perdit sa pose fanfaronne. Le marquis lui apparaissait sous un jour nouveau, et il n'était plus tenté de le provoquer par des attaques étourdies.

Denisart, lui, savait depuis la vieille ce dont était cas. Il était partagé entre une énorme frayeur, qui du reste était chez lui mal d'habitude, et une vague espérance de doubler son aubaine et d'ajouter aux six mille francs de M. le duc quelques milliers d'écus pour monter sur un bon pied son égoût, nous voulons dire sa maison, et faire couler sur les faubourgs des torrents de caresses à un sou et de flatteries frelatées...

Quant à Durandin, pour un motif ou pour un autre, il était à l'abri de l'émotion.

C'était le grand modérateur qui se chargeait ici de calmer tour à tour les passions ennemies.

En cette occasion, il murmura quelques paroles de conciliation et reprit sa quiétude immobile.

— Messieurs, poursuivit le marquis en modérant l'accent impérieux de sa voix, — j'ai tort de commander ainsi puisqu'il n'est pas en votre pouvoir de me refuser... Ne discutons plus, je vous prie, et convenons de nos faits... Le portefeuille qui renfermait mes titres de famille et tous les papiers constatant mon état de marquis de Maillepré m'a été enlevé. — A l'heure qu'il est je ne suis plus que Carmen... Vous savez, la petite malheureuse qui dansait dans la boue sur le boulevard du Temple...

Durandin fit une grimace de surprise. — Il ne s'attendait pas à cela.

— C'est un fâcheux accident, dit Josépin.

— Mais je ne vois pas, ajouta du Chesnel, ce que nous y pouvons faire...

Roby écoutait curieusement et Denisart se tenait coi.

Le marquis poursuivit :

— Il n'est pas difficile de deviner l'auteur de cette soustraction... Un seul homme avait intérêt à me priver de mes titres... C'est M. le duc de Compans-Maillepré.

Durandin hocha la tête en signe d'affirmation. — Il réfléchissait.

— Cependant, voulut objecter du Chesnel, — si ce n'était pas le duc?...

— Monsieur, répondit le marquis, je ne viens pas ici avec

des doutes... Si j'ai menacé, si je me sens résolu au parti le plus extrême, c'est que ma certitude est complète.

Il se tourna du côté de Denisart, qui essayait de prendre un air indifférent et ajouta :

— C'est cet homme qui s'est introduit chez moi... c'est lui qui m'a volé mon portefeuille et qui l'a remis aux mains de M. le duc.

— Ta parole !... dit Roby en s'adressant à Denisart.

— Quoi ! misérable, s'écria du Chesnel ; — c'est toi qui nous a mis dans ce trou !...

— Malheureux ! ajouta Josépin, j'étais bien sûr que tu finirais mal.

— L'honneur est une île escarpée et sans bords, déclama Roby. On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

Durandin regardait Denisart en tournant ses pouces et murmurait tout doucement :

— Tiens, tiens, tiens, tiens !...

Du Chesnel, cependant, était dans une véritable colère. Ne pouvant la décharger sur le marquis, il se leva, fit le tour de la table et saisit rudement Denisart au collet.

Josépin imitait assez volontiers du Chesnel. Il le suivit et prit Denisart par le bras.

Roby, qui en ces circonstances n'était pas homme à rester en arrière, s'élança et prit à poignée le jabot du pédant.

Celui-ci était plus blême que la toile de sa chemise, hormis son nez, qui ressortait sanglant au milieu de cette pâleur.

Du Chesnel se mit à le secouer brusquement, et les autres l'imitèrent de confiance.

De sorte que le malheureux pédant, tiraillé en tous sens, houspillé, battu, poussa bientôt des cris de détresse.

La voix du marquis s'éleva et tout rentra dans l'ordre.

— Messieurs, dit-il, ne vous faites pas un ennemi de cet homme !.. Il peut vous être très-utile...

— A nous ?... demanda du Chesnel.

— Je ne vois pas... commença Josépin.

— Laissez donc parler M. le marquis, dit Roby, qui jouait en ce moment le rôle de la force publique et empêchait Denisart de s'esquiver.

— A vous ! répéta le marquis froidement ; — comprenez donc bien votre position, messieurs... la force des choses vous

engage tous solidairement envers moi... le plus sage, croyez-moi, est de réunir vos efforts.

— De sorte que, s'écria du Chesnel, — vous prétendez nous rendre responsables du fait de Denisart !...

— Pas tout à fait répliqua le marquis ; — je prétends user de vous purement et simplement, mais non point vous punir.

Du Chesnel regagna sa place et se rassit en tâchant de contenir sa colère.

— Voici ce que j'exige de vous, reprit le marquis sans élever la voix, mais en accentuant chacun de ses mots : J'ai besoin de mon portefeuille, le 28 novembre... nous sommes au 22, vous avez six jours, c'est bien plus de temps qu'il ne faut.

— Mais, dit du Chesnel, si, en définitive nos efforts étaient inutiles ?

— Cela vous regarde, messieurs... je ne suis pas votre juge.

Son front s'assombrit. Sa voix devint triste et presque solennelle. Il ajouta :

— Mon but est tel que, si vous ne réussissez pas, il me reste un autre moyen de l'atteindre... ce moyen, c'est de me perdre avec vous et une autre personne encore... Messieurs, si vous voyiez le fond de mon âme, vous sauriez combien m'est aisé le sacrifice de la vie... Écoutez-moi : je suis ici sans colère ni haine... je vous menace sans passion et afin seulement qu'il vous soit bien prouvé que votre salut dépend de vous seuls. Je vous attendrai le 28 novembre jusqu'à midi.. à midi, si vous ne m'avez pas fait parvenir le portefeuille avec toutes les pièces qu'il contenait, Carmen ira se mettre entre les mains du parquet... elle avouera son crime... elle nommera ses complices.

Le visage du marquis était effrayant de calme et de résolution sombre.

Les convives, à l'exception de Durandin, étaient sous le coup d'une écrasante terreur.

Ils croyaient à la menace du marquis, — et, rien qu'à voir la résolution indomptable de son regard, il eût fallu être insensé pour douter encore.

— Carmen nommera ses complices, reprit le marquis ; — tous ses complices !... Elle conduira le magistrat au Caveau du Sauvage, et les témoins convoqués viendront dire où fut

répandue la première goutte du sang de Western... De là, Carmen se rendra dans la chambre où nous sommes... Elle dira ici était Léon du Chesnel!...

Le marquis désignait la place du diplomate.

— Ici était M. Roby... Ici le docteur Josépin... celui qui annonçait dans une lettre à M. le duc de Compans-Maillepré l'arrivée du malheureux Western... Ici était M. Edme Durandin.

Même à ce moment l'avoué ne broncha pas et regarda le marquis en redoublant la douceur de son sourire.

Les autres convives étaient attérés.

— Là enfin, reprit le marquis, dont la voix vibrait sourdement, — sur cette planche qui recouvrait le cadavre était le siége de M. Denisart.

Le pédant recula instinctivement sa chaise et se prit à trembler en ouvrant tout grands ses yeux éblouis.

Le marquis se leva. Il avait repris son air de gracieuse courtoisie...

— Messieurs, dit-il en saluant à la ronde, j'espère vivement que nous n'en viendrons point à ces extrémités... Vous avez six grands jours devant vous... Pour des hommes habiles et de bon vouloir, six jours c'est assez pour faire l'impossible... Je vous attendrai religieusement jusqu'à midi... D'ici là, je vous préviens, vous n'aurez point de mes nouvelles... Ni encouragement, ni menace... Vous êtes avertis, c'est à vous d'agir suivant les conseils de votre prudence.

Le marquis prit son chapeau, salua encore de la main et disparut.

Les convives demeuraient immobiles et muets.

Lorsque du Chesnel ouvrit la bouche pour demander une explication ou exposer un doute, le marquis était déjà loin.

Durandin avait jeté sa serviette sur la table et s'était élancé sur ses pas.

Les quatre autres se regardèrent ébahis, déconcertés, pétrifiés...

Le marquis, cependant, avait franchi les escaliers de l'hôtel et descendait cette volée de marches humides qui conduit de la rue Neuve-des-Bons-Enfants à celle de Valois.

Arrivé au milieu de cette rampe usée et glissante qui

restait dans l'obscurité la plus complète, il entendit derrière lui une respiration essoufflée et se sentit toucher l'épaule.

— Voilà qui est très-fâcheux, madame la baronne, dit derrière lui la voix de Durandin. — Où diable avez-vous été vous laisser prendre ces papiers-là?...

Le marquis avait tressailli d'abord, mais il reconnut tout de suite l'organe débonnaire de l'avoué.

— Ils me les rendront, répliqua-t-il?

— Ça pourrait bien être, reprit Durandin. Ma parole! vous les avez fascinés... Du Chesnel lui-même était pris... il était encore, je crois, plus sot que les autres!

Ils arrivaient au trottoir de la rue de Valois.

Le marquis s'arrêta sous le réverbère et se retourna pour regarder en face Durandin :

— Est-ce que vous avez cru que je raillais? demanda-t-il.

— Eh! eh! fit l'avoué d'un ton équivoque.

— Ces papiers, poursuivit le marquis avec une véhémence soudaine, — je l'ai dit à eux et je vous le répète... j'y tiens plus qu'à la vie!

— Je conçois cela, dit Durandin. — Deux cent cinquante mille francs de rente et un titre de marquis!... c'est fort aimable... On s'attacherait à moins!

Le marquis secoua la tête.

— Ce n'est ni pour l'argent, ni pour la noblesse... murmura-t-il d'une voix où il y avait un embarras presque timide.

— Ah! ah! fit l'avoué.

— C'est parce que... commença le marquis impétueusement.

Il s'arrêta et poursuivit à voix basse :

— Mais à quoi bon vous parler de ces choses?... l'important, pour vous comme pour les autres, c'est que ma résolution est irrévocable!

— C'est très-fort, répartit l'avoué, — très-fort, très-fort!... Comment, vous allez aller comme cela chez le procureur du roi lui compter votre *meâ culpâ*... dénoncer de pauvres diables qui sont d'assez braves garçons après tout... Je voudrais bien savoir, par exemple, quel avantage vous en retirerez?

— Ah répliqua le marquis avec vivacité, vous ne savez pas tout !... Nous ne serons pas seuls sur la sellette !... M. le duc s'asseoira auprès de nous. Et contre lui les preuves accumulées seront terribles !

— De sorte que, murmura l'avoué, nous ferons table rase... et nous aurons la satisfaction flatteuse de nous en aller dans l'autre monde ou au bagne en excellente compagnie !... Monsieur le marquis, je vous croyais moins enfant que cela !

La voix du marquis devint hautaine et sévère.

— Savez-vous donc me juger ?... prononça-t-il lentement. Vous avez dit le mot : il y aura table rase !... Qui sait si je ne travaille point pour qu'un autre, après nous, ait sa place faite au banquet ?

L'avoué réfléchit un instant.

— Ma foi, s'écria-t-il je ne suis pas fier... J'avoue franchement que je ne vous comprends pas !... C'est toujours comme cela quand il s'agit de poésie... Revenons à la prose. Vous avez été très-éloquent ; vous les avez vaincus, terrassés, écrasés ; ils feront tout ce que vous voudrez : voilà ce qui est certain ; mais vous allez convenir avec moi tout à l'heure que je vous ai donné un puissant coup d'épaule.

— Comment cela ? demanda le marquis.

— En ne riant pas comme un bossu pendant tout le temps de votre discours, madame la baronne.

L'avoué avais ses priviléges ; il était de ceux contre qui la colère est oiseuse et l'indignation ridicule.

Le mécontentement du marquis se traduisit seulement par un geste d'impatience.

— Ecoutez donc, reprit Durandin, — vous m'eussiez excusé vous-même... C'était drôle, ma parole, c'était excessivement drôle !... Ils se croyaient déjà, les pauvres diables, sous le couteau fatal !... Je crois qu'ils auraient accepté les travaux forcés avec reconnaissance.

L'avoué se mit à rire franchement.

— Figurez-vous l'effet, reprit-il — si je m'étais levé et que j'eusse dit : Mes bons amis, tout cela est très-bien, mais M. le marquis nous traite comme des enfants... On ne peut pas guillotiner des gens pour le meurtre d'un homme qui jouit d'une santé très-passable...

Ils se promenaient côte à côte, de long en large, sur la chaussée déserte de la rue de Valois.

Le marquis s'arrêta brusquement à ces derniers mots et interrogea l'avoué d'un regard stupéfait.

Depuis le commencement de l'entretien, il le croyait ivre, et cette opinion n'avait pas peu contribué à prolonger sa patience, mais en ce moment il le crut fou.

— Vous ne songez pas à ce que vous dites!... murmura-t-il.

— Si, fait, répondit l'avoué.

— De qui parlez-vous donc?

— Parbleu! du mort en question!... de l'Américain James Western, — que j'ai eu l'avantage d'entretenir avant-hier pendant plus de deux heures...

Le marquis pensait rêver et ne voulait point croire.

— Western!... balbutia-t-il enfin. — James Western?... mais savez-vous que c'est moi qui l'ai tué!

— Oui, répliqua tranquillement Durandin.

— Savez-vous que je suis resté seul auprès de son cadavre!...

— Non, dit Durandin, mes renseignements ne vont pas jusque-là... mais on revient de très-loin, et tout ce que je puis vous dire...

Le marquis lui saisit les deux mains par un mouvement brusque. Un doute entrait dans son esprit. — Un doute et une espérance!

— Expliquez-vous! expliquez-vous! murmura-t-il d'une voix tremblante.

— Ma foi, répartit Durandin, il y aurait longtemps que je me serais expliqué si vous n'étiez pas devenu invisible depuis trois jours... Je ne m'étonne pas du tout qu'on ait dévalisé votre domicile... Chaque fois que je suis allé vous demander durant ces trois jours, j'ai trouvé dans votre antichambre des figures incroyables... Il y avait un brave homme, qui poussait le sans-gêne jusqu'à se faire un lit de vos banquettes, afin de prendre mieux patience et de vous attendre plus commodément...

L'agitation du marquis grandissait jusqu'à devenir épuisante.

— Mais je vous dis de vous expliquer! répéta-t-il... Parlez-moi de Western... Vous me faites mourir!...

— J'y arrive, répliqua Durandin... Mais je veux perdre mon étude, si je ne suis pas allé vingt fois vous demander pendant ces trois jours... Je me présentais au n° 4 de la

rue Royale... Monsieur le marquis de Maillepré est absent, me disait-t-on... Je courrais à la rue Castiglione où l'on me répondait : Madame la baronne n'est pas visible... Ne vous impatientez pas, nous y voilà !... Avant-hier, un brave gentleman se présenta chez moi et me fit sur vous de très-nombreuses questions... J'étais ma foi bien loin de deviner le motif de l'intérêt qu'il vous portait ; mais je vis du premier coup d'œil qu'il vous prenait pour le vrai Gaston de Maillepré, à qui, pour une raison quelconque, il gardait une affection paternelle... C'était embarrassant... Je lui dis, bien entendu, que j'avais votre confiance tout entière; je fis appel à ma mémoire et trouvai moyen de placer dans la conversation tout ce que je sais des vrais Maillepré grâce au contenu du portefeuille rouge... Cela produisit, je vous assure, un excellent effet... La preuve c'est que le gentleman, — du diable si je le reconnaissais ! — me remit un volumineux mémoire en me priant de m'en servir dans l'intérêt de marquis Gaston, pour interrompre le délai de trente ans qui, accompli une fois, doit changer les droits précaire de M. le duc en une propriété inattaquable... A ce propos, je vous dirai que cette idée-là n'est point méprisable...

— Mais cet homme, interrompit le marquis avec une impatience avide, — cet homme !... ne me parlez que de cet homme !

— Le gentleman ?... à la bonne heure !... Eh bien ! quand il m'eut remis son mémoire, il s'en retourna chez lui, je pense... Moi, je me mis à lire ledit mémoire... Ah ! dame; voyez-vous, c'est prodigieux !... Il y a là-dedans des choses !... Vous savez bien, le vieux sauvage du Caveau ?... mais si je voulais vous raconter tout cela, je n'aurais pas fini demain matin... Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. le duc de Compans est un enfant adultérin qui n'a pas plus de droit que le grand-turc à la succession de Maillepré... mais ce n'est pas là le plus curieux. Ce qui m'a intéressé au dernier point, c'est le récit détaillé de votre aventure avec ce James Western dans la chambre où nous venons de faire un petit souper...

— Mais c'est donc lui ! balbutia le marquis dont la main tremblante et froide cherchait la main de Duraudin.

— Je suis las de vous le répéter ! poursuivit l'avoué. Il raconte le mauvais parti que lui fit une certaine Carmen qui lui donna tout bonnement un coup de poignard dans la

gorge... Vous n'y alliez pas de main morte, monsieur le marquis!... et quand je pense que nous autres, nous étions à danser pendant ce temps-là avec nos épouses à l'étage supérieur!

Durandin eut un gros rire.

Le marquis s'épuisait à suivre ce récit. — Ses forces défaillaient.

— Mais au diable ces souvenirs! s'écria l'avoué, — maintenant, je suis un homme établi, je ne soupe plus, je ne danse plus... mais je m'ennuie. Ah! dame!... ne vous impatientez pas... Ce qui va vous paraître très-curieux, c'est la suite; car vous ne savez que jusqu'au coup de poignard. Eh bien! une fois dans le trou, Western y serait resté jusqu'au jugement dernier, sans ce diable de sauvage qui avait tout vu par l'un des œils-de-bœuf de la chambre où nous venons de faire un petit souper... Vous vous souvenez bien, au moment où vous retirâtes la planche pour nous montrer le cadavre, nous vîmes le pauvre malheureux disparaître et s'abîmer lentement... Il semblerait que c'était le sauvage... un vieux fou très-intelligent... qui avait percé en dessous le cercueil improvisé pour se donner la récréation de porter le corps mort chez un médecin. Je ne peux pas vous dire, moi, tout ce qui s'en suivit... C'est une histoire à faire courir tout Paris si elle est jamais portée devant les tribunaux... En substance, Western guéri retourna en Amérique, revint avec d'autres papiers, et cherche encore les Maillepré, qui sont les enfants de sa sœur... C'est lui qui a signé le mémoire...

Le marquis joignait les mains avec force. — Sans l'obscurité profonde qui régnait à l'endroit où s'étaient arrêtés les deux interlocuteurs, on eût vu ses beaux yeux humides s'élever vers le ciel avec une reconnaissance passionnée.

— Vous voyez bien, reprit Durandin, qu'il ne tenait qu'à moi de rassurer ces messieurs et de donner à votre beau discours un résultat tout autre!...

— Ces papiers que vous a remis Western avec le mémoire dit le marquis au lieu de répondre, peuvent-ils remplacer ceux qui étaient dans le portefeuille rouge?

— Non, répliqua l'avoué. — Il manque de quoi établir la filiation du marquis Raoul, qui est le père des neveux de ce Western... c'est tout bonnement le principal.

Le marquis baissa la tête et parut se plonger dans ses réflexions.

— Mais pour n'être pas suffisants, reprit Durandin, — ils auraient pu aider à nous inquiéter déplorablement... Le hasard qui a poussé ce Western chez moi est un coup de la Providence et prouve que cet Américain a décidément du guignon... Les petits Maillepré désormais en effet, à supposer qu'ils existent, ce que j'ignore, n'ont pas l'ombre d'un papier de famille... Je n'hésite pas à déclarer qu'il faudrait un miracle pour les remettre à flot.

Le marquis garda le silence; sa tête se penchait sur sa poitrine, et ses deux mains à son insu comprimait les battements de son cœur.

Au bout de quelques secondes, il parut s'éveiller brusquement.

— Le plus profond secret sur tout ceci, s'il vous plaît, monsieur Durandin! dit-il d'une voix brusquement changée; demain je prendrai connaissance de ce mémoire... Rien n'est perdu à l'égard du portefeuille puisque ma menace garde toute sa force vis-à-vis des gens que nous avons laissés là-haut... Ils ont peur; ils agiront... et nous aurons gagné à tout ceci de n'avoir plus à craindre ces petits Maillepré, à qui désormais, comme vous le dites fort bien, il faudrait un miracle pour recouvrer leur héritage... Je vous remercie de votre conduite de ce soir... Vous n'aurez point à vous repentir de m'avoir servi fidèlement.

— Je connais la générosité de monsieur le marquis, murmura l'avoué en s'inclinant.

Ils se séparèrent.

. . . . . .

. . . . . .

A l'hôtel du Sauvage, nos quatre convives étaient restés faisant, vis-à-vis les uns des autres, une assez triste figure.

Du Chesnel se leva le premier.

— C'est le bagne qui est au bout de tout ceci! dit-il les sourcils froncés et les dents serrées.

Il fit le tour de la table et vint se poser devant Denisart.

— Misérable coquin! reprit-il, si tu ne trouves pas le moyen de rendre ce maudit portefeuille, je te jure sur mon honneur que je te tuerai sans pitié!

Denisart avait la tête baissée et ne la relevait point.

— Souviens-toi bien de cela ! reprit du Chesnel, — fût-ce sur les bancs de la cour d'assises, je te tuerai !...

Il sortit et jeta violemment la porte derrière lui.

Josépin se leva et vint prendre sa place.

— Mons Denisart, dit-il de sa voix lente et nasillarde, — je ne voudrais pas être dans votre peau... Si ce portefeuille ne se retrouve pas, je vous promets de vous jeter une boulette comme à un chien enragé... N'oubliez pas cela, mons Denisart !

Josépin assura ses lunettes d'or d'un coup de doigt et sortit sans perdre son pas doctoral.

— A nous deux ! s'écria Roby. Ah ! coquin que tu es, t veux faire finir dans une prison infâme une existence destinée à la gloire !... Tu veux plonger dans les cachots un homme qui était un grand artiste... qui eût été un grand poëte... et qui allait doter notre industrie nationale de machines dont la portée ne peut pas se calculer !... Scélérat, crains ma vengeance !

Il fit un geste tragique et gagna la porte de ce pas saccadé qui indique une très-grande émotion chez les acteurs de mélodrames...

Denisart, resté seul, envoya son regard cauteleux et craintif tout autour de la chambre.

Son nez brûlait comme un charbon ardent entre ses deux joues livides.

Son visage exprimait le paroxysme de la frayeur.

Néanmoins, après quelques minutes, son front se rasséréna peu à peu.

Il mit la main dans la poche de sa redingote et en sortit un portefeuille qu'il ouvrit sur la table.

Ce portefeuille de maroquin rouge était celui qu'on avait volé au marquis de Maillepré.

Puis il en sortit l'une après l'autre les diverses pièces que M. le duc avait comptées avec tant de plaisir.

Denisart les compta, lui aussi. — Un sourire ignoble agita les lignes anguleuses de sa face.

— Comme on a de la peine à se faire des petites économies !... murmura-t-il..

VIII

COMPANS ET MAILLEPRÉ

C'était le 28 novembre 1833, vers cinq heures du soir.

M. Williams était avec ses deux serviteurs dans le salon ducal.

M. Williams portait des habits de grand deuil.

Les deux serviteurs, vêtus de noir aussi, s'occupaient à ordonner la salle comme pour une fête ou une solennité.

La vaste chambre n'était éclairée que par deux lampes placées au centre, sur une table recouverte d'un tapis. — La lumière à peine suffisante se partageait par toute la salle, divisée par le verre dépoli des globes.

Les portraits des aïeux alignaient le long des boiseries le cordon de leurs couples sévères.

Des deux côtés de la table, Toby Grant et John Robertson s'occupaient à placer deux rangs de fauteuils.

Le reste de la salle était tel que nous l'avons vu. — Les rideaux sombres tombaient sur les embrasures en longues draperies: les corniches et les frises faisaient étinceler çà et là leur dorure séculaire.

C'est à peine si l'on voyait, dans un jour confus, se mêler, rire et boire, les groupes flamands du plafond. — La belle ligne de nymphes chasseresses couraient à demi-éclairée au-dessus des portraits des ancêtres.

Nulle lueur de crépuscule n'arrivait du dehors pour combattre et fausser la lumière des lampes. Les épais rideaux rejoignaient partout leurs franges de soie.

Il y avait une émotion grave sur le visage de M. Williams. — Sa figure austère et pâle, ses vêtements de deuil, le zèle silencieux de ses serviteurs, tout cela cadrait avec la solennelle magnificence de la salle antique et de la majesté des souvenirs.

— Quatre siéges de ce côté, dit M. Williams. — C'est bien.

Puis il ajouta en dedans de lui-même :

— Car ils ne sont plus que quatre!... Berthe est allée avec la mère... ma pauvre Louise!...

— Monsieur est resté seul, dit Robertson.

— Allez auprès de lui, répliqua M. Williams.

Les deux serviteurs se retirèrent.

M. Williams s'assit à côté de la table.

Il tira de sa poche une lettre timbrée de la veille, mais déjà froissée et lue mille fois.

L'écriture de cette lettre ne lui était pas connue.

Elle lui annonçait que le sort des Maillepré allait se décider. — C'était une bataille à soutenir. Les papiers remis à l'avoué Durandin de suffisaient point, en effet, pour entamer une lutte judiciaire, vu l'état de démence où se trouvait le chef de la famille. Le personnage, mystérieux pour M. Williams, qui portait le titre de marquis de Maillepré, semblait vouloir, au dire de cette lettre, soit par haine du duc, soit par tout autre motif, appuyer sous sa main les fils dépossédés du marquis Raoul.

Un conflit grave et que les tribunaux ne pouvaient être appelés à juger était pendant entre ce personnage et M. le duc de Compans-Maillepré.

L'avoué Durandin aurait donc un motif plausible pour assigner un rendez-vous à M. le duc en un lieu plus secret et plus sûr que son étude, — car les choses que M. le duc de Compans et le prétendu marquis de Maillepré avaient à se dire étaient de celles qu'on ne saurait trop cacher.

La lettre engageait M. Williams à faire arme de tout.

Elle promettait vaguement un secours.

Mais elle ajoutait que ce secours pourrait manquer...

Dans la matinée, M. Williams avait reçu une seconde lettre signée de l'avoué Durandin et qui lui annonçait que M. le duc de Compans et M. le marquis de Maillepré se réuniraient dans sa maison, ce jour même, à six heures du soir.

M. Williams savait maintenant où étaient les enfants de Raoul.

Il portait le deuil de la pauvre Berthe. — Il avait embrassé Gaston, portrait vivant de son aïeul, et embrassé Sainte, qui semblait être Louise, remontée sur la pente du temps jusqu'à son âge de vierge.

Il avait retrouvé encore Charlotte, qui ne savait plus guère sourire, et qui réfugiait sa tristesse sous le toit de son frère.

Il avait serré la main de Jean-Marie Biot, cette rustique Providence de la famille, que Dieu avait placé là comme une limite à la souffrance, comme une lueur parmi le désespoir.

Berthe seule manquait.

Il y avait dix jours maintenant que M. Williams était le père de tous ces enfants retrouvés.

Son cœur était à eux tout entier. Il y avait en lui, sous la froide enveloppe de son flegme américain, un trésor de tendresse dévouée et presque maternelle.

Depuis la veille il se préparait à la lutte annoncée. — les enfants de Maillepré étaient prévenus, et l'on avait convoqué les rares amis qui s'intéressaient au sort de la famille.

Au coup de six heures, Biot, qui lui aussi portait le deuil, ouvrit à l'avoué Durandin. — Quelques minutes après, M. le duc arriva escorté d'un homme d'affaires.

Tous les trois furent introduits dans le salon ducal, où M. Williams était seul.

Roby Grant les fit asseoir du même côté de la table.

Le duc et Durandin échangèrent un salut.

— M'est-il permis de demander, dit M. de Compans en désignant Western, — quelle est la qualité de monsieur pour assister à notre entrevue?

Avant que Western put répondre, Durandin prit la parole. — Il avait évidemment sa leçon faite.

— Monsieur est pour moi une sorte de collègue, dit-il.

Et il ajouta en se levant:

— Monsieur le duc, M. Williams... Monsieur Williams, M. le duc de Compans-Maillepré!

L'Américain et le pair de France se renvoyèrent un salut roide et froid.

Durandin avait sous le bras une liasse de papiers parmi lesquels se trouvait le mémoire de M. Williams.

Il étala ces papiers sur la table et les rangea méthodiquement.

— Monsieur le duc, dit-il, je vous prie d'excuser le retard de M. le marquis... Nous pouvons parfaitement commencer sans lui : vous savez que j'ai ses pleins pouvoirs.

Le duc approuva d'un geste.

— Nous n'avons pas ici à ménager nos paroles, dit Durandin. — Il paraîtrait, monsieur le duc, que vous avez soustrait frauduleusement à mon client certain portefeuille enlevé autrefois à un Américain du nom de Western.

L'avoué cligna de l'œil en regardant M. Williams. — Celui-ci demeurait immobile et muet.

— C'est exact, répondit M. de Compans; — après?

Durandin éclaircit sa voix par une toux de Palais.

— Parfaitement! reprit-il; — je n'ai pas besoin de demander à monsieur le duc s'il serait disposé à nous rendre les pièces contenues dans ce portefeuille... Je me bornerai à poser en fait que la soustraction opérée par monsieur le duc aurait pu nous causer un dommage irréparable si d'autres pièces n'étaient tombés en notre possession pour compenser la perte des premières...

Le duc jeta un regard curieux, mais où il n'y avait point encore d'inquiétude, sur les pièces étalées devant Durandin.

— Fanfaronnade d'avocat! murmura-t-il.

— Voulez-vous avoir la bonté de nous communiquer ces pièces demanda l'homme d'affaires.

— Tout à l'heure, répondit Durandin, tout à l'heure... Nous avons, messieurs, je veux bien le dire tout de suite, plus d'une corde à notre arc... Dans des circonstances aussi extrêmes que celles où nous a placé monsieur le duc, vous sentez bien que mon client n'a pu me taire aucun secret... Ah! c'est une magnique affaire.., A défaut de tribunaux civils, nous avons la cour d'assises!...

L'homme d'affaires fit un mouvement étonné. — Le duc fronça légèrement le sourcil.

— Si vous n'avez pas d'autre arme que ces pauvres menaces... commença-t-il.

— Si fait, monsieur, interrompit Durandin; — nous avons un arsenal complet... Et d'abord, ajouta-t-il en soulevant l'énorme cahier de Western, — voici un petit mémoire à consulter, signé par un revenant, qui contient des choses vraiment curieuses... Vous souvenez-vous de James Western, monsieur?

— Maître Durandin, répliqua M. de Compans en essayant un air sévère, — veuillez vous renfermer, je vous prie, dans les termes de la question qui nous rassemble!

— Hélas! monsieur le duc, répliqua l'avoué d'un ton d'hypocrite bonhomie, — ce n'est pas ma faute si la question renferme çà et là quelque petit assassinat... Mais n'en parlons point encore, puisque ce sujet semble ne vous être point agréable... Nous avons, Dieu merci! de quoi nous occuper... Je vous demande la permission de vous dire quelques mots de ce mémoire.

Durandin feuilleta lentement le gros cahier, entre les pages duquel il avait placé des signets.

M. Williams lui mit la main sur le bras.

— Attendez, monsieur, dit-il d'une voix grave, — ce mémoire intéresse d'autres personnes encore...

M. Williams se leva et gagna l'une des portes de la salle qu'il ouvrit.

Dans la chambre voisine il y avait une réunion assez nombreuse. Pendant que M. Williams entr'ouvrait la porte, un rapide regard plongé au dehors aurait pu reconnaître la franche et spirituelle figure de Nazaire dit Dragon, le joli minois de Mignonne et le rude visage de Jean-Marie Biot.

Romée, le sculpteur, était entre Gaston et Sainte.

— Introduisez les enfants de ma sœur, dit M. Williams,— avec madame la duchesse douairière, leur aïeule!

M. de Compans releva brusquement la tête.

Durandin demeura bouche béante regardant la porte d'un air stupéfait.

En ce premier moment, sa surprise égalait pour le moins celle de M. le duc.

Mais ses instructions étaient précises et lui ordonnaient d'agir quoi qu'il arrivât. — Il n'avait point le droit de s'étonner.

Jean-Marie Biot, cependant, s'était avancé et se tenait chapeau bas à la droite de la porte.

— Madame la duchesse douairière de Maillepré! prononça-t-il à haute voix.

La vieille dame, roide, desséchée parut sur le seuil. — Cette solennité inaccoutumée lui causait une vague sensation d'orgueil et de plaisir. — Elle tenait droite sa tête où il n'y avait plus de vie...

Western lui prit la main avec respect et la guida jusqu'au premier fauteuil placé de l'autre côté de la table, en face de M. le duc de Compans.

La vieille dame s'assit sans plier son torse inflexible, et promena lentement sur l'assistance son regard de cadavre.

Durandin souriait maintenant dans sa barbe. — Il y avait de la frayeur et de la colère sur les traits de M. le duc.

— M. le marquis de Maillepré ! annonça encore Jean-Marie Biot. — Mademoiselle de Kergaz !... — Mademoiselle de Naye !...

Gaston, Charlotte et Sainte, vêtus de noir de la tête aux pieds, s'avancèrent et prirent place sur les trois siéges vides qui restaient auprès de madame la duchesse douairière.

A la vue de Sainte, le duc eut un frisson et pâlit sous la couche de fard qui couvrait les rides de sa joue.

Il se tourna un peu de côté pour ne point rencontrer le regard de Gaston, qui descendait sur lui hautain et grave.

Ce mouvement porta ses yeux sur la vieille dame, dont les prunelles vitreuses et qui ne voyaient point s'attachaient en ce moment sur son visage.

Quelque chose s'émut au dedans de lui, — sa poitrine eut de sourdes angoisses...

Il se pencha vers son homme d'affaires et lui dit d'une voix altérée qui tâchait de railler :

— Ceci est toute une comédie !...

M. Williams s'était remis à sa place. Il régnait dans la salle un silence complet.

Gaston, assis auprès de la vieille dame, avait sur ses beaux traits comme une parure de dignité fière.

Son front gardait sa mélancolie précoce, mais la vie semblait être revenue en lui pour redresser sa jeunesse courbée et chasser de sa joue les menaçantes pâleurs qui l'envahissaient naguère.

Charlotte était bien triste. Plus de vives gaietés ! plus d'étourderies ! plus de sourires ! — Ce qui l'entourait la laissait presque indifférente. — Elle avait beau aimer Sainte et Gaston, elle sentait que son sort n'était point le leur et que le drame qui se jouait aurait pour tous un dénouement, mais n'en aurait point pour elle...

Sainte avait au front une rougeur timide. Ses beaux yeux s'étaient baissés et son regard ne se relevait parfois que pour glisser du côté de la porte.

C'est là qu'elle avait laissé Roméo...

Mais la porte était close, et Jean-Marie Biot, avec son costume noir, appuyait sa taille d'hercule aux battants refermés.

Durandin avait examiné chacun des nouveaux-venus avec une attention curieuse.

Il avait souri à la vue de Charlotte, parce que la pensée lui était venue que du Chesnel pourrait bien être obligé de refaire la cour à sa femme...

Mais le sourire de l'avoué n'avait point sa quiétude ordinaire. Il était loin de comprendre ce qui se passait autour de lui.

Heureusement son sang-froid était à l'épreuve.—Quelques secondes de réflexion l'amenèrent d'ailleurs à penser que tout ceci était une tactique de son client qui voulait reprendre auprès des véritables Maillepré la position que lui contestait désormais M. de Compans.

Pour cela il fallait jeter bas M. le duc et relever toute cette famille déchue.

C'était un rude travail. — Mais M. le marquis n'avait plus le choix des moyens.

— Monsieur et mesdames, dit l'avoué après un silence et en s'adressant à M. Williams, composent sans doute la famille de Maillepré dont il est parlé dans ce mémoire.

M. Williams fit un signe affirmatif.

— C'est fort bien, reprit Durandin ; — ma situation devient difficile et la présence de M. le marquis, mon client, me déchargerait en ce moment d'une lourde responsabilité... mais ses ordres sont positifs et je ne suis ici que pour m'y conformer... Veuillez m'écouter, monsieur le duc, ajouta-t-il en se tournant vers ce dernier. — Jamais affaire plus sérieuse n'aura réclamé votre attention.

Il rouvrit le mémoire et le feuilleta.

— Mademoiselle de Maillepré ! dit en ce moment la vieille dame de sa voix sèche et sans inflexion, — veuillez me dire, je vous prie, quels sont ces hommes et pourquoi on les a introduits près de moi...

A ces mots, qui rappelaient trop cruellement l'absence de la pauvre Berthe, Gaston regarda tristement son habit de deuil et les yeux de Sainte se remplirent de larmes...

La pensée de Charlotte était ailleurs.

La voix de madame la duchesse fit sur le duc et sur l'avoué lui-même son effet accoutumé. Ils écoutèrent avec du froid dans les veines ce son qui semblait n'être point de notre monde.

— Madame ma mère répondit Gaston avec respect, cette assemblée a pour but d'établir nos droits à l'héritage du duc Jean votre époux.

— Un procès ! murmura la vielle dame, qui retomba dans son indifférence morne. — Maillepré gagne toujours ses procès... M. le président du parlement n'est-il pas notre cousin ?...

Il se fit un silence que rompit la voix claire de Durandin.

— Ce duc Jean dont vient de parler monsieur, dit-il, partit pour l'Amérique deux ans avant la naissance de M. le duc de Compans-Maillepré ci-présent... Sans cette circonstance, il est bien probable que M. le duc n'aurait pas besoin d'ajouter le nom de Compans à celui de Maillepré...

— Que voulez-vous dire ? interrompit le duc.

— Il serait bien étonnant, répliqua Durandin sans s'émouvoir, — que la question de monsieur de Compans fût faite de bonne foi... car il est impossible que ses père et mère adoptifs ne lui aient point appris qu'il est le fils de Berthe de Dreux, duchesse de Maillepré.

— Qui parle de Berthe de Dreux, prononça la vieille dame comme en un rêve.

— Monsieur !... s'écrièrent à la fois Gaston et le duc, — vous avancez une imposture !

Un avoué qui aurait la faiblesse de s'émouvoir aux démentis qu'il reçoit ne serait pas même digne d'être huissier...

Durandin était positivement incapable de commettre un pareil solécisme. — Mais, lors même qu'il eût voulu se récrier, le temps lui aurait manqué pour cela. M. Williams, en effet, prit la parole, et dit en s'adressant plus particulièrement à Gaston :

— Le fait est vrai ; je m'en porte garant.

Gaston rougit et baissa les yeux.

Le duc était en proie à une agitation fiévreuse. — Ses yeux étaient fixés au sol ; il n'osait plus les relever sur cette femme qui lui faisait face et qui était sa mère...

— Il faut que monsieur le duc fasse bien attention, dit Durandin, que les nouveaux adversaires qui lui arrivent ne changent rien à l'état de la question agitée entre lui et M. le marquis, mon client.

— Il me semble pourtant, repartit le duc sans lever les yeux, — que ces nouveaux adversaires sont les vôtres autant que les miens.

— Peut-être, répliqua Durandin d'un ton léger; — en tous cas, je ne défends point leur cause, qui ne manquera pas d'avocats, je pense. — Il salua M. Williams. — Et je me borne à m'appuyer sur les excellents arguments qu'ils m'apportent... Monsieur le duc, nous sommes au 28 novembre et nous avons jusqu'à demain soir pour interrompre le délai fixé par la loi... Croyez-moi, ce mémoire vaut bien les papiers renfermés dans le portefeuille... Il est signé, lui, aussi du nom de James Western.

— Il est donc bien vieux, ce mémoire! dit l'homme d'affaires du duc.

— Il a huit jours de date, répondit Durandin.

Le duc releva la tête vivement.

— C'est impossible! murmura-t-il. — Il y a sept ans...

— Monsieur le duc, interrompit Durandin, — voici un mot qui, devant la cour d'assises, serait d'un effet puissamment dramatique... Ah! il y a sept ans!... c'est bien vrai... mais voici une chose diabolique...

Les morts, après sept ans, ressortent du tombeau!...

James Western reparaît et raconte à sa manière votre poursuite dans le jardin du Palais-Royal... le soin que vous mîtes à l'enivrer une heure avant l'assassinat... et d'autres petites circonstances encore.

Le duc combattait énergiquement son trouble. Il avait réussi à reprendre un air dédaigneux et froid.

— Vous cherchez en vain à m'effrayer, monsieur, dit-il.

— C'est, alors, que vous êtes très-brave! répliqua Durandin.

— Si ce Western vivait, reprit le duc, aurait-il attendu sept ans!...

M. Williams se leva,

— Il ne faut point perdre un temps précieux à discuter sur ce sujet, prononça-t-il de sa voix sévère et calme. — Western vit et il a attendu sept ans... Western, c'est moi.

Le duc tressaillit sur son fauteuil et le regarda; son âme était passée dans ses yeux.

L'homme d'affaires, qui jusqu'à ce moment s'était borné à écouter, atteignit son calepin. — Il prit une note avec cet air triomphant de l'avocat qui vient de pêcher un sophisme.

— Voici donc la situation, poursuivit Durandin : — mettant à part M. le marquis de Maillepré, mon client, dont je réserve les droits et dont je dois croire la conduite tracée d'avance... monsieur le duc se trouve en face des héritiers directs du duc Jean de Maillepré qui viennent réclamer leur patrimoine... A l'égard de cette famille, monsieur le duc a bien des petits péchés sur la conscience... Pour n'en citer qu'un seul, ces enfants se souviennent de leur père jeté sur le pavé une heure avant sa mort.

Gaston tourna la tête en frémissant, — Sainte et Charlotte baissèrent les yeux, — Biot, auprès de la porte, serra ses gros poings et agita ses longs cheveux...

— Outre ces héritiers, poursuivit l'avoué en montrant M. Williams, — voici un redoutable témoin qui, devant la justice civile comme auprès des cours criminelles, vous écrasera, monsieur le duc!

Compans appela péniblement sur sa lèvre un sourire dédaigneux.

— Un témoignage isolé en ces sortes de causes, dit l'homme d'affaires, — est comme non avenu.

Durandin frappa de la main son gros cahier.

— Autre histoire! s'écria-t-il, le duc Jean n'est pas mort.

Le regard de Compans se fit franchement incrédule.

— Jean-marie Biot, dit M. Williams, — ordonnez qu'on introduise le duc Jean de Maillepré!

Biot sortit.

Il régna dans le salon ducal un profond silence.

Les trois enfants de Maillepré attendaient, graves et calmes.

M. Williams demeurait immobile, les bras croisés sur sa

poitrine, et gardant cette poste roide que lui donnait l'inflexibilité de son cou, suite de sa blessure.

La face réjouie du bon avoué Durandin exprimait une curiosité espiègle; il tournait ses pouces vivement et regardait en dessous M. le duc.

Celui-ci avait les sourcils froncés. Il venait d'adresser une question à son homme d'affaires qui avait essayé de le rassurer; mais sa figure, malgré tous ses efforts, peignait un embarras violent et des anxiétés croissantes. — Son regard demeurait fixés avidement sur la porte par où Biot était sorti.

Madame la duchesse douairière semblait être complétement étrangère à cette scène. Ses yeux morts regardaient le vide, — ses lèvres blanches remuaient et ne parlaient point.

C'était, en ce moment d'attente, une abscence complète de mouvement et de bruit. — L'austère assemblée des portraits de famille, qui s'alignaient autour du groupe vivant, n'était pas plus que lui muette et immobile.

Au contraire, la vie semblait s'être déplacée; l'oscillation de la lumière mettait sur les toiles mortes de mystérieuses émotions.

On eût dit que ces visages sévères reprenaient une pensée, et que les voix réunies de tous ces hauts seigneurs allaient s'élever, menaçantes, en faveur du dernier de leur race.

Biot tardait à revenir.

— Mademoiselle de Maillepré, dit la vieille dame dont la voix retentit sèche et cassée parmi le silence absolu, — ces rayons de soleil me blessent la vue... veuillez me conduire à l'ombre.

La duchesse avait mis sa main devant ses yeux que frappait en plein la blanche et vive lumière des lampes.

Sainte et Gaston se levèrent.

Ils roulèrent doucement le fauteuil de leur aïeule jusqu'à l'extrémité de la chambre qui s'éloignait le plus des lampes.

Dans cette nouvelle position le fauteuil de madame la duchesse se trouvait adossé à une profonde embrassure recouverte de ses rideaux fermés.

A sa droite était une porte qui, dans la symétrie du salon, faisait pendant à celle où veillait naguère Jean-Marie Biot.

Presque au-dessus d'elle, faiblement éclairé par la lumière lointaine, pendait la cartouche contenant le portrait de Berthe de Dreux et du duc Jean de Maillepré.

Gaston et Sainte avaient regagné leur place.

Biot à ce moment avait reparu sur le seuil.

— M. le duc s'est échappé de sa chambre, dit-il.

Au même instant, on entendit dans le jardin et dans les cours des voix qui criaient :

— Oguah ! Oguah !

M. Williams s'élança vers une fenêtre qu'il ouvrit.

Les autres l'imitèrent, parce que les cris redoublaient et que l'on voyait des torches allumées courir partout dans les ténèbres,

Pandant quelques secondes tout le monde fut aux fenêtres et l'intérieur du salon ducal resta désert.

La porte qui était à droite de madame la duchesse s'entr'ouvrit, si doucement que l'oreille la plus exercée n'eût pu en démêler le bruit.

A la hauteur où paraît d'ordinaire la tête d'une créature humaine, rien ne se montra; mais, au ras de terre, apparut une grande figure rouge à la peau ridée, aux yeux immobiles, au crâne chauve d'où s'élançait une mince touffe de cheveux blancs...

Cette tête dépassa insensiblement les battants entr'ouverts, — et, peu à peu l'on eût pu voir le corps gigantesque d'Oguah qui s'avançait en rempant dans la salle...

IX

LE COLLIER ROUGE

La grande taille d'Oguah se glissa sans bruit par la porte entrebâillée. Il rampait sur ses mains et sur ses genoux.

Quand ses jambes eurent dépassé le seuil, il s'arrêta, tourna la tête avec l'inquiète vivacité d'une bête farouche et repoussa du pied la porte.

Dans la cour et dans le jardin on criait:

— Oguah! Oguah!

Le grand chef eut un rire silencieux; — et c'était chose étrange de retrouver sur ce visage presque centenaire la malice espiègle de l'enfance...

Il regarda tout autour de lui avec curiosité. — A la vue des personnes rassemblées aux fenêtres et qui lui tournaient le dos, sa bouche s'ouvrit comme pour prononcer une exclamation de surprise, mais il n'en sortit aucun son.

Il se redressa sur ses genoux. — A son cou, attaché par une cordelette tressée avec la paille de sa couche, pendait un médaillon qui retombait sur sa poitrine.

On eût dit une miniature arrachée à la boîte qui lui avait servi d'encadrement.

Il était à trois pas tout au plus de madame la duchesse douairière, assie sur son fauteuil qui touchait la draperie de la dernière embrasure, mais cette partie de la salle était, nous l'avons dit, fort éloignée des lumières. Tout y restait dans un demi-jour confus.

La vieille duchesse n'avait point aperçu Oguah et continuait de jeter ses yeux morts dans le vide.

On s'agitait cependant au dehors; la lueur des torches courait sous les arbres du jardin et, de temps en temps, les deux serviteurs de M. Williams prononçaient le nom d'Oguah.

Chaque fois qu'il entendait ce nom, le grand chef avait ce silencieux sourire dont nous avons parlé souvent.

En faisant le tour de la chambre, son regard arriva au cartouche qui contenait le portrait du duc Jean et de la duchesse Berthe, — son portrait et celui de sa femme.

Son œil eut comme un éclair de raison, et l'on y aurait pu lire un vague souvenir...

Ce fut l'affaire d'un instant. En continuant sa route circulaire, son regard tomba sur la face terne et immobile de la vieille-dame.

Sa paupière battit, et il y eut de nouveau un voile morne sur sa vue...

Il remit ses deux mains sur le tapis et rampa le long de la muraille jusqu'aux pieds de la duchesse qui ne l'apercevait point.

Là, il s'arrêta encore. — Sa prunelle, qu'animait une curiosité d'enfant, monta depuis les derniers plis de la robe de la duchesse jusqu'à son corsage droit et roide, — puis montant toujours, son regard parvint jusqu'aux lignes effacées du visage de la vieille dame.

Sa main se posa sur son cœur, tandis que les rides de son front se creusaient et que ses yeux éteints exprimaient un fugitif élancement d'angoisse.

Sa contemplation dura quelques secondes.

Puis il sembla comparer ces traits flétris aux traits jeunes et brillants qui vivaient sur la toile au-dessus de la vieille dame.

C'étaient les séductions de la jeunesse en sa fleur et les ruines odieuses de la vieillesse...

C'était la beauté splendide auprès d'un débris triste, défiguré par la rouille du temps !...

Quelque rapport mytérieux restait-il entre ces deux visages, ou le grand chef les voyait-il à travers le prisme menteur de sa folie !...

Une émotion indéfinissable descendit sur ses traits...

Durandin et l'homme d'affaires de M. le duc quittèrent les premiers la fenêtre. — Leur exemple fut suivi par le reste de l'assemblée qui vint reprendre place autour de la table...

M. Williams lui-même, après avoir donné l'ordre de garder toutes les issues de la maison, revint s'asseoir auprès de Durandin.

Oguah s'était jeté à plat ventre sur le tapis, au mouvement qu'avaient fait les assistants pour regagner leurs siéges. Son œil interrogeait chacun d'eux avec une timidité sauvage.

Personne ne l'avait aperçu. Quand tout le monde eut repris place, il se glissa sans bruit et disparut derrière les rideaux fermés de l'embrasure.

L'instant d'après, on eût pu voir sa face rouge apparaître encadrée par la soie des draperies juste au-dessus du fauteuil de la vieille dame...

— J'ai peu de choses à ajouter, reprit Durandin, et peu m'importe, à vrai dire, la présence de ce vieillard qui est ou n'est pas le duc Jean de Maillepré, aïeul de M. le marquis... Le principal, c'est que demain matin, je déposerai au greffe de la cour royale ce mémoire, en faisant le nécessaire pour interrompre les délais... A moins que M. le duc de Compans ne juge à propos de transiger, auquel cas j'attends ses propositions.

— Moi, je ne transigerai pas, dit M. Williams.

Gaston le remercia du regard et ajouta :

— Il n'y a point d'arrangement possible entre cet homme et nous!

— Permettez! répliqua Durandin, qui salua Gaston et M. Williams, — je vous fais observer que je n'ai point mission de parler pour vous, messieurs... je ne représente ici que mon client, M. le marquis de Maillepré... et j'attends la réponse de M. le duc.

Celui-ci regarda son homme d'affaires, qui avait l'air froid et distrait. — Sa connaissance parfaite de tout ce qui était discussion d'intérêt lui montrait bien en tout ceci ses adversaires en défaut. — Mais, d'un autre côté, il y avait autour de lui comme un réseau de menaces.

Ces griefs, portés devant un tribunal, pourraient le laisser vainqueur, mais il sentait qu'il serait flétri par sa victoire même.

Il y avait contre lui des accusations accablantes qui seraient prouvées à demi.

Ce n'était pas assez pour la justice, c'était trop pour le monde.

Il hésitait. — C'était chez lui un moment de découragement et de frayeurs.

Cet assassinat que l'on allait lui jeter au visage l'épouvantait.

— Que pensez-vous de cela, monsieur? dit-il à son conseil.

Celui-ci était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage séché, ridé, racorni.

A l'interpellation de M. le duc, il releva ses lunettes et consulta ses notes.

— Les prétendus héritiers de Maillepré, dit-il, renoncent

à une transaction; ils font bien... Quant à M. le marquis, il en demande une, au contraire, et il a tort... Ce mémoire ne contient que des allégations vagues, derrière lesquelles il n'y a pas l'ombre d'une preuve. L'accusation d'assassinat jetée au hasard est le meilleur indice de la disette de moyens où sont nos adversaires... D'ailleurs, l'assassiné se porte fort bien, ce me semble... Quant à ce prétendu Jean de Maillepré, qui aurait presque cent ans au jour où nous sommes, qu'on nous le montre ou qu'on nous le cache, peu importe, comme l'a dit mon confrère... Ce qui importe, ce sont les faits; ce qui importe, ce sont les preuves... Où sont vos preuves?...

Avant que Durandin pût répondre, le duc prit la parole en s'adressant à M. Williams :

— Monsieur, dit-il avec un accent de dignité calme et parfaitement jouée, je possède une immense fortune qui m'est venue par voie collatérale... je deviens vieux et je n'ai pas d'enfants... — Autrefois j'ai pu traiter, selon la rigueur de mes droits, des gens qui prenaient le nom de ma famille et que je croyais être des imposteurs... Depuis, je me suis repenti et j'ai accueilli avec une facilité trop grande un prétendu Maillepré qui m'avait trompé par d'adroits mensonges.

Le duc s'arrêta et regarda Durandin d'un air sévère.

— Je parle de votre client, monsieur, dit-il.

— Patience, grommela Durandin; — mon client pourra bien vous répondre!...

— Malgré le chagrin que me cause une première erreur, poursuivit le duc, — il est en moi une voix de justice qui me crie de ne point repousser ces orphelins demandant le bien de leur père... J'aime mieux me tromper encore que de laisser dans l'infortune des gens qui sont peut-être des Maillepré... Je ne veux point connaître les preuves alléguées... parlez, monsieur... fixez vous-même la part de mes biens dont il faut que je me dépouille : je suis prêt à faire encore ce sacrifice!

La voix du duc avait des inflexions attendries : son visage fardé se masquait d'une hypocrite douceur.

Son homme d'affaires le regarda étonné.

Durandin enfla ses joues. — La surprise paralysa ses pouces qui cessèrent de tourner.

M. Williams hésita. Il se fit un silence.

Pendant ce silence, la figure rouge du grand chef reparut entre les deux rideaux entr'ouverts.

Il avait à la main le médaillon qui pendait à un cordon de paille roulé autour de son cou.

Son regard glissait de ce médaillon aux dentelles de la coiffe de la vieille dame, qui était assise, immobile, au-dessous de lui.

Une grande agitation se montrait sur les traits d'Oguah, dont les rides se choquaient et se mêlaient en un mouvement perpétuel. — Ses sourcils se fronçaient; sa bouche avait un sourire cruel et courroucé. — La folie qui était dans ses yeux sanglants jetait des menaces exaspérées.

Durandin se leva et s'approcha de M. Williams.

— Il n'y a pas dans toutes ces paperasses, lui dit-il à l'oreille, de quoi tirer un écu de la poche d'un homme... Demandez des millions... et si l'on vous offre cinquante mille francs, croyez-moi, acceptez!

M. Williams se tourna vers Gaston et l'interrogea de l'œil.

Gaston gardait toute la hautaine fierté de son visage.

— Mon neveu, dit M. Williams, je ne puis prendre sur moi de refuser cet offre... C'est à vous de parler.

— Je la refuse, dit Gaston.

Et, comme s'il eût voulu prévenir toute tentative ultérieure sur Charlotte et sur Sainte, il ajouta :

— Je refuse pour moi et pour mes sœurs.

Sainte, avec sa douce voix, Charlotte distraite plutôt que résignée, répétèrent, dociles à un signe de leur frère :

— Nous refusons!

Durandin, au lieu de reprendre sa place, se promenait de long en large devant la porte d'entrée. — Il sentait son rôle fini.

L'homme d'affaires du duc, profitant de cet éloignement, fit rouler doucement son fauteuil et prit, sous le mémoire, les pièces qui composaient le dossier de Durandin.

— Réfléchissez! poursuivit le duc, — vous repoussez une occasion que la Providence n'envoie point deux fois dans la vie... Que demandez-vous? ma fortune... et je vous en

donne la moitié dès aujourd'hui... et je vous fais mes héritiers.

— Vous savez bien, monsieur, répliqua Gaston d'un ton froid et péremptoire, qu'entre vous et nous il ne peut y avoir rien de commun!

— A la bonne heure! s'écria en ce moment l'homme d'affaires de M. de Compans qui repoussa d'un geste dédaigneux le dossier de Durandin... — Votre dignité, monsieur le duc, ne vous permet point de répéter une demande deux fois repoussée. Et vraiment, c'était trop de faiblesse!... je veux dire trop de générosité... Ces pièces vaudraient quelque chose, si elles étaient complètes... mais il y manque justement, avec beaucoup d'autres, l'acte de naissance du fils de Jean de Maillepré, et rien n'y parle du duc Jean lui-même... Il n'y a pas de procès possible.

M. de Compans se leva.

— Il y aura pourtant un procès, dit James Western, et nous verrons ce qu'est la justice en France!...

— Bah! fit l'homme d'affaires, en homme qui connaît intimement la justice.

Le duc lui glissa rapidement quelques mots à l'oreille.

— Pas un centime! monsieur le duc, répondit l'homme d'affaires; — n'offrez plus la centième partie d'un centime!... Désormais je vous réponds de tout!

Le duc prit aussitôt un air de dignité blessée. — Il était sûr de son fait maintenant et s'applaudissait tout bas de voir refuser ses offres imprudentes.

— Après la manière dont on accueilli mes offres, dit-il, après les menaces qu'on vient de me faire, ma présence ici ne peut être que déplacée... je me retire... Et quand il vous plaira de commencer l'attaque, je serai prêt à me défendre.

Il se dirigea vers la porte; Durandin se rangea pour le laisser passer.

— Voilà ce qui s'appelle jeter un beau jeu! grommela-t-il. — Pourquoi diable le marquis m'a-t-il fait venir ici?...

La porte, qui s'ouvrit avant que M. le duc eût touché le bouton, eût pu être une réponse à la question de l'avoué.

Madame la baronne de Roye, vêtue d'une robe de soie noire et coiffée d'un chapeau dont le voile descendait sur son visage, parut sur le seuil.

— Monsieur le duc, dit-elle d'une voix lente et triste, — vous vous pressez trop de lever la séance... Moi aussi, je dois être entendue... Veuillez reprendre votre place.

Le duc, à la vue de Carmen, avait d'abord froncé les sourcils avec colère. — Puis il était devenu pâle et les mots de sa réponse avaient balbutié confus dans sa bouche...

Parce qu'il venait de reconnaître, dans la main de Carmen, le portefeuille rouge qu'il croyait être sous triple clef dans son secrétaire.

Durandin, lui aussi, avait reconnu le portefeuille.

Il se frotta les mains avec enthousiasme et s'élança vers le conseil de M. le duc.

— Bon, bon, bon! s'écria-t-il par trois fois, — confrère, remettez vos lunettes, nous allons rire!...

La porte de la chambre voisine, par où était entrée la baronne, restait ouverte.

On voyait maintenant, près du seuil, Romée qui tâchait de deviner ce qui s'était passé et regardait la scène avec un intérêt d'amant; — on voyait la bonne et franche figure de Nazaire et l'œil pétillant de Mignonne qui essayait de passer, curieux, entre Romée et son fiancé.

— Qu'il vous plaise de porter des habits de femme ou des habits d'homme, — votre présence ici, monsieur, ne peut plus rien changer... Je veux sortir.

— Je veux que vous restiez, dit Carmen.

Le duc demeura un instant indécis, puis il revint sur ses pas avec une répugnance évidente, et reprit sa place.

Durandin était à la sienne déjà.

Les deux jeunes filles et M. Williams regardaient et ne comprenaient point.

Gaston hésitait. La voix de la baronne l'avait ému jusqu'au fond de l'âme. Ses yeux cherchaient à soulever le voile épais qui couvrait encore le visage de Carmen.

Celle-ci s'avança jusque auprès de la table et souleva son voile.

Gaston poussa un cri de joie.

Les yeux de Western s'ouvrirent tout grands et ses mains tremblèrent.

Une émotion puissante agitait aussi Carmen qui était pâle et semblait prête à défaillir.

Sa magnifique beauté en ce moment suprême, avait un caractère de grandeur presque surhumaine.

Elle semblait purifiée dans sa tristesse, et autour de son front, rayonnait comme une auréole de douleur résignée.

— James Western, dit-elle, me reconnaissez-vous?

Western détourna la tête et murmura :

— Je crois que je vous reconnais.

— Je bénis Dieu, reprit Carmen, qui vous laissa vivre et mit sa main entre vous et mon crime... Regardez-moi, James Western, mon cœur a bien changé... Je vous rapporte ce que je vous avais dérobé.

Gaston écoutait et se sentait venir froid au cœur.

Le duc avait au front des gouttes de sueur glacée. — Pour lui c'était la mendicité après soixante années d'opulence.

Western, cependant, avait pris le portefeuille, et, comme s'il n'eût point voulu en croire ses yeux, il ne se pressait point de se réjouir.

Durandin, stupéfait, laissa tomber ses bras le long de son corps.

Carmen s'avança lentement vers Gaston.

Charlotte et Sainte regardaient avec étonnement cette femme à la beauté merveilleuse, qui avait l'air de tant souffrir et qu'elles ne connaissaient point.

— Gaston, dit Carmen en montrant du doigt le portefeuille que Western était en train d'ouvrir, — voici le nom et les biens de votre père que j'avais promis de vous rendre... La baronne de Roye et le faux marquis de Maillepré ne font qu'un seul et même coupable... Ce coupable c'est moi... Gaston, nous ne nous verrons plus...

Gaston avait les yeux baissés; son cœur battait. — Une larme était au seuil de sa paupière.

. . . . . .

. . . . . .

En ce moment on entendit un faible bruit dans la partie de la chambre ou l'on avait roulé le fauteuil de madame la duchesse douairière.

Sainte et Charlotte regardèrent.

Madame la duchesse était toujours à la même place, droite et roide; aucun changement n'avait eu lieu dans sa personne. Seulement Charlotte et Sainte crurent remarquer autour de son cou comme un collier rouge qui tranchait sur le blanc de ses vêtements...

Elles n'eurent pas le temps de donner leur attention à cette circonstance, parce qu'en ce moment la voix émue de M. Williams s'éleva :

— Merci, femme, dit-il, — du fond du cœur je te pardonne et je te rends grâce!

Puis il ajouta en dépouillant son flegme ordinaire et en joignant ses mains avec passion :

— Enfants, remercions Dieu!... Le but de ma vie est accompli et ma faute est réparée... Gaston, vous êtes ici dans votre hôtel et vous pouvez porter le nom de vos aïeux.

A ces paroles prononcées d'une voix forte, un long cri de joie répondit dans la pièce voisine.

Un homme s'élança, poussant Romée et Nazaire, qui devinaient et applaudissaient, et vint tomber aux pieds de Gaston.

C'était Jean-Marie Biot, que son bonheur rendait fou. Il prit la main de Gaston, la main de Charlotte et la main de Sainte et les pressa réunies contre son cœur.

— Mes enfants chéris!... mes maîtres!... balbutia-t-il en riant et en pleurant.

De confiance, le bon Nazaire avait aussi la larme à l'œil.

— Voilà un vieux que j'aime! murmurait-il en regardant Jean-Marie; — les aime-t-il, au moins, les aime-t-il?... Allons, Pâlot! embrasse-le comme il faut, ce vieux-là!...

Mignonne essuyait ses jolis yeux tant qu'elle pouvait.

Romée avait au cœur bien de la joie, mais bien de la tristesse, parce que Sainte était désormais trop riche...

Quand le regard de la jeune fille vint, humide et souriant, à la rencontre de son regard, il baissa involontairement les yeux.

Et tandis que Nazaire et Mignonne s'avançaient dans la chambre, il resta seul derrière la porte.

Durandin s'approcha de M. Williams et lui tendit la main.

— Comme vous le pensez bien, lui dit-il à voix basse, chez monsieur, je savais parfaitement comme tout cela finirait... j'étais dans le secret... j'espère que je continuerai d'être l'avoué de la famille.

Gaston, triste parmi sa joie, cherchait de tous côtés Carmen; — mais Carmen avait disparu...

M. le duc de Compans restait immobile à la même place, la tête courbée, le corps affaissé comme si la foudre l'eût frappé.

Il se leva enfin, chancelant, et prit le chemin de la porte.

Il savait trop bien ce que contenait le portefeuille pour conserver l'ombre d'une espérance en face des Maillepré retrouvés.

Personne ne songea à le retenir.

Arrivé au seuil, il se retourna pour parler, mais sa voix lui fit défaut, et il s'enfuit...

— Voilà une corde de moins à l'arc de du Chesnel, pensa Durandin. S'il savait qu'il a renvoyé de chez lui, en fiacre, cent cinquante mille livres de rentes!...

Les Maillepré étaient seuls dans le salon ducal, ou du moins il n'y avait plus autour d'eux que des amis.

Gaston aperçut Romée qui s'appuyait, rêveur, au battant de la porte. Il courut à lui.

— Venez, mon frère, dit-il.

Il l'entraîna et mit dans sa main la petite main de Sainte

— Bravo, Pâlot! dit Nazaire.

Biot regardait tout cela et murmurait des actions de grâces à Dieu.

Parmi tous ces bonheurs, il avait le plus grand de tous.

Son cœur s'inondait de joie à voir enfin rayonner tous les jeunes fronts de ces enfants qu'il appelait ses maîtres...

. . . . . .

. . . . . .

C'était une allégresse silencieuse...

Chacun se recueillait en soi et la joie s'échangeait en de muets regards.

On entendit, au milieu de ce silence, un bruit voilé presque imperceptible d'abord.

C'était comme un chant guttural et sourd qui s'élevait quelque part dans la chambre, on ne savait où.

Les regards cherchèrent. — On n'aperçut rien.

Le chant montait plus distinct et faisait arriver aux oreilles ses notes lentes et monotones.

A mesure qu'il montait, on pouvait reconnaître sa direction et tous les regards se portèrent vers la partie de la chambre où était assise madame la duchesse douairière de Maillepré.

Elle se tenait toujours immobile et droite sur son fauteuil et l'on remarquait encore autour de son cou ce collier rouge qui avait étonné Charlotte et Sainte.

Les deux jeunes filles se levèrent à la fois pour s'approcher de leur aïeule.

Au premier pas qu'elles firent, le chant cessa brusquement.

Sainte, qui arriva la première, s'informa des nouvelles de madame la duchesse.

Madame la duchesse ne répondit point.

Charlotte, alors, voulut voir ce que c'était que ce collier rouge qui entourait le cou de son aïeule.

Elle y porta la main et recula chancelante en poussant un cri d'horreur.

Tout le monde accourut : on apporta les lampes.

Lorsque la lumière frappa sur ce prétendu collier, on aperçut deux mains rouges et ridées qui se crispaient autour du cou de la vieille dame...

— Oguah ! s'écria Western épouvanté.

A ce nom d'Oguah, un éclat de rire guttural se fit entendre derrière les rideaux, et les deux mains rouges se retirèrent doucement.

La vieille dame, qui n'était plus soutenue, tomba comme une masse inerte. — Elle était morte depuis longtemps déjà.

Western tira brusquement les rideaux.

Derrière, Oguah était debout et dressait sa grande taille de toute sa hauteur.

Son visage sanglant avait une expression terrible de vengeance satisfaite.

Le petit médaillon attaché par un cordon de paille pendait encore à son cou. — C'était le portrait de M. le chevalier de Ryonne.

Tandis que chacun le regardait stupéfait, il montra le corps de la duchesse d'un geste emphatique, et dit :

— Un Chérokée se venge... Oguah est un grand chef!... Puis il s'étendit sur le tapis et reprit son chant...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TROISIÈME PARTIE

LES FILLES DE MAILLEPRÉ

CHAPITRE I. — Vierge-Mère..... 1
— II. — L'enfant de Berthe..... 11
— III. — Ce que pèse un adultère..... 21
— IV. — Cœur glacé..... 31
— V. — Après le mariage..... 41
— VI. — Pour parvenir..... 51
— VII. — Duc et duchesse..... 62
— VIII. — Souvenirs de Carnaval..... 74
— IX. — Onze heures du soir..... 85
— X. — Deux heures de nuit..... 96

QUATRIÈME PARTIE

LE PORTEFEUILLE ROUGE

CHAPITRE I. — La baronne de Roye..... 107
— II. — Le sourire d'Armide..... 118
— III. — Yabhel et Jan Vohr..... 124
— IV. — Le bien et le mal..... 133
— V. — Du boudoir à l'antichambre..... 141
— VI. — Le lever de Biot..... 149
— VII. — Deux intrus..... 158
— VIII. — Le grand chef..... 168
— IX. — L'appartement en ville..... 178
— X. — L'amour à Paris..... 188
— XI. — Lorette..... 200
— XII. — Le déjeuner..... 212
— XIII. — Pierre Worms, dit Poupart..... 223

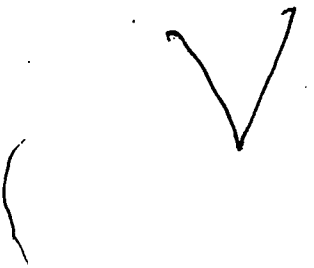
CINQUIÈME PARTIE

LE SALON DES ANCÊTRES

CHAPITRE I. — La botte d'or..... 233
— II. — Roby..... 246
— III. — Duel sans témoins..... 260
— IV. — Mission délicate..... 270
— V. — Affaires de famille..... 282
— VI. — La chambre du meurtre..... 293
— VII. — Les cinq..... 304
— VIII. — Compans et Maillepré..... 316
— IX. — Le collier rouge..... 327

FIN DE LA TABLE

00101573



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016